



**HAL**  
open science

# Modèles et valeurs masculins dans les manuels d'Histoire espagnols (1931-1982)

Bertrand Noblet

► **To cite this version:**

Bertrand Noblet. Modèles et valeurs masculins dans les manuels d'Histoire espagnols (1931-1982). Sciences de l'Homme et Société. Université Clermont-Auvergne, 2019. Français. NNT: . tel-02764370v1

**HAL Id: tel-02764370**

**<https://uca.hal.science/tel-02764370v1>**

Submitted on 4 Jun 2020 (v1), last revised 1 Feb 2022 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Modèles et valeurs masculins dans les manuels d'Histoire espagnols (1931-1982)**

Thèse d'Histoire contemporaine de l'Université Clermont Auvergne

Présentée par Bertrand Noblet

Sous la direction de

M. Jean-Philippe LUIS, Professeur des Universités à l'Université Clermont Auvergne

Présentée le 2 avril 2019 en vue de l'obtention du grade de docteur devant un jury composé de

Madame Sylvie Chaperon, Professeur des Universités à l'Université Toulouse II Jean Jaurès

Monsieur Roland Goigoux Professeur des Universités à l'Université Clermont Auvergne

Madame Gabriela Ossenbach Sauter, Professeur des Universités à la Universidad Nacional de Educación a distancia de Madrid

Monsieur Ignacio Peiro Martín, Professeur des Universités à la Universidad de Zaragoza

# **Modèles et valeurs masculins dans les manuels d'Histoire espagnols (1931-1982)**

Thèse d'Histoire contemporaine de l'Université Clermont Auvergne

Présentée par Bertrand Noblet

Sous la direction de

M. Jean-Philippe LUIS, Professeur des Universités à l'Université Clermont Auvergne

Présentée le 2 avril 2019 en vue de l'obtention du grade de docteur devant un jury composé de

Madame Sylvie Chaperon, Professeur des Universités à l'Université Toulouse II Jean Jaurès

Monsieur Roland Goigoux Professeur des Universités à l'Université Clermont Auvergne

Madame Gabriela Ossenbach Sauter, Professeur des Universités à la Universidad Nacional de Educación a distancia de Madrid

Monsieur Ignacio Peiro Martín, Professeur des Universités à la Universidad de Zaragoza



# Nueva ENCICLOPEDIA escolar

GRADO

2<sup>o</sup>

PERIODO DE  
ENSEÑANZA ELEMENTAL



HIJOS DE SANTIAGO RODRIGUEZ • BURGOS •

Première de couverture du manuel de primaire *Nueva enciclopedia escolar grado 2°*, Burgos, Hijos de Santiago Rodriguez, 1961 (47<sup>ème</sup> édition ; édition corrigée en 1955)



## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE. Hauts, bas, mutations du héros guerrier.....</b>	<b>42</b>
<i>Premier chapitre. Les manuels de la Seconde République : des modèles masculins pacifiques.....</i>	<i>44</i>
<i>Deuxième chapitre. Le franquisme : la victoire des guerriers héroïques .....</i>	<i>65</i>
<i>Troisième chapitre. Le héros franquiste : une virilité guerrière exclusive et totalitaire ?.....</i>	<i>112</i>
<i>Quatrième chapitre. 1975. Décès annoncé du héros guerrier.....</i>	<i>127</i>
<b>DEUXIÈME PARTIE. Une permanence inattaquable : l'exemplarité de l'homme de savoir.....</b>	<b>145</b>
<i>Premier chapitre. Le guerrier, modèle toujours relatif.....</i>	<i>147</i>
<i>Deuxième chapitre. Une constance : le rayonnement du modèle de l'homme de culture.....</i>	<i>172</i>
<i>Troisième chapitre. L'enseignant, modèle implicite des rédacteurs de manuels.....</i>	<i>202</i>
<i>Quatrième chapitre. L'homme grec, modèle masculin indépassable.....</i>	<i>210</i>
<b>TROISIÈME PARTIE. L'affirmation du bourgeois père de famille, figure de la modernité.....</b>	<b>221</b>
<i>Premier chapitre. L'affirmation au long cours du modèle de l'homme bourgeois.....</i>	<i>223</i>
<i>Deuxième chapitre. L'homme bourgeois, en lutte contre les autres modèles masculins.....</i>	<i>257</i>
<i>Troisième chapitre. La victoire du père de famille responsable et aimant sur le patriarcat (1931-1982).....</i>	<i>283</i>
<i>Quatrième chapitre. Le Maure : délimiter les qualités masculines.....</i>	<i>317</i>
<b>QUATRIÈME PARTIE. Virilité et foi catholique, des rapports complexes.....</b>	<b>328</b>
<i>Premier chapitre. Les mutations du rapport des manuels au catholicisme.....</i>	<i>330</i>
<i>Deuxième chapitre. Les socles de l'identité de l'homme catholique : culture et refus de la cruauté.....</i>	<i>359</i>
<i>Troisième chapitre. Le catholique de la Seconde République et des années 1960 et 1970 : un frère, un sage, un mystique.....</i>	<i>367</i>
<i>Quatrième chapitre. Le franquisme : la parenthèse du moine soldat.....</i>	<i>381</i>
<b>CINQUIÈME PARTIE. Protéger la virilité en bornant le féminin.....</b>	<b>414</b>
<i>Premier chapitre. 1931-1982 : la faible présence des femmes dans le récit historique.....</i>	<i>416</i>
<i>Deuxième chapitre. « La femme » : un être attendrissant voué à l'amour.....</i>	<i>424</i>
<i>Troisième chapitre. désarmer les femmes de pouvoir.....</i>	<i>459</i>
<i>Quatrième chapitre. Des femmes actives et libres, figures d'une histoire militante.....</i>	<i>486</i>
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>500</b>

# **INTRODUCTION**

« Nous ne voulons pas d'une vie facile et confortable. Nous voulons une vie dure, une vie difficile, la vie des peuples virils... Nous avons offert cinq cent mille morts pour le salut et pour l'unité de l'Espagne dans la première bataille de l'ordre nouveau. Nous ne sommes pas absents des problèmes du monde. Ni nos droits, ni nos ambitions ne sont éteints ; l'Espagne qui a construit et a donné naissance à un continent est maintenant présente avec force et virilité. Elle dispose de deux millions de guerriers prêts à l'affrontement pour défendre ses droits<sup>1</sup>. »

Ainsi s'exprime, le 17 juillet 1940, le Généralissime Francisco Franco, lors d'une allocution prononcée devant un parterre de dignitaires de l'Espagne « nationale » et d'Officiers. Il définit la puissance de l'Espagne - puissance longtemps en déclin et dont la victoire sur le camp républicain n'est que la première étape du recouvrement - comme une puissance virile et guerrière à la fois. L'horizon de la gloire à venir brille des mêmes feux qu'un passé impérial (celui de l'Empire hispano-américain) dont les hommes espagnols doivent se montrer dignes. Ces propos ne détonnent pas dans le contexte de l'apogée des régimes fascistes et de la brutalisation virile à laquelle les combats qui viennent alors de se dérouler en Espagne et dans le reste de l'Europe ont donné lieu. Ils ne témoignent pas d'une exception espagnole, mais à cette date, intègrent le *vir hispanicus* au sein des modèles masculins fascistes dont les premières victoires de l'Axe sur les régimes démocratiques « ploutocratiques » et « décadents » sont pour de nombreux contemporains la preuve de la supériorité.

Il n'en va pas de même lorsque le 19 novembre 1975, veille du décès d'un chef de l'Etat âgé de 82 ans et dont la population pouvait depuis des années constater à la télévision l'état de santé pour le moins déclinant, le quotidien de la Phalange *Arriba* fait son titre de la conviction (qu'il aurait confiée antérieurement au directeur du journal) selon laquelle « Seule la virilité du peuple espagnol pourra assurer le futur<sup>2</sup>. » Cette déclaration, que l'on peut juger anachronique à cette date, pose la question historique de la spécificité de l'identité masculine dans l'Espagne du franquisme ; du maintien de schèmes alors abandonnés ou en voie de relégation ailleurs en Occident. Elle pose aussi la question des modalités de la

---

<sup>1</sup> Discours prononcé le 17/07/1940 au Palacio de Oriente ; cité par Mercè Picornell dans « ¿De una España viril a una España travesti ? Transgresión transgénero y subversión del poder franquista en la transición española hacia la democracia », *Feminismo/s* n° 16, diciembre 2010, pp. 281-304, p. 287

<sup>2</sup> Cité par A.I. Simón Alegre, « Discurso de género en la doctrina de la Falange y su vigencia en los primeros años de la Transición », *Actes del Congrés la transició de la dictadura franquista a la democràcia: Barcelona, 20, 21 i 22 d'octubre de 2005*, pp. 233-24, 2005, Centre d'Estudis sobre les Epòques Franquista i Democràtica, p. 11



transition vers des valeurs masculines compatibles avec l'ouverture européenne et démocratique, qui se produit avec une rapidité étonnante une fois le dictateur décédé. Au croisement de ces deux interrogations se trouve celle de la résistance (ou de l'émergence), dès les premières années de la dictature, de conceptions différentes parmi la population - et donc, de la réalité de la transmission de ces idéaux genrés depuis la tête du pouvoir vers le reste du corps social. Peut-être le rapide changement des années 1970 reflète-t-il la difficulté de l'appareil d'Etat franquiste à socialiser fortement la population selon des normes qui lui seraient propres.

Les travaux des historiens ont en effet établi, à l'échelle européenne, un cadre général d'évolution des représentations viriles, qui ne correspond pas à celui que dessine cette adresse ultime du Généralissime aux Espagnols. Dans la lignée des travaux réalisés par G. Mosse<sup>3</sup>, ils constatent l'affirmation, depuis le XIXe siècle d'un modèle d'homme bourgeois. L'idéal chevaleresque, que sous-tendait une préoccupation centrale pour l'honneur et le paraître, est progressivement abandonné. Il est chassé par une nouvelle respectabilité centrée sur le travail, la vie familiale et la modération.

Il est vrai que dans un premier temps ce nouveau modèle masculin, qui se caractérise aussi par le contrôle de soi, se développe en osmose avec le prestige du port de l'uniforme ainsi qu'avec l'affirmation de l'idéal national<sup>4</sup>, qui permet de canaliser l'agressivité et la force des hommes. La violence est mise au service de la nation à travers un service des armes qui est pensé comme égalitaire. L'aptitude au combat, devient une condition « décisive<sup>5</sup> » de la virilité. On peut parler, à propos de la fin du XIXe siècle, d'un mythe de la virilité nationale et militaire<sup>6</sup>. « Le soldat porte au plus haut les valeurs de la virilité<sup>7</sup>. » L'éthos masculin militaire connaît cependant au XXe siècle un déclin fort, selon des rythmes qui varient selon les pays. Le modèle de l'homme guerrier de la nation culmine en 1914, lors du départ en masse de

---

<sup>3</sup> Sur cette question, voir notamment : G.L. Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*, éditions Abbeville, Paris, 1997 ; et A. Corbin, J. J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité tome II, Le triomphe de la virilité, Le triomphe de la virilité, le XIXe siècle*, Paris, éditions du Seuil, 2011

<sup>4</sup> Sur la profondeur des liens entre nationalisme et masculinité moderne, voir : J. Nagel, « Masculinity and nationalism : gender and sexuality in the making of nations », *Ethnic and Racial Studies*, Vol. 21, n°2, Mars 1998, pp. 242-269 ; et N. Yuval-Davis, *Gender and nation*, Londres, SAGE, 1997

<sup>5</sup> S. Audoin Rouzeau, « Armées et guerres : une brèche au cœur du modèle viril ? », in A. Corbin, J. J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité, tome III, La virilité en crise, XXe-XIXe siècle [...]*, p. 202

<sup>6</sup> J. J. Courtine, « Impossible virilité », in A. Corbin, J. J. Courtine, G. Vigarello, *Histoire de la virilité, Tome III [...]* p. 9

<sup>7</sup> G.L. Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne [...]* p. 113

soldats virils vers les champs de bataille. Ce moment est celui de la « réussite trop tragique<sup>8</sup> » (selon les termes de S. Audoin Rouzeau) de l'inculcation de l'éthos guerrier aux jeunes hommes. Il marque le début du retournement des valeurs masculines. Avec la Première Guerre Mondiale le guerrier cesse, en France comme en Grande-Bretagne, d'être un héros magnifique pour devenir un homme ordinaire et qui souffre. La mort de masse, anonyme, dans des tranchées où les combattants se terrent (dans des tenues qui sont désormais camouflées) au lieu de faire face, n'est plus porteuse de gloire. Ce conflit a entamé les corps et les esprits virils. Après 1918, la forte visibilité dans les rues d'Europe de cortèges d'invalides et de « gueules cassées », autant que l'existence de troubles psychiatriques chez les soldats de retour du front, contredisent - notamment en Grande Bretagne et en France - l'idée (jusqu'à là renforcée par le succès du darwinisme social) d'une possible régénération par la guerre<sup>9</sup>.

En Allemagne et en Italie, la chronologie est décalée d'une trentaine d'années. Ces nations ont été humiliées lors du règlement de la Première Guerre Mondiale (l'Italie, bien qu'appartenant au camp des vainqueurs, a été traitée avec mépris par les grandes puissances en 1919) ; elles entendent durant l'entre-deux-guerres restaurer la grandeur nationale par la construction d'une virilité collective exacerbée et violente. Leur projet totalitaire est d'abord un projet viril, et l'affirmation répétée de la volonté de bâtir un « homme nouveau » doit être comprise dans sa dimension sexuée : les femmes ne sont pas invitées à participer de ce renouvellement, mais doivent au contraire rester confinées dans leurs rôles traditionnels<sup>10</sup>. Le mythe du « surhomme » forgé par la volonté et dans l'épreuve du combat devient un élément central de l'idéologie, comme le montre la mise en scène des corps, qu'elle soit collective comme en Allemagne, ou qu'il s'agisse d'abord du corps du chef, comme en Italie. Sur un mode moins conflictuel mais qui relève de la même logique de réassurance, les deux conflits mondiaux ont été immédiatement suivis, dans les pays vainqueurs, par un épisode de réaffirmation virile, qui a notamment vu les hommes héroïser leur action durant le conflit tout en niant l'importance de la participation des femmes,

---

<sup>8</sup> S. Audoin Rouzeau, « La grande guerre et l'histoire de la virilité », in A. Corbin (dir.), *Histoire de la virilité*, tome II [...] p. 404

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 202

<sup>10</sup> J. Chapoutot, « Virilité fasciste », in A. Corbin (dir.), *Histoire de la virilité*, tome II [...] pp. 281-282

comme l'ont bien établi à propos de la France les travaux réalisés par L. Capdevila par exemple<sup>11</sup>.

Cette ré-héroïsation masculine dure peu, et le soldat moderne devient rapidement et de façon très généralisée après 1945 « un combattant humilié - humilié dans son corps - et qui a avoué son humiliation<sup>12</sup> ». En Allemagne par exemple, on assiste après 1945 à un rejet total des modèles de virilité sportive et « masculiniste », qui ne peuvent à cette date qu'être associés au nazisme. Les guerres de décolonisation viennent achever, par leur impopularité, ce processus de dévirilisation du combattant, voire de l'aventurier. Les auteurs de *l'Histoire de la virilité* étudient ainsi le XIXe siècle comme celui de l'apogée de la virilité, alors que le XXe siècle est envisagé sous l'angle de la « crise de la virilité<sup>13</sup> ». Le complexe virilo-héroïque hérité du XIXe siècle s'affaiblit progressivement au cours du XXe siècle, ce dont témoigne la progressive (ré)-intégration dans le corps social des contre-types<sup>14</sup> que constituent notamment les homosexuels.

Les travaux historiques, et notamment ceux qui ont été menés par l'historienne N. Aresti, ont commencé à édifier un cadre d'analyse de la construction des identités masculines dans l'Espagne du XXe siècle. Ils établissent à la fois son intégration dans le courant général d'affirmation d'une masculinité bourgeoise<sup>15</sup> et la fracture que signifie son rapprochement, à partir de 1939, des idéaux de « l'homme fasciste »<sup>16</sup>. Ce rapprochement est en partie le fruit des hasards de l'histoire, et du succès d'un Coup d'Etat qui ne s'appuyait pas sur une forte idéologie préalablement constituée ; mais il est aussi le résultat du débat qui, depuis le début du XXe siècle, divise les Espagnols sur la nature du déclin national et des solutions qui permettraient d'y mettre fin.

L'Espagne du premier tiers du XXe siècle est une nation en crise qui connaît une forte déstabilisation des représentations sur lesquelles repose l'ordre genré hérité. La perte en 1898 des derniers restes de l'Empire américain et philippin, qui fait suite à la défaite navale

---

<sup>11</sup> L. Capdevila, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », *Vingtième siècle*, 2002/3, n°75, pp. 97-108

<sup>12</sup> S. Audoin Rouzeau, in J.J. Courtine, *Histoire de la virilité*, Tome III [...] p. 204

<sup>13</sup> A. Corbin (dir.), *Histoire de la Virilité*, Tome 3, Paris, éditions du Seuil, 2011,

<sup>14</sup> G. L. Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne* [...] pp. 190-191

<sup>15</sup> N. Aresti Esteban, *Masculinidades en tela de juicio : hombre y género en el primer tercio del siglo XX*, Madrid, Cátedra, 2010 ; et N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 42-2, 2012, pp. 55-72.

<sup>16</sup> T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo », *International Journal of Sport Science* vol.1, año 1, n°1, Octubre – 2005, pp. 64-83. Et M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad en la cruzada franquista », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, Vol. 28, 2006, pp. 131-151



de Santiago de Cuba, est vécue comme un véritable désastre national. Elle entraîne une crise identitaire fondamentale en fermant définitivement la porte sur la grandeur impériale passée. Chez les penseurs libéraux, elle favorise le développement d'un courant intellectuel de premier plan, le Régénérationnisme<sup>17</sup>, dont les membres entendent ouvrir l'Espagne à la modernité en tournant le dos à son passé impérial pour se tourner vers l'Europe. Leurs thèses entraînent des débats violents avec les intellectuels conservateurs. Ils coïncident néanmoins pour analyser le déclin de la nation comme un déclin viril<sup>18</sup>. La littérature fait alors souvent le récit de l'effémination et de la dévirilisation collective des Espagnols, « le récit de la virilité perdue<sup>19</sup> », dont la cause profonde serait la victoire du principe féminin sur le principe masculin<sup>20</sup>. Joaquín Costa, figure de premier plan du Régénérationnisme et de la vie intellectuelle espagnole en général, utilise l'image de la castration. Après avoir expliqué en 1898 que l'Espagne est une nation « unisexuelle » car composée de « dix-huit millions de femmes » (soit la totalité de la population d'alors), il se corrige en 1901 :

« Non, l'Espagne n'est pas une nation unisexuelle. C'est une nation sans sexe. Ce n'est pas une nation de femmes, c'est une nation d'eunuques<sup>21</sup>. »

Malgré la force de certaines certitudes rassurantes, bien enracinées dans la société espagnole du début du XXe siècle, l'apparition de figures de la modernité féminine européenne (la garçonne par exemple) vient renforcer cette crise de l'identité virile nationale spécifiquement espagnole en commençant de mettre en discussion, comme ailleurs<sup>22</sup>, les frontières de genre héritées de la période de régression que le XIXe siècle fut pour les femmes. Les formes de la domination masculine n'échappent pas à cette remise en cause naissante<sup>23</sup>. N. Aresti cite en témoignage de ce « mal-être de la masculinité » de

---

<sup>17</sup> Si le poids de la perte de Cuba en 1898 fut déterminant, les articulations centrales du discours régénérationniste lui pré-existent cependant : J.P. Fusi, A. Niño (dir.), *Antes del Desastre. Orígenes y antecedentes de la crisis del 98*, Madrid, Universidad Complutense, 1996 pp. 99-109.

<sup>18</sup> D. Martykánová, « Los pueblos viriles y el yugo del caballero español. La virilidad como problema nacional en el regeneracionismo español (1890s – 1910s) », *Cuadernos de historia moderna y contemporánea*, vol.39, 2017, pp. 19-37

<sup>19</sup> F. Vázquez García, R. Clemenson, *Los invisibles, una historia de la homosexualidad masculina en España, 1850-1939*, Madrid, Comares, 2016, p. 174

<sup>20</sup> N. Aresti, « A la nación por la masculinidad. Una mirada de género a la crisis del 98 », in *Feminidades y masculinidades, arquetipos y prácticas de género*, Madrid, Alianza editorial, 2014, pp. 47-74

<sup>21</sup> E. Gonzalez Blanco, *La mujer según los diferentes aspectos de su espiritualidad*, Madrid, editorial Reus, 1930; cité par N. Aresti, « A la nación por la masculinidad. Una mirada de género a la crisis del 98 » [...] p. 67. I. Blasco Herranz, « Mujeres y nación: ser españolas en el siglo XX », in J. Moreno Luzón, Núñez Seichas (eds.), *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Barcelona, RBA, 2013, pp. 170-171

<sup>22</sup> G. Fraisse, F. Thébaud (dir.) *Histoire des femmes en Occident, Tome 4, Le XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991

<sup>23</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 » [...] §2

l'Espagne du début du XXe siècle cet extrait de l'ouvrage *La femme selon les différents aspects de sa spiritualité*, publié en 1930 par E. Gonzalez Blanco :

« Assailli de toutes parts l'homme se défend comme il peut, dans cette compétition scandaleuse mais, sous la pression unanime de l'opinion, il se voit obligé, bien malgré lui, à tolérer et transiger (...) cette société est devenue folle après la déflagration mondiale<sup>24</sup>. »

Les transformations rapides, liées à la Première Guerre Mondiale et aux revendications de droits nouveaux par les femmes, accentuent en Espagne cette crise de l'identité sexuelle. Des théories pessimistes intègrent le constat de la remise en cause des limites de genre dans une perspective de long terme qui aboutirait à la disparition des caractères distinctifs entre les hommes et les femmes<sup>25</sup>.

Cette crise virile entraîne la tentative de reconstruction d'une masculinité alternative par des relais d'opinion d'esprit modernisateur. Ceux d'entre eux qui, surtout parmi les classes moyennes et la bourgeoisie éduquées, sont influencés par les idées dites « régénérationniste », promeuvent un *aggiornamento* du *vir hispanicus* : ils entendent le rapprocher des valeurs modernes qui font alors la puissance - d'abord économique, et non spirituelle ou guerrière - des nations du Nord-Ouest de l'Europe<sup>26</sup>. Finalement, avec un décalage chronologique, ils veulent ouvrir la nation et lancer le *vir hispanicus* dans l'aventure économique qui depuis un certain temps déjà est en train de devenir le nouvel horizon pour les combats masculins. Une phrase célèbre prononcée au début du siècle par Joaquín Costa résume ce rapport nouveau aux modèles masculins du passé : il enjoignait aux Espagnols de « Fermer le tombeau du Cid à double tour<sup>27</sup> » afin qu'il ne remonte plus jamais à cheval.

Dans cette guerre des masculinités, ce sont, comme ailleurs en Europe mais avec un décalage dans le temps, les conceptions bourgeoises et modernes qui l'emportent, et notamment celles des « nouveaux moralistes laïcs », ainsi que les nomme N. Aresti. Ces intellectuels ont en effet pour l'historienne réussi à la fois à dialoguer avec le passé (car leur discours permet

---

<sup>24</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 » [...] p. 2

<sup>25</sup> N. Aresti, « Ideales y expectativas : la evolución de las relaciones de género en el primer tercio del siglo XX », *Gerónimo de Ustariz* n°21, 2005, pp67-80, p. 72

<sup>26</sup> D. Martykánova, « Los pueblos viriles y el yugo del caballero español. La virilidad como problema nacional en el regeneracionismo español (1890s-1910s) » [...]

<sup>27</sup> J. Costa, *Obras completas, Crisis política de España (doble llave al sepulcro del cid)*, Tercera edición, Madrid, Biblioteca Costa, 1914, cité par N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 [...] p. 4

le maintien rassurant de la hiérarchie entre les genres), et à dessiner un avenir débarrassé des abus patriarcaux les plus criants.

L'homme moderne peut aussi compter, dans cet affrontement, sur le poids dans la société (et notamment, parmi les milieux enseignants) du krausisme. Ce rationalisme libéral et réformiste s'est diffusé parmi les membres de la bourgeoisie à partir du dernier quart du XIXe siècle. Plaidant pour un christianisme tolérant voire pour une société sécularisée, favorable à l'égalité entre les hommes et les femmes, le krausisme espagnol a confiance en la capacité de la science et de la connaissance à émanciper l'humanité. Ses réalisations en matière d'éducation marquent le début du XXe siècle, notamment par la création de l'*Institución Libre de Enseñanza* (Institut de l'Enseignement Libre) ou de l'Ecole d'Institutrices, qui formèrent un grand nombre de futurs membres de l'intelligentsia ou du corps enseignant espagnols, et marquèrent les opinions éclairées par leurs démarches - ils furent d'ailleurs dissous, et leurs anciens membres ou même sympathisants furent épurés, dès la victoire du camp « national » en 1939.

La politique menée durant la Seconde République marque la distance qui a été franchie depuis la fin du XIXe siècle et les changements qui se sont depuis longtemps opérés dans les représentations d'une partie importante de la population<sup>28</sup>: elle signifie la victoire d'une conception différente des rapports hommes-femmes, en même temps qu'une redéfinition des valeurs masculines, qui dessinent de plus en plus un homme citoyen, travailleur et père de famille. Elle contractualise les relations hommes-femmes. Elle établit notamment le droit de vote des femmes, l'égalité des époux face à la loi, la légalisation du divorce, ou l'obligation faite aux hommes d'alimenter et assister leurs enfants, même illégitimes. La différence avec les autres pays d'Europe repose sur la fragilité de la modernisation économique et sociale, qui n'a alors guère franchi les limites de la Catalogne et du Pays basque, et donc dans la faiblesse de la bourgeoisie et des classes moyennes espagnoles. Elles ne peuvent imposer totalement leurs conceptions face à des secteurs conservateurs qui, bien que de moins en moins écoutés sur ces questions, continuent à prôner le retour à l'éthos masculin qui aurait fait la grandeur de l'Espagne dans le passé.

La question des identités masculines a été jusqu'à présent moins étudiée en ce qui concerne les années du franquisme. Des historiennes ont consacré des articles à des points

---

<sup>28</sup> N. Aresti Esteban, *Masculinidades en tela de juicio : hombre y género en el primer tercio del siglo XX* [...] p. 300



particuliers, comme l'Espagnole T. González Ara, la britannique M. Vincent, l'italienne G. di Febo, ou la française Y. Ripa. Une thèse a été très récemment soutenue à l'Université de Sheffield par S. Wright, qui a pour titre *Mentally and Physically Disabled Nationalist Veterans and Perceptions of Masculinity in Franco's Spain, 1936-75*<sup>29</sup>.

Ces travaux sont donc parcellaires, et n'offrent pas une vision complète de cette question. Ils établissent cependant clairement l'importance de la question virile pour le franquisme. Cela est encore plus vrai de l'idéologie phalangiste. Etre phalangiste, c'est en effet s'inscrire, dès la fondation du « Mouvement » en 1933, dans une virilité collective, qui s'exprime à travers le port d'une chemise bleue aux manches retroussées et qui met en valeur la rectitude corporelle et la largeur des épaules ; c'est revendiquer une propension à la violence que son fondateur José Antonio Primo de Rivera résume dans l'expression de « la dialectique des poings et des revolvers<sup>30</sup> ». Cette virilité phalangiste a pu prétendre, entre la victoire de 1939 et l'année 1945, au statut de masculinité officielle. Elle peut être définie, comme le fait par exemple T. González Ara, comme la virilité du « moine-soldat<sup>31</sup> » - cela est cohérent dans le contexte d'une guerre que le camp national s'attache à présenter comme une « croisade ». Elle n'épouse pas les formes de la « virilité fasciste » que décrit Johan Chapoutot<sup>32</sup>, non seulement du fait de sa vocation religieuse (qui est en opposition totale avec le néo-paganisme nazi) mais aussi à cause de son rapport puritain à la sexualité : la virilité du phalangiste qui, dans les années 1940, participe au contrôle des tenues de bain que portent les femmes sur les plages d'Espagne, n'est pas celle du membre de la SS, pour lequel il fut un temps question de rétablir la polygamie afin de favoriser le développement d'une race aryenne pure. Ces deux formes de virilité guerrière ont cependant en partage une même esthétique du corps musclé, qui célèbre dans le sport une préparation à la guerre, ainsi que le culte d'une camaraderie qui s'est forgée et endurcie dans les épreuves partagées - pour la phalange, les combats de rue, parfois sanglants, ont précédé la participation à la Guerre Civile. Cette camaraderie participe d'une virilité des égaux. Elle s'épanouit au sein d'un monde sans femmes, une collectivité virile (en Allemagne, le *Männerbund*) qui affirme

---

<sup>29</sup> S. Wright, « Mentally and Physically Disabled Nationalist Veterans and Perceptions of Masculinity in Franco's Spain, 1936-75 », thèse d'Histoire, sous la direction de M. Vincent soutenue en 2018, Sheffield, Université de Sheffield, 2018

<sup>30</sup> Y. Ripa, « Féminin/masculin : les enjeux du genre dans l'Espagne » [...] p. 117

<sup>31</sup> T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo » [...] pp. 64-83

<sup>32</sup> J. Chapoutot, « Virilité fasciste », in J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité, Tome 3 La virilité en crise ?*, Paris, Seuil, 2012, pp. 277-301

sa cohésion lors de manifestations de masse et de rituels propres à susciter le sentiment de puissance par la dilution de l'individu.

Cette revendication d'une virilité existentielle est centrale pour les putschistes de juillet 1936. Ils conçoivent leur lutte comme un combat pour la défense de la virilité nationale contre une république efféminée<sup>33</sup>, et qui avait mis en danger la supériorité masculine. Deux déclarations illustrent cette centralité virile dans les combats. La première est extraite de la lettre que José Antonio Primo de Rivera publie en mai 1936 depuis la prison alicantine dans laquelle il est retenu (et dont il ne sortira que pour être fusillé) afin d'exhorter les militaires au soulèvement national. Il s'y préoccupe des menaces qui pèsent sur l'institution familiale, et demande :

« N'avez-vous pas ces jours-ci entendu des jeunes filles espagnoles crier : 'Des enfants oui ; des maris, non !' ?<sup>34</sup> »

La seconde déclaration est extraite de la pastorale de Monseigneur Pla y Deniel dite « Les deux cités », qui joua un rôle important dans la mobilisation du camp national, et (surtout) dans le ralliement des catholiques des autres pays d'Europe au soulèvement. Le prélat, qui devint ensuite Primat d'Espagne, s'y félicitait du soulèvement massif des jeunes hommes espagnols « alors que l'on s'était tellement plaint de la frivolité (...) et de l'effémination voluptueuse et confortable<sup>35</sup> ». Il louait aussi la fonction éducatrice de « la guerre qui forge les hommes. » Le Putsch de juillet 1936 est un soulèvement d'hommes contre des efféminés, comme le montre cette proclamation, sur les ondes de la radio nationaliste, du Général Queipo de Llano :

« Nos vaillants légionnaires et soldats des troupes d'Afrique ont démontré aux lâches rouges ce que signifie être un vrai homme. Et, en même temps, à leurs femmes. Cela est totalement justifié, parce que ces femmes communistes et anarchistes prônent l'amour libre. Maintenant au moins, elles sauront ce que sont des vrais hommes, et pas des pédés de miliciens. Elles auront beau beugler

---

<sup>33</sup> Y. Ripa, « Féminin/masculin : les enjeux du genre dans l'Espagne de la Seconde République au franquisme », *Le Mouvement Social*, 2002/1 no 198, pp. 111-127 et p. 121

<sup>34</sup> "Carta a los militares de España", 4 de mayo de 1936, *Obras completas de José Antonio Primo de Rivera*, cité par M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad [...] » p. 136

<sup>35</sup> E. Pla y Deniel, "Las dos ciudades", *Boletín Eclesiástico del Obispado de Salamanca* (1936), cité par M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad [...] » p. 137

et se débattre, elles n’y échapperont pas. Demain, nous prendrons Peñafior. Que les femmes des rouges commencent à préparer leurs voiles de deuil<sup>36</sup>. »

Les historiens ont bien montré comment le franquisme a mis en œuvre son projet de retour en arrière sur la menaçante effémination qui aurait culminé durant la République<sup>37</sup>. Des mesures régressives furent prises en matière de droits des femmes, qui font d’elles « les grandes perdantes<sup>38</sup> » de la Guerre Civile : suppression du droit au divorce, répression de l’avortement et de la « propagande contraceptive », large mise à l’écart du travail rémunéré<sup>39</sup>. Ces mesures légales purent prendre appui sur un discours de légitimation de l’ordre genré restauré<sup>40</sup>. La presse féminine, par exemple, contribua à renvoyer les femmes à leur foyer, en transmettant un idéal de la femme « épouse-mère-femme au foyer<sup>41</sup> ».

Tout converge donc, après 1939 pour réaffirmer la distance entre les hommes et les femmes. Les hommes homosexuels, parce qu’ils sont perçus comme enfrenant et remettant en cause ces limites que l’on veut naturelles, sont victimes de la crainte de l’indifférenciation sexuelle<sup>42</sup>. Leur situation durant le franquisme se dégrade donc. Cette répression, qui peut passer par de conséquentes peines de prison, doit cependant être pensée dans toute sa complexité : dans le cas de la Catalogne tout du moins (seul espace à avoir fait l’objet d’études précises), elle ne fut pas systématique et n’empêcha pas la permanence forte d’un « monde gay » « extrêmement développé et visible<sup>43</sup> ».

La fin du franquisme n’en signifia pas moins pour les homosexuels une libération. La question des masculinités durant la Transition a d’ailleurs pour l’instant été étudiée quasi

---

<sup>36</sup> Discours radiodiffusé du général Queipo de Llano. Cité par : M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad en la cruzada franquista » [...] p. 136

<sup>37</sup> U. Otero González, « La mujer en el primer franquismo : la construcción de un modelo de género », in D. Alberto González, M. Ortiz Heras, M. Peinado Rodríguez (dir.), *La historia, Lost in translation, Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea*, Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla la Mancha, 2017

<sup>38</sup> J. Prada Rodríguez, *Franquismo y represión de género en Galicia*, Madrid, Catarata, 2013, pp. 13-14

<sup>39</sup> G. di Febo, « Nuevo Estado, nacionalcatolicismo y género », in Gloria Nielfa Cristóbal (dir.), *Mujeres y hombres en la España franquista : sociedad, economía, política, cultura*, Madrid, editorial complutense, 2003, pp. 19-44

<sup>40</sup> M.A. Barrachina, « Discurso médico y modelo de género », in Gloria Nielfa Cristobal (dir.) *Mujeres y hombres en la España franquista : sociedad, economía, política, cultura*, Madrid, Universidad complutense, 2003, pp. 67-94

<sup>41</sup> M. Muñoz Ruiz, « La construcción de las relaciones de género en el franquismo y sus conflictos : los consultorios sentimentales », in *Arenal : revista de historia de las mujeres*, vol. 10, n°2, 2003, pp. 319-339

<sup>42</sup> F. Vázquez García, R. Cleminson, *Los invisibles, una historia de la homosexualidad masculina en España, 1850-1939*, Granada, Editorial Comares, 2011

<sup>43</sup> G. Huard, *Les Gays sous le franquisme. Discours, subcultures et revendications à Barcelone, 1939-1977*, Villeurbanne, Editions Orbis Tertius, 2016, p. 15



exclusivement à travers le prisme de la remise en question de l'hégémonie de la masculinité hétéronormée et de l'affirmation du mouvement *queer*<sup>44</sup>. Cette période s'identifie largement à un art, une esthétique, du travesti<sup>45</sup>. Ce dernier devient, après 1975, « une icône de la subversion du pouvoir établi<sup>46</sup> ».

La recherche historique a donc commencé à montrer, à l'échelle européenne comme espagnole, que le masculin, longtemps pensé comme un invariant historique - ou plutôt : longtemps impensé historiquement - n'est pas plus naturel que le féminin. Le présent travail de recherche entend se situer dans le prolongement de cette dynamique et s'intégrer dans les travaux qui participent de l'historicisation des masculinités.

Dans un premier temps en effet, qui s'ouvre dans les années 1970, il avait été question de « rendre les femmes visibles en Histoire », pour reprendre l'expression formulée en 1977 par Claudia Koonz et Renate Bridenthal<sup>47</sup>. L'influence des mouvements féministes, de la pensée anti-essentialiste développée par Michel Foucauld, en même temps que d'un petit nombre de femmes historiennes, avait permis d'écrire une histoire qui prenne en compte aussi l'autre moitié de l'humanité. L'importance des travaux de recherche menés sur ce thème intégrateur dans la jeune démocratie espagnole a permis que l'histoire des femmes en Espagne se trouve aujourd'hui elle aussi au temps des sommes. En témoigne par exemple l'ouvrage *Historia de las mujeres en España y en América latina* (en quatre volumes), publié en 2005 sous la direction d'Isabel Morant<sup>48</sup>.

Une deuxième page s'est ouverte dans cette histoire à partir des années 1990. Les historiens ont alors dépassé une histoire des femmes descriptive en interrogeant l'identité féminine elle-même, c'est-à-dire l'évolution historique du processus d'assignation de rôles qui a construit et perpétué le « féminin ». L'influence des ouvrages de Joann Scott, notamment, a situé le genre, comme catégorie d'analyse, au centre de l'étude des rapports hommes-femmes. Le genre permet d'introduire de la contingence et de la différenciation historiques dans l'analyse du « féminin » et du « masculin », qui avaient été naturalisés et qui

---

<sup>44</sup> R. M. Mérida Jimenez, J. L. Peralta, *Las masculinidades en la Transición*, Egales, Barcelona / Madrid, 2015

<sup>45</sup> M. Picornell, « ¿De una España viril a una España travesti? Transgresión transgénero y subversión del poder franquista en la transición española hacia la democracia », *Feminismos*, n°16, Universitat de les Illes Balears, 2010, pp. 287-289

<sup>46</sup> *Ibidem*, p287

<sup>47</sup> R. Bridenthal, C. Koonz, *Becoming visible, women in european history*, Boston, Houghton Mifflin, 1977

<sup>48</sup> I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y en América latina*, Madrid, Cátedra, 2005

apparaissaient comme des invariants. Françoise Thébaud explicite son intérêt pour l'historien :

« Le genre est en quelque sorte "le sexe social" ou la différence des sexes construite socialement, ensemble dynamique de pratiques et de représentations, avec des activités et des rôles assignés, des attributs psychologiques, un système de croyances. Le sexe est ainsi perçu comme un invariant, tandis que le genre est variable dans le temps et l'espace, la masculinité ou la féminité - être homme ou femme ou considéré comme tel(le) - n'ayant pas la même signification à toutes les époques et dans toutes les cultures<sup>49</sup>. »

Dès 1972, Simone de Beauvoir avait écrit que sa phrase célèbre selon laquelle « on ne nait pas femme, on le devient<sup>50</sup> » demandait à être complétée, et que le seul féminin ne pouvait être pensé comme un construit social, le masculin étant alors considéré comme allant de soi<sup>51</sup>. Il s'agissait d'étendre au masculin, par les progrès de la connaissance, la déconstruction d'identités sexuées assignées et donc aliénantes. L'historienne Natalie Davis avait affirmé dès 1975 la nécessité de s'intéresser « à l'histoire aussi bien des hommes que des femmes [et de ne] pas travailler seulement sur le sexe opprimé, pas plus qu'un historien des classes ne peut fixer son regard sur les paysans<sup>52</sup>. » L'étude historique des hommes en tant qu'êtres sexués n'a pourtant réellement débuté que durant les années 2000. Elle est la suite logique du développement des études de genre : en soulignant l'importance des rapports de domination, elles ont attiré l'attention sur les dominants en tant que dominants, et donc sur les nécessaires processus qui permettent au futur homme d'apprendre à vivre dans un monde d'hommes, à manifester son statut de possible détenteur du pouvoir, et à se montrer digne de son statut. Pierre Bourdieu écrit ainsi en 1998, dans *La domination masculine*, que « dès l'adolescence, nous apprenons que nos pairs sont un genre de police du genre qui menace constamment de nous démasquer, en tant qu'efféminés, peu hommes...<sup>53</sup> »

---

<sup>49</sup> F. Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, Paris, ENS éditions, 1998, p. 114

<sup>50</sup> S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, éditions Gallimard, 1949

<sup>51</sup> S. de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 497. Cité par A. Baubérot, « On ne nait pas viril, on le devient », in J.J. Courtine, *Histoire de la virilité, tome3*, Paris, Seuil, p. 159

<sup>52</sup> N. Zemon Davis, "Women's History in Transition : The European Case", *Feminist Studies*, 3 (Winter 1975-76), p. 90

<sup>53</sup> P. Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, éditions du Seuil, 1998, p. 18

Ce passage, qui s'est produit dans les années 1990, d'une histoire des femmes à une histoire du genre ne suppose pas uniquement de considérer que les identités de sexe sont des identités socialement construites. Il replace cette construction dans un ensemble plus vaste, qui est celui de la domination de l'un des deux genres sur l'autre. La construction de stéréotypes, et plus globalement de systèmes symboliques, qui vont être assimilés et devenir des schèmes de pensée structurants pour les hommes comme pour les femmes, légitime et bâtit en même temps les rapports de domination. Pour J. Scott, « Le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir<sup>54</sup>. » C'est pour cette raison notamment - afin de ne pas perdre sa dimension dialectique et critique - que ce travail doit également faire une part à l'étude des représentations des modèles féminins que portent les manuels : une Histoire des masculinités ne peut pas être l'Histoire d'une moitié de l'humanité.

Cette démarche doit en effet permettre également de faire face à une difficulté épistémologique centrale, à laquelle l'émergence d'une histoire des masculinités a été confrontée dès le départ. Cette difficulté a été précisément formulée par A.M Sohn dans *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*<sup>55</sup> : comment distinguer, dans le discours, les valeurs qui relèvent du masculin universel, générique, de celles qui relèvent du masculin genré ? Le risque est ici celui d'une dilution de l'étude du genre masculin dans une ample histoire culturelle des valeurs que portent les manuels d'Histoire. En 2007, Régis Révenin constatait ces difficultés dans son introduction à l'ouvrage collectif *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*. Faisant allusion au titre bien connu de l'ouvrage fondateur de Michelle Perrot *Une histoire des femmes est-elle possible ?*<sup>56</sup>, il s'interrogeait à son tour : « L'histoire des hommes est-elle possible<sup>57</sup> ? »

Il revient aux études de genre d'avoir montré que l'identité virile est souvent pensée comme menacée de contagion par le féminin. Elle doit alors être réaffirmée, et tend à se définir en opposition à des contre-types, comme l'homosexuel. La virilité, entendue comme l'idéal de perfection masculine<sup>58</sup>, est un instrument de légitimation du pouvoir non seulement des hommes sur les femmes, mais aussi de certains hommes sur d'autres hommes. Définissant

---

<sup>54</sup> J. Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, année 1988, pp. 125-153, p. 145

<sup>55</sup> A. M Sohn, in A.M. Sohn (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, ENS éditions, 2013, p. 24

<sup>56</sup> M. Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Paris, Rivages, 1984

<sup>57</sup> R. Revenin (coord.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, éditions Autrement, 2007

<sup>58</sup> A. Corbin, J.J. Courtine, G. Vigarello, « Préface », in G. Vigarello, *Histoire de la virilité*, tome I, Paris, Seuil, 2011, p. 7

l'aptitude au pouvoir, elle est reconnue à certains et déniée à d'autres, qui se trouvent globalement disqualifiés. Elle justifie le processus de hiérarchisation qui sépare entre eux les individus de sexe masculin. La sociologue R. Connell a énoncé le concept (d'inspiration gramscienne<sup>59</sup>) de « masculinité hégémonique »<sup>60</sup>. Il occupe une place importante dans les « mens studies » et a « considérablement influencé la réflexion contemporaine sur les hommes, le genre et les hiérarchies sociales<sup>61</sup> ». Il désigne l'idéal normatif masculin dominant qui, dans chaque société et moment historique, sert de référent à la majorité et stigmatise les autres façons d'être un homme. Les hommes seraient donc condamnés à se mesurer à l'aune de cette figure idéalisée et - conséquemment - peu représentative de la complexe réalité des identités masculines.

Cet idéal masculin dominant ne doit cependant pas être pensé comme stable : il est historiquement conditionné, ce qui entraîne des « luttes pour l'hégémonie<sup>62</sup> » entre des masculinités différentes. L'étude des manuels d'Histoire à laquelle nous avons procédé vient donc s'intégrer dans cette conception de « virilités hégémoniques » successives. Les travaux de sociologues et d'anthropologues ont également montré que l'ordre genré peut reposer sur la coexistence de plusieurs masculinités. J. Olavarría et T. Valdès ont ainsi établi que les membres des différentes classes sociales chiliennes ne vivent pas de la même façon des références masculines pourtant souvent partagées<sup>63</sup>. M.C. Gutmann souligne l'absence de masculinité unifiée dans la société mexicaine, malgré la forte identification entre machisme et virilité nationale<sup>64</sup>. La question est donc pour nous de savoir si les manuels d'Histoire ne renferment pas, autant que des masculinités hégémoniques qui se succèdent, des masculinités diverses qui coïncident dans le temps. Chaque sous-culture et chaque groupe social ne promeuvent-ils pas, en ce domaine comme en d'autres, leur propre système de valeurs<sup>65</sup> ? L'étude des modèles masculins que dessinent les manuels scolaires confirmerait

---

<sup>59</sup> D. Dulong, C. Guionnet, E. Neveu, *Boys don't cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 12

<sup>60</sup> R.W. Connell, *Masculinities*, Cambridge, Polity press, 1995, pp. 353-354

<sup>61</sup> R.W. Connell, J.W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains et travaux*, 2015/2, n°27, §1

<sup>62</sup> *Ibidem*, §15

<sup>63</sup> J. Olavarría, T. Valdès, « Ser hombre en Santiago de Chile: a pesar de todo, un mismo modelo », in T. Valdés, J. Olavarría (dir.), *Masculinidades y equidad de género en América latina*, Santiago de Chile, FLACSO/UNFPA, 1998, pp. 12-36

<sup>64</sup> M.C. Gutmann, *The meanings of macho : Being a man in Mexico City*, Berkeley, University of California Press, 1996

<sup>65</sup> J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité*, Tome III [...] p30. Et M.C. Gutmann, « Machos que no tienen ni madre : la paternidad y la masculinidad en la ciudad de Méjico », *La ventana*, n°6, 1997, pp. 118-162, p. 151

alors la complexité de la notion de « masculinité hégémonique » - complexité déjà énoncée par R. Connell et J.W. Messerschmidt<sup>66</sup> - mais sans doute aussi, rejoindrait les conclusions critiques de sociologues qui, comme M.A. Messner à propos des Etats-Unis, pensent que les masculinités sont non seulement diverses, mais en outre nombreuses à prétendre à l'hégémonie<sup>67</sup>.



Nous avons fait le choix, pour étudier le genre masculin, de nous appuyer sur un corpus dans lequel les manuels d'Histoire occupent la place essentielle. Ce type de source nous paraît en effet permettre de mener plus avant l'état des connaissances historiques sur l'histoire des masculinités en Espagne.

Le panorama que nous venons de visualiser de l'état des connaissances montre en effet que les travaux réalisés jusqu'à présent se sont centrés essentiellement sur le discours officiel porté par le régime franquiste, ou par des secteurs de l'opinion très politisés et pour qui la virilité occupe une place centrale dans leurs préoccupations. Ils ont permis de faire émerger les caractéristiques d'une certaine masculinité, que l'on pourrait qualifier de « virilité officielle ». A l'autre extrémité de l'échiquier, d'autres travaux ont au contraire étudié les « parias » (pour reprendre le terme de G. Mosse) de la virilité, et les études *queer* ont permis de défricher des pans importants de leur histoire. La question des modèles masculins ouvriers a commencé d'être étudiée, essentiellement pour le cas de la Biscaye<sup>68</sup>. Seule la Thèse de Doctorat de I. Winchester (soutenue en 2016 à l'Université de New Mexico) qui étudie l'inculcation des modèles martiaux au moment du service militaire dans l'Espagne franquiste, sort en partie de ce cadre lorsqu'elle souligne les limites, voire l'échec, de ce processus<sup>69</sup>.

La question posée en incipit de ce travail de la réception, dans la population civile, des conceptions officielles de la masculinité, et donc de la capacité de la dictature franquiste à modifier les représentations de la population, demeure largement un espace à défricher.

---

<sup>66</sup> R. W. Connell, J. W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? »

<sup>67</sup> M. A. Messner, *Politics of masculinities : men in movements*, Thousand Oaks, Sage publications, 1997

<sup>68</sup> P. Pérez Fuentes, « Los límites del modelo de male breadwinner family. Un ejemplo de historia comparada entre la primera y la segunda industrialización », in P. Pérez Fuentes (dir.), *'Ganadores de pan' y 'amas de casa'. Otra mirada sobre la industrialización vasca*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2004, pp. 205-255

<sup>69</sup> I. Winchester, « Hombres normativos : the creation and inculcation of martial masculinity during the Franco regime in Spain (1939-1975) », Thèse doctorale dirigée par E. Sanabria, University of New Mexico, 2016

Dans une société largement censurée et qui s'autocensure, la réponse ne peut se formuler qu'à condition de ne pas aborder uniquement les discours explicites mais aussi les implicites qui révèlent les convictions profondes et non questionnées. Ce travail ambitionne d'étudier des masculinités communes, issues de membres de la société civile : celles que portent les enseignants qui rédigent les manuels d'Histoire. La période couverte (1931-1982) permet d'inscrire la période franquiste dans un temps plus long, de mieux mesurer ce qui fait la spécificité de chaque période, et donc de mesurer la profondeur des ruptures autant que la réalité des permanences. Elle offre aussi l'intérêt d'inclure le second franquisme et la Transition, périodes qui n'ont jusqu'à présent (en dehors, nous l'avons vu, de la question de l'homosexualité masculine) pas fait l'objet de travaux de recherche larges.

L'étude des modèles masculins que portent les manuels d'Histoire permet aussi de participer du renouvellement d'un autre champ d'analyse : celui de l'étude des manuels scolaires espagnols. Dans un premier temps dédaignés comme source secondaire et considérés comme des « imprimés mineurs<sup>70</sup> », ils ont ensuite été l'objet d'une attention soutenue. Les premières monographies ont été publiées dans les années 1980. Les travaux qui ont suivi ont permis, à partir des années 1990, de défricher leur histoire. Le Centre *Manes*, créé en 1992 et porté par l'*Universidad Nacional de Enseñanza a Distancia* (Madrid), ainsi que le *Centro Internacional de la Cultura Escolar* (Berlanga de Duero) créé plus récemment, ont joué un rôle important dans ce développement en réunissant des fonds conséquents de manuels de provenances diverses (qui ont été catalogués), et en favorisant ou organisant publications et colloques. Ils ont beaucoup porté sur la nature des relations qui existent entre les résultats de la recherche historique et les contenus de l'histoire enseignée<sup>71</sup>.

L'Histoire des manuels qui a été écrite jusqu'à présent s'est également beaucoup intéressée à leur orientation idéologique<sup>72</sup>, comme dans *El fenómeno ideológico del Franquismo en los manuales escolares de enseñanza primaria (1936-1945)*<sup>73</sup>, publié en 2001 par M. López Marcos, ou encore dans l'ouvrage récent (2014) de E. Castillejo Cambra *Mito, legitimación y*

---

<sup>70</sup> F. Gómez de Castro, « Le programme Manes, les manuels scolaires dans l'Espagne contemporaine (1808-1990) », *Histoire de l'éducation*, Service d'histoire de l'éducation de l'INRP, 1998, pp. 258-264

<sup>71</sup> R. Valls Montes, *Historiografía escolar española, siglos XIX – XXI*, UNED ediciones, Madrid 2007, p. 55

<sup>72</sup> G. Ossenbach Sauter, « Manuales escolares y patrimonio histórico educativo », *Educatio siglo XXI : Revista de la facultad de Educación*, vol. 28, n°2, 2010, pp. 115-132, p. 125

<sup>73</sup> M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo en los manuales escolares de enseñanza primaria (1936-1945)*, UNED ediciones, Madrid, 2001

*violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo*<sup>74</sup>. L'auteur constate que les analyses s'en sont souvent tenues à l'étude de la construction d'un roman national scolaire national-catholique, et parle à ce propos d'un « thème surdimensionné<sup>75</sup> ». Les chapitres qui ne portent pas sur l'histoire de l'Espagne ont peu retenu l'attention, alors qu'ils sont justement, nous le verrons, de ceux qui montrent toutes les nuances qu'il faut apporter quant aux changements que le franquisme entraîna.

Comme l'histoire des femmes, l'histoire des manuels scolaires a beaucoup avancé depuis le début des années 1990<sup>76</sup>. Dès 1994, fut publiée, en trois tomes une collective *Historia de la educación en España y América*<sup>77</sup> - le dernier tome concerne exclusivement *L'éducation en Espagne, 1789-1975*. En 2005, a été publié *Manuales escolares en España, Portugal y América latina (siglos XIX y XX)*<sup>78</sup>. Les historiens des manuels scolaires appellent de leurs vœux le passage à une autre étape dans cette Histoire<sup>79</sup>. Ils estiment souvent que les manuels doivent désormais intégrer des corpus plus vastes, afin de se confronter à d'autres sources, qui généreront de nouvelles problématisations. E. Castillejo Cambra estime ainsi souhaitable (en 2014) un renouvellement des approches, qui pourra se produire notamment par le croisement avec d'autres thématiques<sup>80</sup>. L'intégration récente à l'étude des manuels de l'analyse des émotions qui en véhiculent les sens, est une des voies fécondes de ce renouvellement<sup>81</sup>. L'analyse des manuels sous l'angle des rapports de genre nous paraît être elle aussi susceptible de répondre à cet appel. C'est dans cette optique que s'inscrit ce travail de recherche.

---

<sup>74</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo*, Madrid, UNED, 2008

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 28

<sup>76</sup> G. Ossenbach, « Manuales escolares y patrimonio histórico educativo » [...] pp. 123-124

<sup>77</sup> B. Delgado Criado (dir.) *Historia de la educación en España y América*, San Sebastián de los reyes, Morata, 1994

<sup>78</sup> J. L. Guereña, G. Ossenbach, M<sup>o</sup> del Mar Pozo, *Manuales escolares en España, Portugal y América latina (siglos XIX y XX)*, Madrid, UNED, 2005

<sup>79</sup> G. Ossenbach Sauter, « ¿Está agotada la investigación histórica sobre manuales escolares? Consideraciones críticas sobre la investigación en el campo de la manualística, a 20 años de la fundación del Centro de Investigación MANES », in J. Meda y A. M. Badanelli (dir.), *La historia de la cultura escolar en Italia y en España: balance y perspectivas*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2013, pp. 107-108

<sup>80</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...] p. 31

<sup>81</sup> M. Somoza Rodríguez, K. Mahamud Angulo, H.H. Pimenta Rocha, "Emociones y sentimientos en los procesos de socialización política: una mirada desde la historia de la educación", *Historia y memoria de la educación* n°2, 2015, pp. 7-44

L'état d'avancement des connaissances historiques sur les institutions et les manuels scolaires a permis de fixer un cadre général. On ne peut comprendre l'évolution des figures masculines que les manuels d'Histoire proposent aux lecteurs sans le prendre en compte. La succession des ruptures politiques majeures et des changements de régime se lisent en effet très nettement dans l'histoire du système éducatif espagnol. Ce dernier est traversé, sur la période qui nous intéresse, par deux paradigmes antithétiques (ouverture et fermeture), qui différencient la période franquiste de celle qui la précède comme de celle qui la suit, et en fait une parenthèse. Cette parenthèse est le moment d'une double fermeture éducative : fermeture à une partie de la population, puisqu'il s'agit d'une période d'un enseignement élitiste, à propos duquel on pourrait parler de malthusianisme scolaire ; fermeture aussi en termes de contenus, puisque les manuels d'histoire se resserrent sur une histoire nationale-catholique, au contenu normé, qui tourne le dos à la modernité et à l'Europe.

La Seconde République avait fait de la politique éducative le fer de lance de la modernisation et de la démocratisation qu'elle envisageait pour l'Espagne. Ses dirigeants et partisans croyaient en effet dans le pouvoir de l'éducation<sup>82</sup>. Beaucoup voyaient dans la Troisième République française, cette « République des instituteurs », un modèle importable en Espagne. L'école (et, singulièrement, l'école primaire) devait devenir le pilier central de l'esprit nouveau, non seulement en éduquant des petits républicains, mais plus largement en ouvrant les populations à un savoir et une culture qui ne pouvaient conduire qu'au bien commun. Les autorités républicaines lancent ainsi un vaste programme de construction d'écoles et de recrutement d'instituteurs. Elles entendent former dans les écoles normales un corps de hussards de la République semblable à celui qui existe alors en France. Sur le plan pédagogique, l'influence de *l'Institución Libre de Enseñanza* ainsi que du mouvement international de la « nouvelle école » conduit à promouvoir des méthodes d'enseignement actives, mais aussi à l'instauration en 1931 de la mixité filles-garçons dans les classes. Cet enseignement se veut ouvert aux identités régionales et le gouvernement autorise le bilinguisme dans les écoles catalanes. Il se veut aussi dégagé de l'emprise de l'Eglise et de la religion. Les cours de religion deviennent optionnels dans les établissements publics et les collèges de la Compagnie de Jésus sont expropriés. Cette politique heurte les convictions profondes des secteurs conservateurs de l'opinion, parce qu'elle suppose au fond une

---

<sup>82</sup> C. Sanz Simón, T. Rabazas Romero, « La identidad nacional en los manuales escolares durante la Segunda República española », *Bordón, Revista de pedagogía*, vol.69 n°2, 2017, pp. 131-146, p. 132



conception ouverte de la nation qui n'est pas la leur. La guerre scolaire qui en résulte est largement un conflit religieux. Son intensité est telle que le Président Azaña lui attribua, bien des années plus tard, l'échec politique du premier gouvernement républicain<sup>83</sup>.

La période franquiste se caractérise dans un premier temps par l'arrêt de toute innovation, et par un retour en arrière total sur les mesures républicaines. Même la politique d'extension de la scolarisation des élèves prend fin, dans un pays qui compte pourtant 30% d'enfants non scolarisés parmi ceux qui sont en âge scolaire. En matière éducative, c'est sans doute l'épuration du personnel enseignant qui caractérise le mieux les premières années de « l'Etat nouveau ». Elle met en danger la continuité du service éducatif par son amplitude : la baisse du niveau de recrutement liée à la nécessité de remplacer massivement les enseignants suspendus (ou physiquement éliminés) est renforcée par les critères idéologiques qui prévalent aux recrutements<sup>84</sup>.

Cet enseignement retrouve un caractère éminemment élitiste. Les autorités éducatives se préoccupent ainsi avant tout de l'enseignement secondaire, qui était à l'époque réservé à une infime minorité de la population scolaire, faisant des lycées des formes d'établissement de propédeutique universitaire. La Loi de septembre 1938 justifie cette priorité comme suit :

« On débute la réforme par la partie la plus importante, l'enseignement secondaire, parce que (...) il est l'instrument le plus efficace pour influencer rapidement sur la transformation d'une société et la transformation intellectuelle et morale de ses futures classes dirigeantes<sup>85</sup>. »

Une fracture nette sépara jusqu'à la fin des années 1960 une minorité étroite, sélectionnée parmi les enfants de la bourgeoisie et des classes moyennes en développement, des enfants des classes populaires qui ne connaissaient que l'enseignement primaire et parfois l'enseignement professionnel.

Cet enseignement fut profondément idéologisé et assujéti à des finalités politiques. La loi de septembre 1945 sur l'enseignement primaire précise par exemple que « Il est nécessaire que dans les lectures commentées de sciences, de géographie, d'histoire, on profite de tous

---

<sup>83</sup> G. Cámara Vilar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del franquismo*, editorial Hesperia, Madrid, 1984, p. 61

<sup>84</sup> Voir par exemple : A.M. Montero Pedrera, « El elefante franquista entra en las aulas », *Andalucía en la historia*, n°19, 2008, pp. 26-31, p. 28

<sup>85</sup> *Ley de la jefatura del estado español de 20 septiembre de 1938 sobre reforma de la Enseñanza media*, BOE du 23/09/1938

les thèmes pour en déduire des conséquences morales et religieuses<sup>86</sup>. » Elle organise les programmes autour de quatre domaines de connaissance :

« D'abord, la formation religieuse ; en second, la formation de l'esprit national, dans laquelle on inclut aussi l'histoire et la géographie, particulièrement celles de l'Espagne ; en troisième, la formation intellectuelle, qui comprend la langue nationale et les mathématiques ; en quatrième l'éducation physique<sup>87</sup>. »

Le poids de l'idéologie est écrasant. L'orientation de cette dernière est bien résumée par l'expression « national-catholicisme » qui est généralement utilisée afin de caractériser le premier franquisme<sup>88</sup>. Elle délimite un espace idéologique commun minimal pour les différents courants de pensée qui forment le franquisme.

L'affrontement entre les différents « secteurs » (phalangiste, catholique, monarchiste) qui constitua l'essentiel de la vie politique légale sous le franquisme conduisit à une répartition des sphères d'influence - en fait, un équilibre mouvant, dicté par des considérations intérieures et extérieures et habilement géré par le dictateur. C'est toujours le courant catholique qui contrôla les systèmes éducatifs primaire et secondaire. Si l'influence de la phalange put être réelle sur l'enseignement supérieur ou l'enseignement professionnel, ses membres n'obtinrent jamais, au sein du Ministère de l'Education Nationale, que des postes techniques. Il est significatif par exemple que J. Ibañez Martín et J. Ruiz Giménez, ministres de l'Education Nationale (respectivement) de 1939 à 1951 et de 1951 à 1956, aient été tous deux membres de l'Association Catholique Nationale de Propagandistes. La conséquence la plus évidente en fut le recul de l'enseignement public : de nombreux établissements publics furent fermés après 1939, et le poids de l'enseignement confessionnel passa en quelques années de 28,9% à 70,7% du total des élèves scolarisés dans le secondaire. Le système éducatif fut recatholicisé dans son entièreté, comme le montre par exemple l'instauration, pour les enseignants de l'école publique, de l'obligation de mener leurs élèves à la messe les jours de fête religieuse<sup>89</sup>.

---

<sup>86</sup> BOE du 18/07/1945

<sup>87</sup> *Idem*

<sup>88</sup> G. Cámara Villar, *Nacional-catholicismo y escuela. La socialización política del Franquismo*, editorial Hesperia, Madrid, 1984

<sup>89</sup> E. Gervilla Castillo, *La escuela del nacional-catholicismo. Ideología y Educación Religiosa*, Granada, Impredisur, 1990, p. 139

En matière éducative comme en d'autres cependant, le franquisme évolua, progressivement (mais dès les années 1950) vers des politiques plus modernes. Les autorités renouèrent avec la volonté d'étendre l'éducation. Le nombre d'étudiants dans les universités, par exemple, fut multiplié par huit entre 1939 et 1975. La modernisation et l'ouverture commencèrent, dans ce ministère, plus tôt qu'ailleurs sous l'impulsion du ministre réformateur Ruiz Giménez - qui fut finalement désavoué et destitué en 1956.

La mise à jour du régime qui survint à partir de 1959 sous l'impulsion de ministres issus pour l'essentiel de l'Opus Dei et qui formaient une technocratie d'orientation économique libérale, donna lieu à ce qu'il est convenu de nommer « second franquisme ». Elle eut des effets importants au sein du Ministère de l'Education Nationale également. Les réformes éducatives des années 1960, motivées par la volonté de modernisation économique, débouchèrent au final sur une ouverture générale à cette même modernité contre laquelle la dictature était née. Elles culminèrent avec la Loi Générale sur l'Enseignement de 1970, qui créa une « école unique » en fusionnant les deux filières qui étaient jusque-là parallèles. Cette réforme essentielle fit entrer réellement le système éducatif espagnol dans l'ère moderne, avant même que la Transition n'ait débuté.

•

Les réflexions et études qui ont été menées sur les manuels en général (et les manuels d'Histoire en particulier) permettent de mesurer ce que cet objet culturel et patrimonial<sup>90</sup> a de particulier. Les relations que ces ouvrages entretiennent avec l'historiographie savante, avec l'évolution de la société, ainsi qu'avec les autorités officielles qui (au moins théoriquement) les régissent à travers les injonctions officielles s'entrecroisent et sont complexes. Le manuel d'Histoire n'est complètement le reflet d'aucun de ces éléments extérieurs, même en période de dictature. A. Escolano Benito définit le manuel comme « un vecteur de la culture que l'école transmet, un miroir de la société qui le produit et dans laquelle il circule, et un vademecum des travaux et des jours de l'élève et du maître<sup>91</sup>. » R. Valls Montes, R. López Facal<sup>92</sup> et R. Cuesta Fernández<sup>93</sup> convergent pour affirmer

---

<sup>90</sup> G. Ossenbach, « Manuales escolares y patrimonio histórico » [...] p. 118

<sup>91</sup> A. Escolano Benito, « El manual escolar y la cultura profesional de los docentes », *Tendencias pedagógicas*, n°14, 2009, pp169-180, p. 169

<sup>92</sup> R. López Facal, « El nacionalismo español en los manuales de Historia » [...] pp 119-128

<sup>93</sup> R. Cuesta Fernández, *Sociogénesis de una disciplina escolar : la historia*, Barcelona, édition originale Pomares-Corredor, 1997, 2009

l'existence, au-delà des influences extérieures, d'une forte continuité. Elle est liée à la force de résistance du code disciplinaire de l'histoire enseignée. Ces réflexions rejoignent celles de N. Allieu<sup>94</sup>, A. Viñao<sup>95</sup>, J. Lévine et M. Develay<sup>96</sup>, ou encore N. Tutiaux-Guillon, F. Audigier, et C. Crémieux<sup>97</sup>. Ils ont montré que les savoirs scolaires constituent une catégorie autonome du savoir. Rétifs aux changements, ils ne sont que très lâchement connectés avec les évolutions des savoirs académiques élaborés par la recherche historique. Ils tendent assez naturellement à la création d'une vulgate. J. M. Develay parle à leur propos d'un phénomène de « fossilisation<sup>98</sup> ».

Les manuels sont des constructions socialement conditionnées. Le savoir scientifique devient, au sein de l'institution scolaire, un savoir autre. Il mute au contact des systèmes de valeur et des représentations des enseignants qui rédigent les manuels. Il ne s'impose pas totalement face aux conceptions enracinées, mais est au contraire souvent récupéré par ces dernières : elles en intègrent assez aisément des éléments dans une lecture globale peu modifiée. Le savoir scolaire constitue un ensemble de conventions socioculturelles et de contenus normés qui sont intériorisés par les enseignants et peuvent devenir des éléments de leur identité professionnelle. Ils tendent à se répéter rituellement, et acquièrent progressivement une légitimité et la solidité « des concrétions calcaires<sup>99</sup> » que leur confère le temps long des constructions socioculturelles.

L'étude des manuels d'Histoire montre comment leur évolution, à l'image de l'évolution du système scolaire dans son ensemble, est elle aussi marquée par l'alternance des paradigmes de la fermeture et de l'ouverture. Le franquisme y apparaît comme une parenthèse dans un processus au plus long cours.

Le code disciplinaire de l'histoire scolaire, qui structure les manuels espagnols, a été bien étudié par R. Valls, R. López Facal et R. Cuesta Fernández. Il se fixe durant le règne d'Isabelle II, dans les années 1840-1850, lorsque les auteurs abandonnent la tradition

---

<sup>94</sup> N. Allieu, « De l'histoire des chercheurs à l'histoire scolaire », *Savoirs scolaires et didactiques des disciplines. Une encyclopédie pour aujourd'hui*, in Michel Develay (dir.), Paris, ESF, 1995, pp. 123-162

<sup>95</sup> A. Viñao, « La historia de las disciplinas escolares » *Historia de la Educación*, n°25, pp. 243-269.

<sup>96</sup> J. Lévine, M. Develay, *Pour une anthropologie des savoirs scolaires*, Issy les Moulineaux, ESF éditeur, 2003.

<sup>97</sup> Voir notamment : F. Audigier, C. Crémieux, N. Tutiaux-Guillon, « la place des savoirs scientifiques dans les didactiques de l'histoire et de la géographie », *Revue française de pédagogie*, janv. Fév. Mars 1994 n°106 pp. 11-23

<sup>98</sup> J. Lévine, M. Develay, *Pour une anthropologie des savoirs scolaires* [...] p. 12

<sup>99</sup> F. Audigier, C. Crémieux, N. Tutiaux-Guillon, « La place des savoirs scientifiques dans les didactiques de l'histoire et de la géographie » [...], p. 16

cicéronienne selon laquelle « *Historia magistra vitae est* ». Ils renoncent à une histoire dont la fonction était de fournir aux élèves des « vies exemplaires » qui (suivant l'exemple antique) les guident vers la vertu. Les manuels substituent à la vertu le paradigme du sentiment national. Leur fonction est d'enraciner dans le passé « la nouvelle nation libérale<sup>100</sup> » qui naît alors de l'affirmation d'une nouvelle classe dominante fondée sur la propriété et le « mérite ». Ce nationalisme est quasiment toujours associé au catholicisme, notamment dans les œuvres de l'Historien Lafuente. Ce code disciplinaire serait resté déterminé, jusqu'aux années 1970, par le contexte de sa naissance (une Espagne « oligarchique ») ce qui lui aurait conféré son très fort élitisme. Il serait parvenu, jusqu'à la fin du franquisme, à évoluer sans réellement renoncer à ce qui fait son essence, car libéraux comme traditionalistes partagent une même conception organiciste de la nation<sup>101</sup> : ses racines plongent dans le Romantisme du début du XIXe siècle, mais elle est compatible avec le discours libéral, qui fait lui aussi du peuple un être vivant, en lutte pour sa liberté.

Les travaux de l'historienne américaine C.P. Boyd<sup>102</sup> conduisent cependant à nuancer fortement cette idée d'une permanence d'un discours historique organiciste. A partir des années 1880, l'enseignement de l'histoire se modernise, et s'ouvre sur les apports des historiens de l'école méthodique française, auxquels les manuels se réfèrent alors parfois. Le souci de rigueur scientifique augmente donc chez certains auteurs, mais dans une mesure bien moindre dans les manuels destinés aux élèves de l'enseignement privé. Cette histoire s'intéresse aussi à des histoires autres que l'histoire politique, sous l'influence notamment des réflexions historiennes de R. Altamira, lui-même enseignant au sein de l'*Institución Libre de Enseñanza*, qui avait personnellement rencontré à Paris en 1890 Ernest Lavisse et Charles Seignobos<sup>103</sup>. Se dessine alors une opposition entre deux types de manuels, que l'on peut résumer comme étant « libéraux-réformistes » et « catholiques-traditionalistes ». Le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol cherche en outre, durant la Seconde République à promouvoir un autre enseignement de l'Histoire. Son idéal internationaliste n'est pas compatible avec l'idée d'une nation espagnole en lutte permanente pour la défense de son âme. Il conduit

---

<sup>100</sup> R. Valls, *Historiografía escolar española, siglos XIX – XXI*, Madrid, UNED ediciones, 2007, p. 55

<sup>101</sup> R. López Facal, « El nacionalismo español es los manuales de Historia » [...] p. 175

<sup>102</sup> C.P. Boyd, *Historia Patria, política, historia e identidad nacional en España : 1875-1975*, ediciones Pomares Corredor, Barcelona, 2000, p. 175

<sup>103</sup> J. Álvarez Junco, « Historia y mitos nacionales », in J. Moreno Luzón, Núñez Seichas (eds.), *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Barcelona, RBA, 2013, p. 22

certaines manuels à tourner le dos à l'histoire nationale. Il entraîne même la publication en langue espagnole d'une version traduite du Français de *l'Histoire anecdotique du travail*<sup>104</sup> du socialiste français Albert Thomas, augmentée de quelques chapitres rédigés en se fondant spécifiquement sur des épisodes de l'histoire (sociale, et non nationale...) du peuple espagnol et de ses luttes. On y lit une histoire qui a comme horizon les progrès de l'humanité en marche.

La Seconde République est donc une période de diversité des paradigmes historiques, marquée à la fois par le maintien des discours anciens, et par l'ouverture sur des histoires, des contrées et des perspectives, nouvelles<sup>105</sup>. Par contraste, l'époque franquiste apparaît comme très monolithique. R. Valls Montes affirme ainsi le faible intérêt de manuels qui se ressemblent trop entre eux, portent un discours stéréotypé que E. Martínez Tortola qualifie pour sa part de « traditionnel, non critique, et dogmatique<sup>106</sup> ». Nous aurons cependant l'occasion de constater que des espaces de liberté demeurent au sein des manuels, dès les années 1940, et qu'il faut relativiser cette homogénéité. Le franquisme signifie pour les manuels l'abandon de l'orientation dite « positiviste » (c'est-à-dire inspirée de l'école méthodique), ainsi que des tentatives de réforme de l'enseignement. On note par exemple dans les manuels un rejet systématique de toute démarche qui pourrait rappeler les efforts de l'éducation nouvelle. J. Fontana montre que cette Histoire est manichéenne et en outre laisse à l'écart ouvriers et paysans<sup>107</sup>. Les manuels reprennent (dans une version caricaturale) l'histoire nationale-catholique la plus traditionnelle<sup>108</sup>, qui n'avait survécu durant la Seconde République que dans de rares manuels très réactionnaires, publiés par les maisons d'édition confessionnelles Edelvives et Bruño<sup>109</sup>, propriétés de l'ordre mariste et des Frères Chrétiens. Il semble bien que les auteurs se soient moins inspirés directement des œuvres de Menéndez Pelayo que d'ouvrages synthétiques (parfois fort simplificateurs) destinés à mettre ces

---

<sup>104</sup> A. Thomas, *historia anecdótica del trabajo*, Adaptación española por Rodolfo Llopis, Madrid, Editorial Juan Ortiz, 1935

<sup>105</sup> C. Sanz Simón, T. Rabazas Romero, « La identidad nacional en los manuales escolares durante la Segunda República española », *Bordón, Revista de pedagogía*, vol.69 n°2, 2017, pp. 131-146

<sup>106</sup> E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la historia en el Franquismo (1938-1953)* [...] p. 43

<sup>107</sup> J. Fontana, « Introducción », in D. González Linacero, J. Fontana i Lázaro, *Enseñar Historia con una guerra civil por medio*, Madrid, Crítica, 1999

<sup>108</sup> G. Cámara Vilar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del Franquismo* [...]

<sup>109</sup> Il s'agit principalement de : Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934 ; et Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, Edelvives, 1936

dernières à la portée de tous<sup>110</sup> comme par exemple *Historia de España seleccionada en la obra del maestro Marcelino Menéndez Pelayo*<sup>111</sup>.

R. López Facal estime que le niveau scientifique des manuels s'en trouva ramené à ce qu'il était avant les années 1880. Leur orientation idéologique se résume très largement en une (simple) amplification de la pensée nationaliste et réactionnaire héritée du XIXe siècle et en une occultation de tous les éléments qui relèvent de l'héritage libéral. On note cependant des inflexions dans le contenu des manuels, qui correspondent aux changements de direction du régime franquiste, notamment en 1945, en 1959 ainsi que dans les toutes dernières années du régime, dites du « franquisme tardif ». E. Castillejo Cambra les a théorisées à travers le concept de « *sisactia* »<sup>112</sup>, mot grec qui désignait le fait de se décharger d'un poids. La première *sisactia* aurait permis de se défaire du fardeau que constituait à cette époque pour le régime l'idéologie fasciste de la phalange ; elle correspond aux progrès du secteur catholique, aux dépens du Mouvement National. La seconde se produisit en 1959 sous l'influence à la fois du tournant technocratique du franquisme et de Vatican II. Elle se serait caractérisée dans les manuels d'histoire par la recherche du compromis. Elle signifie en tout cas une dépolitisation du discours historique que C.P. Boyd qualifie d' « amnésie historique<sup>113</sup> ».

La période de la Transition a bien moins été l'objet de l'attention des historiens des manuels. Il est clair néanmoins qu'elle se présente comme une rupture totale avec l'héritage de l'ancien code disciplinaire hérité du XIXe siècle. L'interprétation nationale-catholique disparaît totalement et rapidement, alors qu'elle s'était maintenue, dans une version juste affadie, jusqu'aux dernières années du régime.



La constitution du corpus de manuels qui est le support central de ce travail a posé la question des critères de sélection des ouvrages. Fallait-il privilégier les maisons d'édition les plus importantes et les auteurs les plus lus, en intégrant notamment un plus grand nombre de leurs ouvrages ? Nicole Lucas explique ainsi avoir essayé, lors des recherches qui ont

---

<sup>110</sup> E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la historia en el Franquismo (1938-1953)* [...]

<sup>111</sup> J. Vigón, *Historia de España seleccionada en la obra del maestro Marcelino Menéndez Pelayo*, 5<sup>ème</sup> édition, Madrid, editorial Fax, 1946

<sup>112</sup> Ce concept de « *sisactia* » est au cœur de l'ouvrage : E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...]

<sup>113</sup> *Ibidem*, p. 245

conduit à la rédaction de *Enseigner l'histoire dans le secondaire manuels et enseignement depuis 1902*, de travailler le plus possible sur des « collections<sup>114</sup> » c'est-à-dire « des suites d'ouvrages dirigés par un même auteur-coordonateur », afin d'en suivre la ligne éditoriale. Elle a aussi veillé à étudier essentiellement des ouvrages des grandes maisons d'édition nationale.

Concernant ce travail de recherche, notre ambition n'est pas d'étudier l'effet social des manuels (ce qui supposerait alors effectivement d'accorder plus d'importance aux ouvrages les plus lus) - effet auquel nos sources ne nous donnent pas accès. Ces ouvrages scolaires sont certes un des éléments de la socialisation secondaire des futurs mâles espagnols et peuvent donc être considérés comme un des instruments de la constitution, en même temps que de la légitimation, des rapports de pouvoir. Il nous a semblé néanmoins, avec R. Valls Montes, que le rôle des manuels d'histoire dans la socialisation des élèves ne doit pas être surestimé<sup>115</sup>. Cet impact est difficile à mesurer<sup>116</sup>, mais la rapidité avec laquelle les Espagnols tournèrent le dos aux valeurs franquistes dès 1975 nous conduit à penser qu'il fut très relatif<sup>117</sup>, et donc à ne pas considérer ces ouvrages comme les éléments d'une « socialisation-conditionnement » que les travaux de la recherche en sociologie ont par ailleurs largement remise en cause<sup>118</sup>.

Dans le cadre de cette étude, il nous a semblé que l'intérêt principal des manuels se trouve ailleurs : ces ouvrages constituent pour nous un moyen d'approcher les modes de représentation genrés de leurs auteurs. Les choisir comme sources historiques permet d'échapper à l'étude des discours qui portent une virilité que l'on pourrait qualifier de « virilité d'Etat ». Le choix a donc été fait de constituer un corpus représentatif de la diversité

---

<sup>114</sup> N. Lucas, *Enseigner l'histoire dans le secondaire, manuels et enseignement depuis 1902*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2001, p. 41

<sup>115</sup> R. Valls Montes, *Historiografía escolar española : siglos XIX-XXI*, UNED, Madrid, 2007, p. 18

<sup>116</sup> La question de l'usage qui a été effectivement fait de ces manuels est de ce point de vue à la fois centrale et difficile à étudier, faute de sources : G. Ossenbach, *Manuales escolares y patrimonio historico-educativo [...] pp. 126-127*

<sup>117</sup> Cette question est soulevée par les historiens : G. Cámara Villar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del Franquismo*, editorial Hesperia, Madrid, 1984, p. 12 ; et C.P. Boyd, *Historia Patria, política, historia e identidad nacional en España : 1875-1975 [...] p. 222*

<sup>118</sup> La complexité du processus de socialisation a été bien établie depuis les travaux maintenant anciens des sociologues Boudon et Bourricaud, qui ont remis en cause l'idée d'une « socialisation-conditionnement ». Les travaux plus récents, notamment ceux de B. Lahire, insistent sur la pluralité et l'enchevêtrement des socialisations, et sur les origines diversifiées de l'habitus que les individus intériorisent. R. Boudon, F. Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1982 ; B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.



des auteurs de manuels d'histoire. Cela explique aussi le nombre conséquent des manuels qui ont été étudiés (193 ont fait l'objet d'une étude systématique).

Il va de soi que les best-sellers scolaires ne peuvent pas être absents. Le nombre de rééditions d'un ouvrage est en effet un signe de son acceptation par les enseignants, c'est-à-dire d'une certaine conformité avec leurs représentations. Il est aussi représentatif de son aura culturelle, de sa capacité à influencer sur les écrits des autres auteurs<sup>119</sup>. Certains sont bien connus, comme l'Inspecteur A. Serrano de Haro, dont le manuel *España es así* fut réédité vingt-cinq fois en près de trente ans<sup>120</sup>, et qui rédigea en outre le seul manuel d'Histoire de notre corpus destiné exclusivement à un public féminin : *Guirnaldas de la historia*<sup>121</sup>. D'autres nous sont signalés par R. Valls Montes. Il a effectué dans *Historiografía escolar : siglos XIX-XXI* un important travail de recension des ouvrages les plus utilisés dans les Lycées privés valenciens en 1941 et 1942<sup>122</sup>, ainsi que ceux qui étaient utilisés dans les établissements de l'enseignement secondaire catalans entre 1982 et 1984. On y trouve également la liste des maisons d'édition les plus importantes selon les périodes. De la même façon, nous avons intégré à cette étude les manuels du primaire que les maîtres d'école ont déclaré préférer lors d'une large enquête réalisée en 1954 par l'Institut de Pédagogie San José de Calasanz<sup>123</sup>. Nous avons enfin rencontré, dans les archives de la Commission de contrôle des manuels, des indications éparses sur les ouvrages les plus utilisés dans les Lycées dans les années 1940. Elles signalent notamment les ouvrages d'Antonio Bermejo de la Rica<sup>124</sup>. Très empiriquement, ces différents sondages concordent avec la fréquence de la présence des différents manuels chez les bouquinistes en ligne, ainsi qu'avec le nombre de rééditions. L'ensemble de ces résultats permet de concilier la variété du corpus avec une bonne visibilité des best-sellers.

Les auteurs de manuels ne doivent pas être considérés comme constituant un groupe homogène socialement ou idéologiquement. Ils sont certes quasiment tous enseignants, mais leurs parcours diffèrent, et ne les inscrivent pas à la même place dans la hiérarchie sociale. Leurs appartenances, et donc leurs systèmes de référence, sont divers. Ils

---

<sup>119</sup> C. Stray, « Vers une sociologie du manuel », *Histoire de l'éducation* n°58, mai 1993, p. 82

<sup>120</sup> C.P. Boyd, *Historia patria, política, historia e identidad nacional en España* [...] p. 233

<sup>121</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia*, Madrid, editorial escuela española, 1947

<sup>122</sup> R. Valls Montes, *Historiografía escolar española* [...] p. 116

<sup>123</sup> Cette intéressante enquête recueille les préférences de 1453 maîtres et Inspecteurs de l'enseignement primaire. F. Montilla, *Selección de libros escolares*, Madrid, CSIC, 1954

<sup>124</sup> A.G.A, leg. 31/7006

n'entretiennent pas forcément des contacts qui permettraient de transcender ces différences. Le corpus doit refléter cette hétérogénéité, qui nous semble déterminante pour notre propos, tant il est vrai que chaque univers social ou sous-culture est susceptible d'élaborer ses propres référents masculins et d'avoir sa propre conception de ce que signifie « être un homme »<sup>125</sup>.

Le premier de ces groupes est celui des *Catedráticos de instituto*. Ils constituèrent, jusqu'aux années 1970, l'essentiel des auteurs des manuels destinés aux classes de l'enseignement secondaire - même si l'on trouve aussi à leurs côtés un nombre plus faible d'universitaires. Ce corps (au sens administratif comme social du terme), qui a été dissout en 1990, a été étudié par R. Cuesta Fernández<sup>126</sup>. Le titre même de *Catedrático de instituto* pose des problèmes de traduction, et nous proposons « Professeur titulaire d'une chaire de Lycée », car l'expression « professeur agrégé » n'est pas suffisante : elle ne rendrait pas compte de leurs pouvoirs, ni de leur place dans la hiérarchie sociale. Ils composaient en effet une élite très restreinte : on ne trouvait qu'une seule chaire d'Histoire-Géographie par lycée, soit en 1959 une centaine de postes pour toute l'Espagne. Les Professeurs titulaires d'une chaire de lycée étaient en charge de la direction des enseignements de leur discipline dans leur établissement, et exerçaient un pouvoir hiérarchique sur leurs collègues. Les manuels qu'ils publiaient (et faisaient acheter) constituaient une source de revenus autant que de prestige social. Membres de la bourgeoisie des capitales de province, ils étaient plus proches des professeurs des universités que des enseignants du primaire, qu'il s'agisse de leur capital économique, de leur capital culturel (ils étaient le plus souvent Docteurs ès Lettres), ou encore de leur pratique pédagogique. Le public scolaire auquel ils s'adressaient les rapprochait lui aussi des universitaires. Leur prestige social était important. Ils étaient très fréquemment correspondants pour leur province de l'Académie d'Histoire, et participaient à la vie culturelle par leurs conférences ou ouvrages d'histoire locale. Le concours de recrutement, dont les jurys étaient constitués des enseignants déjà en poste, évaluait principalement des capacités rhétoriques. Le savoir les distinguait. R. Cuesta Fernández parle à leur propos d'un « style intellectuel caractéristique de l'éthos de l'homme éduqué<sup>127</sup> ». Ils

---

<sup>125</sup> A. Corbin, J.J. Courtine, G. Vigarello, *Histoire de la virilité*, préface collective au Tome 1, Paris, Editions du Seuil, 2011, p. 8

<sup>126</sup> R. Cuesta Fernández, *Sociogénesis de una disciplina escolar [...]*, pp. 207-223

<sup>127</sup> *Ibidem*, p. 138

formaient un groupe conscient de lui-même, une corporation suffisamment puissante par exemple pour manifester son opposition à certaines décisions ministérielles<sup>128</sup>.

Il va sans dire enfin qu'il s'agissait essentiellement d'enseignants de sexe masculin : en 1959, on ne comptait parmi les Professeurs titulaires d'une chaire d'Histoire-Géographie que seize femmes<sup>129</sup>. Les femmes auteures de manuels d'histoire ne deviennent relativement fréquentes qu'à partir des années 1970. Pour la Seconde République et la période franquiste, il s'agit de deux auteures essentiellement : Gloria Giner de los Ríos<sup>130</sup>, Docteur ès lettres, professeur d'Histoire dans une Ecole Normale ainsi qu'à l'*Institución Libre de Enseñanza*, historienne (et, secondairement, nièce de Francisco Giner de los Ríos et épouse de Fernando de los Ríos Urruti, ministre socialiste de la justice entre 1931 et 1933) ; et María Comas de Montañez, Docteur en Histoire et Professeur titulaire d'une chaire de lycée à Barcelone. Bien que représentant à elles deux l'essentiel de la production féminine de manuels d'Histoire avant le début des années 1970, ces femmes historiennes participent de cette diversité des identités qui se croisent.

La prise en compte de toute la diversité des auteurs suppose d'intégrer également au corpus les ouvrages destinés à l'enseignement primaire. Leurs rédacteurs ont été étudiés, pour une période plus brève (1936-1945) par M. López Marcos<sup>131</sup>. Il s'agit essentiellement d'instituteurs, même si l'on peut trouver aussi des Inspecteurs, comme A. Serrano de Haro. Le prestige social de ces maîtres d'école était incomparablement moins grand que celui des Professeurs titulaires d'une chaire de Lycée. Ces deux corps n'appartenaient pas au même monde et ne se côtoyaient pas<sup>132</sup>. R. Cuesta Fernández explique que « la rapide féminisation du corps des maîtres d'écoles, sa faible formation et sa rémunération traditionnellement misérable en firent une sous-catégorie au sein du fonctionariat enseignant, une espèce de prolétariat intellectuel rural au service des classes dominantes<sup>133</sup>. » Ils formaient eux aussi depuis le XIXe siècle, dans leur « misère économique, culturelle et psychologique<sup>134</sup> » (qui

---

<sup>128</sup> A.G.A leg. 31/7006

<sup>129</sup> BOE du 13/10/1959

<sup>130</sup> O. Ruiz Manjón, « Gloria Giner de los Ríos. Reseña biográfica de una madrileña », *Cuadernos de Historia contemporánea*. Vol. extraordinario n°1, pp. 265-272, 2007

<sup>131</sup> M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo* [...] p. 113

<sup>132</sup> I. Martín Jiménez, « La educación republicana : un instrumento de reforma social », in A. Esteban Recio, M<sup>a</sup> J. Izquierdo García (dir.) *La revolución educativa en la segunda república y la represión franquista*, Valladolid, ediciones Universidad de Valladolid, 2014, pp. 53-60, p. 57

<sup>133</sup> R. Cuesta Fernández, *Sociogénesis de una disciplina escolar* [...] p. 203

<sup>134</sup> C. Ruiz Rodrigo, « Maestro, escuela y sociedad, de la Reatauración a la II república », *Historia de la educación*, n°16, 1997, pp. 155-176, p. 159

s'atténua très fortement le temps de la Seconde République,) un collectif certes hiérarchisé en interne mais dont les traditions associatives et les revues professionnelles renforçaient la cohésion et l'identité professionnelle.

Les manuels destinés aux petites classes n'étaient pas toujours des manuels disciplinaires. On trouve jusqu'au milieu des années 1960 (moment de leur interdiction par les directives officielles) un grand nombre d'ouvrages pluridisciplinaires appelés « *enciclopedias* ». Ils constituent des « sommes », des compilations « encyclopédiques » comme l'indique leur nom même. Ils regroupent en un seul ouvrage l'ensemble des connaissances à maîtriser à la fin de l'année. Quelques-uns d'entre eux pouvaient présenter des qualités pédagogiques. Mais ils ont globalement entraîné de durs jugements chez les historiens. Ils constituaient pour les maîtres avant tout un *vade-mecum* qui organisait le déroulement de toute la journée.

L'hétérogénéité des auteurs est d'autant plus grande que les ouvrages qui étaient destinés aux établissements d'enseignement privé étaient très largement rédigés par les membres du clergé qui constituaient une grande proportion de leur personnel enseignant<sup>135</sup>. Les maisons d'édition Luis Vives (ou Edelvives) et Bruño, qui appartenaient respectivement à l'ordre des Pères Maristes et à l'ordre des Frères Chrétiens<sup>136</sup>, publièrent jusqu'à la fin du franquisme des manuels très réactionnaires, porteurs d'une histoire au caractère national-catholique des plus marqués. A partir des années 1960 apparaissent aussi des manuels des éditions SM (ou Santa María) au discours plus moderne. Il est compliqué de déterminer si les clercs monopolisèrent totalement la rédaction des manuels publiés par ces maisons d'édition, car ils se refusaient, par humilité, à signer les ouvrages de leur nom<sup>137</sup>. Les ouvrages de ces maisons d'édition sont tous anonymes jusqu'à ce que, dans les années 1970, leurs rédacteurs soient recrutés, comme dans les autres maisons d'édition, parmi des enseignants généralement laïcs, dont le nom est désormais indiqué. Ces membres du clergé régulier et ces maisons d'édition confessionnelles n'ont pas fait l'objet d'études spécifiques qui permettraient d'établir plus précisément les conditions du travail de rédaction et d'édition

---

<sup>135</sup> M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo* [...] pp. 113-115

<sup>136</sup> R. López Facal, « El nacionalismo español en los manuales », *Educació i història : revista d'història de l'educació* n°2, 1995, p. 7

<sup>137</sup> Les archives de la Commission de contrôle des manuels instituée en 1938 par les autorités « nationales », portent les traces de l'opposition de cette dernière à une pratique de l'anonymat peu compatible avec ses fonctions de contrôle : Archivo General de la Administración, leg 20260, caja 31-6085.

de leurs manuels. On ne peut donc que s'en tenir à leur appartenance à un groupe social fermé, à l'identité et à la tradition culturelle forte.

Les critères sociaux et religieux ne sont pas les seuls qui doivent nous conduire à différencier plusieurs types de manuels afin de mieux prendre en compte la diversité des auteurs. La nécessité d'établir un corpus représentatif des manuels rédigés par des auteurs catalans est apparue progressivement au début de ce travail de recherche du constat de spécificités importantes dans les valeurs masculines que leur discours historique véhicule. L'identification de la « catalanité » des auteurs n'a pas toujours été aisée, hormis pour les six manuels du corpus qui ont été publiés en langue catalane durant la Seconde République - la publication de manuels en Catalan est prohibée après 1939<sup>138</sup>. Le critère retenu a été celui de la résidence administrative de ces enseignants. Il était confirmé, souvent, par le lieu de publication des manuels mais aussi par les deux patronymes de l'auteur et son prénom.

La nécessaire collecte d'éléments biographiques a été plus aisée à réaliser pour les auteurs de manuels destinés à l'enseignement secondaire. C'est notamment le cas de ceux qui ont fait œuvre d'historiens, comme par exemple Jaime Vicens Vives (qui fut le principal artisan de la rénovation historiographique espagnole dans les années 1950-1960<sup>139</sup>). Ceux qui ont le plus marqué l'historiographie ont fait l'objet de travaux monographiques. Les autres sont recensés par le riche *Dictionnaire Akal des historiens espagnols contemporains (1940-1980)*<sup>140</sup>. Jusqu'aux années 1960, les Professeurs titulaires d'une chaire de lycée accompagnent en outre très généralement la signature de leurs ouvrages de la mention de leurs titres universitaires et de leur lycée d'exercice. Leur appartenance à un corps administratif restreint les rend assez faciles à suivre au sein des archives administratives ou des Bulletins Officiels. Cela a permis de consulter aux Archives Générales de l'Administration (Alcalá de Henares), lorsqu'il existait, leur dossier administratif et parfois leur dossier d'épuration (s'ils étaient en poste au moment de la Guerre Civile). Ces dossiers, qui contiennent à la fois ce que l'on pourrait qualifier de « rapports de moralité politique » (et, parfois, des lettres de dénonciation de collègues) et la défense des intéressés, ne sont que partiellement conservés. Les informations qu'ils contiennent, difficilement vérifiables, sont

---

<sup>138</sup> J. González-Agápito, S. Marqués i Sureda, « El libro escolar en catalán, libros para renovar la escuela », in A. Escolano Benito, *Historia ilustrada del libro escolar* [...] pp. 468-489

<sup>139</sup> J. M. Muñoz y Lloret, *Jaume Vicens i Vives, una biografía intel-lectual*, edicions 62, Barcelona, 1997

<sup>140</sup> G. Pasamar Alzuria, I. Peiró Martín, *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos (1840-1980)*, ediciones Akal S.A., Madrid, 2002

très biaisées (tous les dossiers présentent un parcours d'une orthodoxie franquiste étonnante, même chez d'anciens Francs-maçons ou syndicalistes anarchistes repentis...<sup>141</sup>). Ils nous permettent cependant d'approcher le parcours politique et professionnel, ainsi que la vie religieuse et familiale, des auteurs.

Les rédacteurs des manuels destinés aux élèves de primaire sont à l'inverse moins faciles à identifier, et certains ouvrages sont anonymes (ce qui nous informe aussi sur le différentiel de prestige social entre les différents types d'auteurs). Ceux qui ont connu la plus grande diffusion ainsi que leurs auteurs ont parfois fait l'objet de travaux monographiques (comme par exemple les différents tomes de l'*Enciclopedia Álvarez*, qui marquèrent une génération entière de jeunes espagnols dans les années 1950 et 1960 et obtinrent un énorme succès de librairie lors de leur réédition en Fac-similé à la fin des années 1990<sup>142</sup>, ou encore les multiples rééditions de la *Nueva enciclopedia escolar*<sup>143</sup> de F. Martí Alpera).

Enfin, un petit nombre d'auteurs ont occupé une place importante dans la hiérarchie politique, ce qui leur confère une place singulière : leur discours, très politisé, est plus proche des discours officiels que de celui des autres rédacteurs de manuels. Le plus important d'entre eux est José María Pemán. Il est l'auteur de *La historia de España contada con sencillez*<sup>144</sup> (en Français : *L'Histoire d'Espagne racontée simplement*) et surtout du *Manual de la historia de España segundo grado*<sup>145</sup>, qui connut une diffusion très grande dans les années de l'après-guerre : le Ministère de l'Education Nationale avait organisé sa publication afin d'en faire un « manuel unique »<sup>146</sup> (pour des raisons moins liées à une ambition totalitaire qu'à des vues économiques<sup>147</sup>), avant que la fronde des éditeurs ne pousse les autorités à faire machine arrière<sup>148</sup>. Même s'il fut publié sans nom d'auteur, il est établi<sup>149</sup> que Pemán

---

<sup>141</sup> A.G.A, sección 3, Cultura, leg. 32/1737 à 16/790

<sup>142</sup> A. Pérez Alvarez, *Enciclopedia Alvarez primer grado*, Madrid, EDAF, 1999

<sup>143</sup> Les *Mémoires* de Felix Martí Alpera, pédagogue catalan et auteur de manuels, ont été publiées, accompagnées d'une introduction critique de P. L. Moreno Martínez. F. Martí Alpera, *Memorias*, ediciones de la Universidad de Murcia, Murcia, 2011

<sup>144</sup> J.M. Pemán, *La historia de España contada con sencillez*, Tome I, Cadiz, establecimientos Ceron y librería Cervantes S.L., 1938

<sup>145</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado*, Santander, Aldus, 1939

<sup>146</sup> BOE du 22/09/1937; et BOE du 15/04/1938

<sup>147</sup> C. Diego Pérez, « El Instituto de España : su labor en pro de los textos únicos de enseñanza primaria », *El libro escolar reflejo de influencias pedagógicas e intenciones políticas*, Madrid, UNED, 2000

<sup>148</sup> M. de Puellas Benítez, « La política del libro escolar », in A. Escolano Benito (dir.), *Historia ilustrada del libro escolar en España, de la posguerra a la reforma educativa*, Fundación Germán Ruipérez, Madrid, 1988, pp. 49-71, p. 53

<sup>149</sup> A. Escolano Benito, « La segunda generación de manuales escolares », in A. Escolano Benito (dir.), *Historia ilustrada del libro escolar en España, de la posguerra a la reforma educativa* [...] pp. 19-47, p. 24

en est l'auteur. Intellectuel et homme politique traditionaliste de renom<sup>150</sup>, il fut le premier « Ministre de l'Éducation » (ce titre n'existait pas au sein de ce qui n'était alors officiellement qu'une « Junte Technique de gouvernement ») du régime franquiste. Faisant partie des très rares auteurs qui n'ont jamais été enseignants (il appartient à une importante famille de propriétaires terriens andalous), ses manuels sont des plus marqués par l'idéologie de « l'État Nouveau ». Le ton employé, comme l'analyse historique proposée, peuvent être considérés comme une version radicale de ceux que l'on trouve dans les manuels nationaux-catholiques. Les ouvrages d'Antonio Bermejo de la Rica méritent également une attention spéciale : ils font partie des plus diffusés, avant comme après 1939 ; leur étude montre que Bermejo de la Rica fait partie (comme J.R. Castro Álava) de ces intellectuels parfois influencés par le libéralisme conservateur qui ont trouvé après la guerre à se recycler dans la Phalange - dont il est devenu un membre éminent<sup>151</sup>.

Le Franquisme n'est pas la seule période durant laquelle on trouve des manuels très idéologisés rédigés par des membres du personnel politique. L'instituteur et homme politique socialiste de premier plan R. Llopis publie, en 1925 puis en 1932, une traduction de *l'Histoire anecdotique du travail*, du socialiste français (et ancien ministre de l'Armement et des Fabrications de guerre) Albert Thomas<sup>152</sup>. Cet ouvrage qui fait la part belle aux luttes sociales, à l'Histoire de la Révolution Française, etc. fut l'objet d'une lutte entre les gouvernements successifs : selon leur orientation politique, ils en interdirent l'usage dans les classes (en 1935 au moment de la victoire électorale des Droites et après 1939) ou au contraire l'autorisèrent (durant le Front Populaire)<sup>153</sup>. Les chapitres rédigés par le Français A. Thomas (tels que « La grève de Fougères » ou « La mort de Jaurès ») ne peuvent pas prétendre réellement s'intégrer à cette étude. Il n'en va pas de même des chapitres qui furent ajoutés par R. Llopis<sup>154</sup> afin de connecter le manuel à la réalité espagnole : « Fuenteovejuna », « Les fabricants d'espadrilles d'Elche », « Pablo Iglesias », « Le prolétariat espagnol ».

---

<sup>150</sup> Sur J.M. Pemán, voir J. Tusell Gómez, G. Alvarez Chillida, *Pemán un trayecto intelectual desde la extrema derecha hasta la democracia*, Barcelona, Planeta, 1998

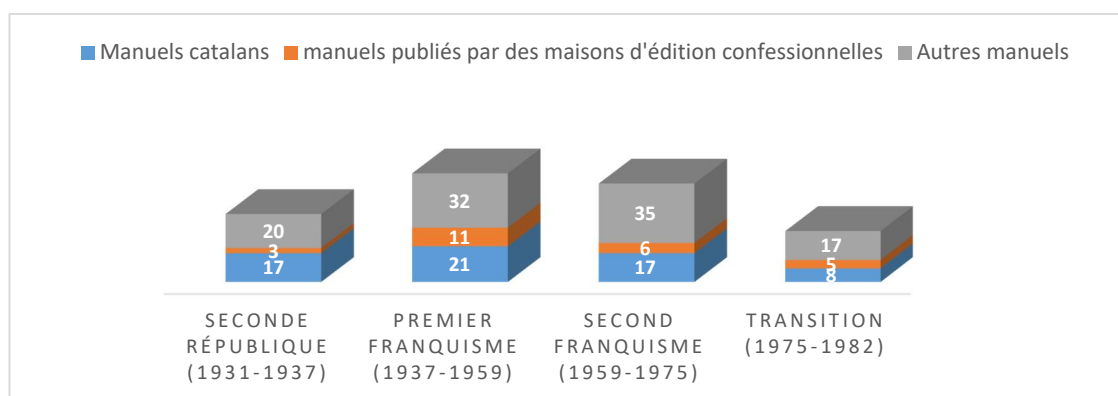
<sup>151</sup> C. P. Boyd, *Historia patria : política, historia e identidad nacional en España : 1875-1975*, Barcelona, Pomares-Corredor, 2000, p. 245

<sup>152</sup> A. Thomas, *Lecturas históricas, historia anecdótica del trabajo*, Juan Ortiz editor, Madrid, 1932

<sup>153</sup> J. Mainer Baqué, *La forja de un campo profesional. Pedagogía y didáctica de las ciencias sociales en España (1900-1970)*, Consejo superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2009, p. 211

<sup>154</sup> A.M. Sirvent Gárriga, *Rodolfo Llopis educador*, Thèse doctorale dirigée par Emilio La Parra López, Universidad de Alicante, 2012

Nous présentons l'ensemble du corpus en annexe. La répartition des ouvrages en fonction des différents types d'auteurs s'établit comme suit :



**Figure 1. Répartition des manuels qui composent le corpus**

Afin d'échapper au paradigme de la domination de la masculinité officielle, nous avons fait le choix de nous intéresser aux discours implicites, aux valeurs masculines non pas seulement proclamées dans les manuels mais aussi sous-tendues par les héros, les hommes exemplaires, ou au contraire les contre-modèles, qui les peuplent. Les premiers se définissent par leur capacité à porter la virilité, cette identité sociale modèle, « part la plus 'noble' du masculin<sup>155</sup> », qui précède les identités individuelles et leur confère un horizon forcé - ou est au contraire source de leur dénigrement, voire de leur relégation.

L'étude des qualités qui leur sont attribuées, des différents traits de caractères qui sont censés composer (ou non) la perfection masculine, s'est appuyée notamment sur une démarche quantitative. L'objectif était par-là d'obtenir des indicateurs chiffrés qui viennent confirmer, ou infirmer, les hypothèses et les perceptions. Il s'agissait, ainsi que l'énonce Laurence Bardin dans *L'analyse de contenu*, de « dire non à 'l'illusion de la transparence' des faits sociaux : ce que je crois voir dans le message y est-il effectivement contenu ?<sup>156</sup>» A cette fin, nous avons dénombré dans les manuels la présence de différents personnages historiques, mais aussi les adjectifs et adverbes (auxquels s'ajoutaient parfois les noms) qui les caractérisaient. Ce travail systématique et long a permis d'obtenir des catégories de sens (le « courage physique » ou le « raffinement » par exemple) qui n'avaient pas toujours été préalablement définies, mais qui furent le résultat d'opérations analogiques permettant *in*

<sup>155</sup> A. Corbin, J.J. Cortine, G. Vigarello, « Préface », in A. Corbin, J.J. Cortine, G. Vigarello, *Histoire de la virilité*, tome I [...] p. 7

<sup>156</sup> L. Bardin, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 2013, p. 31



*fine* de leur attribuer un titre. La définition de ces catégories fut le résultat d'un va-et-vient entre les hypothèses préalables au décompte et les résultats progressivement obtenus. Au final, le nombre total des occurrences qui relèvent de chaque catégorie de sens permet de faire apparaître un univers sémantique, une morale sous-jacente au discours ; de mesurer quelles sont les qualités et valeurs dominantes du discours (de les « dés-occulter<sup>157</sup> ») et donc de déceler les « injonctions camouflées<sup>158</sup> ».

Il aurait été cohérent de mener le même type d'étude à propos de l'iconographie. Il n'a cependant pas été possible de produire des données systématiques qui fassent sens à partir de nos sources. Les manuels d'Histoire destinés aux classes de l'enseignement secondaire ne comportent jusqu'aux années 1960 quasiment aucune image<sup>159</sup>. A partir des années 1970, le passage à une Histoire économique et sociale voit s'imposer une iconographie qui ne laisse que peu de place aux « grands hommes » et aux modèles masculins en général. L'iconographie qui est le plus susceptible de nous intéresser se trouve souvent dans les « encyclopédies » de l'enseignement primaire - qui disparaissent au milieu des années 1960. Si elle offre un intérêt réel, elle est néanmoins généralement très répétitive. Elle propose notamment un grand nombre de portraits en buste de souverains espagnols. Elle ne présente donc souvent pas, pour la question que nous étudions ici, la même richesse que celle d'autres chapitres qui ont pu servir de supports à des travaux de recherche<sup>160</sup> (par exemple, les chapitres de « Formation familiale et sociale » des « encyclopédies », ou les leçons sur « La famille<sup>161</sup> » des chapitres d'éducation morale et civique). Son analyse s'en est par conséquent trouvée subordonnée au travail effectué sur les textes.

L'autre voie qui a été choisie afin de participer à la rénovation de l'étude historique des manuels scolaires espagnols à laquelle appellent ses praticiens a consisté à élargir le corpus à d'autres types d'ouvrages. Cela permet de mettre en relation les représentations genrées des différentes catégories d'enseignants qui ont rédigé les manuels avec celles des membres

---

<sup>157</sup> *Ibidem*, p. 11

<sup>158</sup> *Ibidem*, p. 91

<sup>159</sup> C'est le cas par exemple de l'ensemble des manuels de J.R. Castro, d'A. Bermejo de la Rica, de ceux que publie l'*Instituto de España*, etc.

<sup>160</sup> A.M. Badanelli Rubio, « Ser español en imágenes: la construcción de la identidad nacional a través de las ilustraciones de los textos escolares (1940-1960) », *Historia de la educación: Revista interuniversitaria*, n°27, 2008, pp. 137-169. K. Mahamud Angulo, « Las niñas al servicio de la Patria, análisis de la representación de la maternidad en los manuales escolares », in L.M. Naya Garmendia, P. Dávila Balsera, *La infancia en la historia; espacios y representaciones*, vol. 2, pp. 318-329

<sup>161</sup> F. Torres, *Enciclopedia activa*, Madrid, Librería y casa editorial Hernando S.A., 1943, pp. 196-197

d'autres groupes sociaux et de les étudier dans leur contexte de publication. Ont été privilégiés notamment les auteurs qui peuvent se prévaloir d'une autorité morale, et sont susceptibles d'influencer les représentations des rédacteurs de manuels. Il s'agit de mesurer les influences, les hybridations, mais aussi les résistances et les écarts. Parmi ces sources complémentaires, dont l'étude ne présente pas la même importance ni le même caractère exhaustif que celle des manuels - qui composent le cœur du corpus - toutes n'ont pas le même statut, la même proximité avec ces derniers.

Un premier ensemble regroupe les injonctions, de nature administrative et légale le plus souvent, qui sont adressées aux enseignants et qui pèsent directement sur la rédaction des manuels. Il s'agit essentiellement des lois éducatives et des Bulletins Officiels (qui fixent notamment les programmes scolaires). Il s'agit également des archives des organismes de contrôle des manuels chargés de s'assurer de leur conformité. Elles nous offrent des sources partielles. Pour le premier franquisme, seuls ont été conservés les dossiers constitués entre 1938 et 1943, ainsi que des éléments parcellaires des années 1944 à 1955<sup>162</sup>. D'autres fonds, relevant des Archives Centrales du Ministère de l'Education, regroupent les rapports émis après 1974<sup>163</sup>. Nous étudions également dans ce cadre les ouvrages de membres de la hiérarchie de l'Education Nationale, les Inspecteurs Maíllo et Onieva, figures de premier plan de l'institution. A la fois courroie de transmission et théoriciens des injonctions gouvernementales, ils proposent dans des ouvrages programmatiques<sup>164</sup> des solutions éducatives aux menaces qui pèsent sur la virilité collective. De la même façon, l'ouvrage *El muchacho español* (en Français : *Le garçon espagnol*<sup>165</sup>), rédigé à l'attention des futurs hommes, constitue un programme viril quasiment officiel : sa première édition remonte à 1918<sup>166</sup>, mais il est modifié en 1938. Le Bulletin Officiel le déclare alors « ouvrage de mérite national » et demande aux enseignants d'en recommander la lecture aux élèves<sup>167</sup>.

Un second ensemble, parmi ces sources complémentaires, est composé d'ouvrages rédigés par des membres de la société civile qui, détenteurs d'une forme d'autorité morale ou

---

<sup>162</sup> Il s'agit des fonds suivants : Archivo General de la Administración : leg 20259 ; leg 20260 ; caja 31-6085

<sup>163</sup> Archivo Central del Ministerio de Educación /55.426 à 55443 ; ACME / 103.324 ; 103.325 ; 103.326 ;

<sup>164</sup> Le titre de l'ouvrage que publie en 1939 l'Inspecteur de l'enseignement primaire A.J. Onieva est à ce titre révélateur : *La nouvelle école espagnole*. A.J. Onieva, *La nueva escuela española*, Valladolid, librería santaren, 1939

<sup>165</sup> J.M. Salvaterría, *El muchacho español*, Santander, Aldus, 4<sup>ème</sup> édition, 1942

<sup>166</sup> M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo* [...] p. 115

<sup>167</sup> BOE du 29/04/1938

scientifique, ont produit des ouvrages théoriques sur la question de la virilité. Leurs conceptions sont le reflet de la façon dont une partie de la société (et notamment : les catégories aisées et éduquées) pense la différence entre les hommes et les femmes. Dans la mesure où ils font autorité, ils sont également incitatifs et peuvent conforter les valeurs et les directives officielles, ou bien au contraire les contrarier. Il s'agit essentiellement ici des ouvrages du docteur Marañón (et d'un certain nombre de médecins dont nous verrons qu'ils reprennent ses conclusions<sup>168</sup>). Intellectuel libéral de premier plan, ses théories en matière d'identité sexuelle jouissent d'une autorité indiscutée dans l'Espagne des années 1930 aux années 1960<sup>169</sup>. On note leur influence directe dans quasiment tous les autres ouvrages théoriques ici analysés, ainsi que dans certaines des conceptions communément admises dans la société<sup>170</sup>. Les ouvrages de G. Marañón constituent une part importante de ce corpus complémentaire, car ils s'intéressent avant tout à la différenciation sexuelle. Le dernier de ses *Trois essais sur la vie sexuelle*<sup>171</sup> a ainsi pour titre *Education sexuelle et différenciation sexuelle*. Le scientifique réputé applique en outre ses théories aux personnages historiques (il devint membre de l'Académie de Médecine, de l'Académie de la langue espagnole, mais aussi de l'Académie d'Histoire) dans des biographies qui prétendent notamment déterminer la nature de leur virilité<sup>172</sup>.

Une part importante de ces ouvrages ont été publiés durant la Seconde République et le Premier franquisme. Marañón lui-même décède en 1960. Il apparaissait nécessaire de ne pas délaissier la fin de la période étudiée, de mesurer plus précisément le contexte des changements survenus dans les manuels durant la période de la Transition. Le dépouillement des articles publiés en 1975 et 1976 par l'éphémère revue *Convivencia sexual*<sup>173</sup> (titre que l'on pourrait traduire par : *Vivre ensemble la sexualité*) nous donne accès aux représentations genrées des médecins, sexologues, psychologues, graphologues, etc. et membres de l'Eglise, qui composent le comité de rédaction. L'étude de leurs représentations

---

<sup>168</sup> Il s'agit des ouvrages des docteurs F. Arvesú et J. de San Román : F. Arvesú, *La virilidad y sus fundamentos sexuales*, ediciones studium, Madrid-Buenos Aires, 2<sup>ème</sup> édition, 1953 ; et J. de San Román, *¿Continencia ? ¿Sensualismo ?*, editorial española, San Sebastián, 1938

<sup>169</sup> N. Aresti, *Donjuanes y mujeres modernas, los ideales de feminidad y masculinidad en el primer tercio del siglo XIX*, Bilbao, servicio editorial Universidad del País vasco 2001, p. 13

<sup>170</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 » [...] p. 58

<sup>171</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la vida sexual*, 7<sup>ème</sup> édition, Madrid, Biblioteca nueva, 1934

<sup>172</sup> G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV y su tiempo*, 8<sup>ème</sup> édition, Madrid, Espasa-Calpe, 1956

<sup>173</sup> *Convivencia sexual*, n°1 à n°48 (1975-1976), Madrid, editorial Sedmay. Les exemplaires ici étudiés ont été publiés à la fin de l'année 1975 et durant l'année 1976.

nous donne accès (comme l'étude des travaux de G. Marañón pour les décennies précédentes) à l'air du temps scientifique, culturel et moral. Cette revue se situe ainsi assez précisément dans le prolongement des « sources d'autorité » que nous avons étudiées pour les années 1930 à 1960.

Ce travail de recherche ambitionne de mesurer, entre autres hybridations, l'influence qu'a pu exercer le passage au franquisme sur les modèles masculins que portent les manuels. Nous avons par conséquent également été conduit à prendre en compte, dans ce qui constitue un troisième type de sources complémentaires, les représentations des dirigeants franquistes. Il s'agit notamment d'approcher, dans ce qui est d'abord un régime personnel et militaire, les conceptions genrées du premier d'entre eux, le Généralissime Francisco Franco. Ces sources ne définissent pas la cohérence du corpus, mais elles nous permettent de faire un pas de côté et de mieux mettre en valeur ce qui fait la spécificité des manuels qui composent notre corpus central. Franco a en effet personnellement écrit le scénario d'un film (*Raza*<sup>174</sup>) qui - bien que le public ignorât cette participation - fut le succès de l'année 1941 du cinéma espagnol. Il peut être considéré comme « le film du franquisme<sup>175</sup> ». Ce film, ainsi que le « scénario original » rédigé par Franco<sup>176</sup> (en fait, un récit assez peu scénarisé), ont été étudiés en profondeur (mais pas dans une perspective de genre) par Nancy Berthier<sup>177</sup>. On pourrait résumer leur intérêt en disant qu'ils nous permettent d'approcher au plus près les représentations intimes non seulement du chef de l'Etat mais aussi de la caste des officiers au moment où elles ont été exacerbées par la guerre - et confortées par la victoire. Un second film (de type documentaire) intitulé *Franco, cet homme*<sup>178</sup> fut réalisé sur l'insistance du dictateur lui-même en 1965<sup>179</sup>. Il nous permet de mesurer l'évolution des idéaux masculins à la tête du régime franquiste. Les sources d'autorité officielles ne se limitent pas à la parole de Franco. Nous avons inclus à ce corpus un certain nombre de sources qui reflètent les conceptions genrées des autorités politiques et éducatives. Il s'agit

---

<sup>174</sup> J.L. Sáenz de Heredia, *Raza*, 1941

<sup>175</sup> N. Berthier, « 'Raza', de José Luis Sáenz de Heredia : una película acontecimiento », in V. Sánchez-Biosca (dir.), *España en armas : el cine de la guerra civil española*, Valencia, Quaderns del MuVIM, 2007, p. 59

<sup>176</sup> J. de Andrade, *Raza*, 2ème édition, Madrid, ediciones Numania, 1945

<sup>177</sup> N. Berthier, *Le franquisme et son image. Cinéma et propagande*, Toulouse, PUM, 1998

<sup>178</sup> J.L. Sáenz de Heredia, *Franco, ese hombre*, 1964

<sup>179</sup> N. Berthier, *Le franquisme et son image. Cinéma et propagande* [...] p. 95

par exemple de l'ouvrage *Il existe un style de vie militaire*<sup>180</sup>, rédigé par le Général et ministre franquiste Jorge Vigón en 1953.

D'autres ouvrages ou documents, enfin, ont été intégrés à titre de comparaison, comme sources de quatrième rang. On trouve parmi leurs auteurs des membres du clergé et des moralistes. A. García Figar, par exemple, a publié en 1945, à destination des jeunes filles approchant l'âge du mariage, *Pourquoi te maries-tu, pour quoi faire te maries-tu, avec qui te maries-tu*<sup>181</sup>, dans lequel il dessine à travers ses conseils matrimoniaux un portrait de l'époux idéal et nous permet de mesurer ce que la petite bourgeoisie attendait de ses gendres.

L'ensemble de ces sources, qui théorisent ou mettent en scène la différence sexuée, présentent l'intérêt de rendre plus précise et plus spécifique l'approche genrée : parce qu'elles tiennent un discours théorique, très explicite et qui assume d'être prescriptif, elles permettent de distinguer plus aisément ce qui, dans les discours implicites que portent les manuels, relève du masculin universel, ou relève au contraire du masculin genré. Elles rendent ainsi plus précise l'écriture d'une « Histoire des hommes ».

Nous avons dans un premier temps envisagé d'écrire cette histoire des modèles masculins dans les manuels d'Histoire en suivant un déroulé chronologique, qui reprendrait les grandes phases de la vie politique de l'Espagne. Mais l'évolution des valeurs masculines et plus globalement des systèmes de représentation genrée ne suit pas forcément dans les manuels les évolutions politiques. Cela est encore plus vrai si l'on s'intéresse non pas aux discours explicites que tiennent les auteurs, mais aux valeurs que transmettent implicitement les héros du passé dont ils construisent l'exemplarité virile. Une organisation chronologique, en mettant l'accent sur les ruptures - qui sont certes réelles - relèguerait au second plan la permanence d'images fortes qui alimentent durant toute la période étudiée les imaginaires de la masculinité. C'est sur la fluctuation de ces images héritées, autant que sur l'hypothétique construction de modèles masculins réellement nouveaux, que se structure ce travail.

Ce constat nous conduit à évaluer tout d'abord la force et les évolutions du héros guerrier. Il s'agit d'étudier le rapport des auteurs à ce savoir-mourir qui est un élément essentiel de l'idéal masculin hérité du XIXe siècle : il ne peut être perçu de la même façon chez les

---

<sup>180</sup> J. Vigón, *Hay un estilo de vida militar*, Madrid, editorial nacional, 2<sup>ème</sup> édition, 1966 (la première édition date de 1953)

<sup>181</sup> A. García Figar, *¿Por qué te casas?, ¿para qué te casas? ¿con quién te casas?*, Madrid, editorial bibliográfica española, 1945

instituteurs de la République, dans le contexte d'un après-Guerre Civile qui a vu les tenants des solutions « viriles » s'imposer à la tête de l'Etat, ou lors de l'ouverture démocratique et européenne qui suit immédiatement la mort du Généralissime. Nous nous intéressons dans un second temps aux multiples modèles d'hommes de savoir, qui sont proches dans leur exemplarité des rédacteurs de manuels, et dont nous avons cherché à suivre les mutations. La question se pose également de la vigueur - notamment dans le contexte guerrier de la naissance du franquisme - d'un modèle d'homme bourgeois qui justifie sa richesse et son influence par la virile prise de risque économique et sa conséquente participation au bien commun. Tous ces hommes entretiennent des relations mouvantes avec un catholicisme dont le contenu et le rapport à la virilité évoluent, et que nous interrogerons ensuite. Cette étude s'intéressera enfin à la façon dont les auteurs présentent les femmes du passé, notamment celles dont le rôle dans l'Histoire pourrait venir perturber l'économie genrée de leurs ouvrages.

# **PREMIÈRE PARTIE.**

## **Hauts, bas, mutations, du héros guerrier**

La question la plus centrale de l'étude des modèles masculins que portent les manuels d'Histoire nous semble être, sur la période que nous étudions, celle de leur rapport aux valeurs guerrières. Il paraît entendu, *a priori*, que le *vir hispanicus* des manuels franquistes ne peut être que plus guerrier que celui des manuels de la Seconde République et de la Transition ; qu'il doit ressembler à l'image que se font d'eux-mêmes les militaires, putschistes, phalangistes et ralliés, qui accèdent au pouvoir en 1939 par les armes. Le projet national républicain visait à l'édification d'une nation de citoyens républicains cimentés par une identité culturelle et un projet politique communs<sup>182</sup>. P. Radcliff souligne la difficulté des républicains à imposer ledit projet avec puissance et cohérence<sup>183</sup>. On peut néanmoins partir de l'hypothèse selon laquelle l'école de la Seconde République, qui était tentée par l'enseignement d'une appartenance nationale non pas ethnique mais rationnelle, à vocation citoyenne et parfois universelle<sup>184</sup>, devait pencher vers des modèles masculins plus pacifiques, voire pacifistes. Encore convient-il de mesurer jusqu'à quel point les manuels du franquisme ont effectivement construit des valeurs masculines différentes de celles des régimes qui l'ont précédé et l'ont suivi : les auteurs républicains rejetaient-ils complètement ces modèles d'hommes virils par leur aptitude au combat, dont l'exemple de la Troisième République française d'avant 1914 nous dit qu'ils ne sont pas toujours incompatibles avec un idéal démocratique<sup>185</sup> ? Les manuels d'Histoire du franquisme ont-ils effectivement construit de nouveaux modèles masculins afin d'incarner la perfection virile guerrière renouvelée dont la loi-cadre de septembre 1938 appelait à l'enseignement par l'école ? Avec quelle rapidité ces héros se sont-ils effacés derrière la modernité démocratique et européenne vers laquelle l'Espagne s'est tournée après le décès du Généralissime ?

---

<sup>182</sup> S. Holguín, *República de republicanos. Cultura e identidad nacional en la España republicana*, Barcelona, Crítica, 2003, pp. 3-4 et pp. 6-7

<sup>183</sup> P. Radcliff, « La representación de la nación. El conflicto en torno a la identidad nacional y las prácticas simbólicas en la Segunda República », in R. Cruz, M. Pérez Ledesma (dir.), *Cultura y movilización en la España Contemporánea*, Madrid, 1997, pp. 305-325

<sup>184</sup> M. del Pozo Andrés, « La construcción de la identidad nacional desde la escuela : el modelo republicano de educación para la ciudadanía », in J. Moreno Luzón (ed.), *Construir España, nacionalismo español y procesos de nacionalización*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2007, pp. 207-232

<sup>185</sup> J.P. Bertaud « La virilité militaire », in A. Corbin (dir.) *Histoire de la virilité*, Tome II [...] pp. 157-202, pp. 194-202



# Premier chapitre. Les manuels de la Seconde République : des modèles masculins pacifiés

## I. Une revendication d'impartialité parfois rhétorique

Les manuels publiés durant la Seconde République font souvent preuve d'une forte volonté de scientificité. Des auteurs de manuels, comme par exemple l'historien de premier plan R. Altamira, affichent une volonté d'écrire une histoire dégagée des préoccupations moralisatrices, « objective », « scientifique<sup>186</sup> » et « dépassionnée<sup>187</sup> » que l'on ne retrouvera pas avant la fin du franquisme.

Dans un contexte de « circulation européenne de la culture historique<sup>188</sup> », cette volonté de scientificité croise souvent l'influence des historiens français de l'école méthodique. L'exemple de l'historien et auteur de manuels Ballester y Castell<sup>189</sup> est parlant. Dans *Nociones de Historia universal*, il attribue certes à l'enseignement de l'histoire une fonction éducative, « parce que, à travers la connaissance de la société dont nous faisons partie, elle éduque pour être citoyens<sup>190</sup> ». Mais il n'entend pas pour autant faire de l'histoire un instrument de justification de principes prédéterminés. Elle doit selon lui constituer la base culturelle de la réflexion citoyenne autonome de chacun. « Autrefois 'maîtresse de vie', écrite pour enseigner des principes, elle est devenue la grande éducatrice du peuple<sup>191</sup> ». Dans le prologue à la réédition corrigée de 1931 de *Clío*, il explique la nécessité des corrections par « les avancées apportées par la recherche ». Du rapport louangeur rédigé par l'Académie d'Histoire sur la première édition de son manuel, il retient que :

« L'histoire n'enseigne rien de pratique. Elle n'enseigne pas des règles de conduite profitables aux individus ni aux peuples, parce que les conditions dans

---

<sup>186</sup> C. Boyd, « Los textos escolares », in J. Fontana, R. Villares (dir.), *Historia de España*, vol. 12, *Las Historias de España, Visiones del pasado y construcción nacional*, Barcelona, crítica / Marcial Pons, 2012, p. 506

<sup>187</sup> *Ibidem*, p. 510

<sup>188</sup> I. Peiró Martín, *Historiadores en España. Historia de la Historia y memoria de la profesión*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2013, p. 87

<sup>189</sup> G. Pasamar Alzuria, I. Peiró Martín, *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos (1840-1980)*, p. 100. Les ouvrages de R. Ballester y Castell sont à cette date des rééditions. Mais l'auteur procède à leur correction avant la publication.

<sup>190</sup> R. Ballester y Castell, *Nociones de historia universal*, Barcelona, Talleres gráficos de la SG de P.S.A, 3<sup>ème</sup> édition, 1932, p. 8

<sup>191</sup> *Idem*

lesquelles se produisent les faits ou actes humains sont rarement identiques, et n'ont pas de valeur exemplaire<sup>192</sup>. »

Il fournit en outre au fil de l'ouvrage, en notes de bas de page, des références bibliographiques qui montrent l'influence sur sa réflexion des historiens de l'école méthodique, et une inscription dans les courants historiographiques extranationaux (reflet, dans les manuels scolaires, d'une des caractéristiques de l'historiographie espagnole du premier tiers du XXe siècle<sup>193</sup>) que l'on ne retrouve plus après 1939. Charles Victor Langlois est cité à deux reprises, dont une pour son *Manuel de bibliographie historique*; Charles Seignobos est lui aussi mentionné<sup>194</sup>.

Cette volonté d'objectivité peut transcender les orientations politiques. Le manuel *Historia de la Edad Moderna* (publié en 1935) est ainsi lui aussi très scientifique, se préoccupant beaucoup de contextualisation, et fort peu d'élévation morale. Il a pourtant été rédigé par José Ibañez Martín, alors Professeur titulaire d'une chaire de lycée, qui deviendra Ministre de l'Education Nationale (entre août 1939 et juillet 1951). Des ouvrages très engagés dans la défense des idées libérales, comme par exemple *Estampas de España*<sup>195</sup> (en Français : *Images de l'Espagne*), plaident eux aussi pour un enseignement de l'Histoire qui permette de cultiver un esprit libre, critique, et informé. On peut même lire dans cet ouvrage (dont l'auteur, Fernando José de Larra, est le petit-fils de Mariano José de Larra, figure centrale du romantisme espagnol du XIXe siècle<sup>196</sup>) un avertissement assez peu fréquent dans les ouvrages scolaires : « Habitue-toi une bonne fois pour toutes, jeune homme ou jeune fille, à ne pas suivre aveuglément les préceptes de tes maitres ou de tes prédécesseurs<sup>197</sup>. »

Il est donc cohérent que les manuels d'Histoire laissent place à la discussion et à une compréhension des personnages du passé non pas à travers les grilles de lecture du présent, mais en tant qu'ils s'inscrivent dans une époque. On trouve ainsi chez Antonio Jaén une analyse du bilan de Philippe II qu'une certaine rigueur scientifique et historiographique éloigne des hagiographies que l'on pourra trouver après 1939 à son sujet. L'auteur rappelle dans un premier temps que Philippe II a été considéré dans les pays protestants comme « un

---

<sup>192</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome I, Tarragona, Talleres gráficos de la SG de P.S.A, 4<sup>ème</sup> édition, 1931, p.15

<sup>193</sup> I. Peiró Martín, *Historiadores en España. Historia de la Historia y memoria de la profesión* [...] Chapitre II, pp. 85-119

<sup>194</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome I [...] p.29 et p.32

<sup>195</sup> F. José de Larra, *Estampas de España*, Barcelona, Librería Montserrat, 1933.

<sup>196</sup> A. Escolano Benito, *El pensil de las niñas*, Madrid, EDAF, 2001

<sup>197</sup> *Ibidem*, p.16

démon » alors qu'il était loué dans les pays catholiques comme un saint défenseur de la foi. Il explique ensuite que l'étude des documents d'archive « nous le fait apparaître, ni comme un démon ni comme un Saint, mais comme un grand homme, généralement bon, avec ses défauts et ses faiblesses, mais doté d'un puissant sens de la justice et d'une piété sincère<sup>198</sup>. »

La revendication d'impartialité affichée par nombre d'auteurs républicains doit cependant être considérée avec prudence : certains d'entre eux construisent un discours historique très idéologisé et téléologique. Le sens critique auquel ils appellent est en réalité parfois assez rhétorique et orienté ; ils attendent des élèves qu'ils l'exercent essentiellement contre les ennemis de la république. Le manuel *Estampas de España*<sup>199</sup>, dont nous venons de voir qu'il appelle à prendre ses distances envers les paroles des maîtres, adresse ainsi également des injonctions patriotiques très fortes à ses jeunes lecteurs, et construit pour eux des grilles de lecture de l'histoire peu compatibles avec le développement du sens critique, puisqu'il substitue l'émotion à l'analyse froide du passé<sup>200</sup>. De même, le manuel *El niño republicano (Le petit républicain)* de Joaquín Seró Sabaté, à propos duquel A. Escolano Benito parle de « catéchisme<sup>201</sup> » républicain, ne peut-il pas prétendre à plus d'objectivité que bien des manuels qui seront publiés durant le franquisme. Pour ce qui nous intéresse ici, il se présente notamment comme une suite d'hagiographies républicaines : sur trente-neuf chapitres, treize sont des biographies. Un chapitre intitulé « Les deux victimes » narre ainsi la vie et le sacrifice républicain des Capitaines Galán et Hernández (qui s'étaient soulevés contre la monarchie en 1930). L'auteur écrit qu'ils « ont atteint la gloire posthume, car leurs noms sont désormais gravés sur le Parlement, parmi ceux d'autres glorieux patriciens<sup>202</sup> ». Quatre des cinq Présidents de la Première République (qui n'a duré que vingt-deux mois) ont droit à un chapitre biographique. Un exercice est ainsi formulé : « Ecris dans ton cahier une courte biographie des quatre présidents de la République de 73, en soulignant les vertus et les qualités de chacun d'entre eux<sup>203</sup>. » La raison d'être de ce manuel est de construire un roman

---

<sup>198</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas (iniciación)*, Madrid, Imprenta de Salvador Quemades, 1935, p. 243

<sup>199</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...]

<sup>200</sup> Sur cette question, voir: K. Mahamud Angulo: « Adoctrinamiento emocional y socialización política en el primer franquismo (1939-1959). Emociones y sentimientos en los manuales escolares de enseñanza primaria », thèse d'Histoire sous la direction de M. de Puellas, UNED, 2012

<sup>201</sup> A. Escolano Benito, « Introducción », in J. Seró Sabaté, *El niño republicano*, Madrid, EDAF, 2011, p. V

<sup>202</sup> Seró Sabaté, *El niño republicano*, Madrid, EDAF, 2011, p. 82. Il s'agit d'une réédition. La version originale fut publiée en 1932.

<sup>203</sup> *Ibidem*, p. 51

national alternatif républicain, qui s'appuie sur ses propres Saints laïcs. On y retrouve tout un panthéon de l'historiographie libérale, dont les héros présentent des qualités masculines différentes de celles des modèles masculins du franquisme. Une de leurs principales caractéristiques est leur caractère souvent pacifique.

## II. Des modèles masculins marqués par l'influence des idées pacifistes

### A. *Ecrire une Histoire pacifiste*

Les auteurs républicains refusent d'écrire une histoire qui serait porteuse d'idéaux militaristes. La construction d'une Histoire scolaire qui éduque les jeunes générations dans un idéal de paix et de concorde des nations les conduit à refuser le concept même de héros militaire, et à condamner les aventures guerrières. Cette orientation s'inscrit dans le contexte de la vague de pacifisme qui progressivement, entre la fin du XIXe siècle et 1939, « passe des salons, des congrès et des clubs à la rue. Des élites aux masses<sup>204</sup>. » Le rôle des enseignants est central notamment dans le pacifisme post-Première Guerre Mondiale. Felix Martí Alpera, enseignant rénovateur marqué par les idées de l'Ecole Nouvelle (et qui fut à ce titre radié de l'enseignement à l'issue du processus d'épuration de 1939) entend ainsi promouvoir un enseignement non nationaliste, comme il l'explique dans l'introduction à son *Historia* :

« Les auteurs qui ont écrit sur la Didactique de l'Histoire se posent d'abord la question des finalités : pourquoi enseigner l'Histoire aux enfants ? (...) On a parlé du fait qu'elle favorise le progrès moral des peuples et surtout qu'elle stimule l'amour du pays, voire qu'elle exalte le patriotisme. (...) L'aspiration à cultiver le patriotisme par l'enseignement de l'histoire a conduit les pays civilisés à de lamentables excès. On a chanté les louanges et la grandeur de la patrie, et on a méprisé ou dévalorisé l'étranger. On a cultivé un nationalisme exacerbé. (...) Il a fallu le plus effroyable bain de sang que l'humanité ait connu pour que s'opère

---

<sup>204</sup> M. López Martínez, « Historia de la paz en acción : el pacifismo de los salones a las calles (1889-1839) », *Vínculos de Historia*, n°7, 2018, pp. 79-96, p. 81

ces dernières années une réaction salutaire contre de telles tendances et contre l'histoire-bataille<sup>205</sup>. »

Une histoire pacifiste doit faire comprendre aux élèves l'esprit collectif de chaque époque, dans une optique qui n'est pas dépourvue de perspectives progressistes, et souvent positivistes. Elle doit tourner le dos aux héros, et Martí Alpera propose à cette fin de favoriser l'enseignement d'une histoire des objets :

« Les objets, a-t-on dit, sont internationaux et tissent des liens entre les peuples. Une histoire des objets est forcément internationale, et en cela elle enseigne la solidarité, comme l'histoire politique enseigne le nationalisme. (...) J'ai essayé, dans les leçons qui suivent, de me faire l'écho de cette tendance<sup>206</sup>. »

Cela se traduit par exemple par l'existence d'un chapitre consacré à l'histoire de la navigation, qui est a-nationale. Il s'ouvre sur les premières utilisations de flotteurs à l'époque de la Préhistoire. L'auteur y explique que c'est grâce à la coopération des « hommes venus de toutes parts » que naquirent les techniques maritimes<sup>207</sup>. En même temps qu'il construit une histoire des objets, une histoire déshéroïsée, il donne des consignes très explicites aux enseignants afin qu'ils limitent le nombre de noms propres dans leurs cours<sup>208</sup>. On se trouve aux antipodes de certains auteurs traditionalistes, comme J. Fernández Amador de los Ríos, dont les ouvrages publiés au même moment construisent une Histoire à la fois très nationaliste et très dynastique qui peut se résumer parfois à une liste de patronymes commentés<sup>209</sup>. L'opposition entre les auteurs qui promeuvent une histoire biographique et ceux qui s'y opposent recoupe très largement (mais pas systématiquement) les lignes de fracture politiques entre les auteurs conservateurs et les auteurs les plus progressistes.

Les auteurs publient donc durant les années 1930 des analyses de la Grande Guerre qui sont de véritables plaidoyers contre l'héroïsme. C'est ainsi le cas du manuel publié en langue catalane en 1936 par E. Bagué et J. Vicens Vives. On y lit que durant ce conflit, « il mourut plus d'hommes qu'il n'y a d'habitants en Catalogne. Les usines se consacrèrent à fabriquer

---

<sup>205</sup> F. Martí Alpera, *Historia* [...] p. 6

<sup>206</sup> *Idem*

<sup>207</sup> *Ibidem*, p. 79

<sup>208</sup> *Ibidem*, p. 86

<sup>209</sup> J. Fernández de los Ríos, *Historia antigua y media de España* 6<sup>ème</sup> édition, Zaragoza, editorial Gambón, 1932. Cet auteur prolifique, historien et titulaire d'une chaire de professeur de Lycée à Saragosse revendique dans ses échanges avec les autorités franquistes son adhésion au Carlisme. Il publie des ouvrages de qualité très médiocre durant les années 1920 à 1940.

des munitions. Les champs demeurèrent à l'abandon, le commerce s'interrompit. » Les auteurs concluent que « La guerre a pris fin. Mais nous en sentons encore les effets, de même que les sentiront nos enfants et les enfants de nos enfants. (...) seule la paix pourra assurer à nos descendants une vie plus humaine et plus heureuse<sup>210</sup>. »

## **B. Le refus de l'esprit de conquête**

Ce refus de la violence, est aussi un refus de l'esprit de conquête, et de tout impérialisme. Les guerres sont pensées d'abord comme une cause de déclin économique pour les pays qui les mènent. L'Historien républicain Rafael Altamira consacre ainsi en 1934 dans son *Manual de historia de España* de longs développements (que l'on ne retrouvera plus après 1939) au développement économique du XVI<sup>e</sup> siècle, qui aurait permis le bonheur de tous : grâce à l'essor de l'industrie lainière notamment, « il n'y avait homme ou femme qui ne trouvât un moyen de gagner à manger et d'aider ses semblables<sup>211</sup> ». Il explique ensuite que « toute cette richesse fut rapidement stérilisée par l'effet des guerres<sup>212</sup> » menées notamment à partir du règne de Philippe III. La conclusion générale de cette analyse du déclin national espagnol s'impose : « Dans l'ensemble, l'échec de l'hégémonie espagnole (...) ne fut qu'un exemple de plus de l'inévitable échec de toute conception impérialiste du monde politique<sup>213</sup>. » Ce type de conceptions peut d'ailleurs entraîner un découpage chronologique de l'Histoire de l'Espagne bien différent de celui qui est le plus souvent admis : le règne de Philippe II n'est plus, chez Felix Martí Alpera, le moment de l'apogée national, mais au contraire celui du début du déclin<sup>214</sup>. L'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle porte en elle (et en son empire trop grand pour pouvoir être défendu) le caractère inéluctable du déclin de l'Espagne. Charles Quint et Philippe II incarnent alors la vacuité des ambitions guerrières, qui ne conduisent qu'au gaspillage des énergies nationales.

L'œuvre des Conquistadors n'obtient pas non plus l'adhésion de R. Altamira. Il loue au contraire les membres du clergé qui comme Bartolomé de las Casas, prirent la défense des Indiens, et « le sens antiguerrier (*sic*) de certains missionnaires, qui trouva à s'exprimer plus

---

<sup>210</sup> E. Bagué, J. Vicens, *Historia de Catalunya primeres lectures*, Publicacions de l'editorial pedagògica associació protectora de l'ensenyança catalana, 1933, p198

<sup>211</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 415

<sup>212</sup> *Ibidem*, p. 416

<sup>213</sup> *Ibidem*, p. 417

<sup>214</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* [...] pp. 85-86

particulièrement chez le Père Luis de Valdivia (fin du XVI<sup>e</sup> siècle, début du XVII<sup>e</sup> siècle)<sup>215</sup>. » Altamira fait d'eux de véritables héros de la civilisation. Ils disparaîtront dès 1939 de l'historiographie scolaire, pour laisser la place aux critiques adressées au « naïf » Bartolomé de las Casas : par ses exagérations démesurées dans la dénonciation du sort fait aux Indiens, il aurait aidé les puissances étrangères à construire la légende noire de l'Espagne et à ternir son image internationale.

L'état d'esprit qui caractérise les Espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle est chez certains auteurs républicains un condensé de tout ce qu'ils considèrent comme l'Espagne guerrière du passé, avec laquelle ils appellent à rompre : le goût pour une guerre menée au nom de l'honneur et le conséquent développement d'une nation d'aventuriers; une religion intolérante ; le refus des logiques économiques qui se manifeste dans le maintien d'une économie de rente comme dans l'expulsion des Morisques. Bref, l'Espagnol des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles est rejeté pour son éthos guerrier, contraire à l'idéal républicain positiviste. Il serait (comme ici en 1931) l'initiateur du long déclin national :

« Les causes de la rapide prostration dans laquelle l'Espagne se retrouva à cette époque sont nombreuses. L'expulsion des arabes, des juifs et des Morisques qui privèrent le pays des plus travailleurs ; (...) la politique des Habsbourg d'Espagne de domination universelle, qui nous engageait dans des guerres aussi constantes que stériles ; l'intolérance religieuse, fanatisme qui imposait les croyances par la force (...) ; la concentration de la terre entre les mains des puissants ; et, par-dessus tout, l'esprit des gens, dont l'ambition était d'abord de vivre l'aventure des voyages et des campagnes militaires plutôt que de travailler la terre, éblouis par le mirage d'une vie facile ou de richesses passagères<sup>216</sup>. »

### ***C. La guerre : un acte dépourvu de valeur morale***

Ces idées pacifistes s'accompagnent d'analyses des guerres qui leur ôtent leur valeur morale. Les victoires sont expliquées par des raisons tactiques et techniques. Le succès des célèbres troupes d'infanterie (« *Tercios* ») espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle (notamment dans les combats des

---

<sup>215</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 430

<sup>216</sup> Anonyme, *Historia de España y universal grado superior*, Madrid, editorial saturnino Calleja, 1931, p. 57

Flandres et d'Italie) trouve ainsi en 1934 son explication non pas dans le courage des Espagnols mais dans « sa bonne organisation et sa façon de combattre, ou *tactique*<sup>217</sup>. » Nous constatons certes la présence dans les manuels républicains de héros qui se caractérisent par leur aptitude au maniement des armes. Ils défendent par les armes la liberté, ou (moins fréquemment) la nation espagnole et la civilisation occidentale. Cette présence ne doit cependant pas être confondue avec la construction d'une morale et d'une virilité guerrières comparables à celles que l'on peut trouver alors dans de très rares manuels traditionalistes (publiés par aux éditions Luis Vives, qui appartiennent à l'ordre des pères maristes<sup>218</sup>) et qui deviendront dominantes après 1939. Le soldat républicain n'est pas un héros guerrier en ce qu'il ne trouve pas dans le conflit une réalisation de sa personnalité. On peut certes trouver des mentions de l'honneur du soldat, mais les défenseurs de la République se différencient de l'éthique militaire qui voit dans le courage au combat la fin même du combat. Les auteurs n'hésitent ainsi pas à mentionner le fait que certains d'entre eux aient pu être amenés à se réfugier à l'étranger – c'est-à-dire à fuir. Ils refusent la figure du soldat professionnel et l'éthique guerrière. Dans le chapitre admiratif qu'il consacre à Bolivar, par exemple, Seró sabaté explique que ses troupes « ne se convertirent jamais en soldatesque ». Il s'agissait en effet de « petites armées de patriotes sans esprit militaire<sup>219</sup> ». Les modèles masculins qui portent de telles valeurs ne sont plus les mêmes. On trouve, parmi les chapitres qui ont été conservés dans la version espagnole de *l'Histoire anecdotique du travail*, la biographie de Jaurès, homme de paix et de compromis. G. Manrique, comme J. Seró sabaté<sup>220</sup>, dressent un portrait élogieux de l'un des Présidents de la Première république, Nicolás Salmerón. Ce qui leur semble remarquable chez ce dernier, c'est surtout son refus de la peine de mort : G. Manrique explique qu'après avoir rétabli l'ordre lié au soulèvement « cantonaliste » (1873), il refusa de signer les décrets de condamnation à mort des officiers qui s'étaient soulevés. « Plutôt que de signer une peine de mort, il démissionna de la présidence, prononçant les paroles suivantes : 'Que gouverne le bourreau'. » Cette attitude lui semble la preuve de « l'esprit profondément humain de Salmerón<sup>221</sup>. » Gloria

---

<sup>217</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 403

<sup>218</sup> Il s'agit, durant la Seconde République, des manuels suivants : Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934 ; et Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, Edelvives, 1936

<sup>219</sup> J. Seró sabaté, *El niño republicano* [...] p. 194

<sup>220</sup> *Ibidem*, p. 52

<sup>221</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 310



Giner de los Ríos consacre pour sa part une « lecture » de quatre pages à la figure de Gandhi, modèle de l'homme engagé et non-violent à la fois. On y lit sa profession de foi pacifiste devant les juges qui le condamnèrent à la prison ainsi que son refus de l'usage de la violence, y compris pour libérer son peuple de la domination britannique<sup>222</sup>.

### **D. Déconstruire la virilité guerrière**

Certains manuels s'avancent plus avant dans leur volonté de lutter contre l'idéal guerrier. Le manuel *Mi segundo libro de historia*, de Daniel G. Linacero (professeur d'Ecole Normale, socialiste, il fut exécuté par les Nationalistes à l'été 1936<sup>223</sup>) affiche en 1934 ses ambitions pacifistes : « Nous poursuivons à travers ce livre trois idéaux : la justice, le travail, et la paix. Ce sont eux qui inspirent ce livre et président à mon travail. Ce sont eux qui doivent inscrire dans le cœur des enfants l'espoir en un monde meilleur<sup>224</sup>. » Il entend prendre le contrepied de la majorité des manuels d'Histoire publiés jusqu'alors :

« Nous sommes tous victimes de l'erreur évidente qui a si longtemps fait de l'Histoire un enseignement inutile et parfois pernicieux. En éveillant chez l'enfant (...) l'instinct de lutte, et en élevant à la catégorie de héros ces pantins tragiques qui sont morts sans même connaître la raison de leur sacrifice, l'enfant acquerrait une conception erronée du courage moral, individuel et collectif<sup>225</sup>. »

Les thèmes et les personnages étudiés correspondent à ces objectifs. Les thèmes se veulent a-nationaux, et porteurs d'unité entre les peuples : la maison ; les vêtements ; la chasse et la guerre ; les moyens de communication ; l'éclairage ; l'écriture et le livre ; le travail, etc. Chaque chapitre est incarné par un personnage masculin, sauf (ce qui est significatif) le chapitre sur la guerre. Tous sont des figures pacifiques d'hommes « qui orientent la vie des peuples dans la voie d'un indubitable progrès<sup>226</sup> » : Michel-Ange, Jacquard, Stephenson, Edison, Gutenberg, Pablo Iglesias.

Le manuel que publie en 1935 Gloria Giner de los Ríos est le seul manuel républicain de notre corpus à avoir été rédigé par une femme. Il s'engage beaucoup plus loin encore dans cette

---

<sup>222</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] pp. 197-201

<sup>223</sup> C. García Colmenares, « Daniel G. Linacero : la historia para la paz », *Tabanque : Revista pedagógica*, n°2, 1986, pp. 29-49

<sup>224</sup> D.G. Linacero, *Historia mi segundo libro*, Palencia, artes gráficas afrodisio aguado, 1934, p9

<sup>225</sup> *Ibidem*, p. 5

<sup>226</sup> *Ibidem*, p. 9

lutte pacifiste. La forme de l'ouvrage se prête d'ailleurs à des positions plus tranchées : il s'agit d'un ouvrage de « Lectures historiques », qui doivent accompagner le cours. Il est donc composé de lectures choisies qui, dégagées de la contrainte du continuum historique, laissent beaucoup de place aux choix de l'auteur. Il est étonnant non seulement par la vigueur de son antimilitarisme, mais aussi par la modernité d'une démarche qui vise, très intentionnellement, à déconstruire les identités de genre – et, singulièrement, l'éthos guerrier masculin. Pour ce faire, G. Giner de los Ríos a par exemple recours à des extraits de *Bas les armes !*, œuvre de Bertha Sophie Felicitas von Suttner, pacifiste autrichienne qui reçut en 1905 le prix Nobel de la paix.

Les procédés mis en œuvre dans les extraits qui constituent le manuel sont multiples. Le premier consiste, très classiquement, à souligner le caractère inhumain et immoral de guerres qui sont crûment décrites. Les descriptions de paysages ravagés et des champs de bataille rougis du sang des soldats se succèdent. Les détails ne sont pas épargnés au lecteur, qui font apparaître les « villages fumants, récoltes détruites, armes et sacs à dos abandonnés sur les chemins, mers de sang, chevaux morts, fosses immenses au fond desquelles des cadavres gisent en tas désordonnés<sup>227</sup> ». Une discussion imaginaire suit cette description, qui fait de la guerre un moment de négation des lois naturelles, humaines, et divines ; un moment monstrueux d'anomie, au cours duquel toute morale s'efface :

« Lorsqu'une guerre éclate, une espèce de convention tacite mais inflexible s'établit. On décide que les sentiments naturels sont provisoirement abolis. En temps de guerre, donner la mort n'est pas tuer ; le vol n'est pas le vol mais une 'réquisition' ; la destruction par le feu des villes et des villages n'est ni destruction ni incendie, mais 'prise de possession'<sup>228</sup> ».

La guerre est aussi deshéroïsée. Les extraits choisis insistent sur la fragilité des hommes, sur leurs peurs. Ils décrivent une guerre moderne dans laquelle les conditions du combat ne laissent aucune place aux attitudes chevaleresques. Un extrait de l'ouvrage *La flamme immortelle*, de H. G. Wells, décrit ainsi la vie des sous-marinières. Il fait d'eux des êtres condamnés à la mort, avant de décrire, sur un ton propre à entraîner l'empathie et l'identification, la lutte angoissante des équipages contre la montée de l'eau dans un bâtiment atteint par un tir ennemi :

---

<sup>227</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 170

<sup>228</sup> *Ibidem*, p. 172

« La fin inévitable d'un sous-marinier, à moins qu'il n'ait la chance d'être fait prisonnier, est une mort lente et effrayante. Tôt ou tard, elle les surprend infailliblement. (...) Il y en a qui ont fait jusqu'à une vingtaine de voyages, mais un jour, ils ne reviennent pas. La durée moyenne de la carrière d'un sous-marinier est inférieure à cinq voyages, aller et retour compris. (...) L'eau pénètre lentement, progressivement, au fur et à mesure que le sous-marin s'enfonce. C'est une submersion lente et inexorable, qui s'allonge cruellement, comme un conte d'Edgar Poe ; cela peut durer deux heures. Il arrive un moment où les lumières s'éteignent et où l'eau qui monte, qui monte toujours, arrête l'appareil qui produit l'oxygène et absorbe l'acide carbonique. L'asphyxie commence. Imaginez ce qui doit passer par l'esprit de ces hommes livrés à la mort, entassés parmi les machines<sup>229</sup> !... »

L'éthos guerrier est renvoyé au passé. Il a succombé face à la modernité technique. Le militaire est associé à un ordre ancien, il est une survivance de l'ancien régime – que symbolise, dans l'extrait suivant, le port des éperons. Il n'en bénéficie pas pour autant de l'aura qui pourrait rejaillir du caractère aristocratique des guerres du passé, car il serait porté essentiellement par le *vulgum pecus* et exhale des relents de médiocrité, ou au moins d'aveuglement :

« Le facteur décisif de cette guerre que nous menons en ce moment réside dans la production et l'emploi approprié du matériel mécanique ; la victoire dépend de trois choses : l'aéroplane, le mécanicien et le développement des tanks. (...) Le militaire, moi je l'observe, il parcourt le monde avec des éperons, il voyage avec des éperons en train, il marche avec des éperons, il ne pense que par ses éperons.

Pour moi, cette guerre, ce massacre de huit ou neuf millions d'hommes, est due presque complètement à un manque de clarté d'esprit quasi-universel. (...) Ces légendes que sont l'appartenance nationale et la gloire s'effondreraient d'elles-mêmes sous les yeux moqueurs du monde entier si elles n'étaient pas substantiellement alimentées par la folie inconsidérée de l'homme du commun<sup>230</sup>. »

---

<sup>229</sup> *Ibidem*, p. 187

<sup>230</sup> *Ibidem*, p. 214

On peut même trouver, dans cette pensée d'un anti-essentialisme étonnant pour son époque, une énonciation de la dimension genrée de l'éthos guerrier des hommes et de son caractère aliénant : « Nous les hommes, n'avons pas le droit de ressentir la peur ; on nous oblige, en tant qu'hommes, à réduire au silence la voix de l'instinct de survie<sup>231</sup>. »

On voit clairement à travers ces extraits ce qui caractérise une position authentiquement pacifiste. Elle ne se contente pas de condamner la guerre d'un point de vue théorique. Au contraire, elle la rend émotionnellement indésirable aux lecteurs. Les manuels républicains s'inscrivent donc dans le processus de pacification des modèles masculins qui touche de nombreux pays d'Europe après la Première Guerre Mondiale. Cela se traduit également par le fait de proposer d'autres modèles en remplacement des modèles guerriers.

### III. Quelle consistance virile pour l'homme républicain ?

#### ***A. L'homme républicain: un combattant des mots avant tout***

Les travaux de recherche réalisés sur les maîtres d'école républicains montrent la fréquence et la profondeur de leur engagement au service de la collectivité. Nombreux furent ceux qui participèrent à la vie politique, à un échelon local<sup>232</sup> ou supérieur<sup>233</sup>. Il existe bien une figure de l'instituteur pour qui l'action politique, au service d'idées politiques de gauche (mais aussi, l'implication au sein de projets culturels collectifs, comme la participation à des conférences au sein d'institutions progressistes comme les *Ateneos*) est le prolongement de son engagement professionnel au service de la collectivité<sup>234</sup>. Le *vir republicanus* qui prend vie dans les manuels ressemble souvent à ses créateurs : c'est d'abord dans la parole, par sa maîtrise de l'art oratoire et sa capacité à affronter ses adversaires par les mots, qu'il accomplit sa condition d'homme.

---

<sup>231</sup> *Ibidem*, p. 172

<sup>232</sup> Voir par exemple : C. García Colmenares, « Daniel G. Linacero : la historia para la paz » [...]

<sup>233</sup> Rodolfo Llopis, traducteur-auteur du manuel *Historia anecdótica del trabajo*, qui devint durant la République Député puis Sous-secrétaire de la Présidence du Gouvernement, en est peut-être le meilleur exemple : C. Navarro García, « La figura del maestro, en la Escuela de la República », *Revista interuniversitaria de formación del profesorado*, n°43, 2002, pp. 21-37

<sup>234</sup> Voir par exemple, à propos du maître d'école andalou Laureano Talavera : J. Holgado Barroso, « El profeta del modelo republicano », *Andalucía en la historia*, n°19, 2008, pp. 14-17

Cette virilité politique se conquiert au sein du groupe. Dans *El niño republicano*, Emilio Castelar Ripoll (qui fut, durant cinq mois, Président de la Première République) est loué pour ses talents d'orateur. Ils lui confèrent la virilité du tribun (terme souvent employé dans ce manuel), comme lors de la narration de sa première intervention publique, en 1854 :

« Il avait à peine 22 ans quand, dans un meeting célébré au théâtre Royal de Madrid, auquel prenaient part de célèbres orateurs politiques, il demanda la parole. Le public fut étonné quand il vit s'avancer vers la scène un jeune homme inconnu, imberbe, courageux et plein d'audace. Mais la stupéfaction de la foule qui remplissait l'orchestre culmina quand elle entendit l'orateur s'exprimer avec facilité, fluidité, impétuosité, grandiloquence, sérénité, talent, offrant à l'auditoire abasourdi les conceptions républicaines les plus osées. L'effet de ce discours fut foudroyant. Le public, électrisé, offrit au jeune orateur inconnu une ovation tumultueuse, le portant en triomphe jusqu'à chez lui<sup>235</sup>. »

Il est aussi un homme d'action, un meneur d'hommes. L'auteur affirme qu'Emilio Castelar Ripoll fut « un homme si énergique quand il était au pouvoir que l'on en vint à l'appeler, fort injustement, le Dictateur<sup>236</sup>. » La mention de cette accusation, qui est faite sous le prétexte de la réfuter, permet de souligner la poigne de l'orateur. Elle témoigne d'une admiration pour les hommes de pouvoir et d'autorité car ces traits de caractère *a priori* négatifs peuvent devenir des qualités s'ils demeurent confinés dans des limites compatibles avec la démocratie et sont mis au service des bons idéaux : pour sauver la Première République, et notamment afin de mieux lutter contre les Carlistes en renforçant les pouvoirs de l'armée et en rétablissant la censure, le républicain Castelar i Ripoll s'était en effet fait voter les pleins pouvoirs par l'Assemblée. Il n'en avait pas moins quitté le pouvoir après avoir été mis en minorité à la chambre en janvier 1874.

Parmi les combattants de la République et de la justice, les manuels accordent une place importante à Pablo Iglesias, fondateur du PSOE et du syndicat Union Générale des Travailleurs. Son statut de modèle masculin est ambigu : il constitue une figure de saint (avec ce que ce terme peut inclure de caractère asexué) laïc. Ainsi le manuel *Historia anecdótica del Trabajo* lui consacre-t-il un chapitre dans lequel il est à deux reprises qualifié

---

<sup>235</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 56

<sup>236</sup> *Ibidem*, p. 58

d' « apôtre<sup>237</sup> » de la cause populaire. L'auteur souligne qu'il accepta la prison comme prix de sa lutte sans concession contre les injustices capitalistes et bourgeoises, alors que sa santé était fragile. Les manuels mentionnent son surnom (« le grand-père ») qui contribue à le placer en dehors des âges les plus virils. Il n'est pourtant pas toujours dénué de virilité. Sa virilité n'est pas celle du soldat, mais celle de l'homme en lutte qui affirme sa volonté face aux autorités : « au milieu de tous ces hommes habitués à obéir, Iglesias - qui n'est que rébellion - est la vigoureuse incarnation de la volonté<sup>238</sup> ». Il a « la stratégie d'un général et la sainteté d'un apôtre (...) mais ce n'est pas un général producteur de mort ni un prophète revêtu de la robe de bure des religions du passé<sup>239</sup> ».

Il existe donc également chez les républicains un modèle de l'homme révolté. Il s'incarne, dans *Estampas de España*, en la personne du dandy romantique et libéral Mariano José de Larra (1809-1837) :

« Ceci est le portrait de la révolte. C'est dans la révolte que se trouvait alors le patriotisme. Le rebelle qui remplit ce siècle vécut de courtes années ; années de fièvre et de délire (...) Petit et brun, nerveux et original, impétueux et profond, il est le génie de la révolte. Il s'habille avec une élégance presque invraisemblable pour l'époque (...) cet homme aux cheveux coupés courts sur les côtés porte, sur son front, une mèche qui regarde vers le haut, vers les sommets, comme un signe durable et magnifique de sa masculinité<sup>240</sup>. »

Les idéaux pacifiques et les centres d'intérêt non guerriers des auteurs républicains peuvent enfin dessiner pour les hommes des modèles très civils, dont la première vertu est l'efficacité technocratique. On trouve par exemple chez G. Manrique d'assez longs développements sur le service des postes au XVIIIe siècle<sup>241</sup>. Ils mettent en avant des personnages absents des Histoires plus politiques et militaires, comme le ministre Carvajal, cité pour avoir été le premier « surintendant des postes » au moment de la création du système de distribution du courrier. Le comte de Campomanes, ministre éclairé de la fin du XVIIIe siècle, apparaît pour sa part pour avoir établi la mise en place des boîtes aux lettres et la distribution des courriers à domicile.

---

<sup>237</sup> A. Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] p. 319 et p. 324

<sup>238</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 234

<sup>239</sup> *Idem*

<sup>240</sup> *Ibidem*, pp. 182-183

<sup>241</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] pp. 342

## ***B. Une figure de la virilité canalisée du début du XXe siècle : l'explorateur***

Le processus de civilisation des mœurs et de pacification des modèles masculins qui se produit dans une partie de l'Europe après la Première Guerre Mondiale laisse de l'espace pour d'autres modèles virils. Le premier auquel on doit penser, à propos de la première moitié du XXe siècle, est sans doute celui du sportif<sup>242</sup>. On n'en trouve pourtant pas la trace dans les manuels d'Histoire. L'explorateur est un autre de ces modèles masculins qui offrent du modèle du guerrier, dont ils dérivent, une version plus civilisée (à défaut d'être toujours pacifiée) et plus acceptable. Il s'affirme à partir du début du XXe siècle (que l'on pense aux romans de Rudyard Kipling par exemple<sup>243</sup>). Sa virilité n'est pas toujours éloignée de celle de l'homme en dissidence - comme on le voit à travers la popularité posthume du voyage final de Rimbaud<sup>244</sup>. Ce modèle de l'explorateur est logiquement peu présent dans un pays comme l'Espagne qui souffre justement de ne pas disposer d'empire colonial. On en trouve cependant deux mentions, chez J. Vicens Vives (en 1936) et G. Giner de los Ríos (en 1935). J. Vicens Vives et E. Bagué produisent en 1936 un long récit (qui constitue un chapitre de quatre pages) de l'expédition de Stanley vers l'intérieur du continent africain. La volonté d'enrôler les jeunes lecteurs est forte comme le montre le titre du chapitre : « Aimeriez-vous être explorateurs<sup>245</sup> ? ». Stanley est constitué en figure très virile. Il prend des risques durant ce voyage qui est largement une expédition militaire, mais qui présente l'avantage, à la différence des combats collectifs récents de la Première Guerre Mondiale et de leurs morts anonymes, de laisser une place à l'aventure individuelle. Il porte les marques physiques de la transformation qu'une telle aventure entraîne chez ceux qui la vivent : « Nous avons maigri, et nos visages se sont tannés<sup>246</sup> ». Il est amené à faire feu contre les indigènes, ce qui donne lieu, dans ce récit rédigé à la première personne, au commentaire suivant : « nos fusils

---

<sup>242</sup> G. Vigarello, « Virilités sportives », in J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité, tome 3 La virilité en crise ? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011. E. González Calleja, « El Real Madrid, ¿ 'equipo de España' ? Fútbol e identidades durante el franquismo », *Política y sociedad*, n°51 (2), 2014, pp. 275-296

<sup>243</sup> S. Venayre, « La virilité ambiguë de l'aventurier », in J.J. Courtine (dir.) *Histoire de la virilité*, Tome III [...] p. 329

<sup>244</sup> S. Venayre, « La virilité ambiguë de l'aventurier », in J.J. Courtine (dir.) *Histoire de la virilité*, Tome III [...] p. 324

<sup>245</sup> E. Bagué, J. Vicens, *Historia, primeras lecturas* [...] p. 185

<sup>246</sup> *Ibidem*, p. 182

nous ont rendu de nombreux services<sup>247</sup>. » Ce chapitre explicite la valeur supérieure de « l'homme blanc<sup>248</sup> », qui lutte au nom de la civilisation : « Les hommes noirs aussi constituent un obstacle pour l'homme blanc, étant donné qu'ils le considèrent comme un ennemi qu'il convient de détruire<sup>249</sup>. »

G. Giner de los Ríos s'intéresse quant à elle à une expédition beaucoup moins belliqueuse : la « croisière jaune » organisée par la marque Citroën. Il ne peut pas être question chez elle d'expéditions guerrières et de combats contre des « sauvages ». Ici aussi cependant, le risque est décrit comme omniprésent, et la virilité relève d'une attitude de défi face à la mort. Un des deux extraits de *La croisière jaune* qui sont reproduits met en scène les héros de cette expédition au moment où, au milieu des éboulements qui emportent la piste qu'ils avaient empruntée pour traverser l'Himalaya, leur survie dépend de leur « sang-froid<sup>250</sup> ». La narration de cet épisode insiste sur l'un des membres de l'expédition qui, au moment où le chemin est emporté et risque d'emporter dans un précipice de 200 mètres les véhicules et leurs passagers, se préoccupe crânement pour sa pipe, qui est tombée dans le vide. Les membres de l'expédition croisent d'ailleurs, dans un autre épisode, un autre aventurier dont le parcours est l'incarnation de cette virilité civilisée de l'explorateur : il a renoncé à la guerre, mais ni à l'aventure ni au risque qui l'accompagne. Il s'agit du Père Poidebard, « ce père jésuite, archéologue-aviateur, ancien capitaine dans l'armée et qui reconstitue patiemment depuis quelques années la carte économique et militaire de l'ancienne Syrie romaine<sup>251</sup>. »

### ***C. L'homme républicain : un soldat de la liberté... et de la nation ?***

Le républicanisme a lui aussi intensément participé, depuis le XIXe siècle, au processus d'affirmation du sentiment d'appartenance nationale<sup>252</sup> en construisant et célébrant un récit national dont M.P. Salomón Chéliz montre qu'il fusionnait lutte pour les libertés et progrès

---

<sup>247</sup> *Ibidem*, p. 186

<sup>248</sup> *Idem*

<sup>249</sup> *Idem*

<sup>250</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 210

<sup>251</sup> *Ibidem*, p. 207

<sup>252</sup> A. de Blas Guerrero, *Tradición Republicana y nacionalismo español (1876-1930)*, Madrid, Tecnos, 1991



de la patrie<sup>253</sup>. L'homme républicain n'est par conséquent ni un homme totalement nouveau ni un homme toujours pacifique : il se définit lui aussi dans les manuels par des valeurs et référents virils qui reposent sur la force de la volonté, la capacité à s'affirmer, et parfois même sur un courage physique et militaire mis au service des idéaux du camp de la liberté. Même les manuels les plus engagés dans la défense de l'idéal républicain ne dessinent ainsi pas toujours des modèles masculins totalement éloignés des combats. Le *vir republicanus* demeure souvent un soldat de la liberté, qui défend son idéal par les armes.

L'existence de modèles masculins guerriers dans les manuels républicains et libéraux ne doit pas forcément surprendre : au fond, l'idée de la nature guerrière de la virilité, ou en tout cas de l'éthos guerrier comme marqueur masculin, est une idée communément partagée. On la retrouve dans différents secteurs de la société, quand bien même il s'agit de la regretter. Le docteur Marañón (qui, alors engagé en politique dans le camp républicain libéral, joua en 1931 un rôle personnel essentiel dans la proclamation de la Seconde République) affirme ainsi la nature belliqueuse des hommes : dans sa tendance à naturaliser systématiquement les faits sociaux, que nous aurons l'occasion de constater à de nombreuses reprises, il explique que « la femme », parce qu'elle a davantage le sens de son ménage et de sa maison que de la patrie, « ne veut jamais autant la guerre, ce cancer qui se développe sur le sentiment patriotique, que les hommes, même si c'est eux qui peuvent y perdre la vie<sup>254</sup>. » S'appuyant sur des arguments inspirés de Darwin, il fait de la lutte (y compris armée) le marqueur de la virilité. Il regrette simplement que cette lutte continue parfois à être celle des armes, qui relève pour lui d'une virilité dépassée et imparfaite : nous verrons qu'il lui préfère la lutte sur le terrain économique.

Les auteurs les plus républicains érigent ainsi en héros de la liberté les citoyens qui participent à la défense de l'idéal démocratique les armes à la main. J. Seró Sabaté, par exemple, en sympathisant de cette « république des instituteurs » que fut largement la Seconde République, tourne le regard vers les héros républicains de l'histoire de l'Espagne, mais aussi vers la Révolution française. Il consacre un chapitre au bonnet phrygien, ou encore

---

<sup>253</sup> M.P. Salomón Chéliz, « Republicanismo e identidad nacional española : la república como ideal integrador y salvífico de la nación », in C. Forcadell, p. Salomón Chéliz, Ismael Saz (dir.), *Discursos de España en el siglo XX*, Valencia, Universitat de València, 2009, pp. 35-64

<sup>254</sup> G. Marañón, *La evolución de la sexualidad y los estados intersexuales*, Madrid, Morata, 2<sup>nd</sup>e édition, 1930 pp. 59-60

trois chapitres à la Marseillaise, chanson qui exalte « la dignité de l'homme libre<sup>255</sup> ». Malgré les professions de foi contre les désastres de la guerre (l'auteur rappelle par exemple à propos des paroles de la Marseillaise qu'elles furent écrites dans un autre temps, qui a heureusement pris fin), il est conduit à construire des modèles d'hommes qui donnent la mort. Il en va ainsi des défenseurs de la République romaine : menacée, cette dernière n'aurait été sauvée que parce qu'elle « disposait [...] de géants d'héroïsme comme Muscio Scévola » qui avait tenté de poignarder le roi Porsenna, qui menaçait Rome avec ses troupes. Ce dernier l'avait d'ailleurs libéré, « admiratif de tant de courage et de tant d'héroïsme<sup>256</sup>. » Les exemples de soldats de la liberté sont innombrables dans ce manuel. Leurs qualités sont les qualités héroïques et guerrières héritées du XIXe siècle. Les militaires sont d'ailleurs nombreux parmi eux. Tous, comme le Sergent Higinio García, qui avait fait reculer Isabelle II au nom « de l'esprit libéral contre l'esprit réactionnaire<sup>257</sup> », ou Rafael del Riego, jeune Général de 35 ans déjà doté d'un « long et brillant passé militaire », soulevé pour la défense du libéralisme politique et « âme de la liberté du peuple<sup>258</sup> », sont loués pour leur « courage » ou encore leur caractère « intrépide ». Les récits qui sont faits de leurs combats reprennent des clichés qui semblent éternels. Le Capitaine Galán a été célébré par les autorités républicaines, qui ont fait de lui un de leurs « martyrs<sup>259</sup> » : il avait dirigé, pour la ville de Jaca, le soulèvement de décembre 1930 contre la Monarchie (qui est vu implicitement comme annonçant la victoire de la République) et, mis en échec, avait décidé de se rendre aux autorités (qui le firent fusiller) plutôt que de fuir en France. Il entraîne l'admiration de l'auteur : « Geste noble et digne d'un militaire soucieux de son point d'honneur, chevaleresque et de sentiments élevés<sup>260</sup> ! »

Ces héros guerriers républicains peuvent aussi être des héros collectifs. La volonté d'héroïsation républicaine conduit J. Seró Sabaté à inscrire les luttes républicaines dans l'héritage historique espagnol en consacrant un chapitre à la résistance des habitants de la ville de Saragosse au coup d'Etat militaire du 3 janvier 1874 qui mit fin, dans les faits, à la Première République : « Saragosse, ville très libérale et héroïque, ne pouvait pas laisser

---

<sup>255</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 145

<sup>256</sup> *Ibidem*, p. 133

<sup>257</sup> *Ibidem*, p. 119

<sup>258</sup> *Ibidem*, p. 115

<sup>259</sup> J. Moreno Luzón, « Mitos de la España inmortal », in C. Forcadell, I. Saz, P. Salomón (dir.), *Discursos de España en el siglo XX*, Valencia, Universitat de València, 2009, pp. 123-146, p. 137

<sup>260</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 80

passer cette occasion sans manifester courageusement sa protestation<sup>261</sup>. » On peut y lire que « comme dans les temps glorieux de 1808 et 1809, la lutte fut terrible ». Cela permet de réintégrer la résistance de Saragosse contre les troupes napoléoniennes, moment central du récit national traditionnel et conservateur (et qui sera quelques années plus tard un grand pourvoyeur en héroïsme des manuels franquistes) dans ce récit historique républicain.

D'autres formes de virilité musclée trouvent aussi une incarnation républicaine : on trouve par exemple chez Seró Sabaté une figure de l'aventurier en la personne de Juan Van Halen, le « libérateur de Bruxelles » (personnage à la vérité marqué surtout par son engagement libéral<sup>262</sup>). Cet officier gaditan dont « la vie est un véritable roman<sup>263</sup> » était « toujours disposé à lutter pour la liberté<sup>264</sup> ». Le manuel nous offre le récit épique de ses aventures en Espagne (où il est condamné à plusieurs reprises à des peines de prison) puis en Russie et en Belgique et de nouveau en Espagne...

Il n'y a pas loin du héros des libertés au héros national, et les deux luttes sont souvent confondues chez les auteurs républicains. J. Seró Sabaté lui-même, à propos des héros de la République romaine, écrit que « il n'y a rien qui renforce autant le sentiment de l'amour de la patrie que l'idéal républicain, véritable torrent au lit large et profond qui charrie toutes les abnégations, tous les héroïsmes, toutes les vertus<sup>265</sup> ». Dans une lecture positiviste de l'Histoire, les manuels libéraux justifient la violence à la fois par le cours de l'Histoire, qui mène au progrès et qu'il faut accélérer, et parfois par le sentiment patriotique.

Le manuel *Estampas de España*, lui aussi très républicain, condamne sans ambiguïté, dans un chapitre consacré au mouvement des « Comuneros » du début du XVI<sup>e</sup> siècle, la recherche de la gloire par la guerre et la volonté de conquête de l'Empereur Charles Quint :

« *Plus ultra* ! La devise, le slogan, de ce souverain, était l'expression la plus claire de son âme ambitieuse.

Plus loin ! Au-delà des frontières et des mers (...) appauvrissant le peuple, se nourrissant de l'argent et du sang du peuple afin de pouvoir porter le titre de plus grand monarque de la chrétienté<sup>266</sup>. »

---

<sup>261</sup> *Ibidem*, p. 62

<sup>262</sup> J.C. Galende Díaz, *Juan Van Halen : el español errante*, Clío : revista de historia n°67, 2007, pp. 68-75

<sup>263</sup> *Ibidem*, p. 200

<sup>264</sup> *Idem*

<sup>265</sup> *Ibidem*, p. 133

<sup>266</sup> F. José de Larra [...] p. 113

Mais cette condamnation ne vaut que pour les combats des tyrans, et non pour ceux qui sont commis au nom de la « démocratie<sup>267</sup> ». Les *comuneros* qui se soulevèrent contre Charles Quint en 1520-1522 sont ainsi, selon une logique téléologique déjà présente dans l'historiographie libérale du XIXe siècle<sup>268</sup>, décrits en héros guerriers de la liberté et de l'égalité dont les jeunes lecteurs doivent pouvoir s'inspirer :

« Jeunes hommes, gravez leurs noms dans votre cœur, parce qu'ils sont le premier élément d'une longue somme arithmétique dont le résultat final est indubitable : la libération des opprimés, l'égalité sociale (...) et si un jour ressurgit le tyran (...) souvenez-vous du sang des *comuneros*<sup>269</sup>. »

Des combattants qui peuvent moins aisément prétendre œuvrer pour la liberté sont eux aussi considérés comme exemplaires. C'est ainsi le cas, dans le même manuel, du Général (et homme politique libéral, ce qui est un facteur explicatif) Juan Prim, vainqueur à plusieurs reprises des troupes marocaines en 1860. L'auteur républicain, se situant dans l'héritage d'un régénérationnisme qui put être « profondément africaniste<sup>270</sup> », dresse les éloges des héros de cette guerre coloniale. L'héroïsme de Prim n'a pas d'autre justification ici que la défense de son honneur et la recherche de la grandeur nationale :

« Prim, livide et les yeux brillants, l'épée sortie de son fourreau, sur son cheval cabré, ressent en lui non plus le courage serein du Général, mais la témérité héroïque du soldat sans nom. Il faut vaincre, mais si on ne peut pas vaincre, il faut mourir<sup>271</sup> ! »

Les manuels républicains peuvent enfin porter aussi des héros guerriers de la civilisation occidentale. Le cas le plus net est celui des soldats de la bataille de Lépante. De l'histoire espagnole, ils sont les héros les plus difficilement contournables. Ils font l'unanimité chez les auteurs anticléricaux - ou du moins, détachés de la religion - de la République comme chez ceux du franquisme ou de la Transition. Pour les seconds, ils sont d'abord des combattants du Christ (ce qui aurait été démontré par le fait que le Pape avait été averti de la victoire par

---

<sup>267</sup> *Ibidem*, p. 115

<sup>268</sup> La référence aux *Comuneros* est notamment forte durant le Trienio liberal. Voir : F. Peyroux, « Nation et liberté », in J.P. Luis (dir.), *La guerre d'indépendance et le libéralisme au XIXe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez OpenEdition, 2011, §7

<sup>269</sup> *Idem*

<sup>270</sup> F. Archilés, « Piel moruna, piel imperial. Imperialismo, nación y género en la España de la Restauración (1880-1909) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°42 (2), 2012, §5

<sup>271</sup> F. Peyroux, « Nation et liberté », in J.P. Luis (dir.), *La guerre d'indépendance et le libéralisme au XIXe siècle* p. 202

des signes célestes<sup>272</sup>). Mais ils sont pour tous les auteurs, au-delà des orientations idéologiques, les défenseurs de l'Occident et de la civilisation contre le péril turc qui avait fait trembler toute l'Europe occidentale au début de l'époque moderne. Il ne s'agissait pas uniquement de lutter pour le Christ mais aussi de défendre la civilisation contre la barbarie, contre « la disparition [...] de la culture européenne devant la possibilité de l'invasion de l'Europe par les Turcs<sup>273</sup> ». Le manuel *Estampas de España* exalte en 1933 le courage des soldats de Lépante. Cervantès, devenu à la fin du XIXe siècle une figure mythique de la difficile affirmation nationaliste<sup>274</sup> incarnant « la quintessence du génie espagnol<sup>275</sup> », est le premier des héros de cette bataille. Il symbolise la rudesse virile de l'Espagne : « C'est la guerre. Il se remémore (...) ses voyages en Italie, le pays-femme, caressant et sensuel, si mou et confortable pour son esprit blessé par les duretés de l'Espagne, sa patrie, le pays mâle par excellence (...) C'est toujours lui qui, de tous, a eu la poigne la plus forte et le cœur le plus valeureux<sup>276</sup>. » Juan d'Autriche est le deuxième des héros de Lépante. Génial artisan de la victoire, « capitaine que tous adorent<sup>277</sup> », ce fils illégitime de Charles Quint est également décrit comme « un bâtard de plus grande valeur que les enfants légitimes<sup>278</sup> », ce qui (au moment où les autorités républicaines œuvrent à faire reconnaître des droits aux enfants nés hors mariage) le rapproche du peuple.

---

<sup>272</sup> Anonyme, *Historia de España* 9<sup>ème</sup> édition, Zaragoza, Gambón, 1933, p. 83

<sup>273</sup> C. Quirós, A. Quijano, E. Llorente, *Geografía e historia*, Zaragoza, Edelvives, 1979, p. 290.

<sup>274</sup> E. Storm, « El tercer centenario del Don Quijote en 1905 y el nacionalismo español », *Hispania : Revista española de historia*, vol.58, n°199, 1998, pp. 625-654

<sup>275</sup> J. Moreno Luzón, « Mitos de la España inmortal », in C. Forcadell, I. Saz, P. Salomón (dir.), *Discursos de España en el siglo XX* [...] pp. 123-146, p. 134

<sup>276</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 124

<sup>277</sup> *Ibidem*, p. 123

<sup>278</sup> *Ibidem*, p. 121

## Deuxième chapitre. Le franquisme : la victoire des guerriers héroïques

La fin de la Guerre Civile s'accompagne en Espagne, indubitablement, d'une très nette réaffirmation héroïco-virile. Les auteurs de manuels proposent alors un récit héroïsé, qui réaffirme la nature guerrière des hommes (et, nous le verrons plus avant, enferme les femmes dans des rôles maternels et domestiques). Ils ré-essentialisent par là les différences de genre. Ils creusent les écarts, et donc participent du mouvement général de reprise en main par le groupe des hommes, d'une société dont le caractère patriarcal avait été ébranlé, durant la Seconde République, par la rapidité des changements. Ils s'appuient notamment pour cela sur l'Historiographie traditionaliste mise en forme au XIXe siècle par Menéndez Pelayo, qui était présente dans certains des manuels publiés (notamment par des maisons d'édition confessionnelles) avant 1939, et qui devient dominante après cette date.

Toutes les études statistiques que nous avons réalisées établissent l'importance de la rupture héroïque de 1939. C'est à ce moment-là que s'imposent dans les manuels d'Histoire des modèles masculins différents, proches des hommes qui accèdent alors au pouvoir. A partir de la fin des années 1950 cependant, les guerriers sont fatigués : ils s'effacent progressivement, et s'ils continuent à être présents et à occuper le terrain dans les manuels, les auteurs s'attardent de moins en moins sur leur geste virile. Leur présence est de plus en plus vidée de son sens militaire. Les héros guerriers qui dans les années 1940 menaient campagne dans les manuels d'Histoire, y sont désormais confinés à une moins enthousiasmante et plus discrète vie de caserne.

### I. L'école au service de la virilité guerrière

Comme nous l'avons vu, les travaux historiques réalisés jusqu'à présent ont bien établi l'existence d'une « virilité officielle », proclamée par le franquisme, qui est largement celle du « moine-soldat ». Ce discours officiel s'est effectivement transmis, à travers différents relais (qu'ils soient intellectuels ou hiérarchiques) et selon une trajectoire descendante, des plus hautes autorités vers les enseignants et les élèves. Il a conduit à la militarisation des modèles masculins que portent les manuels.

## **A. Après 1939 : un discours favorable à une ré-essentialisation guerrière de l'identité masculine**

Les penseurs du franquisme dont les ouvrages font partie de notre corpus produisent, après 1939, un discours qui ré-essentialise les rôles genrés. Cette ré-essentialisation porte les valeurs du nouveau pouvoir : elle sera guerrière avant tout.

C'est ainsi le cas dans l'ouvrage *Des douze qualités de la femme* (1947) de J. M. Pemán. Dans cet ouvrage théorique sur « la femme », il procède à un double mouvement d'enfermement des femmes dans un rôle maternel et domestique et - symétriquement - d'exaltation de la nature guerrière et politique de l'homme. Les femmes sont ainsi définies comme des êtres « résignés », qui « disent 'il y a la guerre', 'il faut voter à droite', 'ils ont mis des taxes sur la viande', comme elles disent 'le vent est au Sud', ou 'il pleut'. Les hommes s'enthousiasment pour ces sujets, qui sont typiquement les leurs<sup>279</sup>. » Lorsque l'auteur, membre de l'Académie Royale Espagnole, s'étend sur l'absence de sens de l'orthographe des femmes, il explique qu'elles « suppriment les 'h' comme elles supprimeraient, par goût, les guerres ou les impôts, qui sont des complications masculines<sup>280</sup>. » L'ouvrage nous semble participer d'une réaction virile qui consiste, après la Seconde République, à renvoyer chacun des deux sexes dans son espace « naturel », comme lorsqu'il explique que « Faire des enfants est aussi nécessaire que défendre la patrie<sup>281</sup> » ; ou lorsqu'il inclut, parmi les qualités masculines, « l'agressivité<sup>282</sup> ».

La promotion des valeurs héroïco-viriles qui caractérise l'après-guerre s'atténue visiblement avec le passage du temps et la modernisation de la société espagnole. Mais la crainte de la dévirilisation et la volonté de (re)construire l'identité virile des Espagnols ne s'arrêtent pas aux premières années du franquisme. L'Espagne des années 1950 voire 1960 continue parfois à porter les mêmes fantasmes. Le docteur Arvesú explique en 1954 dans *La virilité et ses fondements sexuels* que « les temps que nous vivons voient la femme se masculiniser, et l'homme se féminiser. (...) La virilité est en crise et sa décadence est manifeste<sup>283</sup> ». Malgré le renouvellement progressif des ministres, cette crainte continue à être présente aussi chez

---

<sup>279</sup> J. M Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p.4

<sup>280</sup> *Ibidem*, p. 5

<sup>281</sup> *Ibidem*, p. 98

<sup>282</sup> *Ibidem*, p. 137

<sup>283</sup> F. Arvesú, *La virilidad y sus fundamentos* [...] p. 13

les hiérarques franquistes. Le Général (et Ministre des Travaux Publics de 1957 à 1965) Jorge Vigón craint pour sa part que l'éloignement de la Guerre Civile et de ses vertus purificatrices et virilisantes n'entraîne une démilitarisation et une dévirilisation des Espagnols. Il publie en 1954 l'ouvrage *Il existe un style de vie militaire* (il sera réédité en 1965). Alors âgé de 61 ans, il met en garde contre la disparition du « nécessaire esprit militaire<sup>284</sup> » des premiers temps du franquisme. Il incrimine l'aide militaire américaine que l'Espagne reçoit en ces temps de Guerre Froide (l'accord qui prévoit l'installation des bases américaines date de 1953) : elle aurait comme conséquence de décharger les jeunes Espagnols de leurs fonctions guerrières et de faire décliner leur force guerrière. Pour lui, le risque est réel que la virilité des « adolescents blonds et musclés<sup>285</sup> » qui constituent les troupes américaines ne se substitue à celle des jeunes hommes espagnols. Cette dernière serait d'ailleurs aussi menacée par la croissance économique et le progrès matériel : en ces années de début de croissance économique de l'Espagne, il sent que le sens militaire des Espagnols est menacé d'être noyé et absorbé par la médiocrité du « creuset de la classe moyenne émergente<sup>286</sup> ».

## ***B. L'école franquiste : éduquer à la virilité***

### **1. Une idée qui n'est pas neuve**

Le contexte de crise de la virilité nationale lié à la perte des derniers lambeaux de l'Empire américain en 1898 est favorable, depuis le début du XXe siècle, à l'idée selon laquelle l'école doit être mise au service de la formation d'une jeunesse masculine virile. Un sentiment général y concourt, qui a précédé la politique des nouvelles autorités après 1939.

S'appuyant sur l'idée émise par Darwin d'une tendance de la sélection naturelle à favoriser la différenciation entre les sexes, le progressiste, libéral et républicain endocrinologue Marañón estime que, à l'échelle des sociétés humaines, « le progrès sexuel se trouve dans la différenciation des sexes<sup>287</sup> ». Il en veut pour preuve que l'hermaphrodisme est un caractère des espèces les moins évoluées, ou des plantes. Il construit à cette idée biologique un prolongement social et moral : les hommes porteraient tous en eux, dans leur plus jeune

---

<sup>284</sup> J. Vigón, *Hay un estilo de vida militar* [...] p. 3

<sup>285</sup> J. Vigón, *Hay un estilo de vida militar* [...] p. 2

<sup>286</sup> *Ibidem*, p. 42

<sup>287</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la sexualidad* [...] p. 63



âge, une part de féminité, que les plus parfaits d'entre eux élimineraient en devenant adultes. Cette analogie entre l'échelle des espèces et celle de l'individu est lisible par exemple dans son analyse de l'évolution de l'homosexualité : la fréquence de cette « manifestation aberrante » diminuerait parmi les espèces au fur et à mesure de leur évolution<sup>288</sup>. Il estime, dès les années 1930, que l'école doit jouer un rôle essentiel dans l'affirmation de la différence entre les deux sexes. S'il faut, globalement, « rendre les hommes très hommes et les femmes très femmes<sup>289</sup> », c'est au système éducatif qu'il revient de mener une « pédagogie de la différenciation des instincts<sup>290</sup> » et donc de favoriser « une éducation très masculine » pour les garçons. Une telle éducation aura sur les futurs hommes des effets non seulement psychologiques, mais aussi physiques : elle entrainera « le développement non seulement de leurs habitudes viriles (...) mais aussi le développement de leurs tissus spécifiques, de leurs organes virils<sup>291</sup> ». Le chapitre XXI de *L'évolution de la sexualité* a pour titre « Peut-on favoriser le développement de la différenciation sexuelle<sup>292</sup> ? ». Après avoir nommé toutes les actions purement médicales (dont des « greffes testiculaires ») propres à résoudre ce type de problème, il en arrive au paragraphe « L'action pédagogique ». Une telle action pédagogique pourrait, si elle avait lieu suffisamment tôt, modifier « la base organique » des individus. « Toute l'influence pédagogique doit avoir comme finalité de développer, très tôt, la tendance virile du garçon<sup>293</sup>. »

Notons, pour le sujet qui nous intéresse ici, que cette volonté de construire de « vrais hommes » correspond à une conception du rôle de l'homme qui fait de lui, d'abord, un bâtisseur de l'Histoire. Ce positionnement de Marañón (qui fut également membre de l'Académie Royale d'Histoire) nous paraît important : il reflète et nourrit à la fois les mentalités des membres des classes intellectuelles qui rédigent les manuels. Il coïncide avec l'importance et la nature des rôles que les hommes occupent dans les manuels :

« Tant que la terre sera peuplée d'êtres humains, le sexe de chacun d'entre eux supposera une division fondamentale du travail, pas moins profonde pour la

---

<sup>288</sup> *Ibidem*, p. 166

<sup>289</sup> *Ibidem*, p. 85

<sup>290</sup> *Ibidem*, p. 186

<sup>291</sup> *Ibidem*, p. 176

<sup>292</sup> G. Marañón, *L'évolution de la sexualité* [...] p. 259

<sup>293</sup> *Idem*

femelle que pour le mâle. C'est toujours ce dernier qui fera l'Histoire. La femme a un rôle encore plus transcendant : faire l'Homme, qui est le père de l'Histoire<sup>294</sup>. »

Les théories du célèbre endocrinologue se sont visiblement diffusées également dans les milieux enseignants. Elles inspirent par exemple le pédagogue républicain J. Bugallo Sánchez. En 1930 déjà, il appelait dans *La higiene sexual en las escuelas* (en Français : *L'hygiène sexuelle dans les écoles*) à une éducation qui favorise la différenciation sexuelle. Son ouvrage le distinguait fortement des opinions conservatrices, puisqu'il entendait avant tout convaincre de la nécessité de mettre en place une scolarité mixte et une éducation sexuelle dans les écoles : c'est de l'ignorance de la réalité des rapports sexuels que naîtrait selon lui le caractère efféminé de certains garçons. Son objectif final n'en participait pas moins également de la volonté de mettre l'école au service de la virilité ainsi que de la lutte contre l'effémination des jeunes hommes et contre l'homosexualité, maladie et cause de dégénérescence<sup>295</sup>.

## **2. Faire des femmes qui soient des femmes, et des hommes qui soient des guerriers**

Les théoriciens de l'école franquiste ne peuvent rester à l'écart de ce discours qui préexistait à leur accession aux responsabilités sans pour autant nous sembler trouver un écho de la même ampleur.

On peut certes continuer à trouver après 1939, y compris parmi ceux qui affichent leur soutien au régime franquiste, des partisans du maintien d'une éducation égalitaire entre les filles et les garçons. Le prêtre (et futur évêque) Enciso Viana défend ainsi en 1940 dans *¡Muchacha!* l'idée selon laquelle les jeunes femmes doivent pouvoir suivre des études universitaires : ces études leur permettent ensuite d'exercer une profession, et donc de se marier par choix et non par contrainte. L'essentiel est pour lui que leurs études ne les empêchent pas aussi d'apprendre à mener leur maison, et d'être mères. Il s'en prend aux détracteurs de cette idée avec force, et explique qu'ils sont influencés par « les réminiscences de l'influence qu'exercèrent les cultures arabes<sup>296</sup>. »

---

<sup>294</sup> G. Marañón, *L'évolution de la sexualité* [...] p. 144

<sup>295</sup> J. Bugallo Sánchez, *La higiene sexual en las escuelas* [...] p. 58

<sup>296</sup> E. Viana, *¡Muchacha!* [...] p. 43

Ce type de discours est néanmoins très rare. Le passage au franquisme signifie la construction d'une école des sexes. Dans son ouvrage de théorisation pédagogique *Éducation et Révolution*, publié en 1943, Adolfo Maíllo (Inspecteur de l'Enseignement Primaire, il devint ensuite une figure centrale du système éducatif espagnol durant le franquisme<sup>297</sup>) qualifie la mixité dans les classes d'« immondice moral et pédagogique<sup>298</sup> ». Il se plaint que sa fille étudie en Lycée les mêmes disciplines que son fils, et n'ait pas accès à « cet ensemble si important fait de tendresse, de délicatesse, de sens du sacrifice, de goût pour la poésie, le dessin et la musique » qui devrait former une éducation réellement féminine. Il complète plus loin sa liste, en lui ajoutant « la religiosité, l'esprit de sacrifice, l'amour de l'ordre et de l'économie, caractéristiques de nos femmes<sup>299</sup> ». Dans *La nueva escuela hispánica*, publié en 1939 par l'Inspecteur Onieva, la construction d'hommes virils n'est pas dissociable de l'éducation des filles dans leur rôle traditionnel :

« Le maître et la maîtresse doivent faire que le garçon se définisse en tant que garçon, et la fille, en tant que fille ; comme il s'agit de questions de tempérament, il faut combattre chez lui la timidité, qui est d'orientation féminine, en le mettant au défi de franchir des obstacles ou des difficultés (...) le Docteur Marañón nous met en garde aussi avec raison contre la grave erreur dans laquelle tombent certaines mères quand, sous le charme de la beauté de leurs petits garçons ('on dirait des filles !') elles les ornent de petits rubans ou leur confient des jouets propres à l'autre sexe<sup>300</sup>. »

Cette volonté des autorités éducatives franquistes de viriliser - et même de militariser - l'enseignement en direction des jeunes garçons apparaît très clairement lors du congrès de formation des maîtres d'école (d'une durée d'un mois) que le Service National de l'Enseignement Secondaire et Supérieur organise à Pampelune en juin 1938<sup>301</sup>. On compte parmi les intervenants de nombreux officiers. Si certains interviennent pour expliquer les vertus et les modalités de l'enseignement physique, la conférence du Commandant Julio

---

<sup>297</sup> J. Mainer Baqué, J. Mateos Montero, *Saber, poder y servicio : un pedagogo orgánico del Estado : Adolfo Maíllo*, Valencia, Tirant lo Blanch, 2011

<sup>298</sup> A. Maíllo, *Éducación y revolución* [...] p. 92

<sup>299</sup> *Ibidem*, p. 97

<sup>300</sup> A.J. Onieva, *La nueva escuela española* [...] p. 156

<sup>301</sup> Le programme, ainsi que le discours du Chef du Service National de l'Enseignement Secondaire et Supérieur en ont été publiés : J. Pemartín Sanjuán, *Los orígenes del movimiento*, Publicaciones del Ministerio de Educación Nacional, Hijos de Santiago Rodríguez, Burgos, 1938

Osle a pour titre : « Qu'attend l'armée des maîtres espagnols ? ». La réponse consiste en une demande d'un enseignement militarisé : la République était naturellement antimilitariste, car « l'armée représente les principes et les vertus de la virilité » et constitue « le résumé des vertus citoyennes<sup>302</sup> ». Il revient aux maîtres d'école de contrebalancer cette influence néfaste en construisant, par l'exercice physique et l'endurcissement des corps, une jeunesse militaire et virile.

Cette volonté des autorités éducatives franquistes de créer par l'éducation de vrais hommes bien distincts des femmes, c'est-à-dire dans leur esprit des guerriers, trouve sa transposition légale dans un corpus législatif qui doit guider l'organisation des cours, mais aussi la rédaction des manuels. En ce qui concerne l'enseignement primaire, le décret du 8 mars 1938 établit clairement les fonctions de l'école dans la réaffirmation des rôles de genre. Il explique en effet que « dans les écoles de filles brillera la féminité la plus nette », grâce notamment à un enseignement tourné vers les tâches domestiques. Les garçons devront quant à eux comprendre « que la vie est naturellement militaire, c'est-à-dire sacrifice, discipline, lutte et austérité<sup>303</sup>. »

L'enseignement secondaire est quant à lui régi par la loi-cadre de septembre 1938. Cette dernière est fondatrice pour l'enseignement secondaire franquiste, car elle réoriente durablement les contenus d'enseignement afin de les mettre en conformité avec ces orientations nouvelles<sup>304</sup>. Elle aussi participe de la transmission, de la tête de l'Etat vers les enseignants et leurs manuels, de l'exigence d'enseignement d'une masculinité héroïque et guerrière :

« Lorsque, dans un temps qui n'est pas très lointain, on aura formé les jeunes intelligences en accord avec ces normes, alors on aura réalisé une totale transformation dans les mentalités de la Nouvelle Espagne, et on aura réussi à éloigner de nos milieux intellectuels des symptômes patents de décadence : le manque d'instruction fondamentale et de formation doctrinale et morale, le mimétisme envers ce qui vient de l'étranger, la russophilie et l'effémination, la déshumanisation de la littérature et de l'art, le fétichisme de la métaphore et le verbiage creux, qui caractérisaient ces derniers temps la désorientation et le

---

<sup>302</sup> J. Pemartín Sanjuán, *Los orígenes del movimiento*, Publicaciones del Ministerio de Educación Nacional, Hijos de Santiago Rodríguez, Burgos, 1938, p. 18

<sup>303</sup> BOE du 08/03/1938

<sup>304</sup> E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la historia en el Franquismo (1938-1953)* [...] p. 94

manque de vigueur intellectuelle de nombreux secteurs sociaux, tout cela en douloureuse contradiction avec le viril héroïsme de la jeunesse en action, qui répand si généreusement son sang sur le front pour sauver définitivement l'authentique culture espagnole<sup>305</sup>. »

On le voit, les conceptions genrées des hommes qui accèdent au pouvoir en 1939 se transmettent, par le biais des instructions officielles, jusqu'aux écoles et aux rédacteurs de manuels. Elles ordonnent une réorientation historiographique, un changement dans la finalité même de l'enseignement de l'Histoire. C'est par la remilitarisation des esprits, en s'inspirant des héros guerriers d'un passé idéalisé, qu'il s'agit de reconstruire des hommes.

## II. Le franquisme : de nouvelles finalités pour l'histoire

### A. *Des rêves de Francisco Franco*

En 1939, des militaires et des membres des secteurs les plus traditionalistes et passésistes de la société conquièrent le pouvoir. Le passé, ses guerres, ses conquêtes, et ses glorieux Empires, prennent dans la définition des vertus masculines des plus hauts membres de l'État une place depuis longtemps inédite.

Le film *Raza*, réalisé d'après le scénario original de Francisco Franco, nous donne accès précisément à ces représentations<sup>306</sup>. Il nous donne à voir avant tout des militaires qui font la preuve de leur courage. Il nous renseigne sur la conception de l'Histoire et, pour ce qui nous intéresse ici, à l'idéal viril, du *Caudillo*. Il met en scène l'engagement et le combat, dans les rangs de l'armée franquiste, d'un jeune officier (José) qui est érigé en modèle absolu du *vir hispanicus* et qui peut être considéré comme une « projection imaginaire et sublimée du peu athlétique et timide Franco<sup>307</sup> ». Par sa structure même, le film constitue une injonction à l'héroïsme, adressée par un père mythique dont l'identité se confond avec la nation (le père Churruca) à ses fils : il est encadré par deux scènes, qui se répondent très explicitement. La première de ces scènes peut être considérée comme la scène fondatrice du film. Elle se

---

<sup>305</sup> *Ley de la jefatura del estado español de 20 septiembre de 1938 sobre reforma de la Enseñanza media*, BOE du 23/09/1938.

<sup>306</sup> N. Berthier, *Le franquisme et son image*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, p. 7

<sup>307</sup> R. Gubern, *Raza, un ensueño del general Franco*, Madrid, Edic, 1977, p. 26

déroule durant les premières minutes<sup>308</sup>. On y voit le père Churruca avec ses enfants (dont José, le futur héros du film). Il leur enjoint de se montrer dignes de leurs ancêtres. Il revendique notamment, pour lui et sa famille, l'héritage des Almogavres, troupes mercenaires catalanes du moyen-âge. Ces derniers sont pour lui des « soldats d'élite », « toujours prêts au combat », « habiles à la manœuvre », et qui n'hésitent jamais à sacrifier leur vie. Ils deviennent les meilleurs représentants des vertus guerrières de la « race espagnole ». La valeur moralisatrice de cette scène est forte, et a l'importance d'un testament : le père Churruca embarque pour Cuba immédiatement après cette scène ; il y trouvera une mort héroïque, vêtu de son uniforme de cérémonie, au commandement de son navire.

La fonction de cette scène est de poser la question de fond du film. Cette question est celle qui travaille la société espagnole depuis le début du XXe siècle : comment sortir l'Espagne de la décadence dans laquelle elle est entrée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? La réponse donnée ensuite par le film se trouve dans la construction d'hommes espagnols dignes de leur passé grandiose et de l'héritage de leurs pères. Le spectateur assiste aux aventures des différents enfants de Churruca durant la Guerre Civile. Le film oppose les trajectoires de José (qui choisit naturellement le camp « national ») et de Pedro, le mauvais fils franc-maçon et athée, qui préfère à la carrière des armes une carrière politique dans le camp Républicain.

La scène finale du film est construite en écho avec la scène fondatrice dans laquelle le père Churruca enjoignait à ses enfants d'être à la hauteur du passé familial. Elle met en scène, en s'appuyant sur des images d'actualité (elles ont été filmées deux ans auparavant), le « défilé de la victoire » organisé par les troupes franquistes à Madrid en mai 1939. Le réalisateur introduit habilement parmi les images originales celle de José qui défile à la tête de ses troupes formées de soldats marocains. Pour conclure ce film didactique, le scénario répond de façon un peu appuyée, au moyen d'un flashback, à la problématique du film : la scène du père Churruca adressant ses conseils à ses fils réapparaît alors en surimpression sur le défilé. Le message est clair : José a effectivement su se montrer digne du passé national et familial. Il a effectivement, comme le souligne le titre du film, réussi à incarner les vertus de la « race » espagnole.

---

<sup>308</sup> J.L. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minutes 11, 12, 13

José, Officier des troupes coloniales comme l'avait été Franco lui-même, appartient à ce qui, au sein de l'armée espagnole, incarne le mieux la virilité guerrière : les troupes coloniales et les Officiers africanistes, très nombreux parmi les participants au coup d'Etat de juillet 1936, constituaient un groupe à la cohésion forte<sup>309</sup>, conscient de sa nette supériorité opérationnelle sur le reste de l'armée espagnole. Ses qualités viriles sont en opposition avec la République efféminée. Ainsi, au moment où, ayant été blessé et capturé, José passe en jugement devant un tribunal républicain, il est conspué depuis les bancs du public par une populace révolutionnaire<sup>310</sup>. Alors que les femmes sont fort peu présentes dans le film, un travelling appuyé permet de faire défiler devant le spectateur les figures féminines qui constituent cette masse. L'antipatriotisme est ici porté par une plèbe dévirilisée. Le fier officier est même physiquement pris à partie par une femme du public, au moment même où, blessé au bras et assis au banc des accusés, il venait d'accuser le Procureur républicain « d'outrage à la patrie ».



**Figure II. Capture d'image du film *Raza*, minute 40''30**

La République s'incarne dans une harpie hystérique. L'Espagne authentique et éternelle s'incarne dans un guerrier, José, dont les sources d'inspiration se trouvent dans des troupes mercenaires du moyen-âge, et dans la geste de ses ancêtres morts à Trafalgar et à Santiago

---

<sup>309</sup> G. Torres, « La reivindicación de la nación civilizada española en el discurso colonia sobre Marruecos (1900-1927) », *Cuadernos de historia contemporánea*, vol.39 [...] p. 63

<sup>310</sup> J.L Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 40''30

de Cuba en 1898. C'est ce passé glorieux et viril, qui vit notamment à travers lui, qui sauve l'Espagne de la menace bolchevique. Il aura su, comme le lui avait enjoint son père, vivre lui aussi en soldat héroïque. Il en tirera la gloire de défilier devant le Caudillo à la tête de ses troupes ; il en tirera également l'admiration sans borne de la femme qu'il aime.

José constitue donc l'Espagnol modèle. Sa virilité est une virilité héritée. Elle est celle que lui ont léguée ses ancêtres, que son père lui avait transmise comme une charge morale, et que Franco, à son tour, transmet aux Espagnols. Dans les conceptions du dictateur, le passé (comme la noblesse de la famille Churruga) oblige les descendants des héros. L'Histoire n'est pas un domaine de la connaissance prétendant à la scientificité mais une appartenance mythique et une responsabilité dont il faut être digne.

Cette conception d'une Histoire qui construit une identité et un devoir héroïques est effectivement celle que porteront largement les manuels d'Histoire.

### ***B. Les manuels du franquisme : le passé, porteur de l'âge des héros***

L'étude de la presse comme des ouvrages de vulgarisation historique, auxquelles a procédé J. Cuesta, montre que le pouvoir franquiste, globalement, « se construit sur la manipulation de la mémoire<sup>311</sup> ». Aussi n'est-il pas étonnant que l'on assiste dans les manuels, après 1939, à une modification des finalités de l'enseignement de l'histoire. Les travaux approfondis qui ont porté sur le rôle des manuels d'Histoire dans la socialisation politique et idéologique des jeunes espagnols (notamment ceux de R. Valls Montés<sup>312</sup> et E. Castillejo Cambra<sup>313</sup>) ont bien établi qu'ils sont désormais d'une homogénéité et d'un conformisme tels qu'ils l'ont rarement été, au prix d'une baisse radicale de leur niveau scientifique. Le passé n'est désormais plus censé permettre le développement de la réflexion personnelle et la formation des esprits, mais au contraire apporter des réponses précises et explicites aux problématiques du présent, selon une logique d'ensemble providentialiste<sup>314</sup>.

---

<sup>311</sup> J. Cuesta, *La odisea de la memoria* [...] p. 250

<sup>312</sup> R. Valls Montés, *Historiografía escolar española, siglos XIX – XXI*, UNED ediciones, Madrid 2007

<sup>313</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...]

<sup>314</sup> A.L. Abós, *La Historia que nos enseñaron (1937-1975)*, Madrid, Foco, 2003



Nous avons certes constaté que la revendication d'objectivité des manuels républicains était parfois un leurre ; mais après 1939, les manuels se voient attribuer une mission d'édification et de moralisation des individus beaucoup plus marquée et absolument univoque : il s'agit de participer à la résurrection de l'âge des héros. Les auteurs participent du même nouveau ton général que le film *Raza*, et appellent explicitement les élèves à imiter les acteurs historiques du passé. L'injonction à se montrer digne des ancêtres mythifiés des Espagnols devient un nouveau *topos*. Pour ne prendre que cet exemple, le manuel *Historia de España primer grado* demande en 1947 aux élèves : « Admirez la personne d'Hannibal », « Admirez, enfants, la bravoure de Viriatus » ; avant de leur enjoindre d'offrir leur « sang » et leur « vie » à la patrie<sup>315</sup>... Le ton est en cela très semblable à celui du film de Franco :

« Pensons aux ibères, celtes, et celtibères. Ils sont les premiers habitants historiques de notre patrie [...] Considérons leurs qualités. Ils étaient simples, forts, vaillants, attachés à leur indépendance et religieux.

Telles ont toujours été les vertus de notre race. Elles ont brillé avec éclat devant nos yeux durant la Guerre de Libération gagnée par notre caudillo invaincu, qui nous a libérés des cruelles griffes communistes.

Tout en tournant ses pensées vers l'Espagne, chacun doit se dire : jamais je n'oublierai les vertus de la Race espagnole. J'essaierai de les acquérir avec obstination<sup>316</sup>. »

Les manuels d'Histoire n'entendent plus écrire une Histoire qui serait source de réflexion, pourvoyeuse de concepts qui permettraient de penser le présent comme le faisaient bien des manuels républicains. Ils entendent fournir un modèle auquel se référer, dans un régime réactionnaire pour lequel le passé n'est pas seulement un exemple : il est aussi l'avenir, en ce qu'il exprime la réalité d'une éternelle race espagnole à laquelle il faut revenir.

---

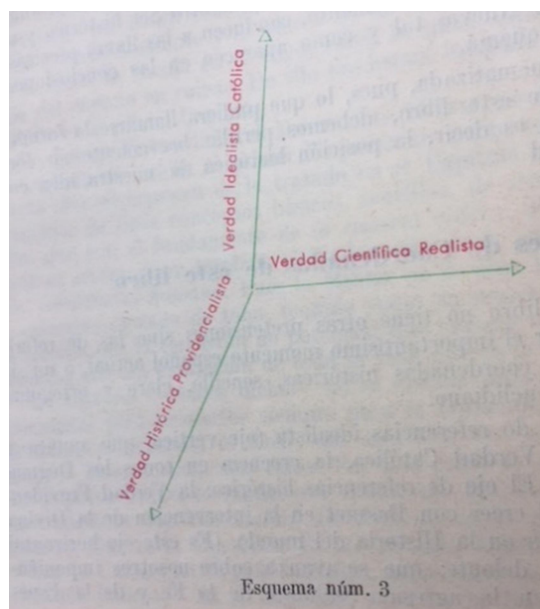
<sup>315</sup> Anonyme, *Historia de España primer grado*, Zaragoza, Luis Vives, 1947, p. 18

<sup>316</sup> *Ibidem*, p. 11

### **C. Un autre rapport à la vérité et à la complexité des acteurs historiques**

La victoire du camp « national » signifie, dans les manuels d'Histoire, un changement de rapport à la vérité historique. Les manuels élaborent un roman national déterminé par les gestes individuelles de héros mus par des forces invisibles, qui relèvent d'une pensée moins rationnelle de la réalité et qui puise au romantisme du XIXe siècle.

Ces conceptions sont théorisées, dès 1938, par le Chef du service national de l'enseignement secondaire et supérieur, José Pemartín Sanjuán, dans *Qué es 'lo nuevo'... consideraciones sobre el momento español presente*. Il y définit les trois composantes de la vérité historique, qu'il résume au moyen du schéma ci-dessous reproduit<sup>317</sup> :



Ces trois composantes de la vérité sont pensées comme inséparables. Le prix de l'absence de l'une d'entre elles serait une vérité incomplète. Il les définit ainsi :

« L'axe de référence idéaliste (l'axe vertical, qui est dirigé vers le ciel) : la Vérité Catholique, la croyance en tous les Dogmes Catholiques. L'axe de référence historique : la Vérité Providentialiste, croire avec Bossuet en l'intervention de la Divine Providence dans l'Histoire du monde. (...) Le troisième axe de référence est l'axe scientifique : la Vérité Réaliste (axe horizontal, qui déploie de gauche à

<sup>317</sup> José Pemartín, *Qué es 'lo nuevo'... consideraciones sobre el momento español presente*, Santander, Aldus, 1938, p. 30

droite sa perspective claire et coupante de vérités exactes et sèches comme des nombres)<sup>318</sup>. »

Ces conceptions entraînent dans les manuels une modification de la définition même de ce que doit être un savoir historique valide. Cette modification est évidente si l'on compare par exemple les deux éditions, de 1936 et 1944, du manuel *Nociones de historia universal* de J. Poch Noguer. Le premier chapitre a pour titre « Conception de l'histoire ». Il définit les méthodes de l'historien comme un travail sur les sources. Mais la liste des sources jugées scientifiquement valides est différente : en 1944, l'auteur ajoute aux sources archéologiques, manuscrites, etc. la « tradition » (qui « est le récit anonyme d'un fait, recueilli et transmis fidèlement depuis son origine ») ; la « légende » (« tradition altérée » par une transmission orale) ; le « folklore », « ensemble de légendes, traditions, croyances et coutumes propres à une région<sup>319</sup> » - folklore dont on sait par ailleurs l'importance dans les goûts personnels du Caudillo.

Certains auteurs, comme l'Inspecteur de l'Enseignement Primaire A. Serrano de Haro, revendiquent même le droit de reléguer parfois la vérité à un second plan. Dans le prologue du manuel *Yo soy español !* (en Français : *Je suis Espagnol !*), ouvrage destiné aux toutes premières années de l'enseignement primaire qui fut un très grand succès éditorial<sup>320</sup>, il recommande aux maîtres de pratiquer un enseignement fondé davantage sur l'émotion que sur la raison, qui stimule davantage la capacité des petits à s'émerveiller et à adhérer aux récits exemplaires de l'enseignant que leur sens critique :

« Nous voulons qu'ils [« les tout petits »] commencent à entendre les noms exemplaires et les gestes héroïques ; que le monde de Dieu et de l'Espagne entrent, tel le sel de la bénédiction, dans la levure de leur conscience qui éclot. Mais pas exactement pour qu'ils 'sachent'. La connaissance n'est pas tout. Le sentiment aussi est important ! [...] L'âme de ces enfants est d'une plasticité impressionnante quand il s'agit de garder la marque des grands exemples. Plus tard, le contact avec les âpres réalités de la vie les durcira du voile sec du scepticisme. Eh bien, profitez de ce moment avant qu'il ne passe, et que dans vos mains l'histoire, cette histoire merveilleuse de notre Espagne, soit le creuset

---

<sup>318</sup> *Ibidem*, p. 29

<sup>319</sup> J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal* [...], 1944, pp. 5-6

<sup>320</sup> En 1962 fut publiée la 25<sup>ème</sup> édition de l'ouvrage

où vous fondrez le caractère de la génération que la Patrie nous confie pour que nous la formions<sup>321</sup>. »

Moins les manuels ont en ligne de mire la vérité scientifique, plus les personnages du passé deviennent des modèles et des héros. On peut ainsi lire, dans le dernier chapitre du même manuel :

« Et les millions d'hommes qui sont morts pour l'Espagne et la foi en Jésus-Christ, et ceux qui ont bâti les cathédrales et les châteaux, et ceux qui ont découvert l'Amérique, sont mes grands-parents. (...) L'Espagne est la même aujourd'hui qu'autrefois et sera toujours la même. L'Espagne est éternelle ! Et moi, je suis une partie de l'Espagne<sup>322</sup> ! »

De tels manuels ne peuvent être que manichéens, et refuser la complexité de l'Histoire et des comportements des acteurs au profit d'une simplification, voire d'une falsification des enjeux. L'acteur historique et ses tensions internes s'effacent au profit du modèle moralisateur héroïque.

#### ***D. La censure : le refus d'une histoire froide; l'injonction à bâtir des héros***

Le régime franquiste met rapidement en place, dès ses débuts, un système destiné à contrôler et censurer les manuels scolaires<sup>323</sup>. Il établit sur ces derniers un contrôle idéologique rigoureux, qui refuse les valeurs libérales et les modèles masculins qui les accompagnent, et promeut une Histoire héroïque.

Ce contrôle des manuels doit être analysé dans le contexte général d'une mainmise drastique sur l'institution scolaire dès le début du « soulèvement national ». Il n'affecte pas uniquement les manuels, mais d'abord les enseignants (professeurs et maîtres d'école) eux-mêmes. Ils sont considérés avec suspicion par un régime qui estime officiellement qu'ils ont « forgé des générations incrédules et anarchistes<sup>324</sup> ». Ils sont très massivement épurés, dès

---

<sup>321</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español*, Madrid, editorial escuela española, 1943, p. 6

<sup>322</sup> *Ibidem*, pp. 91-92

<sup>323</sup> Un contrôle sur les manuels existe déjà durant la Seconde République. Il repose sur la publication de listes de manuels autorisés : J.L. Villalain Benito, *Manuales escolares en España, Tomo I Legislación (1812-1839)*, Madrid, UNED, 1997

<sup>324</sup> BOE du 07/12/1936

le début du « soulèvement national », à mesure de la progression des troupes<sup>325</sup>. Le Chef du Service National de l'Enseignement Secondaire et Supérieur, J. Pemartín Sanjuán, n'estimait-il pas que 75% des enseignants pouvaient être considérés comme des traitres<sup>326</sup>? C'est à ce même moment qu'est créée, par un Décret du Ministère de l'Éducation Nationale du 20 août 1938, la « Commission de contrôle des manuels scolaires » (dont l'autorité s'étend aux manuels de toutes les disciplines). Les critères de jugement des manuels qu'établit ce décret sont avant tout des critères politiques, qui visent à censurer l'ennemi politique et les auteurs dont on estime qu'ils lui seraient trop proches. La Commission se voit fixer comme objectif de « conférer à l'école, au maître et aux enfants cette saine doctrine, imprégnée d'esprit religieux et patriotique, qui constitue l'essence de notre Mouvement National<sup>327</sup>. »

Le décret fondateur d'août 1938 met à la tête de la Commission « le Sous-secrétaire de ce Ministère », et en nomme membres « Le Chef du Service National de l'Enseignement Primaire, le Chef des Archives et Bibliothèques, quatre professeurs titulaires d'une chaire de lycée et l'Inspecteur de l'Enseignement primaire ». Mais l'étude des rapports de censure révèle que dans la pratique, ce qui est déterminant, c'est l'avis du censeur (il y en a un par discipline) chargé d'établir, pour chaque manuel, un rapport préliminaire sur chaque manuel. Il est le seul à avoir un contact direct avec les manuels, et nous n'avons pas d'exemple, en Histoire, dans lequel son avis aurait été invalidé par la Commission.

En ce qui concerne l'Histoire et la Géographie, c'est à Juan de Contreras y López de Ayala, marquis de Lozoya, que cette fonction revient. Sa nomination est révélatrice de l'importance que ses créateurs accordent à la commission, puisqu'ils ont nommé à cette tâche, qui suppose une implication réelle, une personnalité intellectuelle de premier rang : Juan de Contreras est Professeur des Universités en Histoire et Histoire de l'Art, Directeur Général des Beaux-Arts, et membre de l'Académie Royale d'Histoire. Il appartient au courant traditionaliste, et collabore à la revue *Acción Española*, qui jouit dans les milieux réactionnaires d'une grande notoriété. Il a pris part dès les premières heures au « soulèvement national », avant de faire partie des Commissions d'épuration des

---

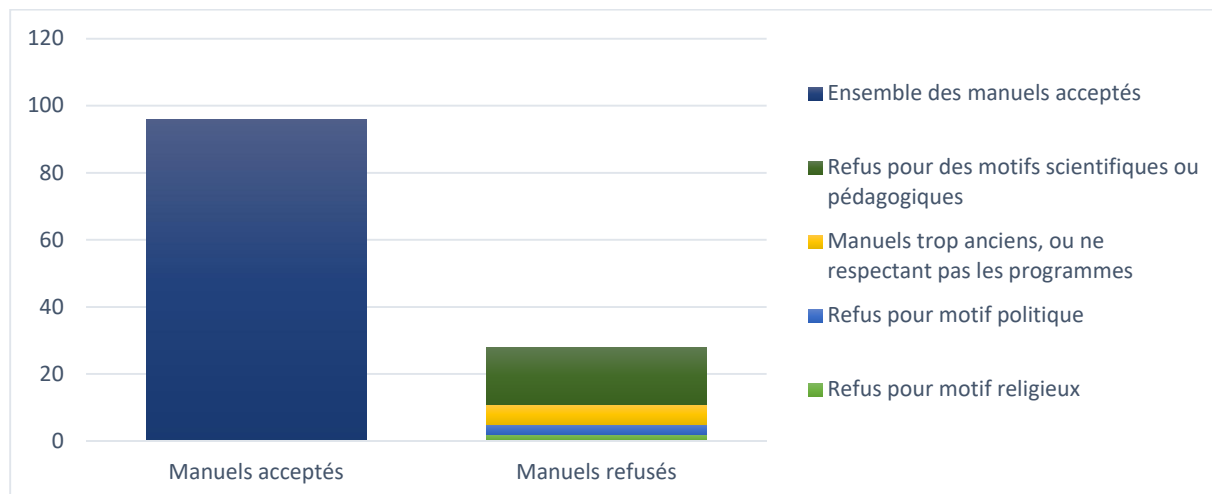
<sup>325</sup> A. Mayordomo, « Société et politique éducative dans l'Espagne franquiste », in J.L. Guereña (dir.), « L'enseignement en Espagne. XVIe-XXe siècles » ; et F. Morente Valero, *La escuela y el Estado Nuevo : la depuración del magisterio nacional (1936-1943)*, Valladolid, Ambito, 1997. Sur l'épuration des enseignants d'Histoire, voir : R. Cuesta, « El purgatorio docente », in A. Esteban Recio, M<sup>a</sup> J. Izquierdo García [...] pp. 81-108, p. 94

<sup>326</sup> G. Cámara Villar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del Franquismo* [...] p. 82

<sup>327</sup> BOE, 20/08/1938

professeurs dans la province de Ségovie<sup>328</sup>. Sa conception de l'Histoire est en cohérence avec ce positionnement idéologique, ainsi qu'avec l'orientation nationale-catholique des autorités, puisqu'il a été membre du conseil de la Fondation Menéndez Pelayo.

Les fonds conservés par les archives rendent possible une étude statistique des motifs de refus de publication adressés aux auteurs, au moins entre août 1938 et octobre 1940<sup>329</sup>, période pour laquelle ils semblent avoir été conservés dans leur intégrité. Les fonds semblent ensuite parcellaires.



**Figure III. Motifs de refus de la Commission de Contrôle des manuels d'Histoire, août 1938-octobre 1940**

Durant cette période d'un peu plus de deux ans, la Commission s'est prononcée sur un total de 96 manuels d'Histoire ou d'Histoire-Géographie. Elle a refusé son *Imprimatur* à 28 d'entre eux, et joue donc bien un rôle très actif – qui est sans doute beaucoup plus important encore si l'on prend en compte l'effet dissuasif de sa simple existence, dont atteste la grande orthodoxie des ouvrages qui lui sont proposés.

Étonnamment, la raison première des refus de publication (ou du moins, de publication à destination des élèves de l'enseignement public : les établissements confessionnels privés ne sont pas tenus de respecter les listes de manuels autorisés) réside dans la préoccupation pour leur qualité scientifique ou pédagogique. Ce qui est reproché, c'est essentiellement l'inadaptation de certains ouvrages au niveau des élèves, et en particulier un encyclopédisme trop marqué. Des ouvrages sont refusés, ou encore critiqués (avec parfois, une autorisation provisoire, limitée à l'année à venir) pour leurs longues généalogies, pour

<sup>328</sup> G. pasamar Alzuria, I. Peiró Martín, *Diccionario akal de historiadores españoles contemporàneos (1840-1980)*, Madrid, Ediciones Akal S.A., 2002

<sup>329</sup> A.G.A, caja 31/7007, legajo 9840-1

leur contenu trop dense, voire pour leur aridité pour des élèves de l'enseignement secondaire. D'autres auteurs au contraire sont félicités, comme Asian Peña, pour ses ouvrages « rédigés avec simplicité et clarté (...) du fait de l'abondance de cartes, graphiques, et images de qualité<sup>330</sup> ».

Comme on pouvait l'attendre, à aucun moment le censeur ne se préoccupe spécifiquement et explicitement de la virilité ou non des modèles masculins présents dans les manuels. Son idéologie traditionaliste l'amène par contre à refuser les analyses et les concepts historiques propices à l'émergence de héros autres que mystiques (en premier lieu) ou guerriers. Il entend promouvoir, comme modèles masculins auxquels les garçons doivent pouvoir s'identifier, des hommes mus par la foi, porteurs de valeurs nationalistes, et refuse un ton qui, trop scientifique, en viendrait à être déshéroïsant, surtout dans les manuels destinés aux élèves des petites classes.

La Commission de contrôle entend promouvoir les ouvrages qui, comme le *Historia de España primer grado* de J. Igual Merino, font preuve d'une « émotion historique et patriotique, qui éveillera sûrement chez l'enfant les sentiments les plus élevés, en lui révélant la continuité de destin d'une Espagne qu'il doit servir<sup>331</sup>. » Elle exige une Histoire qui soit aussi une histoire des héros de l'Espagne. Elle reproche à Rafael Montilla y Benítez de ne pas parler suffisamment des exploits du Cid. Ses membres rejoignent ici les préoccupations des idéologues franquistes qui demandaient, comme José Pemartín Sanjuán, Chef du Service National d'Enseignement Supérieur et Secondaire du Ministère de l'Éducation Nationale, une politique « des héros, et pas des médiocres ; de l'inégalité et pas d'un égalitarisme nivelant<sup>332</sup>. »

Il est donc logique qu'elle censure à plusieurs reprises les manuels de l'historien catalan et modernisateur J. Vicens Vives, et des auteurs de manuels qui lui sont proches : elle leur reproche une histoire trop peu héroïque, et un ton général peu adapté. Nous verrons que ces auteurs se caractérisent par leur capacité à jouer avec les limites de ce qu'il est possible d'écrire, afin de continuer à promouvoir les valeurs libérales qui sont les leurs. Ils utilisent notamment les éléments stéréotypés du discours historique pour introduire des éléments idéologiquement non conformes. Nous verrons par exemple plus avant que Jaime Vicens

---

<sup>330</sup> AGA leg. 20259

<sup>331</sup> AGA leg. 20259

<sup>332</sup> J. Pemartín, *Qué es lo nuevo?* Madrid, Espasa Calpe, 1940, p. 82

Vives fait partie des auteurs qui, le mieux, savent tirer profit du chapitre sur l'Athènes classique pour continuer à dresser l'éloge de la démocratie contre les dictatures. Ce dont il résulte des modèles masculins en totale divergence avec les valeurs officielles, qu'il s'agisse de Périclès en champion des libertés et droits civiques, du citoyen grec actif dans la cité, ou encore (alors que la politique économique du franquisme est fondée sur l'autarcie) du marchand ouvert sur les cultures étrangères, facteur de dynamisme économique et culturel. Cette stratégie de contournement ne facilite pas le travail des censeurs, qui peinent à s'appuyer sur des critères de refus objectifs et précis. Ils ne sont pas prêts cependant à renoncer à leurs héros guerriers. Ainsi, en 1944, sont refusés deux manuels proposés par les éditions Teide (dont J. Vicens Vives est copropriétaire). Le premier est signé de J. Vicens Vives lui-même, le second, de son ami d'enfance et Professeur titulaire d'une chaire de Lycée, Santiago Sobrequés. Contrairement aux refus qui concernent d'autres auteurs, ceux-ci ne sont quasiment pas justifiés dans le rapport émis par la Commission de contrôle, qui leur reproche officiellement de « ne pas être en accord avec les programmes officiels ». Ce motif de refus est très suspect, non seulement parce que tel n'est pas réellement le cas, mais aussi parce qu'un document manuscrit d'usage interne à la commission indique que ces manuels ne peuvent être autorisés du fait de leur « ton général ».

Au fond, ce qui pose problème chez Vicens Vives, c'est que son ton jugé trop froid n'est pas compatible avec l'histoire nationaliste-héroïque que le régime entend promouvoir. Déjà en 1940, un décret officiel avait interdit la diffusion d'une Encyclopédie du majorquin Porcel, jugé « peu expressif sur les questions patriotiques<sup>333</sup> ». Un rapport émis en 1951 à propos d'un autre manuel publié aux éditions Teide explique que « Monsieur Vicens Vives, dans le prologue, souligne les mérites de ce livre, 'dans lequel les entreprises hispaniques n'ont pas besoin des faux atours des dithyrambes' » ; l'auteur du rapport considère que lesdits atours seraient pourtant nécessaires pour faire percevoir le « vrai sens » de l'Histoire, auquel les élèves ne peuvent accéder à travers « un froid récit<sup>334</sup> ». On retrouve ici les accents du scénariste Francisco Franco, ainsi que sa conception personnelle de l'enseignement de l'histoire : dans le script original de *Raza*, le héros José condamne l'étude de l'Histoire dans les écoles, décrite comme « la répétition des récits froids et sans âme de quelque médiocre

---

<sup>333</sup> BOMEN du 15/04/1940 et 08/07/1940

<sup>334</sup> A.G.A leg. 31/7005



auteur ; les épisodes de l'Histoire sans feu ni chaleur... paragraphes et mots qu'emporte le vent<sup>335</sup>. »

Même si cette question est pour elle secondaire, la Commission de censure mise en place en 1938 converge donc elle aussi vers l'abandon de la froide distanciation historique et pour la construction de modèles masculins héroïques qui sont autant de modèles identificatoires pour les jeunes élèves. Elle participe, même modestement, à l'hégémonie, dans les manuels, d'un roman national qui confère au *vir hispanicus* une atavique virilité guerrière. C'est notamment aux chapitres qui portent sur l'Antiquité que revient cette tâche.

### **III. L'Antiquité : la naissance de l'Espagnol héroïque**

#### ***A. Au plus profond du vir hispanicus : résistance physique et instinct guerrier***

J. Álvarez Junco a montré que le roman national espagnol tel qu'il se développe au XIXe siècle au moment de l'affirmation de l'idée nationale débute systématiquement par la description d'une péninsule ibérique paradisiaque et plus que toute autre dotée de richesses par la nature. C'est dans ce cadre que se serait développé « l'Espagnol ». Il aurait été d'abord un être pur et frugal que les contacts avec les peuples étrangers (attirés par lesdites richesses) auraient ensuite fait sortir de l'innocence originelle. Cette pureté n'aurait pas été un obstacle à des caractéristiques plus martiales, notamment l'esprit d'indépendance, la bravoure, le goût pour la guerre<sup>336</sup>. E. Martínez Tortola souligne la présence de ce même récit dans les manuels d'Histoire publiés entre 1938 et 1953<sup>337</sup>. Le regard que nous portons ici sur la construction des modèles masculins nous conduit à mettre l'accent sur un aspect complémentaire de cette mise en récit de l'Antiquité « nationale » : les manuels font de cette période l'enfance du peuple espagnol, dont ils construisent l'Histoire selon la trame de la croissance et de l'émancipation progressives d'un enfant.

---

<sup>335</sup> J. de Andrade, *Raza, anecdotario para el guión de una película*, 2<sup>ème</sup> édition, Madrid, Ediciones Numancia, 1944, p. 70

<sup>336</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une idée collective au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, pp. 146-156

<sup>337</sup> E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la historia en el Franquismo (1938-1953)* [...] pp. 214-218

Ce récit s'appuie sur les mythes issus de l'historiographie du XIXe siècle pour construire le *vir hispanicus* sur une base physique, qui lui est donnée à la naissance et à partir de laquelle il va devenir un vrai homme. Cette base physique est celle de l'Ibère, du Celte et du Celtibère, qui peuplaient l'Espagne avant l'arrivée des Romains, et dont les manuels s'accordent à souligner la robustesse, l'endurance et la résistance au mal. Ils sont en premier lieu un corps, une force physique mal disciplinée et quasi-animale, auxquels s'ajouteront ensuite les éléments qui le civiliseront et en feront un adulte abouti. Solides guerriers, ils ont laissé en héritage aux Espagnols modernes leurs qualités militaires.

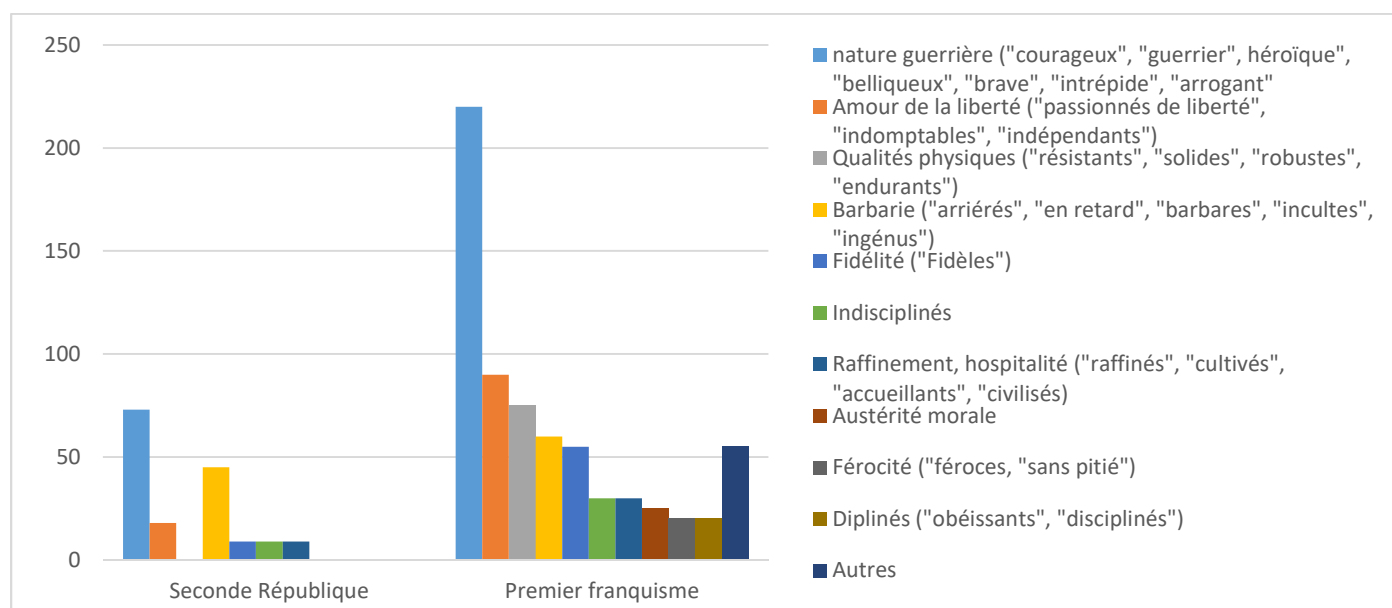
Dans ce récit, il appartient en effet aux Phéniciens et aux Grecs, venus implanter des colonies en Espagne, d'éveiller le *vir hispanicus* au savoir et aux échanges, bref de l'éduquer. La Grèce est pensée comme l'école de l'Espagne et, nous le verrons, son impact sur l'histoire de l'Espagne est plus que surestimé. L'intervention des Romains permet dans un troisième temps de discipliner cet enfant turbulent, par le sens de l'ordre, l'établissement des lois. Après son baptême au moment de la christianisation de l'Espagne (qui était totalement absente des manuels républicains), il peut enfin devenir un homme accompli et autonome : la naissance d'un premier Etat espagnol indépendant, avec l'établissement au Ve siècle d'un royaume wisigoth en Espagne, marque son accession à l'âge adulte et son émancipation définitive. S'il connaîtra ensuite des vicissitudes, et s'endurcira dans le combat contre les musulmans, il ne fait en effet pas de doute, que dans les manuels, c'est bien à partir de l'époque wisigothique que l'Espagnol est totalement un Espagnol.

Cet Ibère, Celte ou Celtibère qui forme le substrat sur lequel se construit le *vir hispanicus* de l'époque franquiste est d'abord un brave, une incarnation du courage et de la force guerrière. L'étude statistique des qualités qui lui sont attribuées met en avant une nature belliqueuse et un esprit d'indépendance dont *Astérix le Gaulois* ne rougirait pas. Son héroïsme prend, après 1939, valeur exemplaire. Il devient un objet central de l'enseignement que portent les manuels. Il s'intègre, plus largement, dans la « rhétorique de sacrifice, héroïsme et austérité<sup>338</sup> » dont M. Yusta montre qu'elle caractérise les positions officielles du régime.

---

<sup>338</sup> J. canal (dir.), *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 216

L'étude statistique des qualités que les manuels du premier franquisme lui attribuent fait apparaître très clairement le renforcement après 1939 de la nature guerrière et physique du « fond » de l'homme espagnol.



**Figure IV. Qualités (adjectifs, adverbes, noms) des Ibères, Celtes et Celtibères, en nombre de mentions pour cent manuels<sup>339</sup>**

Les manuels incluent alors de longues listes de qualités morales et physiques (essentiellement militaires), qui tendent à se surimposer au récit des événements. Les adjectifs les plus fréquemment utilisés pour les décrire relèvent du champ lexical de la guerre. Les premiers « Espagnols » sont définis d'abord comme « patriotes », « belliqueux », « courageux », « stoïques face à la mort ». L. Ortiz Muñoz écrit ainsi en 1940 des Celtibères qu'ils « constituent la base la plus ancienne du type et du tempérament espagnols. Ils étaient forts par l'endurance de leur corps, de caractère ardent et spécialement fidèles (...) leur caractère vigoureux et leur bravoure indomptable finirent toujours par triompher sur ceux qui les dominaient<sup>340</sup>. »

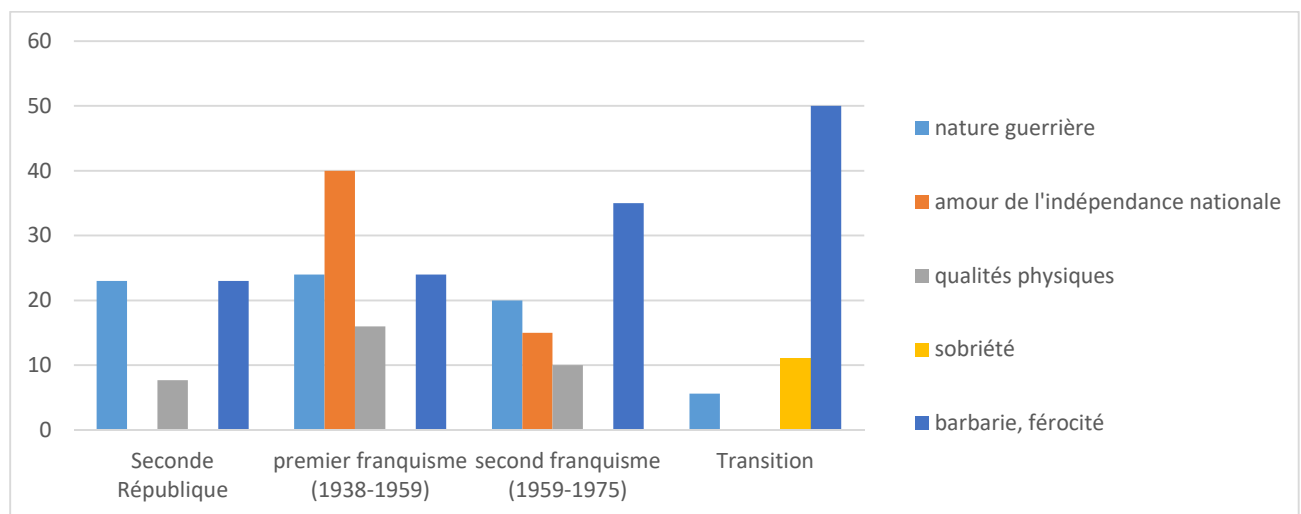
Les ouvrages rédigés par des auteurs catalans et plus modernes, comme Jaime Vicens Vives et Santiago Sobrequés, reproduisent les mêmes *topoi* héroïques : Le manuel *Agora* explique ainsi en 1955 que ces peuples étaient composés de « gens sobres, combattifs, arrogants, et très belliqueux (...) agiles cavaliers et agiles au maniement des armes », qui « aimaient leur

<sup>339</sup> Sur l'ensemble de ce travail, la précision « en nombre de mentions pour cent manuels » signifie que les données statistiques proposées sont ramenées, pour chaque période, à cent manuels.

<sup>340</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I, Madrid, Editorial Magisterio español, 1940, p. 17

liberté au point de préférer se suicider à être faits prisonniers<sup>341</sup> ». Il est logique qu'ils se soient opposés aux Romains « avec leurs qualités innées de courage, endurance, patriotisme et noblesse<sup>342</sup> ».

Cette volonté de militarisation des premiers Espagnols s'appuie aussi sur le renforcement des qualités héroïques des plus guerriers d'entre eux : les peuples du Nord-Ouest de la péninsule furent « les derniers défenseurs de la liberté péninsulaire<sup>343</sup> », c'est-à-dire des dernières régions à avoir été conquises par les Romains. Plus que tous les autres, ils sont donc « vaillants », « forts », et surtout « indomptables » - terme qui revient fréquemment pour les désigner. On peut lire en 1940 dans la *Nueva enciclopedia escolar grado primero*, à propos des guerriers cantabres que « on dit que (*sic*) soumis aux tortures de la croix, ils chantaient des hymnes de guerre<sup>344</sup> ». La virilité guerrière devient même chez eux une condition au droit à l'existence pour les hommes (les femmes ne sont visiblement pas concernées par cette obligation) : « Chez les Cantabres, on pratiquait l'euthanasie (...) pour les vieillards et pour ceux qui étaient inaptes à la guerre<sup>345</sup>. »



**Figure V. Qualités attribuées aux peuples du Nord-Ouest péninsulaire (adjectifs, adverbess et noms), pour cent manuels**

L'idée d'un changement total, après 1939, de ce qu'il y aurait de plus profond dans la nature de l'homme espagnol, doit cependant être nuancée.

<sup>341</sup> J Vicens Vives, S. Sobrequés, *Agora curso de historia mundial*, Barcelona, editorial Teide, 1955, p.38

<sup>342</sup> *Ibidem*, p. 5

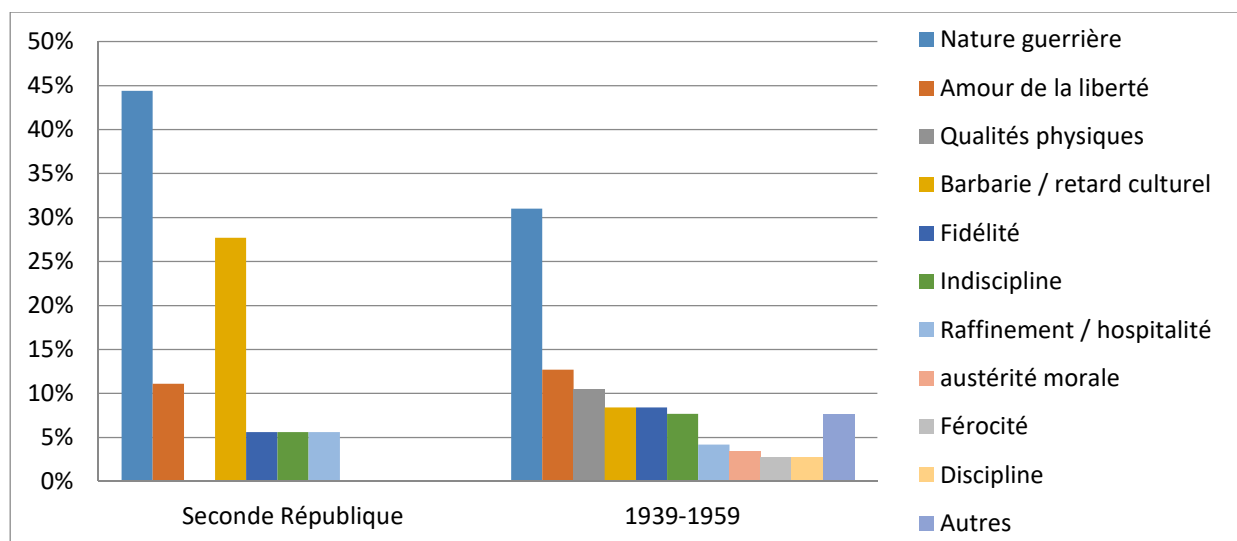
<sup>343</sup> F. Arranz velarde, *la edad antigua*, Santander, Talleres tipográficos J. Martínez, 1934, p. 25

<sup>344</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado 1ero [...]*, 1940, p. 22

<sup>345</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1947, p. 14

Cette construction de l'enfance du *vir hispanicus* est en effet déjà présente sous la Seconde République dans certains manuels, essentiellement des *Enciclopedias*, ou des manuels destinés aux élèves de l'école primaire – et singulièrement ceux qui, publiés notamment par les maisons d'édition confessionnelles, font preuve d'un faible niveau scientifique<sup>346</sup>. Ils proposent un récit historique simplifié, stéréotypé, et accordent en outre davantage d'importance à l'Histoire de l'Antiquité. Cette narration est alors (et demeurera) globalement moins présente dans les manuels à l'ambition scientifique élevée, notamment ceux destinés aux classes de lycée.

Si l'on compare les qualités attribuées aux peuples préromains avant et après 1939 non plus en valeurs absolues mais en pourcentage du total des qualités qui leur sont attribuées, il apparaît que les manuels du franquisme n'inventent pas un « nouvel homme » espagnol. Ils se contentent en fait de reprendre, systématiser et amplifier un discours qui leur préexiste. C'est la fréquence avec laquelle les manuels répètent ce discours qui conduit, en réalité, à un changement global de nature du *vir hispanicus*. Pas plus qu'il n'invente un nouveau discours historique, le franquisme n'impose une conception nouvelle de l'homme.



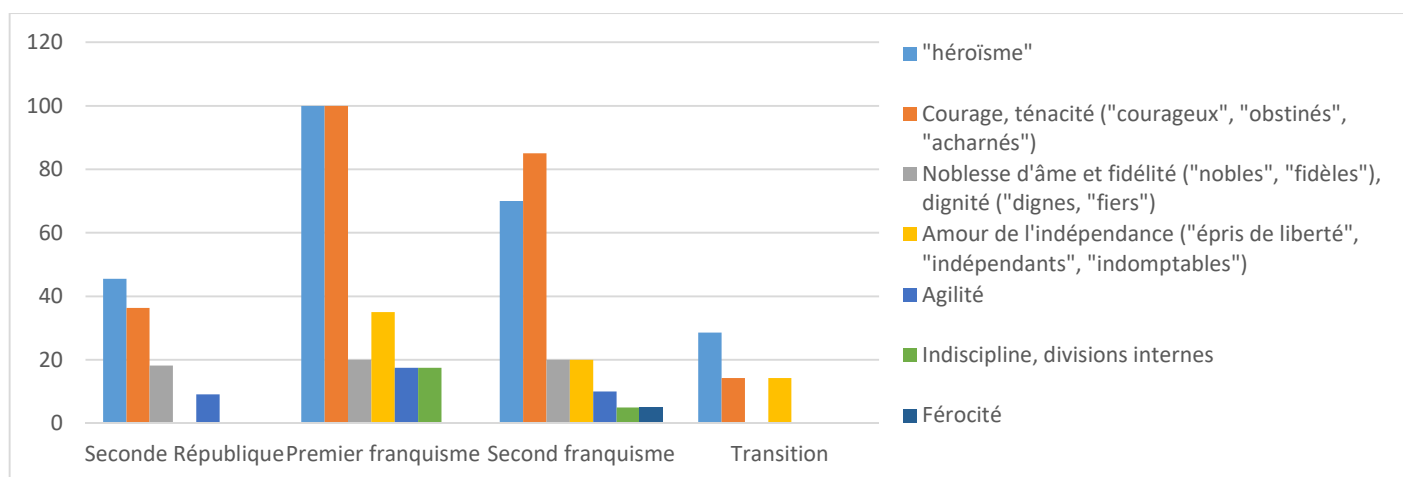
**Figure VI. Qualités attribuées aux Ibères, Celtes et Celtibères (adjectifs, en pourcentage du total)**

<sup>346</sup> Voir par exemple, aux éditions Luis Vives (ensuite Edelvives) : *Historia de España primer grado*, Barcelona, Luis Vives, 1934 ; ou, aux éditions Seix y Barral : Anonyme, *Resumen de historia de España*, Barcelona, Seix y barral, 1934

## B. Grands moments de l'héroïsme des premiers espagnols

Reprenant ici aussi des éléments de récit hérités de l'historiographie du XIXe siècle<sup>347</sup>, les manuels soulignent l'importance de trois grands moments qui sont censés démontrer la nature héroïque des premiers Espagnols : le sacrifice de la ville de Sagunto face aux Carthaginois, la résistance de Viriatus et le sacrifice de Numance face aux Romains.

L'insistance sur ces trois moments fondateurs de l'héroïsme national se renforce après 1939. Les hommes qui y ont pris part participent désormais à l'édification de cet homme re-virilisé qui, pour reprendre les termes de la loi-cadre de septembre 1938, tourne le dos à « l'effémination » qui le menace. Les manuels insistent d'abord sur leur « héroïsme » (catégorie statistique qui ne comprend que le seul adjectif « héroïque »), puis sur leur courage (catégorie un peu différente, qui inclut tous les autres termes comme « brave », « courage ») et enfin sur leur attachement à « l'indépendance » nationale :



**Figure VII. Qualités attribuées aux populations ibériques lors des sièges de Sagunto et de Numance (nombre d'adjectifs pour cent manuels)**

A partir de 1939, les informations qui permettent de souligner la grandeur du sacrifice consenti par les Saguntais se multiplient, conférant une valeur bien supérieure à cet épisode.

Dans le *Manual de la Historia de España* (1939) on peut ainsi lire en 1939 que :

« Hannibal n'avait pas compté avec le fait que Sagunto, bien que colonie grecque et alliée de Rome, était peuplée d'Espagnols, qui aimaient courageusement leur patrie et considéraient indigne une reddition. Les attaques directes échouèrent

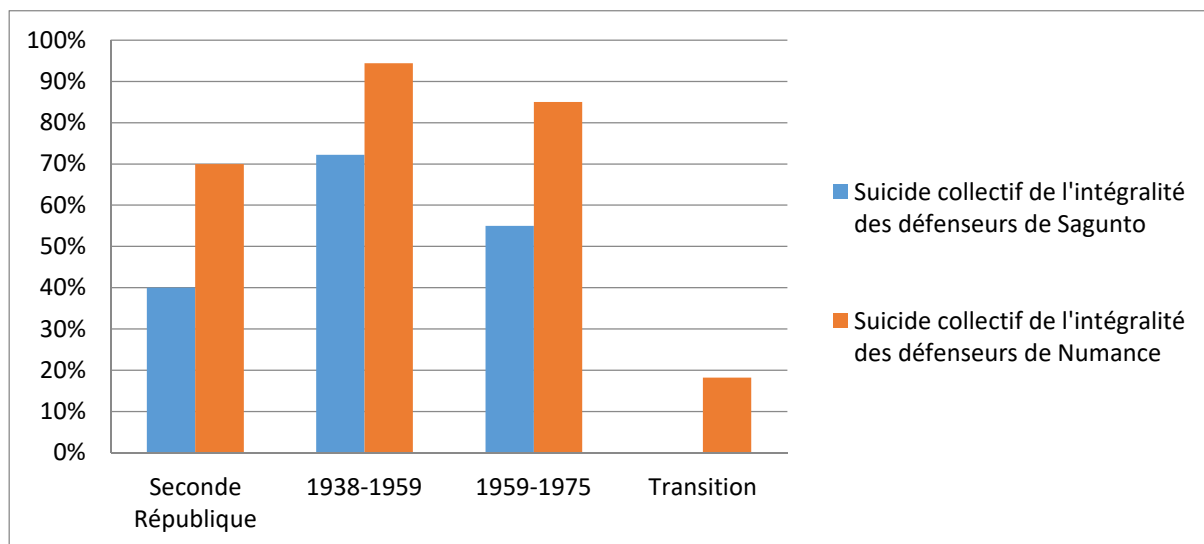
<sup>347</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne, la difficile construction d'une identité collective au XIXe siècle* [...] pp. 152-153

face à la courageuse résistance de Sagunto, et alors Hannibal se décida à l'encercler et à en faire le siège.

(...)

Jusqu'à ce que, à la fin, se voyant perdus, ils décidèrent de mourir plutôt que de se rendre. Ils érigèrent au centre de la ville un immense bûcher, sur lequel ils jetèrent toutes les richesses des maisons, se jetant ensuite dans bien des cas eux-mêmes au feu.<sup>348</sup> »

C'est le siège de Numance qui occupe la place la plus importante dans ce processus d'héroïsation des ancêtres fondateurs de l'Espagne. Durant le premier franquisme, son étude devient systématique : le pourcentage des manuels (qui abordent l'Histoire antique) dont il est absent passe de 27,8% à 5,6%.



**Figure VIII. Proportion des manuels faisant mention d'un suicide collectif à Numance et à Sagunto**

Les deux épisodes sont davantage présentés comme se terminant par un héroïque suicide collectif après 1939 : alors que, avant cette date, seuls 40% et 70% respectivement des manuels expliquaient que les Saguntais et Numanciens avaient préféré le suicide collectif à la reddition, la proportion s'élève à 70% et 94,4% entre 1939 et 1959.

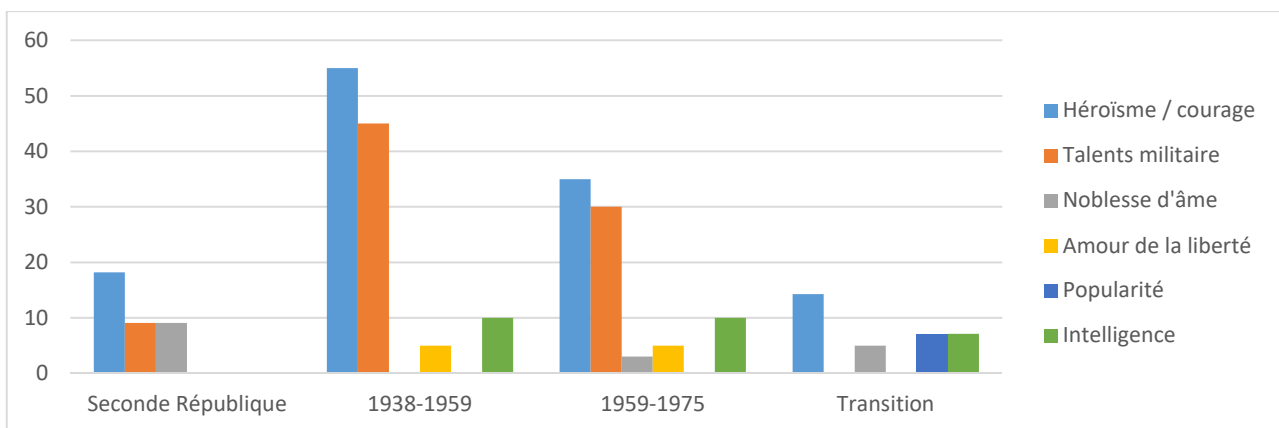
Cet unanimisme à propos du suicide des Numanciens mérite d'autant plus d'être souligné qu'il ne concerne pas les historiens latins sur lesquels les auteurs de manuels se fondent : Appien (deuxième siècle après J.C), notamment, explique qu'une partie de la population s'est rendue. Ce suicide collectif est, après 1939, décrit en des termes très souvent

<sup>348</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...], pp. 19-20

grandiloquents et convenus, qui se répètent d'un manuel à l'autre, expliquant notamment que « après une résistance héroïque, ils préférèrent mourir que se rendre<sup>349</sup>. » Le *Curso de Historia de España*, pourtant publié aux modernes éditions Teide, fait lui aussi de cette résistance qui aurait duré (nous dit-il) huit ans, un moment porteur d'une forte portée morale, d'une forte injonction au sacrifice guerrier :

« Méditez un peu sur l'héroïsme et les valeurs des Numanciens ; votre maître vous dira que ces cas ne furent pas uniques dans l'histoire de l'Espagne<sup>350</sup>. »

Un grand soin est mis aussi à faire de la geste de Viriatus (que, pour simplifier, on pourrait définir comme une forme de Vercingétorix espagnol) un épisode édifiant. S'inscrivant dans la mise en place en Espagne d'une « doctrine du caudillisme » légitimatrice du régime franquiste<sup>351</sup>, les manuels font de lui le premier personnage de l'Histoire à porter le titre de « Caudillo ». Ils définissent avec emphase les qualités qu'il incarne.



**Figure IX. Qualités attribuées à Viriatus dans les manuels d'histoire (moyenne, pour cent manuels)**

Il apparaît clairement que l'on peut parler, à propos des chapitres qui portent sur l'Antiquité, de la construction par les manuels du franquisme d'un « âge de l'héroïsme ». Ils se peuplent de personnages qui contribuent à faire s'effacer l'histoire derrière la geste guerrière et l'anecdote exemplaire. Ils sont tous plus héroïques les uns que les autres. On peut lire par exemple, dans *l'Enciclopedia cíclico pedagógica*, en 1943, que « l'héroïsme de Numance rivalise avec l'héroïsme de Sagunto<sup>352</sup> ». On assiste ainsi, après la Guerre Civile, à un

<sup>349</sup> Anonyme, *Curso de historia de España* [...], 1950, p. 9

<sup>350</sup> Anonyme, *Curso de historia de España*, Barcelona, Teide, 1950, p. 12

<sup>351</sup> E. Moradiellos García, « La doctrina del caudillaje en España: legitimidad política y poder carismático durante el franquismo », *Hispania*, vol LXXVI, n°254, 2016, pp. 789-817

<sup>352</sup> J. Dalmáu Carles, *Enciclopedia cíclico pedagógica* [...], 1943, p. 333



phénomène d'inflation de « l'héroïsme », au point que le terme en vient lui-même à nécessiter d'être renforcé par un qualificatif. J. Tormo Cervino explique ainsi que Numance constitue « un exemple d'un héroïsme extrême<sup>353</sup> ».

Ce poids de l'héroïsme et du courage guerrier n'est pas dénué de préoccupations idéologiques immédiates. Lorsqu'Agustín Serrano de Haro explique que les Saguntais firent preuve d'un « courage indomptable », et qu'ils n'avaient « peur ni de la faim ni de la mort », c'est aussi pour montrer que « l'écho de Sagunto résonne encore dans les ruines glorieuses de Tolède et dans les broussailles sauvages de la Sierra Morena<sup>354</sup> ». L'*Enciclopedia práctica* Antonio Fernández explique en 1953 que Viriatus fut, par « sa force et sa robustesse physiques » et sa « grande âme aux sentiments élevés », « un précurseur de nos splendides caudillos<sup>355</sup> ».

### ***C. Le fond de l'âme espagnole : une virilité stoïque***

Cet héroïsme des ancêtres fondateurs du peuple espagnol est d'abord un héroïsme de la souffrance, qui consiste à savoir endurer les épreuves et les privations.

Les grands moments de cet héroïsme sont, nous l'avons vu, essentiellement des batailles défensives, des sièges de villes. Les Espagnols seraient, de façon innée, pourvus de cet « héroïsme du siège », que l'on constate dans les grands moments de l'histoire comme peuvent l'être la résistance des villes de Numance ou de Saragosse (en 1808-1809 pour cette dernière) et dont les travaux en cours de H. Siou montrent qu'au XIXe siècle il a été érigé en symbole national<sup>356</sup>. Il serait attaché à leur race et ferait partie de ce leg éternel des Celtibères. C'est ce que montre cette reprise (au mot près) par un manuel d'orientation très conservatrice publié aux éditions Edelvives en 1949, d'un développement originellement

---

<sup>353</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España*, Alcoy, editorial Marfil S.A., 1951, p. 19

<sup>354</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 27

<sup>355</sup> A. Fernández, *Enciclopedia práctica Antonio Fernández* [...] p. 62

<sup>356</sup> H. Siou, « La fase inicial de mitificación de los sitios de Zaragoza : un enfoque a partir de los primeros relatos (1808-1860), in C. Forcadell, C. Frías (dir.), *X Congreso de Historia local de Aragón*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2017, pp. 335-343

publié (au milieu du XIXe siècle) par le libéral Lafuente<sup>357</sup> dans son *Histoire générale de l'Espagne*<sup>358</sup> :

« Qui ne voit se révéler ce même génie, de Sagunto à Saragosse, d'Hannibal à Napoléon ? Peuple singulier ! Quelque époque que l'historien étudie, il trouve en lui le caractère primitif, créé en ces temps qui échappent à sa chronologie historique<sup>359</sup>. »

Les Espagnols auraient hérité de vertus de résistance. Ils seraient ainsi exceptionnellement « durs au froid et à la faim<sup>360</sup> ». Ils sont souvent qualifiés de « sufridos », terme difficilement traduisible en Français mais que le Dictionnaire de la Royale Académie définit comme « qui souffre avec résignation<sup>361</sup> ». La géologie elle-même participe de la construction d'un discours sur la virilité stoïque de l'Espagne. Lisons les toutes premières lignes du *Manual de la Historia de España* :

« L'Espagne est la terre la plus à l'Ouest de l'Europe, entre l'Océan Atlantique et la Mer Méditerranée. Il est très possible que ces deux mers, aux premiers temps du monde, furent occupées par des continents de terre qui, ensuite, s'enfoncèrent dans une grande catastrophe ou tremblement de terre, et furent recouvertes par les eaux. Dans ce cas, l'Espagne est comme le nœud central qui unissait ces deux morceaux de terre et qui, lorsque ces derniers s'enfoncèrent, demeura, seule et courageuse, dressant la tête par-dessus les mers<sup>362</sup>. »

Cette mise en récit du passé national associe virilité et verticalité, selon la logique binaire mise en évidence par l'anthropologue F. Héritier<sup>363</sup>. En cela elle s'intègre dans l'analyse que fait Z. Box de la construction, par le discours phalangiste, de la « ligne droite » (opposée à la courbe, molle et dévirilisante) comme métaphore du masculin et de la force de volonté<sup>364</sup>. Elle voue l'homme espagnol à la guerre et à la souffrance. Elle est notamment impulsée par

---

<sup>357</sup> Cette intégration de l'historiographie libérale au roman national scolaire espagnol a été bien mise en évidence par R. Valls Montés : R. Valls, *Historiografía escolar española, siglos XIX – XXI*, Madrid, UNED ediciones, 2007, p. 55

<sup>358</sup> M. Lafuente y Zamaolla, *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días*, discurso preliminar, edición Juan-Sisinio Pérez Garzón, Urgoiti editores, Pamplona, 2002, p. 11

<sup>359</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 143

<sup>360</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 28

<sup>361</sup> *Diccionario de la Real academia española*, consultation en ligne le 02/04/2018

<sup>362</sup> Anonyme, *Manual de la Historia de España segundo grado* [...] p. 7

<sup>363</sup> F. Héritier, « Modèle dominant et usage du corps des femmes », in F. Héritier, J.L. Nancy, *Le Corps, le Sens*, Paris, Seuil, 2007, pp. 15-18

<sup>364</sup> Z. Box, « Masculinidad en línea recta », N. Aresti Esteban, K. Peters, J. Brühne (dir.), *¿La España invertebrada ? Masculinidad y nación a comienzos del siglo XX*, Granada, Comares, 2016, pp. 223-238, p. 230

le Vice-secrétariat à l'Éducation Populaire qui est jusqu'en 1945 aux mains du secteur phalangiste et constitue une forme de ministère de la propagande. Il a publié en 1942 un ouvrage, *Carácter y labor de España*,<sup>365</sup> (en Français : *Caractère et œuvre de l'Espagne*), qui porte en sous-titre « pour une interprétation de l'histoire espagnole ». On en retrouve ensuite des éléments dans les manuels d'Histoire. L'ouvrage *Geografía e Historia de España*, par exemple, en reprend un extrait, qui est proposé aux élèves comme document :

« Dans tous les phénomènes de portée universelle où se décide un changement transcendant pour l'Europe et, en définitive, pour le monde, nous trouvons l'Espagne en première ligne. Mais il n'y a pas de création sans souffrance. Et c'est comme si l'Espagne assistait à l'évolution permanente de l'histoire occidentale en laissant à chacune de ses étapes des traces de sang. C'est à cela que la condamne le caractère universaliste qui marque toute son histoire.

(...)

Il y a un dessein qui nous pousse à être l'avant-garde de quasiment tous les conflits européens, dont les parties en conflit viennent chercher le triomphe ou la déroute, en premier lieu, en Espagne<sup>366</sup>. »

On lit ensuite une longue liste des conflits de dimension mondiale qui, selon cette conception providentialiste de l'Histoire, se seraient réglés en Espagne : les guerres puniques, la rivalité entre César et Pompée, entre Marius et Sylla, la lutte pour la survie de l'Europe chrétienne contre les Mahométans puis contre les Turcs, la découverte de l'Amérique, la Guerre de Cent ans (*sic*), la lutte contre le Protestantisme, puis contre le libéralisme, « et ensuite entre les fascistes et les marxistes. En résumé : l'Espagne ouvre généralement de son sang le chemin de l'Europe (...) Grandeur et douleur de notre destin universel<sup>367</sup> ».

La nature « héroïque-stoïque » de l'homme espagnol l'aurait prédisposé à la guerre et au Christianisme, parce que tous deux exigent de se sacrifier. Son affirmation repose sur la virilisation guerrière du stoïcisme de Sénèque. Ce dernier est très présent dans les manuels publiés durant le premier franquisme : on le trouve dans un manuel sur deux parmi ceux qui traitent la période antique.

---

<sup>365</sup> Anonyme, *Carácter y labor de España (para una interpretación de la historia española)*, Madrid, ediciones de la vicesecretaría de educación popular, 1942

<sup>366</sup> Anonyme, *Geografía e historia segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 141

<sup>367</sup> *Idem*

Sénèque est d'abord nationalisé, puisqu'il est présenté comme « espagnol », alors qu'il ne vécut que peu de temps dans la ville de Cordoue avant de rejoindre l'Italie, dont il est d'ailleurs probablement natif. Le sens historique de son action nous est indiqué dans le manuel publié par les Pères maristes *Geografía e Historia de España 2º grado* : il a « condensé l'esprit espagnol » avant de le répandre « dans tout l'Empire Romain<sup>368</sup> ». Le stoïcisme est dénaturé afin de lui donner un contenu martial, comme le montre le choix, dans le même manuel, de cette courte citation attribuée à Sénèque :

« Reste ferme et droit, qu'au moins on puisse toujours dire de toi que tu es un homme<sup>369</sup>. »

La consultation de ce qu'écrivaient les auteurs de manuels quelques années auparavant montre que c'est volontairement que cette pensée est déformée et virilisée, car la réalité des idées stoïciennes était bien connue des auteurs de manuels. Arranz Velarde, par exemple, écrivait en 1934 que « l'idéal de Sénèque est la tranquillité ou le repos de l'âme (*sophrosyne*), à travers la pratique de la vertu<sup>370</sup>. »

#### ***D. L'Espagnol stoïque des origines n'est pas mort.***

La combativité des Espagnols a certes pu être émoussée au cours des siècles : comment expliquer sinon, dans une conception traditionaliste, le déclin de l'Espagne et la perte de l'Empire ? Mais au fond, la nature héroïque de l'Espagnol, sa tendance atavique au sacrifice, demeurent. Son « soulèvement unanime » contre les troupes napoléoniennes au moment de la Guerre d'Indépendance Espagnole, notamment, en serait la preuve.

Ce dernier conflit occupe une place centrale au sein du roman national espagnol. Il est, tant dans l'historiographie traditionaliste que dans l'historiographie libérale, le moment de la naissance de l'unanimité nationale. Il constitue le moment historique de référence de la mythologie nationaliste espagnole telle qu'elle s'exprime au XIXe siècle et durant le premier tiers du XXe siècle, au prix d'un certain nombre de falsifications historiques qui ont été bien mises en évidence par J. Álvarez Junco : invocation de la défense d'une indépendance que le changement de dynastie auquel Napoléon I<sup>er</sup> venait de procéder ne remettait nullement en

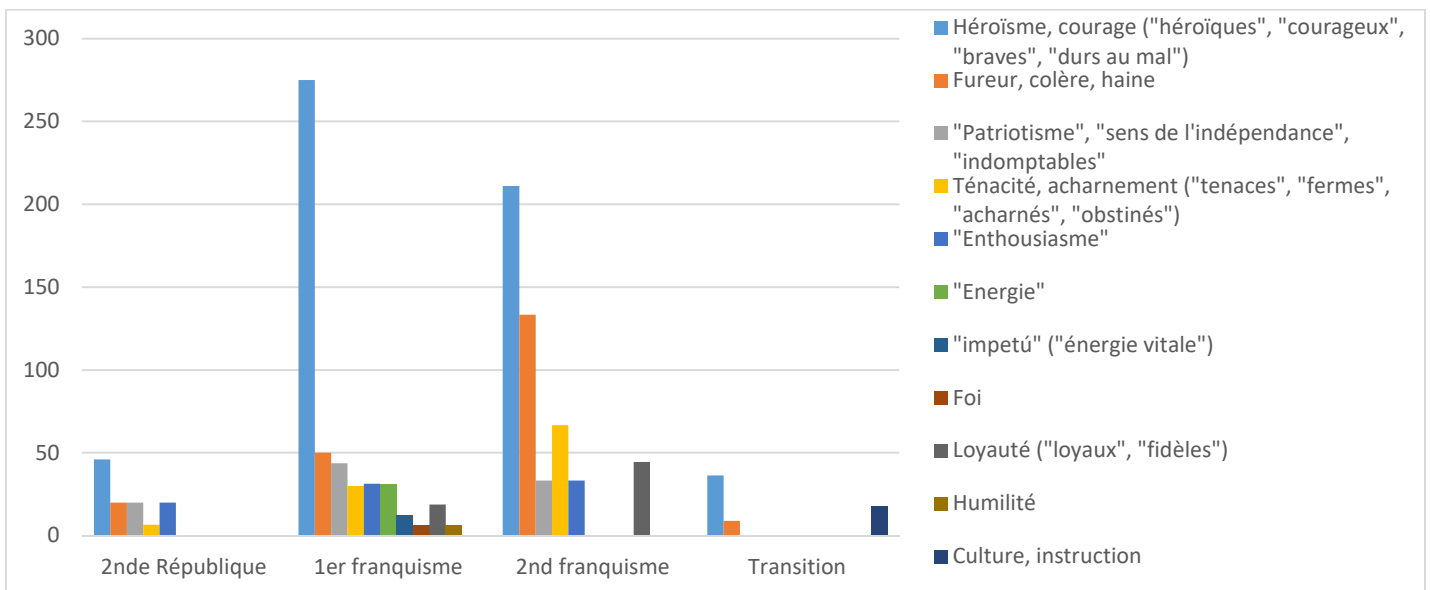
---

<sup>368</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 151

<sup>369</sup> *Idem*

<sup>370</sup> F. Arranz velarde, *La edad antigua*, Santander, Talleres tipográficos J. Martínez, 1934, p. 84

cause ; occultation du fait que les combats opposèrent essentiellement des troupes françaises et britanniques ; importance des combats entre les Espagnols eux-mêmes, etc.<sup>371</sup>. Les manuels d'Histoire publiés durant la Seconde République divergent partiellement : les ouvrages les plus conservateurs voient dans cet épisode historique une révolte des Espagnols pour la défense de la foi ; ceux qui sont d'inspiration libérale insistent sur la construction, par la lutte, d'une nation. Tous s'accordent pour en faire un moment central d'union des Espagnols. A partir de 1939, le récit devient plus monolithique : le peuple démontre dans sa lutte contre le Français révolutionnaire et athée qu'il a conservé ses vertus guerrières ataviques. Cette interprétation obéit aux orientations officielles. L'ouvrage déjà cité *Carácter y labor de España*<sup>372</sup>, que publie en 1942 le Vice-secrétariat à l'Éducation Populaire analyse ainsi cet épisode : « L'inépuisable vitalité espagnole demeure bien vivante, et ses forces et vertus demeurent intactes. Cette intégrité des vertus ancestrales - et ses défauts - demeurent aujourd'hui 'l'axe lumineux' apte à nous protéger de tout risque de décadence. » L'étude statistique des qualités attribuées aux héros de cette résistance nationale montre l'importance moralisatrice que les manuels publiés entre 1939 et 1959 leur accordent.



**Figure X. Vertus des Espagnols durant la Guerre d'Indépendance (adjectifs et adverbes, pour cent manuels)**

J. Álvarez Junco a également montré comment, dès le XIXe siècle, le développement du nationalisme espagnol a fait des combats contre les troupes napoléoniennes le

<sup>371</sup> J. Álvarez Junco, "La invención de la guerra de la Independencia", *Studia histórica, Historia contemporánea*, vol XII, 1994, pp. 75-99, p. 78

<sup>372</sup> Anonyme, *Carácter y labor de España (para una interpretación de la historia española)*, Madrid, ediciones de la vicesecretaría de educación popular, 1942

prolongement des luttes de toujours contre les envahisseurs de l'Espagne. Il insiste notamment sur la connexion que les historiens établissent alors entre ces luttes et les guerres menées durant le Moyen-âge (et surtout, lors des combats contre les Maures<sup>373</sup>). Pour ce qui concerne les vertus masculines que construisent les manuels d'Histoire, c'est davantage avec l'héroïsme éternel des Ibères, Celtes, et Celtibères de l'Antiquité que les héros de la Guerre d'Indépendance renouent. La cause s'en trouve dans le fait que ces deux périodes se caractérisent par l'importance des sièges défensifs que mènent les guerriers espagnols. Le nombre de mentions de « l'héroïsme », du « courage », ou de la « bravoure » des Espagnols face aux troupes françaises, passe de 46 mentions pour cent manuels entre 1931 et 1939 à 275 mentions pour cent manuels entre 1939 et 1959. Dans le manuel *Hispania*, on peut trouver, en trois lignes, trois occurrences de termes fondés sur le radical « héros ». J. Tormo Cervino y explique que « [le Général] Lefebvre dut faire face à l'héroïsme de Saragosse, qui opposa une résistance héroïque sous les ordres de Palafox. Les sièges de Saragosse, Gérone, Badajoz et Ciudad Rodrigo sont passés à l'histoire comme des symboles de l'héroïsme des Espagnols<sup>374</sup>. »

Suivant une longue tradition historiographique<sup>375</sup>, le siège de Saragosse est l'épisode de la Guerre d'Indépendance durant lequel cette vocation à l'héroïsme se manifeste le plus nettement. L'héroïsme des défenseurs de Saragosse (et parfois, de Gérone) qui sont décrits luttant contre la faim et les épidémies peut même parfois surpasser celui des illustres ancêtres. Dans le manuel *Geografía e historia 2º curso* (1946), on peut lire que « Saragosse et Gérone emportèrent la palme de l'héroïsme durant la Guerre d'Indépendance et éclipsèrent la gloire de Sagunto et de Numance<sup>376</sup>. »

I. Peiró Martín montre comment le récit de la lutte contre les troupes napoléoniennes hérité de la pensée réactionnaire espagnole a été érigé après 1939 en « icône sacrée du passé culturel de l'Espagne franquiste » mais également en « mythe précurseur de la Guerre Civile fondatrice, intégré dans la mystique du premier franquisme<sup>377</sup>. » La Guerre Civile est, dans

---

<sup>373</sup> J. Álvarez Junco, « La invención de la guerra de la Independencia » [...] p. 88

<sup>374</sup> J. Tormo Cerviño, *Hispania, nociones de historia de España*, Alcoy, editorial Marfil S.A., 1951, p. 144

<sup>375</sup> H. Siou, *L'esprit de Numance : mythologie obsidionale et construction nationale en Espagne de la Restauration au franquisme (1874-1955)*, thèse en préparation, sous la direction de J.F. Chanet et J.P. Luis, Paris, Ecole doctorale de Sciences Po (Paris)

<sup>376</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 266

<sup>377</sup> I. Peiró Martín, « La guerra de la independencia en el franquismo », in C. Forcadell, I. Saz, P. Salomón (dir.), *Discursos de España en el siglo XX*, Valencia, Universitat de València, 2009, pp. 165-253, p. 166

les manuels également, le dernier moment de résurgence de ces qualités héroïques innées. Elle est très inégalement traitée d'un manuel à l'autre, même dans les années 1940, et la majorité des ouvrages se contentent d'un court développement, certes toujours d'une orthodoxie totale, mais très stéréotypé et le plus souvent assez laconique. Il peut cependant arriver que l'on trouve, dans les plus traditionalistes des manuels, des développements à propos de la geste héroïque des combattants « nationaux ». Leur attitude au combat est alors elle aussi analysée comme une preuve de la force de ce fond premier qui aurait permis aux Espagnols de traverser l'Histoire. Une preuve de ce que l'on pourrait qualifier de « résilience héroïque » de l'homme espagnol aux épreuves. L'homme franquiste aurait (définitivement ?) renoué avec sa vocation véritable. Cette dernière se serait de nouveau manifestée lors des différents sièges subis par les troupes franquistes soulevées au sein de zones tenues par la République, comme les troupes de la ville d'Oviedo, de Santa María de la Cabeza, et bien sûr de l'Alcazar de Tolède. Au moment du soulèvement franquiste, « Tout ce qu'il y a de meilleur dans l'Histoire de l'Espagne se réunit et se condense dans la zone nationale. Il y a des Sagunto et des Numance, comme par exemple Oviedo et Santa María de la Cabeza<sup>378</sup>. » On peut ainsi lire, dans un chapitre d'Histoire de l'Antiquité qui porte sur la bataille de Sagunto :

« Ce courage froid de résistance héroïque et tenace, plus difficile que le courage impulsif de l'attaque et de l'offensive, a toujours été très propre aux Espagnols (...) quand ensuite ce courage s'est uni au sentiment chrétien, il a étonné le monde avec des merveilles comme la résistance de l'alcazar de Tolède, aux ordres de Moscardó, en 1936<sup>379</sup>. »

La mention du « sentiment chrétien » doit sans doute être ici associée, davantage qu'à l'esprit de croisade - réel - de l'auteur, à la condamnation du suicide (supposé) des assiégés saguntais. Ce texte fait visiblement sens chez les lecteurs : on en retrouve des versions dérivées dans d'autres manuels (chez des auteurs comme J. Tormo Cervino<sup>380</sup> et J. García

---

<sup>378</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...], p. 283

<sup>379</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...], p. 20

<sup>380</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...] p. 162

Prado<sup>381</sup>), et même une reprise intégrale dans l'*Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer grado*<sup>382</sup> publiée en 1953, quatorze ans plus tard.

#### **IV. La Reconquista : l'endurcissement du guerrier**

L'homme espagnol est donc bâti sur un fond héroïque et stoïque que même des siècles d'épreuves (et d'attaques en provenance des pays voisins et hérétiques) n'ont pu réellement faire disparaître et qui ressurgit lorsque les épreuves l'exigent. Mais il doit également sa force guerrière aux siècles de lutte contre les Musulmans : la Reconquista<sup>383</sup>, que A.L. Abós considère comme « le mythe le plus profondément enraciné de l'Histoire<sup>384</sup> », aurait permis de perfectionner encore cet Espagnol hérité de l'Antiquité en l'éduquant à la guerre et en approfondissant une identité collective virile qui trouve sa cohésion dans le combat.

« Les huit-cents ans dont l'Espagne eut besoin pour achever la tâche glorieuse [de la Reconquista] éduqua son esprit à la discipline de la guerre. Elle perfectionna petit à petit toutes ses grandes vertus raciales. L'exaltation, comme finalités morales, de l'audace, de l'ardeur, de la ténacité, du sacrifice pour un idéal, du sens de la vie et de la mort, créèrent ce mode de vie, ce style hispanique, auquel se résumera ensuite le grand empire<sup>385</sup>. »

On peut lire en 1939 que « sans perdre la civilisation romaine, les Espagnols la rendirent plus forte, plus masculine. Durant les siècles de luttes contre les Maures, ils complétèrent cette œuvre<sup>386</sup>. » C'est en particulier dans les espaces frontaliers entre les royaumes musulmans et les royaumes chrétiens que le *vir hispanicus* aurait continué de s'endurcir. Cet endurcissement viril ne concernerait pas uniquement les chevaliers et hommes d'armes, mais le peuple des frontières dans son entier, dans un contexte de guerres permanentes qui auraient mobilisé le moindre habitant.

---

<sup>381</sup> J. García prado, *historia de España*, Logroño, Ochoa, 1945, p. 154

<sup>382</sup> *Enciclopedia Angel Perez Rodrigo, periodo elemental tercer grado*, Valencia, E. López Mezquida editor, 1953, p.196

<sup>383</sup> Nous préférons utiliser le terme espagnol. L'emploi du terme français supposerait l'acceptation d'un concept (la « Reconquête ») que les historiens actuels discutent. Voir par exemple : A. García Sanjuán, « Al-Andalus en la historiografía nacionalcatólica española: Claudio Sánchez Albornoz », *eHumanista: Journal of Iberian Studies*, Vol. 37, 2017, pp. 305-328

<sup>384</sup> A.L. Abós, *La historia que nos enseñaron* [...] p. 202

<sup>385</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] 1940, p. 220

<sup>386</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2° grado* [...] p. 52



Le Cid est, dans les manuels publiés durant le franquisme, l'incarnation de ces « hommes des frontières<sup>387</sup> » qui vivent dans les combats, mais aussi dans la froideur des hivers et la poussière des étés de la Castille. Il est le prototype du guerrier de la *Reconquista*. Il constitue sans doute le modèle masculin historique de référence pour le Général Franco lui-même. Le film *Raza* met en scène la célèbre déclaration, déjà mentionnée, du régénérationniste J. Costa. Il la fait prononcer par un politicien à barbichette, échevelé et hargneux (et qui incarne visiblement ce peu viril régime de la palabre qu'aurait été la Seconde République), qui explique dans un discours que « la guerre n'est pas très populaire. Nous ne pouvons pas envoyer nos hommes à l'abattoir. Nous devons nous décider une bonne fois pour toutes à fermer le tombeau du Cid<sup>388</sup>. » Ce refus d'abandonner le Cid au passé échappe à la modernisation et à l'embourgeoisement du franquisme : en 1964 encore, dans le film *Franco, cet homme*, le réalisateur J.L. Sáenz de Heredia reprend des images de cet extrait du film *Raza*, qui sert ainsi de fil rouge à l'existence du dictateur. Une voix off commente : « Quand ces tristes paroles furent prononcées, Franco n'avait pas six ans<sup>389</sup>. » La défense de l'Espagne du Cid est ainsi érigée en élément déterminant de l'Histoire personnelle du Chef de l'Etat.

Il est donc cohérent qu'après 1939, le Cid soit, dans les manuels également, un héros indiscuté - même pour la catalane et libérale María Comas de Montañez :

« La personne du Cid, synthèse et résumé des vertus de l'âme castillane, fait la gloire de l'Espagne médiévale, dans toute sa vigueur et sa grandeur. C'est pourquoi les chansons de geste castillanes célèbrent ses exploits<sup>390</sup>. »

J. M. Pemán, dans son *Historia de España contada con sencillez*, compare ses qualités de chef militaire de troupes maures à celles de Franco<sup>391</sup>. Les auteurs coïncident pour l'ériger en modèle viril et guerrier national. On lit dans l'*Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer grado* que « par ses vertus humaines et guerrières, il est un véritable exemple pour tout Espagnol qui veut être vraiment espagnol<sup>392</sup>. » Une question est posée

---

<sup>387</sup> A. Bermejo de la Rica, D. Pérez Ramos, *Los ideales del imperio español 7º curso de Bachillerato* [...] p. 99

<sup>388</sup> J. L. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 16

<sup>389</sup> J.L. Sáenz de Heredia, *Franco, este hombre*, 1964, minute 10''10

<sup>390</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y su civilización*, Barcelona, ediciones Socrates, 1954, p. 182.

<sup>391</sup> J.M. Pemán, *La historia de España contada con sencillez*, Tome I [...] p. 134

<sup>392</sup> A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer grado*, Valencia, E. López Mezquida editor, 1953, p. 216

aux élèves en fin de chapitre : « Pourquoi le Cid est-il un exemple pour les Espagnols<sup>393</sup> ? » Ses qualités sont les mêmes d'un manuel à l'autre : « courageux, juste pieux et généreux avec le vaincu, il est la personnification et le résumé des vertus de la race espagnole<sup>394</sup>. » « Célèbre pour ses victoires (...) il ne fut jamais vaincu, et il est le modèle du chevalier espagnol : courageux, loyal et fidèle à sa patrie et à son roi<sup>395</sup>. »

Si l'Antiquité est l'âge de « l'héroïsme », le Moyen-âge de la Reconquista est l'âge de « l'énergie », prisme à travers lequel sont jugés les personnages masculins. L'énergie comme qualité virile se trouve en effet au croisement des conceptions des auteurs les plus réactionnaires comme des plus modernes. Le docteur Marañón, par exemple, associe le manque d'énergie à un déficit de virilité, et plus particulièrement, à une « tendance intersexuelle<sup>396</sup> ». Dans les chapitres d'Histoire médiévale elle explique les victoires; et son absence, les défaites.

Cette énergie n'est pas totalement dépendante des qualités physiques : elle est d'abord une force de l'âme. Dans les manuels, c'est Henri III de Castille, dit « le maladif » qui incarne cette distinction. Les auteurs se rejoignent, par-delà les différences d'orientation idéologique et les périodes, pour souligner qu'il était «affaibli dans son corps mais entier dans son courage<sup>397</sup>». L'énergie doit en outre être maîtrisée, ce qui suppose « un esprit froid et réflexif, en même temps qu'énergique<sup>398</sup>. » Parmi les ingrédients de cette « énergie » essentiellement morale qui caractérise les héros du Moyen-âge, on trouve une forte dose d'optimisme. Cela correspond aux représentations profondes de Franco, pour qui le pessimisme est un défaut rédhibitoire pour un militaire : dans *Raza* il est un des éléments qui contribuent à déviriliser le Capitaine Luis Echevarria (beau-frère du héros José et figure très ambigüe) et le conduisent à trahir pour rejoindre sa femme et ses enfants.

---

<sup>393</sup> *Ibidem*, p. 218

<sup>394</sup> M. Comás de Montáñez, *Historia de España y su civilización* [...] p. 182

<sup>395</sup> Anonyme, *Cartilla moderna de historia de España*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1945, p. 12

<sup>396</sup> G. Marañón, *Amiel*, Madrid, Espasa-Calpe, 10<sup>ème</sup> édition, 1963, p. 82

<sup>397</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 204

<sup>398</sup> *Ibidem*, p. 119

## V. La conquête de l'Amérique : un âge d'or des héros guerriers

### A. *Une admiration sans borne pour l'œuvre des conquistadors*

Les chapitres sur la conquête de l'Amérique constituent, dans les manuels publiés durant l'ère franquiste, un des moments clés de l'exaltation du *vir hispanicus*. Le XVI<sup>e</sup> siècle espagnol constitue en effet l'âge d'or de la grandeur nationale. La conquête de l'Amérique est pour les uns « une des plus grandes merveilles de l'Histoire<sup>399</sup> », pour d'autres « la plus grande réalisation de l'Histoire<sup>400</sup> ».

Le conquistador est un modèle d'homme guerrier et catholique à la fois, qui séduit tous les secteurs du régime. Même les manuels les plus marqués par la foi catholique (dont nous verrons qu'ils expriment souvent des réserves sur les modèles masculins trop guerriers) se lancent dans le récit héroïque de ses conquêtes. Il devient un personnage beaucoup plus important de l'Histoire scolaire après 1939. On constate aussi que les mentions de la « cruauté » des conquistadors, qui apparaît parfois avant 1939 (dix mentions pour cent manuels avant 1939 concernant Hernan Cortés) disparaissent totalement à cette date.

Il faut cependant apporter une nuance à ce constat : aucun manuel ne s'attarde sur le découvreur, Christophe Colomb. Il est fort peu présent dans les manuels du franquisme. Son expédition elle-même, qui aurait pu donner lieu à des développements héroïques, n'est jamais étudiée dans le détail, et n'est que mentionnée. C'est surtout le rôle d'Isabelle de Castille, qui accepta de financer l'expédition, qui retient alors l'attention des auteurs. L'explication en est simple : Colomb n'est pas Espagnol. D. Marcilhacy a étudié la « croisade » entreprise dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, dans le cadre du processus de construction du nationalisme espagnol, pour tenter d'hispaniser le « découvreur de l'Amérique » en affirmant qu'il était né en Galice. Il montre également que dans un second temps, après que l'Académie d'Histoire eut définitivement invalidé cette falsification, certains auteurs tentèrent d'affirmer la « spiritualité » espagnole du découvreur de l'Amérique - ou sinon, de

---

<sup>399</sup> Anonyme, *Manual de la Historia de España 1<sup>er</sup> grado* [...] p. 165

<sup>400</sup> A. Serrano de Haro, *España es así*, Madrid, Editorial Escuela Española, imprenta Soler, 1942, p. 173

la découverte elle-même<sup>401</sup>. Les manuels d'Histoire que nous étudions sont représentatifs de ce second temps : ils se préoccupent surtout de réduire les mérites personnels du Gênois pour renforcer les mérites collectifs des Espagnols. María Comas de Montáñez écrit par exemple, en 1970 encore, que la découverte « fut réalisée par Colomb, marin de nationalité génoise ; mais le succès de la découverte est dû au peuple espagnol, véritable auteur de cette entreprise gigantesque<sup>402</sup>. » Et d'ailleurs, « Si Colomb n'était pas Espagnol par sa naissance, il le fut par son œuvre<sup>403</sup>. »

## ***B. La militarisation des conquistadors***

La figure du conquistador se militarise durant le premier franquisme. L'étude des qualités que les auteurs attribuent à Hernán Cortés est significative de ce durcissement militaire. Le conquérant du Mexique présente en effet la spécificité, parmi l'ensemble des conquistadors, d'avoir initié des études universitaires lorsqu'il vivait en Espagne. Cela lui vaut d'être souvent présenté (surtout durant la Seconde République) comme un homme cultivé, ouvert aux choses de l'esprit, et capable d'intelligence politique plus que de violence.

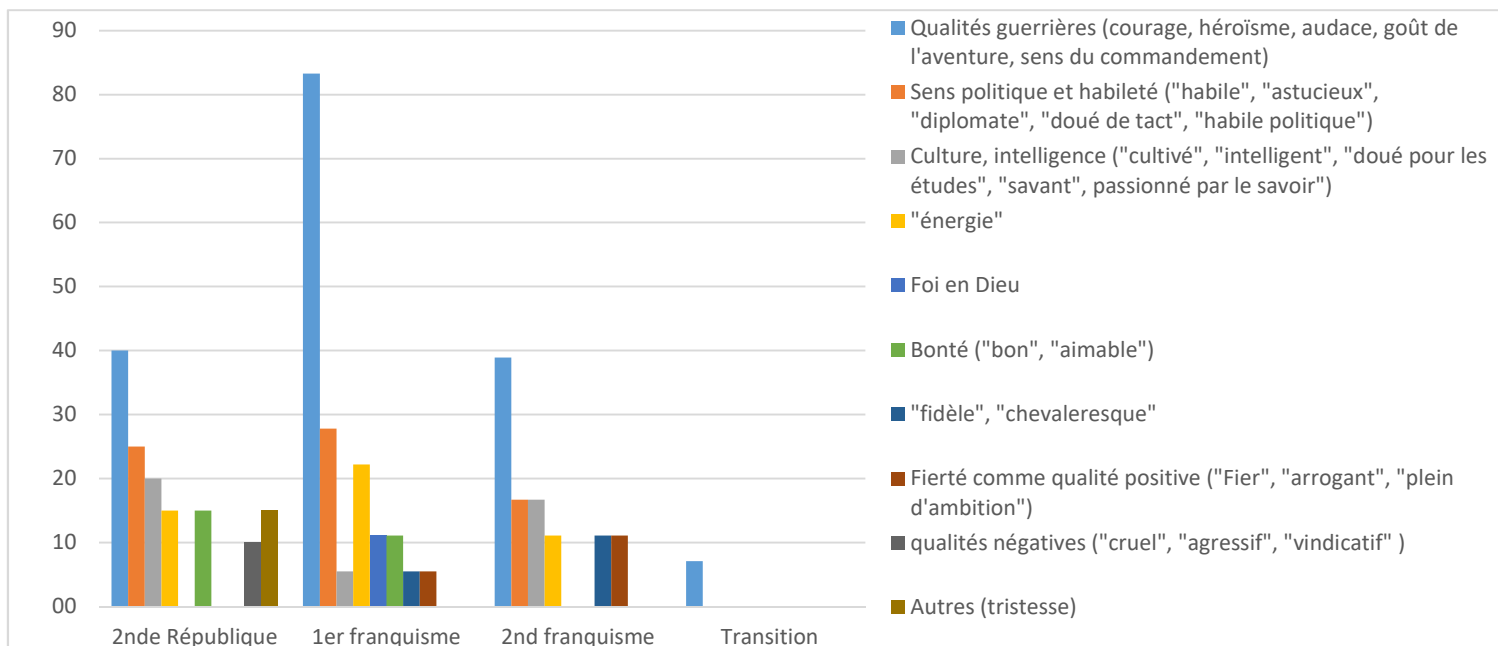
Après 1939, sa nature guerrière se renforce : elle est mentionnée deux fois plus souvent. Parallèlement, le nombre de mentions de sa « culture », de son « intelligence », ou du fait qu'il a mené des études poussées est trois fois moins élevé. Ses qualités intellectuelles ne gardent leur importance que lorsqu'elles relèvent du domaine politique ou militaire, puisque c'est surtout sous l'angle de l'habileté ou de la ruse qu'elles sont désormais valorisées.

---

<sup>401</sup> D. Marcilhacy, « Cristobal Colón, un héroe hispanizado, controversia en torno a su patria de origen y homenajes monumentales », in J. Moreno Luzón (ed.), *Construir España, nacionalismo español y procesos de nacionalización* [...] pp. 153-181

<sup>402</sup> María Comas de Montáñez, *Historia moderna y contemporánea de España, curso preuniversitario*, Barcelona, ediciones Socrates, 1970, p. 24

<sup>403</sup> *Ibidem*, p. 26. Cette dernière affirmation relève d'une distinction "entre la patrie naturelle et la patrie spirituelle" qui se fait jour dans les années 1920 : D. Marcilhacy, « Cristobal Colón, un héroe hispanizado, controversia en torno a su patria de origen y homenajes monumentales » [...] p. 167



**Figure XI. Qualités attribuées à Hernán Cortés, figure du Conquistador cultivé (adjectifs et adverbes, pour cent manuels)**

Les récits purement guerriers prennent parfois le pas sur l'analyse historique, et les élèves sont conduits à suivre les batailles de Cortés dans des détails qui pourraient relever du roman de cape et d'épée. Les abus qui auraient pu être commis lors de combats sont désormais excusés par la dureté inhérente à toute guerre, ainsi que par la grandeur de leur mission religieuse et civilisatrice :

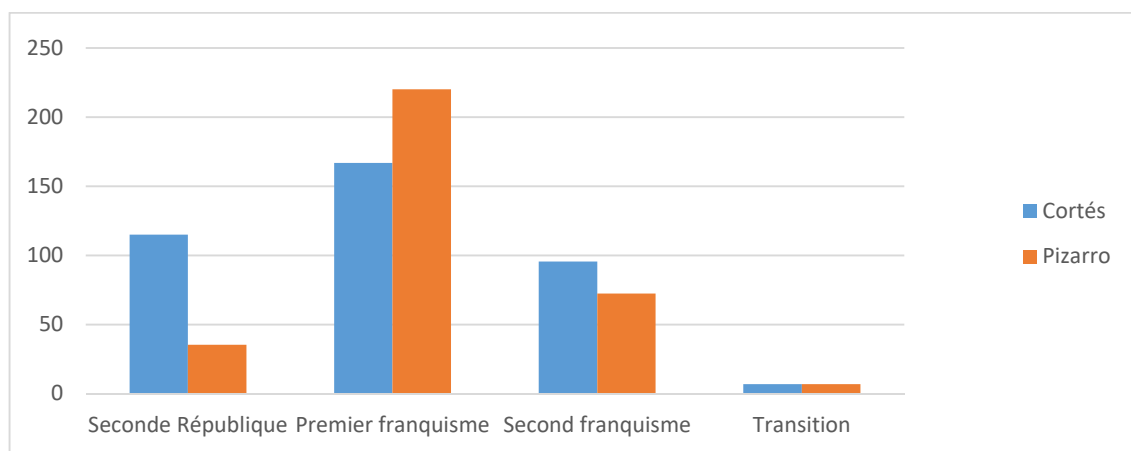
« Par leur génie entrepreneur, par leur audace, leur intuition et surtout leur courage personnel mis au service de la foi, de la patrie, de leur soif de gloire et de pouvoir, ils furent de grands capitaines, gouverneurs et civilisateurs. (...) Ils constituent, malgré leurs défauts et taches inhérents à la nature humaine, une gloire inappréciable pour l'Espagne, un orgueil pour l'Amérique, et font la jalousie du reste du monde<sup>404</sup>. »

La justification de la violence prend des voies variées. Certains rappellent, classiquement, que les Indiens étaient anthropophages. Les phalangistes A. Bermejo de la Rica et D. Ramos Pérez expliquent, en 1944 (dans un manuel qui est par ailleurs marqué par le contexte des combats allemands sur le Front de l'Est) que l'on ne peut civiliser les peuples sans l'usage

<sup>404</sup> Anonyme, *Geografía e historia 2º grado*, Zaragoza, Editorial Luis vives, 1947, p. 227

des armes, et parfois de « la terreur », notamment (raisonnement quelque peu singulier) lorsque les conditions climatiques sont extrêmes<sup>405</sup>.

La comparaison du nombre de qualités positives attribuées à Cortés et à Pizarro met en évidence que le vrai héros des manuels franquistes n'est plus Cortés, le fin politique et créateur d'État, mais Pizarro. Les manuels publiés durant la Seconde République tendaient en effet soit à l'ignorer, soit à exprimer des critiques sur son comportement cruel et injuste, sa soif d'or, son orgueil et son ambition : ces caractères négatifs constituaient 24,8% de l'ensemble des qualités qui lui étaient alors attribuées. Dans les années 1940 et 1950, il incarne le guerrier absolu et devient plus présent que Cortés, le bâtisseur d'Empire cultivé.



**Figure XII. Nombre de qualités (adjectifs et attributs) positives attribuées à chacun de deux conquistadors, pour cent manuels**

Les manuels assument désormais parfois en Pizarro l'aventurier sans pitié, analphabète, qui peut exprimer une forme de sauvagerie. Sa geste guerrière est alors elle aussi narrée dans les détails, et même un auteur catalan et libéral comme S. Sobrequès nous le décrit comme débordant « d'une audace, une énergie, et une bravoure inimaginables<sup>406</sup> ». Les manuels justifient dès lors sans nuance le plus souvent ce qui, pour les auteurs républicains, relevait de la barbarie, notamment l'exécution de l'Inca Atahualpa une fois sa rançon obtenue. Les auteurs les moins enthousiastes lui confèrent des qualités comme la noblesse et la fidélité, en contradiction totale avec la réalité de son comportement.

<sup>405</sup> A. Bermejo de la Rica, Demetrio Ramos Pérez, *Los ideales del imperio español 7º curso de Bachillerato*, Madrid, editorial Lepanto, 1944, p. 104

<sup>406</sup> S. Sobrequès, *Hispalis*, Barcelona, editorial Teide, 1956, p. 60

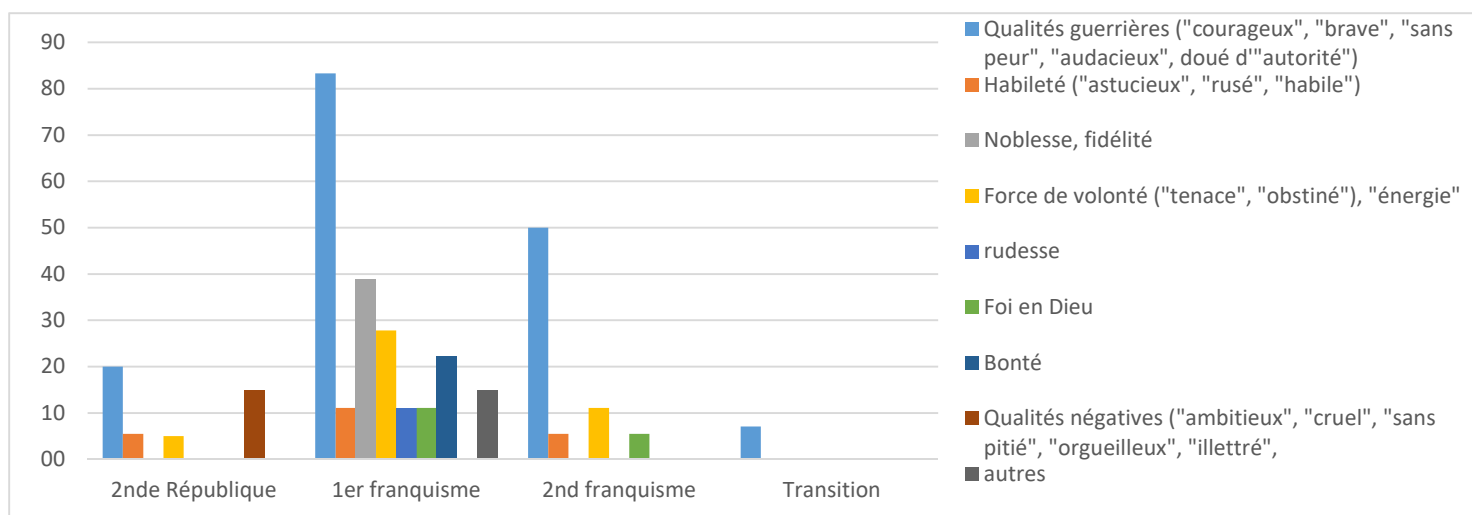


Figure XIII. Qualités attribuées à Pizarro (adjectifs, adverbes, noms, pour cent manuels)

## VI. Quelle virilité pour Francisco Franco ?

### A. La faible présence du Caudillo dans les manuels

Il y a bien eu dans l'Espagne franquiste, surtout dans ses premières années, un culte du chef révéralant la personne du Généralissime. J. Cuesta Fernández montre que les outils sur lesquels ce culte s'appuie commencent à se mettre en place dès l'année 1936. Il peut s'agir de défilés publics, de l'édification d'une statue (équestre et militaire, l'épée à la main) qui l'intègre dans la continuation des grands souverains espagnols, ou de la multiplication dans les journaux des photos le représentant (qui est exigée par les services de propagande) ainsi que des « éloges exacerbés<sup>407</sup> ». De nombreuses cérémonies étaient célébrées en son honneur (comme le « Jour du Caudillo », qui célébrait son accession au pouvoir) au cours desquelles la foule était appelée à scander son nom répété trois fois ("Franco! Franco! Franco!"). Ce slogan fut inscrit sur les murs d'Espagne (dont ceux des écoles). Pour J.P. Fusi, le mythe messianique du Caudillo conduisant ses troupes à la victoire permet de mettre en place un culte comparable de bien des points de vue à celui qui existait alors en Italie ou en Allemagne<sup>408</sup>. Il relevait à la fois de la mise en place d'une « culture de guerre » mobilisatrice dans le camp insurgé<sup>409</sup> et du contexte européen plus général d'affirmation en politique de

<sup>407</sup> J. Cuesta, *La odisea de la memoria*, Madrid, Alianza Editorial, 2008, p. 239

<sup>408</sup> J.P. Fusi, *Franco*, Madrid, Taurus, 1995, p. 15

<sup>409</sup> M.L. Rico Gómez, F. Sevillano, « Franco y José Antonio: Caudillo y profeta de España. La construcción del carisma durante la Guerra Civil », *Studia histórica, Historia contemporánea*, n°31, 2013, pp. 95-111, p. 96

la figure du leader charismatique<sup>410</sup> (qui, dans son infaillibilité, incarne la volonté populaire<sup>411</sup>). De la même façon, l'Histoire orale a permis de mettre en évidence, par l'analyse des souvenirs marquants des enfants scolarisés dans les années 1940, l'influence qu'a pu avoir sur eux la présence (rendue obligatoire par la loi<sup>412</sup>) des portraits de Franco et de « José Antonio » au fond de la classe<sup>413</sup>.

On constate, de ce point de vue, un écart profond entre le processus de mobilisation de la société et de la jeunesse derrière le « Caudillo », auquel la dictature procède, et le contenu des manuels d'Histoire. Le pouvoir du Dictateur et la nécessité de lui obéir sont certes souvent réaffirmés. A.L. Abós explique que, dans les manuels du primaire qu'il étudie, le Caudillo incarne la volonté populaire : elle s'exprime directement à travers lui sans que des élections ne soient nécessaires. Il joue un rôle providentiel lorsqu'il sauve l'Espagne du péril bolchevique<sup>414</sup>. Le très réactionnaire *Historia de España* (publié aux éditions SM en 1962), par exemple, affirme effectivement sa mission divine : « Avec peu de matériel, mais avec l'aide manifeste de Dieu, il vainquit les rouges, qui étaient aidés par les Russes et d'autres nations<sup>415</sup> ». On trouve parfois également, dans les « encyclopédies » à destination des petites classes un paragraphe hagiographique sur « Le caudillo », qui peut décrire en lui « l'homme qui, plus que les autres, allait faire preuve de sérénité et d'énergie dans la lutte quotidienne<sup>416</sup> ». Le chapitre d'Histoire de l'*Enciclopedia Alvarez segundo grado* se clôt sur un poème intitulé *Franco* dans lequel on peut lire :

« Et le Caudillo apparait : Franco, l'héroïque, le bon.

Génie, courage, prudence, le geste serein

Il nous montre le chemin... Sur lequel il nous faudra triompher<sup>417</sup> ! »

Il nous semble cependant important de souligner que la place que les rédacteurs de manuels d'Histoire (plus encore lorsqu'ils sont destinés aux classes de l'enseignement secondaire)

---

<sup>410</sup> E. Moradiellos García, « La doctrina del caudillaje en España: legitimidad política y poder carismático durante el franquismo », *Hispania* n°254, 2016, p. 801

<sup>411</sup> M.L. Rico Gómez, F. Sevillano, « Franco y José Antonio: Caudillo y profeta de España. La construcción del carisma durante la Guerra Civil » [...] p. 102

<sup>412</sup> C. Sanchidrián Blanco, B. Arias Gómez, « La construcción de la identidad nacional española a través de los cuadernos escolares (1957-1959) », *Revista de Investigación Educativa*, n°31(1), 2013, pp. 257-274

<sup>413</sup> M. Solleva Velasco, C. Sanz Simón, L. Torrego Egido, « El retrato de Franco, el de José Antonio y el crucifijo. Construcción de la identidad nacional en los escolares de posguerra », *El futuro del pasado : revista electrónica de historia*, n°9, 2018, pp. 331-375, p. 340

<sup>414</sup> A.L. Abós, *La historia que nos enseñaron* [...] p. 367

<sup>415</sup> Anonyme, *Historia de España*, éditions SM, 1962, p. 112

<sup>416</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar, grado tercero*, Burgos, HSR, 46<sup>ème</sup> édition, 1965, p. 617

<sup>417</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica, segundo grado*, Valladolid, Miñón, 1960, p. 389



accordent à Francisco Franco est globalement faible. Ils ne cherchent pas, sauf exception, à faire de lui un modèle de guerrier viril. On peut donner, en exemple de cette absence, la *Nueva Enciclopedia escolar 2º grado* publiée en 1944. Comme d'autres manuels, elle fait le récit du débarquement d'Al Huceimas (1925), opération clef de la guerre du Rif. Comme d'autres manuels également, elle omet alors de mentionner la présence de Franco, qui y avait pourtant brillamment participé à la tête de la Légion espagnole : cette bataille lui avait valu son ascension au grade de Général et constitua un élément important dans la construction du mythe biographique qu'il engagea dès les années 1920<sup>418</sup>. Dans l'*Enciclopedia Alvarez Tercer grado* (de très grande diffusion) sa biographie se réduit à six lignes. Elle est suivie de la biographie de Jacinto Benavente, « l'auteur dramatique le plus important des temps modernes », qui occupe quant à elle dix-huit lignes<sup>419</sup>...

Cette faiblesse du culte de la personnalité de Franco dans les manuels d'Histoire s'explique facilement dans les manuels qui relèvent en réalité d'une pensée libérale ou catalaniste - qui sont souvent les mêmes. Les indications biographiques sur Franco (qui demeurent le plus souvent très sommaires) se trouvent pour l'essentiel dans les manuels les plus politisés et les plus traditionalistes - qui sont d'ailleurs en général destinés aux élèves de l'enseignement primaire. Plus globalement, cette très inégale présence nous semble refléter l'absence d'intérêt de nombreux auteurs pour des développements qui relèveraient plus du propos politique que de la discipline historique. Les programmes de Lycée de 1939 demandent explicitement d'étudier Franco lui-même dans les cours d'Histoire<sup>420</sup> sans toutefois donner d'indication de contenu. Ils demeurent en vigueur jusqu'en 1953, date à laquelle le Généralissime cesse d'être érigé en objet d'étude. Mais cette obligation heurte sans doute les traditions et codes disciplinaires de l'Histoire scolaire et contrarie l'aspiration des auteurs à la dignité du discours scientifique. Ils estiment en tout cas que ce type de récit relève de l'enseignement politique, comme en témoignent les adresses qui invitent parfois le lecteur à se reporter, pour plus de détail, aux ouvrages de Formation de l'Esprit National...

---

<sup>418</sup> L. Zenobi, *La construcción del mito de Franco*, Madrid, Cátedra, 2011, pp. 60-62

<sup>419</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica, Tercer grado*, Valladolid, Miñón, 1966, p. 490

<sup>420</sup> BOE du 08/05/1939

## B. Franco : entre banalité et virilité du sang-froid

L'étude des manuels d'Histoire prolonge, à sa mesure, les réflexions de L. Zenobi, qui concluent sur les difficultés rencontrées par l'historien à l'heure de « mesurer la portée sociale du mythe 'Franco'<sup>421</sup> ». Non seulement les manuels d'histoire offrent assez peu de développements sur le Généralissime, mais ils en dressent en outre des descriptions très convenues et très peu personnalisées. Elles reprennent l'ensemble des clichés utilisés pour décrire les chefs militaires, et ne sont globalement pas de nature à faire émerger le Généralissime du discours historique. Ses qualités sont par exemple fort semblables à celles que l'on fait de Miguel Primo de Rivera. Les deux Généraux devenus dictateurs sont définis par leur courage, leurs qualités de « bon soldat », leur dévouement à la patrie, leur honnêteté, leur sens de l'honneur, etc. Les termes utilisés sont très semblables d'un Général-dictateur à l'autre :

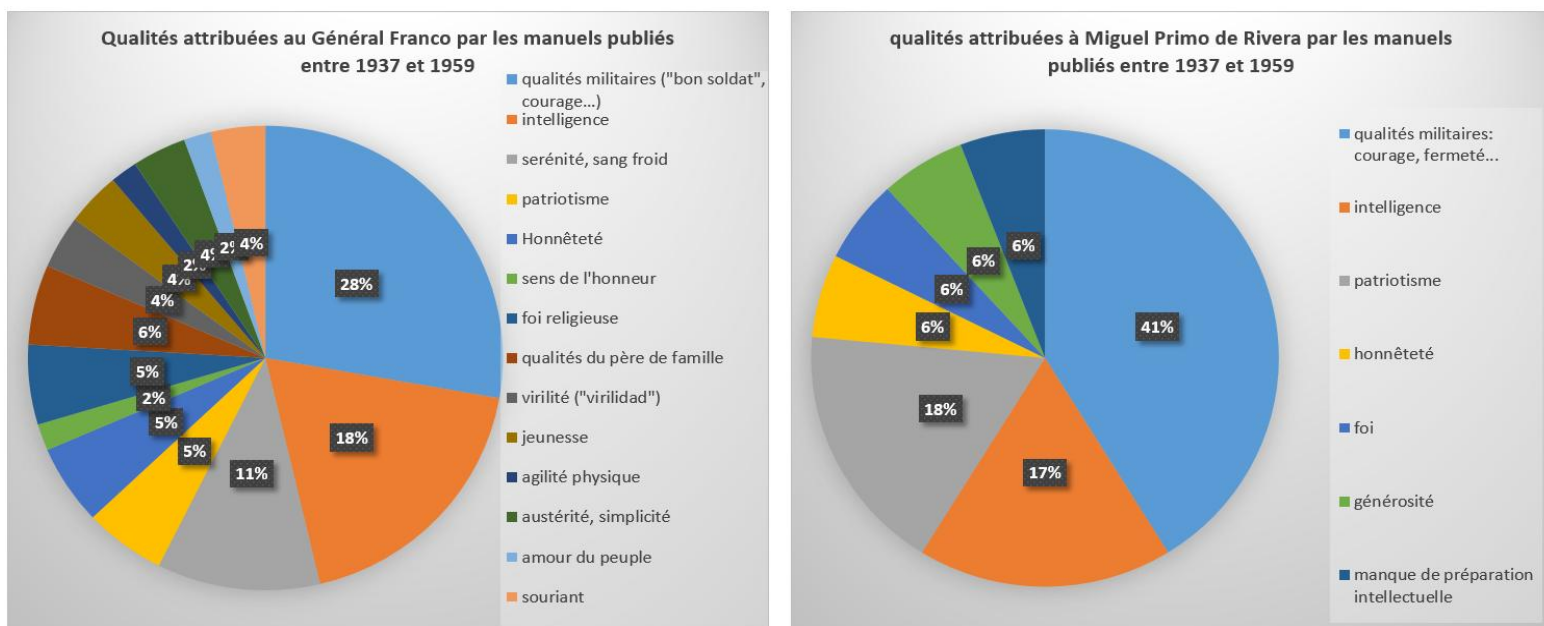


Figure XIV. Qualités (qualificatifs, noms, adverbes) attribuées aux Généraux Primo de Rivera et Franco

Ce sont globalement les mêmes qualités, classées dans le même ordre : viennent d'abord les qualités militaires (exprimées dans les mêmes termes : « courage », « fermeté »), puis l'intelligence, le patriotisme, l'honnêteté, et la foi religieuse. Les manuels soulignent aussi parfois la rapidité avec laquelle s'est effectuée leur ascension brillante au sein de la hiérarchie militaire, reflétant ainsi la valeur militaire de "l'avancement".

<sup>421</sup> L. Zenobi, *La construcción del mito de Franco* [...] p. 333

Franco se distingue cependant par une qualité qui lui est propre, et qui le distingue de l'image convenue : une sérénité, un sang-froid, et un caractère impassible face au danger. Cette sérénité, qui représente 11% du total des qualités qui lui sont attribuées se serait notamment révélée lors de la Guerre au Maroc. Les manuels reflètent ici, semble-t-il, une réalité établie, qui est à l'origine de la légende qui auréolait dès les années 1920 le jeune officier<sup>422</sup>, et que la propagande officielle avait largement participé à mythifier<sup>423</sup>.

Les éventuelles qualités physiques de Franco sont rarement évoquées (elles représentent 2% du total des qualités qui lui sont attribuées). De faible prestance, parlant d'une voix assez haut perchée, il fut longtemps d'une constitution assez chétive. Il semble avoir eu des difficultés à affronter les épreuves physiques lorsqu'il était élève à l'Académie Militaire<sup>424</sup>. Il en sortit d'ailleurs mal classé, avec le rang 251, ce qui lui valut d'essuyer un refus lors de sa première demande de mutation dans les exigeantes troupes d'Afrique. La virilité physique et sexuelle du Général Franco a d'ailleurs souvent fait l'objet d'interrogations et de plaisanteries<sup>425</sup> en Espagne (par exemple à travers des chansonnettes), y compris de la part des autres officiers généraux<sup>426</sup>.

Le manuel *Lecturas Históricas* n'élude pas cette difficulté. Ce faisant, il explicite l'importance des rudes campagnes du Maroc dans la biographie de Franco : elles constituent le moment où, par la force de sa volonté et s'inscrivant totalement dans l'héritage des Espagnols de toujours (de Viriatius aux Espagnols soulevés de la Guerre d'Indépendance Nationale), il devient un « guérillero » et accède à un degré supérieur de la virilité<sup>427</sup>.

« Lorsqu'il était élève-officier, Franco était fin et mince (...) La lutte de chaque jour, sourde et solitaire, les campements dans les rochers, la lutte contre un froid et une chaleur excessifs, endurcirent l'âme et forgèrent un caractère de guérillero à cet officier, au corps chétif mais toujours prêt à toutes les souffrances

---

<sup>422</sup> P. Preston, *Franco Caudillo de España*, édition révisée, Madrid, Delbolsillo, 2016, p. 48

<sup>423</sup> L. Zenobi, *La construcción del mito de Franco* [...] p. 297

<sup>424</sup> P. Preston, *Franco Caudillo de España* [...] p. 39

<sup>425</sup> *Ibidem*, p. 42

<sup>426</sup> *Ibidem*, p. 165. Aujourd'hui encore, de nombreux articles de presse et sites internet, dont la démarche ne relève pas toujours de la rigueur historienne, continuent à s'interroger sur la réalité de ses liens de paternité avec Carmen Franco. Voir par exemple: J.M. Zavala, « El más íntimo secreto de Franco », *El Mundo*, 17/05/2009.

<sup>427</sup> Ce *topos* de la virilité supérieure du guérillero n'est pas propre aux manuels d'Histoire mais est présent également dans l'histoire savante de l'époque franquiste, par exemple chez l'historien F. Solano Costa : I. Peiró Martín, « La guerra de la independencia en el franquismo » [...] pp. 213-214

et à tous les dangers. En 1916, il fut gravement blessé : mais il sauva sa vie par miracle, et il devint Commandant<sup>428</sup>. »

L'étude statistique fait enfin apparaître une nuance par rapport au portrait que les manuels dressent de Miguel Primo de Rivera : Franco se voit attribuer, dès les années 1940, un certain nombre de qualités que l'on pourrait qualifier de « bourgeoises-conservatrices », notamment celles de père de famille. On pourrait être tenté de les attribuer à l'impact, dans les manuels, d'un culte de la personnalité. Cependant, si elle est réelle, cette différence doit être nuancée : elle est très largement liée aux portraits admiratifs que dresse de lui un seul auteur, A. Serrano de Haro, dont l'insistance est telle qu'elle est reflétée dans les statistiques. Son catholicisme de l'émotion (et qui détonne par son pacifisme) le conduit à tenter de ramener le chef de l'Etat vers des modèles davantage porteurs d'une vertu chrétienne domestique.

Soulignons pour conclure qu'il est possible que cet intérêt très relatif des auteurs pour la personne du Général Franco rencontre celui de certains élèves de l'enseignement secondaire : le Généralissime est, avec Ferdinand le Catholique, le seul personnage, sur l'ensemble des manuels de notre corpus, à avoir été caricaturé par un élève. Dans un manuel publié en 1941 (et en toute logique retiré des écoles au plus tard avec les changements de programme de 1953) « Son excellence, Don Francisco Franco y Bahamonde Caudillo d'Espagne » a été transformé en mandarin chinois<sup>429</sup>.



<sup>428</sup> Anonyme, *Lecturas históricas*, SM, 1962, p. 227

<sup>429</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia de España segundo curso* [...] p. 277

# Troisième chapitre. Le héros franquiste : une virilité guerrière exclusive et totalitaire ?

## I. L'échec des tentatives d'intrusion de modèles virils fascistes dans les manuels d'Histoire

Les travaux des historiens ont mis en évidence l'existence d'une « tentation fasciste<sup>430</sup> » durant ce que l'on appelle parfois « la période bleue » du franquisme (de la couleur des chemises des phalangistes). Elle s'acheva en 1945 (dans les manuels scolaires comme ailleurs<sup>431</sup>) avec la défaite dans toute l'Europe du camp totalitaire. C'est dans ces années 1940 que culmine l'affirmation, portée par la Phalange du modèle du « moine-soldat », version catholicisée de l'athlétique<sup>432</sup> homme fasciste<sup>433</sup> : elle avait trouvé durant la guerre, dans la camaraderie des tranchées et le passage à « l'action », un écho et une légitimité nouveaux. Notre corpus documentaire permet effectivement de constater la présence de conceptions de la masculinité proches du modèle de « l'homme fasciste<sup>434</sup> » au sein des instances politiques et éducatives susceptibles d'orienter le contenu des manuels, durant cette courte étape originelle. Mais ces conceptions n'ont pas réellement suivi une trajectoire descendante, qui les aurait amenées à s'imposer dans les manuels d'Histoire. Leur influence peut être qualifiée de marginale.

### A. Une tentation de « l'homme fasciste » au sein du système scolaire ?

L'après Guerre-Civile voit certains membres des nouvelles institutions scolaires se revendiquer officiellement des conceptions qui sont alors en vogue dans les pays de l'Axe. Cela les conduit à penser les modèles masculins dans une logique élitiste et profondément

---

<sup>430</sup> J. Tusell: *Dictadura franquista y democracia, 1939-2004*, Barcelona, Crítica, 2010, p. 43

<sup>431</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...] p. 145

<sup>432</sup> T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo » [...] pp. 64-83

<sup>433</sup> M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad en la cruzada franquista », *Cuadernos de historia contemporanea*, n°28, 2006, pp. 135-151

<sup>434</sup> J. Chapoutot, « Virilité fasciste », JJ Courtine (dir.), *Histoire de la virilité Tome 3* [...], pp. 277-302

anti-égalitaire<sup>435</sup>. L'Inspecteur A. Maíllo, dans *Educación y revolución* (publié en 1943) s'attache à l'unité du peuple espagnol, qu'il identifie à « la vigoureuse doctrine du *Volksgemeinschaft*, la communauté nationale dont l'Espagne du XIIIe siècle, déjà, avait ressenti la claire intuition<sup>436</sup>. » Il appelle à l'abandon de l'idée d'égalité, qui entraîne le nivellement par le bas et plaide pour « le renforcement intégral du corps et de l'âme<sup>437</sup> », qui ne peut se faire que par la sélection des « meilleurs » et par le rétablissement des hiérarchies verticales.

Dans la même logique, l'Inspecteur de l'Enseignement Primaire Onieva appelle en 1939, dans son ouvrage à valeur programmatique *La nueva escuela española*, à l'émergence d'une nouvelle aristocratie, qui renouvèle « la race » - terme qu'il faut entendre ici dans un sens davantage culturaliste que biologique. Il envisage une régénération scolaire qui n'aurait rien de traditionaliste, mais relèverait au contraire de la modernité fasciste : « La société scolaire était une société de vieux, gouvernée par le plus vieux », « ankylosée par l'inaction, et dont les fenêtres étaient fermées au cosmos vital. » Il revendique une jeunesse de l'esprit et des corps et entend que l'école espagnole soit désormais « une école très espagnole, et comme nous les Espagnols nous sommes, avant tout, volonté (...) nous voulons une école qui forme et endure les volontés (...) Nous avons besoin d'enfants durs, durs à la souffrance et à la fatigue, au travail et à l'usure. Les temps ne sont pas à une école agréable et ramollissante<sup>438</sup>. » Les jeunes garçons devront développer une prédisposition à une « vie impétueuse et austère, énergique et orientée vers le service et le sacrifice<sup>439</sup>. »

Cette pensée phalangiste de la virilité (qui, donc, se rapproche des conceptions fascistes) trouve d'ailleurs une voie de transmission en direction des élèves dans les manuels de « Formation de l'Esprit National » publiés dans les années 1940. Cet enseignement échappe en effet à la tutelle du Ministère de l'Éducation Nationale, pour relever d'organismes qui dépendent de la Phalange. On constate aisément (et très visuellement) que les modèles masculins qui sont proposés aux jeunes élèves se rapprochent fortement des modèles en

---

<sup>435</sup> Cette pensée élitiste peut également s'appuyer sur un enracinement culturel espagnol qui précède le fascisme, et notamment sur le pensée d'Ortega y Gasset : T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo » [...] pp. 64-83, p. 78

<sup>436</sup> A. Maíllo, *Educación y revolución*, Madrid, Editora nacional, 1943, p. 73

<sup>437</sup> *Ibidem*, p. 76

<sup>438</sup> *Ibidem*, p. 244

<sup>439</sup> *Ibidem*, p. 245

vigueur alors en Italie. C'est ainsi le cas dans le manuel *Así quiero ser*<sup>440</sup> (en Français : *C'est ainsi que je veux être*) :

España es un Estado totalitario: un solo Jefe, un solo mando, una sola obediencia. Antes España era un caos, una anarquía. Hoy es un Estado ordenado, disciplinado y ejemplar.



Mi voluntad es pequeña, insignificante; pero unida a otra y otra, y a otros millones como la mía, forman la voluntad de un pueblo que no quiere divisiones, ni grupitos, ni oligarquías. Quiere un Estado totalitario y fuerte. Todos a servicio del Estado. Y luego el Estado a servicio de todos.

Traduction : « L'Espagne est un État totalitaire : un seul chef, un seul commandement, une seule obéissance. Avant, l'Espagne était chaotique, anarchique. Aujourd'hui, elle est un Etat ordonné, discipliné, et exemplaire. »

Traduction : « Ma volonté est petite, insignifiante ; mais, unie à d'autres, à des millions d'autres petites volontés comme la mienne, elles forment la volonté d'un peuple qui n'accepte pas les divisions, ni les clans, ni les oligarchies. Il veut un Etat totalitaire et fort. Tous au service de l'Etat. Et ensuite, l'Etat au service de tous. »

25

**Figure XV. Reproduction de la page 25 du manuel de Formation de l'Esprit National *Así quiero ser* (1940)**

On se situe bien ici dans l'optique de cette virilité horizontale, des égaux, de cette « communauté d'hommes exercée à la solidarité et au combat commun », chère aux théoriciens des mouvements de masse et fascistes<sup>441</sup>.

L'étude des manuels d'Histoire permet, par contraste, de mesurer la force de résistance des auteurs de manuels d'Histoire, qui demeurent largement à l'écart de ces changements.

## ***B. De rares éléments de construction d'un « homme nouveau » dans les manuels***

Le modèle de l'homme fasciste n'a pas réellement franchi les portes des manuels d'Histoire. On en trouve l'influence dans quelques-uns d'entre eux. Mais elle demeure toujours

<sup>440</sup> Anonyme, *Así quiero ser*, Burgos, Hijos de Santiago, 2<sup>ème</sup> édition, 1940, p. 25

<sup>441</sup> J. Chapoutot, « Virilité fasciste », JJ Courtine (dir.), *Histoire de la virilité Tome 3 [...]*, p. 291

superficielle et fort éloignée de ce que l'on peut lire dans certains manuels de Formation de l'Esprit National.

Parmi les manuels qui reflètent parfois ces conceptions, on trouve d'abord ceux qui ont été rédigés par José María Pemán (*L'Histoire contée simplement*, et surtout le *Manual de la Historia de España* qui, publié en 1939, avait vocation à devenir « manuel unique », et dont il convient de souligner l'importante diffusion dans les écoles). Cet écart s'explique par le fait que l'auteur est, bien davantage qu'un classique rédacteur de manuels, un dirigeant et un idéologue du régime franquiste. Il n'appartient pas au même groupe social que les rédacteurs de manuels. Son degré de politisation est infiniment supérieur au leur et son rapport à la scientificité du discours historique est beaucoup plus lointain, ce qui explique cet écart avec le ton habituel des manuels. J.M. Pemán revendique en 1940 une nature fasciste de l'Espagne - fascisme qu'il tire, au prix de l'abandon de tout ce qu'il contient de modernité, du côté de la conservation et des traditions. En cohérence avec ce positionnement, il construit des modèles masculins qui portent les traces des théories vitalistes. Il exalte par exemple les vertus guerrières que la jeune race des Wisigoths aurait léguées aux Espagnols grâce aux invasions des Ve et VIe siècles, leur transfusant une vitalité qui commençait à décroître sous l'influence négative d'une civilisation romaine désormais décadente :

« Pour le reste, les barbares, bien que très inférieurs culturellement aux Romains, avaient des vertus qui ne manquèrent pas de conférer force et virilité<sup>442</sup> aux peuples comme l'Espagne (*sic*) qui étaient soumis à Rome, dont la civilisation était décadente. Ils étaient simples, courageux et défenseurs de l'honneur et de la famille, qui était la base de toute organisation sociale. Nos relations et unions avec eux durant des siècles permirent de réveiller beaucoup des anciennes vertus.<sup>443</sup> »

L'influence vitaliste est nette lorsqu'il décrit le « soulèvement » de juillet 1936 qui a donné lieu à l'instauration du régime franquiste. Il exalte notamment l'« *ímpetu* » des jeunes Espagnols. Ce concept, que l'on pourrait traduire dans ce contexte politique par « énergie vitale » est central dans la pensée phalangiste. Il est censé condenser ce qu'il y a de plus jeune et de plus puissant dans la nature des hommes espagnols :

---

<sup>442</sup> Nous traduisons ici par « virilité » le terme « *hombria* »

<sup>443</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España* [...] p. 35



« Et comme chaque fois que les temps sont à la croisade, tout ce qu'il y a de plus profond et de meilleur de l'âme espagnole remonte à la surface de l'Histoire. La jeunesse que l'on croyait endormie et ramollie, s'éveille avec un *ímpetu* jamais égalé. Les mères souffrent en silence<sup>444</sup>. »

Un manuel intitulé *Los ideales del Imperio español* (en Français : *Les idéaux de l'Empire espagnol*), rédigé en 1944 par deux enseignants et hiérarques du phalangisme à la fois (A. Bermejo de la Rica<sup>445</sup> et Demetrio Ramos Pérez<sup>446</sup>) porte lui aussi les traces de cette influence sur les modèles masculins de valeurs fascisantes qui doivent beaucoup aux récents triomphes des armées allemandes. L'influence vitaliste, comme celle du darwinisme social, alors très bien porté en Europe, contribuent à construire des modèles masculins proches des canons fascistes : l'Histoire montrerait que les « peuples fatigués » sont appelés à « succomber inévitablement face à l'énergie vitale [*el ímpetu*] des vagues nouvelles ». Heureusement, « dans le cas espagnol, le phénomène est totalement différent » puisque lors des combats - régénérateurs - de la Guerre Civile « nous avons donné suffisamment de preuves de vitalité qui nous assurent un avenir splendide<sup>447</sup> ».

Les autres manuels concernés sont presque exclusivement des manuels publiés par les très traditionalistes éditions Edelvives, ou parfois par d'autres maisons d'édition confessionnelles. De la promotion d'un héros fasciste surviril on ne trouve cependant alors que des traces diffuses : ce modèle masculin renvoie à des conceptions trop proches du concept du surhomme, et donc de l'*hybris* païen.

### ***C. A la recherche des hommes de la Phalange***

Cette faiblesse de « l'homme fasciste » dans les manuels d'Histoire se traduit aussi par la quasi-invisibilité des membres de la Phalange (et, plus largement, de la plupart des « héros » de la Guerre Civile, à l'exception peut-être du Colonel Moscardo). En cela, on peut dire que les manuels d'Histoire (cela est moins vrai des « encyclopédies) ne participent pas fortement de cette construction d'une mémoire des héros de la Guerre Civile à laquelle procède la

---

<sup>444</sup> *Ibidem*, p. 283

<sup>445</sup> C.P. Boyd, *Historia Patria* [...] p. 245

<sup>446</sup> Nous reprenons ici les informations contenues dans l'article biographique qu'a consacré à Demetrio Ramos Pérez la Fondation Saber.es : *Demetrio Ramos Pérez (1918-1999), La otra conquista del 'Nuevo Mundo'*, Fundacion Saber.es, Biblioteca digital leonesa, 1995.

<sup>447</sup> *Ibidem*, p. 207

dictature franquiste, et dont J. Cuesta a montré qu'elle repose notamment sur la multiplication des liturgies et des hommages<sup>448</sup>. Comme celles qui portent sur la personne de Franco, les considérations héroïques sur les héros phalangistes sont en effet très largement cantonnées aux manuels de Formation de l'Esprit National - ces derniers sont, inversement, ponctués de dates anniversaires et de célébrations : exécution de « José Antonio », « assassinat » de l'étudiant phalangiste « martyr » Matías Montero, perte du Croiseur Baléares et d'une partie des jeunes « Flechas » phalangistes qui servaient à son bord... Le constat de cette absence est, ici aussi, relativement étonnant si l'on considère que « José Antonio fut sans aucun doute un des personnages les plus manipulés et les plus utilisés par le régime de Franco<sup>449</sup> ». M.L. Rico Gómez et F. Sevillano montrent qu'il a été rapidement transformé par les autorités putschistes en un personnage mythique (paradoxalement unificateur par son absence) dont « les textes, les paroles, et même les gestes » furent sacralisés afin d'en faire un prophète et un Saint<sup>450</sup>. La participation à ce culte d'un martyr qui, pour avoir combattu « le marxisme, le capitalisme, et la maçonnerie », « fut beaucoup persécuté<sup>451</sup> », est elle aussi très minoritaire et largement limitée à certaines « encyclopédies ».

Les phalangistes font donc partie des perdants de la bataille que se livrent les héros masculins dans les manuels d'Histoire. Lorsqu'il leur arrive d'être mentionnés, ils incarnent néanmoins une jeunesse fougueuse et impétueuse. On peut ainsi lire dans *Historia de España 2º grado*, publié en 1944 aux éditions Edelvives, que « La Phalange fut créée par José Antonio Primo de Rivera pour s'opposer avec violence et virilité à l'impérialisme de la République<sup>452</sup>. » De la même manière, le phalangiste A. Bermejo de la Rica construit en 1945 « José Antonio » et Francisco Franco comme deux figures complémentaires : au premier, il revient d'incarner une virilité physique et la fougue de la jeunesse; au second, d'équilibrer cette impétuosité en lui apportant la nécessaire sérénité<sup>453</sup>.

Au final, donc, le modèle d'un homme fasciste, ou d'une forme de surhomme militarisé, n'est pas totalement absent des manuels d'Histoire. Mais il demeure marginal et est loin de

---

<sup>448</sup> J. Cuesta, *La odisea de la memoria* [...] p. 233

<sup>449</sup> *Ibidem*, p. 248

<sup>450</sup> M.L. Rico Gómez, F. Sevillano, « Franco y José Antonio: Caudillo y profeta de España. La construcción del carisma durante la Guerra Civil » [...] p. 107

<sup>451</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica, segundo grado*, Valladolid, Miñón, 1960, p. 388

<sup>452</sup> Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Zaragoza, Edelvives, 1944, p. 28

<sup>453</sup> A. Bermejo de la Rica, *La España imperial 6º curso*, Madrid, editorial Lepanto, 1945, p. 157

parvenir à y prendre réellement pied. Il apparaît que, de la même façon que pour le Caudillo (et à un degré encore supérieur), les auteurs estiment que ce type de personnage ne relève pas réellement du champ scientifique historique mais du domaine de l'idéologie. Au-delà de la mainmise de l'Église sur le Ministère de l'Éducation Nationale, ce constat nous renvoie aux habitus professionnels et disciplinaires - ainsi qu'à l'identité collective - des enseignants qui rédigent les manuels. La résistance de leurs conceptions nous semble devoir être versée au dossier de l'échec de la Phalange dans sa tentative de fasciser la société civile<sup>454</sup>. Ce n'est pas un hasard si les rares éléments qui renvoient à un « homme fasciste » se trouvent chez des auteurs qui ne sont pas enseignants (J.M. Pemán) ou dont l'identité professionnelle est partiellement effacée par un engagement politique fort et structurant (A. Bermejo de la Rica ; D. Ramos Pérez).

## II. La construction de contre-modèles efféminés

J. Horne explique qu'à l'échelle européenne la volonté de bâtir une virilité patriotique (dont le succès est identifié au progrès et à la civilisation) contribue depuis le XIXe siècle à constituer les virilités jugées défailtantes en ennemis de la nation<sup>455</sup>. La virilité héroïsée de l'époque franquiste, parce qu'elle est une virilité de combat, qui doit permettre le redressement national et se veut exclusive, ne peut accepter un certain nombre de figures jugées efféminées.

Leur présence dans les manuels est rare, et se réduit essentiellement à Henri IV de Castille, à un homme politique du XIXe siècle (F. Martínez de la Rosa) ainsi qu'au type de « l'arabe voluptueux », qui est plus ambigu. Cette faible visibilité est logique dans des manuels d'Histoire, dont la finalité n'est pas l'étude des mœurs des rois... Elle est par ailleurs cohérente dans un pays qui n'a pas connu la crainte sociale d'une diffusion généralisée de l'homosexualité<sup>456</sup> (crainte qui a au contraire touché fortement d'autres pays comme la France ou l'Angleterre au tournant des XIXe et XXe siècles). Ces rares figures n'en participent pas moins à désigner ce qu'il convient de rejeter afin de faire des Espagnols de vrais hommes.

---

<sup>454</sup> J. Tusell: *Dictadura franquista y democracia, 1939-2004*, Barcelona, Crítica, 2010, pp. 44-45

<sup>455</sup> J. Horne, « Masculinity in politics and war in the age of nation-states and World Wars, 1850-1950 », in Dudink, Stefan, Hagemann, Karen y Tosh, John (dir.), *Masculinities in Politics and War*, Manchester, Manchester University press, 2004, pp. 22-40, p. 29

<sup>456</sup> F. Vázquez García, R. Cleminson, *Los invisibles, una historia de la homosexualidad masculina en España, 1850-1939* [...] p. 178

L'affirmation de la virilité, parce qu'elle conduit à définir des modèles, conduit logiquement aussi à exclure les hommes qui ne leur sont pas conformes.

Le roi Henri IV de Castille est le premier d'entre-eux. Il incarne dans les manuels le fond du gouffre dans lequel la Castille aurait sombré à la fin du XVe siècle - fond du gouffre qui permet, par contraste, de mettre en valeur le règne des Rois Catholiques, qui lui fait suite et marque la naissance de l'Espagne comme État. Dernier souverain de la dynastie des Trastamare, son règne est perturbé par des conflits internes face à une partie de la noblesse, qui l'accuse d'avoir fait preuve de beaucoup de faiblesse et d'indécision, causant ainsi l'abaissement de la fonction royale. Le règne du seul souverain désigné comme « efféminé » coïnciderait avec la plus grande déchéance de la nation.

Le docteur Marañón ne pouvait pas ignorer, dans ses travaux à la frontière de la médecine et de la recherche historique, la personnalité d'Henri IV. Il lui a consacré un ouvrage, dans lequel il s'interroge longuement sur la nature de sa sexualité. Le titre est révélateur : *Essai biologique sur Henri IV de Castille et son époque*. Les théories et réflexions qu'il développe à cette occasion sont représentatives du processus qui s'est mis en place dans la seconde moitié du XIXe siècle : la dégradation de la situation sociale de « l'homosexuel » (concept qui naît en 1869<sup>457</sup>), qui est alors réifié et auquel on attribue désormais des caractères biologiques propres, qui le définissent dans l'ensemble de sa personnalité et le constituent en exception aux lois de la nature - exception que la science a vite fait de psychiatriser<sup>458</sup>.

L'endocrinologue, qui fut membre de l'Académie des Sciences ainsi que de l'Académie de médecine déduit des portraits (picturaux ou littéraires) que les contemporains d'Henri IV ont peints de lui qu'il était « sans aucun doute possible, un dysplasique eunucoïde avec réaction acromégalique, selon la nomenclature actuelle. » Il attribue cette tare physique, qui se caractériserait notamment par « des grands pieds et des grandes mains, une taille très exagérée, un prognathisme mandibulaire » à « l'insuffisance de la sécrétion sexuelle interne<sup>459</sup>. » Il établit sur un raisonnement scientifique l'absence de virilité qui l'éloigne de la capacité à exercer le pouvoir. Il voit par exemple la plus grande des preuves de sa déchéance sexuelle dans l'absence de colère lorsque les Grands d'Espagne lui adressent une

---

<sup>457</sup> R. Révenin, « Homosexualité et virilité », in A. Corbin (dir.) *Histoire de la virilité*, tome III [...] p. 369

<sup>458</sup> M. Foucault, *Histoire de la sexualité, Tome I La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994 [1<sup>ère</sup> édition 1976], p. 51

<sup>459</sup> G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su época*, Madrid, Espasa Calpe, 1943, p. 65

lettre l'accusant de ne pas être le père de sa fille. Cette absence de réaction plaiderait en faveur de l'effémination :

« Le fait même de cette incroyable docilité est on ne peut plus éloquent, parce qu'il révèle un homme non seulement moralement abject, mais de plus dépourvu de l'autorité nécessaire pour se mettre en colère<sup>460</sup> ».

On retrouve dans les manuels la même association entre les goûts sexuels du dernier des Trastamares, et son incapacité à gouverner. Dans un manuel très conservateur que publient en 1965 les éditions SM, la chaîne causale qui rendrait les hommes supposés moins virils incapables d'exercer le pouvoir apparaît clairement. C'est l'impuissance sexuelle du souverain qui est d'abord nommée ; puis son manque de volonté personnelle ; et enfin les conséquences politiques : « Henri IV l'impuissant (1454-1474). Il était aboulique et dégénéré. Son règne est une période d'anarchie et de lutte entre les factions<sup>461</sup>. »

La plupart des auteurs de manuels d'Histoire du franquisme, préfèrent traiter le plus pudiquement possible cet épisode. Il est notamment peu compatible avec l'exaltation de la grandeur nationale que demande la loi sur l'Enseignement de septembre 1938. Il est vécu comme une tache sur l'histoire nationale. Le poids du tabou qui pèse sur lui est important. J. R. Castro considère ainsi qu'il est « difficile de trouver une période de honteuse anarchie qui dépasse celle que vécut l'Espagne durant le règne d'Henri IV. (...) Très vite, survint une série de scandales, qui débordèrent du domaine privé vers le domaine politique<sup>462</sup>. » Le jugement que porte en 1939 le censeur Juan de Contreras sur un manuel d'Antonio Bermejo de la Rica nous conforte quant à l'existence de ce tabou : dans le rapport qu'il émet, il explique à l'auteur que « il conviendrait, pour les prochaines éditions, que l'auteur atténue un peu le caractère cru de certains passages, comme par exemple le règne d'Henri IV<sup>463</sup>. »

Il est probable que, dans l'esprit du censeur, il ait paru périlleux de présenter à de jeunes hommes en formation un tel exemple. Dans la revue *Y* (revue de la Section Féminine de la Phalange) le même Juan de Contreras se lance en effet lui-même dans le type même de détails qu'il censure dans les manuels scolaires : il explique à propos d'Henri IV que « en Espagne, les vices de la décadence [de la Renaissance] se mêlent aux vices subtiles de l'Orient

---

<sup>460</sup> *Ibidem*, p. 47

<sup>461</sup> J. J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España 4º curso* [...] p. 143

<sup>462</sup> J. R. Castro, *Historia 2º grado*, p. 132

<sup>463</sup> A.G.A leg. 31/7005

(...) Le roi s'habille et vit à l'arabe et se complait dans des constructions d'un arabisme exalté. C'est un roi romantique et sensuel, qui se noie dans les vices<sup>464</sup> ». La différence réside dans le fait que cette revue n'est pas destinée à de jeunes garçons, mais à des femmes adultes, membres de la Phalange.

Ce tabou se traduit dans les manuels par la difficulté des auteurs à nommer le mal. Il est convenable d'être évasif. Par un phénomène curieux d'évitement, ce sont les actions d'Henri IV en général qui sont qualifiées de « honteuses » (comme par exemple ses négociations politiques) sans que ses mœurs ne soient mentionnées. D'autres auteurs contournent le tabou en se contentant de mentionner en passant le surnom du roi (« Henri IV l'Impuissant<sup>465</sup> »), avant de le définir comme le pire souverain de l'Histoire de l'Espagne. D'autres enfin utilisent force périphrases et euphémismes. Andrés Zapatero décrit ainsi le roi comme un « homme peu sociable et indolent, qui vivait isolé dans son palais et avait les plus étranges coutumes<sup>466</sup> », ce qui devait paraître mystérieux à bien des élèves. En 1939, J.R. Castro mentionne plus précisément les mœurs d'Henri IV : « Les nobles font le procès du roi, l'accusant d'être un ennemi de la foi, et d'adopter les vêtements, les coutumes et la vie des Arabes<sup>467</sup>. » Là encore, il a recours à une périphrase (certes très transparente), périphrase qui présente d'ailleurs l'avantage de souligner le caractère non espagnol, exogène, de telles pratiques.

La force de l'interdit qui plane sur « l'effémination » dans les milieux les plus réactionnaires peut être suffisante pour justifier le régicide. Les Pères maristes qui ont publié en 1944 le manuel *Historia universal* prennent la défense du moine régicide français Jacques Clément (« le malheureux Jacques Clément ») qui mit fin au règne du roi de France Henri III, « roi frivole et efféminé<sup>468</sup> ».

On trouve dans les manuels un autre personnage historique accusé d'être efféminé : il s'agit de F. Martínez de la Rosa. Le cas est différent de celui d'Henri IV : il relève de la volonté de discréditer, par l'invective, l'adversaire politique. Martínez de la Rosa est en effet un homme politique libéral - qui plus est, des plus modérés. Plusieurs fois ministre, il est notamment

---

<sup>464</sup> J. de Contreras, « Escenario real », *Y*, n°2, p. 46-47, 1938

<sup>465</sup> C'est ainsi le cas du manuel *Geografía e historia de España 1<sup>er</sup> grado* : Anonyme, *Geografía e historia de España 1<sup>er</sup> curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 177

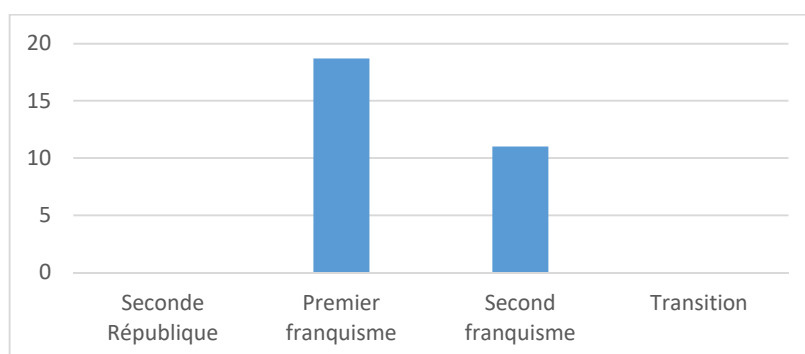
<sup>466</sup> S. Andrés Zapatero, *Historia de España*, preuniversitario, Barcelona, librería élite, 1965, p. 19

<sup>467</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia 2<sup>o</sup> curso de bachillerato*, Zaragoza, Librería General, 1939, p. 193

<sup>468</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 389

Premier Ministre d'Isabelle II durant 18 mois, en 1834 et 1835. Sa politique se caractérise par son goût du compromis et sa souplesse, qui sont associés durant le franquisme à un manque de virilité. La recherche du consensus est indigne d'un homme digne de ce nom. Aucun manuel ne l'accuse explicitement ni n'aborde la question de ses mœurs sexuelles. Nombreux sont par contre ceux qui le désignent par un sobriquet dévirilisant, « Rosita la pastelera » (que l'on peut tenter de traduire par « Rosette la pâtissière ») qui lui avait déjà été accolé de son vivant. Ainsi, chez Pemán, peut-on lire que Isabelle II chercha « le plus modéré : Martínez de la Rosa. Celui-ci prétend mener une politique d'équilibre, de négociations. Et le peuple, avec un instinct sûr, le baptise du surnom de '*Rosita la pastelera*'<sup>469</sup>. » C'est ici une virilité de l'action et de la radicalité qui s'affirme, contre une effémination des mots, du dialogue, du compromis.

Cette pratique de l'invective politique contre les ennemis (ici, libéraux) du régime n'est possible que dans le contexte d'un durcissement de l'injonction hétérosexuelle et de la radicalisation des oppositions politiques. L'étude statistique des manuels qui le reprennent à leur compte montre qu'elle apparaît et disparaît avec le franquisme.



**Figure XVI. Nombre d'occurrences de "Rosita la Pastelera", pour cent manuels**

Cette plus grande visibilité, durant le franquisme, d'un « mal » que l'on a par ailleurs du mal à nommer (comme nous le voyons à travers l'exemple d'Henri IV de Castille) ne nous semble pouvoir être expliquée qu'à condition de lui conférer réellement les caractéristiques du tabou : on en parle et on le met au centre mais on ne le nomme pas.

<sup>469</sup> Anonyme, *Manual de la Historia de España Segundo grado*, [...] p. 241

### III. La virilité, « savoir-mourir », ou « pouvoir-tuer » ?

#### **A. Le sacrifice de soi : un accomplissement viril**

Savoir bien mourir devient, à l'issue de la Guerre-Civile, une qualité virile première. De ce point de vue, le franquisme signifie bien le retour et l'exaltation de modèles guerriers hérités du XIXe siècle. On assiste en 1939 au retour de modèles de virilité qui ont culminé en Europe en août 1914, et qui avaient été mis en cause, en Espagne, par la modernisation et l'embourgeoisement de la société.

C'est de cette virilité du « savoir-mourir » (pour reprendre l'expression d'Alain Corbin<sup>470</sup>) que sont porteurs les officiers qui accèdent largement au pouvoir en 1939<sup>471</sup>. Elle est l'élément central des représentations genrées du Général Franco. Dans son film *Raza*, tous les personnages masculins de la famille Churruca savent mourir lorsqu'il le faut : l'ancêtre Churruca était mort à Trafalgar ; le père Churruca meurt à Santiago de Cuba ; l'un des frères du héros, Jaime, qui est moine, choisit d'accompagner dans la mort les autres moines de son monastère exécutés à la mitrailleuse par les républicains. Enfin, c'est par la mort que son autre frère, Pedro, qui était devenu républicain, réintègre la « race » des Churruca. Enfant, il était intéressé par l'argent, et avait déclaré à son père qui venait de narrer « la belle mort de notre ancêtre » : « Eh bien moi, je ne comprends pas que mourir puisse être beau<sup>472</sup>. » Revenu de ses erreurs, il sait braver ses anciens camarades républicains, ce qui lui vaudra d'être exécuté. Même José, le héros, est fusillé, et ne doit qu'à un miracle et à l'amour d'une jeune femme, de revenir à la vie.

Cette conception de la mort comme accomplissement viril se retrouve dans les manuels publiés après la Guerre Civile. La relation entre ce savoir-mourir et la virilité est parfois très explicite. Antonio Alvarez Pérez, auteur de l'*Enciclopedia Alvarez* qui marqua une génération d'élèves scolarisée dans les années 1950 et 1960, tout comme Serrano de Haro, associent courage physique et capacité à engendrer. Ils expliquent, quasiment dans les mêmes termes,

---

<sup>470</sup> A. Corbin, « Introduction », in A. Corbin (dir.), *Histoire de la virilité tome2 Le XIXe siècle* [...] p. 11

<sup>471</sup> Les Officiers occupèrent 42% des ministères dans les dix premières années du régime franquiste : A.M. Badanelli Rubio, « Ser español en imágenes: la construcción de la identidad nacional a través de las ilustraciones de los textos escolares (1940-1960) » [...] p. 156

<sup>472</sup> J.L. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 9'30



que chez les Ibères « les jeunes femmes aimaient choisir leurs maris parmi les guerriers les plus courageux<sup>473</sup> ».

Les modèles masculins guerriers que proposent les manuels de l'époque franquiste sont différents de ceux que l'on peut trouver parfois chez les auteurs républicains. Ces derniers se battaient tous pour une cause, qui était extérieure à leur personne ; la guerre n'était jamais plus qu'une étape transitoire qu'il fallait, dans la mesure du possible, éviter. Elle est désormais, pour les modèles guerriers du franquisme, une fin en soi qui leur permet aussi d'accomplir leur nature. Elle est en elle-même porteuse de vertus.

La notion d'honneur guerrier est l'objet d'une divergence idéologique fondamentale entre les auteurs du franquisme et les auteurs républicains. Le fond *Manes* détient des manuels qui ont fait partie de la bibliothèque d'Angel Llorca Gracia, un instituteur républicain, figure connue de l'école rénovatrice du premier tiers du XXe siècle<sup>474</sup>, et lui-même auteur d'un manuel d'Histoire destiné à l'enseignement primaire<sup>475</sup>. Dans l'un de ces ouvrages (qui lui appartenaient mais qu'il n'a pas rédigés lui-même) publié en 1937 en zone « nationale », on trouve le récit du « désastre de Santiago de Cuba » - lors duquel est censé mourir en héros le Capitaine Churruca, père du personnage central du film *Raza*.

« Ayant reçu de l'Amiral espagnol Cervera l'ordre de partir au combat, et même en sachant que les bateaux ennemis étaient plus modernes et leurs canons de plus grande portée, l'escadre espagnole n'hésita pas à faire face. Cette lutte si inégale fut un désastre pour notre escadre, mais l'honneur espagnol fut sauf<sup>476</sup>. »

Sous cette phrase, Angel Llorca García a ajouté au stylo rouge le commentaire suivant : « Et moi je dirais plutôt que l'on fit la preuve de la stupidité de l'Espagne<sup>477</sup>. »

## **B. La virilité : un « savoir-tuer »**

Les historiens ont bien établi que, dans cette « virilité XIXe siècle », il est nécessaire de savoir-mourir pour être réellement viril. La réalité de ce qui distingue les deux genres nous semble

---

<sup>473</sup> *Ibidem*, p. 15

<sup>474</sup> M. del Pozo Andrés, « Angel Llorca: un maestro entre la Institución Libre de Enseñanza y la nueva escuela (1866-1942) », *Historia de la educación*, n°6, 1987, pp. 229-248

<sup>475</sup> A. Llorca, *Historia educativa primer grado*, Madrid, librería y casa editorial hernando, 3<sup>ème</sup> édition, 1932

<sup>476</sup> M. Porcel y Riera, *Curso completo de enseñanza primaria grado elemental*, Mallorca, Tipografía Porcel, 1937, p. 43

<sup>477</sup> *Idem*

néanmoins se situer davantage dans la séparation entre les femmes qui doivent donner la vie et les hommes qui détiennent le pouvoir de donner la mort.

Les discours des théoriciens conservateurs de la distanciation hommes-femmes, comme Pemán, identifient certes virilité et savoir-mourir. Ces discours nous semblent relever en partie de la justification d'un rapport de pouvoir entre les deux genres. La différence dans la répartition des rôles entre les hommes et les femmes est expliquée par une nature qui, assignant aux premiers l'exclusivité du devoir de mourir, protège les secondes de la mort, et donc justifie par cette asymétrie les inégalités du temps de paix. La réalité des rôles que portent les manuels est différente : les femmes peuvent accéder au « savoir mourir » ; mais elles ne peuvent pas tuer. Nous aurons l'occasion de voir plus avant qu'il n'y a là rien d'étonnant, si l'on considère que l'un des éléments caractéristiques évoqués pour définir la féminité consiste dans la capacité au renoncement et à l'oubli de soi au profit des autres.

De même que dans *Raza* certaines femmes mettent leur existence en danger en espionnant pour le compte du camp national, on trouve dans les manuels de nombreuses femmes martyres. Elles représentent, entre 1939 et 1959, 54% des saints mentionnés pour avoir été martyrisés par les Romains. Si l'on ajoute qu'un certain nombre d'entre eux sont des enfants, les hommes en âge viril se trouvent minoritaires. Lorsqu'elle étudie les « Quarante-huit martyrs de Cordoue » (exécutés par les Musulmans au IXe siècle), *l'Encyclopédie Alvarez* précise que Sainte Leocrice sut souffrir « avec autant de courage et de résignation<sup>478</sup> » que Saint Euloge.

Se laisser mener à la mort sans résister ne relève donc pas d'un courage spécifiquement viril. De la même façon, les habitants de Sagunto et de Numance qui se sacrifient sont autant des femmes que des hommes : tant le texte des manuels que les images reproduites mettent en scène des femmes qui se suicident (les auteurs expliquent fréquemment qu'elles fichent une épée en terre avant de se jeter dessus, voire qu'elles se jettent dans les flammes), pendant que les hommes se jettent à corps perdu dans un dernier combat.

Le tabou qui disqualifie les femmes pour le combat porte sur leur capacité à tuer, et non pas sur le fait qu'elles pourraient elles-mêmes être tuées. Un exemple très net nous en est donné par A. Serrano de Haro lorsqu'il met en scène Béatrice de Bobadilla, dame de la cour, prenant

---

<sup>478</sup> A. Álvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva, sintética y practica 2º grado*, Valladolid, Miñón, 1960, p. 347

la défense de l'honneur d'Isabelle de Castille, menacée par le très entreprenant et agressif Maître de l'ordre de Calatrava :

« Béatrice de Bobadilla était sur le point d'assassiner le Maître de l'ordre de Calatrava (...) le Seigneur ne permit pas que son noble cœur se tachât d'un crime, et il enleva lui-même la vie au Maître alors qu'avec ses troupes il s'apprêtait à prendre Doña Isabelle par la force<sup>479</sup>. »

Même la vertu d'Isabel de Castille, ne peut pas être défendue au prix d'un crime : il faut l'intervention de Dieu pour que la jeune femme ne soit pas irrémédiablement entachée par le sang qu'elle s'apprêtait à verser. Les seules femmes à être parfois qualifiées de « viriles » dans les manuels sont d'ailleurs celles qui, par un hasard de l'Histoire, sont conduites à donner (ou faire donner) la mort, comme Augustine d'Aragon (qui mania le canon) ou Isabelle de Castille (qui commanda aux troupes).

Le vrai tabou ne porte donc pas sur la mise à mort de la femme, mais sur la femme assassine. Le discours sur le « savoir-mourir » auquel sont astreints les hommes nous semble donc être en partie aussi un discours écran, destiné à dissimuler un privilège (le pouvoir-tuer) sous les traits d'un devoir (le savoir-mourir). Les hommes qui tuent accomplissent leur nature, alors que les femmes qui donnent la mort en enfreignent les lois et excèdent de leur condition de femmes. Un exemple très clair nous en est donné par le manuel *Historia Universal*<sup>480</sup>, publié par les éditions Luis Vives : les auteurs, comme il est logique dans ce manuel très traditionaliste, insistent sur la description des crimes anticléricaux commis par les révolutionnaires français durant la période de la Terreur, et en particulier sur les exécutions commises par les Jacobins : « on vit rouler les têtes d'une foule de religieux, de prêtres, et de gens pacifiques ». Ils n'en décrivent pas moins Charlotte Corday, quelques lignes plus avant, en être monstrueux. Elle est « une femme fanatique », car elle « a voulu se venger sur les jacobins, et a assassiné leur chef, l'inoffensif Marat (1793) ». Cette étonnante défense par un clerc traditionaliste d'un Jacobin « septembriseur » (qui aurait en toute logique dû être présenté en sanguinaire exalté) met en évidence l'importance de la transgression que constitue l'immixtion d'une femme dans la sphère masculine du « pouvoir-tuer ».

---

<sup>479</sup> A. Serrano de Haro, *Guiraldas de la historia* [...] p. 91

<sup>480</sup> Anonyme, *Historia Universal*, Barcelona-Madrid, editorial Luis Vives, 1936, p. 460

# Quatrième chapitre. 1975, décès annoncé du héros guerrier

On assiste après 1975 à la modification radicale des modèles masculins que portent les manuels d'Histoire. L'année de la mort du Général Franco, est aussi celle du décès du héros guerrier. Aucun des deux décès n'est brutal : les années qui les précèdent ont vu les deux héros s'affaiblir et leur aura se déliter. Dès le milieu des années 1960, l'apparition et le développement d'une Histoire économique et sociale privilégie les acteurs collectifs et laisse de moins en moins de place aux acteurs individuels. Des changements plus généraux dans les mentalités conduisent les auteurs à construire des modèles masculins plus pacifiques, et à tourner le dos aux valeurs guerrières.

## I. Un renouvellement historiographique qui met fin aux figures héroïques

### A. *De nouvelles finalités pour l'Histoire*

Les changements historiographiques étaient déjà en germes dans les manuels des dernières années du franquisme. L'année 1975 marque cependant une rupture étonnamment nette et brutale. R. López Facal estime « surprenante la soudaine adaptation des maisons d'édition aux nouvelles circonstances<sup>481</sup> ».

La volonté de construire une histoire nationaliste disparaît soudainement des manuels. Les auteurs de *Historia de las civilizaciones, Occidente* écrivent dès 1976 dans leur prologue que « de nos jours, il semble que l'on ait dépassé des objectifs purement narratifs-nationalistes<sup>482</sup> ». Ce changement de finalité de l'enseignement de l'Histoire est impulsé par les autorités elles-mêmes. Les programmes d'avril 1975 entendent que l'enseignement de l'Histoire favorise chez les élèves la compréhension de « la culture et la société dans laquelle ils vivent, contribue à son amélioration, et son développement, et favorise la vie en

---

<sup>481</sup> R. López Facal, « El nacionalismo en los manuales de historia » [...] p. 127

<sup>482</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia de las civilizaciones, Occidente*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1976, p. III

collectivité, l'engagement et l'exercice des responsabilités civiques et sociales, et la compréhension entre les hommes et les peuples<sup>483</sup>. »

Le paradigme de la construction de l'esprit nationaliste est remplacé par la volonté d'éduquer des citoyens actifs et responsables avant tout. Les directives officielles incitent les enseignants à proposer aux élèves des documents variés afin « d'approcher la méthodologie du travail historique<sup>484</sup> ». En 1977, les auteurs du manuel *Historia 3° BUP* ambitionnent de « doter les élèves d'un fin sens critique<sup>485</sup> ». J. Gutiérrez veut écrire dans son manuel une « Histoire des conditionnements sociaux<sup>486</sup> ».

Dès la seconde moitié des années 1960, l'Histoire renoue avec une volonté de scientificité qui avait disparu. Les bibliographies de fin de chapitre réapparaissent, qui font la part belle aux ouvrages publiés dans le reste de l'Europe<sup>487</sup>. Les manuels analysent désormais certaines phases de l'histoire nationale, comme la Renaissance, au prisme de l'eupéanisation de l'Espagne, de son décalage ou non avec les autres nations. Cette étude de l'Histoire dans un contexte plus large contribue aussi à relativiser sa portée morale. Les difficultés du règne d'Henri IV de Castille, par exemple, deviennent un élément d'une crise globale qui touche les monarchies européennes au XVe siècle, et le manque supposé de virilité du monarque n'est plus la cause du déclin national<sup>488</sup>.

Cette histoire scolaire qui se dénationalise est aussi une Histoire qui se deshéroïse. L'anecdote et la figure guerrières perdent leur légitimité à figurer dans les manuels scolaires. Dès 1967, les programmes insistent sur le fait qu'il ne faut pas multiplier l'enseignement « des faits guerriers, car il ne doit s'agir que de ceux qui ont eu une influence décisive sur l'évolution de l'Histoire<sup>489</sup>. » Il est demandé aux enseignants d'éviter de « surcharger » les jeunes esprits « de noms propres, de dates ou de faits, anecdotiques ou guerriers, qui ne servent à rien<sup>490</sup>. »

---

<sup>483</sup> BOE du 18/04/1975

<sup>484</sup> BOE du 17/03/1978

<sup>485</sup> J.M. Moreno, A. Moreno, J. Bravo Lozano, J. González, *Historia 3° de BUP*, Madrid, editorial Silos, 1977, p. 5

<sup>486</sup> BOE du 30/09/1967

<sup>487</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones*, Madrid, editorial magisterio español, 1976, p. 234

<sup>488</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones*, Zaragoza, Edelvives, 1976, p. 178

<sup>489</sup> BOE du 30/09/1967

<sup>490</sup> *Idem*

## ***B. Une histoire économique et sociale***

La disparition des héros dans les manuels est aussi très largement le résultat du passage à une Histoire économique et sociale inspirée de l'École des Annales.

Ce virage radical avait été annoncé par l'Histoire qu'écrivaient, depuis les années 1960, certains des manuels publiés aux éditions Vicens Vives - J. Vicens Vives lui-même étant décédé en 1960. Il est institutionnalisé par le changement des programmes de Lycée qui survient en avril 1975, soit quelques mois avant le décès de Franco. Le programme de la première année de « *Bachillerato* »<sup>491</sup>, notamment, se prête plus que d'autres à l'enseignement d'une Histoire économique et sociale. Il porte comme titre « Histoire des civilisations<sup>492</sup> ». Les concepteurs des programmes précisent que « les conceptions modernes de l'Histoire nous mènent vers une Histoire totale ». Les chapitres qui portent sur le Moyen-âge sont logiquement, à l'image de l'histoire scientifique qui s'élabore au même moment, les plus marqués par cette réorientation historiographique ; mais aucune période ne lui échappe. Cette rénovation scolaire précède parfois l'état de la recherche historique, et les auteurs sont amenés, dans les développements qui portent sur la démographie historique, à conjecturer en l'absence de données suffisantes pour aboutir à des conclusions<sup>493</sup>.

Dès la fin des années 1960, les grands héros de l'Histoire de l'Espagne mutent. Leur grandeur tient désormais de moins en moins à leurs conquêtes et faits de guerre, et de plus en plus à leur capacité à faire croître l'économie, et à favoriser l'enrichissement de toutes les classes de la population. Les Rois Catholiques, pour ne citer qu'eux, deviennent les protecteurs de l'élevage et du commerce<sup>494</sup>. Après 1975, les héros sont menacés par la disparition des acteurs individuels de l'Histoire eux-mêmes (au profit des acteurs collectifs). Ce changement de paradigme (des individus aux masses) se traduit visuellement par le remplacement des portraits de plein pied qui peuplaient les manuels par des tableaux statistiques et des courbes de croissance démographique ou économique. La *Reconquista* ne s'explique plus

---

<sup>491</sup> Elle accueillait alors, dans le système hérité de la LGE, des élèves de 14-15 ans.

<sup>492</sup> BOE du 18/04/1975

<sup>493</sup> Voir par exemple : L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Madrid, editorial Bruño, 1977, p. 137

<sup>494</sup> Voir par exemple : M. Espriu Gumí, *Geografía e historia 6º curso*, Salamanca, ediciones Anaya, 1968, p. 192 ; ou M. Ojuel, *Geografía e historia curso 6º*, Barcelona Prima Luce, 1967, p. 178

par des raisons morales ou militaires (et encore moins par l'aide de Dieu), mais par la croissance démographique des royaumes chrétiens<sup>495</sup>. Ces mutations ne semblent d'ailleurs pas plaire à tous les enseignants, et ne reflètent sans doute pas les conceptions historiques de tous : un manuel de notre corpus a ainsi été complété par des photocopies de tableaux généalogiques destinées à être insérées entre les pages, et par des explications complémentaires. La conséquence en est par exemple la réapparition, dans ces ajouts, de « Henri IV l'impuissant », qui avait disparu du manuel<sup>496</sup>.

Cette histoire porte parfois la marque de grilles de lecture qui, sans être marxistes, n'en sont pas moins fortement dialectiques. Il ne s'agit jamais d'analyses complètement orthodoxes (tout au plus trouve-t-on quelque paragraphe positif sur le Cuba de Fidel Castro<sup>497</sup>), mais davantage de l'emploi d'une sémantique. Cela n'en contribue pas moins à faire s'effacer encore davantage les individus derrière les classes sociales et donc à ne plus proposer des modèles de virilité incarnés.

### ***C. Les autorités de contrôle participent au déclin des héros***

En 1974, afin de favoriser la mise en œuvre des mesures modernisatrices contenues dans la Loi Générale sur l'Enseignement de 1970, le ministère crée de nouvelles autorités de contrôle des manuels. Leur fonction est précisée par la loi : elles seront « un instrument de rénovation et de perfectionnement qualitatif de l'éducation ». Comme dans les années 1940, l'essentiel du travail est effectué par un rapporteur. Il s'agit d'un « Professeur titulaire d'une chaire de Lycée » et Docteur en Histoire, José María Martínez Val, directeur du Lycée 'Rey pastor' de Madrid. Il exerce un contrôle rigoureux : sur les années 1976, 1977 et 1978, 58% des manuels ne reçoivent qu'une « autorisation conditionnelle », ce qui signifie que les auteurs doivent lui retourner une version corrigée de leur ouvrage.

Cet organe de contrôle joue effectivement un rôle modernisateur. Il oriente les manuels vers la construction de citoyens dotés d'une capacité de jugement autonome et vers une histoire scolaire qui s'inspire de « l'histoire totale » des Annales. Il combat l'Histoire narrative traditionnelle et promeut cette même histoire « froide », incompatible avec la construction

---

<sup>495</sup> P. Benejam, R. Batllori, J. Bonet, J. M. Garriga, M. Martínez, *Libro de consulta Ciencias sociales 7° EGB*, Barcelona, Casals, 1973, p. 176

<sup>496</sup> Il s'agit pourtant du peu moderne manuel : C. Quirós, A. Quijano, E. Llorente, *Geografía e historia [...]*

<sup>497</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguier, A. Domínguez Ortiz, A. L. Cortés Peña, J. U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 387

de héros, qui avait en son temps été reprochée à Jaime Vicens Vives. Un échange de courriers entre le Service des Programmes scolaires et les éditions Magisterio español (qui viennent de se voir refuser un ouvrage) est très explicite :

« On entend par Histoire totale (...) l'Histoire qui, dans l'étude et dans l'exposition du processus historique, ne se limite pas aux événements de court terme ni, plus concrètement, aux événements politiques et à l'évocation des grands hommes - 'l'histoire des héros' - mais [qui comprend aussi] les faits que l'on appelle sociaux et économiques<sup>498</sup> ».

Les nouveaux censeurs reprochent par exemple en 1975 au manuel *Historia de las civilizaciones*, de J.M. Grima Reig, la trop grande proportion de portraits parmi les images qu'il propose aux jeunes lecteurs<sup>499</sup>.

Il ne faudrait pas penser cependant que le Service des Programmes Scolaires impulse sans restriction ni état d'âme l'abandon de l'ancienne histoire politique, de ses héros, des valeurs qu'ils incarnaient jusque-là. Cette administration et ses membres sont eux-mêmes travaillés par des tensions et leur rapport à la modernité historiographique est parfois ambigu. Le censeur Martínez Val participe à la défense des héros par exemple lorsqu'il exige en 1977 des auteurs du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, qui avaient rompu avec la tradition du court dictionnaire biographique situé en fin de manuel, d'en ajouter un : Il demande « un dictionnaire des grands noms espagnols, et en se gardant de tomber dans 'l'Histoire-bataille' on pourrait citer entre parenthèses les événements les plus importants, ainsi que leurs dates ». De la même façon, le manuel *Historia de las civilizaciones* publié aux éditions Teide est critiqué pour l'absence des grands découvreurs et conquistadors du début du XVI<sup>e</sup> siècle, car il ne consacre que quatre lignes aux grandes découvertes, et « ne cite même pas Colomb, Magellan, El Cano, Balboa, etc., etc., etc.<sup>500</sup> »

---

<sup>498</sup> ACME, leg 55428

<sup>499</sup> *Idem*

<sup>500</sup> ACME, leg 55436



## II. Les manuels, reflets d'une société en mouvement

### A. Oublier le franquisme et ses héros guerriers

Le changement qui se matérialise en 1975 dans les manuels s'inscrit dans le cadre de la volonté générale d'ouvrir une nouvelle période en tournant le dos au franquisme – qui apparaît nettement à la lecture des résultats des premières élections démocratiques en juin 1977.

Le manuel *Ciencias sociales 8° de EGB* est représentatif de ce que l'on trouve alors dans l'ensemble des manuels d'Histoire. Publié en 1977 aux (plutôt modernes) éditions Anaya, il s'inscrit en rupture avec l'Histoire et les mythes franquistes :

« Face à la survie du système, la société espagnole, très dynamique, réclame de participer à la vie politique, ainsi que la souveraineté populaire. L'aspiration à un système de participation politique démocratique est générale<sup>501</sup>. »

Ce changement de perspective a souvent comme conséquence le renversement total du point de vue sur les anciennes figures héroïques et militaires. On trouve ainsi, quelques pages plus loin, une photographie de l'un des plus glorieux militaires du franquisme, le Général Millán Astray. Fondateur de la Légion, il incarnait une forme de virile brutalité<sup>502</sup>, assez proche du modèle de la « virilité fasciste ». La photographie est accompagnée d'un commentaire qui précise qu'il « se compromit fortement dans la conspiration militaire<sup>503</sup>. » Cette sortie du franquisme ne conduit cependant pas au reniement du passé récent. Les rédacteurs de manuels entendent que l'on ne rouvre pas les luttes qui ont conduit à la Guerre Civile. Ils refusent de remplacer un manichéisme par un autre :

« Un autre schéma n'est pas valide non plus : celui qui consiste à réduire la guerre en une lutte entre deux Espagne, celle des intellectuels et des revendications sociales et culturelles, et l'Espagne des vieilles forces réactionnaires. Le phénomène fut riche en nuances<sup>504</sup>. »

On trouve également dans les manuels des éléments étonnants, comme la photographie d'un « tribunal populaire » de la Seconde République, qui est qualifié de « tristement

---

<sup>501</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 173

<sup>502</sup> M. Vincent, *Reafirmación viril* [...] p. 13

<sup>503</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 143

<sup>504</sup> *Ibidem*, p. 140

célèbre<sup>505</sup> », ou la photographie, sans aucun doute originellement réalisée par la propagande franquiste, d'une distribution de paella à des enfants que l'on devine affamés, dans la ville de Valence tout juste conquise par les « Nationaux » en mars 1939<sup>506</sup>.

Il est significatif, par rapport à la question qui nous intéresse ici du déclin des valeurs héroïques, que cette volonté de reconnaître des points positifs au régime qui s'achève ne passe pas par la reconnaissance de ses vertus guerrières, mais fasse de lui au contraire un régime de paix. Les auteurs de manuels semblent avoir retenu les éléments de discours sur lesquels repose à partir de la fin des années 1950 la propagande officielle, qui avait notamment fait de la célébration en 1964 des « vingt-cinq ans de paix » « la plus importante campagne de propagande du régime franquiste dans toute son histoire<sup>507</sup> ». Un des auteurs du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* affirme ainsi en 1976, à l'encontre des plus évidentes réalités historiques, que Franco aurait favorisé le débarquement des troupes américaines en Afrique du Nord de novembre 1942<sup>508</sup>. Il attribue aussi explicitement au Généralissime un rôle essentiel dans la défaite de l'Allemagne<sup>509</sup>.

Les rédacteurs font ici leurs des conceptions qui sont caractéristiques de l'historiographie et de la mémoire des années 1970 : la transformation de la réalité de la Guerre Civile, au profit d'une analyse qui en attribue les excès aux deux camps en des proportions comparables et qui l'interprète exclusivement sous l'angle de la folie collective<sup>510</sup>. La question de savoir s'il y eut à propos du franquisme oubli (amnésie) ou simplement consensus a fait l'objet de débats historiographiques forts<sup>511</sup>. Toujours est-il que des historiens, comme P. Ruiz Torres<sup>512</sup> ou F. Espinosa<sup>513</sup>, associent étroitement cet « oubli » (même partiel et volontaire) au processus de démocratisation. Il en aurait été en quelque sorte le coût mémoriel, coût partiellement traumatique dans la mesure où il a laissé un certain nombre de questions non réglées. Pour ce qui concerne les manuels d'Histoire, il apparaît assez clairement que cette

---

<sup>505</sup> *Ibidem*, p. 144

<sup>506</sup> *Idem*

<sup>507</sup> P. Aguilar Fernández, *Memoria y olvido de la Guerra Civil española*, Madrid, Alianza Editorial, 1996, p. 164

<sup>508</sup> J. A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 290

<sup>509</sup> *Idem*

<sup>510</sup> E. Yeste, « La transición española. Reconciliación nacional a cambio de desmemoria : el olvido público de la Guerra Civil », *Historia actual online*, 2010, p. 9 ; et P. Aguilar Fernández, *Memoria y olvido de la Guerra Civil española*, Madrid, Alianza, 1996, pp. 163-184

<sup>511</sup> Ce débat a notamment opposé les historiens J. Tussell et V. Navarro : J. Tussell, « Por una política de la memoria », *El país*, 17/07/2000 ; V. Navarro, « La transición no fue modélica », *El país*, 17/10/2000

<sup>512</sup> P. Ruiz Torres, « Los discursos de la memoria histórica en España », *Revista de historia contemporánea Hispania Nova*, 2007

<sup>513</sup> F. Espinosa, *Contra el olvido, Historia y memoria de la Guerra Civil*, Barcelona, Crítica, 2006

recherche d'un changement sans rupture, sans accusation ni reniement, reflète la volonté des autorités scolaires et des auteurs de manuels de tourner pacifiquement la page du franquisme.

## ***B. Le « vivre-ensemble », paradigme central des manuels de la Transition***

P. Aguilar Fernández a montré (à propos du souvenir collectif de la Seconde République, dont l'échec servit dans les années 1970 de repoussoir collectif) l'influence de la « recherche obsessionnelle du consensus<sup>514</sup> » sur les mutations de la mémoire historique<sup>515</sup>. La crainte d'une radicalisation politique qui empêcherait l'Espagne de clore le cycle de coups d'Etat et de Guerres Civiles initié au XIXe siècle paraît centrale pour analyser les manuels de la Transition. Leur lecture met en évidence l'importance, pour leurs auteurs, de la notion de « vivre-ensemble » (la *convivencia*). Cette dernière est au cœur des positionnements et justifications théoriques de tous et accompagne l'insistance sur les valeurs de tolérance (y compris en matière religieuse) et de rationalité, ainsi que sur la nécessité de l'ouverture sur l'Europe.

S'il est vrai que « l'institutionnalisation du consensus est peut-être le processus le plus important de la Transition<sup>516</sup> », les manuels prennent toute leur part à cette institutionnalisation. Cette omniprésence du « vivre-ensemble » nourrit le processus de démilitarisation des acteurs de l'histoire qui nous intéresse ici. Elle est impulsée par les autorités ministérielles elles-mêmes. Le BOE du 18 avril 1975 définit les finalités de l'enseignement de l'Histoire et de la Géographie comme suit :

« Offrir une connaissance large de l'homme et de la société, en plaçant les élèves face aux actions des hommes, individuelles et collectives, du passé et du présent. On fournira des connaissances et des habitus qui leur permettront de comprendre en profondeur la société dans laquelle ils vivent, de contribuer à son amélioration, et de favoriser le vivre-ensemble et la collaboration avec les autres,

---

<sup>514</sup> P. Aguilar Fernández, *Memoria y olvido de la guerra Civil española*, Madrid, Aguilar, 1996, p. 231

<sup>515</sup> *Ibidem*, pp. 211-212 et pp. 227-228.

<sup>516</sup> *Ibidem*, p. 286

l'engagement dans des activités dans des activités civiques et sociales, et la compréhension entre les peuples<sup>517</sup>. »

On trouve des exemples de cet idéal de stabilité et d'entente sociales et politiques entre les différents acteurs sociaux dans tous les manuels de la Transition, quelles que soient les orientations idéologiques de leurs auteurs. Il peut s'agir, dans les manuels les plus conservateurs, de l'équilibre entre les Libéraux et les Conservateurs à la fin du XIXe siècle (fondé sur l'alternance des deux partis au pouvoir)<sup>518</sup> ; et chez les auteurs les plus marqués à gauche, de la fin du franquisme, qui est analysée en 1980 comme résultant d'un accord entre « la bourgeoisie libérale » et « les forces populaires<sup>519</sup> ». Chaque auteur invoque ainsi l'époque (ou l'événement) qui lui permet d'exprimer, depuis ses positionnements idéologiques propres, l'idéal collectif des « nouveaux fondements du vivre-ensemble<sup>520</sup> ».

### ***C. Toute-puissance virile : la fin d'un mythe***

Les années 1960 voient l'Espagne et les espagnols s'ouvrir aux influences modernisatrices de l'Europe<sup>521</sup>. Le contenu de l'identité masculine se diversifie<sup>522</sup>, notamment par la visibilité croissante des homosexuels, et s'europanise. La diffusion des théories psychanalytiques participe d'un mouvement général de relativisme culturel, comme par exemple dans l'ouvrage *Pathographies*, publié en 1972 et d'orientation freudienne marquée :

« La majeure partie de nos valeurs sont d'origine sociale et peuvent être considérées comme acquises par le sujet au sein du groupe, et intégrées afin de faire définitivement partie d'un groupe social déterminé<sup>523</sup>. »

La revue *Convivencia Sexual* reflète l'opinion genrée d'une partie des secteurs avancés et progressistes d'une société alors en rapide mutation, et qui connaît les prémices de la libération sexuelle. Le dossier de demande d'autorisation adressé au ministère spécifie que *Convivencia sexual* vise à « orienter l'homme et la femme dans tout ce qui concerne le

---

<sup>517</sup> BOE du 18/04/1975, p. 12. Ces finalités d'enseignement sont celles de l'ensemble des disciplines du « domaine social et anthropologique » (qui inclut aussi la Philosophie et la Religion).

<sup>518</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 421

<sup>519</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 299

<sup>520</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Madrid, editorial Bruño, 1977, p. 23

<sup>521</sup> Sur cette question, voir J. Canal (dir.), *Histoire de l'Espagne contemporaine* [...] pp. 225-226

<sup>522</sup> R. M. Mérida Jiménez, J. L. Peralta (dir.), *Las masculinidades en la Transición* [...]

<sup>523</sup> Carlos Castilla del Pino, *Patografías*, Madrid, Siglo XXI de España editores, 1972, p. 151

comportement propre à leur sexe<sup>524</sup>. » Il annonce un objectif de publication de 10 000 exemplaires<sup>525</sup>. Cette revue ne peut pas être qualifiée de confidentielle : en 1977, elle a fait l'objet d'une campagne de publicité sur la Radiotélévision Espagnole<sup>526</sup>. Elle apparaît représentative de l'esprit de la Transition dans son ton, son esprit et jusqu'à son titre. On retrouve sous la plume des médecins, psychologues et théologiens engagés dans la modernisation de l'Eglise qui signent les articles l'idée d'un caractère historique et socialement conditionné des comportements sexuels. Ils promeuvent en effet, sinon toujours une égalité totale entre les hommes et les femmes, du moins l'effacement de la distance qui les sépare dans leurs rôles sociaux.

L'affaiblissement des discours normatifs s'accompagne, pour ce qui nous intéresse ici, d'un affaiblissement de la peur de l'effémination. L'homosexualité perd son statut pathologique et immoral même si elle demeure une crainte individuelle : les auteurs tentent par exemple de rassurer ceux qui parmi leurs lecteurs ont des enfants en expliquant que la « demi-homosexualité » de certains adolescents n'a rien de définitif.

Les modèles masculins, au moins dans les milieux éduqués, relativement aisés et progressistes, dont l'opinion est reflétée par la revue *Convivencia sexual*, tournent le dos au passé de l'Espagne. Un grand nombre d'articles questionnent la force de l'identité virile elle-même et insistent au contraire sur la fragilité intrinsèque des hommes. Ainsi, le numéro 41 de la revue, qui porte en première de couverture le titre « Portrait sexuel du mâle », reflète-t-il d'abord des interrogations et des remises en cause. L'article qui le conclut est intitulé « Vers un nouveau type de mâle<sup>527</sup> ». L'homme moderne se trouve « à la croisée des chemins<sup>528</sup> », et le sexologue Efigenio Amezua formule ses conclusions en ces termes :

« Une évidence : le sexe fort est moins résistant, plus vulnérable.

Un risque : l'incapacité du mâle à vivre la tendresse ou la sensualité.

Un avertissement : il est urgent que le sentiment machiste disparaisse<sup>529</sup>. »

Loin de la volonté de taire et de reléguer le plus loin possible le « mal » dont souffrait Henri IV de Castille, on affirme désormais au contraire que l'impuissance « est une menace pour tout

---

<sup>524</sup> A.G.A, caja 408 top 53/81.101

<sup>525</sup> A.G.A caja 408 top 53/80.101-81.101, dossier « ediciones sedmay »

<sup>526</sup> A.G.A, leg. 31/77 caja 12

<sup>527</sup> *Ibidem*, p. 151

<sup>528</sup> *Convivencia sexual Tomo IV*, Madrid, Sedway ediciones, 1976, p. 139

<sup>529</sup> *Ibidem*, p. 140

homme ». Les causes en sont désormais psychologisées et sont, par un retournement total de représentations, attribuées à la répression sexuelle dont fait preuve la société.

Ces modes de représentation genrés en rapide changement sont incompatibles avec le maintien d'un modèle masculin de la virilité guerrière. En ces années 1970, les officiers demeurent en Espagne une caste à forte visibilité, et continuent à occuper une place importante dans le fonctionnement de l'État comme parmi les titulaires de portefeuilles ministériels. On ne trouve néanmoins d'eux qu'une seule trace dans les numéros de *Convivencia sexual* publiés en 1975 et 1976, dans le dossier du numéro 33 de la revue (publié en 1976). Il a pour titre « Le procès du machisme », et propose notamment une étude (dans l'article « Radiographie du machiste ») des défauts typiques du machiste. Les auteurs en comptent dix, dont l'agressivité, et la volonté de domination. L'une des photos qui illustrent ce propos représente (en couleur sépia) des militaires en uniforme, alignés devant le mas du drapeau ; il s'agit de troupes d'Afrique<sup>530</sup>. Les auteurs associent ainsi le nouveau contre-modèle du « machiste » aux valeurs héroïques des militaires qui viennent de quitter le pouvoir (ou sont en train d'en être chassés).

Cette deshéroïsation des masculinités, en convergeant avec la victoire d'une Histoire économique et sociale, conduit à la disparition du modèle viril guerrier dans les manuels.

### **III. La disparition du modèle du guerrier héroïque dans les manuels**

#### ***A. Le rejet des valeurs militaires***

A partir de 1975, le modèle du guerrier héroïque est donc attaqué de tous côtés. Il n'est pas étonnant que les manuels fassent preuve d'un fort pacifisme, et affichent même un rejet des anciens héros de l'histoire militaire.

Les auteurs (dans un mouvement qui rejoint les analyses initiées par J. Vicens Vives dès la fin des années 1950<sup>531</sup>) abandonnent les analyses que l'on pourrait qualifier de « militaristes », qui attribuaient le déclin de l'Espagne à la perte de l'esprit guerrier. Pour A. Compte par

---

<sup>530</sup> *Convivencia sexual*, Tome III, Madrid, Sedway ediciones, 1976, p. 273

<sup>531</sup> J. Vicens Vives, *Cives*, Barcelona, Teide, 1960, p. 180.

exemple, en 1977, les efforts effectués au XVII<sup>e</sup> siècle par les Espagnols « pour défendre les idéaux de la monarchie hispanique – maintien de l’hégémonie en Europe et défense du Catholicisme – épuisèrent les énergies de notre peuple<sup>532</sup>. » La conclusion serait passée pour une provocation trois ans auparavant : « La perte de nos possessions européennes (...) fut davantage un soulagement qu’un malheur<sup>533</sup>. »

Renouant avec des thématiques présentes dans certains manuels républicains, les rédacteurs tentent de construire des élèves pacifistes. L’un des documents que propose aux jeunes lecteurs le manuel *Demos II* en accompagnement du chapitre sur la Première Guerre Mondiale est ainsi un extrait assez violent de *A l’Ouest rien de nouveau*, qui est présenté comme « le plus célèbre plaidoyer littéraire contre la guerre<sup>534</sup>. » Certains manuels en viennent assez rapidement à promouvoir une éducation au pacifisme : on peut lire en 1981 que « derrière [les guerres] il y a toujours nombre d’hommes, de femmes et d’enfants qui meurent et qui souffrent... alors qu’ils aspiraient à vivre dans la tranquillité<sup>535</sup>. »

Le rejet des valeurs guerrières passe aussi par la pacification des héros nationaux. Philippe II lui-même n’incarne plus la grandeur nationale par la guerre, mais au contraire la recherche de la paix, dans ses relations avec les provinces flamandes comme avec la couronne britannique :

« Il chercha une solution qui préserve leur autonomie [aux provinces flamandes] et qui maintienne des liens avec l’Espagne. (...) Poursuivant sur cette voie pacifiste, il rechercha la paix avec l’Angleterre, mais ne l’obtint pas.

Qu’y avait-il derrière toute cette politique pacifiste ? Peut-être la fatigue. (...)

Mais aussi un certain réalisme<sup>536</sup>. »

Les auteurs de *Ciencias Sociales 7<sup>o</sup>* expliquent que « Il se dit que, quand [Philippe II] participa à la bataille de Saint Quentin (...) il ordonna à ses troupes de se retirer pour faciliter la fuite de l’ennemi, et déclara : ‘Se peut-il que mon père ait aimé cela<sup>537</sup>?’ »

---

<sup>532</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 288

<sup>533</sup> *Ibidem* p. 327

<sup>534</sup> A Fernández, R. Ortega, *Demos II*, barcelona, Vicens Vives, 1972, p. 210

<sup>535</sup> J. Prats, J. Emilio Castelló, M. Camino García, I. Izuzquiza, M. Antonia Lose, *Ciencias Sociales 7<sup>o</sup>* [...] p. 223

<sup>536</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 211

<sup>537</sup> *Ibidem* p. 240

## **B. Le rejet des militaires eux-mêmes**

Ce pacifisme diffère de celui que l'on pouvait trouver dans les manuels de la Seconde République dans la mesure où il repose également sur l'affirmation de l'inutilité sociale ou de l'incompétence des officiers. Ils deviennent à leur tour porteurs d'une exemplarité négative. Les manuels s'en prennent notamment à eux en tant que corps constitué, en tant que caste. Les Officiers sud-américains, toujours prompts (notamment au XIXe siècle) à se comporter en corps constitué et à s'emparer du pouvoir politique, sont ainsi en 1980 considérés comme une des causes fondamentales du retard historique de développement de l'Amérique du Sud par rapport à l'Amérique du Nord<sup>538</sup>.

Les membres du « corps des officiers hypertrophié<sup>539</sup> », à la forte « conscience de corps<sup>540</sup> », qui fut à la tête de l'armée espagnole des XIXe et XXe siècles (et qui constitua un des piliers du franquisme) sont notamment accusés d'incompétence militaire. Le manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, présente ainsi une photo peu flatteuse du Général Sanjurjo, qui avait été l'auteur d'une première tentative de *Pronunciamiento* contre la Seconde République en 1932 (et qui est donc un précurseur du soulèvement qui donna naissance à la dictature franquiste), accompagnée de ce commentaire : « Moment où le Général Sanjurjo témoigne au procès (...) Son soulèvement a été considéré comme le modèle de ce que ne doit pas être un coup d'Etat<sup>541</sup>. » Plus généralement, les généraux responsables des successives défaites espagnoles des XIXe et XXe siècles (par exemple : « l'incompétent Général Silvestre<sup>542</sup> », à la tête des troupes lors de la défaite d'Anoual au Maroc en 1921) sont accusés d'inefficacité, voire de corruption.

## **C. La deshéroïsation des Espagnols**

L'étude des manuels met en évidence la rapidité de l'abandon du discours sur la nature guerrière de la virilité des Espagnols.

---

<sup>538</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía* [...] p. 220

<sup>539</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía* [...] p. 260

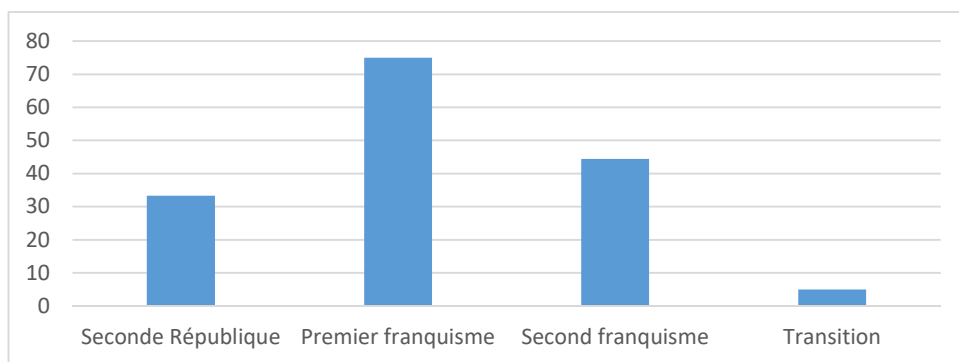
<sup>540</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguier, A. Domínguez Ortiz, A. L. Cortés Peña, J. U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 339

<sup>541</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 299

<sup>542</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía* [...] p. 272



L'Histoire scolaire continue à porter, jusqu'à la toute fin du franquisme, des modèles masculins qui disparaissent totalement et brutalement en 1975. En 1972, les auteurs de *Ciencia y Vida 4°* fixent encore comme objectifs du chapitre intitulé « Les hommes qui ont vécu en Espagne : les Espagnols unis se grandissent » d'aider les élèves « à comprendre de quoi est capable un bon chef dans un travail collectif », et de « mesurer le courage des hommes qui réalisent de grands exploits. » Le manuel *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB* a été publié en 1974 et ne cache guère ses sympathies socialistes (il produit notamment un récit admiratif de la vie de Pablo Iglesias). Il n'en perpétue pas moins, à cette date tardive, l'essentiel de la présence des modèles masculins héroïques qui ont pris d'assaut les manuels en 1939 et qui disparaissent quasiment en l'espace d'un an en 1975. On y retrouve notamment les grands héros de la lutte contre les troupes françaises lors de la Guerre d'indépendance nationale. On y trouve aussi la mention appuyée de « l'héroïsme » des défenseurs de la ville de Saragosse face aux troupes napoléoniennes en 1808 et 1809 : ils furent « un des exemples les plus grands de l'héroïsme collectif de notre guerre d'indépendance (...) Chaque maison est un fortin et chaque citoyen est un combattant<sup>543</sup>. » Ces mentions disparaissent pourtant quasi-totalement des manuels dès l'année suivante. Alors que l'on comptait encore 44 occurrences de mots formés sur le radical « héros » pour décrire les défenseurs de Saragosse entre 1959 et 1975 (sur cent manuels), cette proportion chute à 5% après 1975.



**Figure XVII. Nombre d'occurrences de mots composés sur le radical "héros", à propos des défenseurs de Saragosse. Pour cent manuels.**

Les chiffres sont comparables lorsque l'on étudie la présence dans les manuels des sacrifices collectifs de Numance ou de Sagunto, reflet de l'abandon du total du récit de l'enfance du *vir hispanicus*. La résistance de Numance déchoit à partir de 1975 de son rang de monument

<sup>543</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB*, Madrid, Santillana, 1974, p. 350

à l'héroïsme national. On peut certes encore trouver dans de rares manuels des mentions de « l'héroïsme » de ses défenseurs, mais la mention de leur suicide collectif, que l'on trouvait dans 94% des manuels entre 1938 et 1959 n'apparaît plus que dans 18% des manuels publiés entre 1975 et 1982. En 1981, par exemple, le manuel *Geografía e historia de España de los países hispánicos* ne mentionne plus Numance que dans un chapitre intitulé « Le mode de production esclavagiste ». Numance y est un oppidum parmi d'autres, à propos desquels l'auteur explique que « on ne peut pas parler de villes (...) les manifestations artistiques sont très pauvres<sup>544</sup> ». Ce phénomène est très comparable à celui que l'on constate pour un certain nombre de figures masculines, dont celle du Cid : il est désormais deshéroïsé, et l'on précise qu'il se mit aussi au service de souverains musulmans ; il devient avant tout le héros d'une chanson de geste admirable, passant du statut de héros de l'Histoire nationale à celui de héros littéraire.

L'extinction du mythe de Numance est représentative du processus qui entraîne la deshéroïsation des manuels scolaires : cette dernière reflète certes en partie la modification des représentations des auteurs ; elle est aussi largement la conséquence de modifications historiographiques qui leur échappent et auxquelles ils se plient de plus ou moins bon gré. La modernisation historiographique est parfois en avance sur les représentations des auteurs. On peut ainsi lire en 1977 les réticences de l'un d'entre eux. Il a assimilé les nouvelles connaissances historiques, mais en les interprétant à l'aune des valeurs héroïques héritées :

« Le Professeur García y Bellido pense que la geste de Numance (...) a été mythifiée. Pour lui, ce qui est arrivé fut encore plus tragique : il y eut reddition, et il y eut des survivants. Numance est tombée comme un fruit trop mûr<sup>545</sup>. »

Les manuels abandonnent le récit de l'enfance du *vir hispanicus* qui s'était imposé en 1939. Les lointains ancêtres des Espagnols cessent d'être étudiés sous l'angle des vertus qu'ils auraient laissées en héritage aux Espagnols du XXe siècle et ne sont plus les fondateurs d'une race forte et stoïque. Il est très significatif que de nombreux manuels cessent de parler des « premiers Espagnols » (sous une formulation ou une autre), pour parler, comme le font en

---

<sup>544</sup> M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos*, editorial Vicens Vives, 1981 (1<sup>ère</sup> édition : 1977), p. 49

<sup>545</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 65

1976 les auteurs de *Geografía e Historia de España*, de « peuples préromains<sup>546</sup> ». Tout un pan de l'héroïsme du *vir hispanicus* s'effondre ainsi.

L'interprétation des combats que mènent les Espagnols change elle aussi. Les causes de la résistance aux romains, par exemple, sont désormais moins héroïques. Le mythe d'une *devotio ibérica*, qui démontrerait la fidélité et le savoir-mourir innés des Espagnols, disparaît derrière l'analyse scientifique qui la replace dans le cadre théorique du clientélisme antique<sup>547</sup>. La résistance des « Espagnols » de Sagunto, replacée dans le contexte européen, devient un épisode parmi d'autres de la Guerre Punique, et les auteurs de *España, Geografía e historia 3° BUP* peuvent écrire en 1978 que « la prise de Sagunto déclencha la Seconde Guerre Punique ; ce qui se jouait n'était pas l'indépendance des peuples ibériques, mais la compétition militaire dans la Méditerranée occidentale<sup>548</sup> ». Elle est reléguée en 1980, au rang de simple « incident<sup>549</sup> ». Les peuples du Nord-Ouest, qui étaient durant le franquisme les plus encensés pour leurs qualités guerrières, deviennent au contraire les plus barbares de tous : leurs actions militaires deviennent du « banditisme » et du « pillage<sup>550</sup> ». En 1980, le manuel *Geografía e historia de España 3° BUP* reproduit un extrait de Diodore de Sicile, qui est ainsi analysé :

« Ce paragraphe de l'historien de l'époque romaine Diodore de Sicile nous montre à quel point les inégalités étaient fortes entre les primitifs qui peuplaient la péninsule à la fin du premier millénaire avant Jésus Christ, et comment les plus pauvres d'entre eux abandonnaient leur communauté et de leur famille, pour trouver de quoi vivre dans le banditisme<sup>551</sup>. »

Les manuels les plus influencés par une histoire matérialiste et dialectique font reposer sur les inégalités sociales au sein de la société ibère les causes de la grande conflictualité qui existait entre eux, et envers les autres peuples. Il n'est donc plus question de courage atavique, mais des « grandes différences de richesse<sup>552</sup>. » En 1977, on peut lire dans

---

<sup>546</sup> J. Valdeón, I. González, M. mañero, D. J. Sánchez Zurro, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Salamanca, Anaya, 1976, p. 66

<sup>547</sup> J.A Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Madrid, SM, 1976, p. 54

<sup>548</sup> E.G. Urruela, J. M. de Juana, J. Ortega Valcárcel, *España, Geografía e historia*, Burgos, Hermanos Santiago Rodríguez, 1978, p. 66

<sup>549</sup> *Ibidem*, p. 57

<sup>550</sup> *Ibidem*, p. 70

<sup>551</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP*, Zaragoza, Edelvives, 1980, p57

<sup>552</sup> M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 38

*Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* cette analyse de ce qui était jusqu'à un épisode de la résistance face aux Romains :

« Les Lusitaniens (Viriatos, 147-139 av J.C) des plateaux du Sud, étaient obligés par leur pauvreté à réaliser de fréquentes incursions à la recherche de butin dans les terres de la Bétique déjà conquises [par les Romains]<sup>553</sup>. »

Il peut sembler étonnant que les guerriers de la nation deviennent en quelques mois, à l'image de Viriatos, de pauvres brigands. Mais la rapidité de ce changement s'explique aussi par le fait que, même dissimulées et retranchées dans certains espaces périphériques, les analyses divergentes des positions officielles n'ont jamais disparu totalement des manuels. La domination de la masculinité guerrière sur les autres masculinités n'a jamais été totale. Elle n'a notamment jamais réussi à étouffer l'attachement des auteurs de manuels à un modèle d'homme équilibré qui ne soit pas uniquement un guerrier : un homme complet, chez qui la vigueur physique ne l'emporte pas sur les plus importantes des qualités : celles qui relèvent de l'intellect.

•

L'étude des manuels d'Histoire confirme donc le très fort renforcement, après 1939, des valeurs militaires dans la définition de la virilité nationale. Les auteurs républicains, dans un contexte post-Première Guerre Mondiale, entendent construire une Histoire pacifiste, une Histoire dont les héros sont des hommes de bien - qu'ils soient scientifiques, hommes politiques, ou pédagogues. Ils formulent des valeurs masculines qui récusent les modèles guerriers. L'homme républicain est d'abord un combattant des mots, même s'il doit pour certains auteurs être également un soldat armé de la liberté, voire de la nation. Les ouvrages publiés durant l'époque franquiste répondent quant à eux effectivement à la volonté officiellement proclamée de construire une jeunesse guerrière. *L'Etat Nouveau* se donne les moyens institutionnels de contrôler et modifier le discours historique. Les auteurs construisent un *vir hispanicus* dont la première qualité virile, héritée de leurs glorieux ancêtres, est de savoir mourir stoïquement - en regardant la mort - et, davantage encore, de savoir tuer. Le franquisme constitue donc bien, de ce point de vue, une interruption et un retour en arrière dans le processus (en cours depuis le XIXe siècle) de civilisation et

---

<sup>553</sup> *Ibidem*, p. 52

d'embourgeoisement des modèles masculins. Le passage - en 1975-1976 précisément - à une Histoire économique et sociale vient en appui des changements de paradigmes sociétaux et genrés pour entraîner le décès (qui était annoncé) du héros guerrier, mettant ainsi fin à cette longue parenthèse.

# **DEUXIÈME PARTIE.**

## **Une permanence inattaquable : l'exemplarité de l'homme de savoir**

L'affirmation de valeurs masculines guerrières durant l'ère franquiste ne peut pas nous faire perdre de vue que le temps des représentations n'est pas le temps du politique. Si la dureté de la Guerre Civile et le changement de régime ont bien entraîné une forte « réaction virile » dans les manuels d'Histoire, il convient d'interroger leur capacité à modifier les conceptions profondes (dont les conceptions genrées) des enseignants qui rédigent les manuels. Quelle peut être l'adhésion de ces professeurs d'Histoire, maîtres d'école, membres d'ordres religieux, à un idéal masculin guerrier qui correspond largement à un milieu social, professionnel et idéologique (des Officiers au niveau de formation intellectuelle souvent faible<sup>554</sup>, construits parfois par l'expérience de la guerre au Maroc et souvent marqués par un idéal politique réactionnaire) dont ils ne se sentent pas forcément proches même s'ils ont pu en partager les peurs et les luttes<sup>555</sup> ? Les manuels scolaires sont en outre des objets culturels particuliers dont la raison d'être alors assignée, qui se confond avec la fonction sociale revendiquée de leurs rédacteurs<sup>556</sup>, est la diffusion du savoir. Cela pose la question de l'impact de cet idéal de classe différencié sur les modèles masculins dont ils sont porteurs. Cela nous conduit également à nous interroger quant à la compatibilité entre les idéaux officiels et une école vouée à la culture livresque - qui est, parfois, une culture du Livre sacré. Dans quelle mesure les valeurs de cet homme de culture qu'est l'enseignant étaient-elles compatibles avec celles du *vir hispanicus* franquiste ?

---

<sup>554</sup> Le niveau de formation générale des élèves des écoles d'Officier était très faible. Voir par exemple : P. Preston, *Franco* [...] pp. 39-40

<sup>555</sup> Nous verrons plus avant que certains auteurs, que l'on peut qualifier d'authentiquement franquistes, comme A. Serrano de Haro, sont surtout mus par la peur de l'ogre communiste qu'incarnent la Seconde République et (notamment) les destructions d'Eglise qui ont eu lieu durant les années 1930.

<sup>556</sup> R. Cuesta Fernández, *Sociogénesis de una disciplina escolar* [...], pp. 207-223

# Premier chapitre. Le guerrier, modèle toujours relatif

Le guerrier n'est jamais, dans les manuels, un modèle d'homme total et absolu. Un homme qui ne serait que guerrier est jugé incomplet et barbare. Il est assimilé à l'ignorance et à l'incomplétude.

## I. Un roman national qui assimile l'âge guerrier des premiers temps à une incomplétude

### ***A. Le premier Espagnol : un barbare inachevé***

Si les ancêtres préromains fondateurs de la nation sont à l'origine du courage, de la virilité guerrière et de l'héroïsme qui sont censés définir le *vir hispanicus*, ils ne constituent cependant qu'une figure masculine incomplète.

Ils ne possèdent encore qu'un nombre limité de qualités : courage, force physique, goût pour la liberté, etc. Les rédacteurs des manuels associant vocation guerrière et barbarie, ils sont souvent qualifiés aussi de « barbares », « arriérés », « incultes », « rétifs au progrès », « féroces » ou (quasi-systématiquement) considérés comme « plus attardés<sup>557</sup> » que les peuples avec lesquels il entre en contact, comme les Phéniciens ou les Romains. Ces premiers Espagnols seraient en outre très indisciplinés, et « faciles à tromper ». Ce dernier *topos* est lié à l'évocation des relations commerciales inégalitaires qu'ils auraient entretenues avec les peuples venus de la Méditerranée orientale, notamment les Phéniciens. Les manuels construisent un schéma inspiré à la fois de la réalité de l'avancement des Phéniciens dans le travail du verre, et de la projection de ce que l'on croyait à l'époque savoir du troc colonial. Ils expliquent par exemple de façon répétée, jusqu'à la fin des années 1960, que « les ingénus Espagnols échangeaient contre un morceau de pourpre ou de verre » leurs richesses<sup>558</sup>.

---

<sup>557</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado primero* [...] 1931

<sup>558</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 26



Les mentions de cette barbarie deviennent certes moins fréquentes durant le franquisme, mais elles restent importantes : elles représentent 35% du total des qualités attribuées aux Ibères, Celtes et Celtibères avant 1939, et 19% entre 1939 et 1959. La description de ces premiers espagnols que J. Vicens Vives dresse dans *Agora* en 1955 est représentative du maintien de cette ambivalence :

« Les Hispaniques s’opposèrent [aux Romains] avec leurs qualités innées de courage, de résistance, de patriotisme et de noblesse. Leur désunion, leur ingénuité, le manque d’organisation et la férocité propre aux peuples primitifs, leur portèrent préjudice<sup>559</sup>. »

Le manuel *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*<sup>560</sup>, publié en 1947, présente à ses jeunes lecteurs une série de portraits (qui est reprise en 1949 dans *Geografía e Historia*, publié par la même maison d’édition<sup>561</sup>). On y voit « un Phénicien », « un Grec », « un Carthaginois », et trois héros « espagnols » de la « résistance » à l’invasion carthaginoise: Istolacio, Indortes, et Orisón. Les « Espagnols » y sont hirsutes, vêtus de peaux de bêtes, arborent un armement rudimentaire, et portent les cheveux longs ; *a contrario*, les personnages du premier groupe sont mis en valeur par un important armement défensif en métal, et présentent une apparence beaucoup plus « civilisée ».



**Figure XVIII. Série de portraits de représentants des peuples et héros de l'Antiquité "espagnole" extraite du manuel *Historia de España 1<sup>er</sup> grado* (1947)**

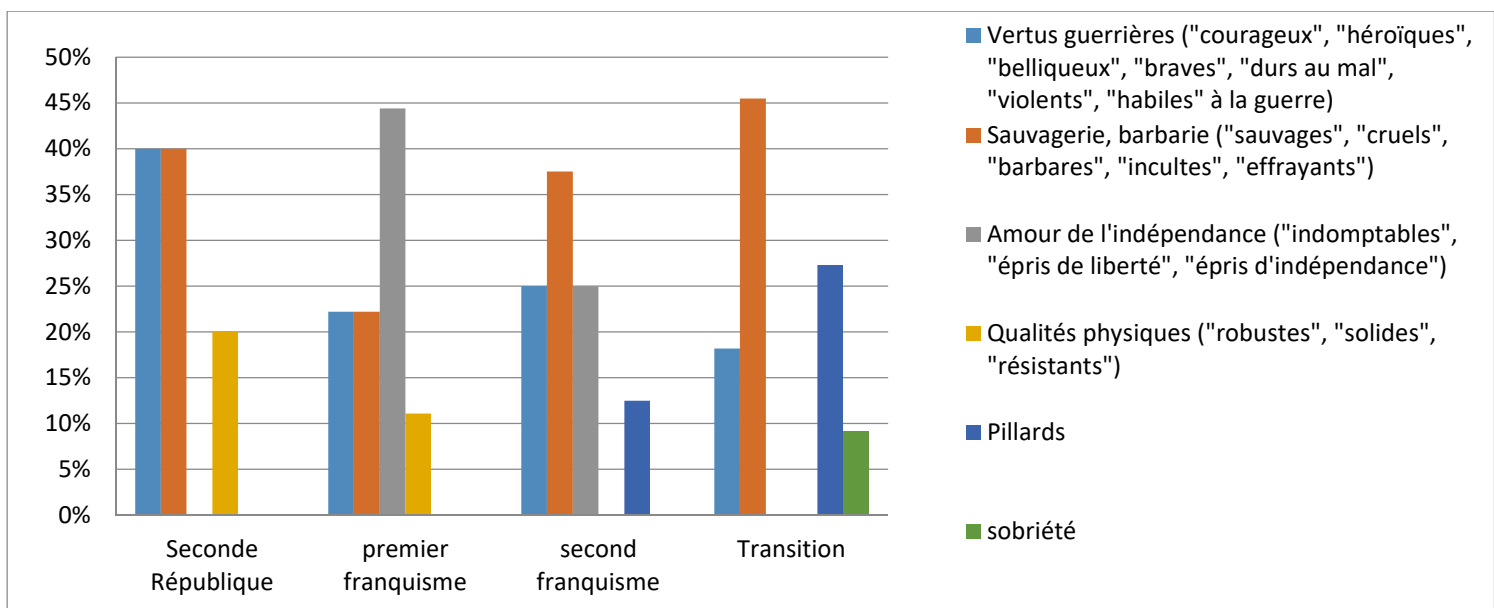
<sup>559</sup> J. Vicens Vives, S. Sobrequès, *Agora* [...] p. 50

<sup>560</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1947, p. 17

<sup>561</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 140

Il faut attendre le début des années 1970 pour que les peuples préromains, étudiés plus scientifiquement, cessent tout à la fois (à l'exception des peuples du Nord-Ouest péninsulaire) d'être considérés comme plus guerriers et comme plus barbares que les autres peuples de l'Europe antique. Les auteurs insistent alors parfois même sur leur « raffinement » (que démontreraient par exemple les découvertes archéologiques de bijoux).

L'analyse que les auteurs des manuels font des peuples du Nord-Ouest de la péninsule confirme que, pour eux, un homme réduit à la virilité guerrière est très incomplet. Nous avons pu constater que ces peuples sont présentés comme eux-mêmes plus guerriers que les autres peuples de la péninsule, notamment parce qu'ils auraient été les derniers résistants face à l'empire romain. Il est intéressant de remarquer qu'ils sont aussi beaucoup plus barbares. Ce registre négatif devient même premier dans leur définition à partir des années 1960.



**Figure XIX. Qualités (adjectifs, adverbess et noms) attribuées par les manuels d'Histoire aux peuples du Nord-Ouest péninsulaire, en pourcentage du total**

Ces héros de la défense de la péninsule constituent donc également, sur l'ensemble de la période étudiée, un contre-modèle du guerrier primitif et peu évolué. Ils sont en effet, même durant le premier franquisme, décrits comme « sauvages » ou « féroces ».

Il est une exception à cette arriération des peuples préromains, qui par contraste vient renforcer leur barbarie : la figure du Tartessien. Le Royaume de Tartessos s'étendit, du IXe siècle avant J.C au Ve siècle avant J.C, sur les plaines d'Andalousie. La nature des sources qui

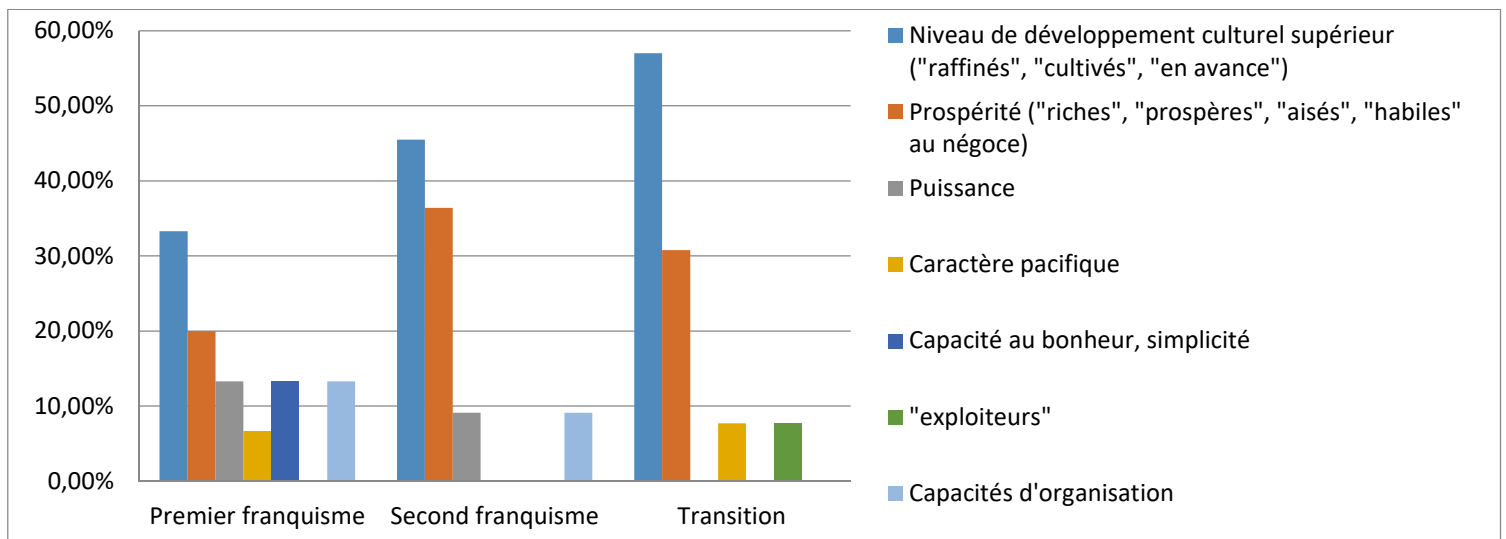
le mentionnent a contribué à brouiller les limites entre l'Histoire et le mythe : il s'agit de *L'Ancien Testament* et de textes d'Hérodote. Les Tartessiens sont dans les manuels la seule figure d'un Ibère qui ne serait pas aussi un barbare :

« **Les Tartessiens.** Ainsi appelait-on les Ibères d'Andalousie. Ils furent les plus cultivés et les plus riches de tous les peuples qui habitèrent l'Espagne en ces temps lointains, et ceux qui établirent le plus de relations avec les peuples colonisateurs<sup>562</sup>. »

Tournés vers les activités économiques et le commerce, ouverts aux échanges, Ils sont ainsi le pendant des barbares peuples du Nord-Ouest, avec lesquels ils constituent deux polarités opposées :

« Toutes les régions ne se trouvaient pas dans le même état d'inculture. Les Galiciens, Asturiens et Cantabres étaient forts et courageux, mais à demi sauvages et d'instincts féroces. En revanche, ceux qui habitaient l'Andalousie étaient relativement avancés, car ils se dédiaient avec succès à l'agriculture et au commerce, et pratiquaient quelque industrie<sup>563</sup>. »

L'étude statistique des qualités qui leur sont attribuées montre qu'ils échappent largement au processus d'héroïsation guerrière des modèles masculins qui se produit après 1939 :



**Figure XX. Qualités (adjectifs et adverbes) associées aux Tartessiens, en proportion du total<sup>564</sup>**

<sup>562</sup> Anonyme, *Curso de historia de España*, Barcelona, teide, 1950, p. 6

<sup>563</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* [...] 1932, p. 403

<sup>564</sup> Les statistiques débutent en 1939 : les Tartessiens sont jusqu'à cette date quasiment absents des manuels

Même durant le premier franquisme, ils sont d'abord définis comme des hommes d'une « culture supérieure » (33,3% du total des qualités), « riches » (20% du total des qualités) et parfois « pacifiques ». Seules de rares évocations de leur puissance renvoient à un système de valeurs plus militaire. Ce caractère pacifique se renforce après 1975, et les Tartessiens connaissent un apogée dans les années 1970 grâce à leur connaissance de la monnaie ou à la modernité de leurs formes de développement économique.

Même le très belliciste José María Pemán loue en eux en 1939 un peuple riche et raffiné, « une population pacifique, qui vivait heureuse parmi les fleurs », un « peuple richissime » dont les bateaux naviguaient avec des « ancres en argent », le « centre culturel le plus fleurissant de toute l'Europe de l'Ouest<sup>565</sup> ».

### ***B. Quitter l'âge guerrier pour devenir pleinement homme***

Dans le roman national que dessinent certains des manuels publiés durant la Seconde République ainsi que la totalité des manuels du franquisme, le fond de force brute et de courage que les Ibères, Celtes et Celtibères auraient légué à leurs descendants espagnols nécessite d'être complété. On peut ainsi lire en 1949 que « il était néanmoins nécessaire que la civilisation d'autres peuples plus avancés vienne adoucir quelque peu la rude énergie de ces premiers habitants<sup>566</sup> ». Le récit de l'acquisition de cette deuxième moitié d'eux-mêmes, nécessaire à leur complétude, aboutit à la construction d'un modèle masculin équilibré, fait d'une force innée et d'un raffinement acquis.

L'enfance incomplète et barbare du *vir hispanicus* n'a pris fin que par les apports de civilisation de peuples plus avancés. Il s'agit d'abord, dans l'ordre chronologique, des Phéniciens et des Grecs. La *Nueva enciclopedia escolar 2º grado*, en 1932 comme en 1943, que « face à la barbarie des Celtibères, les Phéniciens représentaient la civilisation<sup>567</sup> ». Les autres manuels parlent d'un « état de civilisation inférieur<sup>568</sup> », ou soulignent que « aussi bien les Phéniciens que les Grecs étaient alors plus civilisés<sup>569</sup> ». Un paragraphe du *Resumen de Historia de España* (1936) intitulé « Ce que les phéniciens et les grecs nous ont apporté »

---

<sup>565</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España segundo grado* [...] p. 12

<sup>566</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 42

<sup>567</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado 2º*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1932, p. 405 ; et Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* [...], 1943, p. 438

<sup>568</sup> F. Arranz Velarde, *La edad antigua* [...] p. 42

<sup>569</sup> Anonyme, *Resumen de Historia de España* [...] p. 17

résume ces apports : le degré de civilisation inférieur des habitants de la péninsule ibérique serait lié à leurs moindres capacités dans divers secteurs de l'artisanat (travail des métaux, textile), à la méconnaissance de l'alphabet et du papyrus, et à un art moins « raffiné »<sup>570</sup>.

Les Romains jouent un rôle essentiel dans ce processus de civilisation, même s'ils sont censés avoir été beaucoup moins les propagateurs de leur propre culture que les agents de la culture et du raffinement hellènes. Les premiers Espagnols étaient des barbares plus forts physiquement que les autres ; une fois à l'école de Rome, ils se seraient révélés ses meilleurs élèves. En 1934 déjà, F. Arranz Velarde écrit que « la romanisation imprima sa marque plus profondément en Espagne que dans aucun des autres pays méditerranéens<sup>571</sup> ». Cette caractéristique se renforce après 1939. Les auteurs citent à l'envi l'œuvre des grands « Espagnols » de l'époque romaine : Sénèque, Quintilien (rhéteur originaire de Calahorra), Lucain (poète originaire de Cordoue), Columelle (auteur de traités d'agronomie), et le poète Martial. Les empereurs Trajan, Théodose le Grand et (plus rarement) Hadrien sont eux aussi donnés en modèles. Juan Tormo Cervino, estime en 1951 que « l'Espagne, rapidement romanisée, donna à Rome les meilleurs Césars<sup>572</sup> ». José Ramón Castro donne en 1939 les explications suivantes :

« L'Espagne, la province la plus ancienne de l'Empire, s'est romanisée plus rapidement et avec plus d'intensité qu'aucune autre, se transformant en un pays entièrement latin, qui très vite affirma sa personnalité dans les lettres et dans la direction de la chose publique. Quand les lettres latines déclinent à Rome (...) brillent les deux Sénèque, Columelle, Pomponius Mela, Lucain, Martial, et Quintilien, Espagnols qui régissent la vie spirituelle de Rome, rendant à cette dernière, au nom de l'Espagne, les bénéfices de la civilisation qu'elle avait amenée sur notre sol<sup>573</sup>. »

Les Romains ne peuvent cependant pas eux non plus prétendre constituer un modèle absolu. Ils n'atteignent en effet pas le degré de civilisation des Grecs. Ils doivent eux-mêmes être analysés au prisme, qui semble structurant pour les auteurs, d'une masculinité qui concilie deux facettes complémentaires. Ils sont eux aussi bâtis sur une virile assise physique : la

---

<sup>570</sup> *Ibidem*, p. 18

<sup>571</sup> F. Arranz Velarde, *La edad antigua* [...] p. 76

<sup>572</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...] p. 23

<sup>573</sup> J. R. Castro, *Geografía e historia de España, segundo curso de bachillerato* [...] p. 122

« primitive rudesse<sup>574</sup> » d'un « peuple de laboureurs et de soldats<sup>575</sup> ». Cette virilité guerrière est d'ailleurs jugée supérieure à celle des peuples préromains en ce qu'il s'agit d'une virilité ordonnée, domestiquée, efficace. Une gravure de l'aqueduc romain de Ségovie est ainsi accompagnée en 1942 du commentaire suivant :

« Robustes comme leur esprit, sévères comme leur discipline, fortes comme leur puissance, utilitaires comme leurs ambitions, majestueuses comme leur grandeur, telles sont leurs œuvres architecturales<sup>576</sup>. »

Ces Romains à l'âme militaire manquent eux aussi de finesse et d'aspiration spirituelle. Trop matérialistes, peuple de bâtisseurs plus que d'artistes, ils ont à l'origine peu de goût pour les spéculations intellectuelles et les arts. Ce n'est que grâce aux apports de la Grèce qu'ils ont pu accéder au niveau de civilisation et de complétude qui les a ensuite caractérisés. Rafael Ballester y Castell écrivait en 1932 que « la force morale et intellectuelle de la culture hellénique fut suffisamment forte pour absorber ses vainqueurs<sup>577</sup> ». *L'Enciclopedia cíclico-pedagógica* explique en 1943 que « Rome, ayant hérité de la civilisation et de la religion des Grecs, réussit à construire le peuple le plus puissant et cultivé au monde<sup>578</sup>. »

## **II. La résistance d'une modernité libérale et peu belliqueuse chez les auteurs de manuels**

A aucun moment (même dans les années 1940) le guerrier ne peut prétendre être dans les manuels un modèle absolu. Les remarques qui prouvent cette distance entre les valeurs des auteurs et celles des dirigeants du franquisme émaillent les manuels. On peut prendre en exemple *l'Enciclopedia Alvarez primer grado*, dont nous avons vu qu'il fut sans doute le manuel de primaire le plus utilisé et le plus lu durant les années 1950 et 1960 en Espagne, au point de marquer les mémoires collectives. L'instituteur Antonio Alvarez Pérez y écrit très étonnamment en 1956 :

« **Phéniciens et Grecs.** Les Phéniciens et Grecs étaient des commerçants et s'établirent dans le Sud-Est de l'Espagne.

---

<sup>574</sup> Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal y especial de España ciclo B* [...] p. 50

<sup>575</sup> *Idem*

<sup>576</sup> Serrano de Haro, *España es así* [...], p. 50

<sup>577</sup> R. Ballester, *Nociones de historia universal* [...], p. 35

<sup>578</sup> Dalmáu Carles, *Enciclopedia cíclico pedagógica (grado medio)* [...], 1943, p. 334

Ils fondèrent de nombreuses villes et nous apprirent à écrire, à cultiver la vigne et l'olivier, etc.

**Les Carthaginois.** Les Carthaginois étaient des guerriers et ne nous apportèrent rien<sup>579</sup>. »

Comme A. Alvarez Pérez, de nombreux auteurs rejettent les valeurs militaires, au nom de valeurs plus pacifiques, qui sont souvent celles du commerce et qui relèvent d'un idéal plus bourgeois et libéral. Ils ne considèrent pas que la guerre revitalise les nations, mais au contraire qu'elle épuise les économies. C. Pellegrero Soteras écrit ainsi en 1939 que « la lutte contre l'hérésie protestante consuma les énergies espagnoles<sup>580</sup>. » Il est donc clair que les conceptions profondes des rédacteurs de manuels n'ont pas toujours muté sous le coup du traumatisme de la Guerre Civile. De nombreux ouvrages continuent à porter des conceptions libérales de l'Histoire, et de ce qui fait un homme. En cela, ils s'inscrivent dans le phénomène (que les travaux des historiens J. gracia<sup>581</sup>, M.A. Ruiz Carnicer<sup>582</sup> et F. Sevillano Calero<sup>583</sup> ont mis en évidence) de survie des idées libérales au sein même du régime franquiste, dès les années 1940.

Certains auteurs, notamment J. R. Castro et A. Bermejo de la Rica, étaient déjà des auteurs prolifiques avant 1939. Se trouvant dans le camp des vainqueurs en 1939, ils continuent à publier leurs manuels sans vraiment modifier les conceptions libérales qui les sous-tendent. Lorsqu'ils cessent de publier, à la fin des années 1940, le relai du libéralisme est pris par d'autres auteurs, qui peuvent être qualifiés d'auteurs « crypto libéraux ». Un nombre certain d'entre eux sont catalans et se situe dans l'entourage de J. Vicens Vives, historien modernisateur qui avait été sanctionné dans le cadre du processus d'épuration après la Guerre Civile, et qui dirige (et possède en partie) une maison d'édition. Leurs manuels doivent être analysés dans le cadre de la permanence d'une résistance intellectuelle au franquisme.

---

<sup>579</sup> Antonio Alvarez Pérez, *Enciclopedia Alvarez primer grado*, Valladolid, Miñon SA, 1953, p175. C'est l'auteur qui souligne

<sup>580</sup> C. Pellegrero Soteras, *Geografía e historia (segundo curso)*, Zaragoza, imprenta Heraldo de Aragón, 1939, p. 121

<sup>581</sup> J. Gracia, *Estado y cultura. El despertar de una conciencia critica bajo el franquismo (1940-62)*, Barcelona, Anagrama, 2006

<sup>582</sup> J. Gracia, M.A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2004

<sup>583</sup> F. Sevillano Calero, *Ecos de papel. La opinión de los españoles en la época de Franco*, Madrid, Biblioteca nueva, 2000

Il faut en outre compter avec les logiques économiques des maisons d'édition, qui rejoignent l'absence de profondeur idéologique du régime franquiste, et de son incapacité à construire et imposer un discours nouveau et qui viendrait donner une nouvelle cohérence au récit historique. Certaines maisons d'édition corrigent ainsi les éditions précédentes de leurs « *Enciclopedias* » *a minima*. Il s'agit de changements que l'on pourrait qualifier de « cosmétiques », et qui sont en tout cas très superficiels. Alors que son auteur, F. Martí Alpera, a été radié de la fonction publique, la *Nueva enciclopedia escolar* continue à être publiée, sans nom d'auteur, et après que les phrases les plus susceptibles de heurter les nouvelles autorités aient été coupées, jusqu'aux années 1960. On continue par exemple à y trouver, inchangés, des éléments de cette « histoire des objets » aux accents universalistes que promouvaient les maîtres d'école républicains afin de contrarier la construction par l'Histoire du sentiment nationaliste – et que les nouvelles autorités scolaires condamnent<sup>584</sup>. La critique des héros guerriers de l'Espagne s'accroît au fur et à mesure que le souvenir de la Guerre Civile s'éloigne et que le régime franquiste se libéralise, sinon politiquement du moins économiquement et du point de vue sociétal. Les manuels des éditions Vicens Vives sont ici novateurs, et leur ligne libérale, présente dès la fin des années 1940<sup>585</sup>, s'impose progressivement dans un nombre croissant de manuels, certains se référant parfois explicitement à l'historien catalan. En 1972, A. Fernández et R. Ortega attribuent la décadence de l'Espagne aux richesses d'Amérique, qui permirent de financer la folle politique belliciste de l'Espagne. Les auteurs louent la « politique intelligente d'apaisement<sup>586</sup> » des Espagnols Jean d'Autriche et Alexandre Farnèse dans les Flandres, et jugent au contraire très sévèrement la politique militaire et catholique de Philippe II :

« La figure de Don Quichotte, luttant contre l'impossible, sa folie chevaleresque, correspondent au portrait de l'Espagne de la fin du règne de Philippe II, après la défaite de notre escadre contre l'Angleterre<sup>587</sup>. »

La sagesse de l'âge aidant, Charles Quint lui-même en serait venu à prendre conscience de la cruauté de la guerre :

« **Abdication de Charles Premier.** Fatigué de tant de guerres, vieux et en mauvaise santé, Charles Premier d'Espagne et Quint d'Allemagne renonça au

---

<sup>584</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español*, Madrid, Editorial escuela española, 1943, p. 5

<sup>585</sup> Il s'agit alors des éditions Teide, dirigées par le même J. Vicens Vives

<sup>586</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 66

<sup>587</sup> *Ibidem*, p. 62



trône d'Espagne en faveur de son fils Philippe (...) pour finir sa vie tranquillement et paisiblement, il se retira au monastère de Yuste (Estrémadure)<sup>588</sup>. »

Les auteurs de manuels ne se contentent pas de condamner les figures indubitablement guerrières. Ils leur opposent également un certain nombre de figures masculines porteuses de valeurs pacifiques. C'est par exemple le cas de Ferdinand VI, qui continue à porter après 1939, dans un grand nombre de manuels, un idéal de développement économique, de bien-être et de paix. La *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* le définit ainsi, en 1932 et en 1940, comme « un homme bon et amoureux de la paix<sup>589</sup>. » Pour C. Pellegrero Soteras, en 1939, il s'agit d'un « homme discret, bon et amoureux de la paix<sup>590</sup> ». L'*Enciclopedia cíclico-pedagógica* explique en 1943 que, bien que de « caractère mélancolique » et très affecté par la perte de son épouse, il fut « un des monarques les meilleurs, les plus nobles et pacifiques, qui aient été donnés à notre patrie<sup>591</sup>. »

Avec la fin du franquisme, des notions taboues, comme le « pacifisme », ont de nouveau droit de cité. Par un retournement complet de valeurs, le règne de Ferdinand VI devient en 1976 le moment où l'Espagne se différencie du reste de l'Europe non plus par sa vocation militaire, mais par son pacifisme et ses idéaux productifs. L'exemplarité de Ferdinand VI se renforce :

#### « Ferdinand VI : les années de paix

##### a) Pendant que l'Europe lutte, l'Espagne travaille

Une fois résolu le problème de la situation de ses frères, le nouveau monarque Ferdinand VI (années 1746-1759), homme pacifique et sans ambitions put poursuivre la tâche de réorganiser le pays, dégagé de ses coûteuses dépenses militaires<sup>592</sup>. »

L'idéal du guerrier, et les références historiques qui justifient sa supériorité, que le film *Raza* met en avant, ne parvient pas totalement à prendre la place des modèles masculins plus pacifiques, plus modernes et libéraux, tournés vers d'autres buts que la grandeur militaire, qui s'étaient fait une place dans les manuels avant 1939. Le modèle de l'homme guerrier est

---

<sup>588</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado segundo* [...] p. 441 ; et Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado segundo*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 477

<sup>589</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado segundo* [...] p. 446 ; et Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado segundo*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 482

<sup>590</sup> C. Pellegrero Soteras, *Geografía e historia (segundo curso)* [...] p. 191

<sup>591</sup> Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943, p. 377

<sup>592</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 332

pris en étau entre ces conceptions modernes et libérales, sur sa gauche, et des conceptions traditionalistes et catholiques (que l'on pourrait pour partie situer « sur sa droite ») qui ne se résolvent pas à l'accepter totalement comme un modèle d'homme chrétien.

### **III. Des valeurs traditionalistes et catholiques difficilement compatibles avec l'exaltation guerrière**

#### ***A. Le rejet du barbare païen***

Les manuels construisent unanimement, y compris durant les années 1940, le rejet de toutes les figures masculines qui ne seraient que guerrières. La reprise de clichés historiques très classiques qui condamnent les diverses incarnations du « barbare » contribue à relativiser le modèle de l'homme de guerre.

C'est dans les manuels les plus conservateurs, notamment ceux qui ont été publiés par les maisons d'édition confessionnelles ou durant le franquisme, qu'ils sont le plus souvent présents. On trouve parmi eux le Hun, barbare absolu. On trouve aussi les Germains : même si les jugements sont plus nuancés à leur propos, soulignant parfois leur vigueur de peuple jeune ou les qualités de leurs structures familiales, ils ne présentent généralement pas beaucoup de qualités aux yeux des auteurs de manuels. A. Bermejo de la Rica écrit ainsi en 1933, en conclusion d'un paragraphe consacré aux peuples barbares qui envahirent l'Empire romain, que « de longs siècles de patiente reconstruction seront nécessaires pour que les lumières de l'esprit brillent à nouveau par-dessus autant de férocité et de barbarie<sup>593</sup>. » La barbarie de leurs mœurs est associée à leur absence de culture, comme dans ce manuel publié aux éditions Luis Vives qui explique qu'ils « étaient si cruels et laissèrent derrière eux un tel sillage de sang et de désolation que le terme barbare est devenu synonyme de cruel, féroce, et inculte<sup>594</sup>. »

---

<sup>593</sup> A. Bermejo de la Rica, *Nociones de historia Ciclo B*, Avila, editorial Senén Martín, 1933, p. 64

<sup>594</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 21

## ***B. Le soldat, toujours proche du soudard inculte et haineux***

Dans les manuels les plus traditionalistes, le soldat est en outre toujours soupçonné d'être un soudard ; un homme inculte, enclin au pillage et aux exactions, peu respectueux du clergé et de toute autorité en général. On trouve alors pour le désigner le terme « soldatesque », qui nous semble exprimer à la fois la crainte et le mépris. On trouve ainsi dans un manuel publié aux éditions Edelvives en 1944, à propos de l'Histoire de Byzance (et de la querelle iconoclaste) la dénonciation à la fois des Empereurs qui empiètent sur le pouvoir de l'Eglise et de la furie des troupes livrées à elles-mêmes :

« Léon III et son successeur Constantin V, bien qu'ils fussent de grands guerriers, furent en même temps de grands ignorants, qui se mêlèrent à des questions théologico-religieuses. Ils condamnèrent dans de nombreux édits le culte des saintes images, qu'ils croyaient idolâtre. Très vite, la soldatesque irréligieuse dévasta les temples, détruisit les statues et commit sur les places mille profanations (...) Le peuple en son entier, les prêtres et l'Eglise, protestèrent leur indignation face à de tels sacrilèges<sup>595</sup>. »

Le plus souvent, les manuels éludent - logiquement - l'épisode de la mise à sac de Rome par les troupes de Charles Quint, même si María Comas de Montáñez en fait l'œuvre de « la soldatesque effrénée<sup>596</sup> ». Ils condamnent par contre assez souvent l'occupation de Rome par les troupes de l'empereur Henri IV lors de son conflit avec le Pape Grégoire VII. Cet épisode est lui aussi l'occasion de considérations méprisantes sur les dégâts commis par la « soldatesque<sup>597</sup> ».

Même le chevalier du Moyen-âge (dont les auteurs de manuels ont souvent tendance, durant les années 1940 et 1950, à idéaliser le comportement chevaleresque) n'échappe pas toujours à la condamnation des auteurs les plus influencés par les positions traditionnelles de l'Eglise. Ces derniers (afin aussi de mieux mettre en valeur le rôle de l'Eglise médiévale) soulignent par exemple que « parmi les nobles féodaux, les coutumes féroces et despotiques étaient courantes. Ceux que l'on appelait les 'chevaliers pillards' étaient célèbres. Ils quittaient leurs châteaux pour attaquer les villages et les fiefs environnants, pour voler le

---

<sup>595</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 201

<sup>596</sup> María Comas de Montáñez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario* [...] p. 44

<sup>597</sup> *Ibidem*, p. 243

bétail et pour incendier les récoltes, etc.<sup>598</sup> » On apprend plus loin qu'ils « étaient à la tête de factions d'envieux qui tentaient d'usurper les biens de l'Eglise<sup>599</sup> ». La suspicion qui pèse sur les rites d'initiation rejaillit sur la chevalerie en tant qu'institution<sup>600</sup>, et les chapitres sur le Moyen-âge sont l'occasion de montrer les difficultés que rencontra l'Eglise dans son œuvre de paix : d'abord contre les guerres privées qui « perturbaient en permanence la vie des habitants sans défense », puis contre le duel, moyen « brutal et bas de laver son honneur<sup>601</sup> ». Cette promotion des valeurs ecclésiastiques contre celles de la chevalerie se trouve dans des manuels plus modernes, comme chez Bermejo de la Rica qui souligne en 1942 à propos des chevaliers que « leur culture était généralement faible. Leur éducation était fondée sur toute une série d'exercices qui rendent agile au maniement des armes et qui endurcissent le corps. L'esprit les intéressait beaucoup moins, et la plupart ne savaient pas lire. L'Eglise s'efforçait d'ouvrir le cœur de ces hommes si rudes à une étincelle de tendresse, d'honneur, de sens de la justice et de la charité<sup>602</sup>. »

### ***C. Un exemple de rejet des modèles masculins guerriers au nom des valeurs catholiques : Agustín Serrano de Haro***

L'auteur de best-sellers scolaires A. Serrano de Haro participe pleinement de cette mise en accusation des valeurs guerrières et de la construction de modèles alternatifs plus conformes avec l'idéal de paix chrétienne. On peut penser que ses jugements et conceptions morales (très prénants dans ses manuels) étaient au moins en partie partagés par les nombreux enseignants qui choisissaient ces derniers comme outils de travail.

Il exprime une pensée complexe, qui ne peut pas se résumer par l'idéal national-catholique. Il est notamment beaucoup plus catholique que national : dans une bibliographie qui compte dix-huit ouvrages, on dénombre huit livres de religion (*Le blasphème, Nous avons vu le Seigneur, Le peuple de Dieu, Tu es lumière, Jésus-Christ leçon et exemple pour les éducateurs, Le Notre Père médité pour les enfants, Jésus-Christ est la vérité*, ainsi que l'ouvrage au titre éloquent sur sa conception de l'enseignement : *Une fonction au service de l'esprit*), contre

---

<sup>598</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 233

<sup>599</sup> *Ibidem*, p. 234

<sup>600</sup> *Idem*

<sup>601</sup> *Ibidem*, p. 237

<sup>602</sup> A. Bermejo de la Rica, *Historia de la cultura cuarto curso*, Madrid, editorial García Enciso, 1942, p. 90

quatre manuels d'histoire et quelques manuels d'instruction civique. Ses manuels d'Histoire sont marqués par une volonté de catéchiser qui le conduit par exemple à émailler la narration historique de dictons moraux (par exemple, à propos des marchands phéniciens éconduits : « Qui veut tout, finit par tout perdre : tel est le fruit amer de l'ambition<sup>603</sup>. »)

Nous aurons l'occasion de voir que son catholicisme est centré sur le message du Christ ainsi que sur l'amour du prochain. Il relève d'une émotivité des larmes, qui le conduit par exemple à montrer Cortès pleurant après une bataille sanglante, Charles Quint pleurant d'émotion, etc. On peut lire à travers ses manuels, dès les années 1940, des analyses historiques fort éloignées du radicalisme d'autres auteurs de manuels ou Inspecteurs comme A.J. Onieva, puisqu'elles revendiquent l'héritage démocrate-chrétien de l'Espagne :

« Le plus bel effort et la plus noble conquête politique de l'Espagne du Moyen-âge réside dans la formation des municipalités et des Parlements, avec lesquels notre patrie donna au monde d'admirables leçons de démocratie chrétienne<sup>604</sup>. »

Ce catholicisme est parfois compatible avec la valorisation des hommes qui se sacrifient au combat. Au lendemain de la Guerre Civile, on sent en effet chez lui la peur du danger que constitue le communisme athée. La lutte contre ce dernier le conduit à ériger en croisés des temps modernes les soldats espagnols qui luttent aux côtés des Allemands sur le front russe. Il parle des « meilleurs éléments de la jeunesse espagnole : notre Division *Azul* qui, sous les ordres de l'héroïque général Muñoz Grandes, se couvre de gloire en combattant pour la civilisation chrétienne<sup>605</sup> ».

Fondamentalement cependant, lorsqu'il ne s'agit pas de lutter contre l'ogre communiste - et le Front Populaire espagnol - Agustín Serrano de Haro refuse la guerre. Il analyse par exemple le déclin national du XVIIe siècle par « les guerres constantes » qui « consumaient la vie du peuple et 'les ressources publiques'<sup>606</sup>. » Il explique que dans un contexte « d'orgueil insensé », les Espagnols refusaient le travail (associé au « sacrifice »), et que certains « partaient à la guerre à la recherche de la gloire et de l'aventure<sup>607</sup> ». En 1947, il

---

<sup>603</sup> *Ibidem*, p. 26

<sup>604</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 99

<sup>605</sup> *Ibidem*, p. 296

<sup>606</sup> *Ibidem*, p. 205

<sup>607</sup> *Ibidem*, p. 206

érige l'écrivaine et féministe Gloria Arenal (qui vécut au XIXe siècle) en modèle pour les jeunes lectrices de *Guirnaldas de la Historia* :

« Elle protesta énergiquement contre la guerre : 'La guerre est une infraction à la loi de Dieu, une insulte à ses commandements, un attentat contre tous les droits, un oubli de tous les devoirs ; elle honore tout ce qui est infâme, encourage tout ce qui est vil, et il n'y a pas d'impiété qu'elle ne laisse impunie, ni de perversion qu'elle ne justifie<sup>608</sup>. ' »

L'état d'esprit des guerriers de la Reconquista eux-mêmes entraîne des jugements négatifs :

« Dans les premiers temps de la Reconquête, la seule préoccupation constante dans les Etats chrétiens devait forcément être la guerre contre les Maures. Et c'est pourquoi il était impossible que fleurissent l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts et les sciences [...] Et c'est pourquoi aussi les mœurs ne pouvaient qu'être grossières, car la guerre transforme les hommes en fauves au lieu de personnes rationnelles. [Mais cependant] **les ecclésiastiques continuaient à ouvrir des écoles pour le peuple. (...) L'Eglise sauva ainsi notre civilisation<sup>609</sup>.** »

Comme d'autres auteurs très marqués par la foi catholique, il refuse le modèle de l'homme jeune, vigoureux et belliqueux que l'on peut trouver dans les manuels les plus proches d'une pensée vitaliste, comme ceux d'Antonio Bermejo de la Rica. Il dénonce au contraire les guerres entre Charles Quint et François Premier, qui ne sont pas chez lui des guerres pour la défense du catholicisme, mais le fruit de l'orgueil de deux monarques « jeunes et ambitieux<sup>610</sup> » :

« François Premier était alors roi de France, homme de grandes ambitions, jaloux de la fortune de Charles Quint. Ils se trouvèrent face à face et, comme si le monde n'avait pas autre chose à faire que de penser à leurs folles ambitions à tous deux, ils se firent plusieurs guerres, dans lesquelles, sans que personne n'en tire de bénéfique, ils engagèrent toute l'Europe. On répandit des torrents de sang<sup>611</sup>. »

S'il condamne les pulsions guerrières de Charles Quint, Serrano de Haro gère différemment le passé guerrier de Philippe II : il en fait un roi pacifique, voire pacifiste. Il s'appuie

---

<sup>608</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...] p. 185

<sup>609</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 101. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>610</sup> *Ibidem*, p. 222

<sup>611</sup> *Ibidem*, p. 190

notamment pour cela sur sa déclaration selon laquelle il préférerait « ne pas régner plutôt que de régner sur des protestants ». Alors que les auteurs nationaux-catholiques en font la preuve de l'intransigeance doctrinale du monarque, il en conclut à l'inverse qu'il était prêt à renoncer à ses royaumes plutôt que d'avoir à se maintenir par la guerre<sup>612</sup>. Son jugement sur Philippe II est bien différent de celui que l'on peut trouver le plus souvent : « Un académicien français dit qu'il fut 'un sage qui avait horreur de la violence'<sup>613</sup>. »

#### ***D. "Pacifisme réel" ou pacifisme déclaratoire ?***

Les manuels traditionalistes et catholiques professent donc parfois un refus des valeurs militaires et promeuvent par conséquent eux aussi des modèles masculins qui ne sont pas des modèles guerriers. Il nous semble néanmoins nécessaire de relativiser la portée de ce pacifisme. Il est en effet parfois largement déclaratoire et se différencie en cela du pacifisme des manuels républicains, comme celui de Gloria Giner de los Ríos, qui est au contraire parfois sans concession. Le fossé qui sépare ces deux types d'attitudes face à la guerre excède, nous semble-t-il, la distinction que M. Ceadel opère entre pacifisme et « pacifisme » (les tenants du premier prônant la non-violence, ceux du second acceptant la possibilité d'une « guerre juste ») - différence qui divisa les défenseurs de la paix avant 1939<sup>614</sup>.

La dénonciation des crimes des « barbares » notamment est un bon exemple de ce procédé qui consiste à rejeter le mal chez l'autre, et donc à justifier ses propres actions. Elle ne contient qu'une faible charge d'éducation à la paix pour les élèves. Il faut donc distinguer les déclarations d'intention et valeurs affichées, des valeurs réellement attribuées aux personnages et, *in fine*, transmises par l'exemple. Cette étude le permet en partie dans la mesure où elle ne porte pas uniquement sur les discours explicites mais est au contraire centrée sur les qualités attribuées aux modèles masculins.

La barbarie des peuples païens présente l'avantage de pouvoir justifier jusqu'à la conquête de l'Amérique et la destruction de l'Empire inca, même chez Serrano de Haro, dont la vision compassionnelle de l'existence nous semble des plus sincères. On peut ainsi comparer la façon dont lui et le républicain A. Jaén (en 1935) abordent la question de l'exécution de l'Inca

---

<sup>612</sup> *Ibidem*, p. 196

<sup>613</sup> *Ibidem*, p. 201

<sup>614</sup> M. Ceadel, « Pacifismo y 'pacifismo' », in T. Ball, R. Bellamy, M. Freedon (dir.), *Historia del pensamiento político del siglo XX*, 2013, pp. 483-502. M. López Martínez, « Historia de la paz en acción : el pacifismo de los salones a las calles (1889-1839) » [...] p. 94

Atahualpa par Pizarro, après l'obtention d'une rançon colossale. Dans *España es así*, en 1942, c'est son caractère cruel qui, le plaçant hors la loi, justifie son exécution. Il aurait dans un premier temps été traité « avec tendresse et considération », mais aurait ensuite fait la preuve de sa fourberie et de sa barbarie :

« Atahualpa, pendant ce temps, avait ordonné que l'on assassine un de ses frères, et avait organisé secrètement le soulèvement des Indiens contre les Espagnols. Il projetait de (...) faire écarteler Pizarro et d'utiliser son crâne pour que les Indiens puissent boire dedans. Et comme ces délits étaient punis par les lois espagnoles, il fut livré à la justice et condamné à mort<sup>615</sup>. »

Antonio Jaén donne les explications suivantes, qui au contraire acceptent la part de barbarie des Espagnols eux-mêmes :

« Il est inutile de prendre la défense de cet épisode ; c'est une cruauté non nécessaire, un crime du vainqueur, une tache historique. Le contact avec l'Espagne fut fatal aux familles régnautes. Atahualpa, Moctezuma, Guatimozin, etc. font partie du décompte illustre de ces premières victimes<sup>616</sup>. »

Le manuel *Historia de España primer grado* est un bon exemple de ce pacifisme en partie rhétorique que l'on trouve dans les manuels traditionalistes. Il propose en conclusion une dernière lecture intitulée « La paix ». Le premier des deux textes choisis par l'auteur est un extrait du Quichotte, qui s'appuie notamment sur les Saintes Ecritures pour expliquer que « Les armes ont comme objet et finalité la paix, qui est le plus grand des biens que les hommes puissent désirer en ce monde (...) joyau sans lequel, ni sur la terre ni dans les cieux, il ne peut y avoir aucun bien<sup>617</sup>. » Le second document est le « Chant au drapeau » de Sinesio Delgado, que les militaires espagnols entonnent au moment de la cérémonie militaire dite du « serment au drapeau ». Sa valeur émotionnelle est bien supérieure à celle du texte de Cervantès, surtout s'il donne lieu à une interprétation musicale en classe. Il chante la gloire des « guerriers indomptables » qui ont « porté en triomphe dans la terre entière » le drapeau espagnol. Le deuxième couplet, par exemple, est ainsi rédigé :

« Tu es, Espagne, grande dans les malheurs,  
Et en toi palpite d'un battement éternel

---

<sup>615</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 178

<sup>616</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas* [...] p. 210

<sup>617</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934, pp. 75-76



Le cœur immortel des soldats

Qui dans ton ombre, en t'adorant, sont tombés<sup>618</sup>. »

Derrière une apparente défense de la paix comme valeur suprême au nom de la foi chrétienne, l'émotion que l'auteur a désiré transmettre est donc d'abord, dans ce manuel, un sentiment d'appartenance à un groupe viril, disposé au sacrifice suprême et prêt à donner la mort.

#### **IV. Les manuels catalans : un autre roman national, porteur d'autres valeurs masculines**

##### ***A. Des héros guerriers catalans***

Un certain nombre d'auteurs de manuels catalans entendent mettre leur plume au service de l'affirmation collective de l'identité catalane. Leur histoire est « une histoire de l'échec » (de la construction d'un Etat-nation) qui cherche dans le passé les conditions de légitimation de la nation catalane<sup>619</sup>. Ils se font porteurs, dans le court laps de temps durant lequel ils en ont la liberté (c'est-à-dire durant la Seconde République uniquement) d'un roman national particulier<sup>620</sup>, très différent de celui que l'on trouve dans les autres manuels. Après 1939, seuls en survivent des éléments épars, partiellement travestis, dans des ouvrages que l'on pourrait qualifier de « crypto-catalanistes » comme ceux de María Comas de Montañez.

Les manuels catalanistes sont construits à l'échelle de la seule Catalogne. Ils sont centrés sur le Moyen-âge, qui peut parfois représenter les deux tiers des manuels. Cette période est en effet constituée en âge d'or d'une Catalogne indépendante (l'Espagne n'existant pas encore en tant qu'Etat) et même impériale (des cartes montrent la présence du drapeau catalan dans toute la Méditerranée)<sup>621</sup>. Elle est présentée comme « le moment le plus brillant de

---

<sup>618</sup> *Ibidem*, p. 76

<sup>619</sup> M. Barceló, B. de Riquer et E. Ucelay-Da Cal, « Sobre la història i la historiografia catalana », *L'Avenç*, n°50, 1982, pp. 68-73. Cet article a joué un rôle fondateur dans l'analyse de l'historiographie catalane : C. Guiu, S. Péquignot, « Historiographie catalane, histoire vive », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 36-1, 2006, pp. 285-306

<sup>620</sup> Sur la naissance de cette historiographie catalane à la fin du XIXe siècle, voir : P. Anguera, « Nacionalismo e historia en Catalunya : tres propuestas de debate », in C. Forcadell Alvarez (dir.), *Nacionalismo e historia*, Zaragoza, Institución 'Fernando el Católico', 1998, pp. 73-88

<sup>621</sup> Un article plus détaillé sur la question de cet âge d'or a fait l'objet d'une publication : B. Noblet, « Le temps des Almogavars, âge d'or de la virilité franquiste ? La concurrence des âges d'or dans l'Espagne franquiste »,

notre Histoire », car « la confédération catalano-aragonaise devint une puissance de premier ordre, péninsulaire et méditerranéenne ». Cette époque d'indépendance et de prospérité, aurait duré jusqu'au XVe siècle et aurait été suivie d'une longue décadence, liée à l'intégration au sein de l'Espagne. Dans le manuel au titre significatif *La nostra terra i la nostra historia*, (en Français : *Notre terre et notre Histoire*) publié en 1934, la fin (en 1410) de l'époque durant laquelle la Catalogne était dirigée par une dynastie catalane donne lieu au commentaire suivant :

« Ainsi s'achève une dynastie si purement catalane, qui connaissait si bien et se préoccupait tant de nos affaires, et était si respectueuse de nos libertés. Une fois cette dynastie éteinte, la Catalogne prend nettement la voie de la décadence.

Coïncidence ? Hasard<sup>622</sup> ? »

Cette décadence, dont tous soulignent la coïncidence « avec l'intronisation de dynasties étrangères<sup>623</sup> » n'aurait pris fin qu'avec le mouvement dit de la *Renaixença* qui survint dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Ce roman national catalan n'est pas dépourvu de héros guerriers. Ferran Soldevila, historien catalaniste et républicain, peut être considéré comme une figure clé de l'historiographie catalane<sup>624</sup>, représentative de « l'engagement de nombreux historiens catalans au service de la construction d'une identité nationale et politique<sup>625</sup> ». Lorsque, dans le manuel *Historia de Catalunya primeres lectures* (rédigé en 1933 en langue catalane), il condamne les abus des troupes « espagnoles » envoyées en Catalogne dans la première moitié du XVIIe siècle, il s'attarde également sur la nature indomptable des Catalans. Les termes employés ne sont pas sans rappeler « l'amour de la liberté » qu'évoquent fréquemment les manuels « castillans » les plus traditionnels. L'historien, qui affichait comme objectif central de ses travaux « Faire de la Catalogne un peuple normal<sup>626</sup> » (ce qui impliquait, entre autres choses, de le doter d'une identité historique reconnue) écrit en effet :

---

in P. Ernst (éditeur scientifique), *Âge d'or et décadence : une perception des sociétés du passé*, Bibliothèque numérique Paris 8, [http://octaviana.fr/document/VUN25\\_1](http://octaviana.fr/document/VUN25_1), pp. 77-87

<sup>622</sup> R. Torroja y Valls, *La nostra terra i la nostra historia*, segona edició, Barcelona, Impremta elzeverina i llibreria camí, S.A, 1934, p. 140

<sup>623</sup> D. Ricart Lafont, *Història de Catalunya*, Barcelona, Pedagogia Catalana Miquel A. Salvatella, 1935, p145

<sup>624</sup> E. Pujol, *Historia y reconstrucció nacional, la historiografia catalana a l'època de Ferran Soldevila (1894-1971)*, Barcelona Afers, 2003

<sup>625</sup> C. Guiu, S. Péquignot, « Historiographie catalane, histoire vive » [...] §11

<sup>626</sup> E. Pujol, « Ferran Soldevila, exili i represió », *Butlletí de la Societat Catalana d'Estudis Històrics*, n°xxiv 2013, pp. 537-548, p. 538

« La terre catalane dut pâtir des incendies, assassinats, vols, sacrilèges, violences et outrages en tous genres. Mais les Catalans n'étaient pas alors, et n'ont jamais été, des gens disposés à supporter longuement de tels affronts. Ils se levèrent en armes pour repousser la soldatesque<sup>627</sup>. »

De même, la longue résistance de Barcelone aux troupes du français (et donc traditionnellement présenté comme centraliste) Philippe V, en 1713 et 1714, est décrite comme une « résistance terrible » durant laquelle ses habitants combattent « courageusement ». « Barcelone supporte héroïquement les attaques de l'ennemi<sup>628</sup>. » Pour D. Ricart Lafont, à cette occasion, « le Conseiller en chef Rafael de Casanova organise la résistance. Il prononce un discours patriotique et fougueux, et l'on décide de sacrifier sa vie plutôt que de capituler devant l'ennemi. [...] Les ennemis eux-mêmes, face à la fermeté et au courage des Barcelonais, affirmèrent qu'on ne trouvait pas d'exemple comparable dans l'histoire. Vénérons la mémoire de nos ancêtres, qui ont hissé si haut le nom de la patrie<sup>629</sup>. » C'est notamment sur mer que les Catalans auraient fait la preuve de leur courage : ils auraient été « de grands marins parmi les meilleurs et les plus courageux au monde<sup>630</sup>. » L'auteur revient sur ce sujet plus avant, citant cinq noms d'amiraux catalans, et précisant que « Si je voulais vous citer les noms célèbres de tous les grands marins catalans, il me faudrait remplir de nombreuses pages de ce livre<sup>631</sup> ». Il appelle par conséquent les Catalans « à faire revivre notre puissance maritime, à reconstruire nos vertus de marins. La formation d'hommes de mer, la construction de vaisseaux (...) les exploits admirables lors de traversées et d'explorations, tout cela nous fera retrouver la place qui nous correspond, une place digne de notre gloire passée<sup>632</sup> ».

Ces manuels catalanistes construisent, essentiellement à propos du Moyen-âge, des figures masculines catalanes viriles. Ils mettent notamment en scène les figures de Jaime I et de son fils Pere II. Ce dernier est décrit « aussi courageux et aussi fort que son père. » Il fait face aux provocations du Français Charles d'Anjou, se lançant volontairement dans les pièges que celui-ci lui tend : « Il se lance à l'aventure avec virilité, afin de tenir sa parole (...) au mépris

---

<sup>627</sup> F. Soldevila, *Història de Catalunya primeres lectures*, Barcelona, Seix i barral Germans S.A., 1932, p.156

<sup>628</sup> *Ibidem*, p. 180

<sup>629</sup> D. Ricart Lafont, *Història de Catalunya* [...] p. 152

<sup>630</sup> F. Soldevila, *Història de Catalunya primeres lectures* [...] p. 108

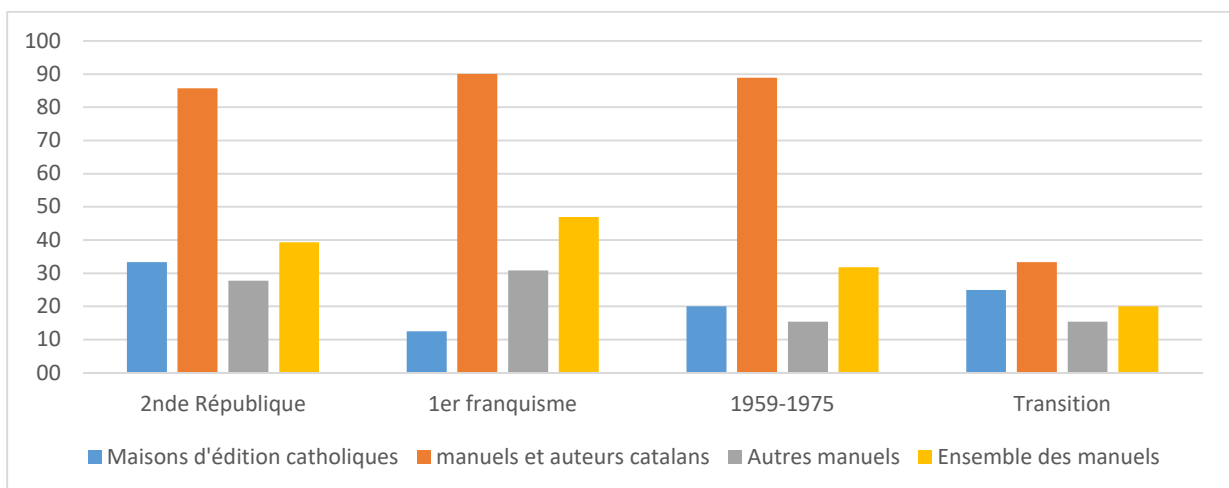
<sup>631</sup> *Ibidem*, p. 109

<sup>632</sup> *Ibidem*, p. 116

de tous les périls. » Figure d’une virilité guerrière et sereine à la fois, il est un « homme terrible avec ses ennemis » qui « parle lentement, avec majesté<sup>633</sup> ».

C’est enfin, dans les manuels catalans, la figure de l’Almogavre qui incarne les vertus guerrières et même impériales de l’homme catalan. Troupes mercenaires aragonaises-catalanes du XIVe siècle, les Almogavres sont restés dans l’histoire pour leur épopée au sein de l’Empire byzantin. Appelés par l’Empereur de Byzance ils ont constitué en 1302 une expédition forte sans doute de près de 15 000 hommes. Après avoir remporté de nombreuses victoires sur les Turcs, leur chef Roger de Flor avait reçu de l’Empereur le titre de « César » par l’Empereur. Ayant été trahis (c’est du moins ainsi que le récit est organisé dans ces manuels) ils se lancèrent à la conquête et au pillage d’une partie de l’Empire byzantin. Ils constituèrent alors un duché catalan « d’Athènes et de Néopatrie ».

L’Almogavre est, dans l’Histoire mythifiée de la Catalogne, le personnage historique qui se rapproche le plus de la figure de l’aventurier héroïque et sans peur. Franco lui-même, dans son film *Raza*, en fait une figure centrale, que le père Churruca évoque afin que ses fils s’inspirent d’eux face au danger<sup>634</sup>. Les auteurs de manuels catalans mettent cette image à profit pour construire la virilité guerrière de l’homme catalan :



**Figure XXI. Présence des Almogavres dans les manuels d'Histoire, pour cent manuels**

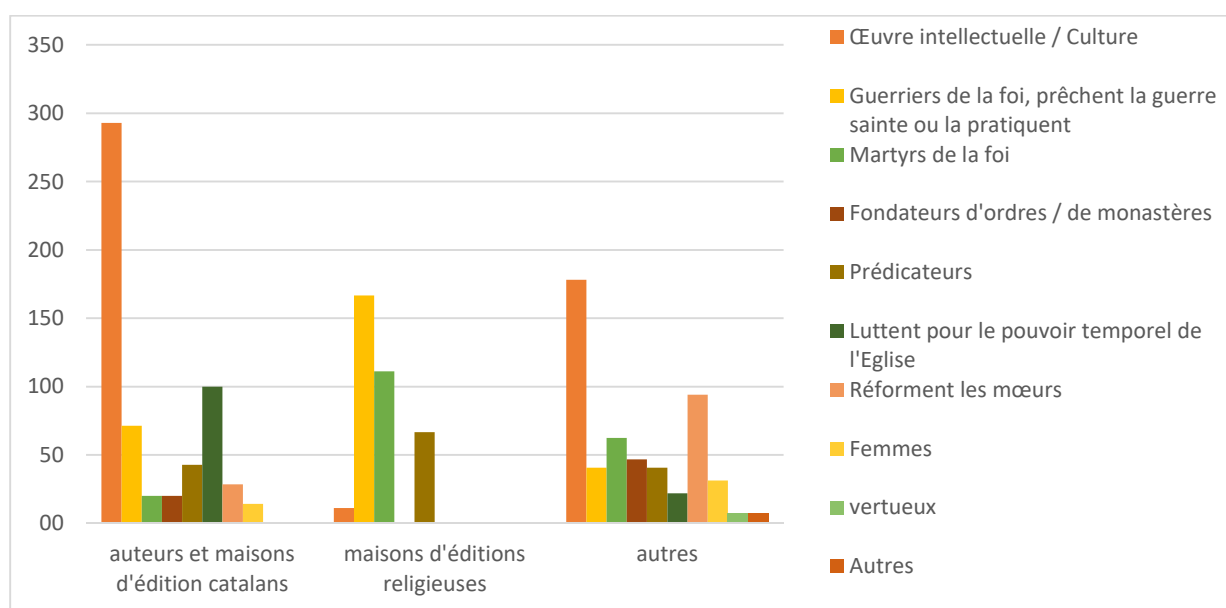
<sup>633</sup> *Ibidem*, p. 102

<sup>634</sup> J. M. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 12''00

## B. Une identité avant tout culturelle

Si les manuels catalanistes sont donc bien porteurs de valeurs héroïques (qui peuvent ne pas être toujours différentes dans leur nature de celles que l'on trouve dans les manuels publiés ailleurs), leur étude met cependant en évidence l'existence de modèles masculins spécifiques.

Les études statistiques établissent d'abord que les héros que dessinent les manuels catalans et catalanistes sont globalement moins guerriers que ceux que l'on trouve dans les autres types de manuels, notamment durant le premier franquisme. Les auteurs de manuels catalans refusent ainsi clairement le modèle d'un homme « national-catholique » tel qu'il peut se dessiner dans d'autres manuels. Cela apparait nettement si l'on étudie de façon différenciée les qualités que les différents manuels du premier franquisme attribuent aux membres du clergé du Moyen-âge :



**Figure XXII. Qualité première attribuée aux Saints et clercs dans les différents manuels durant le 1er franquisme (pour cent manuels)**

*Nota : L'importance statistique, dans les manuels catalans, de membres du clergé luttant pour le pouvoir temporel de l'Eglise, est surtout liée à la mention récurrente du Pape Grégoire VII et de la querelle des investitures, conséquence d'une Histoire plus ouverte sur l'Europe, et moins nationale.*

Les hommes d'Eglise sont, à l'image des autres types d'hommes, moins des guerriers et des martyrs (et davantage des hommes de savoir) pour les auteurs catalans que pour les autres auteurs. De la même façon, l'étude statistique des qualités masculines négatives que l'on

trouve dans les manuels catalans (voir Figure XXIX) fait apparaître la plus grande importance de la dénonciation de la cruauté ou de la violence (qui qualifient le plus souvent des personnages guerriers) chez les auteurs catalans.

Cette nature moins guerrière des hommes présents dans les manuels catalans est certes en partie le résultat d'un refus (d'ordre politique) d'héroïser les acteurs de l'Histoire castillane : les grands héros de l'Histoire espagnole (comme le Cid par exemple) occupent une place moins grande dans ces manuels. Mais elle nous semble correspondre également à des conceptions genrées différentes. Les auteurs de manuels catalans se font souvent une idée différente de ce en quoi doit consister un homme : au-delà des considérations politiques, ils dessinent des modèles masculins qui ne sont pas toujours semblables à ceux que dessinent les autres manuels. J. Vicens Vives ne refuse ainsi pas de dresser un portrait très positif de Charles Quint. Mais, fidèle aux conceptions globales bourgeoises et libérales que son biographe J.M. Muñoz i Lloret a bien mises en évidence chez lui<sup>635</sup>, il le décrit alors comme un « infatigable voyageur, homme cosmopolite d'esprit tolérant<sup>636</sup>. » Les auteurs catalans acceptent ainsi de reconnaître que ses qualités firent du Cid un « personnage de légende » et ne le rejettent pas parce que castillan ; mais ils voient en lui un symbole de tolérance, de bonté et d'autres vertus chrétiennes, davantage que d'habileté guerrière : alors que le manuel castillan *Geografía e historia, segundo curso* (publié aux éditions Luis Vives, propriété des Frères Maristes) évoque en 1946 sa « politique musulmane très personnelle et bien curieuse<sup>637</sup> », les manuels catalans insistent tous sur son sens de la justice. J. Vicens Vives fait même de lui, en 1945, l'incarnation de la politique de « vivre-ensemble<sup>638</sup> » de la Castille.

Si les modèles masculins catalans sont différents de ceux que l'on trouve dans les autres manuels, c'est aussi parce que les auteurs construisent une identité nationale avant tout démocratique et culturelle. C'est d'ailleurs cette orientation démocratique qui, pour D. Ricart, en 1935, expliquerait l'incompatibilité avec la Castille :

---

<sup>635</sup> J.M. Muñoz i Lloret, *Jaume Vicens i Vives (1910-1960) una biografia intel·lectual*, Barcelona, Edicions 62, 1997

<sup>636</sup> J. Vicens Vives, *Emporion* [...] p. 88

<sup>637</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 183

<sup>638</sup> J. Vicens Vives, *Atlas de historia de España*, Barcelona, Teide, 1945, p. 11

« Les monarques [castillans] apportaient avec eux l'esprit assimilateur, absolutiste, de la Castille ; notre peuple était démocrate et il se caractérisait par l'amour de la liberté<sup>639</sup>. »

L'identité nationale est pensée comme une identité (et une lutte) avant tout culturelle. Les manuels catalanistes abordent avec émotion l'œuvre de la *Renaixença* du XIXe siècle, qui est pour eux le tournant essentiel de l'Histoire de la Catalogne. Elle est analysée comme une œuvre essentiellement culturelle, spirituelle, politique, et économique, « une croissance insoupçonnée dans toutes les formes de la culture et de la richesse<sup>640</sup>. »

Les héros nationaux catalans contemporains sont par conséquent d'abord de pacifiques hommes de culture ou des hommes politiques : dans les manuels qui composent ce corpus, le *vir catalanus* demeure un homme de paix. La force de l'injonction adressée par Ferran Soldevila aux petits Catalans à se montrer dignes de leurs ancêtres et à œuvrer pour la grandeur de la nation n'a certes rien à envier aux manuels castillans les plus énergiques. Mais ses héros sont d'abord des hommes de Lettres, dont le combat est culturel et politique. Comme les autres auteurs catalanistes, il n'attend pas prioritairement des hommes qu'ils luttent les armes à la main. Il dessine des héros souvent pacifiés, et enjoint aux jeunes Catalans de suivre leur exemple. Le manuel s'achève sur les phrases suivantes :

« Mais les paroles 'Que la patrie vive toujours' ne pouvaient pas ne pas s'accomplir. La Catalogne ne pouvait pas mourir. Il y avait encore des Catalans, fils fidèles de la terre catalane, qui s'efforceraient de la sauver.

Il y avait des poètes, qui commenceraient à écrire de nouveau en Catalan. Il y avait des Historiens, qui feraient revivre la geste de nos ancêtres, la gloire de la Catalogne. Il y avait des hommes politiques qui guideraient les Catalans dans la lutte pour obtenir la liberté perdue.

Et ainsi la Catalogne, au lieu de mourir, renaitra. Elle aura de nouveau une littérature, de la poésie, des romans, du théâtre. (...) Et si vous me demandez quels ont été les hommes qui ont le plus contribué à établir la renaissance catalane, je vous dirai que les plus grands poètes ont été le Père Jacint Verdaguer, Angel Guimerà et Joan Maragall en Catalogne, le Père Costa i Llobera et Joan Alcover à Majorque, Teodor Llorente à Valence.

---

<sup>639</sup> D. Ricart Lafont, *Història de Catalunya* [...] p. 122

<sup>640</sup> R. Torroja y Valls, *La nostra terra i la nostra historia* [...] p. 150

Et je vous dirai encore que de tous les hommes politiques, le plus grand fut Enric Prat de la Riba : un homme bon, sage, patriote, qui écrira un livre intitulé *La nation catalane* et qui sera le premier président de la Région autonome de Catalogne.

Il y a eu d'autres grands hommes. Y en aura-t-il encore d'autres à l'avenir ? Espérons qu'il y en aura d'autres. Qui sait ? Peut-être même parmi vous, qui venez de lire ce livre. Voyons, voyons, qui de vous fera le plus pour la gloire et la grandeur de la Catalogne<sup>641</sup> ? »

---

<sup>641</sup> F. Soldevila [...] pp. 185-186



## Deuxième chapitre. Une constance : le rayonnement du modèle de l'homme de culture

Le héros guerrier n'est donc pour les enseignants qui rédigent les manuels, qu'ils soient ou non laïcs, qu'ils soient castillans ou catalans, qu'un modèle relatif. L'influence du discours des vainqueurs de la Guerre civile et des injonctions ministérielles peine à franchir les portes de leurs représentations profondes. Elle peine à s'imposer face au poids des systèmes de valeurs et des traditions qui sont liées à leur identité professionnelle et sociale. Elle ne peut notamment pas contester l'importance première, dans leur système de valeurs, de la maîtrise de la culture comme élément de distinction de classe mais aussi de genre.

### I. Le savoir, élément constitutif de la supériorité masculine

Les historiennes et historiens de l'Histoire des femmes et du genre ont souligné la force des représentations qui attribuent aux femmes (notamment durant le Franquisme) une « nature anti-intellectuelle<sup>642</sup> ». L'étude des ouvrages qui tiennent un discours théorique sur l'identité masculine nous conduit effectivement à considérer que le savoir constitue (au moins au sein de la frange la plus éduquée de la population) un élément central de l'identité du genre masculin, une qualité nécessaire à la perfection virile mais superflue - voire néfaste - pour les femmes.

Ce stéréotype n'est pas neuf. On le trouve dans les sources les plus anciennes, comme dans *La mariée parfaite*, ouvrage publié au XVI<sup>e</sup> siècle et qui devint, durant le franquisme, « le cadeau de mariage traditionnel pour les femmes de la classe moyenne<sup>643</sup> ». L'auteur, le frère Luis de León explique que les choses de l'esprit font partie du domaine réservé des hommes :

« Comme les femmes bonnes et honnêtes n'ont pas été conçues par la nature en vue de l'étude des sciences (...) mais en vue des tâches simples et domestiques,

---

<sup>642</sup> G. di Febo, « 'La Cuna, la Cruz y la Bandera'. Primer franquismo y modelos de género », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 217-239, p. 224

<sup>643</sup> A.G. Morcillo, «El género en lo imaginario. El "ideal católico femenino" y estereotipos sexuados bajo el franquismo», in Mary Nash (dir.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013, pp.71-90, p. 76

la nature a limité leur entendement (...) et c'est pourquoi Démocrite affirmait que le charme et la beauté de la femme réside dans une parole rare et limitée<sup>644</sup>. »

Jusqu'aux années 1960, les hommes qui pensent la différence des sexes déclinent diverses versions de ce point de vue. L'intellectuel républicain José Gaos, par exemple, affirme en 1939, s'appuyant sur les écrits de son maître Ortega y Gasset, que la féminité est incompatible avec la Philosophie, discipline trop abstraite<sup>645</sup>. J.M. Pemán, en moraliste traditionaliste, place les femmes du côté de l'instinct et de la nature, et l'homme du côté de la rationalité et de la culture. Le mâle est pour lui « l'être intellectuel par essence : il raisonne sur tout et cherche à tout expliquer. (...) La femme est un être plus instinctif que l'homme. Elle vit plus selon un système de réactions primaires que selon un programme de motivations conscientes<sup>646</sup> ». Elle se situe à mi-chemin entre les plantes et les animaux, et l'homme<sup>647</sup>. Ce sont ces capacités intellectuelles qui prédisposent « l'homme » aux choses politiques et à l'exercice du pouvoir : ses capacités d'abstraction font de lui un être créateur d'idéologie<sup>648</sup>. Cette différence entre « l'homme » et « la femme » est expliquée par la vocation maternelle de cette dernière : « La femme, être très proche de la nature, très anti-intellectuel par définition, est totalement construite pour communiquer avec cet autre être faible, soumis et irrationnel, qu'est l'enfant<sup>649</sup>. »

Entrer dans l'âge viril, c'est accéder au savoir qui éloigne définitivement l'homme en construction de sa mère et de la féminité. L'enseignant a entre autres fonctions, en ouvrant le jeune garçon au savoir, celle de l'arracher à l'influence irrationnelle de cette dernière. C'est pourquoi il serait, aux yeux de toutes les mères, un « être odieux<sup>650</sup> ».

« Toute mère est déséducatrice (*sic*) et anarchiste face aux premières 'soustractions avec retenues' que l'enfant ramène du collège à la maison. (...) La mère perd la dernière bataille le jour où son fils étudie sa première leçon de latin. *Musa, Musae...* Qu'est-ce c'est que ça ? Est-ce vraiment nécessaire ? Elle

---

<sup>644</sup> Fray Luis de León, *La perfecta casada. El cantar de cantares*, Madrid, M. Aguilar editor, 1943, p288

<sup>645</sup> E. Díaz Silva, « La derrota y el exilio de los republicanos en Méjico : manifestaciones culturales de una masculinidad en crisis », in N. Aresti Esteban, K. Peters, J. Brühne (dir.), *¿La España invertida ? Masculinidad y nación a comienzos del siglo XX [...]* p. 251

<sup>646</sup> J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer [...]* p. 8

<sup>647</sup> *Ibidem*, p. 16

<sup>648</sup> *Ibidem*, p. 4

<sup>649</sup> *Ibidem*, p. 103

<sup>650</sup> *Ibidem*, p. 101

comprend alors qu'elle s'était bercée d'illusions : qu'elle avait élevé son fils pour le livrer à un monde qu'elle ne connaît pas<sup>651</sup>. »

L'endocrinologue Marañón nous offre une version scientifique des mêmes représentations genrées. Pour lui, la capacité créative est liée à la testostérone et « l'homme » est, par sa « structure endocrine et nerveuse », « plus apte à la création intellectuelle<sup>652</sup> ». Le médecin en veut pour preuve que toutes les grandes réalisations ont été le fait d'hommes jeunes, ou (dans le cas où ils seraient plus âgés) ayant conservé une virilité marquée, comme Victor Hugo ou Goethe.

Les confrères (et suiveurs) de Marañón expriment parfois ses théories avec plus de clarté encore. En 1953, le Docteur Arvesú se réclame de ses conclusions pour affirmer que « Il y a une autre caractéristique de l'homme, qui complète sa vocation sociale : sa plus grande capacité intellectuelle. Disons-le crûment, (...) l'homme est plus capable intellectuellement que la femme. Et ce n'est pas rabaisser la femme que de ne pas lui concéder une capacité intellectuelle plus grande, ni même égale, mais une capacité inférieure, parce que ce domaine, du point de vue sexuel, n'est pas le sien<sup>653</sup>. » Il complète ensuite son propos :

« On pourrait dire que l'organisme de la femme se trouve au service d'une matrice, alors que l'organisme de l'homme est conçu au service d'un cerveau<sup>654</sup>. »

Il est donc logique que les appels au redressement viril de la nation passent aussi, chez certains auteurs, par une injonction à l'étude et au développement des connaissances. C'est ainsi le cas de l'ouvrage *El muchacho español*, que le ministère de l'Education Nationale déclare officiellement « ouvrage de mérite national » en 1938 :

« Et ta vertu quotidienne, constante, et de tous les instants, consistera en l'amour des études et la passion pour le travail [scolaire] (...) Travaille avec enthousiasme et ferveur. Nourris ta soif de savoir<sup>655</sup>... »

Pour l'inspecteur de l'enseignement primaire Maíllo, il revient d'ailleurs (en 1943) à l'école de cultiver cette différence entre les hommes et les femmes. Partant du constat du plus

---

<sup>651</sup> *Ibidem*, p. 103

<sup>652</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la sexualidad* [...] p. 45

<sup>653</sup> Doctor Federico Arvesú, *La virilidad y sus fundamentos sexuales*, madrid-Buenos Aires, ediciones studium de cultura, 2ème édition, 1953, p. 29

<sup>654</sup> *Ibidem*, p. 34

<sup>655</sup> J. M. Salvaterría, *El muchacho español* [...] p. 13

faible taux de fécondité des femmes éduquées, il conclut à la nécessité d'abaisser leur niveau de formation intellectuelle afin de ne pas les obliger « à un travail mental pour elles excessif, qui détourne [vers le cerveau] l'irrigation sanguine des régions organiques fondamentales pour leur avenir de femmes. » Les écoles doivent donc tourner le dos à « un intellectualisme absorbant et anti féminin<sup>656</sup> », car « il n'est pas important que les futures mères soient savantes, qu'elles mémorisent et se souviennent de nombreuses notions scientifiques ». Contrairement aux hommes, leur éducation doit porter sur l'hygiène, les soins aux enfants, etc.

Ces modes de représentation ne disparaissent pas aussi rapidement qu'on ne pourrait le penser. Ils marquent encore les autorités scientifiques au moment de la Transition : dans un numéro de *Convivencia Sexual* publié en 1977, le Docteur Francisco Alonso Fernández, Professeur de psychiatrie de l'Université de Séville, explique que « même la pensée et l'intelligence de l'homme et de la femme sont différents. La pensée masculine est plus conceptuelle et abstraite. Et la pensée féminine, plus matérielle et concrète. L'homme dispose d'une intelligence plus rationnelle, plus logique et plus organisée<sup>657</sup>. »

Ces conceptions conduisent la quasi-totalité des manuels étudiés à mettre en avant des modèles masculins qui sont largement des hommes de savoir.

## **II. Le vir republicanus, homme de savoir**

Dans la hiérarchie des valeurs des auteurs républicains, les valeurs de l'esprit l'emportent nettement sur les valeurs du champ de bataille. Le *vir republicanus* est largement défini par son niveau de maîtrise des cultures savante et scolaire.

Cela est vrai même chez le très patriote F. José de Larra, dont nous avons pu constater qu'il construisait une forme de « républicanisme musclé ». Il explique ainsi, après avoir fait le récit des exploits de Cervantès lors des combats de Lépante, que la gloire qu'il gagna les armes à la main ne peut rivaliser avec sa gloire littéraire, qui est « beaucoup plus durable ». Elle est d'une nature supérieure : « C'est dans la paix qu'il remporta ses victoires les plus glorieuses<sup>658</sup> ».

---

<sup>656</sup> A. Mailló, *Educación y revolución* [...] p. 97

<sup>657</sup> Doctor F. Alonso Fernández, «Diferencias típicas entre los dos sexos », in *Convivencia sexual* Tome I [...] pp. 324-325

<sup>658</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 131

Nous avons pu constater que, durant le franquisme, c'est le rude guerrier Pizarro qui, le plus, incarne la figure du Conquistador. Sous la Seconde République, c'est au contraire à Hernán Cortés, le conquérant et premier Gouverneur de la Nouvelle-Espagne (dont les limites s'approchent de celles de l'actuel Mexique), que revient ce rôle : durant la Seconde République, il se voit attribuer près de quatre fois plus de qualités positives que Pizarro. Il incarne alors les qualités de l'homme complet, c'est-à-dire d'un homme dont l'éducation, poussée jusqu'à l'université, vient donner tout leur sens aux vertus guerrières. Sa culture lui permet d'échapper à la catégorie des hommes d'armes :

« Il étudiait, il travaillait, il rêvait ; il avait un peu plus de soixante ans. Cortés est, sans dispute possible, le plus grand de tous les Conquistadors hispaniques dans le nouveau monde ; plus fin, plus diplomate, plus cultivé que Pizarro, il avait le même courage et les mêmes dons militaires. »

Une fois installé en son palais de Cuernavaca, comme gouverneur de la Nouvelle Espagne, « il étudie, investit, cultive, enseigne, et l'or mexicain est entre ses mains un instrument de culture<sup>659</sup>. »

Les manuels républicains tendent à embellir tous les héros du passé en les éduquant, en en faisant d'anciens bons élèves et des hommes de culture. G. Manrique, par exemple, explique (selon une analyse très convenue des rôles familiaux) que Philippe II devait ses qualités d'homme à la qualité de l'amour reçu de sa mère, à la transmission par son père de son savoir-faire politique et diplomatique, et à la qualité de l'enseignement délivré par ses maîtres :

« Depuis l'enfance, il avait eu d'excellents maîtres, qui le dotèrent d'une grande culture. Il étudia les mathématiques, l'architecture, le Latin et les langues étrangères, et cultiva son sens artistique<sup>660</sup>. »

On trouve même, chez cet auteur qui ne cache pas son admiration pour l'œuvre de J. Costa, une interprétation intellectualisée du Cid, dont « la noblesse » « a été occultée par la personnalité guerrière<sup>661</sup> ». Il aurait ainsi étudié les arts libéraux<sup>662</sup>, et un paragraphe intitulé

---

<sup>659</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas* [...] p. 196

<sup>660</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 217

<sup>661</sup> *Ibidem*, p. 123

<sup>662</sup> *Ibidem*, p. 120

« Le Cid, technicien du Droit<sup>663</sup> » met en évidence ses qualités de juriste, domaine dans lequel « il brilla particulièrement<sup>664</sup> ».

Les grands hommes du combat républicain ne peuvent évidemment pas être dépourvus de ces qualités intellectuelles. Ils sont tous définis comme des hommes de culture et souvent, comme des produits de la méritocratie scolaire. J. Seró Sabaté, dans les chapitres qu'il consacre aux biographies des Présidents de la Première République Nicolas Salmerón et Francisco Pi i Margall, s'attarde ainsi sur leurs mérites intellectuels. Pi i Margall (dont la vie « est l'histoire de la République ») est ainsi défini comme un élève brillant et précoce, qui avait publié un ouvrage de critique artistique dès l'âge de dix-huit ans, obtenu le Doctorat en Droit à vingt-trois ans, puis dont « certaines de ses œuvres de Philosophie firent sensation<sup>665</sup>. » De la même façon, R. Lopis souligne, dans le chapitre qu'il consacre à Pablo Iglesias (le fondateur du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol) que cet orphelin de père élevé à l'hospice, enfant chétif, malheureux, et sensible, ne survécut que grâce à l'amour pour sa mère et à son amour des livres, n'ayant comme seuls amis que les autres enfants qui avaient comme lui « le goût de la littérature ». Il devint ouvrier typographe guidé par la volonté de « perfectionner sa culture déficiente<sup>666</sup> ».

Ces figures d'intellectuels républicains sont largement définies par leur ouverture sur l'Europe. Le *vir republicanus* est, presque autant qu'un Espagnol, un européen. La connaissance des autres pays du continent est vécue comme un élément central de sa formation intellectuelle. On relève ici l'évidente influence des modes de pensée propres aux libéraux du début du XXe siècle, et notamment à ceux qui se revendiquent du régénérationnisme, et de l'*Institución Libre de Enseñanza*. M. del Mar Pozo Andrés note que le terme « européanisation », lancé par Costa, était devenu au début du XXe siècle « un mot-fétiche du régénérationnisme<sup>667</sup> ». Certains de ces auteurs républicains (comme par exemple F. Martí Alpera) ont d'ailleurs eux-mêmes réalisé des voyages en Europe<sup>668</sup>. La volonté des auteurs républicains de tourner le dos à l'étroitesse intellectuelle espagnole apparaît très nettement. F. José de Larra prône par exemple en 1933 l'abandon de « ce Madrid aussi limité

---

<sup>663</sup> *Ibidem*, p. 124

<sup>664</sup> *Ibidem*, p. 120

<sup>665</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 43

<sup>666</sup> A. Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] p. 316

<sup>667</sup> M. del Mar Pozo Andrés, *Currículum e identidad nacional. Regeneracionismos, nacionalismos y escuela pública (1890-1939)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2000, p. 59

<sup>668</sup> *Ibidem*, p. 91

que le sont toutes nos choses<sup>669</sup> », dont il décrit la petitesse géographique - qui veut qu'il n'y ait que quelques minutes à pied de la Porte d'Alcala aux parcs royaux de la Casa de Campo, c'est-à-dire d'une extrémité à l'autre du centre-ville. Chez R. Altamira, figure de l'*Institución Libre de Enseñanza*, même le roi Philippe II, dont de nombreux manuels soulignent pourtant qu'il mena sa vie de souverain sans quasiment sortir de l'austère palais de l'Escorial, devient ainsi un modèle d'ouverture :

« Afin de compléter son éducation, et pour qu'il connaisse par lui-même les pays d'Europe qui appartenaient à son père, ce dernier lui fit visiter l'Italie, les Flandres et l'Allemagne. Peu de temps après, du fait de son mariage déjà mentionné avec Marie Tudor, il résida en Angleterre. C'est ainsi qu'il acquit l'expérience des hommes et des questions qui agitaient alors l'Europe<sup>670</sup>. »

La référence européenne est forte aussi dans les manuels catalans. On relève toutefois une différence : alors que les auteurs républicains castillans regrettent souvent que les Espagnols ne soient pas davantage européens, les auteurs catalans mettent en avant l'ouverture traditionnelle de leurs compatriotes (parce qu'elle les différencierait des castillans ?). Durant la Renaissance déjà, « des étudiants catalans touchaient aussi des aides pour aller étudier à l'étranger<sup>671</sup>. »

### **III. L'homme de culture du franquisme : un érudit tourné vers les humanités classiques**

#### ***A. Existence d'un anti-intellectualisme au sein des institutions scolaires de l'après-guerre***

Le franquisme a vu se développer parmi les siens, surtout dans ses premières années, une pensée anti-intellectualiste. M. Martín Gijón montre que dès le déclenchement de la Guerre Civile les autorités « nationales », de même que les penseurs du traditionalisme et du « fascisme espagnol », attisent « la haine des intellectuels, considérés coupables du 'chaos'

---

<sup>669</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 190

<sup>670</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 398

<sup>671</sup> D. Ricart Lafont, *História de Catalunya*, Barcelona, Pedagogia Catalana Miquel A. Salvatella, 1935, p. 131

qui avait conduit à la Guerre Civile<sup>672</sup> ». L'exemple est bien connu du Général Millán Astray, fondateur de la Légion espagnole, qui s'était exclamé lors d'une dispute publique avec le philosophe Unamuno, survenue entre les murs de l'Université de Salamanque, « Mort aux traîtres intellectuels ». La figure de l'intellectuel est, dans les rangs phalangistes notamment, jugée trop éloignée de l'action et associée au ramollissement<sup>673</sup> et à l'effémination<sup>674</sup>.

La défiance envers les enseignants de l'université est ainsi très forte dans le film *Raza*. Ils y sont accusés de collusion avec une gauche pacifiste et toujours prête à brader la gloire nationale. Ils sont notamment en partie responsables de la mauvaise pente que suit Pedro, le frère républicain du héros José. Sa famille, ainsi que les amis de la famille (tous militaires) ne cachent pas leur déception lorsqu'ils apprennent que, plutôt que la carrière des armes, ce dernier a choisi de faire des études afin de devenir avocat. « Il a déçu nos espoirs » se plaint sa mère. Elle explique « avec amertume » que « il a fallu que je me résigne à le voir intégrer ce lieu [l'université] où, comme le disait son père, on ourdit la décadence de l'Espagne<sup>675</sup>. »

On trouve chez les Inspecteurs de l'Enseignement primaire Maíllo et Onieva, dans les toutes premières années du régime, des échos de cet anti-intellectualisme qui est alors bien porté au sein des pays de l'Axe et de leurs alliés. A.J. Onieva condamne l'enseignement dispensé jusqu'alors par cette « école intellectualiste et amorphe<sup>676</sup> », qu'il estime trop théorique, et éloignée de la *praxis* qui seule permet d'exercer sa force de volonté :

« Il est surprenant que, alors l'enfant espagnol est un être de volonté (et la volonté s'accomplit dans le *faire*), l'école espagnole ait été une institution quasi uniquement théorique et intellectualiste<sup>677</sup> ».

Il en vient logiquement à dénier aux intellectuels, et plus spécifiquement aux « scientifiques », leur virilité :

« Les cas sont nombreux : le savant, l'homme du dialogue intérieur, est un solitaire, célibataire, qui a peur d'affronter la vie et la réalité. Sa volonté est

---

<sup>672</sup> M. Martín Gijón, *Los (anti)intelectuales en la derecha en España de Giménez Caballero a Jiménez Losantos*, Barcelona, RBA, 2011, p. 151

<sup>673</sup> J. Gracia, M. A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana*, Madrid, editorial Síntesis 2004, p. 155

<sup>674</sup> M. Martín Gijón, *Los (anti)intelectuales en la derecha en España de Giménez Caballero a Jiménez Losantos* [...] p. 210 et p. 154

<sup>675</sup> J. de Andrade, *Raza* [...] pp. 64-65

<sup>676</sup> A.J. Onieva, *La nueva escuela española* [...] p. 148

<sup>677</sup> *Ibidem*, p. 150



faible. (...) Le monde se conquiert par la violence, parfois même par la violence contre soi-même. Celui qui n'en est pas capable ne mérite aucune sorte de reconnaissance<sup>678</sup>. »

On le voit, la condamnation de l'intellectuel s'exerce ici sur un champ très restreint : elle se limite finalement à un archétype assez théorique... Ces conceptions peuvent difficilement s'étendre au-delà, ou être réellement partagées au sein du Ministère de l'Education Nationale. Son titulaire, Pedro Sáinz Rodríguez, est avant tout un intellectuel. Brillant littérateur et amoureux de la culture classique, il lutte par exemple pour le maintien et la vigueur de l'enseignement du Grec et du Latin<sup>679</sup>.

### ***B. Les valeurs de l'esprit demeurent dominantes dans les manuels du franquisme***

Les appels à une éducation qui rejette l'intellectualisme au profit de l'action ne trouvent aucun écho chez les auteurs de manuels d'Histoire. Ces derniers proclament durant l'ensemble de la période étudiée - y compris au début des années 1940 - la prééminence des valeurs de l'esprit.

Contrairement à l'Inspecteur Onieva, les manuels du franquisme ne dénie pas la virilité des figures intellectuelles. Au contraire, ils les font participer de la virilité collective espagnole. Ils soulignent ainsi assez fréquemment la présence des étudiants parmi les combattants de la Guerre d'indépendance espagnole. Pour A. Zapatero, ils formèrent alors « des bataillons littéraires<sup>680</sup> ». Pour E. Solana, en 1941, la culture aurait même été un signe distinctif des glorieuses armées espagnoles des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : « La culture de nos soldats était proverbiale en Europe, et l'on faisait appel à nos hommes de science pour donner des explications dans les plus célèbres universités du monde<sup>681</sup>. »

Les manuels continuent à célébrer les grands moments de l'Histoire culturelle de l'Espagne. C'est notamment le cas de « l'école de traducteurs de Tolède » (XII<sup>e</sup> siècle) qui permit à l'Europe occidentale d'accéder aux savoirs de l'Antiquité et des savants arabes. Les auteurs

---

<sup>678</sup> *Idem*

<sup>679</sup> J. R. López Bausela, *La contrarrevolución pedagógica en el franquismo de guerra*, Publican, Ediciones de la Universidad de Cantabria, 2011, p. 71

<sup>680</sup> S. Andrés Zapatero, *Historia de España, preuniversitario*, Barcelona, librería élite, 1965, p. 194

<sup>681</sup> E. Solana, *Historia de España, primer grado*, Madrid, editorial escuela española, 1941, p. 22

soulignent que la ville devint le principal centre de la culture espagnole, vers laquelle convergeaient différents courants, « essentiellement un courant oriental représenté par des juifs arabes, et un courant européen, que les Clunisiens dirigent et canalisent<sup>682</sup>. » Les héros continuent à en être des hommes de lettres, comme Gérard de Crémone, « le traducteur le plus fécond de cette école », qui « fit connaître Euclide, Aristote, le physicien Al Fârâbî, Ptolémée, Thabit Ben Qurra, Galien, Hippocrate, Averroès, etc., et qui traduisit plus de quatre-vingts œuvres durant les vingt dernières années de sa vie<sup>683</sup>. » Les auteurs catalans n'entendent pas que la Catalogne reste au second plan : ils mettent en avant la personnalité de Raymond Lulle, dont « l'œuvre principale, *Ars generalis et magna*, contient un système philosophique qu'il exposa personnellement à la Sorbonne et à Montpellier, de grande importance dans la pensée européenne postérieure<sup>684</sup>. »

Après 1939, les différents souverains de l'histoire de l'Espagne continuent à être étudiés aussi au prisme de leur œuvre culturelle. Rares sont ceux dont les manuels ne mentionnent pas le rôle dans le développement de la culture en Espagne. Ainsi des Rois Catholiques, dont le manuel *Historia de España* (publié en 1955 aux éditions Bruño) prend la peine d'insister sur leur œuvre en la matière :

« Les rois catholiques protégèrent les lettres, favorisèrent l'imprimerie, qui venait d'être inventée ; et grâce à leur puissante influence, les Universités acquirent une renommée mondiale. Celle de Salamanque se distingua particulièrement, et compta jusqu'à sept mille étudiants<sup>685</sup>. »

En ces temps de primat idéologique que sont les années de la Seconde République et du premier franquisme, les hommes qui comptent sont d'ailleurs parfois moins les guerriers qui tiennent les armes que les idéologues qui pensent la guerre ou la révolution. Le *Manual de la Historia de España*, que J. M. Pemán publie en 1939, est sans doute, de tous les manuels, le plus proche des idéaux virilistes et fascisants de la « période bleue » du début des années 1940. Mais au fond, même en 1939 chez ce littérateur et idéologue, l'intellect demeure supérieur aux qualités guerrières. Il établit par exemple une hiérarchie entre Charles Quint et son fils Philippe II à l'avantage du second : c'est qu'en homme de lettres Philippe II poussa

---

<sup>682</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 257

<sup>683</sup> *Idem*

<sup>684</sup> J. Vicens Vives, *Agora* [...] p. 156

<sup>685</sup> Anonyme, *Historia de España 2° grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955, p. 52

jusqu'à son accomplissement le concept d'Empire que son père n'avait pu concevoir dans sa globalité :

« Contrairement à son père, Philippe n'était pas un guerrier. C'était un homme de lettres. L'idée d'empire comme combat pour la foi, que son père lui avait enseignée, mûrit en lui jusqu'à ses conséquences ultimes. [Il demanda] qu'on ne consente pas que la foi religieuse soit attaquée en quoi que ce soit, 'même si cela devait nous faire perdre des Etats'... C'est la solution de son père - les choses de l'âme avant celles du corps - poussée par son fils à ses limites, à l'idée pure<sup>686</sup>. »

Il ne faut pas voir dans cette admiration pour les idéologues une spécificité franquiste : de l'autre côté de l'échiquier politique, l'admiration du républicain José de Larra n'est pas forcément plus forte envers les guerriers de la liberté que sont censés être les *Comuneros* du début du XVI<sup>e</sup> siècle qu'envers les intellectuels militants qui appellent le peuple au combat :

« Ne regardez pas ces hommes, mes enfants, dans leurs préparatifs stratégiques, ni dans leurs erreurs après l'éphémère victoire de Torrelobatón, et encore moins dans leur triste défaite de Villalar (...) Regardez-les, prêchant aux ouvriers et aux paysans des rêves, encore naissants et peu formés en leurs âmes généreuses, et même parfois erronés, mais qui étaient le germe du saint esprit de révolte des opprimés d'aujourd'hui, dans le monde entier, de ceux qui détiennent, dans leurs faucilles et leurs marteaux et dans leurs plumes, des armes plus puissantes que celles que brandissent toutes les armées impérialistes. Liberté ! Liberté<sup>687</sup> !

### ***C. L'homme de savoir du franquisme : un érudit, un compilateur***

Les manuels publiés durant le franquisme témoignent plus particulièrement de l'admiration de leurs auteurs pour des hommes de culture érudits, qui maîtrisent un large champ du savoir, et qui participent de la conservation et de la transmission de la culture héritée du passé, notamment de la culture gréco-latine.

---

<sup>686</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España segundo grado* [...] p. 175

<sup>687</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 116

Plusieurs des figures classiques de la culture espagnole, sont ainsi exaltées pour leur œuvre de passeurs, et non de créateurs :

« Alphonse X fut appelé « le savant » en raison de son savoir profond et de la protection qu'il accorda à la culture. Il fut l'homme le plus cultivé de son temps, et son œuvre dans tous les domaines de la connaissance est énorme. (...) Par son esprit encyclopédique, sa curiosité universelle et son effort pour transmettre le savoir de l'Antiquité et des cultures orientales à l'Occident, on peut considérer qu'il annonce la Renaissance<sup>688</sup>. »

La maîtrise des humanités classiques fait de lui un homme supérieur et même, pour J. M. Pemán, un précurseur des rêves phalangistes de la construction d'un « Empire ». Cet « homme le plus savant de son époque » était « empli des grandes idées de l'ancienne sagesse romaine : et ses pensées et projets, sous cette influence, allaient au-delà de ce que son époque pouvait comprendre ». L'ancien ministre franquiste estime en 1938 qu'Alphonse X « rêvait de restaurer l'Empire romain. Le songe du roi savant ressemblait un peu à ces jeunes hommes qui actuellement, portant chemise bleue et béret rouge [la tenue de la Phalange] alors qu'ils ne contrôlent même pas toute l'Espagne, parlent déjà de ***l'Empire***<sup>689</sup>. »

C'est Saint Isidore de Séville qui, le mieux, incarne ces érudits au savoir encyclopédique qui sauvèrent la culture humaniste classique. Il écrivit au VI<sup>e</sup> siècle les *Etymologies*, « encyclopédie dans laquelle est condensé tout le savoir humain de son temps<sup>690</sup> » - selon une formulation que l'on retrouve dans un grand nombre de manuels publiés durant le franquisme<sup>691</sup>. Ce que les auteurs de manuels admirent dans son œuvre, c'est d'abord qu'il s'agit d'une forme de « somme » :

« Son talent était encyclopédique, il écrivit sur toutes les matières, ses œuvres les plus remarquables étant les œuvres philosophiques, théologiques, encyclopédiques, et historiques. Dans son œuvre principale, les *Origines* ou *Etymologies*, il résume tout le savoir humain de son temps<sup>692</sup>. »

---

<sup>688</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 204.

<sup>689</sup> J.M. Pemán, *La Historia de España contada con sencillez*, Tome I [...] p. 173. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>690</sup> Anonyme, *Enciclopedia escolar 'estudio' libro azul*, Gerona Madrid, editorial Dalmau Carles Pla S.A, 1964, p. 658

<sup>691</sup> Voir par exemple : A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer grado*, Valencia, E. López Mezquida editor, 1953, p. 213

<sup>692</sup> J. Grima, V. Cascant, *Historia de España quinto curso*, Valencia ECIR, 1967, p. 80

Grâce à ses « efforts très puissants » et son caractère « infatigable », il obtint « que l'immense apport du génie créateur de l'homme antique ne disparaisse pas dans le néant<sup>693</sup>. » La figure de l'érudit peut s'incarner aussi dans l'historien Menéndez y Pelayo, qui fut « un des cas les plus 'stupéfiants' d'érudition dans le monde » car dès l'enfance il aurait su réciter par cœur la Bible et le Quichotte<sup>694</sup>.

L'homme de culture et de savoir que les manuels de l'époque franquiste mettent en avant est bien différent de la figure de « l'intellectuel ». Cette dernière est en effet porteuse de trop d'engagement et d'esprit critique pour être acceptable. Les manuels rejettent globalement les hommes de lettres qui s'éloignent de l'érudit (dont les références culturelles se trouvent dans le passé) pour se rapprocher de la figure de l'intellectuel engagé et tourné vers la transformation du monde présent. Des exceptions notables existent cependant : A. Serrano de Haro, par exemple, souligne en 1942 le travail des Cortes de Cadix qui, par leur législation libérale permirent la naissance du journalisme moderne<sup>695</sup>.

Le philosophe des lumières constitue souvent une figure de la modernité libérale et de l'athéisme, et donc un contre-modèle de ce que doit être un homme de lettres. Ce rejet est impulsé par les institutions de l'Etat franquiste elles-mêmes : la loi de 1945 sur l'enseignement primaire déplore les « frivolités » venues de l'étranger au moment du « mal nommé siècle des lumières<sup>696</sup> ». En 1940, la commission chargée de censurer les manuels contraint Josefina Ribelles Barrachina, Professeur titulaire d'une chaire de Lycée de Langue Française à Barcelone, à proposer une seconde version de son *Choix de textes français, XVIIIème et XIXème Siècles*<sup>697</sup>. Elle exige, entre autres modifications, que l'auteur indique « pour les auteurs hétérodoxes comme Voltaire, Rousseau, Diderot, le caractère nocif et inacceptable de leurs idées<sup>698</sup>. »

Les philosophes des lumières auraient tourné le dos à l'âme espagnole, au profit de l'influence européenne :

« Les idées destructrices de Voltaire et de Rousseau et autres philosophes français rongent les classes dirigeantes (...) le désir suprême est 'l'euro péisation',

---

<sup>693</sup> Tomás Calleja Guijarro, María Carmen Gutiérrez Ruiz, *España y sus hombres Sociedad*, Zaragoza, Edelvives, 1973, p. 95

<sup>694</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 304

<sup>695</sup> *Ibidem*, p. 270

<sup>696</sup> BOE du 18/07/1945

<sup>697</sup> En Français dans le texte

<sup>698</sup> A.G.A, leg 31/7007

et celui qui prétend penser à l'espagnole est traité d'ennemi du progrès et même de l'humanité<sup>699</sup>. »

Ce rejet passe souvent par le silence qui recouvre leur existence, notamment dans les manuels Edelvives : certains auteurs semblent se refuser à les nommer, et préfèrent se référer à eux par des périphrases. Ils parlent par exemple de vagues « philosophes français », ou conspuent des ministres « voltairiens<sup>700</sup> » qui expulsèrent les Jésuites d'Espagne en 1767 sans jamais nommer Voltaire - le sens de ces imprécations devait être assez obscur pour des élèves de primaire. Dans la version de 1944 de son manuel *Nociones de historia universal*, J. Poch Noguer ne peut pas reprendre les explications qu'il donnait en 1936 sur l'apport individuel des philosophes des Lumières, et selon lesquelles par exemple « Voltaire se déclara apôtre de la liberté de pensée ». Cette difficulté est réglée par la suppression de tout le paragraphe. Ne demeurent plus que les portraits de Voltaire et Rousseau (qui, eux, n'ont pas été supprimés) dont rien ne permet de comprendre qui ils sont exactement<sup>701</sup> ni en quoi consiste leur pensée.

Ce modèle de l'érudit pétri d'humanités classiques est une des victimes de la modernisation et de la démocratisation de l'école espagnole qui se produit à partir des années 1970.

#### **IV. La Transition : la victoire de « l'intellectuel engagé »**

##### ***A. L'intellectuel ouvert et créatif s'impose face au compilateur érudit***

A partir de la fin des années 1960, la figure de l'érudit s'efface. Le terme même peut parfois prendre un sens moins positif, qui met plus en avant l'accumulation encyclopédique de savoirs qui relèvent du passé que la compréhension critique du présent.

L'évolution du jugement qui est porté sur le travail de compilation des auteurs médiévaux, et notamment de Saint Isidore de Séville, est représentative de ce changement de paradigme intellectuel. Saint Isidore devient un auteur peu capable de créativité, symbole d'une époque

---

<sup>699</sup> A. Bermejo de la Rica, D. Ramos Pérez, *Los ideales del imperio español*, 7° curso de Bachillerato [...] p. 137

<sup>700</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934, p. 56

<sup>701</sup> J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal*, Gerona-Madrid, Dalmáu Carles, 1936, p. 176 ; J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal*, Gerona-Madrid, Dalmáu Carles, 1944, p. 217

peu féconde. Le manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* nous parle ainsi en 1977, à propos de l'époque wisigothique, d'une vie culturelle « modeste, quasiment limitée à des œuvres didactiques, comme les livres religieux et les encyclopédies (...) qui consista plus à compiler le savoir antique qu'à créer de nouvelles valeurs<sup>702</sup>. » J.A. Garmendia et P. García écrivent, avec un enthousiasme bien moindre que celui que l'on pouvait lire quelques années auparavant, que Saint Isidore « essaya d'élaborer une encyclopédie de toutes les sciences » et qu'il « écrivit quelques œuvres historiques, qui manquent d'esprit critique moderne<sup>703</sup> ». Le retournement est total en 1977 dans le manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*. Les modernes l'emportent définitivement sur les anciens :

« Les intellectuels hispano-wisigoths manquèrent cependant d'originalité. Ils se contentèrent, comme il était courant à l'époque, de préserver l'héritage du monde classique, en copiant des manuscrits qui allaient disparaître et, surtout, en résumant les connaissances antiques dans des Encyclopédies du même style que les célèbres *Etymologies* de Saint Isidore de Séville.<sup>704</sup> »

Ce déclin de la valeur de l'érudition et de ceux qui la portent correspond à l'évolution des manuels eux-mêmes. Les programmes eux-mêmes enjoignent en 1967 aux enseignants de « fuir toute érudition superflue, et mettre fin à un enseignement fondé sur la mémorisation<sup>705</sup>. »

L'intellectuel aux qualités renouvelées qui prend la place de l'érudit se caractérise par sa volonté d'ouverture. Il est en effet ouvert à la fois à de nouvelles connaissances et à des influences extérieures, européennes, qui jusque-là étaient condamnées pour les menaces qu'elles faisaient planer sur l'âme nationale. Les humanistes de la Renaissance, notamment, incarnent « l'indépendance intellectuelle, la tolérance, la curiosité intellectuelle<sup>706</sup>. » Ils incarnent aussi, comme ici en 1973, la naissance de l'esprit critique, caractéristique de l'homme moderne et fondement de la maîtrise par l'homme de son destin :

---

<sup>702</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 114

<sup>703</sup> J. A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 73

<sup>704</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 80

<sup>705</sup> BOE du 30 septembre 1967

<sup>706</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. Gonzalez Rodríguez, *Historia 3° BUP*, Madrid, editorial Silos, 1977, p. 187

« A partir du XVe siècle, le cadre historique va changer. Une conception statique du monde va être remplacée par une idée dynamique, changeante, en effervescence... Et pour l'homme du XVIe siècle, le monde est quelque chose que l'on peut connaître, interpréter, et surtout, dominer. (...) **L'apparition du sens critique** est l'attitude définitive de l'homme.

C'est ce sens critique qui est moderne ; son absence est médiévale<sup>707</sup>. »

A partir du milieu des années 1960, le modèle de l'homme de savoir échappe largement au seul modèle de l'homme de lettres et s'étend aux hommes de science. Le déclin espagnol du XVIIe siècle, qui permet les interprétations les plus variées selon les auteurs, peut ainsi trouver en 1976 une nouvelle explication : La « vraie cause » en fut « l'absence d'un réel intérêt pour la science<sup>708</sup> ». Les manuels mettent en avant des modèles de scientifiques qui s'inscrivent dans la modernité, comme Pasteur (qui, relativement présent durant la Seconde République dans le cadre d'une Histoire parfois influencée par le positivisme, avait disparu après 1939) ou Isaac Newton, « véritable monument du pouvoir de la raison humaine<sup>709</sup>. »

Cette promotion de l'homme de science se fait parfois au détriment de l'ancienne domination des humanités classiques, que les ministres franquistes de l'Éducation Nationale avaient contribué à perpétuer. Les auteurs du manuel *Historia*, publié en 1977, regrettent ainsi que la Renaissance espagnole ait été dominée par les hommes de lettres, et n'ait pas connu davantage d'hommes de science, et même - signe de la démocratisation des modèles masculins - de techniciens : parmi les hommes qui ont fait la Renaissance espagnole, « on ne trouve pas de grand théoricien des sciences, ni de grand mathématicien. Et le scientifique à la recherche d'applications directes de la science, qui est fréquent au Nord des Alpes, est rare chez nous. Notre Renaissance est essentiellement humaniste, et c'est à peine si elle produit des savoirs techniques<sup>710</sup>. »

Ces modernes hommes de savoir qui l'emportent dans les années 1970 doivent en partie leur dynamisme intellectuel à l'influence européenne. Les chapitres d'histoire de la Renaissance mettent notamment en avant la figure, jusqu'à présent absente, d'Erasmus. J. Valdeón explique en 1976 que « les jeunes générations de maîtres [de l'Université] d'Alcala

---

<sup>707</sup> I. González Gallego, M. Mañero Monedo, D.J. Sanchez Zurro, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 83. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>708</sup> J.A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 159

<sup>709</sup> J. Prats, J. E. Castelló, M. Camino García, I. Izuzquiza, M. A. Loste, *ciencias sociales 7°* [...] p. 202

<sup>710</sup> *Ibidem*, p. 225



diffusent les idées d'Erasme et tentent une ouverture de l'Espagne à l'humanisme européen<sup>711</sup>. » Les auteurs du manuel *Occidente*, publié en 1978, estiment qu'Erasme est, par son « esprit critique » et son « sens de la tolérance », « la figure la plus impressionnante de la culture humaniste. » La vie et les œuvres de l'humaniste (qui « vécut à Paris, Londres, Venise et Bâle ») « sont de nature européenne, et pas nationaliste<sup>712</sup>. »

Les hommes des lumières sont réintégrés dans l'Histoire nationale. Ils ont ouvert l'Espagne sur un ailleurs qui lui a permis de progresser vers davantage de rationalité et de modernité. Pour J. Vilá Valenti, par exemple, la politique du roi éclairé Charles III reposa sur l'envoi des jeunes Espagnols dans les autres pays d'Europe à des fins de formation, et sur l'invitation en Espagne des scientifiques étrangers. Il souligne également que les succès des mathématiciens Jorge Juan et Antonio de Ulloa dans la mesure du globe terrestre sont liés à leur collaboration avec « des savants français<sup>713</sup> ». Même le Cardinal Cisneros, à qui une vie riche aura décidément permis d'incarner nombre des vertus successives de l'homme espagnol, devient porteur d'ouverture et de modernité intellectuelles, un rénovateur des façons de penser. Les auteurs s'appuient sur la création de l'Université d'Alcala et l'impulsion donnée à la rédaction de la *Bible polyglotte*. Ils montrent Cisneros en lutte contre la conservatrice scolastique<sup>714</sup> et « le courant ecclésiastique médiéval<sup>715</sup> ». Il est en 1976 une figure de premier plan de l'humanisme :

« Les deux figures les plus importantes de l'humanisme espagnol furent : le Cardinal Cisneros et Antonio de Nebrija. Avec Cisneros débute l'ouverture de l'Espagne à l'humanisme européen. Il admirait beaucoup Erasme de Rotterdam, à qui il offrit une chaire dans la nouvelle université d'Alcala<sup>716</sup>. »

Cet homme de culture modèle doit aussi désormais être créatif. Il innove et remet en cause les traditions. La notion « d'avant-garde » pénètre à partir du début des années 1970 dans les manuels d'Histoire. On peut trouver par exemple en 1977, comme document d'étude proposé aux élèves, un texte de l'historien et critique d'art J. A. Gaya Nuño. Il s'interroge

---

<sup>711</sup> J. Valdeón, I. González, M. mañero, D. J. Sánchez Zurro [...] p. 158. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>712</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1974 p. 156

<sup>713</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguier, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 236

<sup>714</sup> *Ibidem*, p. 164

<sup>715</sup> E.G. Urruela, J. M. de Juana, J. Ortega Valcárcel [...] p. 160

<sup>716</sup> J.A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 128

longuement : quels sont les critères qui permettent de dire qu'un auteur fait partie de l'avant-garde ?<sup>717</sup> Les manuels se peuplent alors de figures de l'innovation artistique, « et surtout, le grand inventeur d'une large partie de l'art contemporain : Pablo Ruiz Picasso, créateur du cubisme (mais pas seulement de cela) et contemporain de géniaux précurseurs, comme Juan Gris, le premier Dali, surréaliste, et le catalan universel Miro<sup>718</sup> ». Pablo Picasso est fréquemment convoqué, en exemple d'homme capable de renouveler les codes artistiques<sup>719</sup>.

L'historiographie scolaire revendique de nouveau l'héritage des intellectuels de la « Glorieuse génération de 98<sup>720</sup> » (qu'ils assimilent au Régénérationnisme), et de la « Génération de 1913 ». Cette dernière « génération » intellectuelle est représentée par plusieurs manuels par des photos, avec par exemple ce sous-titre : « Quatre figures du monde intellectuel du XXe siècle : Pérez de Ayala, Ortega y Gasset, Gregorio Marañón et Antonio Machado<sup>721</sup>. » Les auteurs comparent à plusieurs reprises le premier tiers du XXe siècle espagnol et le « siècle d'or » des XVIe-XVIIe siècles, soulignant qu'il s'agit d'un « siècle d'argent » de la création espagnole. Les auteurs invoquent l'*Ateneo* de Madrid (que Franco dénonçait dans le « scénario » de Raza comme un des lieux où se fomentait le déclin de la nation<sup>722</sup>) comme symbole physique et architectural de cette époque brillante<sup>723</sup>. Les intellectuels libéraux incarnent une force vitale en lutte contre les esprits conservateurs<sup>724</sup> et les éléments du peuple indifférents ou peu capables de comprendre la direction que devait prendre la nation<sup>725</sup>.

« Un groupe d'Espagnols ouvre la route à une nouvelle étape de l'histoire espagnole ; ce sont les hommes de la 'génération de 98'. Même si l'on peut discuter de leurs limites, il faut souligner chez les intellectuels qui vécurent le désastre de 98 un objectif commun : étudier à fond notre être national, rénover

---

<sup>717</sup> *Ibidem*, p. 306

<sup>718</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 310

<sup>719</sup> Voir par exemple : M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 6° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 95

<sup>720</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 305

<sup>721</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 380

<sup>722</sup> J. de Andrade, *Raza* [...] pp. 64-65

<sup>723</sup> Voir par exemple : L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 290

<sup>724</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 305

<sup>725</sup> *Ibidem*, p. 264

la culture et évacuer de notre histoire les triomphalismes. Ces hommes ouvrirent, chacun dans sa voie, de nouvelles perspectives à notre culture : Baroja, Azorin, les frères Machado, Unamuno, Ortega y Gasset, Américo Castro<sup>726</sup>... »

On voit ici comment coïncident, et relèvent d'un même mouvement de fond, l'émergence de l'intellectuel critique et modernisateur, le retour de certaines figures libérales, et le refus des gloires héroïques du passé.

## **B. Le modèle des années 1970 : l'intellectuel engagé**

### **1. Un idéal : l'intellectuel critique et polémique**

Aux antipodes de l'érudit compilateur tourné vers le passé, on trouve donc l'intellectuel qui rompt avec les modes de pensée hérités, et le scientifique qui découvre. On trouve également l'intellectuel critique et polémique, qui n'accepte pas la société telle qu'elle est. En cela, les modèles masculins que portent les manuels s'intègrent encore une fois dans le contexte culturel général, qui est alors marqué par « la consécration de l'intellectuel engagé, du fait de son rôle important dans la lutte pour la démocratie en Espagne<sup>727</sup>. » J. Gracia et M.A. Ruiz Carnicer parlent d'une « esthétique de la résistance » qui marque les productions culturelles à partir de la fin des années 1950<sup>728</sup>.

Suivant une logique hégélienne, l'intellectuel est décrit comme un polémiste, qui par sa critique pousse la société au progrès. La capacité critique d'un peuple est désormais non pas un facteur de désordre, mais le reflet de son énergie collective. Lorsqu'ils abordent l'Histoire - alors très récente - de l'Espagne des années 1950 et 1960, les auteurs de *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* écrivent en 1977 que « l'amélioration du niveau de vie économique (*sic*) du pays dans son ensemble s'accompagne de la renaissance de toutes les activités culturelles, avec une volonté d'ouverture et de polémique qui est en tout cas représentative de l'énergie d'une population qui se modernise et qui veut progresser sur

---

<sup>726</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 90

<sup>727</sup> M. Martín Gijón, *Los (anti)intelectuales de la derecha en España* [...] p. 305

<sup>728</sup> J. Gracia, M.A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana* [...] p. 169

tous les points vitaux, parmi lesquels la culture est incontournable. L'année 1963 verra la naissance de trois revues qui montrent des positions rénovatrices<sup>729</sup> ».

La force polémique de l'intellectuel repose notamment sur son sens de l'humour, dont on loue les fortes capacités déstabilisatrices et qui permettrait de faire sortir la société de son immobilisme. Dès 1970, on voit apparaître la figure du journaliste critique qui use « de l'ironie et du sarcasme pour fustiger sans pitié tout ce qu'il veut combattre<sup>730</sup>. » Si la figure, auparavant honnie, du Philosophe des Lumières, réapparaît, c'est Voltaire qui a les faveurs des auteurs davantage que Rousseau. Il est décrit en 1976 comme un « écrivain caustique, un démolisseur », qui « mit ses talents d'écrivain au service de la tolérance et de la liberté de penser<sup>731</sup> ». *Les lettres persanes* de Montesquieu ont aussi la faveur des auteurs car elles « critiquent par la satire les défauts sociaux et politiques de l'ordre ancien, ses attaques atteignant une violence extraordinaire<sup>732</sup>. » Peut-être peut-on déceler ici chez les auteurs une crainte des systèmes idéologiques, qui remettent parfois en cause le « vivre ensemble » et sont à l'origine des conflits.

Cet homme de savoir engagé, nouvelle figure euphémisée du combattant, est parfois précisément désigné comme étant un étudiant ou un universitaire. L'université est décrite comme un foyer de contestation et un espace de critique sociale. On peut ainsi lire que durant la dictature de Primo de Rivera, ce sont les « les intellectuels et les étudiants » qui s'opposèrent au dictateur, au nom de la défense de « la liberté d'expression et de critique<sup>733</sup> ». L'intellectuel contestataire, qui se bat au nom du peuple, est mis en valeur par la mention du prix de son engagement, qui est souvent l'exil. Les auteurs expliquent par exemple que « durant le règne de Ferdinand VII, de nombreux littérateurs ont été très actifs, mais quasiment tous vivaient en exil ; la police politique de Ferdinand obligea à l'émigration Menéndez Valdès, Moratín, l'abbé Marchena, Lista Toreno, Florez Estrada, *et cætera*, et Quintana Argüelles, Nicasio Gallego, Martínez de la Rosa et de nombreux autres, se sont retrouvés en prison<sup>734</sup>. » On remarque que F. Martínez de la Rosa, qui avait incarné dans les

---

<sup>729</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 325

<sup>730</sup> M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporánea de España, curso preuniversitario* [...] p. 200

<sup>731</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 273

<sup>732</sup> *Idem*

<sup>733</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 289

<sup>734</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 293

manuels du premier franquisme un contre-modèle de l'homme efféminé, devient, dans plusieurs ouvrages<sup>735</sup>, un héros de l'écriture engagée.

Les historiens ont souligné l'influence centrale du renouvellement générationnel dans les changements qui se produisent dans l'Espagne des années 1960 et 1970<sup>736</sup>. Il nous semble que les manuels scolaires reflètent un phénomène similaire : à partir de la fin des années 1960, et bien plus encore à partir de 1975, les modèles masculins qu'ils portent se mettent à ressembler fortement à la nouvelle génération d'enseignants, formée dans une Université qui est le premier foyer de contestation du régime franquiste. L'impact de ce renouvellement parmi les enseignants et les rédacteurs de manuels se lit en pointillés dans l'émergence de ce qui s'apparente parfois à une « nouvelle génération de héros » : eux aussi sont désormais des hommes de culture, passés par l'Université, et qui ont dû fuir ou supporter une répression policière.

## **2. L'intellectuel doit être proche du peuple**

### **a. Les écrivains mettent en forme la culture populaire et expriment la misère du petit peuple**

Au moment où le système éducatif espagnol tourne le dos à sa longue tradition élitiste<sup>737</sup>, les figures intellectuelles que portent les manuels se rapprochent du peuple. Le modèle le plus abouti de l'intellectuel est celui qui, par son talent, sait faire vivre cette culture populaire et lui conférer une dignité.

Le regard qui est porté sur les figures traditionnellement centrales de l'Histoire littéraire espagnole change. La magnificence culturelle et l'ouverture de la cour d'Alphonse X le savant sont ainsi en 1976 désormais trop éloignées du peuple pour pouvoir n'être envisagées que sous un angle positif :

« Il y eut à la cour du roi de Castille Alphonse X le savant, une spectaculaire floraison culturelle, de caractère indubitablement élitiste. Il est compliqué de

---

<sup>735</sup> Voir par exemple : J.A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 239

<sup>736</sup> C'est par exemple le cas en ce qui concerne le clergé catholique et son acceptation de l'*aggiornamento* induit par le concile Vatican II : W.J. Callahan, *La Iglesia católica en España (1875-2002)*, Barcelona, Crítica, 2002, p. 398

<sup>737</sup> G. Cámara Villar, *Nacional-catolicismo y escuela* [...] p. 12

distinguer l'œuvre personnelle du monarque de ce que d'autres écrivirent sous son impulsion<sup>738</sup>. »

Les auteurs de ce manuel préfèrent visiblement, à Alphonse X, le poète arabe Ibn Quzman, qui est décrit comme cultivant « la poésie populaire<sup>739</sup> ». Les manuels qui soulignent l'importance de ce type de création populaire sont en effet nombreux. Ils expliquent par exemple que la tâche des troubadours consista largement à « recueillir l'inspiration populaire<sup>740</sup> », ou écrivent que, parmi les créations artistiques d'Al-Ándalus, « à côté d'une poésie cultivée, d'influence orientale, raffinée et élégante, il faut souligner l'existence d'une poésie populaire, écrite en arabe vulgaire, qui développa des formes et des rythmes poétiques originaux, comme la *muasaja*<sup>741</sup> et le *zejel*, dont on attribue l'invention au poète Muccadam de Cabra<sup>742</sup>. » Comme on le constate, ils n'établissent cependant pas, le plus souvent, de hiérarchie entre les deux sphères culturelles, et la réaffirmation de la valeur de la culture populaire ne se fait généralement pas au détriment de formes culturelles plus traditionnellement mises en valeur. Les auteurs de la Transition renouent aussi avec des auteurs de la Seconde République préoccupés par le peuple et admiratifs de sa culture, comme Federico García Lorca, qui « conféra dignité et universalité à un théâtre d'origine populaire<sup>743</sup>. »

### **b. L'artiste réaliste et engagé**

Il ne suffit pas, pour être proche du peuple, de diffuser sa culture : à partir du début des années 1970, et plus encore après 1975, un artiste doit s'engager. Son sens critique doit faire émerger les difficultés du petit peuple, dont il doit épouser les petites et les grandes misères. Les auteurs de manuels estiment désormais largement la valeur des œuvres littéraires à la peinture sociale dont elles sont porteuses. Les figures intellectuelles évoquées incluent par conséquent un nombre important d'écrivains réalistes et sociaux - ou en tout cas, qui sont

---

<sup>738</sup> *Ibidem*, p. 117

<sup>739</sup> *Ibidem*, p. 116

<sup>740</sup> M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 118

<sup>741</sup> La *muasaja* était une forme andalouse du *zejel*, système de métrique d'origine arabe.

<sup>742</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 92

<sup>743</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 91

désormais identifiés comme tels. Les chapitres sur la littérature médiévale voient ainsi apparaître l'archiprêtre de Hita, dont l'œuvre « reflète la vie et les coutumes de l'époque, ainsi que les tensions sociales de la Castille du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>744</sup>. » Lope de Vega, pour sa part, « nous a légué une extraordinaire œuvre poétique - le *Livre rimé des manières du Palais* - dans laquelle il fustige toutes les classes sociales de son temps<sup>745</sup>. »

Ce sont les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle (et, en leur sein, les auteurs de pièces théâtrales) qui sont le plus souvent analysés comme authentiquement proches de l'âme populaire. Ils expriment les aspirations du petit peuple à la liberté et à l'égalité :

« Le théâtre est le plus populaire des genres littéraires, aussi bien du fait du contact direct avec la population durant les représentations qu'à cause des thèmes proposés, qui sont profondément enracinés dans la mentalité collective : le désir de justice et la dignité du petit peuple dans *Fuenteovejuna* De Lope de Vega ; l'esprit démocratique dans *L'Alcalde de Zalamea*<sup>746</sup> ».

D'autres manuels reprochent au contraire aux auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle (et aux auteurs de pièces de théâtre...) leur manque d'engagement social. Ils établissent une hiérarchie entre les écrivains dont l'objectif serait de distraire le lecteur, et ceux qui, au contraire, cherchent à lui faire prendre conscience des réalités sociales. Cela conduit même les auteurs de *Historia* (publié en 1977) à émettre des réserves quant à la qualité de l'œuvre de Cervantès (fait unique dans notre corpus) lorsqu'ils s'interrogent sur la nature de la littérature du siècle d'or :

« S'agit-il de littérature de divertissement ou bien au contraire s'agit-il de littérature 'engagée' ? [...] On trouve cette volonté de dénonciation dans de nombreuses œuvres, mais le théâtre semble être le plus souvent imprégné de 'conservatisme' : Calderón de la Barca en vint à dire qu'il existait des abus et des injustices, mais que le système était bon. Et même si Cervantès lui-même promène son héros (*sic*) dans la moitié de l'Espagne pour réparer les injustices, il le fait mourir tranquillement, abjurant sa folie<sup>747</sup>. »

---

<sup>744</sup> J. A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 117

<sup>745</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 130

<sup>746</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 113

<sup>747</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. Gonzalez Rodríguez, *Historia 3° BUP* [...] p. 226

Les manuels de la Transition accordent une place spéciale aux peintres, et notamment à Goya. On ne trouve pas, avant 1960, d'analyse faisant de lui un critique de ses contemporains. Cette lecture de ses œuvres devient unanime après 1975. Goya devient un personnage central de l'histoire de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle. Les manuels lui consacrent de longs développements. Ils suivent en cela les prescriptions officielles : les programmes édictés en 1975 lui ménagent une place de choix : un chapitre est intitulé « La culture et l'art au XVIIIe siècle. Goya »<sup>748</sup>, ce qui est d'autant plus remarquable que les indications officielles sont assez laconiques, et ne nomment que fort peu de personnages historiques : pour les XVIIIe et XIXe siècles, seuls apparaissent Goya et le roi Ferdinand VII.

Les raisons pour lesquelles les auteurs du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, publié en 1977 aux éditions Anaya, font de lui « le seul génie authentique de notre dix-huitième siècle<sup>749</sup> » sont représentatives de ce que l'on attend alors dans la quasi-totalité des manuels d'Histoire de cette figure masculine en voie d'affirmation qu'est l'artiste : une puissante capacité à innover et à se tourner vers l'avenir (Goya fut « un homme éduqué dans le rococo et qui annonçait non seulement le romantisme mais aussi l'impressionnisme et même, en certaines occasions, l'art abstrait ») ; une proximité avec le peuple et la volonté de lutter pour la liberté (son « caractère populaire et indépendant le détournait de la soumission aux rigides normes du néoclassicisme académique<sup>750</sup> »).

Goya était surtout invoqué, durant le franquisme, pour témoigner de la grandeur de la tradition culturelle espagnole - l'exaltation de la grandeur nationale ne laissant que très peu de place à l'analyse artistique. L'interprétation qui fait de lui un artiste critique n'apparaît pas dans les manuels avant le milieu des années 1960. Après 1975, elle devient la grille d'analyse principale. L'analyse de ses œuvres tend dès lors à faire de lui un peintre naturaliste et engagé avant tout. Le tableau *Le maçon blessé*, par exemple, est analysé comme un « exemple peu fréquent de peinture sociale dans laquelle Goya révèle son esprit d'observation et son amour pour les humbles<sup>751</sup>. » Sa lutte contre les inégalités s'étend, en ces années 1970, aux inégalités hommes-femmes :

---

<sup>748</sup> BOE n°93, 18 avril 1975

<sup>749</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguier, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 240

<sup>750</sup> *Idem*

<sup>751</sup> *Ibidem*, p. 241



« Les défauts de la société dans laquelle il vit n'échappent pas au regard aiguisé du peintre aragonais. Ainsi, dans *Le mariage*, il critique le statut d'inférieure de la femme qui doit accepter un mariage déséquilibré organisé par ses parents<sup>752</sup>. »

Il n'est pas jusqu'à sa physionomie qui ne soit analysée à travers ce prisme. La reproduction de son autoportrait donne lieu à ce commentaire qui associe dénonciation sociale et virilité : « les lèvres pincées et le regard pénétrant dénotent l'esprit critique et la vigoureuse force de volonté du grand peintre aragonais<sup>753</sup>. »

Le grand artiste ne peut viser à la seule recherche esthétique, et les manuels procèdent à la hiérarchisation des œuvres de Goya (et des peintres en général) en fonction de leur contenu social. Le manuel *Historia* (publié en 1977) distingue ainsi, parmi les œuvres de Goya, celles qui présentent un intérêt critique, et celles qui se contentent (du moins est-ce ainsi que le perçoivent les auteurs) d'une recherche esthétique : « Ses premières œuvres, des scènes de chasse peintes selon des modèles flamands, ne présentent pas spécialement d'intérêt. Celles qui reflètent les ambiances populaires sont beaucoup plus abouties : *Le marchand de poteries*, *Le parasol*, *Les lavandières*.<sup>754</sup> » L'auteur estime que c'est en 1792 que débute la meilleure période de Goya. Les années suivantes « offrent une modernité technique et de conception et une imagination formidables ; elles débordent d'esprit critique et de liberté ». Les œuvres qu'il peint alors, et notamment ses *Caprices* « constituent une ingénieuse, drôle, et parfois mordante critique de toutes les classes sociales du pays<sup>755</sup>. »

On peut essayer de quantifier cet intérêt des auteurs de manuels pour les artistes « sociaux » grâce à l'étude de la façon dont les manuels présentent l'œuvre du maître de la peinture sévillane Murillo (1618-1682). Ce dernier est en effet connu pour deux types d'œuvres : ses peintures religieuses (et plus précisément ses *Immaculées Conceptions*) et ses scènes de la vie quotidienne du petit peuple. Les auteurs citent notamment souvent, dans cette dernière catégorie, *Le petit mendiant*, qui « exprime le drame de la société du XVIIIe siècle » que constituerait notamment « une pauvreté croissante<sup>756</sup> ».

Ces deux versants de l'artiste ne sont pas également cités selon les périodes.

---

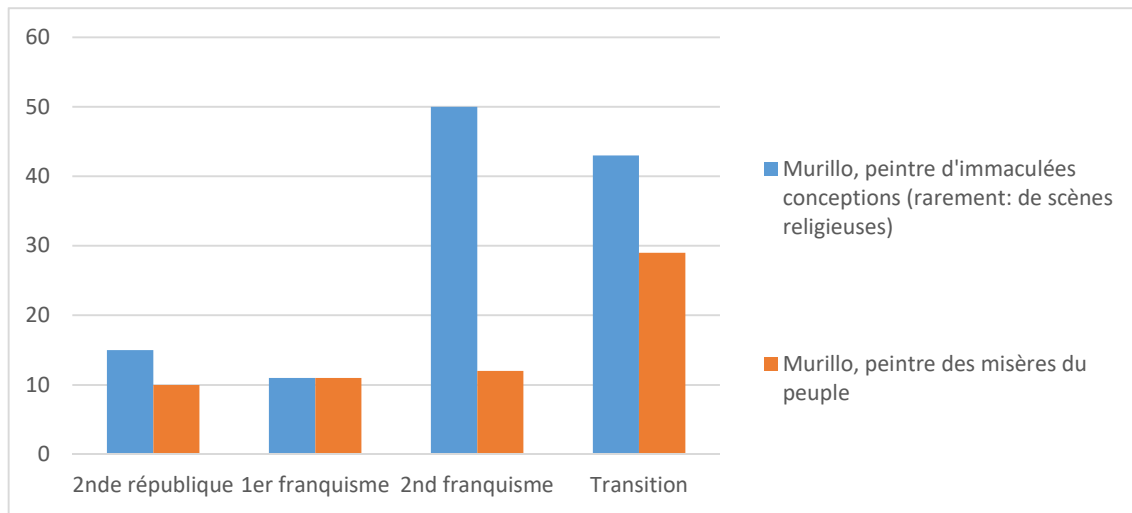
<sup>752</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 137

<sup>753</sup> *Ibidem*, p. 243

<sup>754</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. González Rodríguez, *Historia 3° BUP* [...] p. 252

<sup>755</sup> *Ibidem*, p. 254

<sup>756</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguier, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 216



**Figure XXIII. Murillo peintre religieux, ou peintre réaliste des misères du petit peuple? (en nombre de mentions, pour cent manuels)**

L'intérêt des auteurs de manuels pour celles de ses œuvres que l'on qualifie alors de « sociales » est peu présent avant 1975. Le changement de représentations, qui voit la préoccupation pour le peuple et la misère populaire devenir une norme artistique est donc assez tardif et soudain. Il a comme autre effet visible la multiplication, comme images d'illustrations dans les manuels, de reproduction des œuvres de peintres réalistes comme Courbet<sup>757</sup> ou Castelao<sup>758</sup>.

Les auteurs de *Ciencias sociales 8° de EGB* voient en Picasso le « génie universel<sup>759</sup> » pour sa capacité à bouleverser les codes (une fois abandonnée sa démarche des débuts, jugée esthétisante) ainsi que pour son engagement. Le manuel reproduit un long extrait d'une interview qu'il accorda en mars 1945 aux *Lettres Françaises* (journal qui se situait dans l'orbite du Parti Communiste Français) :

« Que croyez-vous que soit un artiste? Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre ? Bien au contraire, il est en même temps un être politique constamment en éveil devant les déchirants, ardents, ou doux évènements du monde (...) Comment peut-on se désintéresser des autres hommes ? (...) La peinture n'est pas faite pour décorer les appartements, c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi<sup>760</sup>. »

<sup>757</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 264

<sup>758</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 328

<sup>759</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 92

<sup>760</sup> *Ibidem*, p. 97

### 3. Le rejet de l'intellectuel révolutionnaire et exalté

#### a. L'engagement n'est pas la subversion

Ce dernier type de déclarations ne doit pas dissimuler que les auteurs de la Transition distinguent nettement l'engagement social d'un engagement trop politisé (et surtout : révolutionnaire) qui signifierait la mise en danger du dialogue et du « vivre-ensemble ».

Le sens critique de l'intellectuel doit lui permettre de demeurer politiquement libre. Les auteurs de manuels se refusent à construire une société et des modèles masculins dont l'engagement serait désordonné et dangereux. Cette peur nous semble refléter la crainte que la fin du franquisme ne débouche sur une situation proche de celle de 1936. Elle rejoint en tout cas les conclusions de F. Sevillano Calero, selon lequel les Espagnols sont alors surtout à la recherche de la paix et de la stabilité<sup>761</sup>. Cette préoccupation est très visible dans les manuels. En 1977, on peut lire ainsi dans *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, un paragraphe d'Histoire Contemporaine consacré à la revue *Cuadernos para el diálogo* (en Français : *Cahiers pour le dialogue*). Cette revue, née en 1963, avait comme finalité de poser les fondements d'une vie politique apaisée et démocratique pour l'après-franquisme<sup>762</sup>. Elle est présentée aux élèves comme cherchant « à rendre possible la communication entre les hommes de différentes générations et croyances autour de tous les problèmes de notre conjoncture historique changeante<sup>763</sup>. »

Les intellectuels des années 1930, que la force des idéologies conduisit à s'entre-déchirer, font office de contre-modèle :

« Le climat de haute tension politique qui secoue le pays tout au long des années 1930 envahit tout. Les écrivains et les scientifiques se trouvent engagés dans l'un ou l'autre camp. Le résultat en fut un monde intellectuel déchiré et en crise<sup>764</sup>. »

L'intellectuel doit se défier d'un engagement qui dépasserait sa vocation à la rationalité. Cette idée est affirmée beaucoup plus nettement dans les manuels des maisons d'édition conservatrices. Leur ligne de défense contre le péril révolutionnaire s'est en effet décalée à

---

<sup>761</sup> F. Sevillano Calero, *Ecós de papel, la opinión de los españoles en la época de Franco*, Madrid, editorial Biblioteca Nueva, 2000, pp. 200-206

<sup>762</sup> J. Gracia, M.A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana* [...] p. 316

<sup>763</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 236

<sup>764</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 180

gauche. Leurs auteurs ne rejettent plus les intellectuels critiques, comme par exemple les philosophes des lumières, mais tiennent à souligner la frontière qui existe entre la critique et la remise en cause de l'ordre social. Le refus de la démocratie libérale a été remplacé par la mise en avant de cette même démocratie libérale comme rempart contre le communisme. Le manuel publié en 1977 par C. Burgos Martínez et S. Navarro Olmos aux éditions Edelvives précise ainsi, dès la première phrase de l'introduction de la leçon sur les philosophes des Lumières que ces derniers ambitionnaient « non pas la subversion de la société mais son amélioration<sup>765</sup>. »

Nous verrons plus avant que cette volonté de se montrer proche du peuple ne signifie pas l'abandon d'une position surplombante de la part des auteurs de manuels : ces derniers pensent constituer une minorité éclairée, malheureusement trop peu écoutée par un peuple dont ils épousent la cause mais qu'ils estiment peu préparé à recevoir leurs lumières. Ces conceptions les conduisent à associer ce modèle de l'intellectuel critique aux classes aisées et instruites. Cela est vrai aussi des manuels publiés par des maisons d'édition rénovatrices, comme ici chez Vicens Vives en 1976 :

« Les hommes des lumières n'attaquent pas ouvertement, ou avec violence, la structure sociale et politique de l'ancien régime. Au contraire, ils réalisent une critique imprégnée d'ironie, hautement destructrice. (...) Les lumières propagent des idées qui seront bien accueillies non seulement parmi les intellectuels mais aussi parmi l'aristocratie et la bourgeoisie<sup>766</sup>. »

### **b. Culte de l'homme rationnel et rejet de l'exaltation romantique**

Les modèles d'intellectuels qui s'imposent alors sont par conséquent aux antipodes du romantique exalté, qui apparaît comme menaçant. Il s'agit d'hommes à la modératrice et rassurante rationalité.

On peut parler, à propos des manuels des années 1970, d'un culte de la rationalité. Elle ne prend pas la place du catholicisme (qui, nous le verrons au chapitre IV, demeure central) mais devient au contraire compatible avec lui. La philosophie, comme activité rationnelle par antonomase, devient la première des sciences. Elle est désormais, aux côtés du catholicisme

---

<sup>765</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 265

<sup>766</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas* [...] p. 191

un des éléments de définition de la civilisation occidentale, comme le résume un manuel publié en 1977 : « Les principaux apports de la Culture Occidentale : le Christianisme, la Philosophie, le Droit, à côté d'autres aspects<sup>767</sup>. » La philosophie est désormais pleinement assimilée à la rationalité, ce qui n'était pas le cas jusqu'alors. C'est ce que montre un paragraphe du même manuel intitulé « L'apport philosophique : le rationalisme<sup>768</sup> » :

« Quelle que soit la portée que l'on veuille accorder à la capacité de l'homme à rationaliser, la recherche d'explications implique surtout la rationalisation de la réalité, dans toute la mesure possible. La philosophie est ainsi le stade suprême du savoir : elle est la première des sciences, que seule la théologie (connaissance de Dieu) dépasse radicalement<sup>769</sup> ».

Cette affirmation de l'homme rationnel correspond à l'aboutissement, dans les manuels, d'un mouvement qui affecte la vie culturelle espagnole depuis la fin des années 1950 - et que l'on voit percer dans les manuels à partir de la seconde moitié des années 1960. J. Gracia montre comment les milieux intellectuels progressistes cherchent alors à « récupérer le langage de la raison comme antidote » afin de libérer les « esprits captifs<sup>770</sup> » et de lutter contre leur idéologisation<sup>771</sup>. On voit apparaître dans les manuels de nouveaux personnages, comme René Descartes, figure du penseur qui s'est affranchi par la raison. En 1979, les auteurs du manuel *Geografía e historia* - pourtant publié aux éditions Edelvives - écrivent que « pour Descartes, seul l'usage de la raison permet la connaissance de la vérité<sup>772</sup>. » Les auteurs du manuel *Occidente* expliquent qu'il marqua l'Histoire parce que « alors que les systèmes antérieurs partaient de la croyance, Descartes part du doute et utilise sa raison pour déduire certaines vérités<sup>773</sup>. » On retrouve à ses côtés les figures de Copernic, Kepler, Galilée (qui « participa intensément à la lutte pour la liberté de la pensée contre l'étroitesse du Moyen-âge<sup>774</sup> »), et d'un grand nombre de figures intellectuelles qui avaient connu une longue éclipse durant le franquisme. Tous sont décrits, d'un ton admiratif, pour leur liberté

---

<sup>767</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 289

<sup>768</sup> *Ibidem*, p. 332

<sup>769</sup> *Idem*

<sup>770</sup> J. Gracia, *Estado y cultura. El despertar de una conciencia crítica bajo el franquismo (1940-62)*, Madrid, Anagrama, 1996, p. 142

<sup>771</sup> *Ibidem*, p. 144

<sup>772</sup> C. Quirós, A. Quijano, E. Llorente, *Geografía e historia* [...] p. 335

<sup>773</sup> A Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 91

<sup>774</sup> *Ibidem*, p. 334

et leur usage de la raison, qui apparaissent profondément liées, le second étant la condition de la première.

Cette victoire de la rationalité comme valeur affecte l'ensemble des modèles masculins que portent les manuels : aussi bien par exemple les modèles d'hommes catholiques (dont la foi s'éloigne alors du « mystère » pour être plus accessible aux hommes) que le modèle de l'homme grec, qui est alors de plus en plus identifié au philosophe rationnel. Une fois encore toutefois, c'est le philosophe des lumières qui, le mieux, incarne les mutations de l'idéal masculin de l'homme de savoir. Il est l'incarnation de l'intellectuel qui « s'appuie sur la raison pour conduire la critique de la société<sup>775</sup>. » Inversement, dans leur quête de rationalité et de modération, les auteurs rejettent les écrivains (ou tout autre type d'acteur historique) romantiques. La figure du romantique (dont la pensée est définie par « l'exaltation du sentiment et de la nation<sup>776</sup> ») épouse souvent celle du conspirateur du XIXe siècle, ou est associée au nationalisme refermé sur lui-même et belliciste.

---

<sup>775</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 372

<sup>776</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 239

# Troisième chapitre. L'enseignant, modèle implicite des rédacteurs de manuels

L'homme modèle des rédacteurs de manuels est donc un homme de savoir. Parmi ces hommes de savoir, il en est un qui occupe une place importante dans les manuels : l'enseignant lui-même. Les enseignants qui rédigent les manuels sont convaincus du caractère essentiel de la tâche qui leur incombe au sein de la société. Les manuels sont aussi des éléments d'un système relativement clos, qui tend à se renvoyer à lui-même ses propres valeurs. Ils portent les valeurs de l'école et font de l'éducation et de ses acteurs une des clés qui permettent d'expliquer la grandeur des nations.

## I. Le maître d'école républicain, figure du progrès (1931-1937)

### A. *Un homme éduqué et sélectionné par l'école*

Les auteurs de manuels républicains (et notamment les maîtres d'école républicains, qui rédigent les manuels destinés aux élèves de l'enseignement primaire) sont ceux qui accordent le plus grand poids dans l'Histoire et dans la grandeur des nations aux institutions scolaire elles-mêmes. Ils évaluent en partie le passé à l'aune des progrès du système éducatif. L'historien Rafael Altamira explique par exemple en 1932, à propos des premières années du règne d'Alphonse XIII qu'elles connurent aussi des « améliorations positives » :

« Si l'on choisit comme axe l'instruction publique à cause de l'influence essentielle qu'elle exerce sur la vie entière d'une nation, on peut mentionner, comme réformes et nouveautés de cette période qui furent réellement mises en œuvre, les bourses d'étude à l'étranger pour les professeurs et les élèves (1909) ; l'établissement d'une Chaire de pédagogie à Madrid (1904), la *Junta para ampliación de estudios*<sup>777</sup> (1907) ; l'école supérieure des Maîtres (1909) (...) l'inspection scolaire féminine (1913)<sup>778</sup>. »

---

<sup>777</sup> Cet organisme avait comme finalité de favoriser le développement de la recherche en Espagne, notamment en finançant les études à l'étranger des étudiants sélectionnés. Il eut un rôle central dans la modernisation de la recherche scientifique en Espagne.

<sup>778</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 541

Dans une logique positiviste, les manuels de cette « république des instituteurs<sup>779</sup> » que fut la Seconde République érigent l'enseignant en artisan déterminant du progrès des peuples. Dans le prologue au *Niño Republicano*, José Osés Larumbre explique par exemple que « dans tout révolutionnaire authentique, il y a toujours un éducateur » et que « dans tout éducateur il y a toujours un révolutionnaire<sup>780</sup> ». Cet éducateur aide les peuples à passer de l'ignorance à la civilisation. Les Inspecteurs de l'Enseignement primaire qui ont publié en avril 1936 *Hacia la escuela hispánica* font de lui également un modèle moral. Ils soulignent son devoir d'exemplarité:

« Les suggestions morales doivent émaner, pour l'enfant, de personnes concrètes et déterminées, et il n'en est pas de plus indiquée que le maître lui-même ; ce dernier constitue, avec les parents, la source la plus abondante de la morale des enfants<sup>781</sup>. »

Les modèles masculins que promeuvent les manuels républicains de la Seconde République sont très souvent des modèles de réussite au sein de la méritocratie scolaire. Ils sont pour la plupart décrits comme d'anciens excellents élèves. Les auteurs soulignent en outre souvent leur talent à gravir les échelons du système hiérarchisé dans lequel eux-mêmes vivent. G. Manrique, comme J. Seró Sabaté, font ainsi du Président de la Première République que fut Nicolas Salmerón un champion du système de recrutement et d'ascension par concours qu'est le système éducatif : « Il obtint une Licence en Droit et une autre en Lettres et Philosophie, qu'il vint achever à Madrid. (...) Il se dirigea ensuite vers l'enseignement, et après un concours brillamment remporté, il obtint une place à l'Université de Madrid<sup>782</sup>. » Autre Président du pouvoir exécutif de la Première République, Emilio Castelar y Ripoll devrait à l'école de s'être émancipé de la pauvreté dans laquelle, orphelin, il vivait :

« Ce tribun peut symboliser une qualité digne d'être prise en compte par vous, jeunes hommes : l'effort personnel, l'application constante, l'amour des études et une attention soutenue, mis au service du désir d'arriver<sup>783</sup>. »

---

<sup>779</sup> A. Escolano Benito, « Introducción » [...] p. IV

<sup>780</sup> J. Osés Larumbre, « Prologo », in J. Seró Sabaté, *El niño republicano*, Barcelona, Librería Montserrat de Salvador Santomá, 1933. Réédition : Madrid, editorial EDAF, 2011, p. 5

<sup>781</sup> V. Aranda, A. Barea, A. J. Onieva, *Hacia la escuela hispánica*, Editorial magisterio español. Madrid, 1936, p. 169

<sup>782</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 50

<sup>783</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 207



On peut parler ici d'une forme de « virilité scolaire ». Le jeune Castelar fait preuve, dans ses études, des mêmes qualités d'optimisme et de « force de volonté<sup>784</sup> » dans l'épreuve que celles qui séparent, dans le film *Raza*, le héros José de son pusillanime (bien qu'Officier) beau-frère<sup>785</sup> :

« Comme tant d'autres hommes, il vécut comme vous ou pire que vous, et il sut transformer ce doute malsain qui vous assaille en un enthousiasme, un souffle, une force, si puissants qu'il devint le soutien de sa famille, et la gloire de sa patrie (...) Pensez à Castelar et vous parviendrez peut-être comme lui aux postes les plus élevés de votre pays, et vous pourrez alors dire : J'ai réussi par ma seule force, à partir d'un pauvre enfant, à forger un homme<sup>786</sup>. »

Cette exemplarité virile de la figure de l'enseignant est si forte en lui que ses qualités demeurent d'abord, en quelque domaine qu'il s'impose, les qualités d'un « maître » : F. José de Larra explique qu'il commença sa carrière universitaire à l'âge de 22 ans, et qu'il fut dès lors « un maître à l'Université. Un maître à l'*Ateneo*, et dans les académies, et dans les meetings<sup>787</sup>. »

### ***B. Francisco Giner de los Ríos, figure sanctifiée du pédagogue dévoué***

Les auteurs républicains expriment une commune admiration pour l'*Institución Libre de Enseñanza*. Il est vrai que leurs auteurs sont eux-mêmes souvent proches de cette institution au sein de laquelle ils ont souvent étudié ou enseigné. Rafael Altamira, lui-même ancien élève de Francisco Giner de los Ríos et directeur du Bulletin de l'*Institución Libre de Enseñanza*, écrit ainsi en 1932 que c'est des intellectuels et enseignants de cette institution qu'est venue la rénovation de l'Espagne. Pour F. José de Larra, elle aurait « formé l'âme des Espagnols d'aujourd'hui », et permis de faire émerger « les conducteurs du peuple<sup>788</sup> ». Cette admiration n'est ainsi pas exempte d'une forme d'élitisme républicain : Pour R. Altamira l'*I.L.E* a éduqué « un groupe choisi<sup>789</sup> » d'élèves qui ont eu accès aux meilleurs

---

<sup>784</sup> *Idem*

<sup>785</sup> J.M. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 69''30

<sup>786</sup> F. José de Larra [...] p. 209

<sup>787</sup> *Ibidem*, p. 210

<sup>788</sup> *Ibidem*, p. 224

<sup>789</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 533

enseignants, c'est-à-dire ceux qui, bien que se situant au sommet de la hiérarchie universitaire, acceptaient de faire cours à des enfants.

Francisco Giner de los Ríos, fondateur et directeur de l'*I.L.E.*, « âme de cette entreprise spirituelle<sup>790</sup> » est le premier de ces maîtres. Les manuels font de lui le héros de l'intellectualisme républicain. F. José de Larra lui consacre un chapitre intitulé « Giner de los Ríos, le maître bâtisseur de maîtres ». En 1932, dans l'enthousiasme qui suit la proclamation de la République, R. Altamira définit ainsi son apport :

« L'union, chez certains de ces hommes, du plus profond sentiment national et de la plus franche ouverture aux idées nouvelles qui caractérisent les évolutions culturelles du monde dans la seconde moitié du XIXe siècle et de ce qui s'est déjà écoulé du XXe siècle, fit d'eux les véritables créateurs du mouvement spirituel espagnol que l'on constate aujourd'hui. Parmi ces hommes, dont fit partie Costa, brilla, dans la plus pure des tâches intellectuelles et morales que l'on puisse concevoir (et surtout dans celle qui consiste à impulser la culture comme seul moyen efficace et base unique de tous les autres progrès d'un pays) Francisco Giner de los Ríos, philosophe, juriste et pédagogue, âme de l'*Institución Libre de Enseñanza*<sup>791</sup>. »

Les manuels construisent une forme d'hagiographie de ce saint laïc, par ailleurs célibataire, sans enfant, et totalement dévoué à son institution. Nombreux sont ceux qui soulignent qu'il œuvra à des fins « spirituelles » et se préoccupa de « progrès moral » avant tout. Il est un être doux et dévoué à son prochain (qui est ici un « compagnon »). G. Manrique, dans le chapitre d'une page et demie qu'il lui consacre, reproduit le témoignage suivant d'un de ses « disciples » :

« Le grand-père [surnom affectueux donné à Giner de los Ríos par ses proches] était la seule personne qui se souciait réellement de nous. Il s'intéressait à notre progrès moral. Il surveillait nos faux-pas. Même ceux qui vivaient loin de Madrid, comme moi, allaient souvent lui rendre visite, non seulement pour recevoir ses conseils, mais aussi pour chercher son affection. (...) Le disciple se hasarde, au début, à lui exposer, dans la solitude, ses doutes et difficultés les plus intimes. Le Grand-père réagit avec tant de douceur, dans ce large horizon ouvert. Il s'arrête

---

<sup>790</sup> *Idem*

<sup>791</sup> *Ibidem* [...] p. 532

pour l'écouter à l'ombre d'un hêtre, et il lui répond même en lui donnant des explications. Mais à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de très important, son compagnon remarque que le Grand-père est perdu dans des extases<sup>792</sup> ».

## II. Le franquisme : la culture, critère de distinction

Les manuels publiés durant le franquisme continuent, assez étonnamment, à faire de l'enseignant un modèle masculin indiscutable. En revanche, les valeurs qu'il porte ne sont plus exactement les mêmes.

La préoccupation pour la politique éducative est souvent moins forte dans les manuels publiés après 1939, même si elle apparaît dans certains manuels comme ceux d'Agustín Serrano de Haro et dans les manuels catalans. Elle porte en outre souvent sur le rôle du clergé dans l'éducation. La propension des rédacteurs de manuels à interpréter les personnages à travers leurs capacités scolaires demeure par contre assez constante. Nombreux sont ceux dont on détaille la scolarité (souvent imaginaire), comme par exemple Al Mansour ou Charlemagne, qui aurait repris les études une fois adulte et aurait gardé une tablette sous son oreiller pour s'entraîner à la graphie la nuit<sup>793</sup>. De même, María Comas de Montañez explique en 1954 le siècle d'or espagnol, entre autres causes, par « la profusion de centres d'enseignement<sup>794</sup> ». Elle insiste sur la qualité des maîtres de Charles Quint (parmi lesquels Adrien d'Utrecht<sup>795</sup>, qui deviendra Pape) ou détaille les qualités respectives des maîtres de Philippe II dans les différentes disciplines scolaires<sup>796</sup>. Les carences éducatives sont même censées expliquer les difficultés de Charles II, le roi simple d'esprit qui symbolise traditionnellement le fond du gouffre qu'aurait atteint l'Espagne à la fin du XVIIe siècle (et la décadence de la dynastie des Habsbourg d'Espagne) : « Charles II, du fait de sa santé défaillante, du mauvais choix des professeurs et du délaissement de sa mère, reçut une très mauvaise éducation. A neuf ans, il ne savait toujours ni lire ni écrire<sup>797</sup>. »

L'importance première de l'éducation s'accompagne cependant, après 1939, d'une conception souvent élitiste du savoir. L'enseignant n'est plus d'abord l'éducateur du peuple,

---

<sup>792</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 326

<sup>793</sup> J. Colls Carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1952, p. 51

<sup>794</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 66

<sup>795</sup> *Ibidem*, p. 35

<sup>796</sup> *Ibidem*, p. 42

<sup>797</sup> *Ibidem*, p. 58

mais le détenteur d'un savoir qui le distingue du reste de la population. La même María Comas de Montañez donne ainsi, à propos des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, une définition de « l'aristocratie intellectuelle » qui laisse la part belle aux ecclésiastiques et aux enseignants : « Comme théologiens, juristes, littérateurs, historiens, Professeurs titulaires de chaires, etc., les ecclésiastiques constituaient l'aristocratie intellectuelle de l'époque<sup>798</sup>. » Ce type de déclaration participe du ton général des manuels en ce qu'il fait de la maîtrise du savoir (et notamment, du savoir scolaire) un des critères de distinction sociale, au profit de ceux qui détiennent non pas un capital matériel, mais un capital culturel. Au profit non pas des possédants, mais de ceux qui savent.

Le rapport du « maître » à ses élèves n'est plus celui qui était décrit dans les manuels républicains. Les maîtres du passé ne sont plus les mêmes. Il va de soi que toutes les figures républicaines d'enseignants modernisateurs disparaissent des manuels : avoir été membre, et parfois même, simple sympathisant, d'une *Institución Libre de Enseñanza* « anticatholique [et] antiespagnole<sup>799</sup> » était un motif de radiation du corps professoral au lendemain de la Guerre Civile, et les autorités rebaptisent alors les écoles qui portaient le nom de Giner de los Ríos<sup>800</sup>. Certains enseignants peuvent devenir des figures négatives. Ainsi, l'instituteur libre penseur Francisco Ferrer i Guardia, fondateur à Barcelone d'une « école nouvelle », exécuté en 1909 après avoir été accusé (sans aucun fondement) d'avoir organisé les soulèvements populaires dits de la « Semaine Tragique » devient-il en 1939 « le chef de toute cette barbarie », et « le fondateur d'une 'école moderne' où l'on enseignait que Dieu n'existe pas<sup>801</sup>. »

Les modèles d'enseignants que l'on trouve dans les manuels correspondent désormais à une conception élitiste de l'école. Les instituteurs dévoués et novateurs disparaissent au profit d'Aristote (comme précepteur d'Alexandre le Grand), ou encore de Saint Isidore en son école cathédrale. Ce sont souvent des moines du Moyen-âge, les « légions de professeurs » qui accompagnent les missionnaires dans le nouveau monde<sup>802</sup>, et les précepteurs des monarques. On trouve aussi de fréquentes mentions des Jésuites qui incarnent par exemple pour J. M. Pemán, parce qu'ils auraient été les précurseurs du « Bachillerato »

---

<sup>798</sup> *Ibidem*, p. 65

<sup>799</sup> J. Pemartín, *¿Qué es lo nuevo?* [...] p. 192

<sup>800</sup> BOE du 22 avril 1939

<sup>801</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...] p. 266

<sup>802</sup> Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943, p. 367

(l'enseignement secondaire, à l'époque réservé à une infime minorité d'élèves), une éducation mise à la portée d'un grand nombre et des « classes moyennes<sup>803</sup> ».

Saint Isidore nous fournit en 1940 un modèle de bon élève (persévérant au point de devenir professeur) comme avait pu l'être durant la Seconde République la figure de Castelar. Les auteurs de *Historia de España grado elemental* expliquent qu'il n'aimait guère les livres, mais que, ayant vu la fente laissée par le frottement de la corde sur la margelle d'un puits, « il se fit intérieurement cette réflexion : 'si la corde, avec le temps, a pu user la pierre, pourquoi moi, par l'effort et la constance, ne pourrais-je pas vaincre la difficulté des livres ?' Isidore ne manqua plus jamais les cours, redoubla d'application, et atteint une telle maîtrise dans les lettres et les arts que, alors qu'il était encore très jeune, son frère Saint Léandre le considéra capable de devenir maître<sup>804</sup>. » Il devint ensuite un enseignant modèle, grâce à des qualités centrées sur sa maîtrise personnelle du savoir et de la rhétorique et non plus (comme F. Giner de los Ríos) sur sa capacité d'écoute ou son attention pour les élèves : « comme maître, dit un de ses disciples (...) sa parole était si abondante, si élégante, si pleine de grâce, qu'elle entraînait la stupéfaction chez tous ceux qui l'écoutaient<sup>805</sup> ».

### **III. La Transition : le difficile retour des modèles d'enseignants novateurs**

La Transition peut être interprétée aussi comme le moment où les enseignants reprennent en mains « leurs » manuels, désormais dégagés d'une partie des contrôles externes à leur corporation. Leur dignité et leur statut y sont réaffirmés :

« Il serait erroné de penser (bien que cela ait été fréquemment affirmé) que la classe sociale dépend uniquement de la position économique. (...) La possession d'un titre de noblesse, par exemple, ou une profession prestigieuse - l'enseignement, l'Eglise - ou n'importe quelle autre profession, sont des facteurs qui suffisent pour situer un individu dans l'une ou l'autre classe, sans que ne soit prise en compte sa richesse<sup>806</sup>. »

---

<sup>803</sup> *Ibidem*, p. 160

<sup>804</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental* [...] p. 66

<sup>805</sup> *Idem*

<sup>806</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 257

Cette reprise en main ne se manifeste cependant pas par le retour unanime des figures tutélaires de l'enseignement moderne et républicain espagnol. Jusqu'à la fin des années 1970, Francisco Ferrer Guardia et son « Ecole moderne » continuent à être considérés par un nombre important de manuels comme « anarchistes<sup>807</sup> » ; l'*Institución Libre de Enseñanza* continue à être accusée de « mépriser la culture espagnole », A. Compte lui préférant en 1977 encore la pensée de Menéndez y Pelayo<sup>808</sup>.

Une mémoire positive des enseignants de l'I.L.E ressurgit cependant progressivement. Ici aussi, ce sont les manuels Catalans qui les premiers (dès la fin des années 1960) commencent de souligner leur rôle modernisateur. Certains auteurs mettent en avant notamment leurs qualités pédagogiques et novatrices (« le travail en équipe, l'esprit critique<sup>809</sup> ») qui font écho à la fin de l'école élitiste à laquelle ils sont en train de prendre part. Leur évocation permet aussi de construire des figures d'enseignants européanisés, critiques, et libres, qui affirment leur autonomie par rapport aux pouvoirs politique et religieux : pour Gutiérrez, en 1980, ils « maintinrent une sourde opposition intellectuelle et politique au système oligarchique<sup>810</sup> » et formèrent une alternative « face au monopole pratiquement total des ecclésiastiques sur l'enseignement espagnol<sup>811</sup>. » L'enseignant modèle des manuels de la Transition tourne donc le dos à l'élitisme du franquisme pour renouer lentement avec un idéal pédagogique qui n'est pourtant pas totalement celui de l'instituteur engagé dans la défense de la République : il ressemble, davantage qu'à ce dernier, aux figures d'intellectuels libres et critiques qui marquent l'air du temps.

---

<sup>807</sup> *Ibidem*, p. 260

<sup>808</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 248

<sup>809</sup> S. Andrés Zapatero, *Historia de España, preuniversitario*, Barcelona, librería élite, 1965, p. 282

<sup>810</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 309

<sup>811</sup> *Ibidem*, p. 259

# Quatrième chapitre. L'homme grec, modèle masculin indépassable

Il apparaît, à l'étude des manuels d'Histoire, qu'ils proposent une multitude de modèles identificatoires, dont les qualités ne sont pas les mêmes. Au-delà des divergences idéologiques des auteurs, ils dessinent si on les assemble le modèle d'un homme complet et équilibré, auquel la culture ne saurait manquer. L'Homme Grec, qui allie virilité physique, culture et goût pour les arts mais aussi participation active à la prise de décision politique au sein d'un système démocratique, est le plus absolu de ces modèles d'homme complet<sup>812</sup>.

## I. L'homme grec, seul modèle masculin absolu

Le manuel *España es así* de Serrano de Haro est représentatif de cette tendance très majoritaire à construire un modèle d'homme complet. On y trouve un chapitre intitulé « Images d'une époque » qui propose en réalité aux lecteurs sept biographies censées être représentatives de l'Espagne de l'époque moderne : « Une héroïne » (Maria Pita, rare figure guerrière et féminine, sur laquelle nous reviendrons), « Un maître » (Luis Vives), « Une Sainte » (Sainte Thérèse d'Avila), « Un peintre » (Vélasquez), « Un écrivain » (Cervantès), « Un missionnaire » (Saint Pierre Claver), « Un monument » (le palais-monastère de l'Escorial), « Un soldat de l'infanterie des Flandres »<sup>813</sup>. Cette variété des modèles masculins, qui dessinent entre eux un modèle d'homme complet, est représentative de celle que l'on trouve dans la quasi-totalité des autres manuels, à l'exception de quelques ouvrages très nationaux catholiques, dont les auteurs sont davantage des idéologues que des membres de la corporation enseignante<sup>814</sup>. On peut y trouver deux nuances, représentatives de la sensibilité personnelle de Serrano de Haro : la présence de deux femmes (ce qui constitue une proportion exceptionnelle), et un christianisme de l'émotion et de la compassion à travers la figure de Saint Pierre Claver, qui évangélisa les esclaves noirs d'Amérique. On pourrait faire le même constat à propos d'un autre chapitre du même manuel lui aussi

---

<sup>812</sup> Un article plus détaillé sur ce sujet a fait l'objet d'une publication : B. Noblet, « La primauté du modèle de l'homme grec dans les manuels d'histoire du premier franquisme », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], n°16, 2016

<sup>813</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 220

<sup>814</sup> Il s'agit essentiellement des ouvrages de J.M. Pemán et de L. Ortiz Muñoz.

intitulé « Images d'une époque » (mais qui porte sur l'époque contemporaine) : on n'y trouve, au milieu des hommes de religion et (surtout) de culture qu'un seul militaire, Franco lui-même.

Dans un certain nombre de manuels, ce modèle de l'homme complet peut trouver à s'incarner dans la figure de l'humaniste. Jaime Vicens Vives écrit ainsi que « les humanistes conçurent un modèle d'homme parfait, qui cultive l'esprit et le corps dans une synthèse harmonieuse. » Ils instaurèrent « comme normes éducatives : l'élégance dans le port et les habits, la délicatesse dans l'expression, des connaissances étendues et des goûts raffinés<sup>815</sup>. » Ce modèle n'est cependant pas absolu : les manuels les plus réactionnaires des années 1940 les trouvent trop modernisateurs, parfois peu moraux, ou les suspectent d'avoir ouvert la voie à l'hétérodoxie protestante.

Sur l'ensemble de la période étudiée, l'homme grec est le seul à réunir l'ensemble des vertus et qualités auxquelles les jeunes Espagnols doivent aspirer. On ne trouve que de rares nuances : en 1942, le christianisme compassionnel de Serrano de Haro le conduit à exprimer des regrets sur leur façon de traiter leurs esclaves ; après 1975, deux manuels associent les Grecs à l'idée d'exploitation capitaliste.

Cette admiration s'inscrit dans le contexte du culte des humanités classiques que les rédacteurs de manuels ont en partage - la maîtrise de ces références fonde largement leur statut social. L'ensemble des manuels font des Grecs les fondateurs de la civilisation occidentale, expliquant que « étudier l'Histoire des Grecs, c'est étudier les origines de notre civilisation<sup>816</sup> ». On peut lire en 1940 dans le manuel *Historia de España* :

« La petite péninsule hellénique fut, durant l'Antiquité, le centre d'une culture éblouissante et exerça une influence décisive sur la civilisation des autres pays, à tel point que la Grèce a mérité le titre de 'maitresse de l'humanité'<sup>817</sup>. »

Cette admiration se retrouve dans les titres des manuels eux-mêmes : si la plupart d'entre eux sont totalement génériques (*Manuel d'Histoire, Histoire de l'Espagne*, etc.), on trouve parmi les autres, une forte proportion de titres qui renvoient à la civilisation grecque, comme *Kronos, Emporión, Clío*, ou même *Agora* (en 1956) et *Demos* (en 1970).

---

<sup>815</sup> J. Vicens Vives, *Cives* [...] p. 142

<sup>816</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome I [...] p. 90

<sup>817</sup> Anonyme, *Historia de España*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 30



Nous avons pu constater déjà que les Grecs occupent une place singulière dans le roman national espagnol : c'est eux qui ouvrent les barbares ancêtres fondateurs de la nation à la culture et à la civilisation. Leur rôle est surestimé au mépris de la plus évidente vérité historique, comme en 1943 dans l'*Enciclopedia cíclico-pedagógica* :

« La fusion des Grecs et des Ibères se produisit rapidement (...) et la langue grecque ne tarda pas à devenir la langue des Celtibères, et ils s'initient aux lettres, aux sciences, et aux arts<sup>818</sup>. »

Les manuels multiplient les déclarations qui montrent cette fusion supposée entre les cultures des deux peuples, et le rôle central de la Grèce dans la construction d'un *vir hispanicus* civilisé. L'auteur de *Geografía e historia de España 2º grado* explique en 1946 que « les Grecs étaient les plus cultivés et les plus avancés de tous les peuples orientaux, et ils exercèrent indiscutablement une grande influence sur les Espagnols<sup>819</sup> ». J. L. Asian Peña écrit en 1941 que « plus cultivés que les Phéniciens, les Grecs furent mieux accueillis, et leur influence sur les peuples indigènes fut, elle aussi, plus grande<sup>820</sup> ».

## II. Un viril homme de culture

L'homme grec est pensé comme un « homme intégral<sup>821</sup> ». Il est défini par des qualités viriles qui ne font pas de doute, associées à un degré de perfection culturelle inégalé dans l'Histoire. On mesure tout ce qui peut éloigner l'exemplarité de l'homme grec de la virilité guerrière qu'exaltent les discours officiels à travers notamment la dialectique du Spartiate et de l'Athénien que construisent les manuels. Ils opposent en effet très classiquement deux types d'hommes, deux modèles d'éducation virile : le Spartiate se trouve du côté de la pure force physique et guerrière, d'une rugueuse vie de caserne ; l'Athénien se trouve du côté de l'esprit, mais aussi du commerce, de la richesse et parfois du luxe. Les manuels prennent tous parti, y compris durant les premières années du régime franquiste, pour le modèle d'homme athénien. Le phalangiste A. Bermejo de la Rica écrit ainsi en 1940 :

---

<sup>818</sup> Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943, p. 330

<sup>819</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 143

<sup>820</sup> J.L. Asián, *Elementos de geografía regional e historia de España 2º curso de bachillerato*, Barcelona, Bosch, 1941, p. 15

<sup>821</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 81

« Pendant que Sparte dédiait toute son énergie au développement de sa puissance militaire et continentale, Athènes s'orientait vers le commerce, l'industrie, les entreprises maritimes et coloniales. Elle ne délaissait pas son armée, et les jeunes s'entraînaient aux exercices militaires, mais n'oubliaient pas pour autant de cultiver leur intelligence (...) Ils firent preuve très tôt de leur amour pour la Poésie, la Musique, l'Éloquence, la Philosophie, l'Architecture et la sculpture<sup>822</sup>. »

L'éducation que reçoivent les hommes spartiates n'est pas une éducation complète. José Ramón Castro, en 1940, trouve ainsi tout à fait normal que « tout visait à faire des Spartiates des soldats forts et vigoureux ». Mais il désapprouve l'absence d'autre volet dans cette éducation, qui est pour lui « réduite à des exercices de gymnastique », et à un endurcissement par les privations : « leur niveau d'instruction était faible, limité à des chants guerriers<sup>823</sup> ».

Le vrai homme grec, c'est-à-dire en fait l'Athénien, est défini par sa culture, son goût pour le savoir et les sciences, son raffinement et sa recherche de la perfection artistique. Le manuel *Historia de las civilizaciones* résume en 1976 les qualités de l'homme grec :

#### « Résumé

Les hommes de la Grèce nous offrirent l'exemple de la façon dont on arrive à la formation intégrale de la personne.

On peut résumer en quatre points les vertus que le bon citoyen grec doit essayer d'acquérir pour y parvenir :

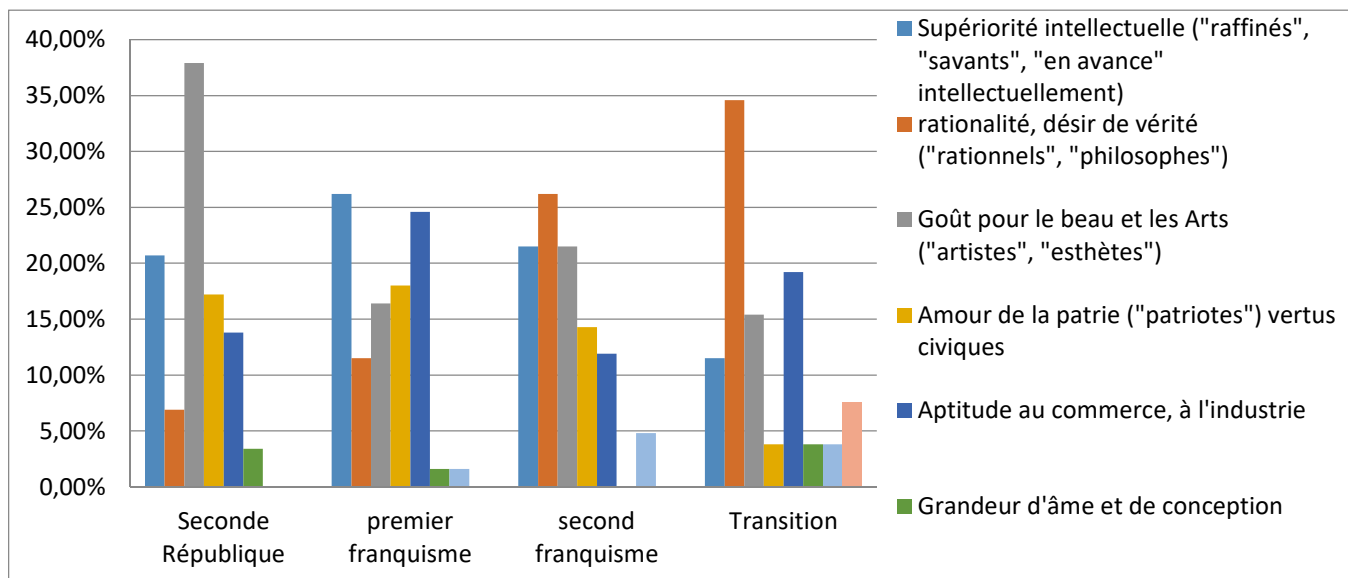
- Fidélité et révérence aux Dieux nationaux (Religion) ;
- Culture des valeurs de l'esprit (Philosophie) ;
- Admiration de la beauté de la race (Art) ;
- Equilibre de l'homme politique (démocratie). »<sup>824</sup>

---

<sup>822</sup> A. Bermejo de la Rica, *Nociones de historia, Ciclo B*, Avila, Senén Martín, 1933, p. 29; et A. Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal* [...] p. 40. La première partie de la citation est reprise aussi en 1934 dans A. Bermejo de la Rica, *Narraciones historicas*, Avila, Senén Martín Díaz, 1934, p. 33

<sup>823</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia 2º curso de bachillerato* [...] p. 156

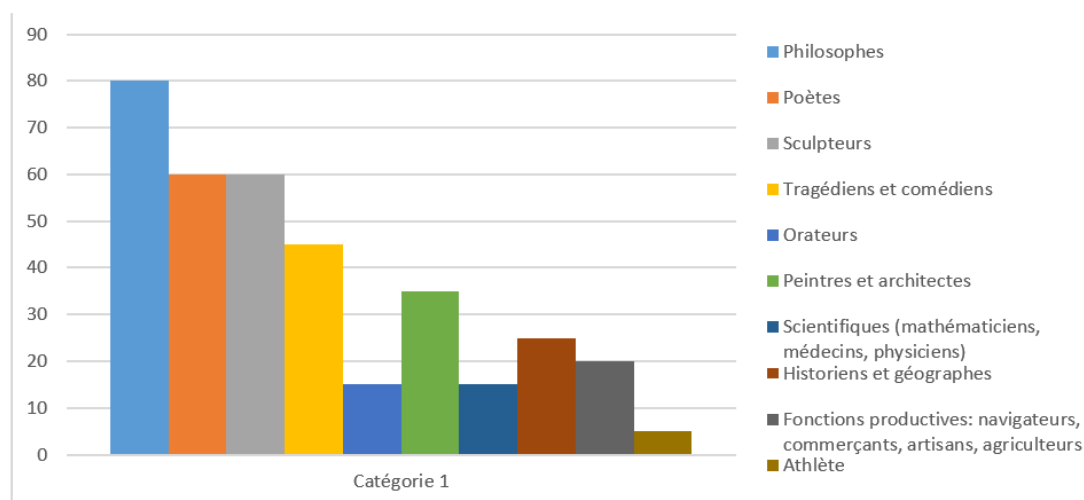
<sup>824</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 81



**Figure XXIV. Proportion des qualités (adjectifs, adverbess et noms) attribuées aux « Grecs » par les manuels d'histoire de chaque période (en pourcentage du total des qualités attribuées)**

Nota : Ces statistiques prennent en compte les « Grecs » lorsqu'ils sont considérés dans leur ensemble (terme générique), ainsi que les Athéniens. Elles ne prennent pas en compte les qualités attribuées aux Spartiates, Doriens, et Macédoniens, que les manuels tendent à différencier et ne considèrent pas comme des modèles entièrement positifs, et que, dans le cas des Macédoniens, ils n'identifient pas totalement à la civilisation grecque.

L'homme grec échappe quasiment totalement à la virilisation du discours qui se produit après 1939. Les chapitres sur la Grèce antique sont peuplés de longues listes d'écrivains, artistes, scientifiques, etc., dont les noms sont proposés à la mémorisation des élèves.



**Figure XXV. Rôles sociaux attribués aux hommes grecs durant le premier franquisme (pour cent manuels)<sup>825</sup>**

<sup>825</sup> Hors Doriens, Spartiates et Macédoniens

Les inflexions que l'on note dans les qualités qui lui sont attribuées ont moins lieu dans les années 1940 que dans les années 1970. Elles ne remettent pas en cause l'origine avant tout intellectuelle de son exemplarité, mais modifient la nature de sa production intellectuelle en lui conférant un caractère plus rationnel. On peut ainsi lire dès 1955 dans le manuel *Agora*, rédigé par J. Vicens Vives :

« Au lieu de la civilisation théocratique, magique, et symbolique, du Proche Orient, les Hellènes instituèrent le principe de l'adoption d'un point de vue rationnel sur l'homme et sur la nature. Les grandes normes de cette culture furent, du point de vue esthétique, la recherche de la beauté (...) et, dans le domaine de la pensée, le respect de la liberté et de la vérité. D'autre part, la culture grecque fut une culture urbaine, née de citoyens libres et pour le bénéfice de tous, et pas uniquement pour le bénéfice des monarques ou d'une classe sacerdotale<sup>826</sup>. »

Parmi les fonctions sociales des Grecs qui sont mentionnées dans les manuels, on relève d'ailleurs que l'état de philosophe vient en seconde place : les philosophes constituent, même durant le premier franquisme, la première fonction des hommes grecs qui sont cités. Cette permanence dans l'exaltation de la rationalité de l'homme grec est un frein aux inflexions que les programmes entendent donner à l'enseignement, comme par exemple lorsqu'ils dénoncent en 1939 « le matérialisme de l'Europe, comme conséquence du rationalisme et de la Réforme<sup>827</sup> ».

### **III. Un modèle de citoyen actif**

L'admiration pour l'homme grec s'étend à ses qualités civiques, qui s'épanouissent dans le cadre de la démocratie. Les auteurs de manuels continuent après 1939 à exalter, dans les chapitres sur la Grèce antique, la démocratie qu'ils conspuent parfois dans les chapitres sur l'époque contemporaine. Ils trouvent dans ces marges éloignées du discours historique des recoins de liberté pour exprimer leurs conceptions démocratiques et l'attachement à un homme-citoyen qui les accompagne. L'étude des manuels masculins confirme ainsi, dans

---

<sup>826</sup> J. Vicens Vives, *Agora* [...] p. 34

<sup>827</sup> BOE du 08/05/1939

l'historiographie scolaire, « l'existence d'une tendance libérale dans l'espace collectif de l'historiographie franquiste<sup>828</sup> ».

J. R. Castro dresse ainsi en 1941 les éloges de Périclès : par son « langage éloquent », il surpasse les Spartiates et leurs « phrases courtes et tranchantes ». Il « ne gouverne pas comme un tyran, mais par l'ascendant qu'il acquiert sur le peuple en vertu de ses talents exceptionnels ». Il peut s'appuyer sur la distinction, que les dictatures (dont la dictature franquiste) établissent souvent entre la « vraie démocratie » et les régimes républicains pour expliquer que :

« Périclès n'introduisit aucune modification dans le gouvernement d'Athènes, mais essaya que la démocratie soit une réalité [...] Le moment le plus brillant de l'histoire d'Athènes coïncide avec les années où Périclès dirige la vie d'Athènes. Les institutions politiques fonctionnent normalement, les beaux-arts atteignent un degré insoupçonné de perfection, on construit de magnifiques monuments ; c'est l'époque de la splendeur du théâtre, de la philosophie, et de l'histoire<sup>829</sup>. »

On retrouve ce discours, à partir des années 1940, dans les manuels catalans, comme ceux de J. Vicens Vives, S. Sobrequés ou J. Colls Carrera. Pour ce dernier, la démocratie est le seul type de régime qui garantisse l'égalité des chances et qui permette à tous les hommes d'exercer une parcelle du pouvoir :

« Athènes est une démocratie. Chaque citoyen est libre de choisir le type d'éducation qui lui plaît le plus. S'il gagne la confiance des autres citoyens, il peut être nommé conseiller de la cité ou général<sup>830</sup>. »

J. Vicens Vives explique en 1946 dans le manuel *Emporió* que la démocratie est le type de régime qui, le mieux, permet de faire face aux tensions entre les groupes sociaux, car elle permet d'éviter qu'elles ne conduisent à des guerres civiles. Il insiste aussi, à travers la description de la procédure de l'ostracisme, sur la nécessité de protéger la démocratie contre les auteurs de coups d'Etat :

« L'antagonisme entre aristocrates et démocrates persistant, on nomma comme arbitre Solon, un des grands sages de la Grèce, qui organisa un régime

---

<sup>828</sup> I. Peiró Martín, *Historiadores en España. Historia de la Historia y memoria de la profesión* [...] Chapitre IV, pp. 193-260

<sup>829</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia cuarto curso de bachillerato* [...] p. 166

<sup>830</sup> J. Colls Carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos* [...] p. 32

démocratique modéré. (...) Clisthène établit la démocratie. Il fonda Athènes sur un seul dèmos, ou peuple, dont les assemblées étaient : l'ecclésia (assemblée générale), et la boulé (assemblée restreinte). Tous les Athéniens pouvaient aspirer à n'importe quelle charge publique et tous étaient égaux devant la loi. Pour éviter toute tentative de tyrannie, Clisthène institua l'ostracisme, c'est-à-dire l'exil de tout homme politique suspect de préparer un coup d'État<sup>831</sup>. »

La question qui se pose à nous est celle de la part qui revient, dans ce discours, aux motivations idéologiques conscientes et aux représentations genrées. Dans quelle mesure ce discours relève-t-il de cette résistance d'intellectuels à la dictature, dont les historiens ont mis en évidence la vigueur, tant à l'échelle espagnole<sup>832</sup> qu'en ce qui concerne plus précisément les historiens catalans<sup>833</sup> ? Quelle est, *a contrario*, la part qui revient au maintien de modes de représentations qui sembleraient indépassables aux rédacteurs, à leurs habitudes et aux difficultés à penser différemment la place que les hommes occupent, en tant qu'êtres sexués, dans l'Histoire ?

Les multiples éditions de la *Nueva enciclopedia escolar* sont représentatives de cette tension. Cet ouvrage à destination des élèves du primaire a été rédigé en 1931 par Felix Martí Alpera, maître d'école républicain, très engagé dans la rénovation pédagogique – et relevé de ses fonctions par le régime franquiste en 1939 au motif de sa proximité supposée avec l'*Institución Libre de Enseñanza*. Il est réédité de façon continue jusqu'aux années 1960 (sans nom d'auteur). Les corrections apportées en 1943 pour rendre l'édition originelle publiable mettent en évidence l'absence de marge de manœuvre en ce qui concerne les chapitres d'Histoire contemporaine. On peut ainsi lire en 1931 ce commentaire sur l'accession du Général Primo de Rivera au pouvoir :

« Un gouvernement de dictature est une forme de gouvernement absolu, et même de gouvernement despotique. C'est un gouvernement qui suspend la constitution, qui ne permet pas les réunions et la propagande politiques et qui

---

<sup>831</sup> J. Vicens Vives, *Emporion* [...] p. 26

<sup>832</sup> E. Hernández Sandoica, M.A. Ruiz Carnicer, M. Baldó Lacomba, *Estudiantes contra Franco (1939-1975). Oposición política y movilización juvenil*, Madrid, La esfera de los libros, 2007 ; P. Ysás, « Personas conflictivas : intelectuales contra la dictadura », in A. Esteban Recio, M<sup>a</sup> J. Izquierdo García (dir.) *La revolución educativa en la segunda república y la represión franquista*, Valladolid, ediciones Universidad de Valladolid, 2014, pp. 167-184

<sup>833</sup> A. Furió, « La historiografía catalana soto el franquisme », in A. Balcells, *Història de la historiografia catalana*, Barvelona, Institut d'estudia catalans, 2004, pp. 205-229

établit pour la presse la censure préalable. C'est aussi un gouvernement qui, lorsque cela l'arrange, ne respecte ni les lois ni les droits des citoyens (...) Les dictatures militaires, et même tous les types de dictatures, ne sont possibles que chez les peuples attardés, ou dans des peuples où les gens, par manque d'éducation politique, se livrent à toute heure au désordre et à la subversion<sup>834</sup>. »

L'édition de 1943 explique au contraire que la dictature militaire était nécessaire : ce sont l'égoïsme et l'impéritie de la classe politique qui auraient contraint l'armée à « imposer l'ordre et la discipline qui émanent d'un pouvoir dictatorial. Ce dernier surgit d'entre les applaudissements généralisés de la nation<sup>835</sup> ». Cela fait apparaître par contraste la faiblesse des corrections apportées au chapitre sur la Grèce antique. Le paragraphe suivant du manuel de 1932 est ainsi reproduit dans le manuel de 1943, à l'exception de la deuxième phrase (ici rayée), qui est alors coupée :

« Les Grecs étaient intelligents, actifs, épris de la liberté et du gouvernement démocratique. ~~Ceci signifie qu'ils ne supportèrent jamais ni gouvernements tyranniques, ni rois absolus.~~ Tous les Grecs qui obtenaient le titre de citoyens intervenaient dans les choses du gouvernement. Le Grec était, donc, un homme libre<sup>836</sup>. »

Il est possible que les correcteurs aient simplement préféré la solution la plus simple et la plus économique. Il est possible aussi qu'ils n'aient pas réellement disposé de discours alternatif, le régime franquiste ne proposant pas, contrairement aux dictatures fasciste ou nazie, de vision globale du monde cohérente qui se serait substituée aux conceptions héritées. Il se peut enfin qu'ils aient sciemment choisi de pratiquer une coupe limitée (en profitant du caractère non central ou stratégique de ce chapitre) afin de conférer au récit historique proposé une dimension critique. Ces hypothèses ne sont d'ailleurs pas incompatibles entre elles. A. Castro Sánchez écrit que le tournant des *Cultural studies* a mis à jour la tendance des travaux historiques réalisés jusqu'à présent à « survaloriser » l'efficacité du système répressif franquiste « en considérant les victimes [de cette répression]

---

<sup>834</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1932, p. 455

<sup>835</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1943, p. 493

<sup>836</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1932, p. 406 ; et Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* [...], 1943, p. 439

comme des objets passifs dont on administre la vie et la mort, que l'on domine idéologiquement, et que l'on soumet également du point de vue émotionnel ».

Sans doute l'étude des modèles masculins présents dans les manuels peut-elle participer de cette remise en cause et nous conduire, comme nous y invite l'historien, à « adopter la perspective contraire », en étudiant également les stratégies de contre-pouvoir que la volonté de contrôle a pu générer « dans une population qu'il faut commencer à considérer comme composée de sujets actifs<sup>837</sup> ». Il apparaît par exemple clairement que certains auteurs de manuels constituent les chapitres sur l'Antiquité grecque en espaces de liberté. J. Vicens Vives (qui s'est engagé dès les années 1950 dans une résistance semi-légale au régime<sup>838</sup>) analyse ainsi la fin de la démocratie athénienne en termes de lutte des classes, en fonction de considérations qui nous semblent très immédiates et très espagnoles :

« La démocratie grecque laissa la place, à partir du IIIe siècle, à un régime monarchique, fait inévitable à cause des luttes internationales, de la constitution de grandes armées, et des intérêts des grands capitalistes de l'époque hellénistique<sup>839</sup>. »

L'homme modèle qui est proposé aux élèves est donc un citoyen actif. Il est aussi un homme ouvert sur le monde. Dans une logique libérale, ce sont en effet les échanges commerciaux auxquels il prend part qui sont à l'origine à la fois de la richesse et de la supériorité culturelle de l'Athènes classique. L'aptitude au commerce et à l'industrie est ainsi, entre 1939 et 1959, la deuxième qualité la plus souvent attribuée à l'homme grec. J.R. Castro définit en 1941 Athènes d'abord comme un « Etat maritime » :

« **Sparte, État continental, et Athènes, État maritime.** Le contraste entre les deux États et leurs rivalités remplissent l'histoire de la Grèce. Les Spartiates furent des soldats, et uniquement des soldats ; les Athéniens furent des citoyens, épris de leur liberté, tournés vers le commerce, la littérature et les arts<sup>840</sup>. »

Le contraste est saisissant entre cet extrait et l'idéal d'autarcie économique que proclament - et mettent en œuvre - les autorités au moment où il est publié. Tous les manuels, même les plus traditionalistes, tiennent sur l'économie de l'Athènes antique, un discours qui relève

---

<sup>837</sup> A. Castro Sánchez, « Medina Doménech, Rosa María, 'Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)', Cuadernos de historia contemporánea, n°37, 2015, pp. 388-390, p. 389

<sup>838</sup> J. M. Muñoz i Lloret, *Jaume Vicens Vives* [...] p. 327

<sup>839</sup> J. Vicens Vives, S. Sobrequès, *Àgora* [...] p. 36

<sup>840</sup> J. R. Castro, *Geografía e Historia de España, cuarto curso de bachillerato* [...] p. 155



largement de la tradition libérale avec laquelle le premier franquisme entend rompre. Ils construisent ainsi, très largement, un modèle d'homme actif économiquement et participant de la survie dans les manuels du modèle d'un homme bourgeois et cultivé.



L'homme de guerre demeure donc toujours, pour les rédacteurs de manuels, un modèle relatif. Il entre en effet en conflit avec les systèmes de valeurs des plus modernes ou des plus libéraux d'entre eux : leurs conceptions plus bourgeoises de la masculinité, en voie d'affirmation depuis la fin du XIXe siècle, résistent au franquisme. Il heurte aussi les conceptions des auteurs les plus traditionalistes : par attachement aux valeurs et au discours chrétiens, sans doute aussi par tradition narrative, ces derniers rejettent les modèles masculins qui peuvent renvoyer à la cruauté que l'on prête aux peuples païens antiques (ou plus modernes, comme les Indiens d'Amérique) et se méfient de héros qui pourraient relever de la figure du soudard. Le modèle d'homme que promeuvent les auteurs de manuels est ainsi, même durant le franquisme, autant voire davantage un homme de culture qu'un guerrier.

Cet homme de culture ne porte cependant pas, selon les périodes, le même rapport au savoir. Le *vir republicanus* est un homme que le savoir, acquis notamment à l'école, émancipe du passé et de ses « croyances », ainsi parfois que de son extraction sociale modeste. Les manuels publiés durant le franquisme mettent en avant des figures d'érudits, tournés vers les humanités classiques, qu'ils cultivent et dont ils permettent la transmission. A partir de la fin des années 1960 émerge, puis s'impose comme un personnage central des manuels, l'intellectuel (ou l'artiste) créatif, critique et engagé, tourné vers la culture populaire et dont les œuvres reflètent les injustices sociales. Il relève d'une esthétique masculine de l'engagement. Les auteurs convergent donc, au-delà des périodes et des appartenances idéologiques, pour ériger en modèle absolu un modèle d'homme équilibré, chez qui jamais le corps ne l'emporte sur l'esprit et qui s'incarne parfaitement dans la figure unanimement admirée de l'homme grec.

# **TROISIÈME PARTIE.**

**L'affirmation du bourgeois  
père de famille, figure de la  
modernité**

La période que nous étudions s'inscrit dans le long processus d'affirmation, depuis le XIXe siècle, du modèle et des valeurs de l'homme bourgeois. George Mosse a montré que les transformations économiques, sociales et politiques initiées en Europe à la fin de l'époque moderne ont eu pour effet de transformer également l'idéal masculin. Elles ont disqualifié les valeurs aristocratiques au profit de valeurs liées à la fois à la production de richesses, à la vertu plutôt qu'à l'honneur<sup>841</sup> et à la participation active du citoyen à la vie politique<sup>842</sup>. Les travaux de Nerea Aresti se sont particulièrement attachés à montrer le reflux, dans l'Espagne du premier tiers du XXe siècle, du modèle du Don Juan, homme improductif, irresponsable (en ce qu'il n'assume aucun de ses devoirs, pas même la responsabilité de ses enfants) et associé aux valeurs préindustrielles de l'aristocrate<sup>843</sup>. Les travaux réalisés sur la France comme sur l'Espagne convergent pour montrer que cette masculinité bourgeoise en voie d'affirmation a pu se trouver en rivalité, depuis le XIXe siècle<sup>844</sup>, avec une « virilité ouvrière » qui associait le genre masculin à la productivité<sup>845</sup>. Cette dernière construisit l'image « d'un corps ouvrier masculin, puissant, disposé au travail et à la lutte » politique et syndicale<sup>846</sup>, ainsi qu'une esthétique sexiste<sup>847</sup>, et nourrit un « virilisme ouvrier » qui ne perdirent leur fonction de référence identitaire que dans le dernier tiers du XXe siècle<sup>848</sup>.

Cette affirmation sur le temps long d'une modernité bourgeoise (déjà bien installée en 1931<sup>849</sup>) nous conduit à envisager dans toute leur complexité les rapports que les modèles d'hommes bourgeois modernes et producteurs de richesse ont pu entretenir dans les manuels avec l'exaltation officielle des paradigmes du citoyen républicain puis du « moine-soldat » franquiste, mais aussi avec le virage technocratique et libéral de 1959 (dont l'impact

---

<sup>841</sup> G.L. Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne* [...] p. 26

<sup>842</sup> *Ibidem*. Voir également : A. M. Sohn, *Sois un homme !*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p282

<sup>843</sup> Voir par exemple : N. Aresti, *Masculinidades en tela de juicio : hombre y género e el primer tercio del siglo XX* [...]

<sup>844</sup> J. de Felipe Redondo, « Masculinidad y movimiento obrero español : las identidades masculinas obreras y el trabajo femenino, 1830-1870 », *Historia, trabajo y sociedad*, n°8, 2017, pp. 65-85

<sup>845</sup> Pour le cas spécifique de la Biscaye, voir : P. Pérez Fuentes, « Los límites del modelo de male breadwinner family. Un ejemplo de historia comparada entre la primera y la segunda industrialización », in P. Pérez Fuentes (dir.), *'Ganadores de pan' y 'amas de casa'. Otra mirada sobre la industrialización vasca* [...]

<sup>846</sup> T. Pillon, « Virilité ouvrière », in J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité*, Tome III [...] p. 303

<sup>847</sup> E. Hobsbawn, « Sexe, symboles, vêtements », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.XXIII, septembre 1978, pp. 2-18

<sup>848</sup> X. Vigna, « De la conscience fière au stigmat social : le virilisme ouvrier à l'épreuve des années 1968 », in A.M. Sohn (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité*, Lyon, ENS éditions, 2014, pp. 343-347, p. 344

<sup>849</sup> N. Aresti montre que ces valeurs masculines modernes s'imposent sur les autres au cours du premier tiers du XXe siècle : N. Aresti, *Masculinidades en tela de juicio : hombre y género e el primer tercio del siglo XX* [...]

sur le contenu idéologique des manuels fut fort<sup>850</sup>) et enfin avec la promotion par les manuels d'une Transition qui mit l'accent sur la nécessité de la cohésion et de la justice sociales. Ces idéologies dominantes (ou du moins : officielles) semblent *a priori* plutôt compatibles avec le renforcement d'une masculinité de la responsabilité familiale, mais leur rapport à l'enrichissement personnel est complexe. Dans quelle mesure ces fluctuations idéologiques ont-elles facilité (ou, au contraire, entravé) l'embourgeoisement (et la médianisation) des modèles masculins qui peuplent les manuels d'Histoire ?

## Premier chapitre. L'affirmation au long cours du modèle de l'homme bourgeois

### I. Le bourgeois, porteur de progrès

#### ***A. La prégnance dans les milieux éduqués d'une virilité du travail et de la réussite sociale***

Les travaux réalisés sur l'Histoire des femmes ont fermement établi que la reprise en main patriarcale que porte le franquisme passe par la mise à l'écart des femmes du monde du travail<sup>851</sup> - ou sinon, par le renforcement de sa subordination et son invisibilisation au sein des structures productives<sup>852</sup>. L'adoption du *Fuero del Trabajo* (en Français : « charte du travail ») de 1938, notamment, fut un moment clef dans cette éviction qui permit « non seulement l'attribution de l'autorité à l'homme ou la réclusion de la femme dans son foyer, mais aussi la conséquente soumission féminine à celui qui fournit la nourriture et s'approprie toute représentation publique de la famille<sup>853</sup>. » Les recherches déjà effectuées pour

---

<sup>850</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...] pp. 91 et suivantes

<sup>851</sup> Voir par exemple : E. Barranquero Texeira, « Retrocesos y modernización en el mundo del trabajo de las mujeres en el primer franquismo », in D. Alberto González, M. Ortiz Heras, J.S. Pérez Garzón, *La historia, Lost in translation ?*, *Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea* [...] pp. 3725-3736

<sup>852</sup> J. Babiano (dir.), *Del hogar a la huelga, Trabajo, género y movimiento obrero durante el franquismo*, Madrid, Los libros de la catarata, 2007

<sup>853</sup> S. Tavera García, « Mujeres en el discurso franquista hasta los años sesenta », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI* [...] pp. 239-265, p. 247

d'autres espaces montrent la force du lien qui peut exister entre masculinités et activités professionnelles, qu'il s'agisse des hommes d'affaire<sup>854</sup> et des membres des professions intellectuelles supérieures<sup>855</sup> se défendant (comme les ouvriers espagnols du XIXe siècle<sup>856</sup>) contre la menace que constitue l'immixtion des femmes, ou encore des domestiques luttant pour la reconnaissance de leur dignité virile<sup>857</sup>.

L'étude des différentes sources qui composent notre corpus montre, pour ce qui concerne notre objet d'étude, la forte interpénétration qui existe entre identités de genre et de classe. Les auteurs d'ouvrages de morale, de médecine, etc. ainsi que la plupart des auteurs de manuels d'Histoire, s'identifient visiblement à la bourgeoisie en voie d'affirmation. Le travail, la réussite professionnelle, l'aisance matérielle, sont des éléments essentiels de leur définition de l'identité masculine et ils érigent en signe de perfection virile la construction d'une carrière, d'une œuvre, ou d'un patrimoine.

Lorsque les manuels associent condition masculine et capacité productive, ils reflètent des représentations enracinées de longue date dans la société espagnole. Le frère Luis de León écrivait déjà, au XVIe siècle, que « les hommes qui sont des mâles, lorsqu'ils sont inactifs, acquièrent les caractéristiques des femmes et s'efféminent » ; et que « l'oisiveté, en elle-même, est efféminante ». Il définissait, déjà, la répartition des rôles entre femmes et hommes en attribuant aux premières la mission de « conserver et garder », et aux seconds celle de « travailler et acquérir<sup>858</sup> ».

Les valeurs productives et bourgeoises présentes dans les manuels ne doivent en effet, pas plus que les valeurs intellectuelles, être considérées comme relevant uniquement d'une dimension culturelle : elles appartiennent elles aussi d'abord au domaine de l'excellence masculine. Chaque catégorie sociale définit la virilité en fonction de ce qui la caractérise elle-même : on se souvient que pour le Père Ibeas l'homme qui ne cultive pas son esprit est exclu de la « virilité intellectuelle<sup>859</sup> » ; dans *L'éducation active* (ouvrage très moderne, publié en

---

<sup>854</sup> P. Lagneau-Ymoret, « La masculinité d'affaires. Le cas de la bourse de Paris », in R. Révenin, *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours* [...] pp. 98-111

<sup>855</sup> J. Rennes, « Le prestige professionnel : un genre masculin ? 1880-1940 », in R. Révenin, *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours* [...] pp. 98-111

<sup>856</sup> J. de Felipe Redondo, « Masculinidad y movimiento obrero español : las identidades masculinas obreras y el trabajo femenino, 1830-1870 » [...]

<sup>857</sup> G. Mihaely, « Un poil de différence. Masculinités dans le monde du travail : années 1870-1900 », in R. Révenin, *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours* [...] pp. 128-145

<sup>858</sup> Fray Luis de León, *La perfecta casada. El cantar de cantares* [...] pp. 108-109

<sup>859</sup> B. Ibeas, *La virilidad* [...] p. 16

1925 et réédité en 1931, qui prône notamment une éducation par le jeu) c'est l'homme qui ne participe pas du processus de création (et d'accumulation) de richesses qui souffrirait d'une « impuissance productive<sup>860</sup> ». On peut notamment y lire dans la première phrase de l'Introduction que « Les enjeux de notre temps exigent des hommes aptes à produire<sup>861</sup> ». Il cite le radical français Édouard Herriot et annonce que dans les temps futurs « de nouveaux horizons s'ouvriront pour l'ouvrier laborieux, le commerçant entrepreneur, l'industriel actif<sup>862</sup> ». Il conclut par un dernier chapitre, au ton paternaliste, intitulé « L'initiation à l'entreprise », dans lequel il explique que « Le directeur, plus qu'un chef, doit être un guide<sup>863</sup> ».

Ces représentations genrées sont donc répandues dans une large partie de la société espagnole. Elles acquièrent légitimité et validité scientifique lorsqu'elles sont théorisées par le docteur Marañón, dans des termes qui sont ensuite repris par ses confrères<sup>864</sup>. L'aptitude et la vocation au travail sont pour lui un « caractère sexuel masculin secondaire » (les caractères primaires étant par exemple la pilosité ou un organe génital externe). Dans *Tres ensayos sobre la vida sexual (Trois essais sur la vie sexuelle)*, il explique que la vocation de l'homme à défendre son foyer ayant été en partie rendue caduque par les progrès de la société, c'est désormais sa capacité à nourrir et enrichir sa famille qui fait sa virilité. La biologisation du fait social est totale :

« L'homme est fait pour lutter contre le milieu cosmique. Pour gagner ou essayer de gagner une bataille de tous les jours ; d'abord pour subvenir aux besoins de son foyer ; ensuite, s'il est ambitieux et que ses capacités sont à la hauteur de ses ambitions, pour accumuler la richesse et la gloire qui feront croître son aisance matérielle et spirituelle (*sic*) ainsi que celles des siens. Pour moi, cette signification strictement sexuelle du travail masculin, opposée à la maternité de la femme, est indéniable<sup>865</sup>. »

---

<sup>860</sup> J. Mallart y Cuto, *La educación activa* [...] p. 53

<sup>861</sup> *Ibidem*, p. 9

<sup>862</sup> *Ibidem* [...] p. 152

<sup>863</sup> *Ibidem*, p.19

<sup>864</sup> C'est ainsi le cas du Docteur J. de San Román dans son ouvrage *Por la higiene de la raza Continencia ? Sensualismo ?*, et du docteur F. Arvesú dans *La virilidad et ses fondements sexuels*. Doctor Federico Arvesú, *La virilidad y sus fundamentos sexuales*, madrid-Buenos Aires, ediciones studium de cultura, 2ème édition, 1953 ; et Doctor José de San Román, *Por la higiene de la raza Continencia ? Sensualismo ?*, San Sebastián, Editorial española S.Z,1938

<sup>865</sup> G. Marañón, *La evolución de la sexualidad* [...] p. 59

Les avantages que confèrent (dans le cadre de la « lutte sexuelle<sup>866</sup> » darwinienne) la gloire ou la richesse afin de séduire les femmes seraient la preuve qu'il s'agit bien là d'attributs sexuels. Marañón explique que ces dernières doivent notamment se protéger en cherchant un époux travailleur, ce qui est à la fois une garantie quant à la virilité de l'époux, et une assurance matérielle.

Le mépris du Professeur de médecine envers ceux qui ne correspondent pas à la vraie définition de la virilité - dont il estime sans aucun doute constituer personnellement un exemple, tant le modèle qu'il dessine lui ressemble - est patent : certains hommes se révéleraient « inaptes au triomphe social » (il faut entendre par là « l'acquisition de la richesse et de la gloire »). « Pour moi, la signification hypovirile de cette déficience n'est pas contestable<sup>867</sup>. » Cette virilité bourgeoise est une virilité exclusive. Elle relègue les militaires dans le passé (car leurs compétences ne sont pas adaptées à la lutte moderne, qui est de nature économique). Elle rejette aussi la virilité sportive, en pleine affirmation en cette première moitié du XXe siècle<sup>868</sup> et qui constitua (pour ce qu'elle supposait de discipline et d'héroïsme<sup>869</sup>, mais aussi de défi et de domination<sup>870</sup>) un élément important de la transmission de l'identité nationale par le régime franquiste<sup>871</sup>, notamment à travers les footballeurs<sup>872</sup> et les cyclistes<sup>873</sup>. G. Marañón féminise les sportifs, en expliquant que les hommes qui ne réussissent pas à être à la hauteur de cette virilité de la réussite cherchent « d'autres types d'activités de substitution à l'activité purement masculine [le travail]. La plus fréquente est le sport. » Il explique dans les *Tres ensayos sobre la sexualidad* les raisons de la supériorité virile du travail sur le sport : le premier aboutit à la création, qualité hautement masculine ; « le sport, en revanche, est stérile<sup>874</sup>. » Le sportif ne produit rien de durable et ne

---

<sup>866</sup> *Ibidem*, p. 64

<sup>867</sup> *Ibidem*, p. 165

<sup>868</sup> G. Vigarello, « Virilités sportives », in J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité*, Tome III [...] pp. 225-248

<sup>869</sup> C. Fernández Santander, *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martín, 1990

<sup>870</sup> A. Rauch, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », in A. Corbin (dir.), *Histoire de la virilité*, tome II [...] pp. 255-303, p. 257

<sup>871</sup> J.C. Manrique Arribas, L. Torrego Egido, V.M. López Pastor, R. Monjas Aguado, « Factores que determinaron una educación física y deportiva de género durante el franquismo », *Apunts*, n°98, 2009 pp. 5-14

<sup>872</sup> E. González Calleja, « El Real Madrid, ¿'equipo de España'? Fútbol e identidades durante el franquismo » [...] pp. 275-296

<sup>873</sup> J.L. Ródena García, « Identidad nacional en el franquismo; repercusión identitaria del triunfo de Bahamontes en el Tour de Francia de 1959 », in J.M. Aldea Celada, P. Ortega Martínez, I. Pérez Miranda, M.R. de Soto García (dir.), *Historia, identidad y alteridad: Actas del III Congreso Interdisciplinar de Jóvenes Historiadores*, Salamanca, Hergar Ediciones Antema, 2009, pp. 525-548

<sup>874</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la sexualidad* [...] p. 65

contribue pas, par son effort sportif, à défendre l'espèce. Par conséquent, il « est au travailleur ce que la courtisane est à la mère<sup>875</sup> ». Sans doute ces théories peuvent-elles aussi s'expliquer par la personnalité de Marañón lui-même : lors des épreuves du Baccalauréat, il fut félicité dans toutes les disciplines, hormis en « Sport », où il obtint un modeste « passable »<sup>876</sup>.

Si on le suit, le bourgeois « arrivé », riche et célèbre, se situe donc au sommet de l'évolution des espèces. Il est même l'avenir de l'humanité, puisque le progrès a transféré dans le domaine de l'intellect les qualités physiques qui permettent à certains hommes d'être sélectionnés pour se reproduire et léguer leurs qualités à l'espèce.

Ces idées ne sont pas absentes des sphères du pouvoir franquiste. Même l'ouvrage *El muchacho español*, dont la lecture est pourtant officiellement recommandée par le Ministère de l'Éducation Nationale d'un gouvernement qui a d'autres modèles en 1938 que les « démocraties bourgeoises », s'inscrit dans cette affirmation d'une virilité de l'entrepreneur et de l'homme enrichi. Il illustre le processus, initié à la Renaissance, de transfert vers le domaine de l'économie, du sens de l'aventure virile qui trouvait jusque-là à s'exprimer quasi-exclusivement dans la vie chevaleresque et le maniement des armes. L'auteur procède à une extension du domaine de la virilité, de la guerre vers la vie économique : « Le vrai citoyen, qui éprouve avec force l'idée de la patrie, se comporte toujours comme un soldat. Dans la paix, l'Espagne veut de bons travailleurs, intelligents et enthousiastes, qui œuvrent à la fortune de la nation<sup>877</sup> ».

La figure de l'entrepreneur en vient à incarner le nouvel aventurier viril, porteur d'un idéal chevaleresque réactualisé. Il lutte sur les nouvelles frontières. On peut lire dans le chapitre XIII, intitulé « Les nouveaux combats » :

« Nos ancêtres surent réaliser d'héroïques aventures à travers les océans et les continents, poussés par leur foi religieuse par leur amour pour le Roi et la Patrie, et pour conquérir les lauriers de la victoire. Mais les temps actuels exigent de nouveaux héroïsmes.

Tu as peur, jeune homme, que le monde des grandes aventures ait disparu ?

Peut-être regrettes-tu que la possibilité de la gloire ait disparu de l'ère

---

<sup>875</sup> *Ibidem*, p. 66

<sup>876</sup> Les notes de G. Marañón aux épreuves du Baccalauréat sont indiquées par A. López Vega, *Gregorio Marañón, radiografía de un liberal*, Madrid, Santillana Ediciones Generales, 2011, p. 78

<sup>877</sup> J. M. Salvaterría, *El muchacho español* [...] p. 10



moderne ? Il n'y a que la forme des exploits qui ait changé. (...) L'héroïsme prend des formes variées, et il n'est pas toujours nécessaire de verser le sang pour obtenir des victoires sublimes. L'homme qui s'efforce à travailler durement peut réussir à transformer un modeste atelier en une gigantesque usine qui produira d'innombrables matériaux utiles. Cet homme est lui aussi un héros, et la société le récompense avec des éloges, des honneurs, des richesses.

(...)

Toi, tu peux couvrir l'Espagne de fabriques et d'entrepôts, de mines et de machines. La prospérité de la patrie est entre tes mains<sup>878</sup>. »

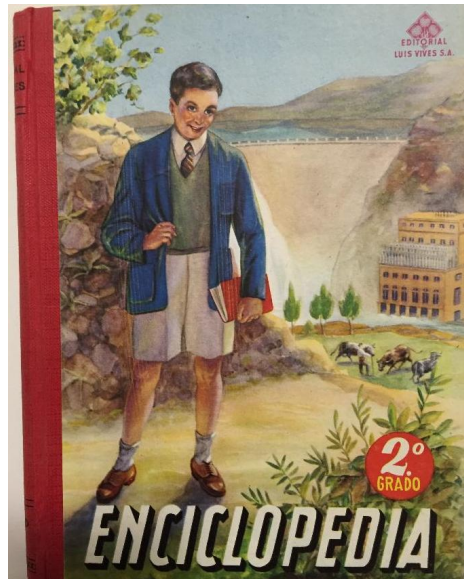
A.M. Badanelli Rubio montre, à travers l'étude de l'iconographie de manuels de primaire (parmi lesquels une forte proportion d'ouvrages destinés à l'enseignement de la lecture ou de la religion), qu'« être espagnol, c'est être travailleur » et que « le dur travail est une affaire d'hommes<sup>879</sup> ». Il n'y a rien d'étonnant à ce que les manuels d'Histoire s'inscrivent dans le contexte de cette affirmation des valeurs bourgeoises si l'on se souvient que, au moins en ce qui concerne l'enseignement secondaire, leur public (parmi lequel se trouvaient d'ailleurs les futurs enseignants de Lycée) était composé d'enfants appartenant à une mince frange aisée. La consultation des représentations que les manuels portent des élèves confirme que l'élève modèle n'appartient pas aux classes populaires. Cela apparaît par exemple sur cette première de couverture d'un manuel pourtant destiné à l'enseignement primaire - et donc, potentiellement, à un large éventail d'élèves - publié en 1952<sup>880</sup> :

---

<sup>878</sup> *Ibidem*, p. 96

<sup>879</sup> A.M. Badanelli Rubio, « Ser español en imágenes: la construcción de la identidad nacional a través de las ilustraciones de los textos escolares (1940-1960) » [...] p. 153

<sup>880</sup> Anonyme, *Enciclopedia escolar segundo grado*, Editorial Luis Vives, Zaragoza, 1952



**Figure XXVI. Première de couverture de l'Enciclopedia escolar segundo grado (éditions Edelvives, 1952)**

Le paysage qui se trouve à l'arrière-plan annonce d'ailleurs, comme perspective pour la nation, une modernité productive qui, selon une logique wébérienne qui est structurelle dans les manuels d'Histoire, ne peut être édiflée sans la contribution de la bourgeoisie.

### ***B. Des manuels wébériens***

La présence des modèles bourgeois dans les manuels est renforcée par une prégnance, très singulière et qui se vérifie sur l'ensemble de la période étudiée, des modes de pensée wébériens.

Le sociologue Max Weber lui-même n'est quasiment jamais nommé. Mais, à l'exclusion des manuels les plus traditionalistes, l'historiographie scolaire espagnole fait largement dépendre le progrès économique du degré de diffusion ou non dans les populations d'une « éthique capitaliste<sup>881</sup> ». La plupart des ouvrages expliquent ainsi le retard pluriséculaire de l'Espagne par la prédominance au sein de sa population, depuis le XVIIe siècle, d'un idéal aristocratique (et souvent, religieux).

Les manuels mettent donc en avant les valeurs libérales et individualistes que Weber attribue aux sociétés anglo-saxonnes et protestantes. Ils les proposent implicitement comme solutions au malheur national. Ils sont très largement porteurs d'une conception libérale et mercantile de la richesse et du progrès des nations : pour un grand nombre d'auteurs, qui

---

<sup>881</sup> M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964

promeuvent le modèle de l'homme bourgeois (celui qui produit, mais aussi accumule les richesses), c'est le développement économique qui est à l'origine de la puissance des nations. Et c'est l'initiative des individus eux-mêmes, dans le cadre d'une économie ouverte et guidée par la recherche du profit personnel, qui permet ce développement économique. Ce type d'analyse est très partagé, y compris chez les auteurs qui se situent visiblement à gauche sur l'échiquier politique, auxquels il permet de renvoyer les membres des anciennes classes possédantes à leur inutilité sociale. Ainsi, les auteurs de *Geografía e historia de España 3° BUP* expliquent en 1980 que la différence entre les deux Amériques repose sur « la présence de colons individualistes aux États-Unis, face à la colonisation semi-féodale et oligarchique espagnole, au Sud<sup>882</sup>. » On note cependant des fluctuations nettes selon les périodes : comme la plupart des interprétations historiques et représentations qui relèvent d'une conception globale libérale, les conceptions wébériennes sont fortement présentes dans les manuels publiés durant la Seconde République ; elles tendent à s'atténuer durant les premières années du franquisme (pour n'apparaître essentiellement que dans les manuels les moins orthodoxes, essentiellement ceux qui ont été rédigés par des auteurs catalans) ; leur présence culmine après 1975.

A partir des dernières années du franquisme, les éléments d'une pensée libérale, qui met en avant la force de l'intérêt et de l'initiative individuels, deviennent plus prégnants dans les manuels. La majorité des ouvrages convergent en direction d'une ligne modérée centrale. Ils embrassent un éventail de positions qui vont d'un libéralisme sans doute fort proche des idéaux d'une partie des membres de l'Union du Centre Démocratique (qui remporta en 1977 les premières élections législatives libres organisées depuis la fin de la République) à la défense de positions plus sociales mais dont nous verrons qu'elles récusent toujours la révolution et la subversion sociale. C. Burgos Martínez et S. Navarro Olmos, par exemple, plaident en 1976, pour une libération des énergies capitalistes :

« **Le capitalisme industriel.**

Pour devenir majeur, le capitalisme industriel devait réunir deux conditions :

La première, technique : la Révolution Industrielle.

La seconde, juridique : une législation libérale

---

<sup>882</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 220

La réalisation de ces deux conditions fut mise à profit par une minorité sociale : la bourgeoisie. Ces hommes s'étaient déjà signalés durant l'époque précapitaliste par leur goût du risque et l'entreprise. Ils seront capables au moment de la Révolution Industrielle d'affronter les vieux modèles économiques et d'asseoir les bases d'une révolution économique : la production à grande échelle<sup>883</sup>. »

Afin que la signification de cette analyse soit bien claire pour les élèves, ils répètent à cinq reprises en sept pages l'idée selon laquelle « La révolution industrielle n'aurait pas été possible sans le capital<sup>884</sup>. »

La question de l'ouverture au commerce et aux échanges, comme facteur de modernisation, devient essentielle. Pour les auteurs de *España, Geografía e historia*, publié en 1978, les Rois Catholiques auraient par leur politique été un obstacle à la modernisation et à l'européanisation de l'Espagne, par leur « intransigeance » qui « affaiblira encore plus cette société, l'obligeant à se fermer sur elle-même, compliquant son intégration dans le monde moderne, industriel. » C'est ici notamment de l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 qu'il s'agit, puisqu'elle aurait privé l'Espagne d'une part conséquente des entrepreneurs capables de favoriser son développement :

« Au XVe siècle, la bourgeoisie manque de vigueur et d'importance, même en Catalogne, dont la bourgeoisie, la plus forte et puissante, rétrécit et recule, en partie à cause de la conjoncture défavorable. En Castille, elle se développe très peu ; les villes y étaient dominées par la noblesse, socialement hégémonique. A cela s'ajoute l'effet négatif de l'expulsion des Juifs qui formaient l'essentiel de la classe bourgeoise castillane. La structure sociale contribue de façon décisive à maintenir des structures économiques qui éloignent toujours plus le nouvel État de la trajectoire qu'initient alors les centres plus attractifs de la mer du Nord<sup>885</sup>. »

Ces orientations idéologiques conduisent les auteurs à louer, parmi les souverains, ceux qui incarnent le plus nettement les qualités bourgeoises. J. Tormo Cervino présente ainsi en 1951 Charles III, roi éclairé de la fin du XVIIIe siècle, comme un modèle de « roi

---

<sup>883</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 286

<sup>884</sup> Ibidem, p. 285, p. 279 (deux mentions), p. 280 et p. 287

<sup>885</sup> E.G. Urruela, J.M. de Juana, J. Ortega Valcárcel, *España, Geografía e historia*, Burgos, Hermanos Santiago Rodríguez, 1978, p. 164

bourgeois<sup>886</sup> », qui fit preuve de qualités susceptibles de permettre le développement de l'Espagne :

« Charles III est le prototype du roi bourgeois, simple, de mœurs bourgeoises et préoccupé par le bien-être de la nation. C'est le plus intelligent des monarques issus de la famille des Bourbon (...) De physique bourgeois, son visage expressif, au long nez et aux yeux bleus astucieux, met en évidence un homme travailleur et désireux de développer l'Espagne<sup>887</sup>. »

Cette virilité de l'efficacité économique est elle aussi largement associée à un modèle d'homme exogène, davantage européen qu'enraciné dans le passé national. Elle conduit parfois les auteurs républicains à mettre en avant ce que l'on pourrait qualifier de « modèle Nord-européen » de développement économique, dont ils regrettent visiblement qu'il ne se soit pas répandu en Espagne. On trouve même chez certains une admiration pour une forme « d'esprit protestant ». L'influence d'idées mises en avant par le régénérationnisme et de la volonté de moderniser l'Espagne en l'européanisant est très forte dans certains manuels, notamment durant la Seconde République mais également, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, durant toute la période étudiée - y compris dans les années 1940.

Le manuel le plus représentatif de cet horizon européen pour une masculinité moderne est sans doute *El Segundo manuscrito*, manuel d'orientation très libérale réédité en 1933 dans une version très corrigée (la première version date de 1918). Il adopte la forme du carnet de voyage<sup>888</sup> (sur le même mode que le *Tour de France par deux Enfants* de G. Bruno<sup>889</sup>, par exemple). Mais il s'agit d'un tour de l'Europe, et non de l'Espagne. Les deux enfants et leur père découvrent ainsi, dans ce qui se veut un ouvrage de lecture en même temps que de Géographie et d'Histoire, les lieux qui sont alors à la pointe de la modernité et les personnages qui ont dans le passé œuvré pour le progrès de l'humanité. Le narrateur dresse, en des termes qui deviennent vite répétitifs, la liste des industries et lieux de savoir des différentes villes visitées. Il fait preuve notamment d'une forte admiration pour la France. On peut lire par exemple cette description admirative de Lyon, qui met en avant ses qualités de ville moderne :

---

<sup>886</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...] p. 137

<sup>887</sup> *Idem*

<sup>888</sup> J. Dalmáu Carles, *El segundo manuscrito* [...] p. 39

<sup>889</sup> G. Bruno, *Le tour de France par deux enfants*, Paris, Belin, 1877

« Enfin, nous foulons ton sol, Ô noble ville de Lyon !

(...) Tu as donné à la science des hommes aussi illustres qu’Ampère et Jacquard. Tu es la deuxième ville de France par ton industrie et ton commerce ; seuls Paris et Marseille dépassent ton demi-million d’habitants ; tu règues sur le monde par tes soieries si réputées ; tu fais partie des plus cultivées parmi les villes cultivées, tu es la noble fille du Rhône<sup>890</sup>. »

Le père des deux enfants est lui-même un bon exemple de cet idéal bourgeois de l’ouverture sur la modernité européenne. Il est décrit comme « un homme à la culture singulière, acquise par l’étude, par les voyages et par les relations sociales qu’il a constamment cultivées durant les meilleures années de sa vie. Fils d’un diplomate distingué qui avait représenté notre nation dans différentes cours européennes, il parlait correctement le Français, l’Italien, l’Anglais et l’Allemand<sup>891</sup>. »

Cette analyse wébérienne, qui voit dans le reste de l’Europe, non latine, un modèle de modernité et d’éthique capitaliste, est davantage présente chez les auteurs catalans. Nous l’avons vu, ils développent une histoire qui se préoccupe davantage des enjeux économiques, et moins des questions de gloire et de grandeur nationales, y compris à propos de la Catalogne elle-même. En 1952, alors que le protestantisme demeure légalement prohibé en Espagne, et que les manuels les plus conformes à la ligne officielle chantent la gloire des guerriers du Catholicisme tridentin contre le danger que représentent les Protestants, le Catalan J. Colls Carrera souligne au contraire, dans un ouvrage publié aux éditions Vicens Vives, les vertus économiques de leur éthique économique : dans un chapitre intitulé « L’Angleterre de Shakespeare », il fait du caractère laborieux et industriel des Protestants l’origine première de la richesse et de la floraison culturelle de l’Angleterre. La croissance de l’industrie textile serait liée à l’arrivée « des Protestants qui fuyaient les Pays-Bas. De nombreux tisserands arrivèrent en Angleterre, et y développèrent leurs industries. A cette époque de prospérité correspond le plus brillant épanouissement des Lettres anglaises<sup>892</sup>. »

Au-delà de l’exemple britannique, l’Histoire qu’écrivent les auteurs de manuels catalans contribue à justifier, par une éthique favorable à l’enrichissement, l’écart de développement

---

<sup>890</sup> *Ibidem*, p. 59

<sup>891</sup> J. Dalmáu Carles, *El segundo manuscrito* [...] p. 17

<sup>892</sup> J. Colls Carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos* [...] p. 86

entre la Castille et la Catalogne. Ils développent l'idée de Castillans voués, par leur identité même, à un moindre développement économique. Ils érigent en modèles des Catalans de tous temps tournés vers la richesse et imprégnés de l'esprit du capitalisme. En 1936 déjà, E. Bagué et J Vicens Vives décrivent une Castille enlisée dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans ses valeurs précapitalistes, notamment parce qu'elle aurait été peu touchée par la Renaissance : présentée comme une forme « d'individualisme<sup>893</sup> », la Renaissance serait en effet d'abord arrivée d'Italie par la Catalogne, et aurait inégalement irrigué la péninsule. Cet écart culturel aurait abouti à des éthiques économiques différentes, opposant à la latine Castille une Catalogne plus proche de la capitaliste et industrielle Europe du Nord-Ouest. Dans un chapitre qui porte sur Barcelone, les deux auteurs s'interrogent sur les raisons de sa croissance rapide au cours du Moyen-âge et de l'époque moderne :

« Que s'est-il passé pour que cette ville ait grandi d'une façon si extraordinaire ? Les Barcelonais et les Catalans ont toujours beaucoup estimé le travail. Quand les guerres qui entravaient leurs progrès s'achevèrent, ils y consacrèrent toutes leurs forces<sup>894</sup>. »

Ils peuvent ensuite placer Barcelone du côté de la modernité, et rappeler qu'elle fut la première ville d'Espagne à avoir été éclairée électriquement et à avoir organisé une exposition universelle.

## **II. Le bourgeois, modèle de réussite**

### ***A. Le bourgeois : une richesse méritée***

Dans la logique de cette analyse wébérienne, de nombreux auteurs font part de leur admiration pour la réussite de commerçants (même modestes), grands entrepreneurs, banquiers, etc. qui sont érigés en modèles. Leur enrichissement est mérité, car ils participent au bien commun. Les fluctuations de leur présence suivent celles des idées libérales : le mouvement de long terme est celui d'une progressive affirmation de « l'homme bourgeois », que le premier franquisme vient ralentir par un retour en arrière qui n'est pourtant pas absolu. Cette affirmation du modèle bourgeois culmine à partir de la fin des années 1960, et

---

<sup>893</sup> E. Bagué, J. Vicens, *Historia, primeres lectures* [...] p. 153

<sup>894</sup> E. Bagué J. Vicens, *Historia, primeres lectures* [...] p. 190

ce dernier est présent de façon significative dans tous les manuels des années 1970 qui composent le corpus : même les auteurs les plus conservateurs participent de ce mouvement, car la volonté de conservation et de réaction conduit désormais à la promotion de modèles bourgeois, alors qu'elle pouvait soutenir au contraire dans les années 1940 et 1950 des modèles précapitalistes, influencés par des valeurs traditionalistes ou aristocratiques.

Pour les auteurs de l'époque républicaine, l'enrichissement des bourgeois du Moyen-âge par le commerce est un phénomène positif qui déstabilise le pouvoir qu'exercent alors sur la société l'Église et la noblesse<sup>895</sup>. Ils construisent un certain nombre de modèles masculins issus de la haute ou de la petite bourgeoisie qui ont, entre autres qualités, l'ambition. E. Bagué et J. Vicens Vives, par exemple, mettent en récit en 1935 un idéal d'ascension et de respectabilité sociale que partagent un père et son fils :

« Un jour, son père va le voir et lui parle ainsi : 'Pierrot, il me semble que l'heure est venue que tu penses à choisir un métier. J'aimerais que tu sois orfèvre-argentier, parce que c'est une profession honorable et dans laquelle les Barcelonais sont devenus de grands maîtres. Demain même, nous irons trouver Maître Bartomeu Despuig dans sa boutique de la place des argentiers. »<sup>896</sup>

Le lecteur suit ensuite la progression sociale (méritée) de Pierrot. Il devient « compagnon » avant de devenir maître à son tour et d'accéder à une respectabilité bourgeoise : « il pourra établir sa propre boutique et son atelier, enseigner son savoir à ses apprentis et compagnons, et devenir un des orfèvres-argentiers les plus renommés de la ville<sup>897</sup>. »

Ces commerçants et artisans ne sont pas dépourvus de virilité, et les auteurs soulignent à plusieurs reprises leur « énergie » dans les luttes contre la noblesse. On lit par exemple dans le manuel de G. Giner de los Ríos une description admirative des bourgeois protestants de La Rochelle (qui tinrent tête à Richelieu) pour leurs « richesses considérables et l'esprit d'indépendance qu'elles entraînent<sup>898</sup> ».

Cette valorisation de la geste entrepreneuriale coexiste parfois avec la critique de la volonté d'enrichissement sur laquelle le capitalisme repose. Ainsi, le manuel *Historia de las civilizaciones 1° BUP*, publié en 1976, offre-t-il de l'entrepreneur une vision certes

---

<sup>895</sup> R. Ballester, *Clío*, Tome I [...] p. 270 et p. 278

<sup>896</sup> E. Bagué, J. Vicens, *Historia, primeras lecturas* [...] p. 133

<sup>897</sup> *Ibidem*, p. 134

<sup>898</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 128



éminemment positive : un des chapitres consacrés aux grandes découvertes et à la Renaissance est intitulé « Le capitalisme initial et la recherche de nouvelles routes commerciales. Le capitalisme commercial ». Il affiche comme objectif « que l'élève comprenne l'importance de l'esprit d'entreprise et d'aventure d'hommes à la recherche du progrès économique<sup>899</sup>. » Mais derrière l'éloge pointe la critique morale lorsque l'auteur parle d'une volonté de s'enrichir « démesurée », et sans doute derrière la description qu'il fait du mode de vie de « l'homme capitaliste » :

### « 1.1. L'homme capitaliste

Toute l'œuvre du capitalisme fut l'œuvre de l'homme bourgeois. Ce type d'homme réunit, en une seule personne, les forces nouvelles de l'individualisme, la volonté de pouvoir et le désir d'expansion. Il possède esprit d'entreprise, soif de risque et de conquête. Il aime l'argent, et il le recherche avec une ambition démesurée. C'est un grand organisateur et il optimise le rendement et la production en coordonnant le travail et la main d'œuvre. Il s'enrichit en dépensant peu, et en travaillant beaucoup<sup>900</sup>. »

L'emploi d'un vocabulaire et de métaphores militaires (on parle ici de pouvoir, d'expansion, de risque et de conquête) indique néanmoins clairement le transfert de la virilité guerrière à d'autres activités. Bien que civiles, celles-ci supposent également une prise de risque (la perte de la fortune, qui se substitue à la perte de l'existence) et nécessitent donc aussi force de caractère et courage. La structure de la virilité n'est donc pas forcément différente : il s'agit parfois des mêmes valeurs, qui s'expriment dans des domaines différents.

L'admiration pour les vertus entrepreneuriales de l'homme bourgeois s'exprime beaucoup plus nettement dans les manuels catalans. L'étude statistique des qualités (adverbes et adjectifs) attribuées aux personnages masculins positifs met en évidence le poids plus fort dans ces derniers des valeurs bourgeoises : épargne et enrichissement, investissement ou réussite professionnelle. Entre 1959 et 1975 (période du « développement » de l'Espagne) on en dénombre, dans les chapitres qui portent sur le Moyen-Âge, 120 occurrences pour cent manuels rédigés par des auteurs catalans ; cette proportion descend à 15% dans les manuels non catalans et à 0% dans les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles. Le *vir catalanus* qui se dessine est plus pacifique mais aussi plus bourgeois

---

<sup>899</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 185

<sup>900</sup> *Ibidem*, p. 208

que les modèles masculins que dessinent les manuels castillans. Il s'agit d'un homme plus matérialiste, qui met son énergie au service de la réussite sociale.

L'argent de ceux qui se sont enrichis dans le négoce et dans la banque est donc souvent honorable. Cela apparaît par exemple à la lecture du portrait de Jacob Fugger que dresse en 1976 C. Burgos Martínez. La fortune de ce banquier des XVe et XVIe siècles est créditée d'une respectabilité à la fois religieuse (il jouit de l'amitié du Pape) et nationale (il sert les desseins de Charles Quint) ; l'abandon de la carrière ecclésiastique pour se consacrer aux affaires est mentionné, sans donner lieu à commentaire :

« Un chroniqueur disait à sa mort : 'Empereurs, princes, nobles, tous s'honorèrent de son amitié ; le Pape le prenait dans ses bras comme son fils chéri, et les cardinaux, par respect, se levaient à son passage.' Jacob était le fils d'un riche marchand d'Augsbourg. Il commença une carrière ecclésiastique qu'il abandonna pour se consacrer aux affaires familiales. (...) Le futur Charles Quint reçut de ses caisses la somme de 550 000 Florins pour préparer les électeurs avant son couronnement impérial<sup>901</sup>. »

Le manuel explique ensuite que le pouvoir de Fugger était comparable à celui des monarques. Il reproduit le tableau (anonyme) *Jacob Fugger et son comptable*, qui met en scène ce *businessman* avant l'heure, visiblement occupé à donner des consignes à son subordonné, qui prend note.

Si les revenus du capital sont légitimes, c'est parce qu'ils rémunèrent une prise de risque et qu'ils permettent à la société de progresser. Le fruit du travail de la bourgeoisie est en effet dirigé vers l'investissement productif et non vers les dépenses de prestige ou l'investissement sans risque qui caractérisent un mode de vie aristocratique. Dans le manuel au ton conservateur *Geografía e historia área social*, publié en 1979 aux éditions Edelvives on peut ainsi lire que « le capitalisme se caractérise par la soif de bénéfices, comme moteur du système. C'est la recherche du gain, ou du profit, qui pousse l'homme à produire et à prendre des risques - dit le capitalisme - (...) Il repose sur l'idée que le l'entrepreneur assume un risque, en contrepartie du bénéfice<sup>902</sup>. »

Les auteurs n'accordent par conséquent pas d'excuses aux rentiers. Le manuel *Historia 3° BUP* les assimile en 1977 à l'esprit du déclinant XVIIe siècle. Il voit dans l'œuvre de Cervantès

---

<sup>901</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 187

<sup>902</sup> C. Quirós, A. Quijano, E. Llorente, *Geografía e historia* [...] p. 344

« un bon résumé de l'époque, pleine de (*sic*) rentiers<sup>903</sup> ». Des critiques sont formulées à l'encontre des membres de la bourgeoisie nationale par des auteurs qui ne seraient pas à la hauteur des autres bourgeoisies européennes du fait d'une capacité moindre à l'investissement. Les auteurs de *Geografía e historia de España 3° BUP* reproduisent ainsi un discours de Manuel Azaña, dernier Président de la Seconde République, qui témoignerait de « la profondeur de ses analyses ». M. Azaña y accuse la bourgeoisie espagnole de ne pas être une bourgeoisie « forte, puissante, productrice, qui aurait impulsé le progrès espagnol sur les chemins sur lesquels l'avait impulsé la grande bourgeoisie des pays européens<sup>904</sup>. »

Cette virilité de l'efficacité économique a donc elle aussi ses contre-modèles. On trouve ainsi assez fréquemment des condamnations des hommes improductifs : les descriptions de la société espagnole du XVIIe siècle notamment permettent de dénoncer les différentes figures de l'oisiveté. Les auteurs font alors preuve de peu de compassion, et d'un net mépris. Ce mépris témoigne de la prétention à l'hégémonie de cette masculinité bourgeoise. Les auteurs du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* nous parlent de « une masse de gens totalement inoccupée, composée de soldats, de domestiques (*sic*) de bandits ». Parmi eux, « le *pícaro*<sup>905</sup>. Il ne travaille pas parce qu'il ne veut pas ; il n'a pas de principe (...) Il est l'anti-héros<sup>906</sup>. » A. Compte explique en 1977 la crise du XVIIe siècle par « des investissements insuffisants (on dépense pour acheter des articles de luxe ou on investit en rentes à taux fixe) (...) et la stratification sociale, qui voit la croissance du secteur tertiaire improductif (mendiants, fonctionnaires inutiles, domestiques, etc.)<sup>907</sup>. »

## ***B. Le bourgeois, homme de culture et mécène***

Les auteurs des manuels d'Histoire font de la connaissance, en même temps qu'une vertu masculine, un critère de distinction de classe. Les manuels sont marqués par la présence de figures d'esthètes, hommes de culture et mécènes accomplis, dont la culture personnelle et la protection accordée aux arts, participent également à justifier leur richesse. La bourgeoisie

---

<sup>903</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. González Rodríguez, *Historia 3° BUP* [...] p. 219

<sup>904</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 281

<sup>905</sup> La *Real Academia Española* donne du « *pícaro* » la définition suivante : « Personnage de basse extraction, astutieux, ingénieux et de mauvaise vie, protagoniste d'un genre littéraire né en Espagne au XVIe siècle. »

<sup>906</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 175

<sup>907</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 288

est un acteur de l'histoire de l'émancipation du savoir et de la construction historique de la figure admirée de l'homme de culture.

Un bon exemple nous en est donné par le manuel du catalan J. Colls Carrera, *Historia de los pueblos*, publié en 1952. De la même façon que J. Vicens Vives attribue en 1955 à la vigueur de la bourgeoisie le dynamisme culturel du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>908</sup>, J. Colls Carrera nous offre une description de ces grandes familles de la Renaissance toscane qui auraient largement impulsé le renouveau culturel de la Renaissance :

« Cosme [de Médicis], qui voit approcher sa fin, donne de sages conseils à Lorenzo, qui est encore un jeune enfant et se trouve au seuil de la vie. 'Héberge les savants et les hommes de lettres, donne du travail aux peintres et aux sculpteurs, achète des objets d'art, des manuscrits et des miniatures, écris des poèmes et commente Platon... Mais fais-le lorsque ta journée est finie, quand tes affaires sont en ordre, l'argent dans les coffres et les livres de compte à jour'. Sa longue expérience le poussait à parler ainsi. Cosme possédait une immense fortune, gagnée jour après jour à la tête de sa banque<sup>909</sup>. »

On notera la succession de verbes d'action à l'impératif, qui reflète à la fois la nature de la virilité (l'homme viril est actif avant tout) qui s'exerce ici dans le domaine culturel, et la force de l'injonction qui est adressée au jeune lecteur. Les auteurs catalans (de même que le seul auteur valencianiste du corpus<sup>910</sup>) attribuent en outre à la bourgeoisie commerçante (et notamment aux membres de la chambre de commerce) une large part des mérites dans la renaissance « nationale » des arts au XIX<sup>e</sup> siècle (la *Renaixença*). Elle serait, par son dynamisme culturel, un des artisans de l'affirmation nationale catalane, dont nous avons vu qu'elle était envisagée davantage sous un angle artistique et culturel que militaire.

### ***C. Le bourgeois, modèle d'homme libre et politiquement actif***

Les qualités du bourgeois le prédisposent à jouer un rôle politique actif. L'intervention dans la sphère politique est parfois pensée comme venant compléter sa réussite économique. Ces

---

<sup>908</sup> J. Vicens Vives, *Ágora, curso de historia mundial* [...] p. 151

<sup>909</sup> J. Colls Carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos* [...] p. 70

<sup>910</sup> M. García Bonafe, *Historia del país valenciano*, Madrid, Santillana, 1979

conceptions sont présentes sur toute la période étudiée, mais se renforcent nettement à partir des années 1960.

La bourgeoisie est pensée comme une force de changement. Elle serait en 1931, par son esprit d'innovation mais aussi parce qu'elle favorise, par le commerce, la circulation des idées, un facteur de déstabilisation des structures héritées : « Afin de pouvoir se consacrer à ses affaires en courant moins de risques, les commerçants [crèrent les foires], qui furent d'une grande importance non seulement pour le commerce, mais aussi pour l'échange des idées, devenant un facteur fondamental du développement de la civilisation<sup>911</sup>. » C'est aussi largement l'homme bourgeois qui porte les Lumières qui mirent à bas l'Ancien Régime. Dans un chapitre intitulé « Difficultés de la modernisation », les auteurs de *Historia 3° BUP* soulignent en 1977 qu'au XVIIIe siècle, « même si le processus est long et revêt tous les caractères d'une bataille, l'Espagne se rénove » : cela aboutit à la perte de pouvoir de « la noblesse, et surtout l'Eglise, et la présence encore timide et minoritaire d'une nouvelle classe bourgeoise, cultivée, entreprenante, qui lutte, en bloc, pour la 'modernisation'<sup>912</sup>. » Les commerçants seraient à l'origine de l'introduction en Espagne des idées des philosophes français<sup>913</sup>.

Dans les logiques souvent marxistes qui se répandent avec le passage à une histoire économique et sociale, la bourgeoisie devient le moteur du changement politique. Cette association entre la bourgeoisie et le changement politique est présente plus tôt qu'ailleurs dans les manuels du Levant espagnol. Elle peut même dès 1960, en rupture avec un discours qui faisait jusque-là l'unanimité dans les manuels, évacuer le peuple du soulèvement du 2 mai 1808 contre les Français : « LA RÉVOLUTION DE MAI, œuvre de la bourgeoisie et de la classe moyenne, mit fin en Espagne à l'Ancien Régime<sup>914</sup>. »

L'affirmation des mérites politiques de l'homme bourgeois et la fin de la dictature en 1975 conduisent à la multiplication des mentions de leur participation à la vie politique locale. Il s'agit notamment des détenteurs de charges publiques (au sein des administrations locales et des institutions corporatistes) issus de la bourgeoisie urbaine des époques médiévale ou moderne :

---

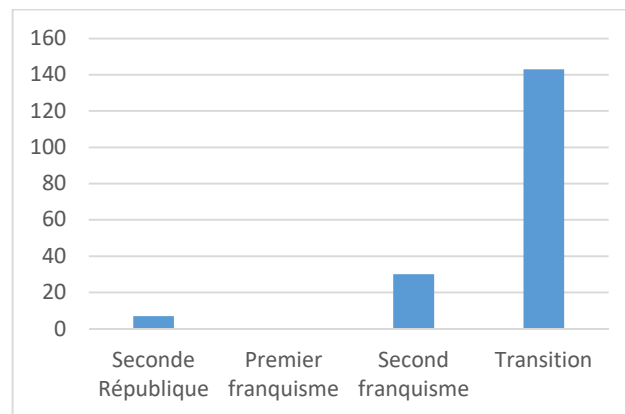
<sup>911</sup> R. Ballester, *Clio*, tome II [...] p. 278

<sup>912</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. González Rodríguez, *Historia 3° BUP* [...] p. 234

<sup>913</sup> *Idem*, p. 247

<sup>914</sup> J. Vicens Vives, *Cives* [...] p. 234

« Le pouvoir municipal était entre les mains d'un conseil restreint de cinq 'prohoms', ou conseillers, choisis par un Grand Conseil qui s'appelait le 'Consell de Cent' ('Conseil des Cent'), de 'jurats' (jurés) choisis à leur tour parmi la haute bourgeoisie, les commerçants et les corporations d'artisans. Conseillers et jurés étaient reconduits tous les ans<sup>915</sup>. »



**Figure XXVII. Mentions de charges électorales (et de citoyens actifs lors d'assemblées) dans les chapitres portant sur le Moyen-Âge, pour cent manuels**

Renouant avec les raisonnements de certains auteurs républicains comme R. Altamira, les auteurs des années 1960 et 1970 font de ces bourgeois politiquement actifs des vecteurs du progrès en ce qu'ils œuvrent au recul de l'aristocratie :

« Les bourgeois aspiraient à intervenir directement dans le gouvernement de leurs villes. (...) Les villes réussirent à se gouverner collectivement à travers les mairies et les conseils municipaux, auxquels participaient activement les marchands et les artisans. Si le château fut le symbole de l'Europe féodale, l'hôtel de ville fut celui de cette nouvelle Europe bourgeoise et urbaine<sup>916</sup>. »

Toutes ces qualités ne sont cependant pas totalement réservées à l'homme bourgeois. Certains manuels dessinent parfois (mais moins souvent et moins nettement) un modèle d'homme libre et actif dans la vie économique et politique qui est en partie une préfiguration médiévale des classes moyennes qui croissent dans l'Espagne du « développement ».

<sup>915</sup> M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 91. Les traductions entre parenthèses sont de l'auteur du manuel.

<sup>916</sup> M.T. Olaizola Odriozola, J. Albacete Sánchez, J. Cuenca Escribano, J.M. Parra Ortiz, *Sociedad 80*, Madrid, Santillana, 1979, p. 198

## ***D. Un homme médian, citoyen libre et soutien de la démocratie***

Cet « homme médian » qui s'affirme à partir des années 1960 dans les manuels d'Histoire est un homme libre, acteur au sein de la société. Il ressemble au type du citoyen membre des classes moyennes, soutien et facteur d'équilibre des régimes démocratiques. En cela, il se distingue nettement des classes moyennes de l'Espagne d'alors qui se caractérisent au contraire par un très fort désintérêt pour les questions politiques<sup>917</sup>.

Ce modèle d'homme engagé en politique et en même temps facteur d'équilibre et de modération, profite du nouveau paradigme dominant dans les manuels : celui du vivre-ensemble. Dans *Historia de las civilizaciones* (en 1976) par exemple, c'est désormais la cohésion sociale qui explique la vigueur de la civilisation d'Al-Ándalus. Cette cohésion est expliquée par une relative égalité, qui aurait permis de dépasser les conflits et contradictions internes inhérentes à une société de classe. Un capitalisme qui n'est pas monopolistique laisse une place pour l'affirmation d'hommes qui, sans être riches, sont néanmoins libres :

« Le développement de la civilisation islamique est la conséquence d'un savant équilibre (...) L'équilibre d'une société dans laquelle les hommes sont majoritairement libres, les terres sont bien réparties et l'activité commerciale permet de s'enrichir. Ce n'est pas exactement une société de classes<sup>918</sup> ».

Les auteurs précisent ensuite que « la société de Al-Ándalus était formée par une majorité d'hommes libres, propriétaires des terres qu'ils cultivaient ou des ateliers dans lesquels ils travaillaient<sup>919</sup>. »

La bourgeoisie perd ainsi parfois durant les années 1970 le quasi-monopole qui était le sien de la capacité à promouvoir le changement économique et politique. Aux côtés du "Bourgeois", on voit apparaître des mentions (qui demeurent minoritaires) de la classe moyenne comme force de changement politique et social. Rafael Altamira déjà, en 1934, soulignait que « le groupe des innovateurs était formé principalement d'hommes de la classe moyenne éclairée<sup>920</sup> ». Les auteurs de *Demos II* (le titre est en lui-même significatif de cet

---

<sup>917</sup> F. Sevillano Calero, *Ecós de papel, la opinión de los españoles en la época de Franco*, Madrid, editorial Biblioteca Nueva, 2000, p. 200

<sup>918</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas [...]* p. 104

<sup>919</sup> *Ibidem*, p. 107

<sup>920</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España [...]* p. 494

idéal) écrivent en 1972 que la petite bourgeoisie est civiquement plus responsable et politiquement plus vertueuse que la Grande bourgeoisie. Elle est davantage porteuse de démocratie. Ils décrivent une grande bourgeoisie « constituée d'un nombre réduit de familles, propriétaires des grands capitaux, qui ont entre leurs mains l'économie mondiale », et une « petite bourgeoisie, c'est-à-dire les citoyens moyens, disposés à favoriser les réformes démocratiques de l'Etat<sup>921</sup>. »

Ces nouveaux modèles masculins ne sont pas dépourvus de virilité. Dans les années 1960, par exemple, le chevalier de la *Reconquista* commence à céder du terrain face à la figure du colon libre, installé dans les zones frontalières. Il était déjà présent, comme figure guerrière, dans certains manuels du premier franquisme. Il incarne désormais l'importance de la démographie et de l'économie dans les grandes victoires : en conformité avec les travaux d'Histoire universitaire<sup>922</sup>, le terme « Reconquista » laisse alors parfois la place au terme « repeuplement ». Des auteurs expliquent que le plus compliqué n'était pas de remporter des victoires militaires, mais d'occuper durablement (et donc : de peupler) le terrain gagné. Ce colon de la frontière n'est pas uniquement une figure massifiée (et partiellement démilitarisée) du héros guerrier : il devient aussi un homme qui a appris - dans la lutte - la valeur de la liberté et de la démocratie. Il incarne l'idéal du citoyen libre, en lutte pour ses droits. La révolte des « comuneros » contre Charles Quint est ainsi analysée en 1972 comme la conséquence de la culture politique spéciale qu'auraient léguée ces « hommes libres-soldats » de la frontière :

« Charles Quint (...) était un monarque autoritaire (...) Mais il existait en Castille une tradition des libertés. Alors que, dans l'Europe médiévale, le paysan était un serf, il était au contraire, dans une partie de la Castille, libre et propriétaire de la terre, qu'il devait défendre sur la frontière musulmane<sup>923</sup>. »

D'autres figures collectives et médianes connaissent un traitement comparable, comme par exemple les aventuriers qui partirent à la conquête de l'Amérique<sup>924</sup> : les auteurs soulignent le rôle des petits et des sans grade dans cette aventure collective.

---

<sup>921</sup> *Ibidem*, p. 199

<sup>922</sup> M. González Jiménez, « ¿ Re-conquista ? Un estado de la cuestión », in E. Benito Ruano (dir.), *Tópicos y realidades de la Edad Media*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2000, pp. 155-178, p. 177

<sup>923</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 42

<sup>924</sup> *Ibidem*, p. 49



Il est paradoxal de constater que ces modèles masculins massifiés, vulgarisés et démocratisés deviennent paradoxalement plus accessibles aux élèves au moment même où décline l'injonction qui leur est adressée de prendre modèle sur les héros du passé.

### III. La constante critique du bourgeois et des valeurs matérialistes

#### ***A. Le bourgeois, exploiteur des ouvriers***

Malgré un ton général favorable à l'esprit d'entreprise et à la figure de l'entrepreneur, la critique des valeurs et des modèles masculins bourgeois demeure présente dans les manuels d'Histoire sur l'ensemble de la période étudiée. Globalement (et plus encore durant le premier franquisme) la critique de l'enrichissement capitaliste porte davantage une morale individuelle qu'un projet politique. C'est d'abord pour eux-mêmes, pour cultiver leur sens de l'ascèse, que les possédants doivent lutter contre leurs possibles avarice et matérialisme. Il s'agit moins de compassion que de mortification.

La critique de l'enrichissement est déjà présente dans les manuels républicains, même si elle constitue un phénomène moins massif et marqué qu'on ne pourrait s'y attendre *a priori*. La présence de la figure du bourgeois oppresseur de la classe ouvrière est en effet assez discrète. Même *l'Histoire anecdotique du travail* (qui exalte les luttes du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol et de l'Union Générale des Travailleurs) s'intéresse avant tout au courage de l'ouvrier en grève, et ne désigne que rarement l'adversaire. Rodolfo Llopis ne s'intéresse ainsi que très marginalement à la figure du patron ou du bourgeois. Ce dernier n'en est pas moins défini, lorsqu'il apparaît, comme un obstacle au progrès social. C'est ainsi le cas dans le chapitre sur la grande grève des fabricants d'espadrille d'Elche (1903), qui démarra à cause du refus d'un patron de se soumettre à la réglementation sur le travail en vigueur :

« Le patron ne répondit pas à cette demande. Ou plutôt, sa réponse fut le renvoi.

Le patron ne voulait pas savoir si cette demande était fondée ou pas. Ce qu'il savait c'est qu'un ouvrier osait réclamer. Et cela, il ne pouvait pas l'accepter.

Dans son usine on ne faisait pas travailler les ouvriers 'récalcitrants'. Et parce qu'il était 'récalcitrant', il le renvoya.

L'ouvrier se rendit à sa société ouvrière. (...) On déclara la grève<sup>925</sup>. »

A partir du milieu des années 1960, la montée des préoccupations sociales favorise le renforcement de la condamnation du bourgeois comme exploiteur des masses. Cette critique est beaucoup plus fréquente durant la Transition que durant la Seconde République. Il n'y a pas réellement contradiction, dans l'esprit des auteurs, entre valorisation du rôle de l'entrepreneur, voire du financier, selon des logiques wébériennes, et critique de l'exploitation des ouvriers par la bourgeoisie. Ces deux aspects sont en effet très souvent présents au sein du même manuel, voire du même chapitre. Nous verrons plus avant que le catholicisme (mais un catholicisme rénové et social) demeure un caractère central du vir hispanicus durant la Transition. La doctrine sociale de l'Église fonde une critique de l'égoïsme bourgeois. Ainsi, à la même page, le manuel *Ciencias sociales 8° EGB* (publié en 1977) reproduit le portrait de Léon XIII (« qui clarifia la position de l'Église ») et montre du doigt l'égoïsme qui conduit les bourgeois conservateurs du XIXe siècle à refuser de s'intéresser au sort de leurs frères moins chanceux :

« Surgit alors un *syndicalisme chrétien*, même si son extension fut limitée par l'indifférence, et par l'opposition de la bourgeoisie catholique elle-même.

Finalement, on posa les bases d'une doctrine sociale chrétienne<sup>926</sup>. »

Dans les manuels les plus conservateurs, cette condamnation des figures de patrons qui n'ont pas « le sens des responsabilités sociales<sup>927</sup> » peut être forte sans pour autant aboutir à la contestation de l'ordre capitaliste. Après avoir décrit les dépenses somptuaires de la bourgeoisie du XIXe siècle, les auteurs de *Historia de las civilizaciones* (publié en 1976 aux éditions Edelvives) expliquent que la doctrine sociale de l'Église « délimite bien les devoirs des maîtres et des ouvriers ; et elle rappelle aux riches qu'il faut 'distinguer entre la juste possession de l'argent et l'usage de ce même argent'<sup>928</sup>. » Ils condamnent en conséquence les abus dans l'exercice du pouvoir que l'argent confère (comme par exemple l'exploitation des femmes et des enfants « dans des conditions inhumaines » au XIXe siècle) mais ne se prononcent pas pour une répartition plus égalitaire des richesses :

---

<sup>925</sup> A Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] pp. 279-280

<sup>926</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8°* [...] p. 52. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>927</sup> *Idem*

<sup>928</sup> *Ibidem*, p. 53

« Aux côtés des classes bourgeoise et courtisane, qui vivent dans le luxe et la magnificence, apparait la classe prolétarienne, qui manque de moyens économiques et dont les membres se voient contraints à travailler dans de dures conditions. La haute société ne cède pas ses biens en faveur des nécessiteux, étant donné qu'ils auraient été insuffisants pour couvrir les nécessités de toute une population<sup>929</sup>. »

A partir des années 1960, les préoccupations sociales conduisent néanmoins certains auteurs à questionner la société capitaliste. Les rédacteurs du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, publié en 1977 par exemple, sont à la recherche d'une spiritualité renouvelée. Le lecteur les sent prêts à se laisser séduire par un nouveau modèle d'homme - porteur d'une contestation de l'ordre bourgeois - qui apparait alors. Il peut apparaître étonnamment éloigné des modèles masculins présents jusqu'alors, à moins qu'on ne le considère comme une nouvelle déclinaison de certains modèles spirituels et pacifistes : il s'agit du hippie. Les auteurs lui reconnaissent une dignité spirituelle. Ils rejettent d'abord la société de consommation bourgeoise, venue des Etats-Unis, et son confort. Elle relèverait de « l'idéologie de l'opulence » et est jugée trop mécanique et trop peu spirituelle :

« L'homme moderne a été réduit en esclavage par la technique. Il s'est transformé en homme-machine. Un déséquilibre aux tragiques conséquences en est né. (...) On dirait que l'homme a été dépouillé de l'esprit, sa part la plus noble. Une inversion des valeurs s'est produite<sup>930</sup>. »

Dans un second temps, dans un chapitre intitulé « La contestation des jeunes », les mêmes auteurs font preuve d'une grande bienveillance envers les jeunes hippies. C'est une photo d'un groupe d'entre eux qui illustre le chapitre. Ils sont définis par « le dégoût face à une vie commode, de grand bien-être, de la classe multimillionnaire, et une insatisfaction face à l'existence<sup>931</sup> ». Ils apparaissent comme des modèles alternatifs. La seule limite semble être pour les auteurs de ne pas donner prise à l'idéologie communiste, en montrant qu'elle n'offre pas de vraie réponse à cette recherche de sens : « La jeunesse est insatisfaite non seulement dans les pays occidentaux, mais aussi dans les États socialistes<sup>932</sup>. »

---

<sup>929</sup> *Ibidem*, p. 229

<sup>930</sup> L. Lobo Manzano, J. M. Rodríguez Gordillo, A. M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 394

<sup>931</sup> *Ibidem* [...] p. 394

<sup>932</sup> *Idem*

On peut trouver, sur la fin de la période étudiée, de rares lectures très critiques et au caractère plus systématique (car d'inspiration marxisante) de la figure du bourgeois et de son rôle dans l'histoire. Ce développement de la critique marxisante du bourgeois « exploitateur » aboutit par exemple à l'une des seules remises en cause, sur l'ensemble du corpus, de la société grecque et de ses acteurs. Dans le manuel *Occidente*, publié en 1976 aux éditions Vicens Vives, les Grecs qui hellénisèrent une partie de l'Orient ne sont plus les promoteurs du modèle de l'homme complet, mais des capitalistes impérialistes. Leur arrivée n'entraîna pas le développement culturel du Proche-Orient, mais aboutit au maintien des modes de domination :

« Les gens les plus pauvres demeurèrent, comme avant, soumis à un rude travail et à une exploitation qui avaient des racines très anciennes et dont les bénéficiaires, dans cette nouvelle situation, étaient les anciens groupes dominants et les Grecs nouvellement arrivés<sup>933</sup>. »

Le manuel *Ciencias Sociales 7º*, publié en 1981, fait partie des manuels qui critiquent le plus fortement le bourgeois capitaliste. On relève, dans le chapitre sur la Renaissance italienne, la volonté de prendre le contre-pied de l'admiration pour les bourgeois Florentins, qui était, comme nous l'avons vu, devenue un *topos*. L'auteur prend ainsi la défense de Savonarole, défenseur du petit peuple. Il se serait heurté au poids de l'Eglise et au mur de l'argent : son échec s'expliquerait par la menace, adressée par le Pape aux Florentins, d'une excommunication collective, ainsi que par les craintes des marchands de la conséquente « ruine de leur commerce ». Ces derniers sont ici avant tout des exploitateurs, responsables de la misère populaire :

« Au milieu du XVe siècle, quelque deux-cents propriétaires de Florence employaient mille travailleurs. Ils fixaient les prix et les salaires ; afin d'abaisser les salaires, ils faisaient venir d'ailleurs des travailleurs qu'ils payaient moins, qu'ils hébergeaient à l'écart des autres. En conséquence de ce procédé, le chômage augmenta de toutes parts, et il arriva un moment où il y avait 22 000 mendiants<sup>934</sup>. »

Ce sont surtout les banquiers qui perdent ici leur aura. Ils ne sont plus décrits en méritants hommes d'affaire et en admirables mécènes, mais en usuriers. Leur enrichissement facile et

---

<sup>933</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas* [...] p. 59

<sup>934</sup> J. Prats, J. Emilio Castelló, M. Camino García, I. Izuzquiza, M. Antonia Loste, *Ciencias Sociales 7º* [...] p. 182

sans risque est immoral et sans doute peu viril si l'on prend en compte la nature de certaines des dépenses raffinées qu'il permet, constituées de tissus et de bijoux :

« Toutes les banques touchaient des intérêts en échange des prêts. Les Florentins disaient qu'un taux d'intérêt à 25% était inexistant, qu'un taux à 50% était une perte de temps et que c'est à partir de 100% qu'il devenait intéressant de prêter (...) Grâce aux banques, quelques hommes s'enrichirent suffisamment pour acheter des palais, des tableaux, des statues, des bijoux et des tissus d'or et d'argent. »

Un exercice est ensuite proposé, qui semble un peu caricatural pour des élèves d'une classe de 7° de EGB (classe correspondant alors à une classe française de Cinquième) : « Imagine que tu es un banquier florentin et que tu imposes un intérêt de 100% à quelqu'un qui te demande 100 000 Florins. Calcule ton bénéfice<sup>935</sup>. »

## ***B. Le franquisme: Une condamnation traditionaliste et précapitaliste du bourgeois***

### **1. Le rejet des valeurs matérielles**

L'ère franquiste, et notamment ses vingt premières années, constituent un coup d'arrêt pour l'affirmation du modèle de l'homme bourgeois. Il est la victime directe de la ré-essentialisation guerrière de la nature masculine qui survient après 1939. Le supplément de virilité qui échoit alors au guerrier semble être puisé directement dans la virilité du marchand et du financier.

Ce refus de la virilité bourgeoise dans les manuels trouve d'abord son origine dans les conceptions profondes des dignitaires du franquisme, à commencer par Francisco Franco lui-même. Le scénario de *Raza* construit en effet la virilité du héros en opposition notamment à la défaillance de bourgeois qui n'ont pas en eux les mêmes ressources d'honneur. Il témoigne par là du mépris des Officiers (notamment, les Officiers africanistes) pour des hommes qui sont étrangers à leur mystique du sacrifice (dont ils ne comprennent pas la grandeur).

Dans le film *Raza*, le bourgeois est toujours suspect de vouloir brader la grandeur de l'Espagne. Il s'incarne notamment dans deux personnages masculins. Pedro, le mauvais fils,

---

<sup>935</sup> *Ibidem*, p. 183

est le premier d'entre eux : il se rattache dès sa plus jeune enfance à la bourgeoisie par son intérêt pour les richesses matérielles plutôt que pour l'honneur militaire : il demande au père Churruca, lors de la scène fondatrice du film, si leur ancêtre mythique, le Capitaine Churruca était riche, ce qui lui attire une réponse tranchante : « ce n'est pas cela qui compte<sup>936</sup> » ; il refusera par la suite de se consacrer à la carrière des armes lui préférant celle d'avocat. La seconde incarnation du bourgeois est beaucoup plus nette. Il s'agit de l'oncle (et père putatif) de Luis Echevarría, l'ami de la famille qui épousera la sœur du héros. Il n'a d'autre fonction dans le film que de constituer un contre-modèle bourgeois. Son unique apparition le met notamment en scène s'opposant, dans un débat de valeurs, à la mère du héros. Visiblement très à l'aise économiquement, il explique à cette dernière qu'il est heureux d'avoir pu offrir à Luis 12 000 Pésètes de rentes pour son mariage, car avec sa seule solde d'officier « il n'aurait même pas de quoi se payer des cigarettes », et ne pourrait pas offrir à son épouse « un flacon de parfum ». On assiste alors à l'affrontement entre deux éthiques antinomiques :

« **LA MÈRE.** \_ Les militaires n'ont pas de situation, mais ils obtiennent d'autres satisfactions intimes (l'oncle la regarde avec étonnement) : celles que produisent le devoir accompli et le service de la patrie.

**L'ONCLE.** \_ Ça, ce sont les belles phrases, Madame, par lesquelles on excuse sa fainéantise. Celui qui ne crée pas et ne multiplie pas ... ne sert pas à grand-chose ; juste à augmenter nos impôts...

**LA MÈRE.** \_ Vous vivez, Monsieur, dans un autre monde, si éloigné d'eux... ; de nous... Il vous échoit de vivre des temps bourgeois. Si un jour la patrie devait se trouver menacée, tout serait menacé ; y compris tout ce qui vous appartient<sup>937</sup>. »

Les deux bourgeois (le fils égaré et l'oncle Echevarría) s'entendent d'ailleurs fort bien entre eux : on comprend qu'ils appartiennent à la même loge franc-maçonne, et ils moquent les militaires de la famille Churruca, qu'ils surnomment entre eux « les hommes des cavernes<sup>938</sup> ».

Le matérialisme bourgeois contredit la nature profonde de l'Espagne. Il est né dans les pays anglo-saxons avant de tenter de contaminer l'Espagne<sup>939</sup>. Cette dernière est cependant

---

<sup>936</sup> J.M. Sáenz de Heredia, *Raza*, minute 13''00

<sup>937</sup> J.M. Sáenz de Heredia, *Raza*, minutes 28 et 29

<sup>938</sup> *Ibidem*, minute 30''00

<sup>939</sup> E. Viana, *iMuchacha !* [...] p. 157

largement immunisée contre ce matérialisme par la profondeur de sa foi catholique. On peut trouver un condensé de cette pensée antimatérialiste dans un ouvrage de Formation de l'Esprit National. Parce qu'il n'est pas lié à la même tradition de mesure et d'objectivité du discours que les manuels d'Histoire, il énonce, sur un ton quasiment caricatural, les reproches que l'école franquiste peut adresser au monde moderne et mercantile et aux « banquiers et commerçants » qui le portent :

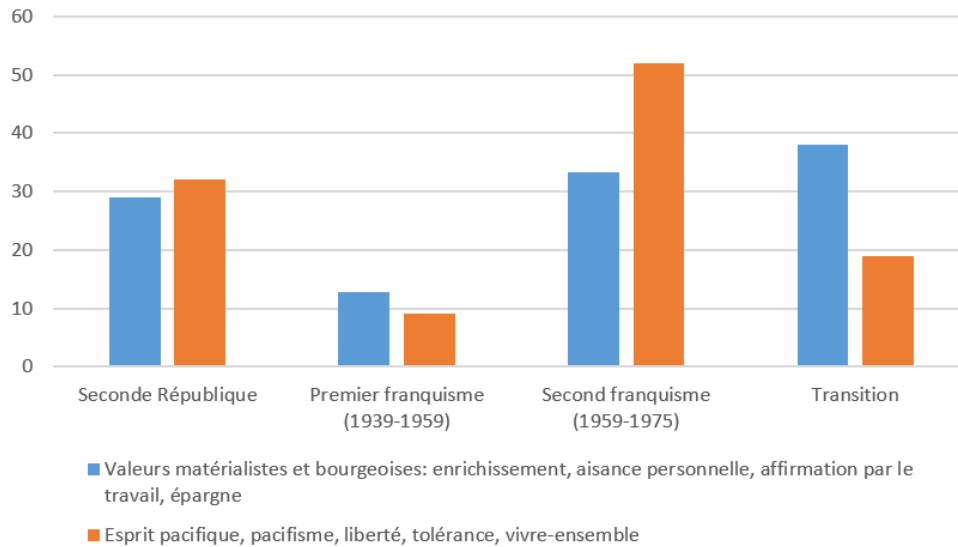
« Notre race a toujours été désintéressée et altruiste, alors que d'autres ont prouvé une inclination et une aptitude particulières pour l'exploitation des richesses. C'est pour cette raison que la civilisation moderne, fondée principalement sur le capital et l'appétit pour le luxe, n'a pas pris racine profondément dans la vie de l'Espagne. Alors que d'autres peuples ont totalement fusionné avec les avancées de la technique moderne, son désir de confort, son esprit matérialiste et mercantile, l'Espagne les a refusés, parce que son être profond est tourné vers l'idéal religieux (...) Dans d'autres pays, le banquier et le négociant, dont l'existence est orientée vers le lucre, sont le type d'homme habituel. Au contraire, le type espagnol par excellence est celui de l'homme d'honneur<sup>940</sup> accompli, croyant, courtois et vaillant, qui consacre toute son énergie à la défense des malheureux et au triomphe de la vérité et de la spiritualité<sup>941</sup>. »

Les manuels du premier franquisme se situent parfois sur cette même ligne. On constate, dans les années 1940 et 1950, une nette diminution de la présence des valeurs masculines bourgeoises et matérialistes. L'étude statistique des qualités (adjectifs et des adverbes) attribuées aux personnages masculins dans les chapitres qui portent sur le Moyen-Âge montre que les auteurs se préoccupent alors beaucoup moins de l'enrichissement, de l'affirmation par le travail, de l'épargne, et de la réussite professionnelle, de leurs personnages historiques. Dans les manuels publiés durant les années 1940 et 1950, les valeurs matérialistes et bourgeoises sont ainsi 2,3 fois moins souvent fréquentes que dans les manuels publiés durant la Seconde République. Il est intéressant de constater qu'un certain parallèle peut d'ailleurs être fait entre l'évolution dans les manuels de ces valeurs bourgeoises, et des valeurs pacifiques :

---

<sup>940</sup> Nous traduisons ici, par « homme d'honneur », le terme « caballero ».

<sup>941</sup> A. Maílló, *Patria*, Zaragoza, ed Hijo de Ricardo Gonzalez, 1944, p. 46



**Figure XXVIII. Valeurs bourgeoises et valeurs pacifistes attribuées aux personnages masculins dans les chapitres qui portent sur le Moyen-âge (pour cent manuels)**

La condamnation des valeurs du bourgeois enrichi, n'est en conséquence pas rare dans les manuels du premier franquisme. Elle y est même plus fréquente que dans les manuels publiés durant la Seconde République. Si elle ne peut évidemment pas s'accompagner d'une contestation affichée de l'ordre capitaliste, qui rappellerait trop l'idéologie du Front Populaire, elle trouve alors des voies d'expression en cohérence avec les idéologies qui cohabitent au sein du franquisme des années 1940 et 1950. Il peut s'agir de la pensée traditionaliste ou de ce qui, du fascisme, arrive à prendre pied en Espagne. Le poids de la morale individuelle s'alourdit au détriment de la critique sociale, qui disparaît totalement. Il convient d'abord de souligner que la critique du bourgeois comme exploiteur égoïste des classes populaires ne disparaît pas totalement avec le franquisme. Le plus souvent cette condamnation relève d'un catholicisme social qui prend alors des aspects très paternalistes. Ce positionnement moral est surtout présent, durant les années 1940, dans les manuels rédigés par A. Serrano de Haro, qui connurent une très grande diffusion. Les conceptions paternalistes de cet Inspecteur de l'Enseignement Primaire qui revendique la nature « démocrate-chrétienne<sup>942</sup> » de l'Espagne et du franquisme, le conduisent à renvoyer régulièrement dos à dos « les excès » de la Seconde République, et l'égoïsme des classes aisées. Pour lui, la Guerre Civile s'explique aussi par le fait que les « caciques » et grands propriétaires du Sud de l'Espagne « ne surent pas se sacrifier pour la juste satisfaction des

<sup>942</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 99



travailleurs<sup>943</sup> ». Il parle de la nécessité de « contenir la tyrannie des riches et le désespoir des pauvres<sup>944</sup>. »

Certains manuels très marqués idéologiquement peuvent parfois proposer dans les années 1940 des éléments fascisants de dénonciation d'un esprit bourgeois jugé amollissant. Nous avons vu que Charles III est, pour les auteurs les plus libéraux, une figure de roi bourgeois et modernisateur. Il constitue au contraire pour J.M. Pemán, en 1939, l'incarnation de cet esprit de compromis et de capitulation qui caractériserait la bourgeoisie et la conduirait à accepter l'esprit du temps et la modernité, faisant ainsi le lit de la Révolution. La description qui nous en est livrée semble désigner directement les figures bourgeoises libérales qui (comme G. Marañón lui-même par exemple) avaient soutenu la naissance de la Seconde République en 1931 :

« Ce roi, nous allons le voir, fut un funeste auxiliaire de la Révolution politique, à laquelle il fournit tout type de facilités et d'appuis. Il est important de le souligner, pour que l'on voit bien que les révolutions, avant de s'afficher comme telles, démarrent en général discrètement, protégées par des bourgeois naïfs, simples et parfois même dévots, qui parce qu'ils croient que 'ce sont les temps modernes qui l'exigent' (...) finissent par transiger avec les nouveautés les plus destructrices<sup>945</sup>. »

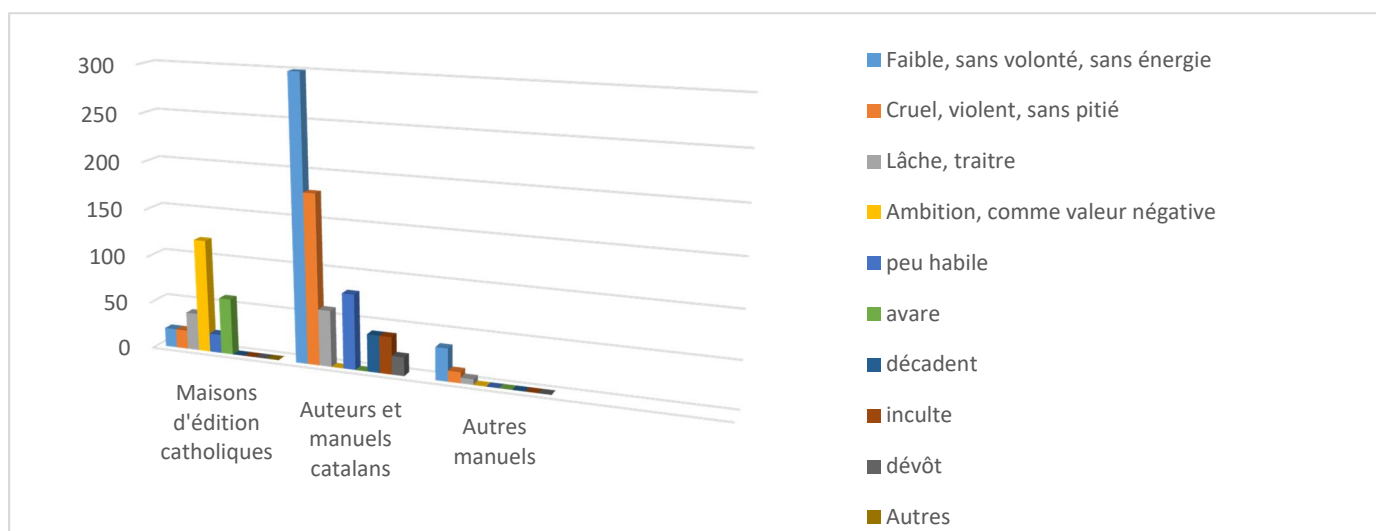
La critique de la bourgeoisie est bien davantage présente dans les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles. L'étude statistique des défauts attribués entre 1959 et 1975 aux personnages masculins présents dans les manuels montre que c'est essentiellement dans ces derniers que l'on trouve mention de l'ambition comme défaut. Pour être plus précis, il n'est que dans leurs pages que l'on trouve des personnages « avarés », « intrigants », ou encore « ambitieux ». La seule exception pourrait être constituée par certains manuels catalans qui eux aussi parlent de « l'ambition » de certains personnages ; mais il s'agit alors d'une qualité positive...

---

<sup>943</sup> *Ibidem* [...] p. 254

<sup>944</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...]

<sup>945</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España segundo grado* [...] p. 207



**Figure XXIX. Qualités négatives associés à des personnages masculins dans les chapitres sur le Moyen-Âge, (adjectifs et adverbes, pour cent manuels) durant le second franquisme (1959-1975)**

Nota : le plus grand nombre de qualités attribuées par les manuels catalans est largement lié à volume (nombre de pages) beaucoup plus important sur cette période. Le nombre relativement important de qualités attribuées par les manuels confessionnels est lié à leur caractère moralisateur.

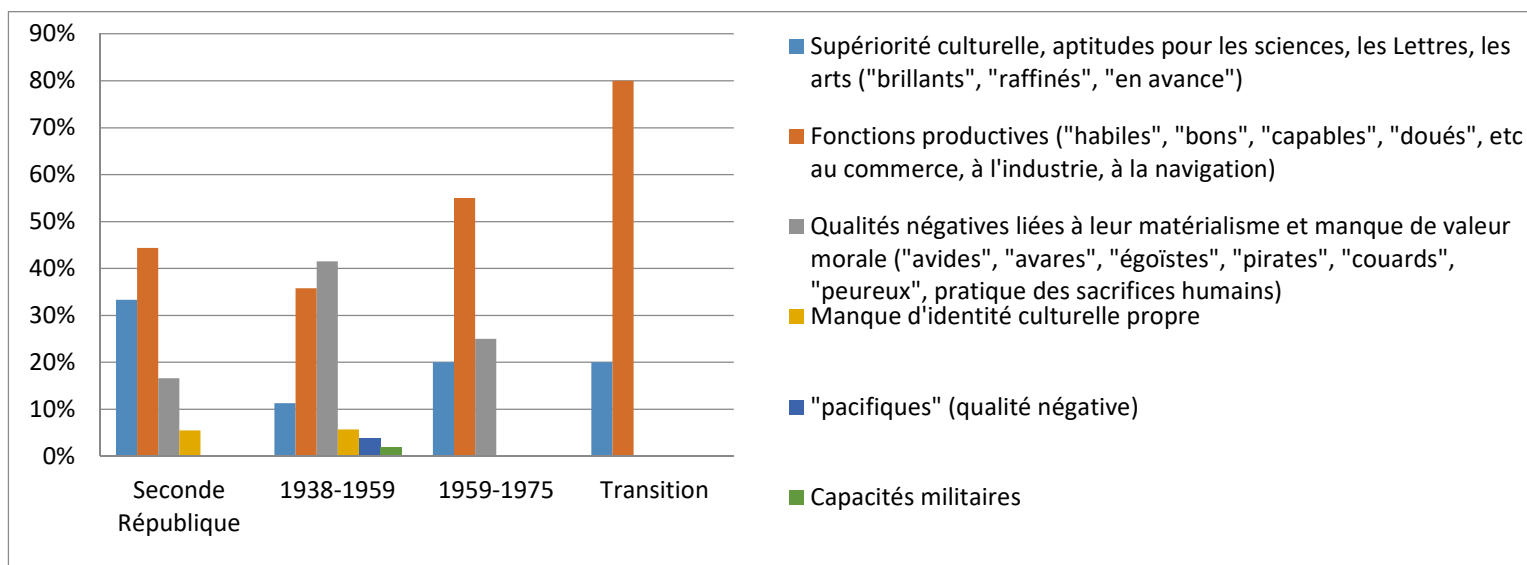
Inversement, les qualités positives associées aux valeurs bourgeoises ou matérielles (enrichissement, réussite matérielle, opulence et luxe, épargne) sont en moyenne huit fois plus présentes dans les manuels catalans que dans les manuels confessionnels : on en trouve 160 mentions pour cent manuels en moyenne dans les manuels catalans, contre 20 mentions en moyenne pour cent manuels publiés par les maisons d'édition confessionnelles.

Ce n'est pas la richesse en elle-même (une donnée économique) qui pose problème aux auteurs traditionalistes, mais l'attachement à sa possession (une donnée morale). Le manuel très réactionnaire *Historia universal y de España*, publié aux éditions SM (Santa María) en 1965 en est un bon exemple. On y trouve, très classiquement, une condamnation de l'avarice et de la volonté d'enrichissement. Les auteurs font aussi l'éloge de l'absence d'ambition, du goût pour l'austérité et la pauvreté, du Cardinal Cisneros : il « portait toujours l'habit de franciscain et dormait dans un lit dur et sans draps, il jeûnait (...) son humilité et son abnégation étaient telles qu'il vivait plus comme un anachorète que comme un prince de l'Église. Quand la reine obtint du Pape qu'il le nomme Archevêque, il fuit la cour en disant : 'seule une femme a pu avoir une idée aussi folle'. » On peut lire plus avant que le même Cisneros « fut l'ecclésiastique le plus riche de toute la chrétienté. Seul le Souverain pontife

le dépassait. » Mais cette richesse n'est pas critiquable dans la mesure où « il n'éprouvait aucun attachement pour les immenses richesses dont il disposait<sup>946</sup>. »

## 2. Le Phénicien, incarnation dévirilisée du commerçant oriental

Ce refus du modèle de « l'homme capitaliste » selon des logiques précapitalistes peut être mesuré aussi grâce à l'étude du traitement que les auteurs accordent aux marchands Phéniciens qui fréquentaient les côtes espagnoles durant l'Antiquité.



**Figure XXX. Proportion des qualités et fonctions attribuées aux Phéniciens (adjectifs, adverbes, et noms), en pourcentage du total des qualités attribuées**

Ces données mettent d'abord en évidence l'importance des qualités de ce *vir economicus* phénicien sur toute la période étudiée et (très logiquement) plus encore à partir de la fin des années 1960. Il constitue, globalement une incarnation positive du marchand. Il est admiré pour son aptitude au négoce : on peut lire en 1931 que « aucun peuple de l'Antiquité n'a égalé le génie mercantile des Phéniciens<sup>947</sup> ». Ses fonctions de commerçants et de voyageur le rendent plus susceptible de s'ouvrir à la culture. Il fut le premier à avoir mis en contact les rudes Ibères en contact avec les raffinements de la civilisation. La *Nueva enciclopedia escolar* 2° grado lui consacre, en 1932 comme en 1943, le même paragraphe qui s'intitule « Les Phéniciens représentaient la civilisation » :

« Face à la barbarie des Celtibères, les Phéniciens représentaient la civilisation. Ils avaient été en contact avec les Égyptiens et avec les peuples de l'Orient, et ils

<sup>946</sup> J.J Arenaza Lasagabaster [...] p. 161

<sup>947</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, tome I [...] p. 81

apportaient aux peuples arriérés d'Europe les connaissances premières du savoir humain<sup>948</sup>. »

Le portrait que les manuels nous proposent des Phéniciens se modifie parfois après 1939. Dans les manuels publiés dans les années 1940 et 1950 en effet, on voit se développer des éléments d'un discours qui était jusque-là plutôt rare, qui consiste à faire du Phénicien l'incarnation du marchand avide et sans scrupule.

Leur fonction de négociant est parfois associée à une absence de profondeur culturelle et à leur sémitisme. Les phéniciens sont alors considérés comme un peuple « cosmopolite », auquel leur âme « dominée par la soif de l'or<sup>949</sup> » a conféré un génie pratique et commercial, tourné uniquement vers les calculs et les pensées concrètes et dépourvu de capacité créative. J. R. Castro explique ainsi en 1941 que « la civilisation phénicienne se caractérise par son manque d'originalité. Il manquait aux Phéniciens une civilisation qui leur fût propre ; leur rôle se limita à la propagation de la culture des autres peuples<sup>950</sup>. »

Après 1939, leur nature fondamentalement commerçante (qui les conduit à abuser de l'innocence d'un peuple espagnol encore enfant) fait d'eux des individus peu dignes de respect :

« Le peuple phénicien était cupide et avare, à un tel point que tout lui semblait licite afin de réaliser des bénéfices. Les Celtibères ignoraient la valeur de l'argent et de l'étain, et ils cédaient à ces marchands de grandes quantités de ces métaux en échange de bibelots de mauvais goût et autres objets de faible valeur<sup>951</sup>. »

Ils sont alors assez fréquemment définis comme « rapaces », « rusés et hypocrites », « cupides », etc. Les auteurs de manuels se livrent en fait à une réinterprétation des stéréotypes que les Grecs de l'Antiquité utilisaient pour disqualifier ce peuple voisin et rival<sup>952</sup>.

Ces caractéristiques peuvent éloigner les négociants et « industriels » (ainsi qu'ils sont parfois décrits) phéniciens de l'idéal viril. Ainsi peut-on lire dans *Nociones de historia universal* une dénégation à ces « tribus de race sémite » de tout courage :

---

<sup>948</sup> F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar 2° grado* [...] p. 405, et Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2° grado* [...] p. 438

<sup>949</sup> F. Arranz Velarde, *La edad antigua* [...], p. 30

<sup>950</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia, 4° curso de bachillerato* [...], p. 154

<sup>951</sup> J. Dalmáu Carles, *Enciclopedia ciclico pedagógica grado medio* [...]1943, p. 329

<sup>952</sup> S. Moscati, « L'image des Phéniciens dans le monde antique », S. Moscati (dir), *Les Phéniciens*, Paris, Stock, 1997, pp. 628-644

« Les phéniciens étaient sordides, égoïstes et couards. Ils achetaient pour de l'argent aux peuples les plus forts la faveur de n'être pas attaqués, et, sans rougir, ils préféraient se voir obligés à payer des tribus plutôt que d'avoir à se défendre d'injustes agressions<sup>953</sup>. »

### **3. L'absence de critique fascisante de "l'esprit bourgeois"**

Nous avons déjà vu que les Inspecteurs Maíllo et Onieva revendiquent dans leurs ouvrages théoriques la naissance de « nouvelles élites<sup>954</sup> ». Mais de même que nous avons pu constater la faiblesse, dans les manuels, des éléments qui relèvent d'un modèle de « l'homme fasciste », la critique fasciste du bourgeois amolli en est-elle presque totalement absente ; y compris dans les ouvrages des phalangistes A. Bermejo de la Rica et D. Ramos Pérez.

Il n'est guère que les deux manuels rédigés par J. M. Pemán pour décrier l'esprit bourgeois et son manque de combativité virile à travers par exemple « le gouvernement de Charles IV et de Godoy [qui] était de type 'bourgeois', craintif et timide<sup>955</sup>. » Ni la critique fascisante, ni les autres critiques de l'homme bourgeois, ne sont donc en mesure de remettre en cause profondément cette affirmation de l'homme bourgeois. Il peut ainsi, dans sa lutte pour l'hégémonie, s'imposer face aux modèles rivaux.

---

<sup>953</sup> J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal* [...] 1944, p. 32

<sup>954</sup> Voir notamment : A. Maíllo, *Educación y revolución* [...] p103

<sup>955</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado*, Santander, Aldus, 1939, p214

# Deuxième chapitre. L'homme bourgeois, en lutte contre les autres modèles masculins

L'homme bourgeois et éduqué est, dans son affirmation, en lutte contre les autres catégories sociales et les valeurs qui leur sont propres. Il fait de l'hidalgo (qui est pourtant, après 1939, porté par le discours des vainqueurs) un homme du passé, porteur d'un ordre jugé socialement inégalitaire et économiquement inefficace. Il s'affirme également face à un petit peuple, dont les misères, l'absence de culture (du moins est-ce ainsi que son très faible niveau de scolarisation est perçu par les enseignants qui rédigent les manuels), mais aussi la puissance, les colères et le caractère imprévisible, entraînent un sentiment mêlé de compassion, d'admiration, en même temps que de rejet voire de mépris. J. Francisco Fuentes, lorsqu'il étudie *Le peuple et les élites dans l'Espagne contemporaine*, note qu'à l'époque des Lumières déjà, « la satire sociale qu'émettent les intellectuels et les artistes est dirigée essentiellement contre les deux sections extrêmes de la société d'Ancien Régime : l'aristocratie et les classes populaires. Il existe, entre elles un espace intermédiaire que les élites éclairées considèrent favorable au déploiement d'un discours réformiste et modernisateur<sup>956</sup>. » Ce que les manuels d'Histoire nous donnent à voir ici, s'intègre donc dans la victoire, au XXe siècle, de l'affirmation d'une modernité de classe qui a débuté au XVIIIe siècle.

## I. Résistance et défaite de l'hidalgo

### ***A. L'hidalgo dans les manuels républicains : une virilité dépassée***

Les manuels de la Seconde République relèguent l'hidalgo dans un passé révolu.

Il est attaqué pour son inutilité sociale, tant dans les chapitres sur le XVIIe siècle que lorsque les auteurs s'en prennent à la figure contemporaine du « *señorito* ». Ce terme (que l'on pourrait traduire par « héritier », mais aussi par « fils à papa ») est dans la langue espagnole

---

<sup>956</sup> J.F. Fuentes, « Pueblo y élites en la España contemporánea, 1808-1839 (reflexiones sobre un desencuentro) », *Historia contemporánea* n°8, 1992, pp. 15-34, p. 16

connoté très négativement. Il renvoie souvent à des propriétaires terriens, héritiers de privilèges d'origine préindustrielle même s'il convient de souligner, avec N. Aresti, que ce type de catégorisation sociale « représentait souvent une réalité plus symbolique que sociale<sup>957</sup> ». Pour les auteurs de manuels républicains, l'aristocrate est obsolète. Il est également peu viril.

Le docteur Marañón apporte sa contribution à cette opinion. Nous avons pu voir comment le modèle de virilité bourgeoise qu'il construit rejette la pratique du sport. Il associe également la pratique sportive intense à la condition aristocratique, qui seule peut conférer le temps nécessaire à l'entraînement. L'aristocrate, alors facilement suspecté d'avilissement et de dégénération par l'opinion<sup>958</sup>, trouverait dans le sport une compensation à son improductivité :

« Le pur sportif a été libéré de la nécessité créatrice du travail, et s'il se livre à cette action stérile [le sport], c'est d'abord pour ne pas dégénérer physiquement et ensuite pour ne pas être éliminé de la lutte sexuelle<sup>959</sup>. »

Les auteurs républicains excluent l'hidalgo du monde moderne, moins en tant que survivance d'une société d'ancien régime inégalitaire que comme symbole du retard national. Il ne participe pas du dynamisme économique. Il n'est pas doté de la virilité du producteur. Des représentations très partagées avant 1939 font de l'esprit aristocratique un obstacle à la régénération de l'Espagne. Le *Resumen de Historia de España* associe en 1936 esprit hidalgo, refus du travail, oisiveté et relâchement des mœurs. Il dénonce, dans un chapitre sur le XVII<sup>e</sup> siècle, « l'orgueil vain des hidalgos espagnols, qui leur faisait envisager tout métier manuel, toute industrie ou commerce, et en général tout travail, comme quelque chose d'indigne pour eux. Les mœurs (...) se détériorèrent rapidement ; on vendait les emplois publics, et l'hidalgo affamé qui dissimule sa misère derrière son orgueil, devint le type représentatif de ces Espagnols<sup>960</sup>. » Les auteurs dénoncent l'éthique de l'honneur, du nom, et du titre, qui s'oppose à celle de l'efficacité économique et de la réussite, ou moquent la recherche de l'emploi plus honorifique que productif qui caractérisait les sociétés

---

<sup>957</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 » [...] §3

<sup>958</sup> R. Cleminson, F. Vázquez García, *Los invisibles, una historia de la homosexualidad masculina en España* [...] p. 184

<sup>959</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la vida sexual* [...] p. 67

<sup>960</sup> Anonyme, *Resumen de historia de España* [...] p. 28

précapitalistes<sup>961</sup>. L'hidalgo, parce qu'il n'est pas réellement un homme actif, est donc frappé d'effémination.

Les manuels font de ces décadents héritiers des familles aristocratiques un symbole de la défunte monarchie. F. José de Larra parle en 1933 des « *señoritos* parasites<sup>962</sup> », qui n'ont pas conscience de la force du peuple. Il les associe à la restauration monarchique d'Alphonse XII :

« La réaction alphonsine entraîna la naissance d'un type qui eut en Espagne de terribles conséquences : le *señorito* prétentieux, avec son tripot préféré, son restaurant préféré, ses arènes de corrida préférées. Il apporta avec lui la débauche, la volonté de fuir l'air pur et l'exercice, et le confinement de la jeunesse dans des locaux fermés, avec son indispensable corollaire de fanfaronnades et de donjuanisme<sup>963</sup>. »

Cette mention de la corrida est la seule de l'ensemble des manuels qui composent le corpus. Elle est foncièrement négative, la corrida étant souvent associée par les milieux modernisateurs, depuis la fin du XIXe siècle, à une masculinité arriérée<sup>964</sup>, à la fois cruelle et irréfléchie<sup>965</sup>, obstacle à la modernisation du pays<sup>966</sup>. Relevons que si le *señorito* dévirilisé que le Docteur Marañón associait au sportif ne fait ici au contraire pas de sport, il n'en demeure pas moins un contre-modèle...

## ***B. Le franquisme, chant du cygne de l'hidalgo chevaleresque***

### **1. L'hidalgo, modèle masculin du premier franquisme ?**

Le soulèvement qui aboutit à l'établissement du régime franquiste se fait au nom du retour à "l'Espagne éternelle". C'est donc fort logiquement qu'il promet un homme lui aussi

---

<sup>961</sup> F. José de Larra [...] p. 190

<sup>962</sup> *Ibidem*, p. 232. La virilité du torero est alors parfois explicitement remplacée par celle du Footballeur: J. Uría, "Iconos de masculinidad. Los años veinte y los ases del fútbol español", in M. Nash, *Feminidades y masculinidades* [...] pp. 161-187, p. 182

<sup>963</sup> *Ibidem*, p. 218

<sup>964</sup> N. Aresti, *Masculinidades en tela de juicio, hombres y género en el primer tercio del siglo XX* [...] p. 166

<sup>965</sup> N. Aresti, « A la nación por la masculinidad » [...] pp. 60-61

<sup>966</sup> J.I. Codina Segovia, *El pensamiento antitaurino en España, de la ilustración del XVIII hasta la actualidad*, thèse doctorale dirigée par S. Serra Busquets, Universitat de les Illes Balears, 2018



éternel. Ses valeurs doivent largement s'inspirer de celles des hidalgos des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, qui sont censés avoir été à l'origine de la grandeur passée de l'Espagne. C'est de ce retour que nous étudions ici l'échec dans l'Histoire scolaire.

L'hidalgo est pour Franco une référence masculine essentielle. Il connaissait lui-même parfaitement ses quartiers de noblesse. Le nom d'auteur qu'il s'est choisi pour signer le film *Raza* (de Andrade) est d'ailleurs un nom noble et (au moins localement) prestigieux, qui fait partie de son arbre généalogique<sup>967</sup>. Si le film construit le rejet du bourgeois libéral, comme nous l'avons vu, c'est afin de mettre en valeur la noblesse guerrière des Churruca. Ce que narre le film, c'est aussi l'histoire de la transmission et de la survie d'un patronyme hidalgo et de l'honneur qui lui est associé. La première phrase du prologue du « scénario » du film explique au lecteur qu'il va « vivre (...) des épisodes inédits de la croisade espagnole, présidés par la noblesse et la spiritualité de notre race. Une famille hidalgo est au centre de cette œuvre (...) Des sacrifices sublimes, des faits héroïques, des marques de générosité et des actes d'une grande noblesse vont défiler devant vos yeux<sup>968</sup>. »

Pour Franco, les qualités de la lignée des Churruca sont tellement fortes qu'elles surpassent même la division sexuée : Isabelle Churruca, la sœur du héros José, sait tout au long du film se montrer digne de ses ancêtres. Elle fait contraste avec son époux Luis Echevarría, issu de la bourgeoisie libérale, et à ce titre moins conscient de son devoir envers la patrie et peu viril. C'est à elle qu'il revient de lui rappeler où se trouve son devoir - en l'envoyant mourir au combat dans le scénario original de Franco.

Ce retour de l'hidalgo, que des penseurs réactionnaires de premier plan comme Ramiro de Maeztu appellent de leurs vœux<sup>969</sup>, n'est pas forcément souhaité par tous les secteurs idéologiques qui constituent le franquisme. Au sein des institutions scolaires notamment, il est difficilement compatible avec l'orientation socialement révolutionnaire d'une partie du phalangisme originel. Cela apparaît clairement à la lecture de *Educación y Revolución*, publié en 1943. L'inspecteur de l'Enseignement Primaire Maíllo y appelle de ses vœux une école espagnole plus élitiste, qui permettra l'émergence et la sélection de « minorités dirigeantes ». Il précise que « lorsque nous parlons de minorités dirigeantes, il ne s'agit pas d'une classe sociale déterminée, que l'on pourrait identifier avec l'aristocratie

---

<sup>967</sup> N. Berthier, *Le franquisme et son image. Cinéma et propagande*, Toulouse, PUM, 1998, p32

<sup>968</sup> J. de Andrade, *Raza* [...] p. 9

<sup>969</sup> A.L. Abós, *La historia que nos enseñaron* [...] pp. 27-29

traditionnelle<sup>970</sup> ». Cette nouvelle aristocratie doit en effet être tournée vers l'avenir. Nous trouvons ici un exemple de la survie, après l'élimination politique du républicanisme, de l'idée de la décadence de l'aristocratie terrienne espagnole et de son inadaptation aux enjeux de la modernité.

## 2. L'hidalgo, héros de la grandeur passée

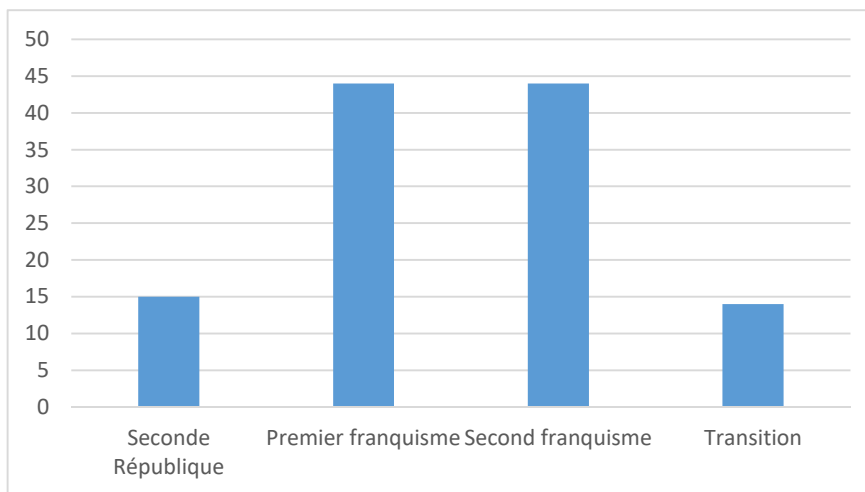
Cette admiration pour les valeurs de l'hidalgo s'est transmise depuis la tête de l'Etat en direction des rédacteurs de manuels. Les valeurs de l'hidalgo connaissent après 1939 un retour marqué dans les ouvrages (hors manuels catalans), avant de s'effacer dans les dernières années du régime.

Il est difficile de quantifier cet attachement à un honneur transmis par le sang et porté de génération en génération en même temps qu'il leur offre une distinction par une symbolique sociale (un titre, un blason, une devise) qui les oblige. Les statistiques qui portent sur les valeurs associées à certains personnages font certes apparaître la valeur de la « noblesse ». Mais ce terme est polysémique : si dans certains cas son sens recoupe effectivement la définition de « l'hidalgo », le terme est très souvent employé afin de désigner une forme de grandeur d'âme.

On peut tenter d'offrir une mesure quantitative si l'on s'intéresse au traitement par les manuels du personnage de Juan Sebastián El Cano. Ce navigateur, qui acheva le tour du monde initié par Magellan, est en effet présent dans la plupart des manuels qui abordent l'époque moderne, quelle que soit la période étudiée. Une anecdote est en revanche traitée de façon différente selon la date de publication du manuel : Charles Quint lui accorda un titre de noblesse ainsi qu'un blason, surmonté d'un globe terrestre et accompagné de la devise « *Primus circumdedisti me* » (qui est parfois traduit en Français par : « Tu es le premier à avoir fait le tour du monde »).

---

<sup>970</sup> A. Maillo, *Educación y revolución* [...] p. 104



**Figure XXXI. Mentions du blason et de la devise octroyés à El Cano par Charles Quint (pour cent manuels)**

Cette anecdote est beaucoup plus présente dans les manuels publiés durant le franquisme, y compris dans les années 1960. Il convient cependant de différencier les différents types d'auteurs de manuels : l'attribution à El Cano de son blason nobiliaire est très peu mentionnée par les auteurs catalans, et est au contraire surreprésentée dans les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles.

Après 1939, c'est l'identité même de l'Espagne qui est souvent qualifiée de « *hidalga* ». Ainsi, dans *Historia de España 2º grado*, publié en 1955 aux éditions Bruño, l'Espagne est définie comme une « nation *hidalga*, noble et glorieuse, comme en atteste sa splendide histoire<sup>971</sup> », ou comme « fidèle à ses traditions *hidalgas*<sup>972</sup> ». Dans l'un des rares manuels à faire preuve d'un culte du Généralissime (publié en 1946), un poème lui est adressé, dans lequel on peut lire :

« Francisco Franco : L'Espagne

Contemple ton courage et ta noblesse [*hidalguía*]<sup>973</sup>. »

L'hidalgo est alors défini notamment par son refus des valeurs matérielles, incompatibles avec l'importance de « l'honneur ». Il est parfois associé à la figure de Don Quichotte, dont les diverses interprétations sont éclairantes. Les analyses qui voient dans ce roman une dénonciation ironique des valeurs chevaleresques sont déjà présentes dans les manuels des années 1930<sup>974</sup>. Elles redeviennent la seule lecture possible à partir des années 1950. María

<sup>971</sup> Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955, p. 111

<sup>972</sup> *Ibidem*, p. 108

<sup>973</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 292

<sup>974</sup> Voir par exemple : A. Bermejo de la Rica, *Narraciones históricas* [...] p. 179

Comas de Montáñez explique par exemple en 1954 que « Don Quichotte, courageux, généreux, toujours noble, échoue de façon grotesque dans ses entreprises absurdes<sup>975</sup>. » Dans les années 1940 cependant, les auteurs les plus réactionnaires font de Don Quichotte une lecture au premier degré : il est un modèle positif de guerrier désintéressé et chevaleresque, c'est-à-dire l'exact contraire de ce que Cervantès avait voulu faire de lui. Il incarne les vertus supposées de l'hidalgo de l'époque moderne. A. Serrano de Haro, par exemple, écrit en 1943 que « Don Quichotte était comme l'Espagne : il ne recherchait pas l'argent, il recherchait l'honneur<sup>976</sup>. »

« Dans ce livre de Cervantès, tous les hommes peuvent apprendre à être courageux, à être justes, à être 'galants', à être discrets ; à tout mépriser, que ce soit la richesse ou la vie, pour sauver ce qui compte le plus : la foi et l'honneur<sup>977</sup>. »

### ***C. L'évolution vers un « franquisme bourgeois » qui tourne le dos à l'hidalgo***

Progressivement, le régime franquiste s'embourgeoise. Ce processus accompagne le passage d'un franquisme guerrier à un franquisme garant de la paix. Le succès du virage dit « technocratique » de 1959 fait de la paix, de la croissance économique, et de l'entrée dans l'ère de la consommation, la principale justification du régime<sup>978</sup>. C'est l'âge du « développement », mais aussi du début de l'ouverture à l'Europe<sup>979</sup>; bref, d'un effacement d'un certain nombre des perspectives premières du franquisme.

Cet embourgeoisement est très net à l'étude du second film réalisé par J.M Sáenz de Heredia à la demande du Chef de l'Etat dans le cadre de la célébration nationale des « vingt-cinq ans de paix » : *Franco, cet homme* (1964). Il apparaît dans le générique en père de famille, à la chasse, à la pêche, jouant aux cartes, peignant au chevalet... Les gloires militaires sont certes omniprésentes, mais elles relèvent du passé. Francisco Franco répond à l'interview qui clôt le film en costume civil.

---

<sup>975</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 70

<sup>976</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español* [...] p. 75

<sup>977</sup> *Idem*

<sup>978</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares del franquismo* [...] p. 17

<sup>979</sup> J. Canal (dir.), *Histoire de l'Espagne contemporaine* [...] pp. 227-228

On voit se réaffirmer dès le début des années 1950 un discours ouvertement hostile à la figure de l'hidalgo et aux valeurs qu'il incarne. J. Tormo Cervino critique en 1951 « une aristocratie riche, oisive et hautaine<sup>980</sup> ». Ce discours prend de l'ampleur et se renforce au cours des années 1960. Il culmine durant la Transition. Si la dénonciation de la figure du *señorito* est propre à la Seconde République et ne réapparaît pas dans les manuels, par contre le renforcement des raisonnements wébériens confère à la critique économique du code de l'honneur hidalgo une dimension qu'il n'avait pas atteinte durant la Seconde République.

Les auteurs retournent contre le franquisme l'idée d'une âme hidalgo de l'Espagne. Ils peuvent ainsi en accepter la réalité, mais pour la dénoncer et la rendre responsable du retard national. Les caractères négatifs de l'hidalgo deviennent ceux du peuple espagnol tout entier. On peut lire dès 1962, dans un manuel pourtant publié aux éditions SM, que « Nous, les Espagnols, nous surestimons la dignité et l'honneur, ce qui nous rend parfois orgueilleux. L'histoire nationale est remplie d'exemples de cette vanité typiquement espagnole<sup>981</sup>. »

L'hidalgo du XVII<sup>e</sup> siècle redevient alors un contre-modèle central dans le système idéologique dominant (comme il l'avait été durant la Seconde République). Il est en effet la cible à la fois des critiques les plus libérales, qui voient en lui un frein au développement économique de l'Espagne (il incarne ce qu'il y a de plus opposé à la bourgeoisie productrice de richesses), et des critiques les plus sociales (il représente ce qu'il y a de plus injuste dans la domination de classe : le poids de l'héritage). Il symbolise les difficultés de l'Espagne à faire face à la modernisation européenne, et est très souvent invoqué dans le chapitre « Difficultés de la modernisation » que demandent les programmes de 1975<sup>982</sup>. C. Burgos Martínez et S. Olmos reproduisent ainsi en 1976 un extrait de *Historia de España*, de J.M. Cuenca :

« Une classe oisive, parasitaire, naît alors, qui constituera un lourd poids pour l'économie espagnole. Incapable d'exercer des tâches pénibles, l'hidalgo cherche des opportunités à la cour, dans la bureaucratie, dans l'Eglise ; solliciteur impénitent, il trouve son salut et le bonheur dans l'acquisition d'une charge ou d'un bénéfice - un poste de fonctionnaire civil ou religieux<sup>983</sup> ».

---

<sup>980</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...] p. 125

<sup>981</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Madrid, ediciones SM, 1962, p. 103

<sup>982</sup> BOE du 18/04/1975

<sup>983</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 267

Les auteurs critiquent ensuite<sup>984</sup> un « esprit aristocratique » fondé sur « l'obsession de la lignée » et le refus du travail (« considéré comme un déshonneur légal»), qui serait la cause profonde du déclin initié par l'Espagne au XVIIe siècle. L'honneur dont certains manuels des années 1940 faisaient grand cas devient de l'orgueil, et les hidalgos sont définis comme « une espèce de prolétariat nobiliaire, doté de peu de richesses et de beaucoup d'orgueil. » Cet orgueil est en fait la manifestation de leur incapacité à faire face à la modernité environnante, et l'on retrouve en eux, dans les années 1970, les caractères de l'Espagne autarcique et sous-développée des premiers temps du franquisme :

« Quand l'économie espagnole s'effondrera et la politique de la monarchie catholique deviendra insoutenable, le vieil hidalgo préférera s'enfermer dans son orgueil et sa pauvreté, comme ultime refus de la réalité qui l'entoure<sup>985</sup>. »

L'affirmation de l'homme bourgeois se fait au détriment de l'hidalgo. Le rapport à l'homme du petit peuple, à l'ouvrier, est plus complexe, mais il relève le plus souvent, dans les manuels d'Histoire, d'une masculinité dominée.

## **II. Une constante dans les manuels : un rapport au peuple très surplombant (1931-1982)**

Les historiens ont bien établi la force en Europe, aux XIXe et XXe siècles, de modèles masculins populaires, et notamment d'une virilité ouvrière conquérante, portée notamment par les idéologies de gauche<sup>986</sup>. Cette virilité repose certes sur la résistance (tant physique que psychologique) aux duretés du travail de cet « homme de fer<sup>987</sup> » qu'est l'ouvrier, mais également sur sa capacité à lutter et à imposer par la violence ses revendications. Lorsqu'elle étudie les rapports de genre au sein du syndicat ouvrier *Comisiones Obreras* entre 1962 et 1977<sup>988</sup>, M. del Carmen Muñoz Ruiz nous montre des hommes qui s'identifient souvent à un militantisme contestataire qui engage parfois leur liberté et peut être entouré d'un « halo mythique<sup>989</sup> » et viril. La question de la présence ou non, dans les manuels d'Histoire, de tels

---

<sup>984</sup> *Ibidem*, p. 174

<sup>985</sup> A. Compte, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones*, [...] p. 165

<sup>986</sup> T. Pillon, « Virilité ouvrière », in J.J. Courtine (dir.), *Histoire de la virilité* Tome III [...] pp. 303-327

<sup>987</sup> *Ibidem*, p. 309

<sup>988</sup> M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Género, masculinidad y nuevo movimiento obrero bajo el franquismo » [...] pp. 255-256

<sup>989</sup> *Ibidem*, p. 257

modèles (qui viendraient freiner l'affirmation de l'homme bourgeois) est complexe. Leurs rédacteurs (qu'il s'agisse des plus conservateurs ou au contraire des plus progressistes) expriment en effet un mélange d'admiration pour la virilité collective du peuple (en lutte pour la défense de la nation et de la foi, ou en marche vers le progrès) et de crainte face à la populace menaçante. Le mépris de classe ne se trouve jamais très loin derrière leur compassion envers les masses obscures et le regard demeure toujours très surplombant.

## ***A. Des vertus du peuple espagnol***

### **1. Un intérêt réel pour le peuple dans les manuels de la Seconde République et de la Transition**

Les manuels de la Seconde République, du second franquisme et de la Transition font le plus souvent preuve d'une préoccupation réelle pour le sort des plus déshérités.

Le manuel qui, le plus, se préoccupe du sort des classes laborieuses, est l'*Historia anecdótica del trabajo*. Rodolfo Llopis entend que l'on y trouve une Histoire qui soit celle « de l'école du peuple<sup>990</sup> ». Elle doit donc se préoccuper des questions sociales, et de la classe ouvrière, dont il déplore qu'elles soient absentes de la plupart des manuels « précisément à une époque où elles ont atteint un tel développement et une telle importance qu'elles occupent le centre de la dynamique sociale<sup>991</sup>. »

Dans la plupart des manuels, ce n'est cependant pas spécifiquement l'ouvrier qui incarne la virilité populaire – cela est cohérent dans un pays qui, en dehors de la Catalogne et du Pays-Basque, est largement resté en dehors du processus d'industrialisation Nord-européen qui démarre au XIXe siècle. Les auteurs de manuels républicains exaltent surtout les vertus de l'homme simple et d'extraction modeste. L'origine très modeste des acteurs historiques est une garantie de leur engagement social. Le premier chapitre de *El niño republicano* définit ainsi la République : « La République est une société d'hommes humbles, et par conséquent d'homme bons et simples<sup>992</sup>. » La description des héros républicains commence le plus souvent par la mention de leur origine populaire. C'est ainsi le cas des Capitaines Galán et

---

<sup>990</sup> A. Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] p. VIII

<sup>991</sup> *Ibidem*, p. IX

<sup>992</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 12

Hernández, acteurs de la tentative de soulèvement républicain de 1931<sup>993</sup>. L'inverse (la mention d'une origine bourgeoise) ne se produit jamais. La biographie (à caractère hagiographique) que Rodolfo Llopis propose de Pablo Iglesias, figure tutélaire des socialistes espagnols, s'attarde longuement sur la dureté des années vécues à l'orphelinat sous la coupe de maîtres sévères et injustes ; sur sa jeunesse passée dans la pauvreté. L'auteur invoque ses patronymes (Iglesias et Exposito) qui marquent l'existence parmi ses ancêtres d'enfants exposés. F. José de Larra souligne qu'il est originaire « du ruisseau<sup>994</sup> ». Plus globalement, il insiste sur l'importance dans l'Histoire du rôle de la foule des « obscurs, les anonymes, ceux qui ont été si souvent méprisés » : sans leur collaboration avec « les grands », « la vie normale d'un peuple organisée est impossible<sup>995</sup>. »

Les auteurs les plus engagés à gauche de la Seconde République admirent la capacité productive des ouvriers ou (plus rarement) des agriculteurs. Ils ébauchent un modèle de virilité populaire qui repose lui aussi - comme le modèle bourgeois - sur la capacité à agir et à modifier le monde. Dans le chapitre qu'il rédige sur la grève des fabricants d'espadrilles d'Elche, R. Llopis décrit les difficiles conditions naturelles de cette région, l'ingéniosité et le labeur dur et forcé d'un homme du peuple prométhéen en lutte contre la nature :

« Seuls préoccupent les paysans le manque d'eau et la rareté des pluies qui convertit la majeure partie de l'année les rivières en chemins secs et qui en revanche, tous les ans, comme une malédiction, entraîne avec les pluies d'automne des débordements qui sèment la douleur le long des rives. Mais les paysans s'arrangent, ils creusent des puits, dévient des rivières, les canalisant jusqu'à leur embouchure, administrant avec soin toutes les eaux qu'ils arrivent à capter - pour que la terre produise<sup>996</sup>. »

Les auteurs républicains rendent aux petits la dignité historique qui leur a été déniée. R. Altamira parle de la reconnaissance (par les monarques des Lumières) du « travail manuel, qu'ils considéraient méritoire et nécessaire pour la richesse du pays<sup>997</sup>. » Antonio Jaén exprime son admiration pour la débrouillardise des figures du petit peuple, comme le « *Picaro* », qui incarne ici non pas le fainéant improductif, mais la résistance aux normes

---

<sup>993</sup> *Ibidem*, p. 80

<sup>994</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 233

<sup>995</sup> *Ibidem*, p. 162

<sup>996</sup> A. Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] p. 277

<sup>997</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 455



sociales des dominants : il est un homme « d'une intelligence aigüe, jeune, fier, ironique et rebelle en somme<sup>998</sup>. »

Cette préoccupation pour l'émancipation des classes dominées réapparaît durant la Transition. L'air du temps, qui voit se développer les idées marxistes et le catholicisme social, voire la théologie de la libération, rencontre ici le changement historiographique. Les auteurs du manuel *Ciencias sociales 8° de EGB* critiquent ainsi en 1977 la politique économique libérale du second franquisme. Ils appellent explicitement à des réformes sociales : « Le modèle de développement technocratique est épuisé, et il est nécessaire de réaliser des réformes qui associent toutes les forces sociales<sup>999</sup>. » Un document accompagne ces explications, qui souligne l'iniquité du système fiscal, fondé sur les contributions indirectes et donc défavorable aux plus modestes. Il est extrait de la revue catholique « Razón y fe », publiée par la Compagnie de Jésus<sup>1000</sup>.

## 2. Le peuple, antidote aux erreurs des élites dirigeantes

Quelle que soit la période étudiée, les manuels expriment une forte admiration pour les vertus du peuple lorsque c'est lui qui corrige les erreurs des élites économiques et politiques. Ce type de conception est présent surtout dans les manuels républicains. Il se situe nettement dans la filiation de la conception régénérationniste d'un patriotisme plus pur au sein du peuple que parmi les classes dirigeantes, dont le pouvoir est jugé inefficace et illégitime<sup>1001</sup>. On le trouve cependant également dans les manuels (même les plus orthodoxes) de l'ère franquiste. Les épisodes historiques dans lesquels cette sagesse populaire se manifeste changent en fonction de l'orientation idéologique des auteurs. Pour les uns, il s'agit des moments révolutionnaires ; pour les autres au contraire, des moments où le peuple, guidé par son légendaire bon sens, refuse les idées modernes et venues de l'étranger pour défendre notamment la foi catholique et le rôle de l'Eglise.

Les manuels publiés durant la Seconde République ou la Transition célèbrent la virilité collective du peuple uni et en mouvement, dont ils estiment par exemple en 1974 qu'il

---

<sup>998</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas* [...] p. 265

<sup>999</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 177

<sup>1000</sup> *Ibidem*, p. 190

<sup>1001</sup> D. Martykánova, « Los pueblos viriles y el yugo del caballero español. La virilidad como problema nacional en el regeneracionismo español (1890s-1910s) » [...] p. 31

« frappe aux portes de l'Histoire<sup>1002</sup> ». Il est capable de faire reculer les gouvernements. Les vertus viriles des ouvriers ne sont pas forcément très éloignées de celles des militaires, comme dans cette description de la manifestation du Premier mai 1910 :

« On entend au loin une rumeur sourde, un murmure de nombreuses voix étouffées, les pas de nombreux pieds fatigués, la respiration de poitrine fortes et nombreuses. On dirait que près de nous campe une armée d'invasion à l'élan invincible, une masse formidable de lutteurs capables d'écraser la grande ville sous la force de leur poigne dominatrice<sup>1003</sup>. »

Le soulèvement en masse qui est attribué au peuple espagnol contre les troupes napoléoniennes est l'occasion de louer ses vertus (alors que le monarque, « décadent », avait capitulé). Dans les manuels républicains, comme chez G. Manrique en 1936, le peuple lutte alors à l'unisson avec les élites dirigeantes : tous communient dans la même révolte nationale<sup>1004</sup>. Certains auteurs, que caractérise un républicanisme avancé, reprennent à contraire un *topos* ancien, dont J. Álvarez Junco a souligné qu'il émerge dès la fin de Guerre d'Indépendance Nationale chez les penseurs libéraux : cette révolte populaire serait la preuve de la supériorité du peuple sur des « élites corrompues par la civilisation et le cosmopolitisme<sup>1005</sup> ». R. Altamira écrit ainsi en 1934, dans son *Manual de historia de España*, que c'est la défaillance de la noblesse et des « classes dirigeantes, qui faisaient passer en premier les égoïsmes et les passions personnelles » qui conduisit « le peuple » à s'organiser afin de suppléer la patrie<sup>1006</sup>. C'est dans « le peuple » que réside la vigueur nationale. C'est de lui que doit venir la renaissance nationale.

Ce type d'interprétation est repris dans les années 1970. En 1974 par exemple, les auteurs de *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB* dévirilisent les bourgeois en même temps qu'ils héroïsent le peuple : tandis que les premiers « se cachaient, terrorisés, dans leurs maisons, le petit peuple et la classe moyenne de Madrid se lancèrent, armés de ce qu'ils avaient à portée de main, contre les soldats de la meilleure armée du monde. (...) Le protagoniste de cette journée héroïque et glorieuse fut ce que l'on appelle péjorativement 'la plèbe de Madrid'. La liste des victimes du 2 mai 1808 est le meilleur document pour comprendre qui

---

<sup>1002</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB*, Madrid, Santillana, 1974, p. 404

<sup>1003</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 229

<sup>1004</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 287

<sup>1005</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une idée collective au XIXe siècle* [...] p. 120

<sup>1006</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 493

furent ces 'héros du deux mai' : 'Antonio Romero, tondeur de mules, Antonio Serra, apprenti boulanger'<sup>1007</sup> » ; suit une liste de noms, pour l'immense majorité d'entre eux associés à une profession humble.

Le petit peuple est loué aussi par les auteurs franquistes. Mais cette fois-ci, c'est en vertu de son instinct de conservation : c'est lui qui sait s'opposer, grâce à sa sagesse, aux nouveautés étrangères. Ces combats contre la modernité, qui se font au nom de Dieu, démontrent l'identité catholique de la nation espagnole. Pemán explique en 1939 la Révolte d'Esquilache de 1766 contre le roi éclairé Charles III comme la preuve du bien-fondé des instincts populaires, garde-fous contre les erreurs des élites, toujours prompts à abandonner la nation et la foi :

« Une fois perdue l'ancienne communion entre les gouvernants et les gouvernés l'Espagne se trouva divisée : entre une naïveté d'en haut [celle de Charles III] et un instinct d'en bas. Cette candeur d'en haut devait nous attirer de grands maux... et cet instinct d'en bas devait nous sauver<sup>1008</sup>. »

Agustín Serrano de Haro explique pour sa part le soulèvement par le rôle « des gens du peuple, dont 'l'instinct sûr' ne se laisse généralement pas séduire par les discours politiques et les 'déclarations diplomatiques'<sup>1009</sup> ». Ils s'opposèrent donc à l'entrée en Espagne des troupes étrangères. On le voit, il s'agit là de formulations stéréotypées, qui signent le lieu commun : cette conception du petit peuple s'étend aussi, après 1939, aux auteurs catalans (S. Sobrequés<sup>1010</sup> et M. Comas de Montañez<sup>1011</sup> notamment) qui reprennent la même idée dans des termes très proches.

A partir des années 1960, le peuple (ainsi que sa culture, comme nous l'avons constaté dans la Deuxième partie de ce travail) sont davantage présents dans les manuels. Cela correspond au moment où le système scolaire dans son ensemble perd son caractère élitiste - ce qu'a bien montré M. de Puellas Benítez<sup>1012</sup>. Cette démocratisation des modèles masculins doit néanmoins être nuancée : les auteurs défendent le peuple depuis où ils sont ; leur regard demeure surplombant.

---

<sup>1007</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB*, Madrid, Santillana, 1974, p. 345

<sup>1008</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...] p. 209

<sup>1009</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 257

<sup>1010</sup> S. Sobrequés, *Hispalis* [...] p. 83

<sup>1011</sup> M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario* [...] p. 158

<sup>1012</sup> M. de Puellas Benítez, *Educación e ideología en la España contemporánea*, editorial Labor, Barcelona, 1980

## ***B. Des "masses populaires", incultes et parfois menaçantes***

### **1. « Les masses », populace incapable de comprendre le monde**

L'idée selon laquelle les masses populaires, incultes, ne comprennent pas le monde qui les entoure, n'est pas propre aux auteurs de manuels. J.F. Fuentes souligne qu'elle est constitutive des ambiguïtés de la pensée des intellectuels libéraux depuis le début du XIXe siècle<sup>1013</sup>. Il en appelle notamment à l'exemple de Miguel de Unamuno, chez qui « on trouve une claire référence au ressentiment que les élites nationales éprouvent envers un peuple 'qui ne sait pas nous hisser sur ses épaules'<sup>1014</sup> ». Ce mépris de classe est également présent chez les auteurs qui, ayant participé à la réflexion que la société espagnole mène alors sur la nature de sa virilité, intègrent notre corpus - et qui ont en commun d'appartenir aux milieux éduqués et aisés. Ainsi Marañón revendique-t-il dans son *Don Juan* la qualité de ses lecteurs : « J'écris pour un public cultivé<sup>1015</sup> ». Il exprime très clairement la distance qui sépare ses conceptions de la virilité de celles que partage la majeure partie de la population espagnole : il dénonce la superficialité de « l'article de vulgarisation » ainsi que « le livre grand public, écrit davantage en fonction des attentes de la masse ignorante que pour lui enseigner quelque chose<sup>1016</sup>. » Ses déclarations expriment le mépris de classe de celui qui « sait » envers ceux qui expriment l'opinion commune. Il parle assez aisément de « la populace<sup>1017</sup> ». Il affirme, de sa position d'endocrinologue réputé, son mépris pour l'idée que le *vulgus* se ferait selon lui de la virilité (idée contre laquelle il s'inscrit), en décrivant ses détracteurs comme « ces esprits forts et ces grands experts en matière d'amour qui peuplent les tables des cafés espagnols<sup>1018</sup> ».

Chez les auteurs de manuels d'Histoire républicains, l'exaltation du « peuple » et de sa force (notamment quand il se soulève contre l'occupant français) est elle aussi ambiguë. Le peuple qui est ici loué est une entité abstraite et idéalisée, un concept non défini. Cela laisse libre un espace pour la défiance envers "les masses", la populace anonyme et dangereuse qui est

---

<sup>1013</sup> J.F. Fuentes, « Pueblo y élites en la España contemporánea, 1808-1839 (reflexiones sobre un desencuentro) » [...] p. 18

<sup>1014</sup> *Ibidem*, p. 24

<sup>1015</sup> G. Marañón, *Don Juan* [...] p. 119

<sup>1016</sup> G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su época* [...] p. 10

<sup>1017</sup> Voir par exemple : G. Marañón, *Don Juan* [...] p. 49

<sup>1018</sup> G. Marañón, *Amiel* [...] p. 70

fortement réifiée. Contrairement aux membres des élites bourgeoises ou aristocratiques, les membres du petit peuple n'ont en effet dans les manuels quasiment jamais de nom ni d'identité : l'usage d'un « eux » désincarné et réducteur permet aux auteurs de leur attribuer des comportements moutonniers, quand les grands hommes ont une identité personnelle et ne peuvent être réduits à un comportement collectif.

Nous avons vu que l'historien républicain R. Altamira affirme dans son *Manual de historia de España* son admiration pour « le peuple ». Cette position s'intègre dans des conceptions théoriques plus vastes, exposées notamment dans son ouvrage au titre éloquent *Psychologie du peuple espagnol*, qui postulent une « unité psychologique » et un « génie national » espagnols<sup>1019</sup>. Le ton change cependant lorsqu'il s'agit non plus du « peuple » mais « des masses ». Cette formulation fortement réifiante est associée à un regard condescendant voire hostile. « Les masses » sont par exemple critiquées pour leur « folle espérance » en Ferdinand VII<sup>1020</sup>. Même l'instituteur Seró sabaté, dans *El niño republicano*, se défie du petit peuple madrilène, qui ayant pris le parti de la conservation, insultait le libéral Général Riego lorsqu'il fut ramené prisonnier à Madrid. Il en fait même alors un agent de l'étranger : « Le malheureux Riego » fut promené dans les rues de Madrid, « suivi par la vile cohue de la populace, qui l'injurait de sa voix effrayante. Cette foule désordonnée était protégée par un bataillon de Français<sup>1021</sup>. » Autre exemple, c'est à « l'hostilité du peuple<sup>1022</sup> », et non aux souverains ou à l'Inquisition, que le *Resumen de la historia de España* attribue en 1936 la responsabilité de l'expulsion des Juifs et des Maures.

Ce type de crainte et de rejet se maintient, logiquement, avec l'avènement du franquisme. Le petit peuple est alors l'objet d'une double défiance. Les manuels publiés par des auteurs catalans continuent en général à porter la même critique libérale contre le petit peuple superstitieux, de courte vue et réactionnaire. M. Comas de Montañez décrit en 1954 le retour au pouvoir de Ferdinand VII en 1814. Il vient restaurer la monarchie traditionnelle au détriment de la Constitution promulguée par l'Assemblée de Cadix : il fut « reçu avec un enthousiasme délirant et acclamé par les masses populaires, qui criaient : à mort la liberté, vive Ferdinand<sup>1023</sup> ! » Les manuels les plus orthodoxes voient au contraire dans le petit

---

<sup>1019</sup> J. Álvarez Junco, « Historia y mitos nacionales » [...] p. 23

<sup>1020</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 493

<sup>1021</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 116

<sup>1022</sup> Anonyme, *Resumen de la historia de España* [...] p. 19

<sup>1023</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 137 de la seconde partie

peuple des masses désordonnées toujours prêtes à succomber aux sirènes révolutionnaires et anarchistes.

Les auteurs de manuels des années 1970 n'abandonnent pas ce discours classiste : même le manuel *Demos II*, publié en 1972 reflète une bien curieuse conception du peuple. Dans le chapitre sur les Lumières, les auteurs déplorent certes le refus des « despotes éclairés » de faire participer le peuple à la prise de décision, refus qu'il trouve contradictoire. Mais ils expliquent ensuite que « le désir d'élever le niveau culturel des paysans buta sur des obstacles infranchissables. La routine, la volonté de toujours faire les choses de la même manière ('nos pères faisaient ainsi') empêcha souvent l'introduction de nouvelles techniques agricoles. Les superstitions étaient terribles (on avait par exemple peur des éclipses)<sup>1024</sup>. » L'inculture du peuple est en partie jugée responsable de la difficulté de l'Espagne à prendre part au mouvement européen des Lumières, y compris chez des auteurs des plus modernes : « Les réformes produisirent de l'inquiétude parmi un peuple peu préparé. 'Mes sujets sont comme des enfants, ils pleurent quand on les lave, se plaignait Charles III'<sup>1025</sup>. »

Nous avons eu l'occasion de constater que ces années 1970 voient s'affirmer la figure de l'intellectuel engagé auprès des plus humbles, de l'écrivain qui magnifie la culture populaire dans ses œuvres, à l'image de García Lorca. Cela n'empêche pas les auteurs les plus conservateurs de multiplier en même temps les considérations sur le mauvais goût du petit peuple. Son attirance pour des œuvres de piètre valeur serait lié à son âme romantique et peu rationnelle, et donc à son caractère révolutionnaire. Il ouvre la porte aux propagandes anarchistes ou marxistes. A. Compte explique en 1977, dans une logique très élitiste, la continuité qui existerait entre le romantisme du XIXe siècle et la littérature bon marché des années 1970 :

« Face à cette culture minoritaire [celle des intellectuels], limitée aux classes éclairées et très peu présente parmi les gens du commun, se développe actuellement une culture populaire, que favorise la diminution de l'analphabétisme. La littérature bon marché et sentimentale du siècle dernier a été remplacée par une autre littérature, de type anarchisant et révolutionnaire, diffusées en livres de poche - souvent de simples traductions - et des journaux

---

<sup>1024</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 134

<sup>1025</sup> *Idem*

qui alternent les appels à la lutte et à la violence et la présentation de futurs utopiques et paradisiaques<sup>1026</sup>. »

Il convient cependant de nuancer ce maintien d'une conception élitiste qui condamnerait unanimement les masses pour leur inculture. Parmi tous ces auteurs qui regrettent les erreurs du peuple, certains n'en prennent pas moins sa défense. Ainsi en va-t-il du manuel *Consultor 8° EGB* en 1974. Les auteurs, enthousiastes dans leur description du rôle du peuple en 1804, ne cherchent pas à dissimuler son rôle dans le refus du libéralisme durant les années qui suivirent le départ des Français : « il ne sut pas voir l'énorme charge libératrice et modernisatrice de la constitution ». Mais contrairement à la plupart des manuels, ils ne l'expliquent pas par la nature populaire. Au contraire, ils l'excusent par le fait que, entièrement pris par son combat, le peuple n'avait « jamais entendu parler de la liberté<sup>1027</sup> ». Le constat du conservatisme du peuple entraîne aussi parfois, au lieu du mépris, le regret du manque de cohésion entre les groupes sociaux : « on obtient ainsi [à propos de l'Espagne du siècle des Lumières] l'image de deux Espagnes parallèles qui ne se rencontrent pas : une étroite minorité cultivée, et une écrasante masse qui vivait comme à l'époque de Charles Quint<sup>1028</sup>. »

## 2. Un mépris plus affirmé pour les populations rurales

Qu'il s'agisse de la période républicaine ou de la période franquiste, les auteurs de manuels posent un regard plus surplombant encore sur la population des campagnes, qu'ils jugent inculte et arriérée. La détresse matérielle de certaines régions rurales et reléguées de l'Espagne de la première moitié du vingtième siècle est une réalité, ainsi que leur taux d'analphabétisme record à l'échelle européenne. Les élites intellectuelles en ont une conscience claire, dont témoignent par exemple les voyages et les rapports d'intellectuels sur la situation catastrophique de la population de la région des Hurdes<sup>1029</sup>. L'association entre ruralité et déclin de la virilité nationale n'est par conséquent pas un phénomène nouveau : D. Martykánová montre que le discours régénérationniste associait déjà, au début

---

<sup>1026</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 480

<sup>1027</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor 8° EGB* [...] p. 234

<sup>1028</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. González Rodríguez, *Historia 3° BUP* [...] p. 242

<sup>1029</sup> C. Erquiaga Martínez, « Las Hurdes y España ¿una identificación? Los viajes de los intelectuales a Las Hurdes (1910-1933) », in D. Alberto González Madrid, M. Ortíz Heras, J.S. Pérez Garzón (dir.), *La Historia, Lost in translation?* [...] pp. 145-156

du XXe siècle, l'efféminante servilité imposée aux populations rurales dans le cadre du caciquisme, au manque de virilité collective de la nation espagnole<sup>1030</sup>.

Ces conceptions sont présentes aussi au sein de la hiérarchie scolaire. Les trois Inspecteurs de L'Enseignement Primaire qui rédigent en mars 1936 l'ouvrage de théorisation pédagogique *Hacia la escuela hispánica (Vers l'école hispanique)* entendent donner aux maîtres d'école une conscience claire de leur supériorité sur la population des campagnes. Ils se doivent d'être les représentants d'un savoir et d'une culture qui sont pensés comme fondamentalement urbains. Le monde urbain est certes critiqué pour sa légèreté et sa « frivolité » ; et la ville peut être aussi un lieu de perte, notamment du fait de la présence des cinémas, contre les dangers desquels les auteurs mettent en garde. Il n'en revient pas moins aux instituteurs d'être les missionnaires de la culture urbaine, et de se tenir à l'écart des mœurs campagnardes. L'homme de la campagne, dans nos sources, est victime de l'affirmation d'un modèle masculin bourgeois, éduqué et urbain. Les « villageois » sont envisagés avec condescendance :

« Toi, le maître d'école, tu dois te rendre compte de ce que tu es et de ce que tu représentes dans le village : tu es la culture, la ville. Tu es la ville, pour ce qu'elle signifie de formes de vie supérieures, et pas pour ce qu'elle exprime de frivolité et de corruption (...) Aime le peuple et rapproche-toi de lui, non pas pour adopter ce qu'il y a de rustique en lui, mais pour lui apporter le battement fortifiant de ta culture<sup>1031</sup>. »

En 1939, ce mépris envers les campagnes est exprimé, par le même inspecteur Onieva qui cosignait en 1936 cet ouvrage, sur un ton plus impérieux qui reflète le changement de régime politique : le maître doit désormais faire preuve d'un « caractère ferme et constant », dans son école mais aussi dans le village afin de ne pas se rabaisser au niveau du peuple<sup>1032</sup>.

Ces campagnards sont suspectés par les auteurs républicains d'être trop proches de l'Église. Ainsi, R. Altamira décrit-il des masses rurales superstitieuses, ignorantes et pleines de préjugés, qui déjà à l'époque de Philippe II s'opposaient aux travaux de modernisation<sup>1033</sup>. Pour le républicain G. Manrique, cette superstition des campagnes arriérées ne relève pas

---

<sup>1030</sup> D. Martykánova, « Los pueblos viriles y el yugo del caballero español. La virilidad como problema nacional en el regeneracionismo español (1890s-1910s) » [...] p. 31

<sup>1031</sup> V. Aranda, A. Barea, A.J. Onieva, *Hacia la escuela hispánica* [...] p. 217

<sup>1032</sup> A.J. Onieva, *La nueva escuela española* [...]

<sup>1033</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 412



uniquement du passé : « Durant le Moyen-âge, l'ignorance des gens fut à l'origine de nombreuses superstitions. C'est parmi les paysans qu'elles étaient les plus abondantes [suit une liste de superstitions, que l'on pourrait qualifier d'exotiques pour un jeune lecteur contemporain] Beaucoup de ces superstitions ont traversé les siècles et perdurent aujourd'hui encore parmi les villageois des régions isolées<sup>1034</sup>. »

Le conservatisme et le manque de culture du peuple des campagnes expliquent qu'ils fassent encore moins preuve de conscience politique que le reste du peuple : « En Espagne, la masse rurale n'était pas de qualité, car elle manquait en général de la conscience civique et de l'indépendance politique que les habitants des villes avaient conquises<sup>1035</sup>. » Ne sont-ce pas les villes qui, par leur vote aux élections municipales de 1931, ont permis deux ans auparavant la proclamation de la République ?

Dans les années 1940, au plus fort du franquisme, quelques rares auteurs proches du régime (comme A. Serrano de Haro) ont certes pu voir dans les populations des campagnes éloignées, et notamment des zones montagneuses les gardiens de la pureté de la « race » espagnole (terme qu'il faut comprendre dans un sens beaucoup plus culturel que biologique). L'auteur du manuel *Lecciones de Historia* écrit ainsi du « peuple celtibère » qu'il est « aujourd'hui encore le fondement de notre race (...) race qu'aujourd'hui encore on peut admirer dans sa pureté dans les montagnes escarpées de l'intérieur de la péninsule<sup>1036</sup>. » Aucun manuel ne loue cependant le travail de la terre et ses vertus. La littérature latine est pourtant riche en exemples qui auraient pu être repris. Mais même l'épisode du retour de Cincinnatus à son exploitation est analysé comme un éloignement volontaire du pouvoir et non comme un retour à une campagne bâtisseuse d'hommes simples et vertueux.

### 3. Un peuple souvent menaçant

Cette « populace » inculte est souvent agitée et révolutionnaire et constitue réellement fréquemment dans les manuels une « classe dangereuse<sup>1037</sup> ». La crainte face à un peuple menaçant, suspect de vouloir s'en prendre à tous, et difficilement contrôlable, est déjà présente durant la Seconde République, y compris chez les auteurs les plus républicains -

---

<sup>1034</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 151

<sup>1035</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 551

<sup>1036</sup> Anonyme, *Lecciones de historia de España* [...] p. 11

<sup>1037</sup> L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Plon, 2002 (édition originale : 1958)

mais pas dans les manuels les plus socialisants, comme *l'Histoire anecdotique du travail*, traduite et augmentée par Llopis ou *Historia mi segundo libro* de Daniel G. Linacero. Gloria Giner de los Ríos par exemple, reproduit un extrait de *Historia de la Guerra de Cataluña*, de Francisco de Melo. On peut y lire un récit du soulèvement populaire dit « du corpus de sang » survenu en 1640 à Barcelone ; les acteurs du soulèvement (des faucheurs descendus de l'arrière-pays) sont décrits comme une menace sociale sur l'ordre établi : ils sont « des hommes aux mœurs dissolues et sans limites, qui vivent la plupart de l'année sans ordre, sans maison, sans métier ou résidence fixe ; ils entraînent habituellement le mouvement et l'inquiétude dans les lieux qui les voient arriver. » On les voit semant la terreur en ville avant de s'en prendre plus spécifiquement aux Castillans : « Le doute, l'effroi, le danger, la confusion, ne faisaient qu'un (...) (le *vulgus* en furie s'arrête rarement autrement que dans le sang)<sup>1038</sup> ».

La crainte de cette menace populaire se renforce durant la période franquiste. Le Front Populaire et le traumatisme qu'il a pu créer dans les esprits conservateurs, voire modérés, jouent le rôle de repoussoir. Dans *Raza*, les ouvriers et les masses populaires constituent un des ennemis désignés du héros José. Son procès, par exemple, qui aboutira à sa condamnation à mort, le montre entouré de masses hurlantes et qui l'invectivent. L'ouvrier vulgaire et révolutionnaire s'incarne dans la figure d'un « rouge » qui occupe un rôle secondaire dans le film, et dont la fonction est surtout de rendre visible au spectateur l'état de dégénérescence dans lequel ont sombré les républicains qui ont fait du bouge dans lequel se déroule l'action leur lieu de détente. Il est probablement membre d'une police politique ou d'une milice ouvrière, ce dont témoigne le port d'une casquette militaire. Contre-figure de la virilité, il nous est présenté comme un homme décadent et libidineux. Sa tentative de séduction d'une jeune pianiste témoigne de son avilissement, mais aussi d'une vulgarité de classe : elle repose sur des clins d'œil appuyés et ridicules, et sur l'offre de partager (en ces temps de restriction alimentaire) un saucisson<sup>1039</sup>.

---

<sup>1038</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 135

<sup>1039</sup> J.M. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 1''32'10



**Figure XXXII. Capture d'image du film Raza, minute 1''32'10**

Alors que les manuels républicains prêtent aux masses une naïveté qui les conduit à se jeter dans les bras de l'Église, les manuels publiés après 1939 mettent en scène une populace qui croit aux mensonges des ennemis de la foi, et se lance assez spontanément dans des exactions anticléricales : durant une épidémie de choléra qui atteint au XIXe siècle la population madrilène, « comme on avait lancé la rumeur calomnieuse selon laquelle les moines avaient empoisonné les eaux, la populace assailit les monastères et se mit à assassiner<sup>1040</sup>. » Les épisodes de l'Histoire qui donnent lieu à la mise en scène du peuple dans ses excès incontrôlables, notamment contre les religieux, sont nombreux. On y trouve les différentes étapes de la Révolution Française, ou encore le soulèvement populaire dit de la Semaine Tragique qui eut lieu à Barcelone de 1909. En toutes ces occasions, « les masses populaires<sup>1041</sup> » « brûlent les églises<sup>1042</sup> » ou en viennent à « danser dans la rue avec les cadavres des nonnes assassinées<sup>1043</sup>. » Cela annonce en fait la Seconde République, qui « fut proclamée dans l'enthousiasme débordant et grossier des classes populaires » et de « la lie de la populace madrilène [qui] incendia des couvents de la capitale<sup>1044</sup> ». Même les auteurs catalans peuvent partager ces propos, même s'ils sont plus modérés dans leurs formulations. L'expression de cette crainte face au peuple mute à partir de la fin des années 1960 : elle se focalise désormais de plus en plus souvent sur son manque de rationalité. Il est assimilé aux

<sup>1040</sup> Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943, p. 386

<sup>1041</sup> J. García prado, *historia de España*, Logroño, Ochoa, 1945, p. 161

<sup>1042</sup> *Idem*

<sup>1043</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...] p. 266

<sup>1044</sup> A. Bermejo de la Rica, *Historia de la civilización Española* [...] p. 153

forces romantiques, aux passions incontrôlables. Il serait fondamentalement dépolitisé et dangereux à la fois, capable de lancer l'Espagne dans des guerres civiles, cruel et violent. C'est surtout la Guerre d'Indépendance qui lui aurait légué cet atavisme. Pour les auteurs de *Geografía e Historia de España*, en 1980, ce conflit jusque-là interprété surtout comme la preuve du maintien de la vigueur nationale aurait laissé « l'empreinte de la violence sociale, qui survivra dans le banditisme et dans les guerres civiles ; le peuple en sortira plus pauvre et plus agressif, plus méfiant et plus indifférent face aux choix politiques. Son indifférence sera une indifférence hostile, et quand il en sortira ce sera le plus souvent dans le sang<sup>1045</sup>. » Même les Espagnols qui résistent à l'envahisseur français deviennent donc des êtres irrationnels et inquiétants. Le commentaire qui accompagne le tableau de Goya *Fabrication de balles dans la Sierra de Tardienta* explique que « Goya nous montre dans une vision crue la rudesse et l'irrationalisme terribles du guerrier hispanique<sup>1046</sup> ». On peut lire plus avant que « Goya, qui fut peut-être, du côté espagnol, le seul critique impartial de la Guerre d'Indépendance, regarde avec méfiance l'Espagne noire fanatique et peu raisonnable<sup>1047</sup>. » Si l'on peut parler, avec M. de Puellas Benítez, de la fin d'une éducation élitiste après la Loi Générale sur l'Éducation de 1971, il est vrai aussi que les modèles masculins ne suivent pas toujours cette évolution : nous avons vu que les figures du guerrier et de l'hidalgo sont remplacées par celle de l'homme cultivé ; son capital symbolique, fondé sur son savoir, le distingue très nettement du petit peuple même s'il fait preuve pour lui d'un intérêt que l'on peut souvent qualifier souvent de surplombant.

### ***C. De la nécessité de faire émerger des élites qui guident les masses***

Pour des raisons différentes, la masse est donc sinon folle du moins dangereuse, sur l'ensemble de la période étudiée et pour la plupart des rédacteurs de manuels. Les auteurs républicains et libéraux estiment qu'elle doit être guidée. Ils s'inscrivent en cela dans une filiation certaine avec la pensée régénérationniste (mouvement dont certains d'entre eux ont fait partie, comme R. Altamira), qui était marquée par l'idée selon laquelle « l'œuvre de

---

<sup>1045</sup> J. Gutiérrez J., Guillermo Fatás C., A. Bordería, *Geografía* [...] p. 204

<sup>1046</sup> *Idem*

<sup>1047</sup> *Ibidem*, p. 205

régénération devrait être réalisée par une minorité, une élite qui mette en mouvement le 'peuple' ou la 'masse'<sup>1048</sup>. » Ils coïncident ainsi avec les conceptions de leurs dirigeants - au premier rang desquels Manuel Azaña, qui rêve d'un peuple dont l'héritage historique serait « corrigé par la raison<sup>1049</sup> » - et de penseurs comme Ortega y Gasset<sup>1050</sup>. Mais on peut dire que, de ce point de vue, ils convergent également en partie avec l'opinion des militaires (notamment africanistes) qui se sont « prononcés » en juillet 1936 et qui se pensent comme « le seul élément vital de la nation, capable de sauver une Espagne en crise », du fait notamment d'autorités madrilènes « faibles et matérialistes<sup>1051</sup> ». La différence réside dans le fait que chacun pense être le plus apte à guider le peuple, en s'appuyant sur les instruments et savoir-faire qui lui sont propres : les seconds, par une autorité et un ordre imposés par les armes s'il le faut ; les premiers, en tant qu'élite éclairée et pédagogue.

Les manuels de la Seconde République et de la Transition affirment que c'est l'absence d'éducation qui rend les masses dangereuses. F. José de Larra, par exemple, admire la force du peuple lorsqu'il se soulève contre les troupes napoléoniennes. Mais il s'agit d'une force brute et inintelligente : il affirme ensuite qu'il aurait sans doute été préférable que ce soient les partisans de la France (les « *afrancesados* ») qui l'emportent<sup>1052</sup>. Cette inculture du peuple, qui le conduit à mettre sa force au service de la réaction, est attribuée au choix de la monarchie de ne pas favoriser l'éducation : il serait ainsi (en 1977) plus aisé à cette dernière d'imposer « l'influence de quelques-uns, qui n'étaient pas les meilleurs<sup>1053</sup>. » Cette explication présente l'avantage de rendre conciliables défiance de classe et positionnement comme défenseur du peuple. Comme celle des « premiers Espagnols », la virilité des masses populaires est donc incomplète : elle nécessite elle aussi d'être raffinée et guidée.

Pour les auteurs de la Transition et des années qui la précèdent, l'éducation est le moyen de favoriser le développement de « la conscience de classe. Celle-ci favorise à son tour l'expansion et le perfectionnement des organisations ouvrières, et finalement une

---

<sup>1048</sup> M. del Mar Pozo Andrés, *Currículum e identidad nacional. Regeneracionismos, nacionalismos y escuela pública (1890-1939)* [...] p. 38

<sup>1049</sup> J.F. Fuentes, « Pueblo y élites en la España contemporánea, 1808-1839 (reflexiones sobre un desencuentro) » [...] p. 30

<sup>1050</sup> M. Martín Gijón, *Los (anti)intelectuales de la derecha en España* [...] p. 209

<sup>1051</sup> G. Torres, « La reivindicación de la nación civilizada española en el discurso colonial sobre Marruecos (1900-1927) » [...] p. 64

<sup>1052</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 168

<sup>1053</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 276

intensification de la lutte sociale et politique<sup>1054</sup> ». Mais elle doit aussi permettre, en même temps, de canaliser ces forces et de les faire s'exprimer dans des cadres qui demeurent rationnels et pacifiques :

« **L'analphabétisme**

L'indifférence ou la violence du peuple - qui fut féroce durant les guerres carlistes dans les deux camps - dépendent dans une large mesure de son inculture. (...) Le Sud et le Levant sont les zones les plus incultes, et les plus violentes socialement<sup>1055</sup>. »

Cette inculture est ensuite attribuée à la faiblesse de l'enseignement public (et non religieux) : « En 1857, 15 000 Espagnols poursuivaient des études secondaires ; leur nombre était inférieur à celui des séminaristes. » Le modèle d'éducation propre à obtenir les résultats attendus est celui de l'*Institución Libre de Enseñanza*, car « l'étroitesse de vue était énorme<sup>1056</sup> ».

La nécessité d'élites capables de guider les masses est clairement énoncée par certains auteurs républicains. Pour F. José de Larra, en 1933, le peuple (dont il admire la force et la capacité à modifier le cours de l'Histoire) doit, justement parce qu'il est puissant, être guidé par des élites éduquées et qui comprennent le monde. Il est en effet aussi bien capable de vaincre des armées au nom d'idéaux démocratiques, que de se jeter dans les bras de tyrans au mépris de toute rationalité :

« Tout peut être vaincu : même la puissance des armes, même l'empire de la raison. Seul l'enthousiasme populaire est invincible : aussi bien lorsqu'il torture Riego, son libérateur, aux cris de 'Vive les chaînes !' que lorsqu'il se fatigue des tyrans et crie 'Vive la liberté !' »

C'est pour cela que le devoir des éléments intellectuels, des directeurs des foules, est de canaliser cet enthousiasme au profit des causes justes<sup>1057</sup>. »

Cette idée de la nécessité de minorités éclairées, absente lors des années du franquisme, réapparaît au début des années 1970. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est notamment à propos du passé républicain que l'on la trouve de nouveau formulée : l'origine de la proclamation de la Seconde République est attribuée (ici, en 1980) à une génération

---

<sup>1054</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 218

<sup>1055</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3º BUP* [...] p. 205

<sup>1056</sup> *Idem*

<sup>1057</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 167

« d'intellectuels rigoureux, démocrates convaincus, de tempérament actif, moderne et libéral » dotés d'une « forte conscience d'être l'élite, la minorité appelée à sauver la patrie ». Elle n'en éprouvait pas moins « la peur d'une république 'des masses', masses qu'il serait par ailleurs désormais compliqué d'écarter du jeu politique<sup>1058</sup> ».

---

<sup>1058</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 309

# Troisième chapitre. La victoire du père de famille responsable et aimant sur le patriarche (1931-1982)

Nerea Aresti a bien montré que le XXe siècle est, en Espagne aussi, le moment où s'affirme le père de famille responsable<sup>1059</sup>. En 1931, lorsque la République est proclamée, il l'a emporté dans la majorité des esprits depuis un certain temps déjà<sup>1060</sup>. Il se caractérise par l'amour de sa femme et de ses enfants. L'idée d'un honneur familial, par exemple, qu'il faudrait au besoin défendre par la violence, ne fait pas partie de ses références morales premières. Ici aussi le franquisme a signifié la tentation d'un retour en arrière. Mais il ne s'agit que d'un retour partiel et qui n'est lui-même que faiblement reflété par les manuels. Au final, ce sont surtout les pouvoirs du patriarche sur sa maisonnée qui sont ré-essentialisés par le contexte de sortie de guerre et l'influence des conceptions réactionnaires que les vainqueurs ont en partage. Pour le reste, l'homme accompli demeure un père aimant, et le Don Juan, un être non seulement immoral mais également peu viril.

## I. Les vertus du père de famille: une constante ?

### A. *La victoire du père aimant*

Pour les secteurs progressistes et la majorité de l'opinion, la paternité est un accomplissement pour les hommes aussi - moins cependant que pour les femmes, et de façon plus distanciée : les hommes aiment les enfants que les femmes élèvent. Le docteur Marañón, par exemple, dresse le portrait d'hommes qui aiment leurs enfants, se préoccupent de leur éducation, etc. Dans sa biographie du Comte-Duc d'Olivares, il dresse le portrait du père de ce dernier, et parle de « l'admiration que méritait un père si attentionné, si sévère et tendre à la fois, si intelligent et si bien informé de ce que sont la vie de l'écolier

---

<sup>1059</sup> N. Aresti, *Médicos, donjuanes y mujeres modernas : los ideales de feminidad y masculinidad en el primer tercio del siglo XX*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2001

<sup>1060</sup> Voir: N. Aresti, « El crimen de Trubia : Género, discursos y ciudadanía republicana », *Ayer*, n°64, 2006, pp. 261-285



et l'âme de la jeunesse<sup>1061</sup>. » Dans *Amiel* (dont la première édition date de 1944) il explique que le « spectacle merveilleux de l'enfance » ne laisse indifférents que « les hommes efféminés ou les femmes masculines<sup>1062</sup> ». « La tendresse profonde envers un enfant est un trait typique des hommes très virils<sup>1063</sup>. » Les ouvrages de notre corpus reflètent aussi la prégnance de ces conceptions au sein du milieu scolaire avant le franquisme. Dans *La Higiene sexual en las escuelas* (1930) le père de famille constitue le modèle de l'homme à venir. L'auteur pense par exemple qu'il se peut que « dans l'avenir, il y ait des écoles spéciales qui se consacrent à préparer les jeunes hommes au mariage et à la paternité<sup>1064</sup> ».

Les vainqueurs de la Guerre Civile qui accèdent au pouvoir en 1939 ne partagent pas tous ces positions, et peuvent exprimer les relents de conceptions plus anciennes. Ainsi les conceptions genrées de Francisco Franco sont-elles, dans un premier temps, peu compatibles avec cette affirmation de l'idéal du père de famille aimant. L'idéal du Généralissime est en effet d'abord celui de l'homme de guerre, qui éprouve un mépris certain pour l'esprit bourgeois des pères de famille épanouis. Pour l'ancien officier africaniste, qui a construit sa réussite loin de sa famille dans une vie dure et risquée, un homme ne saurait se réaliser dans le confort et la tranquillité du foyer bourgeois. Ces conceptions s'expriment très nettement dans *Raza*. Le film ne construit en effet pas seulement le rejet de la réussite bourgeoise, comme nous l'avons vu, mais aussi du mode de vie familial bourgeois. Le monde dans lequel le héros José vit sa vie de militaire est un monde sans femme et sans foyer (mais pas sans lignage...). C'est en cela sans doute qu'il se rapproche le plus du *Männerbund*, ce « monde des hommes » dans lequel s'épanouit l'homme fasciste<sup>1065</sup>. Les héros guerriers du film mènent une existence virile sur un front qui les tient à l'écart de la féminité. Ils préfèrent cette existence à la vie familiale, qui est forcément amollissante. Une scène notamment est représentative de cette fusion des corps et des esprits et de cette communion virile que nourrissent les risques courus ensemble au combat. On y voit deux soldats, dans un fortin de la ligne de front, profiter de la nuit pour entonner ensemble une chanson.

---

<sup>1061</sup> G. Marañón, *El conde-duque de Olivares* [...] p. 29

<sup>1062</sup> G. Marañón, *Amiel* [...] p. 216

<sup>1063</sup> *Idem*

<sup>1064</sup> J. Bugallo Sánchez, *La higiene sexual en las escuelas* [...] p. 16

<sup>1065</sup> J. Chapoutot, « Virilité fasciste », in JJ. Courtine (dir.) [...] pp. 277-301



**Figure XXXIII. Capture d'image du film *Raza*, minute 73'19.**

Dans une ambiance d'intense camaraderie virile, ils communient par le chant. La première chanson est une chanson d'amour ; elle n'est cependant pas dédiée à une femme, mais « à la Phalange ». La seconde célèbre le bonheur d'être à la guerre entre hommes, loin de sa femme et de « la belle-mère », en comparaison de laquelle les risques de la guerre semblent peu de chose<sup>1066</sup>.

Ce modèle de la virilité des hommes du Front est mis en valeur dans le film par un contre-modèle en la personne de Luis Echevarría, qui a épousé la sœur du héros et qui incarne le père de famille gâteux et dévirilisé. Aimant trop sa famille, il est malheureux loin d'elle. Dans le scénario original qu'avait conçu Franco, cela le conduisait même à fuir les combats afin de la rejoindre. Il finissait par mourir, renvoyé au front par son épouse - qui, pour sa part, faisait ainsi honneur à son appartenance à la lignée des Churruca. Dans le film, il est sauvé au dernier moment de ce crime (la désertion) par le héros José. Mais il apparaît ensuite s'occupant de ses enfants, dans une scène d'inversion virile : c'est son fils qui porte sa casquette d'officier, désacralisant ainsi la fonction et l'autorité virile qu'elle symbolise ; en échange, le père de famille et officier s'est fait d'un moule à flan un couvre-chef :

---

<sup>1066</sup> J. L. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minutes 73 à 76.



**Figure XXXIV. Capture d'image du film *Raza*, minute 87''12**

Il ne fait pas preuve de la même mâle dignité que le père Pedro Churruga au début du film lors de son départ pour Cuba (où il va mourir) lorsqu'il console sa Femme en lui expliquant qu'il n'y a pas de retrouvailles sans séparation. Ces conceptions sont sans doute assez profondément enracinées chez un certain nombre de militaires, et en tout cas chez Franco lui-même qui, jeune Officier africaniste, était qualifié par ses camarades d'homme « sans peur, sans femme et sans messe<sup>1067</sup> ».

Le monarchiste J.M. Pemán théorise cette virilité qui consiste à regarder les enfants de loin :

« Toutes les mères sont un peu les mères de tous les enfants. Tout nouvel enfant qu'elles voient, beau, laid, éveillé ou bête, fait renaitre dans leurs yeux la même lueur d'étonnement. Pour les hommes, il n'y a rien qui ressemble autant à un enfant qu'un autre enfant<sup>1068</sup>. »

Ce rejet de la paternité aimante s'estompe cependant très nettement avec l'embourgeoisement du régime franquiste. La comparaison entre le film *Raza* et le second film réalisé par Sáenz de Heredia sur commande du dictateur, *Franco ese hombre*, permet de mesurer tout ce qui sépare les conceptions viriles de l'après-guerre de celles de 1965 : à cette dernière date, Franco est filmé non seulement en militaire, mais aussi en Bourgeois père de famille embrassant sa fille<sup>1069</sup>. Le NODO, journal télévisé placé sous le contrôle du Mouvement National héritier de la Phalange et qui jouait le rôle de courroie de transmission

---

<sup>1067</sup> P. Preston, *Franco* [...] p. 59

<sup>1068</sup> J. M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p. 104

<sup>1069</sup> J. M. Sáenz de Heredia, *Franco ese hombre* [...] minute 90''02

des positions officielles<sup>1070</sup>, annonce le 24 novembre 1975 le décès du chef de l'Etat. Il reprend des images émouvantes qui témoignent de son amour pour sa fille et explique qu'il fut aussi « un père de famille exemplaire qui sut s'entourer de l'affection des siens non seulement dans les grands moments de la vie familiale mais aussi, au quotidien, dans l'intimité du foyer<sup>1071</sup>. »

Dans les manuels scolaires, le modèle du père de famille épanoui se maintient sur toute la période étudiée, et résiste aux conceptions virilistes des militaires.

L'image du père de famille aimant peut parfois être très forte dans les manuels publiés avant 1939. Le meilleur exemple nous en est fourni par le père des deux jeunes protagonistes du manuel *El segundo manuscrito*, qui se présente sous la forme d'un récit de voyage. Nous avons vu qu'il nous est présenté comme un bourgeois cultivé et européisé. Il est aussi un père d'autant plus aimant qu'il est veuf et s'occupe seul d'élever ses enfants :

« Don Abelardo est un maître d'école permanent pour ses enfants. L'amour de Dieu, l'amour filial, à son prochain et à sa patrie, l'honnêteté, le goût pour le travail : toutes les vertus fleurissent en même temps (...) Malgré la tristesse de ses souvenirs [il est veuf], notre ami est un père heureux. Bénis soient les enfants qui sèment d'espoirs prometteurs le chemin de la vie de leurs géniteurs aimants !  
(...)

Voici, mes chers lecteurs, le portrait moral de nos sympathiques voyageurs.

Imitez-les dans leurs vertus<sup>1072</sup>. »

Ces représentations ne s'éteignent pas avec le passage au franquisme. A. Serrano de Haro est logiquement, dans son catholicisme très émotionnel de l'amour du prochain, l'auteur de l'époque franquiste qui, le plus, promeut un modèle d'homme proche de son épouse et de ses enfants. Il reproche par exemple à Philippe le Beau, roi des Pays-Bas, son absence d'affection pour son épouse<sup>1073</sup>. Il fait au contraire de Francisco Franco, dès 1943 (dans une optique très clairement patriarcale) un père de famille modèle, pacifique et mesuré, assez contraire aux idéaux que ce dernier exprime dans son film :

« Franco est simple. Il ne boit pas et ne fume pas. Il affiche toujours un sourire naturel et clair. (...) Franco est un père de famille exemplaire. Il trouve dans son

---

<sup>1070</sup> S. Rodríguez Martínez, *El NO-DO, catecismo social de una época*, Madrid, Editorial Complutense, 1999

<sup>1071</sup> *NO-DO* du 24/11/1975, minute 19

<sup>1072</sup> J. Dalmau Carles, *El segundo manuscrito* [...] pp. 12-13

<sup>1073</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 166

foyer, aux côtés des siens, son seul repos. Il récite son rosaire avec eux tous les jours. L'éducation de sa fille le préoccupe autant que les problèmes les plus graves. Et la 'reconquête du foyer' est la grande entreprise que le Caudillo a assignée aux femmes espagnoles<sup>1074</sup>».

Certaines figures historiques incarnent le père aimant sur l'ensemble de la période étudiée. Il s'agit notamment du Cid, dont on lit par exemple en 1940 qu'il est « le héros qui incarne toutes les vertus chevaleresques d'un guerrier chrétien du Moyen-âge : homme pieux et bon, époux aimant et fidèle, vassal loyal, chevalier endurant et dur au mal<sup>1075</sup> ». Ce peut être aussi Philippe II d'Espagne, « le roi très épris de ses enfants<sup>1076</sup> » dont la paternité aimante est davantage présentée comme proche des critères modernes. Gloria Giner de los Ríos décrit sa politique trop agressive, mais reproduit une des lettres qu'il avait adressées à ses filles, qui est d'un ton très affectueux. Nombreux sont les auteurs qui parlent de son « amour paternel<sup>1077</sup> », de sa « tendresse », ou de son « affection<sup>1078</sup> ». L'acceptation générale de l'idée de son exemplarité paternelle permet par exemple à R. Altamira de réfuter la thèse selon laquelle c'est par excès d'autorité qu'il aurait (décision demeurée célèbre) fait enfermer son fils Don Carlos. Les arguments utilisés dénotent (en 1934) un rejet profond de la figure du patriarche, détenteur d'une l'autorité arbitraire au sein de la famille. Un père aimant (comme il doit l'être) est forcément un père bienveillant : « La sentimentalité de Philippe II par rapport à ses enfants, que montre sa correspondance, ne permet pas de penser qu'il ait pu faire preuve d'une dureté spontanée et injustifiée<sup>1079</sup>. » Le jugement que les auteurs de *Demos II* portent en 1972 sur le châtement de Don Carlos montre leur conviction du caractère anhistorique de l'amour paternel : « Cet épisode fut probablement une cause d'intense douleur pour Philippe II, qui dut agir en fonction de ses hautes responsabilités<sup>1080</sup>. »

---

<sup>1074</sup> *Ibidem*, p. 310

<sup>1075</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 89

<sup>1076</sup> A. Serrano de Haro, *Guinaldas de la historia* [...] p. 114

<sup>1077</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 76

<sup>1078</sup> M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporanea de España* [...] p. 48

<sup>1079</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 409

<sup>1080</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 76

## ***B. La permanente condamnation du Don Juan***

### **1. De la virilité du bourgeois monogame**

Les rares travaux réalisés par Nerea Aresti, ont analysé la lutte qui a eu lieu dans le premier tiers du XXe siècle autour de la respectabilité et de l'exemplarité ou non du Don Juan<sup>1081</sup>. Le séducteur constituait en effet, à la fin du XIXe siècle, un modèle masculin dominant (d'ailleurs souvent assimilé à l'hidalgo et à sa vie « noble », c'est-à-dire éloignée de l'avalissant travail). A partir du début du XXe siècle, il est attaqué à la fois par la pensée régénérationniste (comme obstacle à la modernisation) et par le catholicisme militant (il serait le fruit de la civilisation moderne...)<sup>1082</sup>.

Tout l'objet du *Don Juan*, publié en 1940 par le docteur Marañón et qui eut un retentissement considérable, est ainsi de démontrer que les Don Juan ne sont pas des hommes virils - le sous-titre de l'ouvrage est significatif : *Essai sur les origines d'une légende*. Leur volonté d'être eux-mêmes objets de désir, ainsi que leur narcissisme, leur oisiveté et leur faible appétence au travail (qui les rapprochent du contre-modèle de l'aristocrate décadent) les éloigneraient de la nature masculine.

« Casanova, Don Juan insigne, a sur le seul portrait authentique que nous connaissions de lui, la perfection et la délicatesse de traits de la femme. Le fait est que tous les Don Juan que nous avons connus [lors de ses consultations médicales] étaient éloignés des caractéristiques énergiques et hirsutes du mâle typique<sup>1083</sup>. »

Le donjuanisme serait un dérèglement biologique, et les Don Juan seraient d'ailleurs reconnaissables à leur petite taille, leur grosse tête et leur menton prognathe. Les accusations d'effémination qui leur sont adressées nous semblent pouvoir être également analysées comme permettant aux classes éduquées et bourgeoises de revendiquer un monopole sur la virilité. Cette prétention hégémonique s'exprime au détriment des classes

---

<sup>1081</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 [...]»; et N. Aresti, Médicos, *Donjuanes y mujeres modernas, los ideales de feminidad y masculinidad en el primer tercio del siglo XX* [...]. Voir aussi: F. Paredes Méndez, «Las hijas de Don Juan de Blanca de los Ríos y otros textos: donjuanismo y flamenquismo vs regeneración nacional», *Espéculo. Revista de estudios literarios* n°35, 2007

<sup>1082</sup> I. Blasco Herranz, « Mujeres y nación : ser españolas en el siglo XX », in J. Moreno Luzón, X.M. Núñez Seixas, *Ser españolas. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Barcelona, RBA, 2013, pp. 176-177

<sup>1083</sup> G. Marañón, *Don Juan* [...] p. 77

populaires ou au contraire de l'aristocratie, qui auraient en commun d'être restées attachées au modèle masculin du séducteur. Le Don Juan ne peut prétendre égaler la virilité du producteur de richesses : le Docteur Enríquez de Salamanca écrit en 1938 que « le Don Juan trop sensible, parfois épuisé et toujours sans énergie pour accomplir ses devoirs [paternels] n'est pas plus homme ; la virilité se prouve au contraire par l'aptitude physique et intellectuelle au travail<sup>1084</sup>. » Le donjuanisme aurait notamment culminé durant le décadent et lascif XVIIe siècle. Le docteur Marañón parle à propos du roi Philippe IV, connu pour ses nombreuses conquêtes et pour son incapacité à réfréner son désir, de « l'impuissance de sa volonté malheureuse<sup>1085</sup> ». La conclusion (ensuite reprise par certains confrères du célèbre endocrinologue<sup>1086</sup>) s'impose : « Il ne fait aucun doute que l'idéal sexuel de l'homme normal doit être l'amour monogame<sup>1087</sup> ».

Au-delà des milieux scientifiques, ces conceptions sont partagées par l'ensemble de nos sources qui relèvent d'une opinion que l'on peut qualifier de « bourgeoise » et « éduquée ». Elles sont par exemple vulgarisées avec vigueur dans le manuel pour jeunes filles *¿Por qué te casas? ¿para qué te casas? ¿con quién te casas?* afin de dissuader les lectrices de succomber aux charmes d'un séducteur<sup>1088</sup>. *La higiene sexual en las escuelas* fait partie des ouvrages les plus progressistes. Il a fondamentalement pour objet de plaider pour une éducation à la sexualité des jeunes garçons (mais pas des jeunes filles<sup>1089</sup>) et se réfère, en 1930, au docteur Marañón pour condamner la « tendance actuelle » des parents et des enseignants « à développer chez les enfants le même dégoût envers les choses sexuelles que pour les choses les plus immondes et répugnantes<sup>1090</sup> », ce qui favoriserait la contagion homosexuelle. Il n'en condamne pas moins « la plaie » que constitue pour lui le « libertinage<sup>1091</sup> ».

Nous avons déjà, au cours de ce chapitre, eu l'occasion de constater à quel point les identités de classe et les identités genrées se croisent. Il semble bien que la diffusion, ou au moins

---

<sup>1084</sup> Dr Enríquez de Salamanca, « Prólogo », in Dr José de San Román, *Por la higiene de la raza. Continencia ? Sensualismo ?*, san Sebastián, Editorial Española S. A., 1938, p. VII

<sup>1085</sup> G. Marañón, *El conde-duque de Olivares* [...] p. 148

<sup>1086</sup> Voir par exemple : Dr José de San Román, *Por la higiene de la raza. Continencia ? Sensualismo ? (Pour l'hygiène de la race. Continence ? Sensualisme ?)*, san Sebastián, Editorial Española S. A., 1938

<sup>1087</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la sexualidad* [...] p. 178

<sup>1088</sup> A. García Figar, *¿Por qué te casas?, ¿para qué te casas? ¿con quién te casas?* [...] p. 152

<sup>1089</sup> J. Mallart y Cuto, *La educación activa* [...] p. 26

<sup>1090</sup> *Ibidem*, p. 22

<sup>1091</sup> *Ibidem*, p. 45

l'acceptation, de cette dévirilisation du Don Juan, se soit en partie arrêtée aux milieux aisés et éduqués. Le célèbre médecin constate lui-même à regret « le peu de succès que cette affirmation a généralement lorsqu'elle est exposée en public. Rares sont ceux qui ne sourient pas de mon exaltation de l'amour monogame<sup>1092</sup>. »

Ses théories ne peuvent en tout cas que rencontrer le regain de puritanisme qui caractérise les premières années du franquisme, ainsi que le discours de la Phalange qui exige, nous l'avons vu, un « moine-soldat » continent. Elles sont aussi partagées par certains membres de la hiérarchie éducative. L'Inspecteur de l'Enseignement Primaire A.J. Onieva fait du « self-control » un critère de virilité. Sa volonté de former des hommes impétueux, forts d'une volonté qui leur permettra de rendre à l'Espagne sa gloire perdue, n'entame en effet pas son sens de la discipline - qui s'inscrit elle-même dans le long processus de civilisation des mœurs. Les élèves doivent apprendre à maîtriser leurs pulsions :

« Le facile débordement doit être réprimé, parce que dans cette répression réside une autodiscipline qui nous est nécessaire. Sans porter atteinte à l'énergie vitale (...) le maître peut mettre en place une série d'exercices qui devront favoriser le *self-control*, la mesure, la continence<sup>1093</sup> ».

L'Inspecteur Onieva entend que l'éducation des jeunes garçons les éloigne de l'héritage Donjuanesque : « Pourquoi ces garçons, plus tard, une fois adolescents, s'imaginent-ils que la femme 'est un objet à conquérir'<sup>1094</sup> ? »

Dans ce débat, les auteurs de manuels ont quasi unanimement choisi de suivre les conclusions du médecin et intellectuel réputé Marañón (dont les conclusions, comme le montre la précédente citation de l'ouvrage d'A.J. Onieva, peuvent facilement converger avec les fonctions d'éducateur et de moraliste qu'ils exercent au quotidien dans leurs classes) et, plus globalement, du nouveau consensus social qui s'impose sur ces questions durant les années 1930<sup>1095</sup>. La figure du séducteur est par conséquent quasi unanimement considérée, sur l'ensemble de la période étudiée, comme une figure négative.

---

<sup>1092</sup> G. Marañón, *Amiel* [...] p. 70

<sup>1093</sup> A.J. Onieva, *La nueva escuela española*, Valladolid, Librería Santarén, 1939 [...] p. 149

<sup>1094</sup> *Ibidem*, p. 158

<sup>1095</sup> I. Blasco Herranz, « Mujeres y nación : ser españolas en el siglo XX », in J. Moreno Luzón, X.M. Núñez Seixas, *Ser españolas. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, p. 178



## 2. Une République de la vertu ?

Les auteurs républicains identifient souvent l'Ancien Régime et l'aristocratie au donjuanisme. La dénonciation du Don Juan rejoint celle de l'Hidalgo et du régime politique monarchique. J. Seró Sabaté, dans *El niño republicano*, associe très explicitement la République Romaine à la vertu ; et la monarchie qu'elle remplaça, au « ramollissement<sup>1096</sup> » des mœurs. Un certain nombre de rois espagnols sont également dénoncés pour leurs mœurs. C'est le cas notamment de Jaime I<sup>er</sup>, qui régna sur l'Aragon au XIII<sup>e</sup> siècle. P. Aguado Bleye, entre autres auteurs, condamne en lui un séducteur « très porté sur les liaisons extra-conjugales<sup>1097</sup> », dont les frasques auraient entraîné de graves complications politiques. Une vie sexuelle extra-matrimoniale, même contenue dans les limites de l'hétérosexualité, peut être jugée scandaleuse. Elle porte alors atteinte à la capacité à exercer le pouvoir : « Pierre le Cruel serait parvenu à s'imposer complètement, sans la dureté excessive des châtiments qu'il imposait et surtout les scandales qu'il causa avec ses infidélités<sup>1098</sup>. » L'affirmation de Marañón selon laquelle le donjuanisme est une preuve de la faiblesse de la volonté trouve sa confirmation historique dans la figure de Philippe III, que P. Aguado Bleye décrit comme « un homme sans aptitude au commandement, superficiel et frivole, soumis à la volonté de ses favoris<sup>1099</sup>. »

Il n'est en fait que F. José de Larra pour proposer une lecture morale inverse. Il dénonce « la niaiserie hypocrite des mœurs » du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fait de Jaime I<sup>er</sup>, qui est pour l'occasion surnommé « le roi galant », une figure positive de Don Juan (la seule de l'ensemble du corpus). Son évocation est l'occasion d'une leçon de contre-morale, qui fait de l'art de séduire un des versants de la vie chevaleresque. Le contre-modèle est ici plutôt l'ancien Don Juan repentant qu'aurait été le franciscain Raymond Lulle :

« Mais Jaime I<sup>er</sup> n'était pas capable de renoncer, comme Raymond Lulle. Et si ce dernier, effrayé par sa vie d'amours et de défis, revêtit la bure, qui servait alors de consolation aux pêcheurs reconvertis en saints, Jaime demeura, jusqu'à la fin de sa vie, un Grand Amant et un guerrier puissant, c'est-à-dire l'idéal

---

<sup>1096</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 132

<sup>1097</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3<sup>e</sup>me édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936, p. 189

<sup>1098</sup> Anonyme, *Resumen de historia de España* [...] p. 15

<sup>1099</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tome I* [...] p189

chevaleresque de toute une époque de l'humanité, toujours imprégnée du parfum romanesque qui plait tant aux jeunes esprits.

Méditez, jeunes hommes, ces quelques lignes (...) Vous devez savoir dès maintenant que l'amour n'est ni un mal, ni un péché<sup>1100</sup>. »

### **3. Un franquisme pudibond**

#### **a. La morale, moteur de l'Histoire ?**

Le franquisme constitue un moment de plus grand puritanisme pour les femmes, mais aussi pour les hommes. On sait que, durant les années qui suivirent la Guerre Civile, les autorités franquistes promurent une austérité et un contrôle des mœurs en accord avec une conception de la foi qui supposait une défiance (et, pour certaines et certains, un renoncement) à l'égard du monde et de ses tentations. Ce moralisme reposait notamment sur la réglementation des bals, la surveillance des spectacles, l'interdiction de la mixité sur les plages, ou même la tonte des baigneuses jugées indécentes par les membres de la Phalange. On peut parler d'un « contexte de pudibonderie<sup>1101</sup> ».

La nature pudibonde du franquisme se diffuse aussi au sein de l'Institution scolaire. Le processus moderne de responsabilisation des hommes est ici rejoint par l'esprit moralisateur passéiste du premier franquisme pour promouvoir une virilité du contrôle des pulsions sexuelles. La Commission de contrôle des manuels estime ainsi nécessaire, en 1951, de veiller aux bonnes mœurs et de ne pas mettre trop tôt les jeunes esprits en contact avec l'exemple des mœurs dissolues de certains souverains du passé : le censeur Juan de Contreras explique dans son rapport sur l'ouvrage *Spania* qu'il « n'est pas opportun de donner autant de détails sur les amours de Philippe IV, comme aux pages 239 et 240, étant donné l'âge des futurs lecteurs<sup>1102</sup>. »

Les rédacteurs des manuels d'Histoire prononcent donc, à partir de 1939, des condamnations répétées à l'égard des exemples de décadence morale qui seraient survenus dans le passé. Ce ton est nettement plus prégnant dans les manuels publiés par les maisons d'édition qui appartiennent à des ordres religieux. En 1970 encore, l'auteur du manuel

---

<sup>1100</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 91

<sup>1101</sup> Guy Hermet, *Les Catholiques dans l'Espagne franquiste* Tome II [...] pp. 128-129

<sup>1102</sup> AGA leg. 20259

*Historia 4°* (publié aux éditions Bruño) regrette l'immoralisme des hommes de la Renaissance, par des circonvolutions (conséquence d'une difficulté à nommer clairement le mal) qui reflètent le poids de l'interdit : « La Renaissance humaniste, en copiant les modèles classiques, perd le caractère religieux qui la définissait durant les siècles précédents : elle multiplie les thèmes de la mythologie païenne (...) Le Christianisme ne fut plus la seule source d'inspiration de la littérature et des Arts. Ainsi, les beaux-arts se trouvèrent libres de toute contrainte et oublièrent les valeurs morales. » Le sens de ces explications est précisé ensuite : « on multiplia, jusqu'à l'excès, l'emploi du nu en peinture<sup>1103</sup>. »

Les manuels tendent à faire alterner, comme dans l'historiographie antique, des périodes de décadence morale (auxquelles, avec régularité, le châtement de Dieu vient mettre fin) et des périodes de vertu. C'est désormais la décadence des mœurs qui est censée expliquer les défaites militaires et le déclin des Empires.

La fin de l'Empire romain constitue le premier de ces moments : les auteurs reprennent à l'envi les explications traditionnelles qui font des Huns le « fléau de Dieu » envoyé pour châtier des Romains trop portés sur la chair. On trouvait dans les manuels républicains des explications de la « décadence » de l'Empire romain qui renvoyaient à des causalités fondamentalement sociales. Les auteurs invoquaient souvent, comme origine du « déclin » de l'Empire romain, les structures inégalitaires de leur société, notamment l'importance de l'esclavage. La solution que suggérait F. José de Larra en 1933 pour enrayer ce type de déclin ne renvoie d'ailleurs pas à un passé puritain idéalisé, mais à la Troisième République française et à ses principes :

« Pour que l'ordre soit le bien suprême des peuples, il doit coexister avec la liberté, exaltation de la personnalité de chacun ; avec l'égalité, qui donne à tous les mêmes droits et les mêmes devoirs ; et avec la fraternité créatrice de liens d'amour, d'aide et d'empathie entre tous les citoyens. Tel n'était pas le panorama de Rome, peuple divisé en castes, peuple de la différence entre les strates sociales ; peuple de l'esclavage.

Le bien-être des élus entraîna le mal-être des malheureux, et si le premier conduisit à la paresse et au ramollissement des uns, le second entraîna la perte de confiance envers les dirigeants, le refus de lutter, la paresse qui abrutit<sup>1104</sup>. »

---

<sup>1103</sup> J. Blasco Cea, *Historia moderna y contemporánea universal y de España 4° curso* [...] p. 5

<sup>1104</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 53

Le prisme à travers lequel la fin de l'Empire romain est étudiée durant la Transition n'est pas non plus celui de la décadence des mœurs, mais du civisme et du vivre-ensemble. Le manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, pourtant publié aux éditions Edelvives, recommande ainsi en 1977 aux enseignants de « montrer aux élèves comment un peuple aussi puissant que le peuple romain disparut quand il délaissa la pratique des vertus civiques qui avaient contribué à sa grandeur<sup>1105</sup> ». Certains auteurs dénoncent d'ailleurs, comme *Historia de las civilizaciones* (publié en 1976) les historiens qui « pensèrent que le monde romain était miné par une profonde décadence morale et spirituelle<sup>1106</sup> ».

Les manuels du premier franquisme (et, dans une moindre mesure, du second franquisme) insistent au contraire sur la dévirilisante décadence morale des romains. Ils opposent aux Romains (peuple vieux et décadent) des peuples barbares jeunes, vertueux, et régénérés :

« Les barbares n'étaient pas attirés par le luxe, le plaisir, ou les divertissements, raison pour laquelle ils formaient une race saine et vigoureuse. Pendant ce temps, les Romains, livrés à la fainéantise et aux vices s'affaiblissaient et 's'efféminaient' chaque jour davantage. Ils abandonnaient les champs pour aller vivre dans les villes et l'on ne trouvait plus de soldat capable de soutenir la grandeur de l'Empire<sup>1107</sup>. »

Décadence morale (fainéantise et mœurs viciées portées sur les plaisirs) et perte de la virilité forment un ensemble difficilement dissociable. Les auteurs reprennent à leur compte les avertissements adressés alors par des moralistes comme Caton le Censeur, qui « voyaient dans tout cet amollissement [le terme « molície », ici utilisé, peut aussi être traduit par « effémination »<sup>1108</sup>] la ruine de la patrie et clamaient : De quelle utilité peut être un homme qui ne serait qu'un ventre<sup>1109</sup> ? » La chute de l'Empire, qui vient conclure le chapitre, est l'aboutissement d'une chaîne logique, qui conduit de la décadence morale à la chute en passant par le renforcement d'une païenne cruauté :

« Finalement, bien que les Romains se soient faits grands par le travail, ils abandonnèrent ensuite les champs, et la seule chose qui les intéressait était d'assister, au milieu des cris de sauvages, à l'horrible spectacle du cirque [...] Et

---

<sup>1105</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 120

<sup>1106</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 92

<sup>1107</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 58

<sup>1108</sup> [www. Rae.es](http://www.Rae.es), *Diccionario de la Real Academia Española*, consulté le 12/06/2018

<sup>1109</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...], p. 32

comme aucune société corrompue par le vice ne peut survivre, l'Empire romain, malgré son extension et sa grandeur, et bien que le Droit Romain soit immortel, s'effondra bruyamment<sup>1110</sup>».

Construits sur le modèle de cette interprétation historique de la chute de l'Empire romain, d'autres épisodes de l'Histoire montrent que des mœurs dérégées mènent toujours au gouffre. On retrouve ainsi (avec une fréquence moindre toutefois) la même explication à propos de la chute des wisigoths face aux Arabes (qui serait notamment due « aux vices des derniers rois wisigoths et des seigneurs qui les entouraient<sup>1111</sup> »). On la retrouve aussi à propos de la fin du Moyen-âge espagnol (le règne d'Henri IV de Castille), époque où régnaient « les vices », mais aussi « le luxe et l'immoralité<sup>1112</sup> ». Cela permet à J.M. Pemán de conclure, en 1938, que « les grandes catastrophes sont toujours des châtements que Dieu adresse aux peuples pour leurs grands péchés<sup>1113</sup>. » Cette alternance de périodes de vertu et de périodes de décadence morale s'étend aussi en partie à l'Histoire des ordres religieux. Les manuels insistent sur le rôle des réformateurs qui ont assez régulièrement marqué l'histoire de l'Église, comme les Cisterciens, ou sur le rôle de moines censeurs, comme Saint Bernard, dont on loue la rigueur et la capacité au renoncement.

Ces phases de décadence morale sont, dans les manuels, des moments de perte de la virilité collective et de brouillage des limites de genre. Le siècle des lumières est ainsi, pour les manuels les plus traditionalistes, celui de la domination des reines sur les rois, en même temps que des « grandes perruques blanches<sup>1114</sup> » que portaient non seulement les femmes, mais également (signe évident de leur frivolité) les hommes. Ce moment d'inversion partielle des rapports de domination genrés illustre la faible virilité que les auteurs prêtent aux Don Juan, incapables de s'imposer aux femmes. Le manuel *Historia Universal* (publié aux éditions Edelvives en 1944) fait ainsi remonter les causes de la Révolution Française à la régence du Duc d'Orléans, « homme de talent mais aux mœurs corrompues », qui avait sombré dans « la perdition ». Le déclin moral s'accroît lorsque, copiant les mœurs de son tuteur, Louis XV « se livra à une vie licencieuse<sup>1115</sup> ». Cette perdition dans la luxure conduisit à la

---

<sup>1110</sup> *Ibidem*, p. 35

<sup>1111</sup> *Ibidem*, p. 76

<sup>1112</sup> *Ibidem*, p. 121

<sup>1113</sup> J.M. Pemán, *La Historia de España contada con sencillez*, Tome I [...] p. 79

<sup>1114</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, primer grado* [...] p. 75

<sup>1115</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 438

domination des « viles courtisanes » comme Madame de Pompadour. « Elle décréta l'expulsion des Jésuites<sup>1116</sup> ». La conclusion logique de cette réaction en chaîne nous est donnée ensuite : « c'est sur son successeur [Louis XVI, donc] que retomba le châtiment ». Inversement, certaines périodes sont des périodes de retour à la morale, comme par exemple chez E. Solana en 1941, la dictature de Miguel Primo de Rivera, durant laquelle « on purifia les mœurs<sup>1117</sup>. »

### **b. Le divertissement, activité peu virile**

Ce puritanisme peut, en ce qui concerne son versant viril, s'appuyer sur un soubassement : l'idée selon laquelle un Homme est sérieux. La virilité n'est pas compatible avec le divertissement. Les Inspecteurs de l'Enseignement Primaire qui publient en 1936, avant le déclenchement de la Guerre Civile, *Hacia la escuela hispánica*, intitulent ainsi un de leurs chapitres « Les maux nationaux : le jeu de mot et l'envie ». Ils y dénoncent le goût trop prononcé des Espagnols pour l'humour : s'il peut s'avérer qu'un bon mot s'avère « hilarant », par contre, la poursuite du jeu de mot, à laquelle se livreraient sans mesure les Espagnols, porte atteinte à « l'élégance et la virilité<sup>1118</sup> ». Ce qui est viril, c'est bien le sens du sérieux et de la gravité. Cette idée n'est donc pas propre aux manuels du franquisme. Dans les manuels républicains déjà, le *señorito* se caractérisait par son goût pour les divertissements.

Dans les manuels en tout cas, cette conception de la virilité se renforce après 1939. L'homme franquiste ne se divertit pas beaucoup. Il ne se détourne pas des difficultés, mais il les affronte. Il participe d'un monde masculin de la gravité, d'un monde de la responsabilité - le fardeau de l'Histoire et des guerres repose exclusivement sur ses épaules. Ce monde s'oppose au monde moderne des « divertissements » et des loisirs qui se développent alors en Europe.

L'incompétence des Rois est ainsi souvent associée à leur trop grande propension aux divertissements. L'ensemble des auteurs, y compris les auteurs républicains, partagent par exemple la même condamnation de l'aboulie de Philippe III - même si, durant le franquisme, les explications du déclin que connaît l'Espagne durant son règne reposent davantage sur l'absence de rigueur morale et la trop grande propension à l'amusement du monarque. Il est

---

<sup>1116</sup> *Ibidem*, p. 439

<sup>1117</sup> E. Solana, *historia de España, primer grado*, Madrid, editorial escuela española, 1941, p. 31

<sup>1118</sup> V. Aranda, A. Barea, A.J. Onieva, *Hacia la escuela hispánica* [...] p. 208

ainsi décrit en 1943 comme « faible, indolent, de peu de talent et sans aucune volonté (...) il se consacrait aux divertissements<sup>1119</sup>. »

Son fils Philippe IV est souvent accusé des mêmes vices. Les manuels insistent surtout sur son manque de sérieux, de gravité (ce qui permet de désigner aussi, sans le nommer, son donjuanisme). On peut ainsi lire en 1939, dans un manuel publié aux éditions Edelvives, cette analyse de son physique tel qu'il apparaît sur le portrait que peignit de lui Velázquez : le monarque « révèle, par sa façon de se tenir, son laisser-aller et son manque de volonté. Il était paresseux et aimait passer son temps en fêtes, en chasses, en bals et au théâtre. A son époque les mœurs de la cour se relâchent : on perd cette conception sérieuse de la vie, mue par le devoir et le service d'un idéal, qui était celle de Philippe II<sup>1120</sup>. » Un autre manuel, rédigé par A. Serrano de Haro, précise la critique visant le théâtre : ce qui lui est reproché, c'est son goût pour « les comédies<sup>1121</sup> ».

Les manuels qui font le choix de critiquer la vocation de Philippe IV à une existence futile ne mentionnent jamais la profonde religiosité et le mysticisme exacerbé qui le définissaient aussi : il est clair que, dans les esprits des années 1940, profondeur de la foi et goût pour les divertissements ne sont pas compatibles. Le sport fait assez souvent partie de ces loisirs non sérieux qui ont perdu Philippe IV. Les auteurs de manuels rejoignent ainsi des conceptions portées aussi bien par les plus traditionalistes que par le libéral et moderne Marañón. Même le Catalan S. Sobrequés écrit en 1956 que « fils et successeur de Philippe III, il fut plus intelligent que lui, mais il était amateur de tous les types de sports et de spectacles, se détournant, comme son père, des fonctions politiques<sup>1122</sup>. »

Cet idéal masculin puritain est, sinon totalement spécifique au franquisme, du moins fortement réaffirmé après 1939. On trouve en effet parfois durant la Seconde République des valeurs différentes. G. Giner de los Ríos par exemple, construit à propos de la Renaissance une opposition entre l'austérité religieuse qu'incarne Savonarole (qu'elle associe aux pulsions néfastes de la plèbe), et le goût du luxe et de la fête qu'incarne la brillante Florence des Médicis. Elle reproduit un extrait de *La résurrection des dieux*, de Merckjovski. On y trouve la description des bûchers érigés par Savonarole, destinés à détruire « les masques des bouffons, les ornements, les perruques, les barbes postiches et

---

<sup>1119</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 202

<sup>1120</sup> Anonyme, *Manual de la Historia de España 2° grado* [...] p. 189

<sup>1121</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 202

<sup>1122</sup> S. Sobrequés Vidal, *Hispalis* [...] p. 53

une multitude d'autres accessoires de carnaval ; (...) les livres impies ou trop osés, en commençant par Anacréon et Ovide pour terminer par le *Décameron* de Boccace et le *Morgante* de Pulci ; sur les livres, on amoncela les objets de toilette, les onguents, les parfums, les miroirs (...) La multitude s'agitait bruyamment, dans la rumeur que produit la piété, comme à l'église. Elle lança des vivats. Certains priaient, d'autres pleuraient (...) d'autre encore prophétisaient<sup>1123</sup>. » Cet extrait est suivi d'un autre document intitulé « Fête dans un palais italien en 1497 », dans lequel la fête est présentée comme un moment de splendeur ; elle a d'ailleurs été préparée « avec l'aide de Bramante et de Léonard de Vinci<sup>1124</sup> ». La culture y est associée à des mœurs ouvertes et tournées vers un certain épicurisme (au sens commun du terme) : « un illustre poète, venu de Rome, lisait des vers qui enthousiasmaient l'auditoire féminin et provoquait des applaudissements frénétiques. »

Les mentions positives d'hommes qui se divertissent sont cependant rares. Philippe II est le souverain qui, le plus souvent, incarne l'idéal dominant d'un homme empreint d'une mâle gravité. Les auteurs de manuels soulignent à l'envi son train de vie « austère », son enfermement volontaire dans le palais-monastère de l'Escorial, son refus de toute forme de divertissement qui l'écarterait de sa tâche. Ils associent cette rigueur à l'apogée historique de l'Empire espagnol, participant ainsi d'un état d'esprit général qui érige par exemple en modèle, dans les années 1940 et 1950, la sévère architecture de l'Escorial<sup>1125</sup>. Ils soulignent sa vocation, dès son plus jeune âge, à la gravité. C. Pellegrero Soteras explique que « éduqué par Martínez Siliceo, professeur à l'Université de Salamanque, il fit preuve d'une obéissance, d'un amour pour le travail, et d'un sens de la gravité peu communs chez les gens de son âge<sup>1126</sup>. » Sa virilité de la retenue, du silence, et de l'austérité, serait (même pour M. Comas de Montañez) la marque de l'âme espagnole :

« A la différence de son père, de caractère jovial et expansif comme le sont ses compatriotes [Charles Quint était originaire du Nord de l'Europe], Philippe II fut très espagnol, réservé et austère. (...) L'Escorial, avec sa sévère et froide grandeur est le plus fidèle reflet de l'esprit de Philippe II<sup>1127</sup>. »

---

<sup>1123</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 116

<sup>1124</sup> *Ibidem*, pp. 119-121

<sup>1125</sup> A. Cirici, *La estética del Franquismo*, Madrid, editorial G. Gili, 1978

<sup>1126</sup> C. Pellegrero Soteras, *Geografía e historia (segundo curso)* [...] p. 113

<sup>1127</sup> M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario* [...] p. 43



#### 4. Les manuels d'Histoire n'ont pas connu la *Movida*

La période qui suit la mort de Franco est restée, dans la mémoire collective, comme la période de la "Movida", une période de rapide libération des mœurs. Cette libération ne concerne pas uniquement la jeunesse des grandes villes: elle atteint aussi les populations adultes et installées dans la vie qui rédigent (et qui lisent) la revue *Convivencia Sexual*. Sa lecture met en évidence la forte diffusion, dans les milieux éclairés de l'opinion espagnole, d'une conception libérée de la sexualité. Des photos de femmes nues, à qui un fort modeste carré noir vient recouvrir le sexe, en peuplent par exemple les pages.

Le jeune âge des lecteurs pour lesquels les manuels scolaires sont rédigés introduit forcément un biais et fait d'eux une source très imparfaite pour étudier un possible impact de la libération des mœurs sur les rédacteurs des manuels. Il semble bien néanmoins que l'on peut dire que leurs systèmes de représentation n'évoluent pas alors toujours au même rythme que ceux de la société espagnole. Ils maintiennent globalement des conceptions très moralisatrices. En 1976 encore, C. Burgos Martínez se félicite de la politique de Frédéric Guillaume I<sup>er</sup> de Prusse en matière de mœurs : « Il mit fin au luxe et au relâchement. Plutôt que de faire du pays une cour adultère, il en fit une caserne et une administration<sup>1128</sup>. » Autre exemple, les auteurs de *Geografía e historia de España 3° BUP* (ouvrage marqué par des positions très progressistes) font en 1980 l'éloge de « l'ascétisme » qui régnait au sein des communautés anarchistes durant le Front Populaire et qui aurait constitué un des facteurs explicatifs de leur succès<sup>1129</sup>: la révolution semble s'arrêter là où passe la limite entre la politique et les mœurs. Tout au plus peut-on noter dans les manuels quelques indices très ténus d'un début de remise en cause du puritanisme. Ils se résument à fort peu de choses au final. Un manuel reproduit par exemple en 1977 une gravure du XIXe siècle qui représente la rue d'Alcala à Madrid. Un homme et une femme élégants se tiennent enlacés au centre de l'image. Le commentaire introduit un certain relativisme en matière de mœurs : « La nouvelle société 'libérale' bourgeoise modifie peu à peu les mœurs et les modes. »

Si, dans les manuels d'Histoire, il y a bien eu une Transition, ils n'ont en revanche pas connu la *Movida*.

---

<sup>1128</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 244

<sup>1129</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 295

### ***C. La vertu, une qualité d'abord féminine, secondaire pour les hommes***

Les auteurs de manuels d'Histoire dessinent donc des héros vertueux et condamnent les Don Juan. Il ne faudrait cependant pas penser que la vertu y définit les hommes. La vertu n'est pas pensée comme une qualité masculine. Elle est d'abord, dans les manuels, une qualité féminine. En cela, les manuels d'histoire reflètent la double morale de la société espagnole<sup>1130</sup>.

Cette différence dans l'importance qui est accordée à la vertu des hommes et des femmes est présente déjà dans les manuels de la Seconde République. Elle disparaît certes avec la Transition, mais l'on peut suspecter que la cause s'en trouve autant dans la disparition des personnages féminins et des considérations moralisatrices en général que dans un changement profond des mentalités. Jusqu'aux années 1970, la plupart des manuels citent les relations extra-matrimoniales des hommes sans émettre de jugement moral, tant qu'elles ne relèvent pas d'un scandaleux donjuanisme ou ne supposent pas un abandon de leur pouvoir politique aux femmes. Au contraire, les mentions de frasques attribuées à des personnages féminins sont toujours accompagnées d'une forme de jugement, notamment d'un qualificatif. Dans le *Curso de Historia* de P. Aguado Bleye, on trouve ainsi en 1936 un sous-chapitre intitulé « Les femmes d'Alphonse VI ». Les deux derniers paragraphes sont consacrés à ses favorites. Le ton est très neutre : « Alphonse VI eut aussi quelques favorites. Il eut, avec Doña Jimena Nuñez [deux filles]. D'une autre, la Maure Zaida, fille du roi de Séville Abenabeth et qui fut plus tard baptisée sous le nom d'Isabelle, il eut un fils<sup>1131</sup> ». Le ton n'est plus neutre du tout lorsque, quatre pages plus avant, l'auteur dresse de la reine Urraca un portrait qui s'appuie sur des éléments de la méprisante « légende noire » qu'initièrent à son propos des chroniqueurs (tous clercs) des XIIe et XIIIe siècles<sup>1132</sup>. On peut lire par exemple que son époux, Alphonse le batailleur, étant « dégoûté par la conduite légère de la reine, il l'enferma dans le château de Castellar<sup>1133</sup> ». L'inconstance de cette souveraine et les conflits

---

<sup>1130</sup> J. Gracia, M. A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial síntesis, 2004, p. 54

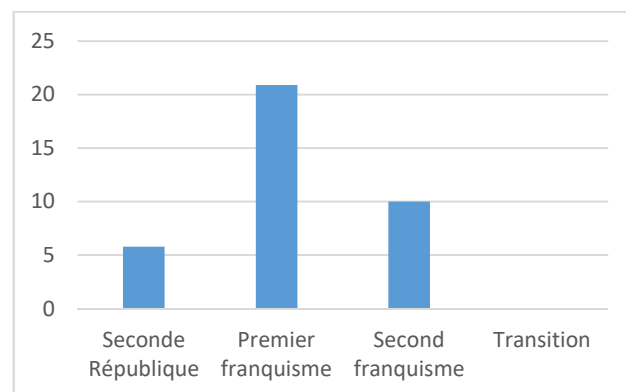
<sup>1131</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de Historia II Edad Media*, Madrid, Espasa Calpe, 3<sup>ème</sup> édition, 1936, p. 168

<sup>1132</sup> E. Pascua Echeagaray, « Urraca imaginada, representaciones de una reina medieval », *Arenal*, 21 :1, janvier-juin 2014, pp. 121-152.

<sup>1133</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de Historia II Edad Media* [...] p. 172

qui en naquirent seraient d'ailleurs à l'origine d'une « anarchie désordonnée, peut-être sans égale dans notre Histoire<sup>1134</sup>. » D'autres lectures (plus positives) de l'action d'Urraca, existent pourtant depuis la fin du Moyen-âge, dans la filiation dequelles P. Aguado Bleye aurait également pu faire le choix de se situer<sup>1135</sup>.

Cet écart entre les normes morales masculines et féminines se renforce très nettement après 1939 : l'exigence de vertu envers les femmes grandit tandis que les frasques des monarques sont plus souvent passées sous silence ou euphémisées. Les historiens ont bien montré que le Franquisme constitua pour les femmes un retour à une sujétion qui plaça leur sexualité sous contrôle<sup>1136</sup>. L'étude des manuels met en évidence, sur ce point du moins, une forte concordance des manuels avec les discours officiels. La préoccupation pour la « pureté » des femmes, entendue comme privation de sexualité (au moins extra-matrimoniale), était peu présente dans les manuels républicains. On ne la trouvait, avant 1939, que dans les manuels les plus conservateurs. Elle se renforce très nettement dans les manuels de l'époque franquiste, au point de devenir centrale.



**Figure XXXV. Marques de la préoccupation pour la "vertu" des femmes dans les chapitres sur le Moyen-âge : adjectifs et adverbes affirmant leur « vertu », leur « pudeur », leur « fidélité », ou au contraire leur « légèreté » ou leur « inconstance » en matière de mœurs (pour cent manuels)**

On ne trouvait pour cent manuels, entre 1931 et 1937, que 5,8 qualificatifs et adverbes reflétant la préoccupation pour la vertu des femmes (cette statistique est limitée aux chapitres qui portent sur le Moyen-Âge). Cela classait cette préoccupation au sixième rang. Entre 1939 et 1959, la vertu (ou son absence) deviennent, statistiquement, le deuxième type de qualité féminine le plus mentionné (avec 20,9 mentions pour cent manuels), après la

<sup>1134</sup> *Idem*

<sup>1135</sup> E. Pascua Echegaray, « Urraca imaginada, representaciones de una reina medieval » [...] pp. 141-143

<sup>1136</sup> E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo », *Feminismo/s*, n°23, 2014, pp23-46, pp. 38-39

beauté. Les femmes sont moins conçues comme des sujets de l'histoire, que comme un objet du désir des hommes, contre l'autonomie duquel il leur revient de se prémunir. L'abnégation féminine (et la surveillance des femmes), sur lesquelles repose le maintien de la vertu dans la société, est le pendant de la virilité guerrière des hommes : toutes deux évoluent de concert, en miroir ; l'impétueuse nature masculine rend nécessaire la relégation des femmes.

Les auteurs s'appuient ainsi sur la discrétion supposée de la statue ibère de la « Dame d'Elche », pour montrer l'ancienneté de la vertu des femmes espagnoles. A. Serrano de Haro cite l'humaniste Luis Vives pour affirmer que « la chasteté est le bien suprême de la femme<sup>1137</sup>. » Les auteurs condamnent alors plus fréquemment les reines et autres femmes présentes dans le récit historique qui font preuve de légèreté dans leurs mœurs. A. Bermejo de la Rica parle par exemple à propos de Charles IV de « son épouse, la frivole et peu profonde Marie Louise de Parme<sup>1138</sup> ».

L'importance de la virginité de certaines femmes (saintes ou de religieuses) est affirmée avec plus de force après 1939. Les nonnes sont souvent réduites à cette qualité, et simplement désignées comme « les vierges ». On peut lire par exemple que Sainte Florentine « fonda un monastère auquel se rendirent une multitude de vierges avides d'offrir leur corps et leur âme au seigneur<sup>1139</sup>. » Les Saints masculins, pour leur part, n'arborent pas cette qualité. En 1963, l'« encyclopédie » Faro donne à ses jeunes lecteurs et lectrices cette consigne : « Que les garçons lisent la biographie de Saint Euloge ; et les filles celle des saintes vierges Fleur et Marie<sup>1140</sup>. »

Si les auteurs de manuels critiquent les Don Juan, ils ne construisent quasiment jamais de modèle de vertu masculine. Cette qualité n'est pas suffisamment présente chez les personnages masculins pour être dénombrable statistiquement. Il semble donc que l'essentiel, pour un homme, soit de ne pas créer de « scandale ». Le Cardinal Cisneros est l'un des très rares personnages masculins dont les manuels (essentiellement ceux qui ont été publiés durant le franquisme) font l'éloge de la « vertu ». Le Franciscain, Grand

---

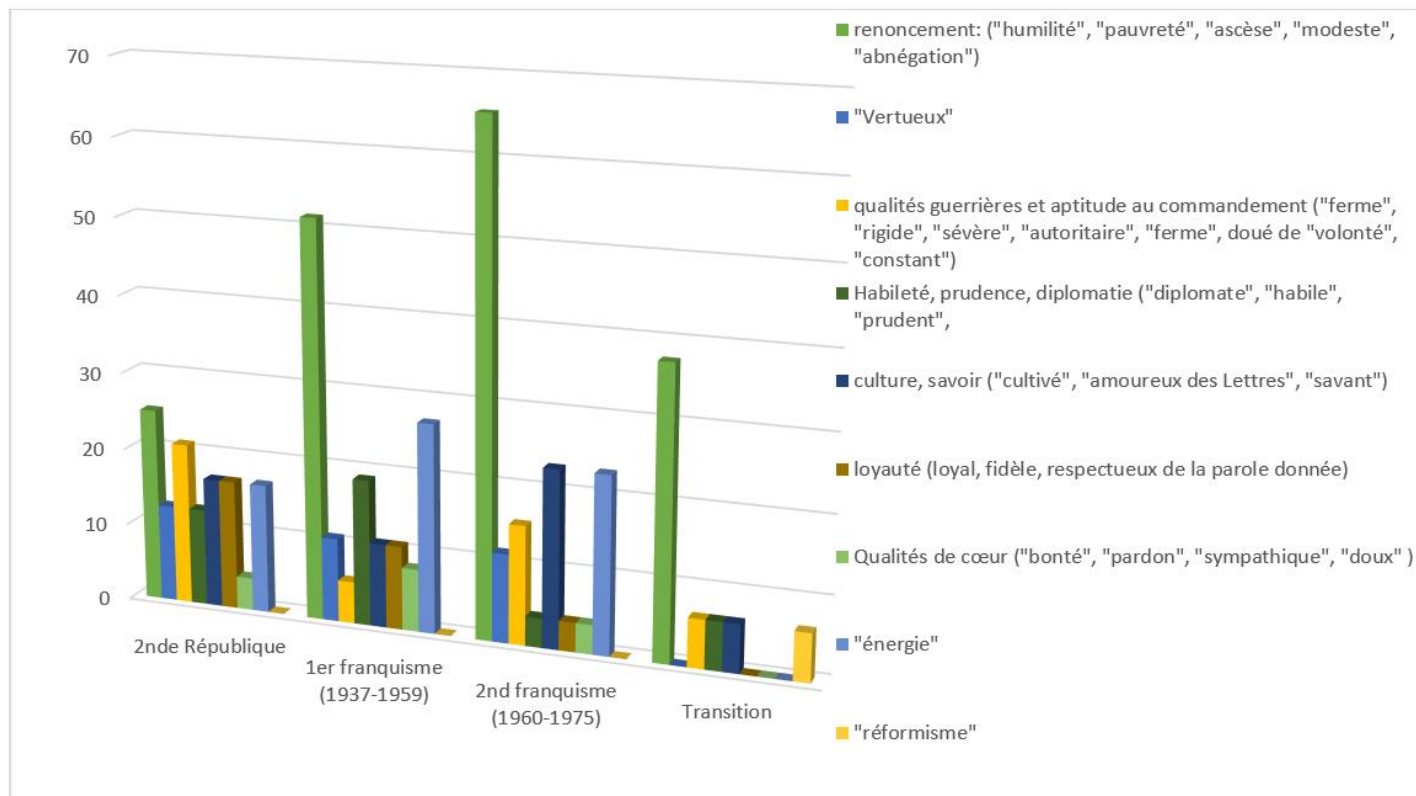
<sup>1137</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 220

<sup>1138</sup> A. Bermejo de la Rica, *Historia de la civilización Española* [...] p. 116

<sup>1139</sup> Anonyme, *¡adelante! Cuarto curso escolar*, deuxième édition, Madrid, Editorial escuela española, 1962, p. 241

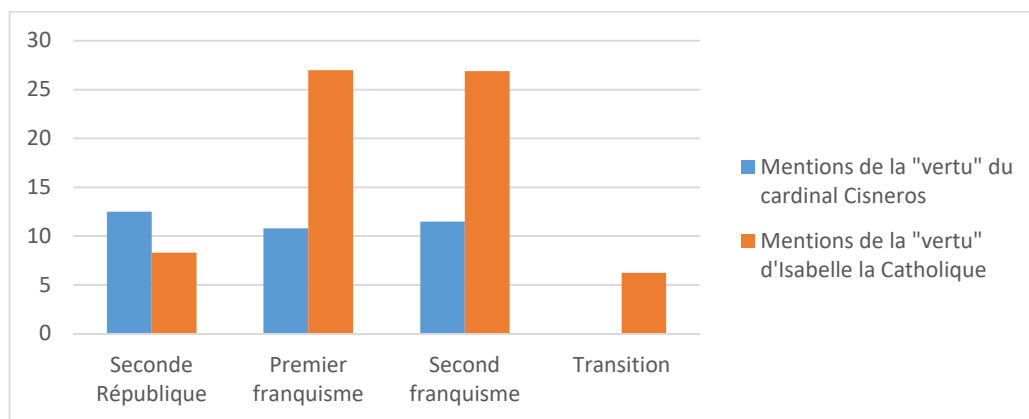
<sup>1140</sup> Q. Blanco Hernando, *Faro, segundo ciclo de enseñanza elemental*, tercera edición, Plasencia, editorial Sanchez Rodrigo, 1963, p. 236

Inquisiteur, et principal ministre d'Isabelle de Castille, est d'abord présenté comme un ascète, qui renonce aux plaisirs du monde. Le versant purement sexuel de cette ascèse est important : on trouve (pour cent manuels) environ 11 mentions de sa « vertu », sous la Seconde République comme durant le franquisme.



**Figure XXXVI. Qualités de Cisneros (adjectifs et adverbess), pour cent manuels**

Il est cependant intéressant de constater qu'après 1939 la « vertu » semble compter beaucoup moins pour cet homme (qui a pourtant prononcé le vœu de chasteté) que pour la souveraine Isabelle la Catholique :



**Figure XXXVII. Evolution comparée des mentions de la « vertu » du Cardinal Cisneros et de la reine Isabelle la Catholique (pour cent manuels). Seules les occurrences du terme « vertu » lui-même sont recensées.**

On constate en outre qu'après 1939 (au moment, donc, où se renforce la préoccupation pour la vertu des femmes, dont celle de la reine Isabelle) cette « vertu » du Cardinal n'est pas davantage mentionnée : on en trouve 12,5 mentions pour cent manuels durant la Seconde République, et 10,8 mentions pour cent manuels après 1939. L'ordre moral que le franquisme restaure encadre d'abord les mœurs des femmes. Il est un ordre patriarcal.

## II. En embuscade derrière le père de famille : le patriarche

C. Enloe souligne que la militarisation d'un mouvement nationaliste entraîne généralement la re-légitimation, le renforcement et « l'enracinement » des privilèges masculins<sup>1141</sup>. L'analyse d'Angela Cenarro Lagunas est convergente. Elle envisage la Seconde République comme une période de déclin pour l'ensemble des valeurs liées au pouvoir et à la soumission : si la famille traditionnelle se trouve au cœur des préoccupations des dirigeants de « l'Etat nouveau », c'est parce qu'elle constitue la cellule de base de cet ordre social ancien qu'ils entendent restaurer<sup>1142</sup>.

Après 1939, l'attribution aux hommes du passé d'un « savoir-mourir » et d'un « pouvoir-tuer » s'accompagne effectivement, dans les manuels d'Histoire, de leur reprise en main du pouvoir non seulement du point de vue politique mais aussi, à l'échelle domestique, sur leur entourage familial. Leurs rédacteurs produisent ainsi des constructions symboliques qui correspondent à la « contre-révolution juridique » dont S. Tavera García a montré qu'elle permit de restaurer dans son intégrité la « soumission patriarcale » des femmes<sup>1143</sup>. Alors que le Code Civil et le Code Pénal sont réformés afin de rétablir le délit d'adultère (avec un traitement différencié selon le sexe), de supprimer quasiment toute peine en cas de crime d'honneur à l'encontre d'une épouse ou d'une fille<sup>1144</sup> (et, dans le même temps, de punir de la prison les femmes ayant avorté<sup>1145</sup>), les manuels d'Histoire se peuplent de figures de

---

<sup>1141</sup> C. Enloe, *Bananas, Beaches, and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 56

<sup>1142</sup> A. Cenarro Lagunas, *La sonrisa de la Falange. Auxilio Social en la Guerra Civil y la posguerra*, Barcelona, Crítica, 2006, p. 112

<sup>1143</sup> S. Tavera García, « Mujeres en el discurso franquista hasta los años sesenta », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI* [...] pp. 239-265, p. 241

<sup>1144</sup> A. Cenarro Lagunas, « visibilización, revisión y nuevas perspectivas : la historia de las mujeres y del género en la Dictadura de Franco », in M. Ortiz Heras (dir.), *¿Qué sabemos del franquismo?*, Granada, Comares, 2018, pp. 189-209, p. 194

<sup>1145</sup> G. Di Febo, « 'La Cuna, la Cruz y la Bandera'. Primer franquismo y modelos de género », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 217-239, p. 222

patriarches, qui décident du contenu de l'existence de leurs épouses et peuvent avoir droit de vie et de mort sur leurs descendants.

## ***A. Le premier franquisme: l'affirmation du pouvoir du patriarche sur les siens***

### **1. Un homme puissant exerce son autorité sur sa femme**

L'idéologie que portent les manuels républicains est difficilement compatible avec l'affirmation nette des valeurs du système patriarcal. Certains manuels remettent en cause l'ensemble normatif au sein duquel se structure la société patriarcale héritée du XIXe siècle que les lois républicaines ont commencé d'ébrécher. Ainsi, G. Manrique prend en 1936, à travers l'histoire médiévale, la défense des récentes lois républicaines - considérées à l'époque comme « anticatholiques » parce qu'elles portaient atteinte au pouvoir de l'Église. Cinq ans après l'instauration en Espagne du mariage civil (qui avait déjà été instauré par la Première République, et fut supprimé en 1939) il écrit que « dans les premiers siècles de la *Reconquista*, les lois acceptaient deux types de mariage : le premier s'accompagnait des solennités religieuses et le second consistait en un contrat avec prestation de serment, sans cérémonie religieuse. Les édits et lois promulgués par les rois tendirent à interdire les mariages sans intervention des membres du clergé<sup>1146</sup>. » Il prend aussi la défense des bâtards, qui viennent avec la Seconde République d'acquérir des droits, en expliquant que ces lois médiévales leur attribuaient une partie de l'héritage.

Après 1939, l'exaltation de la vertu des femmes participe de la réaffirmation du pouvoir des hommes en leur conférant un droit de contrôle sur leurs mœurs. A. Bermejo de la Rica nous explique par exemple à propos de la société des Germains, en se fondant sur les écrits de Tacite, que « l'adultère était rare, et le châtement de la femme adultère consistait en ce qu'on lui coupe les cheveux, l'expulse nue de sa maison, et donnait le droit à son mari de la maltraiter. La maternité était très protégée<sup>1147</sup> » : pour lui l'adultère, comme faute, ne se décline qu'au féminin. Les hommes sont chargés de veiller, en même temps, à la survie du groupe et à la protection de la moralité des femmes. A. Serrano de Haro explique, dans le

---

<sup>1146</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 131

<sup>1147</sup> A. Bermejo de la Rica, *Historia de la cultura 4°* [...] p. 69

manuel *Guirnaldas de la historia*, que le *Fuero Juzgo*, ensemble législatif établi au VII<sup>e</sup> siècle par les wisigoths, fut une étape décisive dans les progrès du Droit. Il en résume le contenu comme suit :

« LE FUERO JUZGO EST LE PLUS CÉLÈBRE DE TOUS LES CODES QUI ONT ÉTÉ RÉDIGÉS DANS LE MONDE A CETTE ÉPOQUE.

On y trouve un avertissement terrible : UN PÈRE POURRA TUER SES FILLES SI ELLES EN VENAIENT A DES CAS EXTRÊMES DE PERTE DE LEUR HONNEUR<sup>1148</sup>. »

L'auteur ne reprend certes pas à son compte cette affirmation du pouvoir paternel ; sa simple mention, qui n'apparaît nulle part ailleurs que dans ce manuel destiné exclusivement à un public de jeunes filles, résonne néanmoins comme une menace.

Ce renforcement du pouvoir patriarcal apparaît plus clairement si l'on compare l'analyse des mœurs des Germains que propose A. Bermejo de la Rica avec celle que proposait, en 1935, Gloria Giner de los Ríos. Elle reproduisait un extrait du même ouvrage de Tacite, qui ne met pas l'accent sur la surveillance des femmes par les hommes, mais sur le respect par ces derniers de la dignité de leurs épouses : « Un des traits distinctifs de ce peuple qui mérite le plus notre admiration est le respect de la sainteté du mariage ; à la différence des autres barbares, ils n'ont qu'une seule épouse<sup>1149</sup>... »

Après 1939, derrière le père et l'époux aimant se dissimule plus souvent qu'avant (et moins discrètement) le *Pater familias* tout puissant, garant et détenteur de l'honneur collectif. La figure du Cid, père de famille attaché à sa femme et ses enfants, par exemple, est plus qu'ambigüe. Il s'agit davantage, en ces années 1940-1950, d'un « chef de famille » que d'un « père de famille ». Il est ici représenté, page de gauche, après sa conquête du Royaume de Valence. Il leur montre, des remparts, l'étendue du royaume qui est désormais le sien (le leur ?) :

---

<sup>1148</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...] p. 42. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1149</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 72



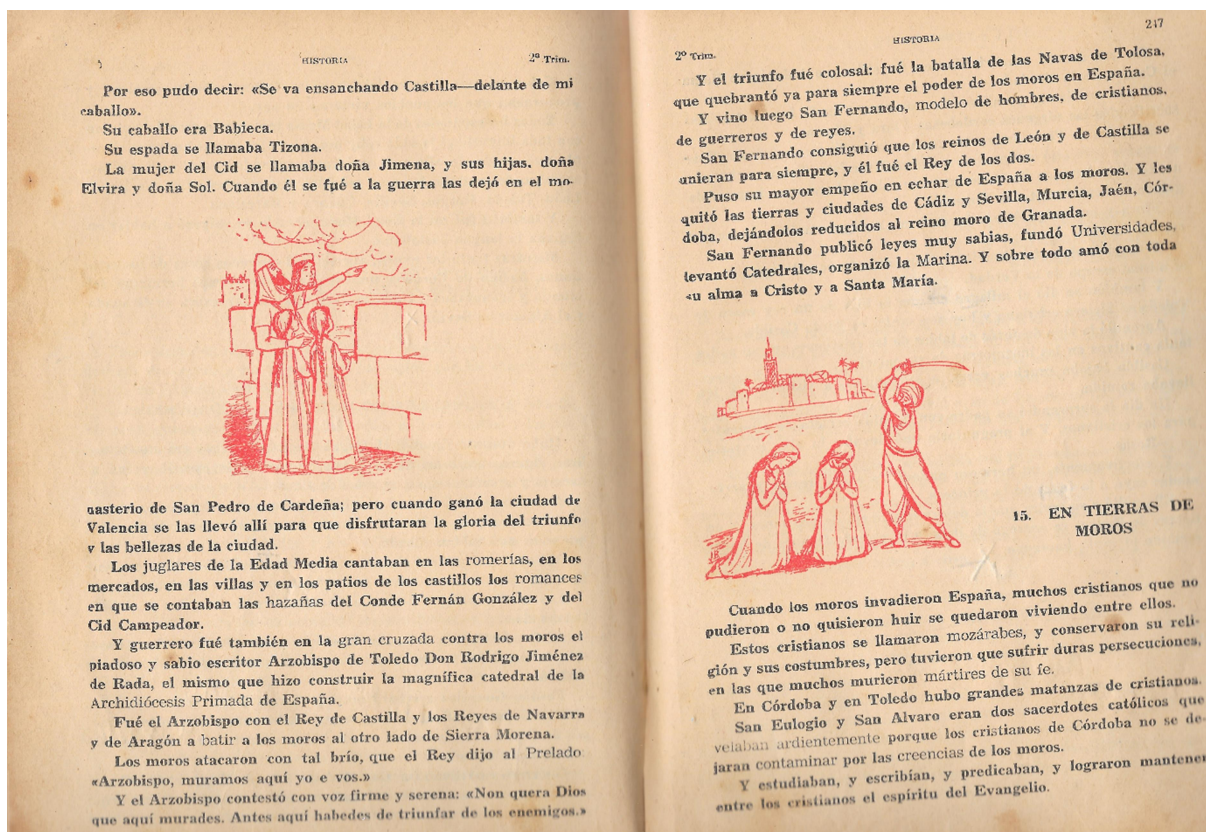


Figure XXXVIII. Double page de l'"encyclopédie" *¡Adelante ! Tercer curso escolar (Editorial escuela española, 1956)*<sup>1150</sup>

Cette double page de « l'encyclopédie » *¡Adelante !* met en valeur l'attractivité du statut que la société paternaliste traditionnelle espagnole est censée proposer aux femmes, si elles sont aimées d'un homme puissant. La page de droite rend plus séduisante celle de gauche en offrant en contre-modèle le sort réservé aux femmes en Islam - visuellement tout au moins, car il s'agit en fait d'une représentation de saintes martyres du catholicisme.

Le texte exprime assez clairement le droit de propriété du Cid sur sa femme et ses filles :

« Son cheval se nommait Babieca.

Son épée s'appelait Tizona.

La femme du Cid s'appelait Doña Chimène, et ses filles Doña Elvire et Doña Sol.

Quand il s'en fut à la guerre, il les laissa dans le monastère de Saint Pierre de Cardeña<sup>1151</sup> ».

Si l'on suit le récit que les manuels font de son aventure, le Cid est en outre celui qui sait sacrifier ses sentiments : il part au combat en laissant sa femme et ses filles dans un couvent,

<sup>1150</sup> Anonyme, *¡Adelante ! Tercer curso escolar*, Madrid, Editorial escuela española, 1956, pp. 246-247

<sup>1151</sup> *Idem*

ce qui donne lieu à d'émouvantes séparation puis retrouvailles. Son déchirement permet donc de mettre en valeur des sacrifices auxquels contraint la nature belliqueuse de l'homme. L'iconographie permet de fixer chez les élèves ce modèle du père de famille absentéiste<sup>1152</sup> :



**Figure XXXIX. Image reproduite dans *Yo soy español* (1<sup>ère</sup> édition : 1943)**

Les monarques qui se sont laissé confisquer le pouvoir par leurs épouses constituent un contre-modèle au sein de ce système patriarcal. Ils peuvent en effet d'autant moins prétendre participer de la virilité nationale que lesdites épouses sont souvent étrangères. Leur présence dans les manuels s'affirme elle aussi après 1939. En 1952 par exemple, J. Tormo Cervino juge les Bourbon d'Espagne (au XVIII<sup>e</sup> siècle) responsables du déclin de l'Espagne, car étant d'origine française, ils étaient enclins à être « influencés par leurs femmes ». Il s'agit notamment de Philippe V qui, « de caractère faible et timide », fut « dominé par ses épouses<sup>1153</sup> » et notamment Elisabeth Farnèse.

Charles IV, qui avait abdicqué de son trône à la demande de Napoléon et est traditionnellement jugé très durement par l'historiographie, constitue en matière d'autorité masculine le contre-modèle le plus présent. Il incarne le type de l'homme trop gentil et trop tolérant envers sa femme pour être réellement viril. Parfois qualifié de « niais<sup>1154</sup> », « il était de caractère doux et d'intentions droites, mais il préférait la chasse au travail, et en plus, il était si faible qu'il fut toujours dominé par sa femme<sup>1155</sup>. »

<sup>1152</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español* [...] p.43

<sup>1153</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...] p. 136

<sup>1154</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 247

<sup>1155</sup> *Ibidem*, p. 240

L'affirmation de la nécessité de l'ordre patriarcal fluctue selon les périodes mais aussi selon les auteurs. Elle est ainsi beaucoup plus prégnante dans les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles, et beaucoup moins dans les manuels publiés par les auteurs catalans. L'identité des Walkyries de la mythologie en est un exemple clair : seuls deux manuels les mentionnent tous deux publiés dans les années 1960. L'un, écrit par l'auteure catalane María Comas de Montañez, les définit simplement comme « les filles blondes » de Wotan, le père de tous les Dieux, qui avec lui « résidaient au paradis, le Walhalla ». L'autre, publié aux éditions Santa María, explique que seuls « les guerriers qui tombaient au combat » avaient accès au Walhalla. Ils y menaient « une vie de jouissances paradisiaques faite de banquets, servis par de blondes vierges guerrières, ou Walkyries<sup>1156</sup>. » C'est dans un manuel des mêmes éditions Santa María publié en 1968 que l'on trouve la seule reprise, comme une vérité historique, de la légende des « cent vierges<sup>1157</sup> ». Elle a des accents anthropologiques très marqués en ce qu'elle fait reposer l'origine des premiers soulèvements des Espagnols chrétiens contre les Maures (au VIII<sup>e</sup> Siècle) qui conduisirent ensuite à la *Reconquista*, au refus des Asturiens de payer aux rois Maures un tribut de cent femmes vierges - c'est-à-dire au refus des hommes espagnols de laisser leurs femmes quitter le groupe qu'ils dirigent.

## 2. L'autorité paternelle : une valeur sacrée

Trois épisodes historiques illustrent clairement, par leur présence répétée, l'affirmation des pouvoirs du patriarche sur ses enfants après 1939.

Le premier d'entre eux est le soulèvement mené en 585 par le prince wisigoth Herménégilde. Fils de Léovigilde, roi d'Espagne de confession arienne, Saint Herménégilde se convertit publiquement au Catholicisme, avant de se proclamer roi et de soulever l'Andalousie. Vaincu, il est enfermé, puis exécuté sur ordre de son père. Ce récit est très présent dans les manuels après 1939, dans lesquels il précède (et annonce) le récit de la conversion définitive de toute l'Espagne au Catholicisme romain. Les jugements qui l'accompagnent soulignent à quel point le respect de l'autorité paternelle occupe une place centrale dans la hiérarchie des valeurs des auteurs : le devoir d'obéissance au père peine à s'effacer devant la foi

---

<sup>1156</sup> J. J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España* [...] p. 74

<sup>1157</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4º curso* [...] p. 53

catholique elle-même. En toute logique, Herménégilde devrait en effet être décrit en martyr illuminé par la vraie foi, et son père en hérétique. Mais les auteurs de manuels sont confrontés au même dilemme que les historiens conservateurs du XIXe siècle<sup>1158</sup> et condamnent largement la remise en cause par Herménégilde de l'autorité paternelle. Ainsi, dans le manuel *Glorias Imperiales*, le père et le fils sont renvoyés dos à dos et le soulèvement pour établir le Catholicisme comme unique religion est analysé comme le geste impulsif d'un adolescent : « L'irréflexion juvénile d'Herménégilde et la colère du Monarque choquèrent frontalement. » Avant de mourir, Herménégilde dresse un bilan de ce soulèvement au nom du catholicisme : « Je demande pardon à Dieu pour ma désobéissance. J'ai péché en me soulevant contre mon propre père. Je mourrai heureux de laver mes fautes. Mais renoncer à ma foi catholique, jamais<sup>1159</sup>. »

L'épisode de la résistance de Guzmán le Bon lors du siège de la ville de Tarifa enseigne la force de caractère de ces hommes virils qui n'hésitent pas à sacrifier leurs enfants. Il est lui aussi très présent dans les manuels, alors même qu'il n'est en rien déterminant du point de vue historique. C'est sa valeur anecdotique et morale qui intéresse les auteurs : en 1294, alors qu'il était assiégé dans la ville de Tarifa (qu'il défendait au nom du roi) Guzmán aurait été menacé par l'ennemi de l'exécution de son fils cadet, qui avait été fait prisonnier ; ce à quoi il aurait répondu en lançant des murailles son propre poignard afin de lui faciliter la tâche, assumant ainsi la décision de sacrifier son fils. Le sens de cet épisode et l'impact qu'il a pu avoir sur les jeunes lecteurs, sont renforcés par la reprise répétée, dans les manuels, du tableau *Guzmán el bueno*. Peint en 1884 par Salvador Martínez Cubells y Ruiz, il met en scène le moment où Guzmán accepte le sacrifice de son fils et lance son couteau à ceux qui vont l'égorger, alors que son épouse essaie de retenir son geste. Cette image place les femmes du côté du sentiment maternel, qui est incompatible avec les responsabilités politiques. Les hommes, au contraire, sont froids et impitoyables, ils sont soldats autant qu'ils sont pères, ce qui les qualifie pour le pouvoir. La vie de leurs enfants leur appartient.

---

<sup>1158</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une idée collective au XIXe siècle* [...] p. 315

<sup>1159</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] p. 90



Figure XXXIX. "Héroïsme de Guzman le Bon", *Historia de España 1er grado* (editorial Vives, 1947)<sup>1160</sup>

L'ouvrage *Lecturas Históricas*, publié en 1968 aux éditions SM (qui appartiennent à la congrégation des pères maristes), met en scène un (imaginaire) descendant de Guzmán le Bon qui fait la lecture à son petit-fils des exploits de leur illustre ancêtre :

« 'Tuez-le avec ce poignard si vous le voulez, car je préfère mon honneur sans mon fils à mon fils sans mon honneur...'

Gonzalito [le petit-fils] demeura pensif

(...)

- Papi ! demanda-t-il avec émotion. Ils l'ont tué, le fils de Guzmán ?
- Ils l'ont égorgé - murmura Don Pedro - avec le couteau de son propre père, et ils ont envoyé sa tête par-dessus les murailles avec une catapulte.
- Quelle horreur ! s'exclama Béatrice [la mère de l'enfant, et belle-fille du grand-père], lâchant son aiguille à coudre. Ces hommes d'autrefois étaient de pierre... plus que des hommes, on dirait des fauves.
- Que dis-tu là, femme ? répliqua Don Pedro avec sévérité.
- Je dis qu'accepter qu'on égorge son enfant et, en plus de cette barbarie, envoyer le couteau qui versera son propre sang... Quand on pense que ce bouquin affirme qu'Alfonso [Guzmán le Bon] était un chevalier plein de vertus !

(...)

<sup>1160</sup> Anonyme, *Historia de España 1er grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1947, p. 49



- Et voilà ! s'exclama Don Pedro. (...) Renoncer, plutôt qu'à un couteau, à l'honneur et à la parole donnée ; trahir sa patrie, sa religion, son drapeau... pour sauver la vie d'un enfant !

Béatrice écoutait, triste et pensive. Son beau visage, jeune et joyeux, s'assombrit un instant face aux fermes arguments du grand-père.

- Eh bien non ! dit-elle avec énergie. Vous ne me convaincrez pas ! Une mère ne l'aurait jamais fait ! Et en disant cela elle regarda Gonzalito avec une profonde tendresse.

(...)

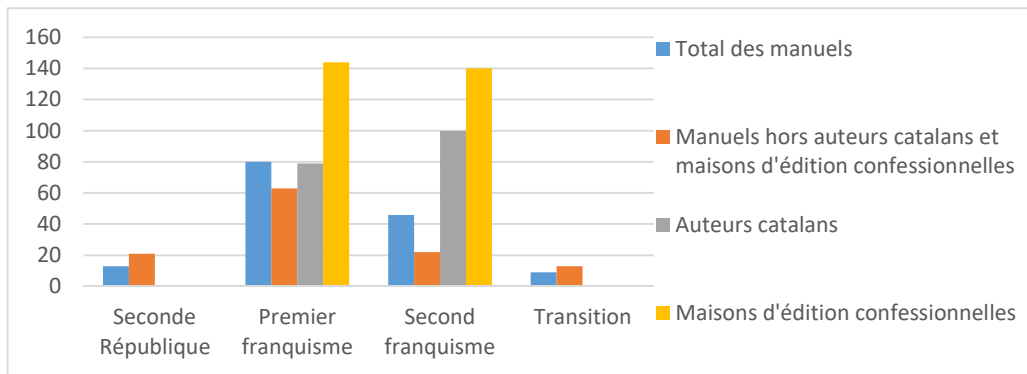
- Comment est-ce possible ! s'exclama Don Pedro, redressant fièrement son buste arrogant. Et moi, je n'ai pas de cœur peut-être ?... Quand mon fils aîné, Gonzalo, est mort à la guerre, alors qu'il était presque encore un enfant, et que je l'ai vu tomber à mes côtés sans vie, je me suis penché sur le cadavre, j'ai baisé son noble front, taché de sang, et remontant sur mon cheval je me suis élancé avec la troupe sur l'ennemi [républicain], pensant moi aussi, comme ce chevalier qui était du même lignage que moi, qu'il vaut mieux l'honneur sans son fils que son fils sans l'honneur...<sup>1161</sup> »

Les hommes consacrent donc naturellement leur existence à se construire une place dans l'Histoire. Ils sont mus par la défense d'un capital d'honneur qui est celui d'un nom, d'un « lignage », qu'eux seuls transmettent, et dont seuls ils comprennent l'importance. Les femmes, trop émotives du fait de leur nature maternante, ne peuvent en effet atteindre ce degré de noblesse. La défense de cet honneur, parce qu'elle excède sa propre existence, donne au patriarche des droits sur ses enfants. Ce qui est mis en scène symboliquement, c'est ici, au-delà du sacrifice suprême pour la patrie, la mise à mort de l'enfant par son propre père. Son autorité n'est pas discutable.

L'étude statistique de la présence du récit du sacrifice de son fils par Guzmán le Bon ainsi que de l'œuvre picturale qui le met en scène nous permet de mesurer l'évolution de l'importance du complexe guerrier-patriarcal.

---

<sup>1161</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] pp. 92-93



**Figure XL. Présence du récit du sacrifice par Guzmán de son fils, et /ou d'une image représentant ce sacrifice, pour cent manuels. Le récit et l'image sont comptabilisés séparément et peuvent se cumuler. Le total peut donc être supérieur à 100.**

La lecture de ces statistiques doit se faire en relativisant la forte représentation statistique de Guzmán le Bon dans les manuels catalans du Second Franquisme, qui est liée à un biais : ces manuels sont nettement plus complets et volumineux que les autres, et recèlent de nombreuses anecdotes et points de détails ailleurs absents. Cette nuance mise à part, le renforcement des représentations patriarcales après 1939 est claire, et Guzmán le Bon apparaît d'abord comme un héros-sacrificateur propre à l'historiographie scolaire franquiste, et notamment aux manuels publiés par les maisons d'édition confessionnelles. Le sens de cet épisode du sacrifice du fils de Guzman est encore renforcé et actualisé par la présence dans les manuels, à partir de 1939, de l'épisode du sacrifice, par le Colonel Moscardó, de son fils (capturé par les Républicains et exécuté) lors du siège de l'Alcazar de Tolède. La similitude entre les deux événements est en effet très forte. On peut ainsi lire en 1944 aux éditions Edelvives que José Moscardó « tel un autre Guzmán le Bon, préféra que les rouges tuent l'un de ses fils plutôt que d'être traître à l'Espagne<sup>1162</sup>. »

### ***B. La Transition : quelle réalité la fin du patriarche dans les manuels reflète-telle ?***

Après 1975, les manuels ne relèvent plus de structures de pensée patriarcales. Les grandes figures du pouvoir masculin disparaissent. Le Cid et son épouse aimante et passive, le récit montrant Guzmán le Bon sacrifier son fils, etc. disparaissent totalement. Il est certain que la société est alors en rapide modernisation et européanisation et que les nouveaux

<sup>1162</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 287

paradigmes sociétaux sont, depuis la fin des années 1950, de moins en moins propices à la justification des rapports de domination du père de famille<sup>1163</sup>.

Cette fracture, si nette, ne semble néanmoins pas pouvoir correspondre intégralement à la réalité de l'évolution des représentations genrées. Ce sont davantage les changements historiographiques qui nous semblent ici devoir être invoqués comme cause de ce changement. Le passage à l'Histoire économique et sociale entraîne mécaniquement un discours moins genré.

L'étude de la revue *Convivencia Sexual* nous permet de mesurer cet écart entre la totale disparition des figures patriarcales dans les manuels et les modes de représentation dans les milieux les plus éduqués et progressistes. Elle converge avec les conclusions esquissées par M. Nash, qui montre (à propos du succès, dans les années 1960 et 1970, de la figure du « *Rodríguez* ») que la justification de la double morale s'appuie désormais largement sur l'évocation des fonctions productives de l'époux<sup>1164</sup>. Elle met certes en évidence la volonté de rompre avec des modèles assimilés au passé. Le dossier du numéro 33 de *Convivencia sexual* est ainsi intitulé *Procès du machisme*. Il porte en sous-titre « Causes et réalité de la domination du mâle et de l'éternelle exploitation à laquelle la femme a été soumise<sup>1165</sup>. » La disparition du franquisme ne s'accompagne cependant pas, même dans cette revue, de celle des pouvoirs du patriarche. Même affaibli, le patriarcat mute, et s'adapte aux nouvelles valeurs dominantes. Il s'adapte notamment aux réalités d'une société en rapide croissance économique : ayant totalement abandonné la justification par la nature guerrière de l'homme, il se fonde désormais plus fortement sur sa fonction productive. On trouve par exemple en 1976 dans les réponses au « courrier des lecteurs » de *Convivencia Sexual* (courrier dont l'authenticité peut sans doute être parfois questionnée) une réponse à une jeune femme (de 22 ans) qui, obligée de se marier car enceinte, a du mal à concilier ses études et ses obligations domestiques. Elle se plaint que son mari ne l'aide pas et le qualifie de « très égoïste » car il passe « beaucoup de temps hors du foyer ». Les « spécialistes »

---

<sup>1163</sup> Voir par exemple : M. del carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres », in M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI* [...] pp. 277-299, pp. 283-286

<sup>1164</sup> M. Nash, « Masculinidades vacacionales y veraniegas : el Rodríguez y el donjuán en el turismo de masas », *Rubrica contemporánea*, vol.7, n°13, 2018, pp. 23-39, p. 35

<sup>1165</sup> *Convivencia sexual*, Tome III [...] pp. 266-280



chargés par la revue de donner chacun une réponse et des conseils personnalisés sont unanimes à excuser le mari au nom de ses obligations productives :

« Ce n'est pas le mari qui est responsable de cette situation, mais le programme professionnel surchargé de la plupart des maris espagnols. L'Espagne est le pays de la pluriactivité. (...) Nous ne savons pas dans quelle mesure il est effectivement égoïste. Si c'est parce qu'il doit beaucoup travailler, c'est parce que sa conjointe accepte un niveau de richesse élevé. Renoncerait-elle à ce niveau de richesse pour que son mari dispose de plus de temps ? En réalité, le plus grand rival de la femme, c'est le travail ; pas la présence d'autres femmes. (...) Le mari pourrait-il l'aider dans ces tâches ? Tout dépend des heures de disponibilité qui lui restent. (...) Une famille fonctionne en réalité comme une entreprise : il faut faire preuve de capacités d'organisation pour que tout fonctionne bien<sup>1166</sup>. »

Même dans cette revue qui s'affiche « progressiste » et ne peut, dans l'Espagne des années 1970, avoir de lectorat (et de rédacteurs) autres qu'appartenant à une frange éduquée et relativement aisée, les « spécialistes » consultés reproduisent et adaptent les schémas anciens. Ils permettent l'exclusion des femmes des études et de la vie professionnelle en la maintenant dans les tâches domestiques et donc dans la soumission au pouvoir économique de l'époux. La place de la femme reste auprès des enfants et le mythe du guerrier a été remplacé par celui de l'homme nourricier et producteur de richesses. Ce constat ne prétend pas avoir de caractère systématique. Il doit néanmoins nous conduire à ne pas conférer à la disparition des figures du pouvoir patriarcal qui survient en 1975 dans les manuels d'Histoire une portée qu'elle n'a pas.

---

<sup>1166</sup> *Convivencia sexual*, Tome I [...] pp. 314-315

## Quatrième chapitre. Le Maure : délimiter les qualités masculines

Les études historiques et sociales ont insisté récemment sur le caractère heuristique du concept d'intersectionnalité. Forgé par Kimberlé Crenshaw à partir de 1991 afin de décrire la réalité sociale des femmes noires étatsuniennes, il repose sur la nécessité, pour rendre compte de la complexité des rapports sociaux, de croiser les critères de genre, de « race » et de classe<sup>1167</sup>. Le modèle implicite des manuels que nous étudions est celui de l'homme blanc. Il s'agit pour leurs auteurs d'une évidence, d'un impensé - hormis chez Gloria Giner de los Rios, qui reproduit par exemple en 1935 un texte extrait de *La case de l'oncle Tom*. Ce modèle est cependant parfois construit en rapport avec le modèle ambigu de l'homme arabe, et plus précisément du Maure de Al-Ándalus. G. Torres Delgado a montré que le colonisé marocain est pensé, au tournant du XIXe et du XXe siècle, comme un contre-modèle, doté d'une masculinité déficiente et primitive : il serait dominé par une indolente paresse, ainsi que par une sensualité grossière et décadente qui le vouerait à l'homosexualité voire à la pédérastie<sup>1168</sup> - et, sur le plan politique, aux régimes despotiques<sup>1169</sup>. Ces représentations permettent en retour à l'Espagnol, « en ce contexte d'instabilité identitaire de l'Espagne<sup>1170</sup> », de s'ériger en modèle d'homme civilisé (car capable d'autocontrôle) et donc de se rattacher à la virilité productive des peuples du Nord de l'Europe.

Dans les manuels d'Histoire, l'homme arabe est une figure plus ambiguë, sans doute parce qu'il est d'abord le Maure andalou et n'est donc pas totalement étranger à la nation espagnole et à sa grandeur passée. Il est certes celui contre lequel s'est construite l'indépendance nationale de 1492 ; mais il a également laissé à l'Espagne une part essentielle de son identité culturelle et a fait d'Al-Ándalus le centre brillant de la culture européenne médiévale. Il est pour nombre d'auteurs un guerrier modèle, dont il faut admirer le courage

---

<sup>1167</sup> K. Crenshaw, « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », in *Cahiers du genre*, n°39, 2005 (publication originale : « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, 1991, vol.43, n°6, pp. 1241-1299)

<sup>1168</sup> G. Torres, « Arquetipos masculinos en el discurso colonial español sobre Marruecos », in M. Nash (dir.), *Feminidades y masculinidades : arquetipos y prácticas de género*, Madrid, Alianza editorial, 2014, pp. 75-102, p. 82

<sup>1169</sup> *Ibidem*, p. 89

<sup>1170</sup> *Ibidem*, p. 97

et les talents militaires, en même temps qu'un modèle d'homme de culture, ce qui le rapproche du modèle de « l'homme total » ; mais il ne peut cependant pas prétendre à ce statut car ses qualités, n'étant pas bornées par les normes morales du christianisme, peuvent s'exacerber et déborder au point de devenir des défauts. Il occupe donc (au moins dans les manuels publiés avant 1975) une place singulière au sein des différents modèles masculins qui définissent le *vir hispanicus* : il tient lieu à la fois de modèle et de contre-modèle. Il nous indique le point à partir duquel, dans le cadre d'un idéal masculin bourgeois équilibré, les vertus deviennent des vices : les qualités guerrières peuvent devenir « cruauté » ; le raffinement culturel et la vie dans le luxe conduisent, si l'on n'y prend garde, à la fainéantise et au ramollissement ; et une vie sexuelle débridée, à des mœurs efféminées.

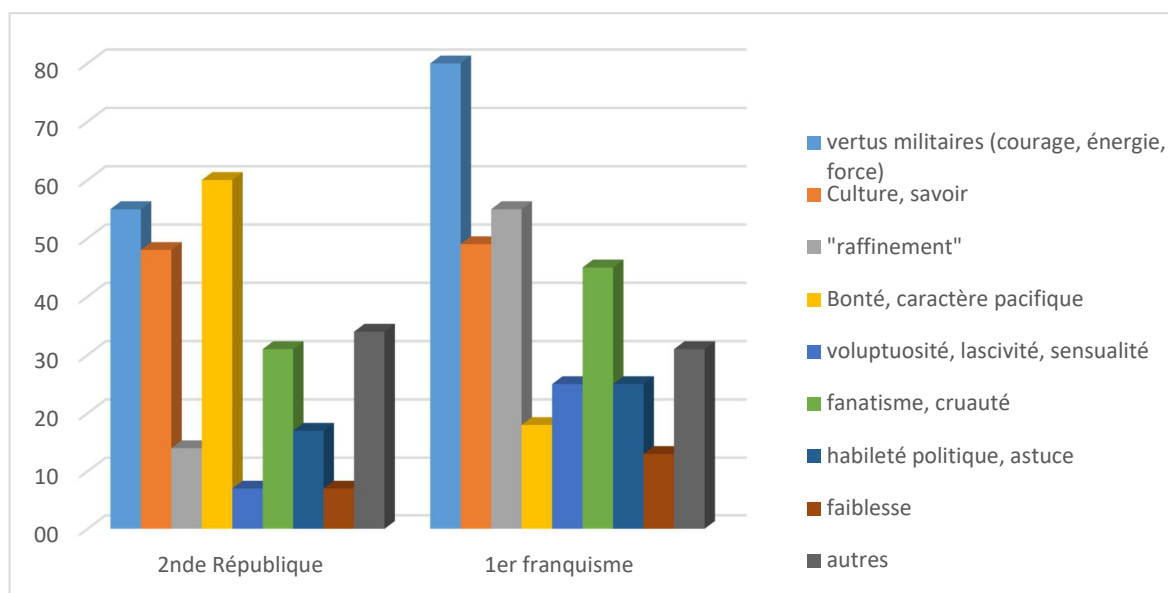
### **I. Le musulman d'Al-Ándalus : un guerrier courageux**

L'attribution aux Maures d'une nature ou de qualités guerrières évolue selon les époques. L'homme arabe est fréquemment, sous la plume des auteurs républicains, une figure de la tolérance. Ces derniers cherchent souvent à aplanir les oppositions qui peuvent exister entre chrétiens et musulmans espagnols. G. Manrique explique en 1936 que, grâce à la contagion de l'Islam par le christianisme espagnol, « notre civilisation atteint à travers l'Islam les peuples orientaux les plus lointains. L'Islam contribua à ce que les noms de Platon et de Jésus Christ inspirent des émotions spirituelles chez les gens des pays d'Orient<sup>1171</sup>. » Pour P. Aguado Bleye, s'il a pu arriver que des chrétiens soient maltraités par des musulmans en Espagne (contrairement « aux dispositions du Coran ») la faute en revient au « peuple fanatique », et non pas aux dirigeants politiques et aux « personnes cultivées<sup>1172</sup> ».

---

<sup>1171</sup> *Idem*

<sup>1172</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936 [...] p. 61



**Figure XLI. Qualités (adjectifs et adverbes) attribuées aux Maures dans les manuels, pour cent manuels**

Cette importance, dans les manuels de la Seconde République, du caractère bon et pacifique des Arabes (et plus spécialement, de ceux d'Al-Ándalus) apparaît clairement dans l'étude statistique de leurs qualités : il s'agit, avant 1939, de leur première caractéristique.

Même alors et jusqu'aux années 1970, leurs qualités militaires n'en sont pas moins un élément essentiel de leur identité : le républicain P. Aguado Bleye, par exemple, parle en 1936 de leur « énergie irrésistible, animée par une irrésistible ardeur religieuse et guerrière<sup>1173</sup> ». Les figures les plus fréquentes de cette virilité guerrière sont Abderrahmane III et ses « excellentes capacités militaires » et Al Mansour, qui fut « un extraordinaire général », un « courageux guerrier<sup>1174</sup> », un « terrible Maure<sup>1175</sup> », et même, en 1940, « un véritable génie de la guerre<sup>1176</sup> ». Les manuels traditionalistes abondent dans le même sens : souligner l'audace et l'habileté des guerriers arabes (qui eux, par contre, ne sont jamais « héroïques ») leur permet de mettre en valeur l'ardeur de la foi des guerriers du Christ<sup>1177</sup> qui les combattent. Les « encyclopédies » notamment reprennent toutes le même discours stéréotypé qui définit d'abord les Maures comme des guerriers : ils sont dans l'*Enciclopedia cíclico-pedagógica* « d'excellents guerriers, d'agiles cavaliers et d'ardents

<sup>1173</sup> *Ibidem*, p. 63

<sup>1174</sup> Anonyme, *Enciclopedia escolar 'estudio' libro verde*, Gerona Madrid, editorial Dalmau Carles Pla S.A, 1964, p. 436

<sup>1175</sup> *Idem*

<sup>1176</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 72

<sup>1177</sup> Voir par exemple : Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, Luis Vives, 1946, p. 202

combattants<sup>1178</sup> » ; dans l'*Enciclopedia estudio*, « excellents guerriers et d'agiles cavaliers, ils entreprirent de grandes conquêtes<sup>1179</sup> ».

## II. Le musulman d'Al-Ándalus : richesse et raffinement

Les auteurs partagent une admiration forte pour leur civilisation brillante, et leurs réalisations culturelles. Cette admiration, pour l'essentiel, ne faiblit pas avec le passage au franquisme. La volonté d'exaltation nationale s'étend alors aux réalisations des habitants d'Al-Ándalus. Seuls quelques rares manuels traditionalistes (aux éditions Edelvives notamment) refusent alors l'idée selon laquelle les Arabes eussent pu être davantage que des barbares tout juste sortis « de leurs déserts d'Arabie<sup>1180</sup> », capables de rivaliser avec le dynamisme culturel des monastères du Moyen-âge.

D'autres auteurs (notamment parmi les plus nationalistes) estiment, comme A. Pérez Bustamante en 1943, que le haut degré de perfection de la culture andalouse devait davantage au terreau espagnol qu'à l'apport arabe. Mais leur niveau culturel n'en entraîne pas moins l'admiration :

« Même si les Arabes, quand ils vinrent en Espagne, étaient de féroces guerriers du désert, notre ambiance et notre soleil et notre sol leur donnèrent le goût de la poésie, de la musique et les Arabes aimèrent profondément la poésie, la musique et le chant<sup>1181</sup>. »

Parmi les souverains arabes, c'est aux rois Abd el Rahman II et Al Hakam II qu'il revient d'incarner le plus souvent cet homme de culture, ouvert sur le monde. Ils revêtent visiblement une plus grande importance pour les auteurs libéraux (et notamment les auteurs catalans, tant durant la Seconde République que durant le franquisme) que pour les auteurs des manuels les plus conservateurs. Ce qu'écrivit María Comas de Montañez en 1954 est représentatif de ce que l'on peut lire dans ces ouvrages, dans lesquels ils représentent à la fois l'ouverture culturelle et un raffinement très éloigné de l'idéal de vie de caserne de certains secteurs du franquisme :

---

<sup>1178</sup> Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943, p. 69

<sup>1179</sup> Anonyme, *Enciclopedia escolar 'estudio' libro verde* [...] p. 436

<sup>1180</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 213

<sup>1181</sup> C. Pérez Bustamante, *Historia de la civilización española*, Madrid, ediciones Atlas, 1943, p. 83

« Abderrahmane II : prince raffiné et cultivé, il imita les califes de Bagdad dans son mode de vie. Il s'entoura d'un luxe inédit et d'une domesticité nombreuse et brillante ; il embellit Cordoue et d'autres villes de magnifiques palais et de coûteux monuments, et il agrandit la mosquée de Cordoue. Il éprouvait une grande passion pour la poésie et la musique. Et un grand nombre de ses enfants furent des poètes de renom, et lui aussi écrivait des poésies, et il vivait entouré d'un entouré de musiciens et de poètes qui chantaient ses louanges<sup>1182</sup>. »

Le roi Al Hakam II est le pendant de Abderrahmane II, mais dans le domaine des lettres. On voit bien, à la lecture de cet extrait, toutes les possibilités qu'il offre pour incarner un modèle masculin d'homme raffiné, tant chez les auteurs conservateurs (pour son œuvre de conservation des savoirs hérités) que chez les auteurs plus libéraux (pour son ouverture) :

« Al Hakam II, prince de grande culture, fut un splendide mécène qui protégea les savants et les écrivains de son époque et développa l'enseignement. Il fonda à Cordoue de nombreuses écoles gratuites, fit venir de nombreux savants d'Orient qui faisaient cours dans l'Université de Cordoue, la plus renommée d'Europe (...) Véritable bibliophile, il éprouvait une véritable passion pour les livres rares, que ses envoyés recherchaient et payaient à des prix élevés par tous les confins de l'Islam. Dans son palais fastueux de Médina al Zahra, il réussit à rassembler une bibliothèque de quatre-cent-mille volumes. (...) Malheureusement, le dictateur Al Mansour, pour s'attirer la sympathie des oulémas, ces théologiens intolérants, ordonna que l'on expurge cette magnifique bibliothèque califale, unique en Europe<sup>1183</sup> ».

Cet idéal culturel vient ici s'intégrer à la fois dans la promotion par l'école, dans les manuels, de ses propres valeurs, mais aussi dans un idéal d'ouverture au monde. L'auteure souligne qu'à Cordoue, on entendait parler aussi bien l'Arabe que les langues romanes. Elle attribue ce dynamisme culturel à « la coexistence de toutes les races [qui] créa une atmosphère très raffinée<sup>1184</sup> ». Les Arabes participèrent d'ailleurs, au même titre que les moines et les byzantins, à sauver le savoir antique<sup>1185</sup>. Ce raffinement culturel rejoint le culte pour les

---

<sup>1182</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia de España y su civilización* [...] pp. 121-122

<sup>1183</sup> *Idem*

<sup>1184</sup> *Ibidem*, p. 125

<sup>1185</sup> *Ibidem*, p. 138

humanités classiques mais aussi pour la philosophie, à laquelle « les classes élevées se consacèrent avec enthousiasme<sup>1186</sup> ».

Alors que la plupart des figures héroïques disparaissent des manuels ou se des-héroïsent après 1975, les héros arabes de la culture et de l'ouverture survivent très largement au passage à l'Histoire économique et sociale. Les rois et les guerriers comme Al Mansour sont effectivement chassés des manuels, mais on continue à trouver les figures d'Abderrahmane II et d'Al Hakam II et leurs prodigieuses bibliothèques. Comme les autres figures intellectuelles, ils se rationalisent, et les auteurs insistent par exemple (comme ici en 1977) sur la figure d'Averroès : « La tâche de ce penseur (...) est de concilier la religion musulmane avec la raison<sup>1187</sup>. »

Le luxe dans lequel vit cet homme arabe, de même que son raffinement intellectuel, s'expliquent d'abord, chez la plupart des auteurs, par son dynamisme économique. Suivant la même logique que d'autres acteurs historiques comme l'homme de la Renaissance, c'est bien son goût pour le commerce et l'industrie qui lui permet de surpasser le barbare européen du Moyen-âge aux valeurs précapitalistes :

« Cette splendeur était la conséquence du bien-être économique qu'octroyait le haut niveau de développement des sources de richesse : l'agriculture, l'industrie et le commerce. Ils améliorèrent les systèmes d'irrigation, qui transformèrent les plaines du Levant et de Grenade en vergers et introduisirent la culture de nombreuses plantes jusqu'alors inconnues (cane à sucre, riz, grenade, abricot, etc.) et certaines industries nouvelles, comme la fabrication du papier. De nombreuses industries (minières, métallurgiques, agricoles, céramiques, etc.) fleurirent. (...) Un commerce florissant liait l'Espagne à l'Égypte, La Mecque, Bagdad, Damas, Constantinople et l'Orient lointain, grâce à la monnaie qu'ils frappaient<sup>1188</sup>. »

Le guerrier raffiné qu'est le musulman n'est cependant pas un modèle total : les auteurs de manuels s'efforcent de circonscrire son sens guerrier (trop fort et trop peu motivé par la vraie foi pour ne pas symboliser la guerre injuste et cruelle) ainsi que son raffinement et son

---

<sup>1186</sup> *Ibidem*, p. 140

<sup>1187</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. Gonzalez Rodríguez, *Historia 3º BUP* [...] p. 116

<sup>1188</sup> *Ibidem*, p. 138

goût pour les plaisirs de la chair, trop forts pour n'être pas suspects de conduire au ramollissement et à l'effémination.

### **III. Cruauté et effémination de l'Oriental**

La figure du Maure d'Al-Ándalus peut également incarner, jusqu'aux années 1970, la cruauté et la fourberie de l'oriental. Ces deux qualités négatives constituent ainsi le quatrième registre de qualificatifs et d'adverbes qui lui est le plus souvent attribué durant le premier franquisme. On en trouve alors en moyenne 45 mentions pour cent manuels en moyenne, contre 31 mentions pour cent manuels avant 1939. L'édition de 1941 de l'*Enciclopedia Camí* se voit par exemple ajouter un paragraphe par rapport à l'édition de 1933 qui explique que « les mœurs des arabes espagnols étaient moins douces que celles des chrétiens qui vivaient sur les territoires des arabes. Elles se caractérisaient par leur férocité. Le fait qu'ils coupent les têtes de leurs ennemis lors des rébellions de Cordoue et de Tolède en est une preuve évidente<sup>1189</sup>. »

Ils sont ainsi définis en 1968 aux éditions SM comme des hordes venues du désert barbare, « des gens féroces et cruels<sup>1190</sup> ». Pour les auteurs en 1965 de *Historia universal y de España 4° curso*, ce qui en eux « n'était pas espagnol n'était que dureté et sauvagerie. Car c'était bien cela, en définitive, que sous son brillant vernis, ce peuple qui n'avait connu ni la civilisation romaine ni la religion du Christ, apportait réellement. Ainsi par exemple, ces califes élégants et parfumés, lorsqu'ils remportaient une victoire, coupaient la tête à tous les prisonniers et les mettaient en tas, formant une espèce de colline<sup>1191</sup>. »

Les mœurs des arabes sont fréquemment l'objet de jugements qui font d'eux des contre-modèles virils. S'il est un contre-modèle de la virilité, après Henri IV de Castille, c'est bien l'oriental alangui et amolli par une vie de luxe et de raffinement. Les manuels soulignent d'ailleurs parfois le goût de ce souverain pour les vêtements et mode de vie arabes.

Cette effémination des hommes arabes est fortement présente dans les manuels du premier franquisme : on la trouve alors dans 25% des manuels :

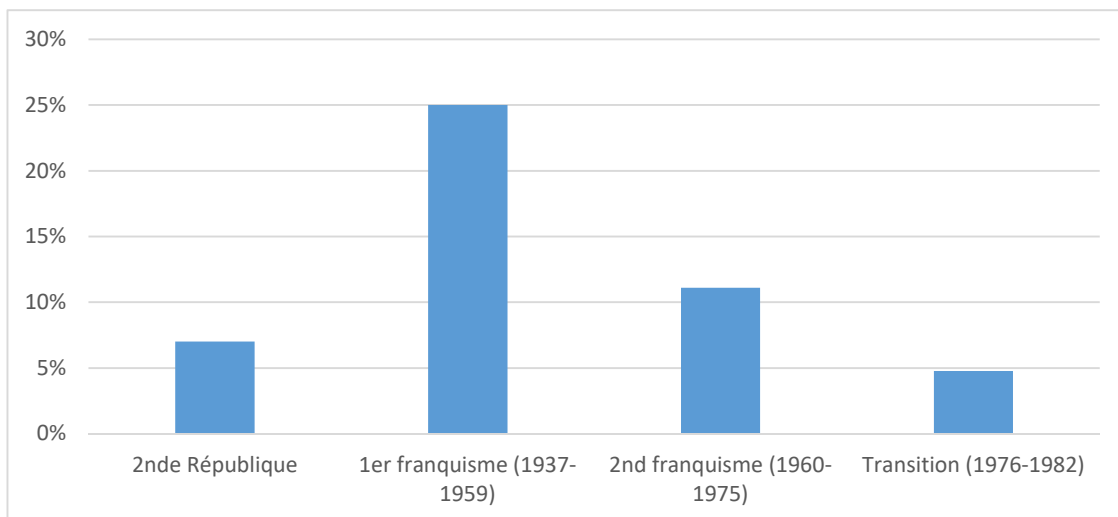
---

<sup>1189</sup> J. Urdina Curtiles, *Enciclopedia Camí grado medio* [...] p. 208

<sup>1190</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 48

<sup>1191</sup> J. J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España* [...] p. 112





**Figure XLII. Pourcentage des manuels mentionnant le caractère « voluptueux », ou « efféminé », la "lascivité" ou la "sensualité" des arabes**

Ce topos ne relève pas uniquement de l'époque franquiste, ni même de l'Espagne : il s'inscrit dans le contexte de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, qui dans toute l'Europe voit se développer un fantasme de l'oriental amolli et homosexuel<sup>1192</sup>.

C'est le raffinement des arabes qui est à l'origine de leurs mœurs. Le luxe dans lequel ils vivent les condamne à la passivité et les éloigne de la virile active. Le républicain et moderne Felix Martí Alpera associe attribue ainsi en 1933 leurs défauts à leur goût pour le « confort<sup>1193</sup> ». En 1931, F. Arranz Velarde parle des « califes qui ont sombré dans le luxe et l'inertie<sup>1194</sup> ». Trop raffinée, leur civilisation est jugée superficielle. L'idée sous-jacente est bien que le raffinement culturel éloigne de la réalité du monde et de ses fortifiantes épreuves. Il manque à l'arabe, trop superficiel et léger, la profondeur et la gravité qui font les vrais hommes. Même María Comas de Montañez écrit que « Les musulmans espagnols, comme tous les arabes, furent exagérément passionnés de poésie, car ils versifiaient avec une grande aisance<sup>1195</sup>. » Les manuels plus conservateurs vont plus loin dans leurs affirmations, comme le manuel *Historia de España* publié en 1965 aux éditions SM par J.J. Arenaza Lasagabaster et F. Gastaminza Ibarburu :

« En général, la civilisation arabe est en tout une civilisation superficielle, qui ne s'appuie pas sur des fondations profondes et ne produit que les éléments

<sup>1192</sup> Sur cette question, voir notamment : C. Teraud, « La virilité en situation coloniale », in A. Corbin (dir.) *Histoire de la virilité* Tome II [...] pp. 342-347

<sup>1193</sup> F. Martí Alpera, *Enciclopedia Camí* [...] p. 205

<sup>1194</sup> F. Arranz Velarde, *Resumen de Historia universal* [...] p. 152

<sup>1195</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 141

extérieurs : le brillant, la couleur, le vernis... On a par exemple beaucoup exagéré l'apport des arabes à notre langue. Notre langue vient totalement du Latin, et les arabes ne firent rien d'autre que de la saupoudrer de jolis mots, comme on saupoudre de sucre un gâteau. Notez que presque tous les mots que les arabes ont laissés dans notre langue sont liés au luxe et à la décoration. Les mots 'indigo', 'jaune', 'carmin', 'lys', 'laurier-rose', 'jasmin', 'safran' : tout cela est mou, beau, superficiel. Mais Dieu, épée, patrie ou roi, ces mots sont romains<sup>1196</sup>. »

Même dans sa langue, le Maure manque de profondeur, de force, de virilité. Les auteurs ajoutent d'ailleurs ensuite un long paragraphe destiné à montrer que « il en va de même en ce qui concerne l'agriculture », domaine dans lequel ils n'apportèrent que des produits luxueux et superficiels comme la canne à sucre ou la figue. Dans *La Historia de España contada con sencillez*, cette grille de lecture est appliquée aux réalisations architecturales :

« Dans le Royaume de Grenade survécut une existence faible, alanguie, entre la musique et les vers (...) Les rois de Grenade se consacraient, en attendant la fin, à remplir l'Alhambra de constructions fragiles faites de briques, et décorées de petits desseins sculptés dans le plâtre... Parce que les Maures ne savaient pas travailler autre chose que la mollesse du plâtre et de la brique, dans un lieu comme Grenade dont les montagnes sont pleines de magnifiques carrières de marbre<sup>1197</sup>. »

Le contre-modèle du souverain arabe vivant alanguie dans son palais est intégré par la condamnation bourgeoise du Don Juan. Paradoxalement, c'est en effet la vie qu'il mène au sein de cours vouées aux plaisirs et parmi les femmes de son harem, qui est censée expliquer son effémination : une fois épuisés tous les plaisirs que l'on obtient des femmes, il ne lui resterait plus à vivre que ceux que l'on partage avec d'autres hommes.

Deux concepts permettent aux auteurs d'établir un lien entre hétérosexualité débridée et homosexualité : celui de « volupté » et - plus encore - celui de « sensualité ». L'homme trop sensuel est condamné à la dévirilisation. Les souverains arabes sont souvent des « hommes faibles, sybarites et voluptueux<sup>1198</sup> ». Enfermés dans leurs « palais luxueux et

---

<sup>1196</sup> J.J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España* [...] p. 49

<sup>1197</sup> J.M. Pemán, *La Historia de España contada con sencillez*, Tome I [...] p. 184

<sup>1198</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936, p. 160

efféminés<sup>1199</sup> », la vie au milieu des femmes finit par affaiblir leur virilité. Pour A. Llano, dans le palais de l'Alhambra « ils passaient la plus grande partie de leur temps à des amusements efféminés<sup>1200</sup> ».

On trouve en Al Cadir, roi de Valence, un exemple de ces souverains. En 1938, J. M. Pemán le décrit en des termes peu voilés, vivant « en une cour molle et luxueuse entouré de poètes, chanteurs et danseurs ». P. Aguado Bleye nous conte sa mort, une fois détrôné, au milieu des femmes de son harem dont il ne semble guère se distinguer :

« Le vieux roi fuyait, au milieu de ses femmes, emportant avec lui ses trésors les plus précieux, le corps baignant dans ses bijoux les plus splendides, quand il fut assassiné, et son cadavre dépouillé<sup>1201</sup>. »

Cette sensualité de l'homme du harem est aux antipodes de la virilité. Elle ne permet donc pas de séduire les femmes. L'hagiographie de Sainte Casilda, fille d'un roi maure, nous la montre vivant dans « une de ces cours décadentes, alanguies et poétiques, entre les poèmes et les chansons, les fêtes et les banquets permanents, au milieu desquels se défit la splendeur du Califat. (...) Comme elle était très belle, elle avait de nombreux prétendants. Ces Maures cruels, sensuels, ne remplissaient pas son cœur. » Elle finit donc par fuir cette « cour frivole et sensuelle<sup>1202</sup> ».



L'identification entre productivité et virilité, puissance économique et puissance sexuelle, court sur l'ensemble de la période étudiée. La richesse est le plus souvent présentée comme la récompense méritée d'une prise de risque qui fait entrer son détenteur dans la sphère virile. Elle ouvre les portes du mécénat et de la culture, dont nous avons vu la centralité dans les idéaux des rédacteurs de manuels. Facteur de liberté, la capacité à entreprendre justifie la participation à la prise de décision politique d'un bourgeois (ou d'un membre des classes moyennes) qui est souvent admiré comme acteur du changement et des transformations sociales. Cette promotion du modèle et des valeurs bourgeois s'accompagne de la promotion du modèle du père de famille aimant et (même si la vertu est moins essentielle pour un

---

<sup>1199</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, Edelvives, 1936, p. 211

<sup>1200</sup> A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas II* [...] p. 209

<sup>1201</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936, p. 170

<sup>1202</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4º curso* [...] p. 66

homme que pour une femme) de l'époux fidèle. Le père de famille renonce à une partie de ses pouvoirs sur sa maisonnée et s'éloigne du patriarcat traditionnel. L'étude du modèle ambigu et polysémique du Maure d'Al-Ándalus vient indiquer plus précisément les limites de ce modèle d'homme d'une modération bourgeoise, tant dans ses qualités guerrières que dans ses mœurs ou dans son raffinement culturel.

L'adhésion à ces valeurs n'est cependant pas unanime : dans ce processus d'affirmation, le modèle de l'homme bourgeois est attaqué par des systèmes de valeurs qui ont en commun le refus d'une conception globale libérale, et se rejoignent dans la condamnation des valeurs matérialistes. Durant la Seconde République ou la Transition, de rares auteurs, influencés par les idées du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol, dénoncent le bourgeois exploiteur ou exaltent la virilité de l'ouvrier en lutte. La plupart des rédacteurs, quelle que soit leur orientation idéologique, entretiennent cependant une relation très distante et ambiguë à la figure de l'homme du peuple : sa virilité collective est réelle mais menaçante. Sa force doit être éduquée et orientée. L'essentiel de la résistance au modèle de l'homme bourgeois provient donc de manuels réactionnaires, souvent publiés par les éditions confessionnelles Edelvives ou Bruño (pour la plupart dans les années 1940 et parfois jusqu'à la fin des années 1960). Ils poursuivent la tradition catholique<sup>1203</sup> d'une dénonciation morale de la cupidité, qui s'adresse aux comportements individuels et ne remet pas en cause l'organisation économique générale. Leurs auteurs sont réservés face à cet *homo economicus* trop peu préoccupé de transcendance. Cette dénonciation peut très marginalement se teinter, dans les années 1940, d'éléments qui relèvent de la condamnation fasciste de l'homme d'affaires ou du Sémite. Certains manuels promeuvent donc, durant une petite vingtaine d'années le modèle fantasmé de l'hidalgo et de ses valeurs précapitalistes, dont les auteurs libéraux avaient fait jusque-là un contre-modèle dévirilisé. Au même moment, le patriarcat tout puissant dans sa maisonnée se réaffirme dans les droits que la Seconde République avait commencé<sup>1204</sup> de lui ôter. La période franquiste peut donc ici aussi être définie comme une parenthèse passiste - une parenthèse aux traits poreux, en pointillés, tant le discours qui la précédait se perpétue chez un grand nombre d'auteurs.

---

<sup>1203</sup> E. Castillejo Cambra, « La gestión del miedo por la iglesia católica española en los manuales de religión : cambios y continuidades que implica el concilio Vaticano II » [...]

<sup>1204</sup> Y. Ripa Yannick, « Féminin/masculin : les enjeux du genre dans l'Espagne de la Seconde République au franquisme », *Le Mouvement Social*, 2002/1 n°198, pp. 111-127

# **QUATRIÈME PARTIE.**

## **Virilité et foi catholique, des rapports complexes**

Cette étude ne saurait ignorer l'influence de la foi catholique sur la façon dont la masculinité est conçue et vécue. La question du poids de la religion dans l'Histoire des femmes a fait l'objet, depuis les années 1990, d'interrogations fortes et de nombreux travaux<sup>1205</sup>. Ce n'est que très récemment que les historiens ont commencé d'interroger la relation entre foi et masculinité. C. Muller et A. Favier pouvaient parler en 2013 d'un « point aveugle des études de genre<sup>1206</sup> ».

Ces réflexions doivent prendre en compte, pour ce qui concerne l'Espagne, l'importance de la question de l'identité religieuse (ou non) de la nation, qui a été au cœur de l'opposition entre les républicains et les forces réactionnaire qui leur ont succédé au pouvoir. La victoire en 1939 d'un camp qui se pensait et se présentait comme celui de la « Croisade » nous conduit à nous intéresser à l'affirmation, en Espagne aussi, de ce « christianisme musclé » dont les historiens, notamment Nord-européens, ont commencé à étudier la vigueur depuis le début du XXe siècle<sup>1207</sup>. Il nous faut cependant tenir compte du maintien au cœur du franquisme d'un secteur, le phalangisme, dont la relation au catholicisme est complexe. Nous avons constaté que la modernisation et l'eupéanisation des modèles masculins que nous étudions s'accélère à partir de la fin des années 1960. Ces années sont également celles de la diffusion en Espagne des conclusions du Concile Vatican II<sup>1208</sup>. Quelle est la profondeur de la relation entre ces deux phénomènes ?

Un nombre important d'ouvrages étant (essentiellement entre 1939 et 1975) rédigés par des enseignants membres ou proches d'ordres religieux<sup>1209</sup>, cette étude doit se pencher sur la nature des masculinités sacerdotales dont ces auteurs ne peuvent pas manquer de (ré)affirmer l'exemplarité. Le clerc est en effet une figure singulière : homme sans femme, homme « incomplet et déséquilibré » qui tend à pencher vers le monde féminin<sup>1210</sup> et dont

---

<sup>1205</sup> E. Fouilloux, « Femmes et catholicisme dans la France contemporaine », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 2, 1995

<sup>1206</sup> C. Muller, A. Favier, « Les hommes catholiques, un point aveugle des études de genre ? Réflexions sur l'étude des masculinités en contexte catholique (France, XIXe-XXe siècles) » Communication prononcée lors du colloque « Histoire des femmes, histoire du genre, histoire genrée », Université Paris 8, décembre 2013, <https://consciences.hypotheses.org/530#comments>, consulté le 26/02/2018

<sup>1207</sup> Y.M. Werner (dir.), *Christian Masculinity. Men and Religion in Northern Europe in the 19th and 20th Centuries*, Leuven, Leuven University Press, 2011

<sup>1208</sup> F. Montero, *La Iglesia: de la colaboración a la disidencia (1956-1975). La oposición durante el franquismo / 4*, Madrid, Encuentro, 2009

<sup>1209</sup> M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo [...]* pp. 113-115

<sup>1210</sup> P. Airiau, « La virilité du prêtre catholique : certaine, ou problématique ? », in A. Corbin, *Histoire de la virilité*, Tome II [...] pp. 241-254, p. 248

l'affectivité peut être considérée positivement<sup>1211</sup>, il a pourtant vocation à incarner dans le monde (malgré les contestations) une forme de perfection masculine. Son exemple est donc paradigmatique de la question de la compatibilité entre foi catholique et complétude virile, que nous interrogerons enfin.

## Premier chapitre. Les mutations du rapport des manuels au catholicisme

Si le poids et la nature des valeurs chrétiennes dans la définition du *vir hispanicus* mutent entre 1931 et 1982, c'est d'abord parce que le rapport même des ouvrages à la religion fluctue selon les périodes.

### I. Les manuels républicains : entre laïcisme et promotion d'un catholicisme de la tolérance

#### ***A. Variété des rapports au Catholicisme durant la Seconde République***

En matière religieuse comme en d'autres<sup>1212</sup>, c'est d'abord la grande diversité des discours qui caractérise les manuels publiés durant la Seconde République. Cela les différencie de ceux qui furent publiés après 1939, mais aussi durant la Transition.

Cette diversité inclut des manuels pour lesquels la question religieuse n'apparaît pas comme un enjeu central et n'entraîne aucun positionnement facilement identifiable ou très marqué. On peut même parfois parler de formes d'évitement. Chez certains auteurs, comme le socialiste et sympathisant du syndicat UGT R. Llopis, elle n'entraîne ni adhésion ni rejet mais est simplement absente. Un petit nombre de manuels, publiés surtout par des maisons d'édition confessionnelles, produisent au contraire au même moment un discours historique

---

<sup>1211</sup> *Ibidem*, p. 245

<sup>1212</sup> C. Sanz Simón, T. Rabazas Romero, « La identidad nacional en los manuales escolares durante la Segunda República española » [...]

qui relève de la ligne historique catholique-providentialiste qui s'impose après 1939. Leur très faible présence sur le marché des livres anciens nous dit leur faible diffusion. Ils sont parfois en partie rejoints par des manuels dont les auteurs, sans adopter des lectures historiques globalement providentialistes, ne dissimulent par leur foi, voire admettent l'idée de l'intervention de Dieu dans l'Histoire. E. Castillejo Cambra montre que leur discours relève (à des degrés divers) d'un national catholicisme modéré, présent de longue date dans la tradition libérale-conservatrice<sup>1213</sup>. C'est ainsi le cas d'Antonio Bermejo de la Rica. Alors qu'il sera plus tard critiqué par la censure franquiste pour son manque d'orthodoxie religieuse, il apparaît au contraire en 1934 comme un auteur plutôt évangéliste. Le chapitre sur « Le christianisme et les martyrs espagnols » du manuel *Narraciones históricas* (1934) débute ainsi par la phrase suivante :

« Alors qu'Auguste régnait à Rome, nait en Judée, en la ville de Bethléem, Notre Seigneur Jésus Christ. Il diffuse là-bas ses doctrines et meurt non sans avoir laissé en terre la semence salvatrice qui mit fin à l'idéologie païenne [...] Jésus n'était pas un prophète de plus, mais le Messie rédempteur que l'on attendait<sup>1214</sup> ».

Les manuels les plus identifiés avec l'idéologie républicaine n'adoptent quant à eux pas tous la même position sur les questions religieuses. Certains adoptent un ton neutre, qui contient en lui-même sa part de relativisme, comme l'Encyclopédie *Esquemas de trabajo* :

« Jésus Christ est un personnage historique.  
Il fut le fondateur d'une religion qui s'appelle le christianisme.  
(...)  
Dans l'Histoire, il existe plusieurs fondateurs de religions.  
Par exemple :  
Mahomet, qui fonda le mahométisme.  
Bouddha qui fonda le bouddhisme.  
Confucius qui créa le confucianisme<sup>1215</sup>. »

D'autres adoptent un ton plus provocateur, même s'il demeure toujours mesuré. Le premier chapitre du manuel *Clío* de R. Ballester y Castell est ainsi consacré à la définition de la méthode historique, selon une orientation méthodique marquée. Il est organisé autour de

---

<sup>1213</sup> E. Castillejo Cambra, E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo* [...] p433

<sup>1214</sup> A. Bermejo de la Rica, *Narraciones históricas* [...], p. 53

<sup>1215</sup> Anonyme, *Esquemas de trabajo*, Valencia, J. Vicente Pont editor, 1936, p. 63



paragraphes intitulés par exemple « Importance des sources pour la science de l'Histoire », ou encore « L'in vraisemblance : ses conditions ». Un paragraphe malicieux a pour titre « Miracle » :

« Miracle. On appelle ainsi tout fait qui est en contradiction avec les lois scientifiques établies par la méthode d'une science constituée. Il est commun de dire que le miracle (le surnaturel) *est en conflit avec la science*. L'Histoire n'admet pas les faits miraculeux. Le *témoignage* ne suffit pas pour prouver la vérité d'un fait. L'existence du diable est affirmée par des milliers de témoins, et n'est cependant pas un fait historique<sup>1216</sup>. »

L'évocation du diable était sans doute ici le dernier palier acceptable avant la réfutation, au nom de la science, de l'existence de Dieu lui-même. L'auteur considère en outre la Bible comme une source parmi d'autres qui, parce qu'elle contient l'histoire de tout un peuple, nous offre « un résumé de toutes les bonnes choses et mauvaises choses de l'humanité » :

« La *Bible* n'est pas un récit continu, comme le récit d'une histoire, mais un ensemble de fragments de diverse nature. Beaucoup d'entre eux sont pleins de doctrine morale, de grandes actions, de poésie sublime, et aussi d'erreurs et de puérités<sup>1217</sup>. »

Ce ton irrévérencieux s'étend aux acteurs de l'Histoire eux-mêmes. F. Arranz Velarde (qui, pourtant, continuera à publier des manuels après 1939) prodigue en 1934 à ses jeunes lecteurs les explications suivantes sur les martyrs chrétiens :

« De leur côté, les Chrétiens semblaient se complaire dans la provocation de la vieille cruauté romaine (...) Ils se donnèrent le nom de martyrs, c'est-à-dire de témoins, puisque leur mort était le témoignage public de leur foi ; leur prix était, comme pour les athlètes, la *palme* ou la *couronne* du martyr, qui leur assurait la vie éternelle<sup>1218</sup>. »

## ***B. Les républicains : pour un Catholicisme de la tolérance ?***

Les auteurs républicains plaident souvent pour la tolérance religieuse. Ce plaidoyer peut emprunter plusieurs voies. Certains donnent ainsi en exemple la tolérance dont les Arabes

---

<sup>1216</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, tome I [...] p. 25. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1217</sup> *Ibidem*, p. 71

<sup>1218</sup> *Ibidem*, p. 88

auraient fait preuve sur les terres qu'ils avaient conquises. La description du monde musulman d'Al-Ándalus est aussi une occasion (que Montesquieu n'eut pas reniée) de formuler clairement, sans risquer d'être trop frontal, des jugements sur le Catholicisme espagnol. Là où les auteurs du franquisme ne verront plus tard que conflits pour la foi, ils soulignent au contraire, comme G. Manrique en 1936, que « du point de vue religieux, il y eut une tolérance générale. Les conditions imposées par les Arabes aux Chrétiens furent parfois si bienveillantes que Chrétiens et Musulmans en arrivèrent à diviser certaines églises en deux moitiés, et l'on adorait sous le même toit Allah et le Christ<sup>1219</sup>. » Dans ses *Lecturas históricas* (1935) l'instituteur républicain A. Jaén érige en modèle le catholicisme mozarabe de Saint Isidore (VIe siècle). Il le définit comme « tolérant et progressif au plus haut point », ce qui ferait de lui « la continuation de l'esprit hispanique ». Le sectarisme qui se serait développé ensuite est attribué à l'influence étrangère : il aurait été importé par les moines cisterciens (français) et par les représentants de Rome.

Les personnages les plus variés peuvent incarner cet idéal chrétien de tolérance. C'est Alphonse X le sage qui est le plus fréquemment invoqué. Pour Aguado Bleye, en 1936, il est un modèle d'ouverture intellectuelle qui transcende les limites religieuses et culturelles : « éduqué depuis l'enfance dans une ambiance culturelle sémite », il « réunit à sa cour des savants des trois religions avec une tolérance qui est le fidèle reflet de la psychologie sociale de son époque<sup>1220</sup> ».

Dans cette vision libérale et tolérante, l'importance de la foi chrétienne s'efface derrière l'importance de la culture et du savoir, valeur centrale dont l'importance est à même de justifier tous les rapprochements :

« Murcie et Séville, centres de célèbres écoles philosophiques et littéraires, deviennent rapidement les rivales de Tolède. Alphonse X connut à Murcie le célèbre philosophe Mohammed el Ricoti et, en admiration devant son savoir, il lui construisit une école afin qu'il puisse faire cours aux Maures, Juifs et Chrétiens. Cet exemple de tolérance n'est pas le premier dans notre histoire<sup>1221</sup> ».

---

<sup>1219</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 97

<sup>1220</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza*, Tome I [...] p. 244

<sup>1221</sup> *Ibidem*, p. 245

### **C. Les clercs : des hommes sectaires et improductifs ?**

Cet éloge de la tolérance permet aussi aux auteurs les plus engagés dans la défense d'une République laïque de justifier la condamnation de l'Église et de certains de ses ministres, ainsi que des souverains dont la politique aurait été trop largement déterminée par des considérations religieuses. Ils construisent ainsi un certain nombre de contre-modèles proches du « type » du moine sectaire.

Plus globalement, cet angle d'attaque est l'un de ceux qui permettent à certains auteurs républicains d'attaquer la figure même du prêtre, homme du passé et de la contre-révolution et à l'origine lui aussi (comme les hidalgos du XVII<sup>e</sup> siècle) du déclin de l'Espagne. Gloria Giner de los Ríos reproduit ainsi un texte qui associe superstition, intolérance et décadence de l'Espagne : on y lit que le peintre Le Greco (1541-1614) « vit le dévot monarque [Philippe II] accompagner avec toute sa cour, dans Madrid, les reliques de Saint Eugène et de Sainte Léocadie ; il vit le concile provincial interdire en 1580 aux Maures de parler leur langue (...) il vit l'Inquisition qui fonctionnait à plein (...) les merveilleuses supercheries inventées à propos de l'Immaculée Conception de la Vierge, et (...) la vertigineuse et lamentable ruine de notre pays<sup>1222</sup>. »

F. José de Larra, dans *Estampas de España*, montre en 1933 la supériorité de la tolérance religieuse sur le fanatisme de certains moines catholiques en mettant (longuement) en scène un affrontement qui aurait opposé Abd el Rahman III (roi de Cordoue) et Sanche Premier (roi du Léon) au moine Juan de Gorza. Ce dernier est décrit comme un vieux moine, physiquement marqué par les privations, les mortifications et le port de la robe de bure. Il demande une entrevue au roi de Cordoue, afin de lui lire un texte qui devrait lui garantir une rapide condamnation à mort, et donc le martyre. Mais pour Abd al Rahman, la culture et la diplomatie sont supérieurs à la foi aveugle. En homme intelligent et modèle de virilité (il est décrit, en des termes élogieux, comme aimé des femmes et craint des hommes), il refuse le conflit :

« Le moine têtu pouvait bien s'obstiner à présenter son texte à la recherche du martyre, comme tant d'autres. Le Calife n'allait pas lui faire ce plaisir, car son

---

<sup>1222</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 125

amour pour la culture, la tolérance et la paix étaient suffisants pour l'en empêcher<sup>1223</sup> . »

L'auteur du manuel prend visiblement plaisir à décrire la frustration du moine : alors qu'il ne peut se présenter devant le roi du fait de l'impudique usure de ses vêtements, le Calife « a encore une fois une solution, il va lui fournir de magnifiques vêtements fabriqués à Cordoue (...) Les deux monarques et amis [Abd el Rahman et Sanche Ier] rient en pensant à la tête que doit faire le moine, amaigri par le port des cilices et les jeûnes, vêtu des amples tuniques mahométanes aux tissus si fins. » Le chapitre s'achève sur cette morale : « C'est cela, le bon goût... Et la paix!<sup>1224</sup> »

Pour un nombre conséquent de maitres d'école de cette « République des instituteurs », les membres du clergé sont aussi des rivaux (au service de l'obscurantisme) auxquels il faut arracher le contrôle du savoir. Dans le manuel *La Historia de España en la escuela*, G. Manrique consacre un chapitre de deux pages à l'Inquisition au XVIe siècle. Elle est décrite en des termes inquiétants : « Les inquisiteurs détenaient un pouvoir occulte et terrible qui semait la terreur autour d'eux. (...) Le Tribunal de l'Inquisition fut une institution odieuse qui fit des milliers de victimes. » Une gravure sans grand rapport chronologique avec le sujet illustre le chapitre. Il s'agit d'un portrait, intitulé *Le maitre d'école Cayetano Ripoll, dernière victime de l'Inquisition*. Sa présence permet à l'auteur de rendre plus actuel son propos sur l'Inquisition ; elle a aussi pour effet d'ériger en contrepoint du moine inquisiteur la figure du maitre d'école. Elle est d'autant plus marquante que si ledit instituteur fut effectivement condamné et exécuté pour hérésie, en 1826, ce ne fut pas l'Inquisition qui prononça le jugement.

La critique de ceux qui sont considérés comme des va-t-en-guerre du Catholicisme s'étend aux souverains comme Philippe II. Alors que les manuels du franquisme loueront quelques années plus tard unanimement sa résistance sans concession face aux protestants, il est ici (en 1933) ridiculisé :

« Il était encore plus ambitieux. Le globe des Empereurs ne lui suffisait pas. Il voulait l'auréole céleste des Saints. C'est pourquoi sa vie fut la vie d'un moine qui aurait revêtu son âme d'un froc d'acier ; c'est pourquoi sa politique

---

<sup>1223</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 71

<sup>1224</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 100

intérieure consistait à brûler de nombreux hérétiques et à torturer de nombreux sceptiques<sup>1225</sup>. »

La logique wébérienne, dont nous avons déjà pu mesurer la prégnance dans l'historiographie scolaire espagnole, aboutit parfois chez les auteurs républicains à une forte critique d'un clergé qui est lui aussi pensé comme improductif : le clerc relève alors d'un passé auquel l'Espagne doit tourner le dos afin de se tourner vers l'avenir et se relever, et qui est notamment symbolisé par le XVIIe siècle. Il est en partie identifié à la petite noblesse des hidalgos, et participe du même mouvement de décadence économique, à laquelle il apporte une contribution très comparable. On peut ainsi parler pour le clerc d'une incapacité économique qui relève, comme celle de l'hidalgo, de l'inutilité sociale de l'homme précapitaliste. G. Giner de los Ríos montre en 1935 que les Espagnols du XVIIe siècle eux-mêmes partageaient cette même analyse :

« Tous [les Espagnols du XVIIe siècle] disent la même chose... 'Que parce que les deux tiers des habitants ne veulent pas travailler... et parce que les métiers et les savoir-faire, qui étaient habituellement si développés en Espagne se perdent lorsqu'ils ne s'exercent pas... On ne trouve plus trace en Espagne de commerce (...) on voit bien aujourd'hui que, alors que la population n'atteint pas la moitié de ce qu'elle était, on trouve deux fois plus de religieux, de clercs, et d'étudiants'<sup>1226</sup>. »

Cette improductivité économique est aussi démographique, et les clercs sont une population doublement stérile, à la fois économiquement et biologiquement. Chez G. Manrique, ces deux stérilités, qui forment un obstacle à la grandeur de la nation, sont étudiées conjointement. La croissance numérique du clergé est, comme les guerres impériales, un élément de la baisse de la vitalité nationale.

« Le gouvernement absolu de Philippe II lança l'Espagne dans la décadence. Les organismes nationaux épuisèrent leur vitalité dans des entreprises fantastiques. Le clergé prit une prépondérance démesurée. L'évêché de Calahorra comptait à lui seul 17000 clercs. Un recensement de l'époque indique qu'il existait en Espagne 31 000 prêtres, 200 000 clercs des ordres mineurs, et 400 000 moines. La population espagnole baissa de dix millions à huit millions d'habitants.

---

<sup>1225</sup> *Ibidem*, p. 120

<sup>1226</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 127

Des 16 000 métiers à tisser qu'il y avait à Séville, il en restait seulement quatre-cents à la mort de Philippe II<sup>1227</sup>. »

On mesure mieux le poids de cette critique si on la compare avec l'interprétation contraire que nous offrent sur le rôle du clergé un grand nombre de manuels publiés durant l'ère franquiste. On peut ainsi lire en 1960 dans la *Nueva enciclopedia escolar grado 3°* que, aux XVIe et XVIIe siècles, « le clergé exerce une grande influence sur tous les aspects de la vie nationale, principalement sur tout ce qui concerne le progrès des mœurs, étant donné le grand nombre d'Espagnols de cette époque qui abandonnent le monde pour se livrer à la prière et à la pénitence dans un monastère<sup>1228</sup>. »

## II. Le Franquisme : le catholicisme d'Etat

### A. Une forte injonction officielle

Les manuels publiés à partir de 1939 sont marqués de l'empreinte du dogme catholique<sup>1229</sup> et la volonté de construire une Histoire providentialiste<sup>1230</sup>.

La première cause doit en être cherchée dans la force de l'injonction que les autorités adressent très officiellement aux auteurs. Les manuels reflètent ici l'importance de la religion catholique comme élément structurant central de l'idéologie du camp « national ». Le franquisme identifie appartenance à la nation espagnole et fidélité au catholicisme. Le contexte de l'après-guerre est celui de la « recreation de l'Espagne catholique<sup>1231</sup> ». Il est marqué par un « triomphalisme religieux<sup>1232</sup> », par une « réoccupation de l'espace social et intellectuel par l'institution catholique », mais aussi par un retour de la population à la religion qui « n'est pas que de faux semblant » et se traduit par un nombre conséquent de conversions<sup>1233</sup>. G. Cámara Vilar<sup>1234</sup> et E. Gervilla Castillo<sup>1235</sup> ont montré la prégnance du

---

<sup>1227</sup> G. Manrique, *La historia de España en la escuela* [...] p. 219

<sup>1228</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado 3°*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1960, p. 588

<sup>1229</sup> E. Gervilla Castillo, *La escuela del nacional-catolicismo* [...] p. 335

<sup>1230</sup> E. martínez tortola, *La enseñanza de la historia en el franquismo* [...] p. 57

<sup>1231</sup> J. Andrés-Gallego, A. M. Pazos, *La Iglesia en la España contemporánea/2*, Madrid, Encuentro, 1999, p. 34

<sup>1232</sup> G. Hermet, *Les Catholiques dans l'Espagne franquiste*, Tome II, Paris, presses de la FNSP, 1980, p. 135

<sup>1233</sup> *Ibidem*, pp. 130-131

<sup>1234</sup> G. Cámara Vilar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del Franquismo* [...] pp. 293 et suivantes

<sup>1235</sup> E. Gervilla Castillo, *La escuela del nacional-catolicismo. Ideología y Educación Religiosa* [...]

national-catholicisme dans l'institution, les programmes et les manuels scolaires. La politique éducative du franquisme se définit dans un premier temps par la volonté de renouer avec la tradition d'une pédagogie catholique espagnole qui remonterait notamment à l'humanisme de Luis Vives, et par la rupture avec les théories éducatives modernes, qualifiées d' « antireligieuses »<sup>1236</sup>.

Le chef du Service National d'Enseignement Supérieur et Secondaire du Ministère de l'Éducation Nationale José Pemartín appelle en 1938, dans son ouvrage programmatique *¿Qué es lo nuevo?*, à un enseignement qui serait marqué en profondeur par le Catholicisme. Il définit la nation espagnole comme « un être historique éthique, catholique dans sa substance, du plus pur et fidèle catholicisme. (...) L'enseignement, qui est en réalité la transmission de l'âme de 'l'État-nation' aux nouvelles générations qui naissent, doit être dans la nouvelle Espagne essentiellement catholique<sup>1237</sup> ». Il s'agit pour lui de lutter ainsi contre la perte de l'esprit catholique qui aurait commencé à entraîner l'Espagne dans le gouffre au XVIIIe siècle avec l'arrivée des Lumières - cela suppose une lecture de l'Histoire en contradiction avec l'idée alors généralement admise d'un déclin qui aurait commencé au XVIIe siècle, voire au XVIe siècle.

Les luttes pour le pouvoir qui opposent fortement les secteurs dits « phalangiste » et « catholique » n'ont jamais réellement mis en danger le contrôle de ce dernier sur le Ministère de l'Éducation Nationale, qui constitue dans les premières années du franquisme un contrepoids à la mainmise de Ramón Serrano Suñer sur le Ministère de l'Intérieur<sup>1238</sup>. Il est donc cohérent que les mesures législatives prises alors reflètent ces orientations, en associant enseignement d'une identité nationale catholique et redressement de la nation. Il en va ainsi de la loi de septembre 1938 sur l'enseignement secondaire :

« En conséquence, la formation classique et humaniste doit être accompagnée d'un contenu éminemment catholique et patriotique. Le catholicisme est la moelle de l'histoire de l'Espagne. C'est pourquoi il est nécessaire d'établir une solide instruction religieuse, qui aille du Catéchisme, de l'Évangile et de la morale, jusqu'à la liturgie, l'histoire de l'Église, et une apologétique adaptée, cette formation spirituelle étant complétée par des notions de Philosophie et

---

<sup>1236</sup> A. Mayordomo, « Société et politique éducative dans l'Espagne franquiste », in J.L. Guereña (dir.), « L'enseignement en Espagne. XVIe-XXe siècles », *Histoire de l'éducation*, n°78, 1998

<sup>1237</sup> J. Pemartín, *¿Qué es lo nuevo?* [...] p. 148

<sup>1238</sup> J.A Andrés-Gallego, A.M. Pazos, *La Iglesia en la España contemporánea/2* [...] p. 76

d'histoire de la Philosophie. La revalorisation de ce qui est espagnol, l'extirpation définitive du pessimisme antiespagnol et d'origine étrangère, fils de l'apostasie et de l'odieuse et mensongère légende noire<sup>1239</sup>, doit être obtenu à travers l'enseignement de l'Histoire universelle (accompagnée de la Géographie) dans ses relations avec celle de l'Espagne principalement. Il s'agit ainsi de mettre en évidence la pureté morale de la nation espagnole, le caractère supérieur, universaliste, de notre esprit impérial, de l'Hispanité qui est, selon les très heureuses conceptions de Ramiro de Maeztu, la protectrice et le missionnaire de la vraie civilisation qu'est la Chrétienté<sup>1240</sup>. »

Cette confessionnalisation de l'enseignement se renforce après 1945, lorsque le régime tourne le dos aux éléments qui renvoyaient le plus visiblement au camp fasciste qui vient de perdre la guerre<sup>1241</sup>. La loi sur l'enseignement primaire de juillet 1945 établit clairement le lien entre nation, foi, et Histoire nationale, lorsqu'elle définit dans son préambule la politique scolaire de la Seconde République comme « matérialiste et dénationalisante » et « négatrice de notre conscience historique ». « Elle a dépensé toute son énergie à déraciner le sens chrétien de l'éducation ». Le législateur précise alors que « parmi les principes qui inspirent [la loi], le principe religieux est le premier et le plus important<sup>1242</sup>. » Il établit, entre autres obligations pour les maîtres, d'emmener leurs élèves à la messe les jours de fête religieuse.

L'étude des archives de la Commission de contrôle des manuels instaurée en 1938 confirme l'importance primordiale de l'impulsion étatique dans cette confessionnalisation des manuels d'Histoire et de leurs héros. Le motif religieux est celui qui (après les motifs d'ordre « pédagogique », liés au grand nombre d'ouvrages réellement indigents) entraîne le plus grand nombre de refus. La Commission de contrôle demande fréquemment aux auteurs de se mettre en conformité avec une stricte orthodoxie catholique. Elle vise parfois des conceptions trop rationalistes. Elle demande par exemple en 1942 la modification d'un manuel dont « les idées rationalistes » « ne sont pas du tout adaptées à des élèves de

---

<sup>1239</sup> Il s'agit ici de la « légende noire » du massacre des Indiens d'Amérique et des conditions de la colonisation, qui serait née des « mensonges » de Saint Cristobal de la Casas.

<sup>1240</sup> *Ley de la Jefatura del Estado español de 20 septiembre de 1938 sobre reforma de la Enseñanza Media*, BOE, 23/09/1938

<sup>1241</sup> E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo [...]* p. 68

<sup>1242</sup> BOE, 18/07/1945



Lycée» et souligne que certains des ouvrages cités dans la biographie dudit manuel sont « expressément condamnés par l'index romain<sup>1243</sup> ». Elle refuse son *imprimatur* à Izquierdo Croselles, Officier supérieur et professeur dans une école militaire, car « la tendance évolutionniste peut être dangereuse pour des élèves de l'enseignement secondaire. Le récit de l'histoire biblique est formulé de façon trop positiviste<sup>1244</sup> ». Ces défauts sont attribués à la nocive influence française.

Les censeurs entendent renforcer dans les manuels la fidélité catholique de l'Espagne, en faire un élément qui définisse son identité. Le dogme fait l'objet d'une attention particulière, dès lors qu'il s'agit de clarifier la distance qui sépare l'Espagne des pays protestants. Le censeur Juan de Contreras explique ainsi en 1951 à A. Santamaría Arández que l'on ne peut pas affirmer, comme il le fait, que les fidèles « prenaient du pain et du vin bénis par l'évêque en souvenir de la Cène ». En effet, « bien que telle ne soit pas l'intention de l'auteur, ainsi rédigé, cela est protestant<sup>1245</sup> ». Au-delà de ces points de dogme, l'objectif est que les manuels construisent l'histoire d'une Espagne qui combat pour une foi tridentine. On demande à J.L. Asián Peña qu'il insiste davantage sur « l'apport espagnol dans l'histoire universelle (par exemple, durant le Concile de Trente, ou dans la période actuelle, qui manque dans le manuel alors que le programme l'exige)<sup>1246</sup>. »

Les avis donnés par la Commission de contrôle des manuels reflètent les tensions qui existent au sein du régime franquiste. Le hiérarque phalangiste A. Bermejo de la Rica doit en effet affronter les ires du traditionaliste Juan de Contreras, marquis d'Ayala, et de membres de la hiérarchie ecclésiastique : alors qu'il faisait partie, durant la Seconde République, des auteurs les plus marqués par le Catholicisme, son discours ne semble plus être suffisant après 1939... Une lettre adressée en 1945 par un évêque le dénonce à la Commission de contrôle des manuels pour ses « incongruités et déficiences en ce qui concerne la religion chrétienne<sup>1247</sup>. » On lui reproche notamment son manque de déférence envers le clergé. En 1939 par exemple, le censeur lui recommande qu'il consacre moins d'énergie à expliquer comment les prêtres ont exorcisé la reine Jeanne la folle, et qu'il s'occupe plutôt « de

---

<sup>1243</sup> AGA, leg. 20259. Il s'agit du manuel: Manuel Ferrandis Torres, Justiniano García Prado, *Compendio de historia general de la cultura*.

<sup>1244</sup> AGA, caja 31/7005

<sup>1245</sup> AGA, leg 20259

<sup>1246</sup> *Idem*

<sup>1247</sup> *Idem*

souligner le sectarisme 'encyclopédiste' qui entraîna l'expulsion des Jésuites, au lieu de faire la liste des prétextes de cette expulsion<sup>1248</sup>. » La défiance est suffisamment forte pour que la Commission de contrôle n'accepte pas ses promesses de modification et demande à lire les nouvelles épreuves avant d'accorder son autorisation.

## ***B. L'identité espagnole, une identité catholique***

### **1. L'Espagne, une nation intégralement catholique**

La dimension catholique devient donc en 1939 un élément central de l'identité des héros de l'histoire espagnole : s'il est un *vir hispanicus*, ce ne peut être qu'un *vir catholicus*.

L'étude des images proposées aux élèves des petites classes par les manuels a montré la volonté d'associer la construction de leur identité espagnole à leur appartenance au catholicisme<sup>1249</sup>. En définissant assez largement la nation espagnole par le catholicisme, les manuels d'Histoire publiés après 1939 renouent ainsi avec un discours qui était dominant dans les manuels publiés au XIXe siècle (y compris dans les moins conservateurs d'entre eux<sup>1250</sup>), et qui s'était ensuite largement effacé durant la Seconde République.

On note cependant des différences d'intensité de cette foi dans les manuels, notamment en fonction des classes auxquelles ils sont destinés. Les manuels destinés aux plus jeunes des élèves prennent effectivement parfois des allures de manuels de catéchisme. L'enfance n'est pas pensée comme un âge de la rationalité : il est l'âge auquel on doit adhérer à des croyances, des identités et des émotions qui seront ensuite partiellement remises en cause par le développement du « scepticisme ». En introduction de son manuel *Yo soy español*, A. Serrano de Haro explique ainsi aux maîtres que « l'âme de ces enfants est d'une plasticité étonnante quand il s'agit de garder la trace des grands exemples. Plus tard le contact avec les dures aspérités de la vie les endurcira du souffle du scepticisme. Eh bien, profitez de ce moment avant qu'il ne passe, et qu'entre vos mains l'Histoire, cette Histoire merveilleuse de notre Espagne soit le creuset dans lequel vous fondrez le caractère de cette génération<sup>1251</sup>. » Au fur et à mesure que croît l'âge des élèves, les explications historiques se rationalisent et

---

<sup>1248</sup> *Idem*

<sup>1249</sup> A.M. Badanelli Rubio, « Ser español en imágenes: la construcción de la identidad nacional a través de las ilustraciones de los textos escolares (1940-1960) » [...] p. 159

<sup>1250</sup> R. López Facal, « El nacionalismo español en los manuales de historia » [...] p. 122

<sup>1251</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español* [...] p. 6

tendent à perdre ce qu'elles contenaient de mystère divin. J.R. Castro Alava écrit ainsi en 1939 qu'avec la conversion de « l'Espagne », le christianisme « s'est enraciné si profondément chez les Espagnols qu'il en est venu à constituer le facteur d'unité le plus puissant<sup>1252</sup> ». Cette idée est suffisamment forte pour se surimposer au concept phalangiste de « l'Empire », qui pour certains auteurs (qui se font alors l'écho de tensions internes au franquisme) « doit d'abord être l'influence de notre foi<sup>1253</sup> ».

Nous avons vu que les manuels construisent le récit d'une enfance de l'Espagne, qui se serait achevée avec sa majorité et son émancipation wisigothes. Cette enfance ne saurait se passer de baptême. Le catholicisme vient parachever la construction du *vir hispanicus* comme modèle d'homme achevé et complet, en canalisant le fond de force virile issu des ancêtres barbares. Cette conversion du peuple espagnol ne peut donc avoir été déterminée par les hasards et aléas de l'Histoire. Elle était inscrite dans le destin de l'Espagne. Les manuels publiés après 1939 reprennent ainsi souvent un épisode de la Tradition qui était jusque-là totalement absent : celui de la « Vierge du pilier ». La Vierge Marie serait apparue à Saragosse en l'an 40, à Saint Jacques le majeur. Cet épisode démontrerait la vocation catholique de l'Espagne par le fait qu'à cette date, la Vierge « était encore en vie<sup>1254</sup> ». Il ne s'agirait donc pas d'une simple apparition mais d'une présence réelle, qui témoignerait d'un amour particulier et d'une prédilection divine pour l'Espagne : « La Reine des cieux, depuis ce pilier béni, a dispensé une protection constante à notre patrie au cours des siècles, et plus spécialement durant la récente Croisade<sup>1255</sup>. »

Les manuels franquistes renouent ici avec une tradition historique qui remonte au XVIIIe siècle (le Père Flórez affirmait déjà que l'Espagne avait été le premier pays à adopter le christianisme) et qui s'est affirmée au cours du XIXe siècle dans le cadre de l'identification entre le catholicisme et la nation par les milieux traditionalistes<sup>1256</sup>. Des manuels invoquent d'ailleurs la nature stoïque des Espagnols pour soutenir l'idée d'une prédisposition nationale au Catholicisme. L'auteur du manuel *Geografía e historia 2º curso* reproduit en 1946 un long extrait de *Carácter y labor de España*, auquel il donne pour titre « Sénèque, ou la prédisposition au christianisme ». La philosophie de « l'espagnol » fondateur du stoïcisme

---

<sup>1252</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia segundo curso de bachillerato 2º grado*[...] p. 121

<sup>1253</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...], p. 33

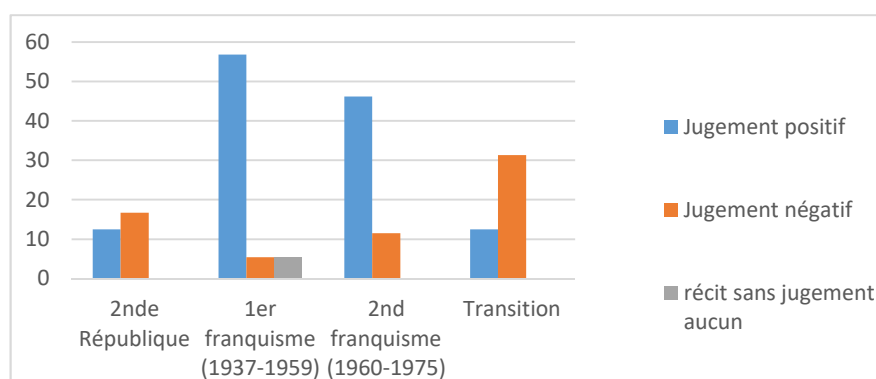
<sup>1254</sup> J.R. Castro, *Geografía e historia 2º grado* [...], p. 121

<sup>1255</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 154

<sup>1256</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une idée collective au XIXe siècle* [...] p. 311

reflèterait « un mysticisme qui nous amène à mépriser les exigences du corps, au point de considérer la séparation de l'âme et de la matière comme une libération<sup>1257</sup> ». « Indiscutablement, l'Espagne (...) était un champ propice, dès les premiers temps, à recevoir la semence de la doctrine du Christ<sup>1258</sup> ».

L'étude de la façon dont les auteurs abordent l'épisode de l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 et le développement de l'Inquisition durant le règne des Rois Catholiques (c'est-à-dire au fond la question de la pureté religieuse de la nation) nous permet d'approcher les fluctuations de l'identification entre l'idée nationale et le Catholicisme.



**Figure XLIII. Jugement porté par les manuels sur l'Inquisition et l'expulsion des Maures et des Juifs durant le règne des rois catholiques, pour cent manuels**

La défense d'une pureté religieuse de l'Espagne est très nette dans les manuels franquistes. A. Serrano de Haro explique par exemple en 1942 que « un Professeur des Universités » espagnol a pu écrire que « les procédés de l'Inquisition recelaient 'de véritables merveilles de délicatesse' et qu'ils étaient 'inspirés par un esprit de charité' extraordinaire<sup>1259</sup> ». Il s'agit en fait très clairement d'un alignement sur le contenu des manuels des éditions confessionnelles traditionalistes : tous les manuels qui prennent la défense de l'expulsion des Juifs et des Maures avant 1939 et après 1975 sont publiés aux éditions Edelvives et Bruño.

Soulignons enfin que, comme le résume parfaitement en 1939 le *Manual de la historia de España*, « il ne suffit pas de parler de christianisme : il faut préciser davantage. L'Espagne n'est pas seulement chrétienne ; elle est catholique. Elle est unie par sa fidélité à sa foi, liée à perpétuité par sa foi à sa religion<sup>1260</sup> ».

<sup>1257</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 151

<sup>1258</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, pp. 151-152

<sup>1259</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 217

<sup>1260</sup> Anonyme, *Geografía e historia 1<sup>er</sup> curso*, zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 23

## 2. Le Catholicisme, moteur de l'histoire espagnole

Après la « Croisade Nationale » de 1936-1939, le catholicisme tend à devenir le moteur même de l'Histoire de l'Espagne. C'est ici sans doute que les manuels s'inscrivent le plus dans cette logique menendez-pelayiste dont E. Martínez Tortola a montré l'influence fondamentale sur les manuels franquistes<sup>1261</sup> et dont on peut soupçonner qu'elle constitue en partie une caricature de la pensée de Menéndez-Pelayo<sup>1262</sup>. Le rôle providentiel de la nation espagnole aurait été de défendre la religion catholique, attaquée par un éternel ennemi, qui aurait successivement pris la forme de l'arianisme, du protestantisme, de la philosophie des lumières, puis du libéralisme et enfin de leur ultime héritier, le marxisme. Les manuels font parfois remonter explicitement les origines de la Révolution Française à la naissance du protestantisme ; les origines de la « révolution rouge de 1936<sup>1263</sup> » doivent quant à elle être cherchées dans l'influence des philosophes français du XVIIIe siècle.

L'idée est souvent présente, selon laquelle l'Espagne serait la dépositaire de l'identité de l'Occident. En se sauvant, comme elle l'a fait en 1939 du Bolchevisme, elle aurait en réalité sauvé à plusieurs reprises tout l'Occident de l'hérésie. La partie « Histoire » de la *Nueva enciclopedia escolar*, par exemple, se voit ajouter en 1940 une phrase de conclusion (absente des éditions antérieures au franquisme) qui doit participer à la réorientation idéologique de l'ensemble de son contenu :

« Nous sommes arrivés à la fin de ces brèves et légères leçons d'Histoire. Il en ressort que le destin de l'Espagne a toujours été œcuménique, c'est-à-dire universel, et qu'il a consisté à sauver les autres peuples grâce à la civilisation basée sur la religion catholique, qui seule rend les hommes moraux, forts, bons, unis et libres<sup>1264</sup>. »

Les hommes espagnols seraient largement à l'origine du succès du Catholicisme. Ils auraient ainsi joué le rôle principal dans la christianisation de l'Empire romain. L'évêque de Cordoue et Père de l'Église Osio serait à l'origine de la conversion de l'Empereur Constantin. L'Empereur Théodose, qui interdit les cultes païens au sein de l'Empire romain et fit du

---

<sup>1261</sup> E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la historia en el franquismo* [...]

<sup>1262</sup> Sur la question de la simplification de la pensée de « Don Marcelino » par ceux qui se réclamaient de son héritage, voir également : M.M. Campomar Fornieles, « Cuarenta años de menéndezpelayismo », *Espacio, tiempo y forma. Serie V, Historia contemporánea*, n°7, 1994, pp. 657-693

<sup>1263</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España segundo grado* [...] p. 234

<sup>1264</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado* [...] 1940, p. 496

christianisme la seule religion tolérée dans l'Empire, était « espagnol » : la politique qu'il menait fait de lui « le dernier grand empereur de Rome<sup>1265</sup> » ; elle « marque le triomphe définitif de l'Église du Christ sur la terre ; et ce fait est l'œuvre des Espagnols<sup>1266</sup> ».

Les moments les plus importants de l'histoire de l'Espagne sont désormais tous analysés au prisme de sa vocation catholique. C'est notamment le cas de la découverte et de la conquête de l'Amérique, qui serait la manifestation du choix de l'Espagne par le Créateur pour la réalisation de ses desseins. Le XVI<sup>e</sup> siècle constitue le moment historique où les identités catholique et guerrière de l'Espagne deviennent inséparables du fait de son choix existentiel de devenir ce bras armé de la Providence :

« D'un côté, au-delà de l'Atlantique, un Nouveau Monde peuplé d'êtres qu'il fallait convertir à la foi ; de l'autre, l'Europe, menacée par les Turcs qu'il fallait arrêter et les protestants qu'il fallait vaincre. L'Espagne accepta les deux héritages, les deux chemins<sup>1267</sup>. »

Il n'est donc pas étonnant que, après 1939, Dieu intervienne directement dans l'Histoire de l'Espagne. Les auteurs soulignent fréquemment l'infériorité numérique des Chrétiens lors des batailles contre les musulmans (ils se seraient battus à un contre quatre à Las Navas de Tolosa<sup>1268</sup>), preuve de l'intervention divine dans la victoire.

Prédisposés par leur âme au christianisme, les Espagnols seraient largement à l'origine de l'élaboration du dogme catholique. Saint Osio aurait joué un rôle central dans la lutte contre l'hérésie arienne (qui est assimilée par certains manuels à une forme de protestantisme) par sa participation au Concile de Nicée. Il aurait notamment rédigé le *Credo*.

« Et comme il est prouvé qu'à chaque minute de la journée on célèbre une messe en quelque lieu de la planète, ce doit être pour nous, Espagnols, un motif de sainte fierté que de penser qu'à toute heure et à tout moment, sans interruption depuis de nombreux siècles, on proclame quelque part la foi du Christ avec les mots d'un évêque espagnol<sup>1269</sup>. »

---

<sup>1265</sup> J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España* [...], p. 28

<sup>1266</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...], p. 32

<sup>1267</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2° grado* [...] p. 157

<sup>1268</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 171

<sup>1269</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...] p. 32

Le rôle des Espagnols aurait été déterminant aussi lors du Concile de Trente. Ils auraient alors largement été à l'origine de l'orientation spirituelle que devait prendre le combat contre le protestantisme avant d'en être le bras armé lors des guerres du XVIe et du XVIIe siècle :

« Le parti de la Contre-réforme se constitua afin de combattre le danger. On réunit alors un concile dans la ville italienne de Trente, auquel participèrent les hommes les plus instruits en matière de religion, pour traiter la question de la Réforme hérétique. Les savants espagnols brillèrent particulièrement<sup>1270</sup>. »

Ici aussi cependant, il faut distinguer, parmi les manuels publiés durant le premier franquisme, ceux qui furent rédigés par les auteurs catalans, notamment ceux qui étaient proches de J. Vicens Vives. On peut en effet, derrière la reprise d'éléments du discours officiel, distinguer des nuances voire des oppositions à cette adhésion à un catholicisme très traditionaliste et très politique, qui identifie largement la foi catholique à l'adoption des causes réactionnaires. On ne peut par exemple s'empêcher de penser que la présentation des incendies d'églises à laquelle procède S. Sobrequés en 1956 est assez peu orthodoxe, qui fait de ces monuments des éléments du patrimoine national et des témoignages du passé catholique de l'Espagne avant tout :

« Les espoirs que l'on mit en la République furent vite déçus. Dans de nombreuses villes, se répétèrent les honteux incendies d'églises (mai 1931), indignes d'un pays cultivé qui vénère les monuments de son passé<sup>1271</sup>. »

### ***C. Des modèles masculins catholicisés***

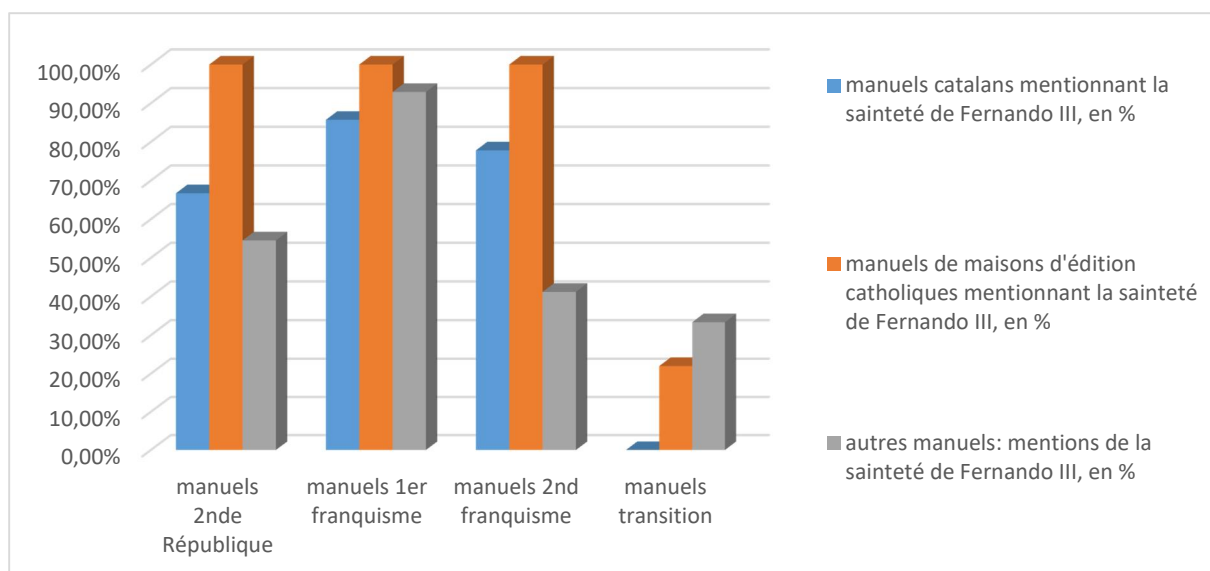
Dans ce contexte de réaffirmation de l'identité catholique de la nation, les acteurs historiques se catholicisent eux aussi. La foi devient un trait de caractère dominant, et les motivations religieuses deviennent centrales dans leurs décisions.

On peut ainsi procéder à l'étude statistique de la façon dont est présenté le grand roi du XIIIe siècle Ferdinand III de Castille. La façon dont les auteurs le nomment (« Saint Ferdinand », ou au contraire « Ferdinand III ») montre le degré d'importance qu'ils accordent à sa religiosité.

---

<sup>1270</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, primer grado* [...] p. 58

<sup>1271</sup> S. Sobrequés, *Hispalis* [...] p. 10



**Figure XLIV. Manuels mentionnant la sainteté de Ferdinand III, en pourcentage des manuels qui le nomment**

Sous la Seconde République déjà, la totalité des manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles parlent de Saint Ferdinand. Cette révérence religieuse s'étend après 1939 à la quasi-totalité des manuels (92,9% des manuels autres que catalans ou confessionnels, et même 85,7% des manuels « catalans » le désignent alors ainsi). Même Pizarro, le conquistador sanglant sans pitié ni morale, en vient alors parfois à incarner la foi catholique.

Cette confessionnalisation des personnages historiques résiste assez bien au vieillissement du franquisme. Elle se prolonge jusqu'au début des années 1970. Le chapitrage de *España y sus hombres 5° (L'Espagne et ses hommes 5°)* reflète ainsi, en 1973 encore, le maintien de cette volonté de construire des héros de la foi catholique : le premier chapitre d'Histoire a pour titre « Les grands héros » ; le second s'intitule « Les grands saints ». Ce dernier chapitre s'organise autour des paragraphes suivants : « Les Saints » ; « L'Espagne et la foi » ; « Saint Isidore et le travail » ; « Saint Ignace de Loyola et la foi » ; « Saint François Xavier et l'exemple » ; « Sainte Thérèse d'Avila, fondatrice » ; « Saint Jean de la croix<sup>1272</sup> ».

La catholicisation des actions d'un grand nombre d'acteurs historiques devient un enjeu dans les manuels, qu'il s'agisse de Charles Quint, de Philippe II<sup>1273</sup>, des humanistes en général, ou encore du roi Wisigoth (et arien) Récarède qui, par sa conversion au Catholicisme, entraîna

<sup>1272</sup> T. Calleja Guijarro, M<sup>a</sup> Carmen Gutiérrez Ruiz, *España y sus hombres Sociedad* [...] pp. 87-99

<sup>1273</sup> A.L. Abós montre précisément que la description de Philippe II en défenseur du pouvoir de l'Église catholique constitue une « lecture fallacieuse » de l'Histoire. A.L. Abós, *La historia que nos enseñaron (1937-1975)* [...] p. 235



celle de toute l'Espagne. Cette conversion de Récarède, par exemple, est envisagée très différemment selon les périodes. Pour l'instituteur républicain et modernisateur Felix Martí Alpera, il s'agit (en 1935) d'une question essentiellement politique. Récarède est, davantage qu'un héros du Catholicisme, un héros de la nation unifiée : « par sa conversion au Catholicisme et par des lois conciliatrices, il essaie de réaliser la concorde avec la race hispano-romaine. » Parmi les conseils qu'il adresse aux enseignants, il leur recommande de souligner « l'importance que ce fait revêtait pour la fusion des races wisigothe et hispanoromaine » ; il demande aussi « que l'on insiste sur le fait que les ariens sont eux aussi des Chrétiens<sup>1274</sup> ». Au contraire, les manuels publiés après 1939 décrivent sous une forme hagiographique la conversion de Récarède, surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages destinés aux élèves des classes primaires. En 1940, L. Ortiz Muñoz décrit par exemple d'un ton ému, dans *Glorias imperiales*, la réaction des membres du Concile lorsque Récarède annonça sa conversion : « Une énorme allégresse jaillit de toutes les poitrines. Les Prélats les plus âgés, entre les pleurs et les larmes de joie, s'exclamaient : 'Gloire à Dieu le père, au Fils et au Saint-Esprit, qui veille à donner la paix et l'unité à son Église sainte et catholique<sup>1275</sup>. »

On peut, sans trop risquer de simplifier, dire que l'ensemble de l'éventail se décale en 1939 vers un catholicisme plus marqué par des valeurs conservatrices. Les auteurs marqués par le Catholicisme traditionaliste (ceux des éditions Edelvives ou Bruño) tendent à militariser leurs héros et à en faire des héros nationaux-catholiques, des guerriers de la foi ; les auteurs qui jusque-là étaient plutôt neutres ou bienveillants adoptent désormais un ton traditionaliste ; ceux qui, bien que plutôt libéraux et laïcs dans leur ton, continuent à publier des ouvrages après 1939 (comme Arranz Velarde, ou encore J. Vicens Vives), font le choix de catholiciser leurs héros en les parant de vertus qui relèvent davantage d'un catholicisme de la compassion ou de l'amour du prochain.

---

<sup>1274</sup> F. Martí Alpera, *Historia Camí* [...] p. 131

<sup>1275</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tome I [...] p. 96

### III. La fin du franquisme et la Transition: l'adhésion à un Catholicisme rénové

#### ***A. Un catholicisme non plus national mais social***

A partir du milieu des années 1960, commencent à apparaître dans les manuels des marques de distanciation entre la nation et la religion catholique. Elles s'intègrent dans le contexte, bien étudié par les historiens, de la remise en cause progressive en Espagne (dès les années 1950) du national-catholicisme, au profit d'une foi plus spirituelle et plus intérieure<sup>1276</sup>. J. Gracia souligne par ailleurs le relâchement des signes extérieurs de la foi ainsi que du contrôle des mœurs, alors que s'imposent de nouvelles références, en provenance de l'étranger, tant dans le domaine de la musique, de la culture, de la mode, etc. Malgré le maintien d'une surveillance rigoureuse sur la société et sur les médias, ces changements culturels qui tournent le dos à la morale catholique traditionnelle échappent au contrôle de l'État et se diffusent dans la société par le biais de revues discrètement critiques<sup>1277</sup>.

L'influence de ces mutations sur les manuels scolaires (et, plus globalement, la question du rapport des manuels au catholicisme après 1975) a essentiellement été étudiée à travers les manuels de religion, qui ne peuvent être de ce point de vue que très spécifiques<sup>1278</sup>. Il nous semble nécessaire de montrer que cette influence fut, dans les manuels d'Histoire, absolument centrale ; et qu'elle ne peut pas être réduite à une simple prise de distance, dans la mesure où elle a modifié le contenu même de la foi des modèles masculins.

Il apparaît tout d'abord très nettement que le rapport des manuels d'Histoire au dogme catholique et à l'idéologie national-catholique devient progressivement plus lâche, avant de finir par disparaître. La Tradition catholique perd le statut de source historique qu'elle avait parfois : Les auteurs de *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* parlent en 1977 à son propos de « pieuses légendes sans fondement scientifique<sup>1279</sup> ». Les hagiographies se font rares dans les manuels dès le milieu des années 1960. On n'en trouve

---

<sup>1276</sup> W.J. Callahan, *La Iglesia católica en España (1875-2002)* [...] pp. 379-387

<sup>1277</sup> J. Gracia, M.A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) : cultura y vida cotidiana*, Madrid, Síntesis, 2001, p. 276

<sup>1278</sup> E. Castillejo Cambra, « La gestión del miedo por la Iglesia católica española en los manuales de religión: cambios y continuidades que implica el concilio Vaticano II », *Historia de la educación*, n°2, 2015, pp. 161-194

<sup>1279</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A. L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 153

plus du tout après 1975. Les batailles cessent d'être analysées au prisme de la providence divine. L'Espagne n'est plus la nation choisie par Dieu pour défendre le catholicisme. Les héros du baptême de l'Espagne, tels qu'Herménégilde, le roi Récarède, Saint Léandre, etc. ne sont plus mentionnés. Les auteurs de *Ciencias sociales 8° de EGB* reproduisent en 1977 un extrait d'un manuel d'Histoire allemand du début du XXe siècle, qui porte sur la Première Guerre Mondiale. Ils utilisent le décentrement que permet l'étude d'une Histoire non nationale, pour conduire les élèves à remettre en cause les lectures providentialistes de l'Histoire : « La patrie est menacée... Mais Dieu a toujours vaincu les ennemis de l'Allemagne... Dieu a châtié Napoléon en 1812... ». Vient ensuite une question à destination des élèves : « Estimes-tu correcte la façon dont est présentée la situation de l'Allemagne au moment du déclenchement de la Première Guerre Mondiale ? Développe ta réponse<sup>1280</sup>. » Cette prise de distance conduit logiquement à la condamnation du Catholicisme d'État, y compris dans les manuels des éditions Edelvives et Bruño<sup>1281</sup>. La laïcité de la Constitution de la Seconde République redevient dès 1977, dans un manuel édité par les éditions Bruño, un exemple à suivre :

« Quant au problème religieux, les législateurs (...) avaient compris que la constitution d'une démocratie avancée exige de réduire au maximum le pouvoir et l'influence de l'Église Catholique espagnole. En conséquence de quoi on établit le caractère laïc de l'État<sup>1282</sup> ».

Cette disparition quasi-totale de l'association entre identité de l'Espagne et Catholicisme conduit à une reformulation neutre de tous les épisodes de l'histoire nationale. La Reconquista, par exemple, n'est plus analysée comme la parenthèse d'une occupation païenne, contre laquelle le peuple espagnol se serait unanimement dressé :

« Al-Ándalus ne fut pas un simple phénomène de conquête musulmane à laquelle la résistance hispano-wisigothique chrétienne aurait réussi à mettre fin au bout de huit siècles de lutte. Au contraire, la majorité des hispano-wisigoths

---

<sup>1280</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 82

<sup>1281</sup> Voir par exemple : J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 209

<sup>1282</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 298

acceptèrent la civilisation musulmane (religion, coutumes, habits, langue, noms...) <sup>1283</sup>. »

D'autres manuels soulignent que la plupart des Espagnols contemporains ont des ancêtres musulmans, réintégrant ces derniers dans l'Histoire nationale.

Les manuels effectuent aussi un retour au paradigme de la tolérance religieuse, qui dominait avant 1939 chez les auteurs républicains et qui accompagne l'affirmation de l'idéologie du « vivre-ensemble » qui se produit alors. On peut par exemple lire en 1972 dans *Ciencia y vida* 4° une approche plus ouverte de la religion :

« Tu découvriras dans cette unité didactique :

- Comment les barbares et les Maures arrivèrent en Espagne.
- La puissance de la foi et de l'enthousiasme

(...)

Et cela t'aidera :

- A penser que les hommes ont de tout temps collaboré dans le progrès.
- A ne pas te sentir supérieur du fait de ta race, de ta religion, ou de ta situation géographique <sup>1284</sup>. »

La remise en question de l'identification entre la nation espagnole et le catholicisme qui se produit à partir du milieu des années 1960 s'accompagne de la multiplication, dans les manuels, des critiques envers le passé d'une Eglise Catholique désormais jugée trop conservatrice. Ces critiques nous semblent représentatives des changements que connaît alors le catholicisme espagnol : il voit apparaître en son sein des préoccupations de type social <sup>1285</sup>. Elles sont formulées notamment par les membres d'organisations de laïcs, parfois travaillées par les problématiques marxistes, comme la Jeunesse ouvrière Chrétienne et la HOAC (Fraternité Ouvrière d'Action Catholique), qui devinrent ensuite des ferments de la reconstruction du mouvement ouvrier <sup>1286</sup> ; elles procèdent également d'une part grandissante du clergé et de la hiérarchie épiscopale elle-même <sup>1287</sup> qui en viennent à entrer en conflit avec les autorités de l'Etat franquiste <sup>1288</sup>.

---

<sup>1283</sup> *Ibidem*, p. 62

<sup>1284</sup> E. Lavara Gros, *Ciencia y vida* 4° [...] p. 173

<sup>1285</sup> F. Montero, *La Iglesia : de la colaboración a la disidencia (1956-1975)*, Madrid, Encuentro, 2009, p. 37

<sup>1286</sup> J. Andrés-Gallego, A. M. Pazos, *La Iglesia en la España contemporánea/2* [...] pp. 154-160

<sup>1287</sup> W.J. Callahan, *La Iglesia católica en España (1875-2002)* [...] p. 394

<sup>1288</sup> *Ibidem*, p. 175

Dans les manuels, les remises en cause portent d'abord sur la faiblesse du rôle social de l'Église. Les programmes de 1975 incluent ainsi un long chapitre intitulé « Les difficultés de la modernisation<sup>1289</sup> » qui est souvent l'occasion, pour les auteurs de manuels, de présenter l'institution ecclésiale comme une force de conservation. Les auteurs de *Geografía e historia de España 3° BUP* regrettent sa tendance à transformer des débats d'ordre politique en débats religieux, et à associer religion et conservation :

« Malgré le catholicisme sincère des réformistes espagnols du XVIIIe siècle, l'Église, qui soutint de préférence les conservateurs, contribua à transformer une rivalité politique en un affrontement entre la foi et la raison<sup>1290</sup>. »

Ils prennent position pour un catholicisme modernisateur, dont les origines remonteraient (au moins) au XVIIIe siècle. En 1977, les auteurs de *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* reproduisent une photographie du Pape conservateur Pie XII, accompagnée d'un commentaire peu amène :

« Le futur Pie XII, qui défendit si ardemment le franquisme, s'incline ici devant le drapeau républicain dans le port de Barcelone. L'Église, sauf en de rares exceptions, fut très combattive, et joua un rôle dans la contre-révolution<sup>1291</sup>. »

Cette prise de distance envers l'Église catholique peut parfois s'appuyer sur des lectures matérialistes de l'Histoire. En 1977, les auteurs de *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* lui attribuent un rôle de dispensateur de l'« opium du peuple ». L'Église du Moyen-Âge « légitime et sacralise les institutions sociales et politiques dont elle fait partie comme Etat privilégié. Tout le monde est organisé en fonction de Dieu (Théocentrisme), qui l'a organisé providentiellement, plaçant chaque individu dans un état social bien déterminé. (...) Jusqu'au XIIIe siècle, elle exerce un monopole sur les questions culturelles, déterminant le ton de la culture féodale. Cette fonction lui fit parfois abandonner son œuvre prophétique et évangélisatrice (...) à travers cette domination sur la culture, elle essaya d'éduquer les masses paysannes analphabètes, présentant une vision théocentrique du monde, selon

---

<sup>1289</sup> BOE du 18/04/1975

<sup>1290</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 300

<sup>1291</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 354

laquelle tout a été créé en vertu de la Providence divine (...) où tout est sagement et immuablement hiérarchisé<sup>1292</sup>. »

Soulignons que ces critiques demeurent circonscrites au rôle conservateur de l'institution ecclésiale : on ne trouve jamais (pas même dans les manuels de la Transition les plus marqués à gauche) les touches d'ironie ou de scepticisme que l'on pouvait lire dans certains des manuels publiés avant 1939. Nous pouvons reprendre, à propos des manuels d'Histoire, ce qu'écrit W.J. Calahan de la société espagnole dans son ensemble : « les passions générées dans les années 1930 par ce que l'on a appelé 'la question religieuse' ne revinrent pas miner le développement de la nouvelle démocratie<sup>1293</sup> ».

Les manuels demeurent très généralement marqués par un fort attachement au christianisme : si le franquisme a échoué à imposer fermement le contenu de ce christianisme et une conception homogène de l'homme chrétien, il semble bien avoir réussi à christianiser profondément les manuels et leurs héros. L'affirmation de la foi catholique et la préoccupation pour l'enseignement de l'histoire du catholicisme, constituent la seule continuité forte entre la Commission de contrôle qui a été créée en 1938 et celle des années 1974-1982. En ces années de la toute fin du franquisme et de la Transition, les censeurs se préoccupent encore de l'importance accordée à la question religieuse. En septembre 1975, ils reprochent par exemple encore à J.A. Gallego que « lorsque [le manuel] aborde la Bible, il manque la division entre *Ancien Testament* et *Nouveau Testament* ainsi que la référence concrète à leurs livres les plus connus. Il n'est pas non plus fait référence à l'histoire du peuple hébreu ni même à ses personnages les plus significatifs : Abraham, Moïse, les Prophètes » ; la vision que son ouvrage donne des Pères de l'Église est qualifiée de « schématique », alors que les hérésies médiévales (cathare par exemple) seraient en comparaison mieux traitées<sup>1294</sup>.

La plupart des manuels continuent à associer le catholicisme aux épisodes les plus brillants de l'Histoire, comme par exemple la Renaissance : beaucoup coïncident à affirmer la nature profondément catholique de l'humanisme<sup>1295</sup>. Ils continuent également à souligner l'horreur

---

<sup>1292</sup> M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 115

<sup>1293</sup> W.J. Callahan, *La Iglesia católica en España (1875-2002)* [...] p. 426

<sup>1294</sup> ACME, leg 55148

<sup>1295</sup> María Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporánea de España, curso preuniversitario*, [...] p. 72

des crimes commis sous la Seconde République contre le clergé. Le manuel *Consultor Ciencias sociales 4° EGB* reflète ce maintien, au-delà des évolutions idéologiques. Publié en 1974, il est visiblement peu attaché au régime qui se meurt alors. Il évoque par exemple malicieusement le Commandant de l'Armée de l'Air Ramón Franco (frère du futur Caudillo) et le Général Queipo de Llano (dignitaire de premier ordre du régime) pour leurs aventures républicaines : ils avaient joué en décembre 1930 un rôle de premier plan dans une tentative de renversement de la monarchie, avant de prendre la fuite. Le chapitre sur « La Seconde République » n'en est pas moins sous-titré « L'Espagne à la dérive ». Les auteurs mettent au premier plan une photo d'une église en flammes, qui est accompagnée du commentaire suivant : « Églises détruites. Tout un symbole de ce qu'allait être la trajectoire politique de la République<sup>1296</sup>. »

Les auteurs des manuels d'Histoire se font l'écho des débats qui divisent alors le catholicisme espagnol sur « la compatibilité et les contradictions<sup>1297</sup> » entre christianisme et marxisme. Si, pour certains d'entre eux, les influences marxistes peuvent venir enrichir les réflexions des chrétiens sur les sociétés modernes et leurs inégalités et peuvent s'inscrire dans la continuité de la dénonciation chrétienne des valeurs matérialistes, elles ne doivent en revanche pas prendre le dessus sur la foi. Les auteurs de *Historia de las civilizaciones* (publié en 1976 aux très conservatrices éditions Magisterio español) proposent ainsi un paragraphe intitulé « Évaluation du marxisme ». Ils concèdent que « le marxisme, comme les autres socialismes, a contribué à sensibiliser la société face aux injustices ». Ils considèrent également qu'en « assujettissant l'individu à l'économie et donc à la société, il nie toute valeur transcendante (...) En d'autres termes, il ne reconnaît pas le surnaturel. (...) Dans le marxisme (contrairement au christianisme) la fin justifie les moyens, quels qu'ils soient<sup>1298</sup>. » Il est possible que l'expérience alors récente du Front de Libération Populaire (mouvement au sein duquel eurent lieu de nombreux ralliements de catholiques, souvent des étudiants, au matérialisme historique<sup>1299</sup>) et plus globalement l'influence de la Théologie de la Libération (plus forte en Espagne que dans le reste du monde<sup>1300</sup>), du « marxisme chrétien »,

---

<sup>1296</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales, 8° EGB*, Madrid, Santillana, 1974, p. 422

<sup>1297</sup> F. Montero, *La Iglesia : de la colaboración a la disidencia (1956-1975)* [...] p. 196

<sup>1298</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 250

<sup>1299</sup> F. Montero, *La Iglesia de la colaboración a la disidencia (1956-1975)* [...] pp. 202-203

<sup>1300</sup> J.I. González Faus, « La teología de la liberación en España », in J.A. Escudero (dir.), *La Iglesia en la historia de España* [...] p. 1189

ainsi que de mouvements comme Chrétiens pour le Socialisme<sup>1301</sup>, aient servi de repoussoirs. Les auteurs entendent lutter contre la tentation qui se fait alors jour de fusionner ces deux explications du monde, affirmant notamment qu'elles sont « inconciliables<sup>1302</sup> ». Toujours est-il que les conceptions des auteurs des manuels d'Histoire sont nettement plus modernes et ouvertes que celles des auteurs de manuels de Religion : si l'on prend l'exemple de la maison d'édition conservatrice Magisterio español, les manuels de Religion sont demeurés sur une ligne très traditionnelle, qu'E. Castillejo Cambra qualifie de « néo intégriste<sup>1303</sup> » ; les conceptions des auteurs de manuels d'Histoire de la même maison d'édition sont en revanche comparables avec celles que l'on trouve dans les manuels de Religion que publient alors les maisons d'édition catholiques rénovatrices, comme Anaia et SM.

## ***B. Une référence commune : Vatican II***

On sait l'impact du concile Vatican II sur les catholiques espagnols : il constitua « un véritable traumatisme<sup>1304</sup> » pour une partie de la hiérarchie catholique, qui avait d'abord tenté de freiner la modernité conciliaire<sup>1305</sup> ; il entraîna à l'inverse l'enthousiasme des modernes<sup>1306</sup> et nourrit l'opposition au franquisme des organisations catholiques<sup>1307</sup>, notamment en demandant explicitement l'abandon de toute ingérence de l'Etat dans l'Eglise<sup>1308</sup>. En cohérence avec l'affirmation des positions sociales et le refus du communisme que nous venons de décrire, ce catholicisme réformé postconciliaire ainsi que le catholicisme social qui l'avait précédé constituent pour les auteurs des manuels d'Histoire des années 1970 une référence unanime.

Cette référence n'est pas propre aux manuels : elle est partagée (et impulsée) par les membres de l'administration qui sont en charge du contrôle des manuels scolaires au sein

---

<sup>1301</sup> J.J. Tamayo, *Adiós a la Cristiandad. La Iglesia Católica española en la democracia*, Barcelona, Ediciones B, 2003, pp. 219-223

<sup>1302</sup> F. Montero, *La Iglesia de la colaboración a la disidencia (1956-1975)* [...] p. 251

<sup>1303</sup> E. castillejo Cambra, « La gestión del miedo por la Iglesia católica española en los manuales de religión : cambios y continuidades que implica el concilio Vaticano II », *Historia de la educación*, n°2, 2015, pp. 161-194, p. 185

<sup>1304</sup> F. Blázquez, *La traición de los clérigos en la España de Franco*, Madrid, Trotta, 1991, p. 147

<sup>1305</sup> W.J. Callahan, *La Iglesia católica en España (1875-2002)* [...] p. 396

<sup>1306</sup> H. Ragner, *Réquiem por la cristiandad* [...] p. 393

<sup>1307</sup> F. Montero, *La Iglesia de la colaboración a la disidencia (1956-1975)* [...] pp. 99 et 104

<sup>1308</sup> J. Andrés-Gallego, A. M. Pazos, *La Iglesia en la España contemporánea/2* [...] p. 149; H. Ragner, *Réquiem por la cristiandad*, Barcelona, ediciones península, 2006, p. 385



du Service des Programmes scolaires. Ils adressent par exemple en 1977 à un auteur le reproche suivant : « La doctrine sociale de l'Église n'est pas suffisamment traitée, car seul Léon XIII est mentionné, et on ne trouve pas non plus les Grandes Encycliques Sociales et le Concile Vatican II<sup>1309</sup> ».

Cette orientation n'était pas totalement absente des manuels durant le Premier franquisme. En 1942, A. Serrano de Haro opposait déjà, au communisme et à ses excès, le catholicisme de *Rerum Novarum*, qui promouvait « la 'solidarité' qu'il doit y avoir entre le capital et le travail (...) Cette encyclique du Pape a été appelée '**le présent de Dieu à ses pauvres**'<sup>1310</sup>. » Elle devient la règle à partir de la fin des années 1960. Les manuels se peuplent alors de photographies des Papes réformateurs. Le manuel *Historia de las civilizaciones*, par exemple, explique en 1976 que le christianisme fut le principal apport de la civilisation européenne au monde. Ce paragraphe, qui entend pourtant porter sur l'ensemble de l'Histoire de l'Église, est illustré par trois photos : un portrait de Jean XXIII, un portrait de Paul VI, et une photo du Concile Vatican II<sup>1311</sup>.

De nombreux manuels se situent en fait dans une ligne politique proche de celle qui mena à la victoire, aux élections de juin 1977, le parti centriste et démocrate-chrétien Unión de Centro Democrático d'Adolfo Suarez. Pour quelques-uns d'entre eux, l'orientation est davantage marquée à gauche et plus proche des idées du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol. Tous voient en tout cas dans ce catholicisme moderne et social un facteur de cohésion de la société. Ils soulignent, en ces années où s'impose comme nouvel horizon social le « vivre-ensemble », que le catholicisme promeut une « harmonie qui repose sur la justice et la charité<sup>1312</sup>. »

Le succès dans les manuels du catholicisme social, dont Vatican II est présenté comme le prolongement, est sans doute parfois lié au fait qu'il est pensé comme une alternative au marxisme. On peut se demander si, dans les manuels les plus conservateurs, la peur de la subversion sociale n'est pas la raison centrale de son succès. J. Blasco Cea, en 1970, est inquiet face à la menaçante populace révolutionnaire, comme en témoigne la question suivante posée aux élèves à propos du soulèvement dit des *Comuneros* contre Charles Quint : « Comment juges-tu le soulèvement des *Comuneros* : il s'agissait de révolutionnaires,

---

<sup>1309</sup> ACME leg 55436

<sup>1310</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 269. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1311</sup> J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 331

<sup>1312</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 326

ou bien de gens nobles et bien intentionnés<sup>1313</sup> ? » Il adhère par contre totalement à la doctrine sociale de l'Église :

« Problèmes sociaux :

(...)

La classe ouvrière prit conscience de la force que constitue la grande masse qu'elle représente.

Comme on ne reconnaissait pas toujours leurs droits, les ouvriers essayèrent de les exiger par la force. Telle est l'origine de la lutte des classes. (...) Afin de résoudre ces problèmes, l'Église catholique fit entendre sa voix pour défendre la justice sociale. [L'auteur explique ensuite en quoi consiste la doctrine sociale de l'Église] De nos jours, Pie XII, Jean XXIII et Paul VI se font l'écho de cette même doctrine et la modernisent<sup>1314</sup>. »

Ce nouveau paradigme religieux conduit les manuels à revisiter le passé de l'Espagne et notamment sa participation au Concile de Trente. Alors que les prélats espagnols présents au concile étaient jusqu'alors considérés comme l'élément moteur de la définition du dogme tridentin, on peut lire au contraire en 1972, dans un manuel publié aux éditions Vicens Vives, qu'ils y furent les défenseurs de la modernisation de l'Église, en lutte contre la tendance traditionaliste :

« Durant le Concile, les théologiens espagnols se signalèrent. L'épiscopat espagnol prit la tête de la position réformatrice la plus courageuse, alors que l'épiscopat italien représentait l'attachement à la tradition. Les Espagnols représentaient la ligne de la réforme<sup>1315</sup>. »

Les prêtres deviennent logiquement, à partir de la fin des années 1960, des figures de la modernisation religieuse. Ainsi du Cardinal Cisneros. Il avait été, durant le franquisme, un des personnages qui, le mieux, incarnaient le moine viril national-catholique. Les auteurs soulignaient par exemple sa participation personnelle à des expéditions militaires (comme celle d'Alger), faisant de lui un véritable chef militaire. Il incarne désormais une Église renouvelée, et aux mœurs réformées. Ses expéditions militaires disparaissent. Alors qu'il était parfois décrit comme l'homme le plus riche d'Europe après le Pape, il aurait, selon le

---

<sup>1313</sup> J. Blasco Cea, *Historia moderna y contemporánea universal y de España 4º curso* [...] p. 35

<sup>1314</sup> *Ibidem*, p. 169

<sup>1315</sup> A. Fernández, R. Ortega, *Demos II* [...] p. 161

manuel *Demos II*, publié en 1970 aux éditions Vicens Vives, fait renouer l'ordre des Franciscains avec son idéal de pauvreté<sup>1316</sup>.

Le rapport des manuels au catholicisme évolue donc fortement selon les périodes : ces derniers passent de l'ironie anticléricale de certains auteurs républicains à l'identification franquiste entre la nation espagnole et une foi tridentine fermée, puis à l'adhésion aux valeurs sociales et d'ouverture de Vatican II. La conception de ce en quoi doit consister un « homme catholique » n'en présente pas moins un certain nombre d'invariants et de constantes, qui transcendent les différences idéologiques.

---

<sup>1316</sup> *Ibidem*, p. 28

# Deuxième chapitre. Les socles de l'identité de l'homme catholique : culture et refus de la cruauté

Sur l'ensemble de la période étudiée, les manuels qui entendent donner des exemples d'hommes catholiques (c'est-à-dire la grande majorité des ouvrages, avec une nuance pour les manuels publiés durant la Seconde République) coïncident pour faire de l'homme catholique le seul vrai homme civilisé des temps contemporains. Il est en effet à la fois le plus cultivé (car l'Église est largement pensée comme une institution culturelle, détentrice de l'identité de l'Occident), et celui qui refuse la cruauté qui, comme nous l'avons vu, caractérise tous les peuples païens, des Assyriens aux Indiens d'Amérique.

## I. L'homme catholique : un homme de culture

La plus évidente des constantes qui transcendent les périodes et les orientations idéologiques des auteurs réside dans l'association entre la foi catholique, ou l'appartenance au clergé, et l'identité culturelle occidentale.

Ce trait est plus prononcé encore dans les chapitres qui portent sur le Moyen-Âge, du fait de l'importance objective du rôle de l'Église et de ses membres dans la sauvegarde de cette culture classique qui est si importante aux yeux des auteurs de manuels. Les statistiques réalisées sur les qualités que les auteurs attribuent aux clercs montrent que, sur l'ensemble de la période étudiée, c'est toujours sa culture et sa participation à l'œuvre civilisatrice de l'Occident qui vient en premier : même durant le premier franquisme, on trouve, en moyenne pour cent manuels, 190 mentions de clercs qui sont d'abord des hommes de culture, contre environ 70 clercs guerriers de la foi (pratiquant ou prêchant la guerre sainte), deuxième catégorie statistique lorsqu'il s'agit de décrire des hommes pour leur rôle religieux. Cette identification culmine après 1975 : les enseignants reprennent alors en main leurs manuels ; ils peuvent donc à la fois affirmer leurs valeurs propres et y révéler leurs lointains prédécesseurs.

Cette importance de la culture comme caractère de l'homme catholique apparaît par exemple clairement à propos des saints de l'époque wisigothe. Nous avons déjà eu l'occasion

de mentionner l'importance de Saint Isidore comme figure de l'érudit et du compilateur capable de réunir en une seule œuvre l'ensemble des connaissances de son époque. On constate qu'il occupe dans les manuels une place très souvent plus importante que Saint Récarède lui-même, le premier souverain à s'être converti au catholicisme. En 1936, P. Aguado Bleye consacre ainsi à Saint Isidore (« un écrivain très fécond ») une page et demie, alors que le paragraphe intitulé « Récarède. Triomphe du catholicisme » n'occupe pas une demi-page. La hiérarchie des valeurs qui est exprimée dans ce manuel met le savoir de Saint Isidore devant les autres qualités des saints de l'époque et le valorise davantage comme modèle : « Saint Isidore est le personnage le plus important de l'époque wisigothe<sup>1317</sup> ».

Parmi les qualités qui font la sainteté d'Isidore, celles du savant et de l'écrivain sont au premier rang. Les autres ne sont pas toujours nommées, ce qui donne parfois l'impression qu'il n'a été sanctifié que pour son œuvre littéraire. Ou bien, elles sont citées comme des qualités complémentaires, comme en 1950 dans le *Curso de historia* que publient les éditions Teide, qui établit un curieux ordre de préséance de ses vertus :

« Les invasions auraient détruit la culture romaine si les prêtres et les moines ne l'avaient pas soigneusement conservée. C'est pourquoi tous les savants de l'époque étaient des prêtres.

SAINT ISIDORE. Il fut le plus illustre de tous les savants de son temps. Il domina toutes les sciences, écrivit de nombreux livres, et fut de plus un prêtre pieux et un grand patriote<sup>1318</sup>. »

Le manuel *Historia de España* (1940) nous propose de l'enfance de Saint Isidore un récit hagiographique. Il s'agit d'un récit de conversion : sa conversion aux études et à la culture. L'auteur ne nous montre pas la révélation du Christ, mais celle des livres. Il nous explique que Saint Isidore, enfant, n'aimait guère les livres, mais qu'ayant vu la trace laissée par la corde sur la margelle d'un puits, « il se fit la réflexion suivante : 'si la corde, avec le temps, a pu user la pierre, pourquoi moi, par l'effort et la constance, ne pourrais-je pas vaincre la difficulté que me posent les livres ?'. Isidore ne manqua plus jamais les cours, redoubla d'application, et atteint un tel degré de maîtrise des arts et des lettres que, alors qu'il était

---

<sup>1317</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza*, Tome I [...] p. 38

<sup>1318</sup> Anonyme, *Curso de historia de España*, Barcelona, Teide, 1950, p. 17

encore jeune, son frère le considéra capable d'être maître d'école dans une école cathédrale<sup>1319</sup>. »

Chaque période de l'Histoire (hormis la période contemporaine) a ses figures de clercs cultivés, qui permettent d'affirmer l'identification entre catholicisme et savoir. Les missionnaires qui accompagnent les conquistadors diffusent ainsi, outre la foi du Christ, la langue et la culture de l'Espagne : « Le crucifix des missionnaires apporta en Amérique la charité du Christ, les lumières de la culture, les trésors du travail, la douceur riche et sonore de la langue castillane<sup>1320</sup>. » Le clergé est aussi parfois placé au centre des transformations de la Renaissance.

La conclusion s'impose à A. Serrano de Haro : « Seul l'homme de savoir sait aimer Dieu<sup>1321</sup>. »

## II. L'homme catholique refuse la cruauté

La deuxième constante dans la définition des qualités qui définissent l'homme chrétien doit être cherchée dans le refus de la cruauté. L'expression « refus de la cruauté » semble plus adaptée que celle d'« amour du prochain ». Cette dernière serait en effet trop forte pour certains manuels publiés durant les phases les plus guerrières du franquisme, dont nous avons eu l'occasion de constater par exemple qu'ils lancent un appel à la guerre « totale ». On trouve cependant toujours la condamnation des hommes cruels, y compris dans le scénario original du film *Raza* (ce qui peut d'ailleurs nous conduire à relativiser la portée morale de cette injonction...) qui associe athéisme et absence d'empathie. Dans les premières pages en effet, Franco met en scène Pedro, le mauvais fils, qui une fois adulte fera preuve de son athéisme et adhérera à la Franc-maçonnerie. Il a capturé et attaché par la patte un petit oiseau, entraînant la réprimande de sa mère, qui lui explique qu'il ne faut pas être cruel avec les oiseaux, êtres sensibles et eux aussi sujets à la douleur.

La christianisation de l'Europe est analysée (notamment dans les manuels républicains) comme un facteur d'émancipation pour les dominés. Les manuels insistent ainsi sur le fait que « la doctrine de Jésus-Christ abolit l'esclavage et répandit l'idée de l'égalité entre les hommes<sup>1322</sup>. » Elle est aussi largement définie comme un facteur de pacification des mœurs.

---

<sup>1319</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 66

<sup>1320</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...] p. 122

<sup>1321</sup> *Ibidem*, p. 129

<sup>1322</sup> M. Porcel y Riera, *Curso cíclico de primera enseñanza*, Palma de Mallorca, Tipografía Porcel 1931, p. 138

Si, comme nous l'avons vu, les barbares qui mirent fin à l'Empire romain étaient des barbares, s'ils étaient « féroces », ils le devaient à leur « religion sanguinaire<sup>1323</sup> ». Ils sont décrits comme « à demi-sauvages », jusqu'à ce que « petit à petit le christianisme adoucisse leurs coutumes barbares<sup>1324</sup>. » En 1976, C. Burgos Martínez écrit à propos des peuples germains que « l'action du christianisme contribua puissamment à adoucir leurs coutumes, et au progrès culturel du peuple. Le travail que Saint Isidore effectua en ce sens est remarquable<sup>1325</sup>. »

C'est dans la comparaison avec les peuples païens que l'on mesure le mieux l'importance de l'empathie dans la définition du modèle de l'homme chrétien. Les manuels érigent en contre-modèle absolu la figure de l'Assyrien de l'Antiquité, païen froid et cruel. Il est systématiquement défini comme un homme « cruel », « sanguinaire », et « implacable ». R. Ballester y Castell, par exemple, présente en 1931 les Assyriens comme un « peuple fanatique et guerrier<sup>1326</sup> », et fait de l'histoire de l'Assyrie une longue série de massacres. Ce récit historique n'est pas du tout affecté par le changement qui survient en 1939. Durant le premier franquisme, les Assyriens continuent à être décrits comme des « guerriers » ou encore des hommes qui « aiment la guerre » (18,8% des occurrences). Les qualités qui leur sont attribuées sont toutes négatives, les auteurs soulignant leur « plaisir à tuer » et leur caractère « féroce ». Le phalangiste A. Bermejo de la Rica souligne ainsi en 1940 que leur art représente « des scènes de chasse et de guerre très souvent d'une grande cruauté », avant d'ajouter que « le principe d'organisation de ces empires a toujours été le despotisme<sup>1327</sup> ». Cette accusation de despotisme se renforce à partir de la fin des années 1960.

---

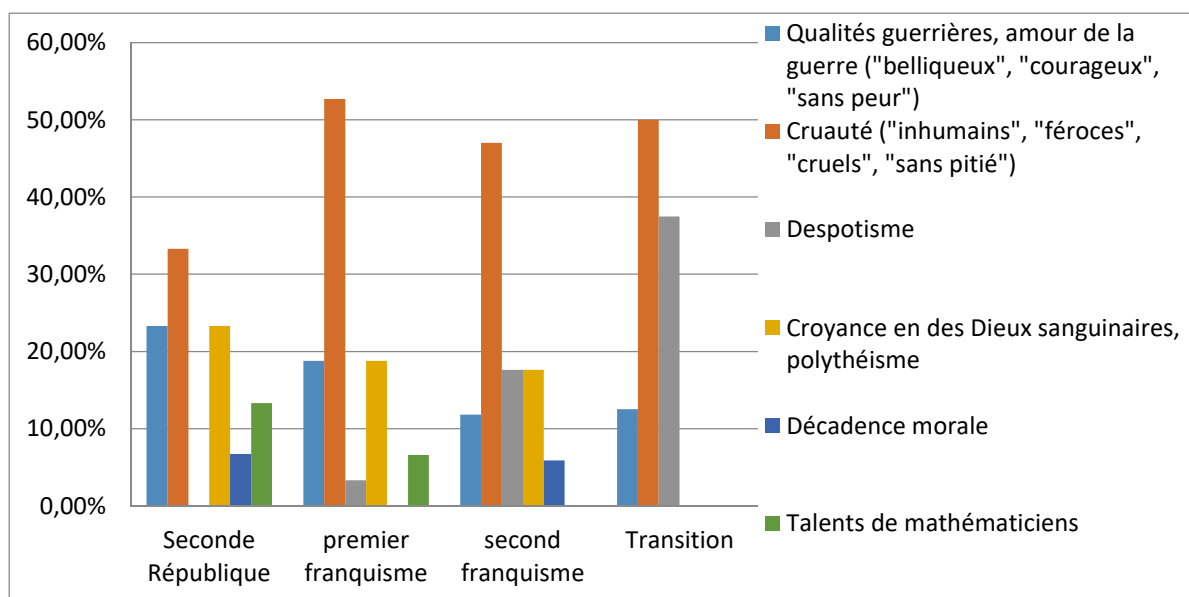
<sup>1323</sup> *Ibidem*, p. 9

<sup>1324</sup> Anonyme, *Historia de España 2° grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955, p. 23

<sup>1325</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones [...]* p. 120

<sup>1326</sup> R. Ballester y Castell, *Clío [...]*, p. 61

<sup>1327</sup> *Ibidem*, p. 14



**Figure XLV. Qualités attribuées par les manuels aux Assyriens, en pourcentage du total**

C'est à leur religion polythéiste que les rédacteurs de manuels attribuent la cruauté des assyriens. Les auteurs soulignent ainsi que les Germains adoraient « les forces naturelles divinisées », « principalement Wotan, symbole ou Dieu de la Guerre<sup>1328</sup> ». Ils expliquent, comme A. Bermejo de la Rica en 1940, que les Dieux des Assyriens étaient « égoïstes et féroces<sup>1329</sup> ». La croyance en des Dieux sanguinaires constitue toujours, avant 1975, près de 20% des qualités qui sont attribuées aux Assyriens. Elle serait « née de la terreur<sup>1330</sup> », et consisterait à vénérer des Dieux eux aussi « sanguinaires », « cruels », ou « exigeants<sup>1331</sup> ». C'est toute une civilisation qui trouve sa cohérence dans un manque d'humanité qui est d'origine religieuse : le phalangiste A. Bermejo de la Rica décrit en 1940 des « Dieux égoïstes et féroces », un art représentant « des scènes de chasses et de guerre d'une grande cruauté », et une organisation politique fondée sur « le despotisme<sup>1332</sup> ».

Un caractère doux et tourné vers les autres est d'ailleurs, chez un hérétique, un facteur favorable, une prédisposition, à la conversion au catholicisme, comme par exemple pour Saint Herménégilde, qui « était arien mais avait un caractère bon<sup>1333</sup>. » Les Wisigoths qui envahirent l'Espagne étaient doublement prédisposés à se convertir au catholicisme, car

<sup>1328</sup> R. Ballester y Castell, *Nociones de Historia universal*, Barcelona, Talleres de la Sociedad General de Publicaciones, S.A, 1932, p. 46

<sup>1329</sup> A. Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal*, Madrid, editorial García Enciso, 1940, p. 14

<sup>1330</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome 1 [...] p. 18

<sup>1331</sup> *Idem*

<sup>1332</sup> A. Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal* [...] p. 14

<sup>1333</sup> A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer grado* [...] p. 212



« parmi tous les peuples barbares, les Wisigoths étaient ceux qui se définissaient le plus par leur bonté et leur culture<sup>1334</sup> ». Ils étaient donc très proches du modèle de l'homme chrétien, dont ils partageaient les qualités ; il ne leur manquait que d'être catholiques.

### **III. Une utopie : le monastère du Moyen-âge**

Les auteurs de manuels convergent, sur l'ensemble de la période étudiée et au-delà de leurs divergences idéologiques, dans leur admiration pour la vie que mènent les moines dans les monastères du Moyen-Âge. Cette admiration est, logiquement, plus affirmée dans les manuels les plus traditionalistes et moins marquée dans les manuels des auteurs républicains - certains passant sous silence cet âge d'or des monastères.

Les monastères deviennent en effet des modèles de société humaine. Le moine du Moyen-Âge est, après l'homme grec de l'antiquité, l'un des modèles masculins qui, le mieux, semblent concentrer les vertus que les auteurs attendent d'un homme. Cette admiration repose d'abord sur son rôle culturel, mais aussi sur sa participation au fonctionnement d'une société parfaite, équilibrée et stable, sur laquelle ni le temps ni la barbarie n'ont de prise. Le monastère peut jouer parfois le rôle d'une utopie, au sens où l'entend J. Servier : une société réglée et organisée, que l'on peut opposer à un ici et maintenant vécu comme déréglé<sup>1335</sup>.

En 1945, J.R. Castro le décrit ainsi :

« L'Église dispose de moyens extraordinaires pour jouer un rôle dans la vie sociale. En ces temps de violence et de régression culturelle, l'Église fut la dépositaire de la tradition et du savoir humain ; de nombreux monastères furent des centres culturels et l'instruction était entre les mains du clergé. Propriétaire de richesses considérables, il répand sa charité sur le peuple, qui peut bénéficier des établissements que l'Église crée et entretient. Dépositaire d'une doctrine de paix et de fraternité, l'Église tente d'adoucir des coutumes féodales brutales en limitant l'abus des guerres privées<sup>1336</sup> ».

Les manuels les plus traditionalistes, publiés par des ordres religieux, et dont le ton fait école dans les années 1940 et 1950, insistent davantage sur le renoncement au monde, sur

---

<sup>1334</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 61

<sup>1335</sup> Sur cette question : J. Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Folio Gallimard, 1991

<sup>1336</sup> J.R. Castro, *Geografía e Historia de España, 4º curso de bachillerato*, Zaragoza, Librería general, 1945, p. 218. La concordance des temps est conforme au texte original.

l'ascèse. Un manuel Edelvives définit ainsi les moines du Moyen-Âge comme « des hommes ayant quitté la société corrompue pour mener une vie commune dans des monastères ou des abbayes<sup>1337</sup>. » Leur vie est exemplaire par leur austérité, par la pauvreté dont ils ont fait le choix, par la patience et l'humilité dont ils font preuve.

L'admiration qu'éprouve en 1934 le républicain R. Altamira est différente mais réelle. Elle met en avant le rôle des moines dans les grands défrichements médiévaux et la prospérité générale, ainsi que leur participation à l'affirmation de la monarchie face à la noblesse<sup>1338</sup>. Même le manuel *Clío*, pourtant teinté d'anticléricalisme, consacre une page entière à la règle de Saint Benoît. Il n'adhère visiblement pas au principe de l'ascèse monacale. Mais il insiste notamment sur l'importance des moines dans l'économie du Moyen-Âge. La règle bénédictine rendit un « immense service à la civilisation », car elle « sanctifie le travail sous toutes ses formes. (...) Les monastères, convertis en lieu de paix et de travail, permirent la survie de l'esprit chrétien menacé par la barbarie<sup>1339</sup>. »

L'idée est donc généralisée, qui fait des monastères des havres de paix (on trouve le terme « oasis<sup>1340</sup> » pour les qualifier) au milieu d'un monde brutal et inculte. « Loin de ce monde sauvage et cruel, ils voulaient mener une vie agréable à Dieu<sup>1341</sup> » écrit A. Llano en 1936. Si l'on compare les manuels républicains aux manuels les plus traditionalistes, on constate que les premiers diffèrent des seconds non par le rejet de la vie des moines, mais par sa sécularisation : ils semblent regretter que la vie monacale soit consacrée à Dieu et au renoncement total au monde, mais adhèrent à un modèle d'homme voué au travail et à la culture, et vivant dans un monde ordonné et pacifique.

Cette admiration pour la vie et la culture monacales n'est d'ailleurs pas moins forte chez J. Vicens Vives et les historiens catalans qui sont proches de lui. La différence réside dans le fait que les monastères ou les moines cités en exemple sont catalans. Sans doute faut-il voir ici également une conséquence de la spiritualité personnelle de J. Vicens Vives et de ses liens avec l'abbaye de Montserrat, qui participa (comme J. Vicens Vives lui-même) au mouvement de renaissance du catalanisme qui se fit jour à partir des années 1950<sup>1342</sup>.

---

<sup>1337</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 240

<sup>1338</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 232

<sup>1339</sup> R. Ballester, *Clío* [...] p. 197

<sup>1340</sup> E. Bagué, *Historia de la cultura y de la técnica*, Barcelona, Teide, 1944, p. 64

<sup>1341</sup> A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas II*, 3<sup>ème</sup> édition, Barcelona, Seix y Barral, 1936, p. 19

<sup>1342</sup> J. M. Muñoz i Lloret [...] pp. 342-347

Le regard qui est porté sur les monastères du Moyen-âge n'est pas forcément a-critique : même les plus cléricaux des auteurs dénoncent parfois les « abus<sup>1343</sup> » qui ont pu survenir à certaines périodes de l'Histoire. Mais c'est alors pour mieux redéfinir les contours de l'utopie monacale. Le moine du Moyen-Âge constitue donc un modèle d'homme complet, intégré dans une société idéale - dont seuls l'ascèse et la mortification sont parfois critiqués. Il rejoint d'ailleurs le modèle de l'homme de culture et de l'enseignant. Pour un certain nombre d'auteurs (notamment parmi ceux qui sont eux-mêmes membres du clergé) les vrais modèles masculins se trouvent ici : dans un monde d'hommes, détenteurs du savoir (et finalement proches des enseignants qu'ils sont eux-mêmes) et qui vivent à l'écart des tentations matérialistes. Dans l'*Enciclopedia Pérez Rodrigo* les explications sur le rôle des moines au Moyen-Âge sont accompagnées d'une gravure illustrative (ci-dessous reproduite) ainsi que d'une consigne de travail : « Discuter des occupations des moines et des immenses bienfaits dont ils ont fait bénéficier l'humanité par leurs prières et leurs occupations matérielles et culturelles<sup>1344</sup> ».



**Figure XLVI. Illustration, Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental 3° curso (E. Lopez Mezquida editor, 1953)**

<sup>1343</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 240

<sup>1344</sup> A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental tercer curso*, Valencia, E. López Mezquida, 1953, p. 221

# Troisième chapitre. Le catholique de la Seconde République et des années 1960 et 1970 : un frère, un sage, un mystique

Le catholicisme post Vatican II et celui de la Seconde République présentent, dans les manuels, un certain nombre de traits communs : ils sont tournés vers les hommes, se préoccupent de leur sort en ce monde, et supposent chez les croyants une forte capacité d'empathie et d'amour du prochain. Le nouvel homme chrétien qui naît dans les années 1960 et 1970 vit sa foi de façon plus autonome : il cultive un rapport direct et mystique avec Dieu, dégagé des rituels traditionnels. La fonction du prêtre mute en conséquence : il est désormais moins le personnage lointain dispensateur des sacrements que le berger au sein de son troupeau. Il s'engage pour la défense des plus démunis d'entre eux.

## I. L'homme chrétien : amour et compassion

### ***A. Un christianisme de l'amour du prochain plus que de la peur de Dieu***

Le catholicisme des manuels publiés durant la Seconde République et après le concile Vatican II se refuse à diriger ses regards uniquement vers un Être Suprême lointain, possiblement jaloux ou vengeur. Il est également dirigé vers les hommes. Le manuel *Occidente*, par exemple, propose en 1976 cette analyse admirative de la Renaissance :

« Durant le Moyen-Âge, la culture avait été théocentrique, parce que son centre était Dieu, et c'est pourquoi les études de théologie étaient, entre toutes, les plus importantes. Durant la Renaissance, la culture est anthropocentrique, parce qu'elle centre son attention sur l'homme<sup>1345</sup>. »

Cette idée se généralise alors, à partir des manuels Vicens Vives (comme cela se produit régulièrement) y compris dans des manuels Edelvives.

---

<sup>1345</sup> A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas* [...] p. 154

Le message qui est attribué à Jésus Christ lui-même et à ses disciples est un message d'amour du prochain, un message de fraternité entre les hommes. Il s'agit assez largement d'un catholicisme de la compassion. On peut lire en 1931 dans le manuel *Clío* que « Jésus prêcha la miséricorde, l'humilité, et loua la pauvreté, l'égalité, la fraternité entre les hommes, idéaux opposés à ceux de la société de son temps<sup>1346</sup> ». Pour F. Arranz Velarde, en 1934, le christianisme a permis de finir de civiliser les Romains en leur apportant la compassion qui leur faisait défaut :

« La religion chrétienne, fondée sur la charité et l'amour de nos semblables, a corrigé de nombreux abus de la société païenne au moyen de lois dictées par les derniers empereurs<sup>1347</sup>. »

Le futur phalangiste A. Bermejo de la Rica parle en 1934 d'une « religion d'amour » qui « conquiert les cœurs avec enthousiasme » :

« Jésus-Christ (...) proclamait le monothéisme, louait l'humilité, donnait de l'importance à la bonté ou à la méchanceté de nos œuvres, déclarait que tous les hommes sont frères et qu'ils devaient le prouver dans leurs actes, et affirmait le rôle tutélaire de l'Église.<sup>1348</sup> »

Ce ton est également celui des manuels publiés à partir du milieu des années 1960 : les auteurs écrivent à nouveau une religion de l'amour et de la compassion, soulignant par exemple que d'anciens esclaves accédèrent au trône de Saint Pierre<sup>1349</sup>. On peut lire, en 1976, que « la norme essentielle » des Chrétiens consistait « en l'égalité spirituelle de tous les hommes, car ils les considèrent fils de Dieu, ainsi qu'en un mutuel amour entre tous<sup>1350</sup> ». Malgré certaines ressemblances, il est important de distinguer ce christianisme compassionnel de celui que l'on peut trouver dans les manuels du franquisme. Certes, ces derniers insistent parfois eux aussi sur la charité dont surent faire preuve certains grands rois chrétiens envers les plus malheureux. On peut par exemple lire aux éditions Edelvives, en 1944, le même type de description de Saint Ferdinand que de Saint Louis : « Saint Louis périt en martyr de la charité, en assistant ses soldats victimes de l'épidémie<sup>1351</sup> » ; Saint Ferdinand

---

<sup>1346</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, tome I [...] p. 180

<sup>1347</sup> F. Arranz Velarde, *La edad antigua* [...] p. 88

<sup>1348</sup> A. Bermejo de la Rica, *Narraciones históricas* [...] p. 53.

<sup>1349</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 101

<sup>1350</sup> *Ibidem*, p. 100

<sup>1351</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 252

était un « roi très exemplaire, qui ne trouvait pas indigne de servir en personne les pauvres<sup>1352</sup>. » Mais ce récit est moins centré sur l'accession des pauvres au bonheur en ce monde que sur les vertus d'humilité et de mortification dont les saints rois font la preuve. Alors que les manuels du franquisme mettent l'accent sur les sacrifices et la capacité de renoncement et de mortification de celui qui leur vient en aide, les auteurs de la Seconde République et de la Transition se préoccupent sincèrement du pauvre que l'on aide.

Cette religiosité de l'amour du prochain n'est pas compatible avec le modèle du missionnaire armé. Le *miles christi* est par exemple totalement rejeté en 1935 par le républicain A. Jaén, qui écrit à propos de la conquête de l'Amérique : « Il est certain que l'esprit de croisade s'imposa contre tout sens pratique et humain (...) violant les principes mêmes de la charité et de la tolérance, sur lesquels cette croyance si humaine qu'est le christianisme, avait été fondée<sup>1353</sup>. » G. Giner de los Ríos, dans sa volonté de promouvoir des valeurs pacifistes, en appelle elle aussi à un Dieu de l'amour du prochain, dont les commandements ne peuvent justifier la guerre. L'attitude de l'Eglise, qui donne sa bénédiction à des « guerres justes », est dénoncée comme le résultat d'une construction des hommes destinée à justifier leurs caprices au prix de la négation du sens réel du message divin. Une discussion imaginaire oppose ainsi deux conceptions du christianisme :

« \_ La guerre est un mal. L'Eglise nous le dit ; un fléau de l'humanité, mais un mal inévitable, un fléau qui sera présent dans le monde tant que les hommes seront mus par l'envie... L'Eglise condamne les guerres injustes ; mais nierez-vous qu'il y en a de très justes ? Le Dieu de la Bible n'est-il pas aussi appelé Dieu des batailles ? C'est Dieu lui-même qui nous demande de porter l'épée, c'est Dieu lui-même.

\_ ...C'est l'Être que les hommes, s'arrogeant le droit d'être les interprètes de sa volonté, ont contraint à décréter ce que leurs propres désirs leur inspiraient. Dieu a édicté des préceptes pleins d'amour, qui débordent de charité ; mais ses fils, quand ils veulent se divertir au jeu atroce de la boucherie, disent : 'Les préceptes d'amour et de charité ne sont plus en vigueur jusqu'à nouvel ordre<sup>1354</sup>. »

---

<sup>1352</sup> *Ibidem*, p. 263

<sup>1353</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas (iniciación)* [...] p. 165

<sup>1354</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 173

Cette sainteté de l'amour du prochain est à la portée de tous les hommes. A partir des années 1960, la sainteté se massifie et devient accessible au commun. Le saint n'est plus forcément l'homme d'Église, ou le combattant héroïque. Ce peut être n'importe quel croyant, pourvu qu'il se laisse guider par la foi et la bonté que le Christ prêcha, comme ici en 1972 :

« Les héros au service de Dieu sont les saints.

L'histoire de l'Église est pleine de leurs noms.

Mais beaucoup d'entre eux ne figurent pas dans le martyrologe. Ce sont des personnes simples, qui ont aimé profondément le Christ et ont fait de leur vie quotidienne une humble offrande à Dieu de leur amour, et à leurs semblables, de leur dévouement<sup>1355</sup>. »

### ***B. Quels modèles pour l'homme chrétien ?***

Ce christianisme s'incarne dans des modèles d'amour du prochain comme Saint François d'Assise. Très présent dans les manuels républicains, il fait partie des perdants de la Guerre Civile, car il est ensuite éclipsé durant une vingtaine d'années par les saints et moines guerriers, avant de redevenir une figure de référence. Les frères franciscains sont d'ailleurs érigés en modèles de renoncement aux richesses du monde. La morale, pour les républicains des années 1930 comme pour les auteurs de manuels des années 1960 et 1970, est proximité avec les pauvres et renoncement aux richesses.

Saint François est surtout un exemple de bonté. G. Giner de los Ríos consacre en 1935 une page entière à son amour de la nature, le montrant confectionnant des nids pour les oiseaux, écartant les vers de terre des chemins afin que personne « ne leur donne la mort en les écrasant », parlant avec « son frère le rouge-gorge<sup>1356</sup> », etc. Dans *Nociones de Historia Universal*, R. Ballester précise sa pensée sur ce qui faisait son exemplarité chrétienne : il était « un homme animé d'un ardent esprit de charité et d'amour du prochain, ce qui lui valut d'être appelé 'second Jésus-Christ'<sup>1357</sup> ». Cette expression est présente dans plusieurs ouvrages à propos de Saint François.

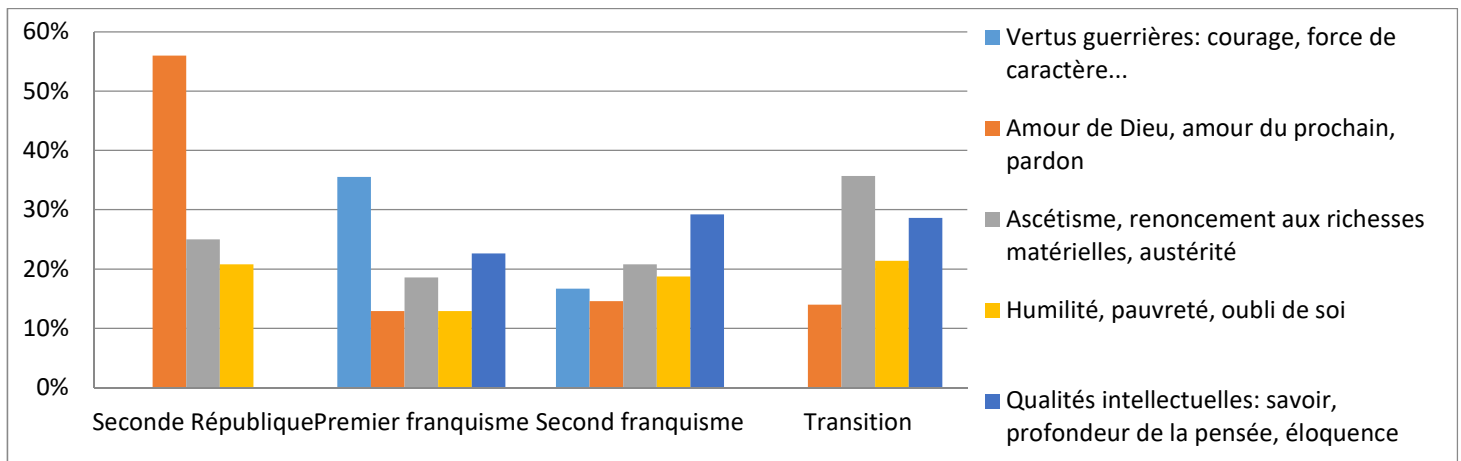
---

<sup>1355</sup> A. Álvarez, S. Debon, E. Ramos, C. Herrero [...] p. 269

<sup>1356</sup> G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas* [...] p. 92

<sup>1357</sup> R. Ballester y Castell, *Nociones de historia universal* [...] p. 60

Cette admiration pour Saint François et ses disciples rejoint la volonté de revenir à la pureté de la foi des premiers Chrétiens, antérieure aux Pères de l'Église. Comme les autres ordres mendiants, les Franciscains auraient aspiré à « une forme plus pure du christianisme, un retour à l'esprit primitif de l'Église<sup>1358</sup>. » Cette référence au chrétien des premiers temps est bien davantage présente dans les manuels de la Seconde République et de la Transition. Pour cette dernière période, cela correspond aux évolutions globales du projet apostolique catholique, qui voit en cet homme du commun, inséré dans la société au sein de laquelle il témoigne de sa foi (notamment par l'exemplarité de son existence), un modèle avec lequel renouer<sup>1359</sup>. Les auteurs de manuels l'érigent alors en *alter Christus* qui « suivait fidèlement le modèle et l'exemple de la vie du Christ<sup>1360</sup> ». Ses qualités, dans les manuels de la Seconde République et la Transition, consistent d'abord en des qualités de cœur et d'ascétisme.



**Figure XLVII. Qualités (adjectifs et adverbes) attribuées aux premiers chrétiens (antérieurs aux Pères de l'Église), en pourcentage du total des qualités**

Cet amour du prochain des manuels républicains ou de la Transition n'est en effet pas compatible avec la concentration des richesses entre un petit nombre de mains : les premiers chrétiens sont aussi loués pour leur goût pour la pauvreté, qui est plus fortement affirmé après 1975. Cela se traduit aussi, durant la Transition, par la critique de la richesse de l'Église du Moyen-Âge. Les reproches qui portent sur son organisation interne et la richesse de ses dignitaires, reflets des structures inégalitaires de la société féodale, se multiplient alors. L'exigence de pauvreté adressée au clergé devient centrale.

<sup>1358</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome I [...] p. 260

<sup>1359</sup> Voir par exemple : F.J. Carmona Fernández, « De 'Cristo Rey' a 'Jesús obrero de Nazaret' : el cambio religioso en España », *Sociedad y utopía : revista de ciencias sociales*, n°3, 1994, p. 43

<sup>1360</sup> M. Ojuel, *Geografía e historia curso 6º*, Barcelona, Prima Luce, 1967, p. 142



### ***C. Un catholicisme de l'amour du prochain minoritaire sous le franquisme***

La distance qui sépare l'homme catholique du premier franquisme de celui que promeuvent souvent les manuels de la Seconde République et de la Transition doit cependant être nuancée. Certains manuels et notamment ceux qui ont été rédigés par les auteurs catalans ainsi que par le « démocrate-chrétien » Agustín Serrano de Haro, continuent à promouvoir un catholicisme de l'amour.

La foi profonde et émotive de ce dernier (qui est également l'auteur d'un grand nombre de manuels de catéchisme) le conduit à révéler « un Dieu d'amour<sup>1361</sup> », et à promouvoir des modèles d'homme chrétien très éloignés du modèle du « moine-soldat ». Le mot « amour » revient fréquemment sous sa plume. Sa piété, très affirmée, est compassionnelle (hormis lorsqu'il s'agit du péril bolchevique), au point que l'on peut parler à son propos d'une piété lacrymale. Elle le conduit à rédiger des biographies émouvantes, comme par exemple à propos de Saint Pierre Claver, missionnaire auprès des esclaves noirs : modèle de bonté, il les nourrit, les soigne, les protège du fouet de leurs maîtres. « Il le fait avec tant d'amour, avec tant de délicatesse, que les noirs, stupéfaits, répandent des larmes de gratitude<sup>1362</sup>. » Il met également en récit l'émotion que son décès entraîna parmi les esclaves.

Malgré certains aspects paternalistes, cet appel de Serrano de Haro à l'amour entre les hommes ne nous semble pas devoir être compris comme un amour paternaliste qui viserait à étouffer les revendications du petit peuple. L'absence d'amour et de charité chrétienne sont pour lui présentes dans toutes les strates de la société, et les responsabilités en sont partagées. Il explique aux enseignants que « certaines idées doivent être inculquées profondément, très profondément, dans les esprits des élèves. La première est la suivante : s'il y avait eu plus d'esprit chrétien chez les uns et chez les autres, chez les pauvres et chez les riches », l'Espagne n'aurait pas connu la Guerre Civile<sup>1363</sup>. Il souligne d'ailleurs, dans un chapitre sur la naissance du christianisme, que « tandis que les grands de la terre méprisaient les humbles, Jésus se joignait à ces derniers<sup>1364</sup> ».

---

<sup>1361</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 184

<sup>1362</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 226

<sup>1363</sup> *Ibidem*, p. 85

<sup>1364</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 51

Les manuels catalans aussi font exception, rejoignant en partie A. Serrano de Haro - mais par des voies libérales qui ne sont pas celles de son émotivité. Leurs manuels continuent à promouvoir, durant toute l'ère franquiste, un catholicisme de la compassion. Ils respectent l'obligation, qui apparaît après 1939, de catholiciser le discours et les héros du passé espagnol. Mais cela ne les conduit pas à la promotion d'un catholicisme de combat. Ils procèdent au contraire à la construction d'un « homme catholique » qui ressemble beaucoup à celui qui émergera ensuite. Ils font, une fois encore, office de précurseurs - ce qui explique sans doute leur succès éditorial. María Comas de Montañez et Jaime Vicens Vives, notamment, ont surtout comme modèles les membres des ordres mendiants, et bien davantage Saint François que Saint Dominique. Pour M. Comas de Montañez, en 1954, l'homme chrétien doit d'abord être exemplaire par son amour pour les autres :

« Saint François (...) vécut pauvrement, se consacrant aux actes de charité et d'amour du prochain. Saint François – incarnation parfaite de l'idéal chrétien – ressentit un amour sans limite et une charité infatigable pour son prochain : il porta aux nues et pratiqua, l'humilité, la patience et la pauvreté, qu'il appela 'la reine des vertus'<sup>1365</sup>. »

## **II. Le catholique des années 1960 et 1970 communie directement avec Dieu**

E. Castillejo Cambra a montré que le concile Vatican II se traduisit, dans les plus modernisateurs des manuels de religion, par une humanisation de Dieu incompatible avec l'idée d'un Dieu colérique<sup>1366</sup>. Ce même changement est général dans les manuels d'Histoire, qui reflètent assez précisément cet *aggiornamento* que connaît alors une partie du catholicisme espagnol<sup>1367</sup>: ils expriment une piété plus intériorisée, plus profonde et personnelle, et moins tournée vers le péché et la mort. Le *vir catholicus* présent dans les manuels d'Histoire se sent désormais toujours plus proche de son créateur et devient un homme de l'esprit, plus que du sacré, qui cultive un lien mystique direct avec lui. Cette foi

---

<sup>1365</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y de sus civilizaciones* [...] p. 239

<sup>1366</sup> E. Castillejo Cambra, « La gestión del miedo por la Iglesia católica española en los manuales de religión : cambios y continuidades que implica el concilio Vaticano II » [...] p. 181

<sup>1367</sup> M. Moreno Seco, « Creencias religiosas y política en la dictadura franquista », *Pasado y memoria : Revista de historia contemporánea*, n°1, 2002, pp. 235-283, pp. 255-257

est aussi (paradoxalement) une foi rationalisée, qui est désormais à la portée de l'esprit des hommes (mais aussi des femmes). Globalement, ce qui semble être important pour les auteurs des manuels, c'est donc précisément cette expérience personnelle de la foi à laquelle appellent en 1971 les évêques et prêtres réunis en *Asamblea Conjunta*<sup>1368</sup>.

La religiosité des années 1960 et 1970 tourne ainsi consciemment et résolument le dos à la réforme tridentine, à laquelle L'Espagne cesse d'être identifiée. Pour les auteurs du manuel *Historia 3º BUP* (publié en 1977) par exemple, c'est « la décision d'appliquer avec rigueur les décrets du concile de Trente<sup>1369</sup> » qui aurait été à l'origine du soulèvement des populations des Flandres (contre la couronne d'Espagne). Ailleurs, c'est Érasme qui devient un modèle (inédit) d'homme chrétien, car il appelait, avant d'être condamné par l'Église, à « régénérer le christianisme, en accord avec les principes de l'Évangile et en accordant plus d'importance à la religiosité profonde qu'au culte extérieur<sup>1370</sup>. » La critique d'une foi jugée « superstitieuse » s'accompagne de la disparition, dans les manuels, de la mention de la sacralité des sacrements - elle était par exemple fréquente à propos de la messe qui avait précédé la bataille de Las Navas de Tolosa. Le prêtre cesse d'être avant tout le détenteur du rite, le maître du rituel. Les auteurs de *Ciencias sociales 8º de EGB* (publié en 1977) énoncent très explicitement ce rejet d'une religion ritualiste, qu'ils relèguent à un passé révolu. Ils reproduisent une Photographie de Pie XII, les bras en croix. Elle est accompagnée de ce commentaire : « Pie XII fut le dernier représentant d'une conception traditionnelle et messianique de l'Église, entourée de pompe et de majesté<sup>1371</sup>. »

Ce recul de la Tradition se produit au bénéfice d'un contact direct avec Dieu. Les années 1970 sont des années mystiques pour l'homme chrétien - mais aussi, répétons-le, pour la femme chrétienne. En cela d'ailleurs, les modalités de l'exercice de la religiosité participent du rétrécissement de la distance qui sépare les hommes des femmes qui commence alors à se produire. Cet intérêt pour le mysticisme conduit par exemple María Comas de Montañez à parler en 1970, dans un chapitre qui porte sur le XVIe siècle, de « la splendeur de notre mystique, riche en profondeur psychologique, en ferveur didactique et en qualité

---

<sup>1368</sup> F.J. Carmona Fernández, « De 'Cristo Rey' a 'Jesús obrero de Nazaret' : el cambio religioso en España », *Sociedad y utopía : revista de ciencias sociales*, n°3, 1994, p. 49

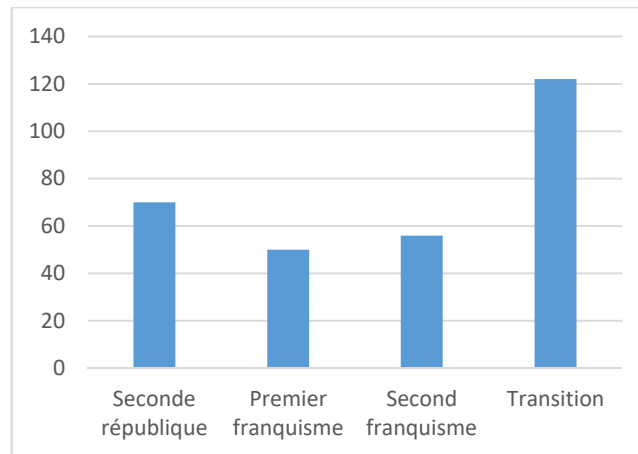
<sup>1369</sup> J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. González Rodríguez, *Historia 3º BUP* [...] 1977, p. 208

<sup>1370</sup> J.A Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 157

<sup>1371</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8º de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977, p. 197

artistique. Le mystique méprise la vie présente, dont il veut se libérer pour atteindre un état supérieur de l'esprit qui même avant la mort, l'élève à la contemplation du surnaturel (...) Il est nécessaire que l'âme se purifie, qu'elle abandonne les aspirations de ce monde au moyen de la mortification, du sacrifice, du contrôle de soi<sup>1372</sup>. » Elle érige au rang de modèles les exemples de saints mystiques, comme Saint Jean de la Croix, « qui éleva son âme à de hautes sphères dans de belles poésies<sup>1373</sup> ».

Cette mutation de la foi de l'homme chrétien peut se mesurer quantitativement si l'on étudie par exemple l'attention que les auteurs de manuels prêtent aux écrivains « mystiques » (terme employé par les rédacteurs eux-mêmes) qui marquèrent la littérature espagnole des XVIe et XVIIe siècles.



**Figure XLVIII. Occurrences d'écrivains qualifiés de "mystiques", pour cent manuels, dans les chapitres d'Histoire moderne**

La façon dont évolue le traitement de Saint Ignace de Loyola est représentative de ces changements. Alors qu'il est, dans les années 1940 et 1950, un soldat du Christ au sens militaire du terme, qui aurait voulu mettre au service de la foi son savoir-faire militaire, il se spiritualise et se pacifie dès la fin des années 1960. En 1967 par exemple, dans un manuel publié aux éditions Edelvives, son portrait est accompagné d'une représentation de son livre *Exercices Spirituels*. L'auteur explique que lesdits exercices « servent de guide aux gens qui veulent prier et méditer. Ce sont des exercices pour l'âme<sup>1374</sup>. »

Cet homme chrétien pacifié de la Transition est donc plus mystique. Il est en même temps (même si cela peut paraître contradictoire) plus rationnel - il sait toutefois tenir la rationalité à sa place, afin qu'elle ne l'emporte pas sur la Révélation. Cette rationalisation de la foi

<sup>1372</sup> M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario* [...] p. 77

<sup>1373</sup> *Idem*

<sup>1374</sup> Anonyme, *Unidades didácticas* [...] p. 167

s'inscrit dans le cadre général, que nous avons déjà étudié, de l'affirmation des valeurs de l'intellectuel critique et rationnel à partir de la fin des années 1960. On peut par exemple lire aux éditions Edelvives, en 1976, que « Les Lumières espagnoles font, comme ailleurs, passer la raison et la critique devant la tradition chrétienne, mais elles ont ceci de particulier qu'elles rendent la raison et la critique compatibles avec la tradition chrétienne. C'est pourquoi les plus illustres représentants espagnols de la Philosophie des Lumières, Feijoo et Jovellanos, ne voyaient pas de difficulté à être à la fois éclairés et chrétiens<sup>1375</sup>. » Le Père Feijoo est ensuite décrit combattant « l'erreur et la superstition, si enracinées dans le peuple espagnol. » Ses qualités intellectuelles participent à lui conférer une certaine virilité : il est décrit comme « un écrivain polémiste plein d'énergie<sup>1376</sup> ».

### **III. Le clerc postconciliaire : un homme proche des petites gens et engagé dans le monde**

Le clerc que dessinent les manuels publiés à partir de la fin des années 1960 est très proche de ces figures de prêtres proches du peuple qui acquièrent alors une très grande visibilité sociale. Les modèles masculins répercutent et reflètent cette évolution de la place des religieux, qui les voit intervenir dans les débats de société au nom d'une théologie très renouvelée et d'un engagement social dont la force entraîna la répression des autorités<sup>1377</sup>. Plus profondément, cette évolution, dans les manuels, de la figure du prêtre est le reflet des transformations profondes du catholicisme espagnol, que F.J. Carmona Fernández a synthétisées par la formule : « Du 'Christ-Roi' à 'Jésus ouvrier de Nazareth'<sup>1378</sup> ». On pourrait, pour reprendre ses termes, écrire que le prêtre, comme le Christ, voit sa dimension « divine et transcendante » de « maître indiscutable de la vérité<sup>1379</sup> » s'effacer au profit de celle d'un « frère universel de tous les hommes, spécialement les pauvres et les marginaux<sup>1380</sup>. » Dans les manuels d'Histoire, le prêtre devient alors d'abord un pasteur des âmes et des nécessiteux. Les figures de clercs étudiées pour leur participation à une forme ou une autre

---

<sup>1375</sup> J.A Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 175

<sup>1376</sup> *Ibidem*, p. 176

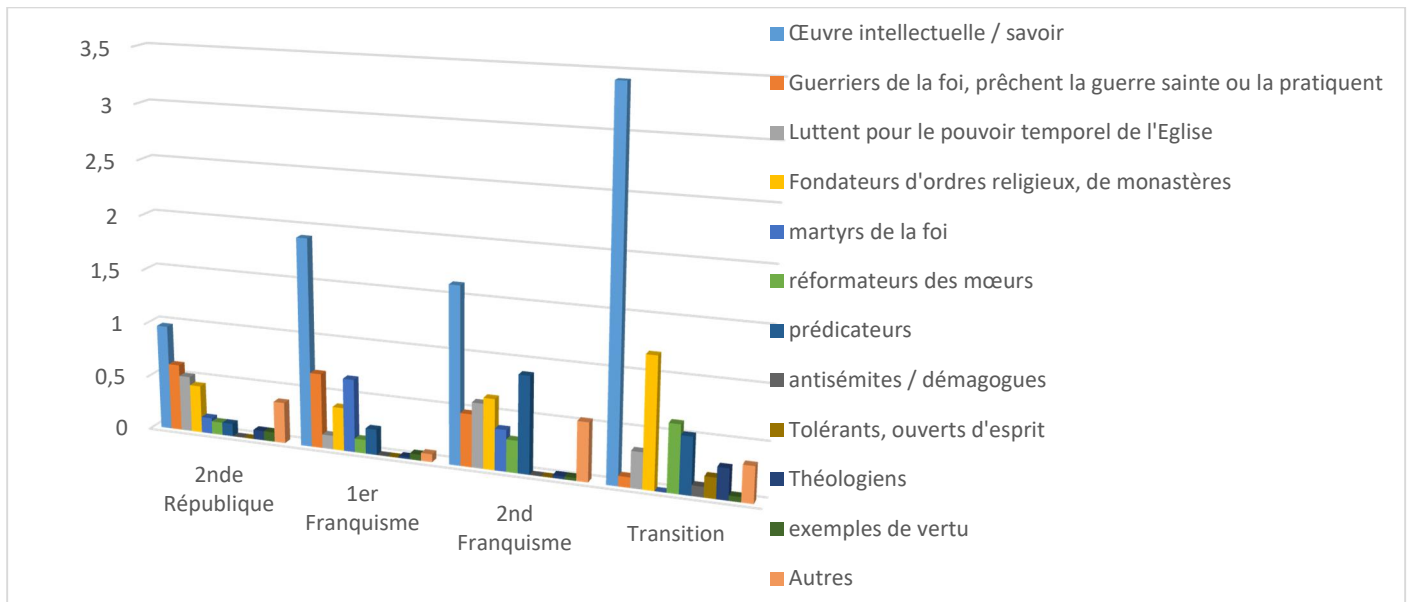
<sup>1377</sup> H. Ragner, *Réquiem por la cristiandad* [...] pp. 389-391

<sup>1378</sup> F.J. Carmona Fernández, « De 'Cristo Rey' a 'Jesús obrero de Nazaret' : el cambio religioso en España » [...]

<sup>1379</sup> *Ibidem*, p. 37

<sup>1380</sup> *Ibidem*, p. 39

de « guerre sainte » sont à partir de la fin des années 1960 tout à fait marginales dans les manuels. Parallèlement, alors que certains sont loués pour leur esprit tolérant, d'autres sont désormais qualifiés d' « intolérants » ou d' « antisémites ». La victoire de Saint François s'accompagne, logiquement, de l'affaiblissement de Saint Dominique. Ainsi, en 1977, le manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, pourtant publié aux éditions Bruño (propriété de l'ordre des Frères Chrétiens) reproduit un tableau de Pedro Berruguete, peintre du XVe siècle (intitulé *Autodafé*) qui représente un bûcher de l'Inquisition. Deux personnes sont sur le bûcher, deux autres attendent leur heure. Le commentaire apporte la précision suivante : « c'est Saint Dominique de Guzmán qui préside<sup>1381</sup> ».



**Figure XLIX. Fonction historique ou qualité première des Saints et clercs mentionnés dans les chapitres sur le Moyen-Âge, pour cent manuels**

L'étude statistique des qualités que les manuels lui attribuent montre que le clerc doit désormais encadrer et guider le troupeau des fidèles. Il est, davantage qu'avant, un créateur de monastères, un théologien, un réformateur des mœurs, un prédicateur. Les clercs qui sont d'abord mentionnés comme théologiens sont ainsi seize fois plus nombreux dans les manuels durant la Transition qu'entre 1939 et 1959. Le tropisme en vigueur dans les années 1960 et 1970 est en effet d'abord celui de l'engagement, tout autant pour les prêtres que pour les figures intellectuelles.

<sup>1381</sup> L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 141

Les statistiques reflètent aussi l'idée qui s'impose alors selon laquelle le clerc doit s'impliquer auprès des pauvres. Il est moins un lointain prêtre de Dieu qu'un pasteur pour ses semblables. Il ressemble fortement à cette partie du clergé qui après Vatican II décida de franchir les clôtures des monastères (au prix parfois de la révision des règlements monastiques) afin de mener une vie plus authentiquement évangélique auprès des pauvres et de ceux qui souffrent (comme notamment les prêtres ouvriers), en conformité avec les nouvelles prescriptions conciliaires<sup>1382</sup>.

Dans le contexte global d'exaltation des progrès économiques (mais aussi, souvent, de valorisation du modèle de l'homme bourgeois) le prêtre que dessinent les manuels d'Histoire est un homme qui, souvent, apporte sa protection contre les abus et l'oppression du capitalisme ou de l'État. Il doit d'abord pour cela être totalement indépendant des autorités et cesser de s'identifier au maintien de l'ordre établi. En 1980, les auteurs de *Geografía e historia de España 3° BUP* regrettent ainsi que, au moment de la conversion des monarques wisigoths au catholicisme (VIe siècle), « l'Église catholique hispano-wisigothe, parce que sa hiérarchie était reconnue par le pouvoir politique, en vint à s'identifier à lui (...) le pacte de l'Église avec la couronne contribua à l'éloigner du simple peuple, qui vit que les prêtres et les évêques jouissaient de régimes juridiques et fiscaux différents. » Sa proximité avec le peuple qu'il défend est déclinée sur un mode tantôt assez paternaliste, tantôt plus contestataire.

Les figures de prêtres défenseurs des pauvres et des opprimés sont très présentes dans les manuels des années 1970. Le Père Cristobal de las Casas, défenseur des Indiens, dénigré durant le franquisme (en conformité avec les textes officiels et les programmes eux-mêmes) pour avoir contribué à la « légende noire » de la colonisation espagnole devient ainsi un modèle éminemment positif. Les manuels reproduisent désormais souvent son portrait et soulignent qu'il atteignit la dignité épiscopale. « L'énergie » qui caractérisait auparavant les Conquistadors ou les missionnaires se situe désormais du côté des défenseurs des Indiens opprimés. Les clercs qui s'occupent du prolétariat ouvrier du XIXe siècle ont davantage encore les faveurs des auteurs de manuels. On voit se multiplier dans les manuels les figures de prêtres éducateurs et dispensateurs de la charité au sein des classes populaires. En 1977, le manuel *Ciencias sociales 8° de EGB* cite ainsi en exemples Saint Vincent de Paul, qui

---

<sup>1382</sup> J.J. Tamayo, *Adiós a la Cristiandad. La Iglesia Católica española en la democracia* [...] p. 213

s'occupait « des malades et des déshérités », les « Frères des Écoles Chrétiennes », et Jean Bosco « célèbre pour ses écoles professionnelles<sup>1383</sup> ». Mariano Ojuel, en 1967, s'intéresse pour sa part à Saint Joseph de Calasanz, qui confronté au spectacle de la pauvreté des enfants de la Rome du XVIIe siècle, leur consacra son existence, créant l'ordre des Écoles Pies.

Ce prêtre proche du petit peuple peut aussi s'incarner, en ces années 1970 qui voient l'influence d'idées de type collectiviste s'étendre à des pans plus larges de la société espagnole, dans la figure des Jésuites du Paraguay. Ces derniers, jusque-là absents, apparaissent alors parfois comme de lointains précurseurs de ces prêtres très influencés par les idéologies de gauche, et notamment par la théologie de la libération. Alberto Compte, généralement plutôt conservateur dans ses positionnements sociétaux, emploie en 1977 un ton admiratif à propos des « missions » du Paraguay et de leur système collectiviste encadré par des prêtres :

« En leur sein, les pères jésuites ne se préoccupaient pas seulement de la vie religieuse de leurs habitants, ils voulaient aussi leur enseigner un métier, et souvent, les rudiments de l'enseignement primaire. Dans chaque 'réduction' les terres étaient travaillées collectivement, sous la surveillance d'un père chargé de la mission, et les fruits en étaient répartis entre tous, y compris les vieux et les invalides, de façon assez égalitaire<sup>1384</sup>. »

A l'image de ce qui se produit alors en Espagne, les clercs présents dans les manuels commencent à ressembler à la société qui les entoure, au sein de laquelle ils sont de plus en plus intégrés. Ils perdent une partie de leur sacralité, dans la mesure où leur place se trouve désormais au milieu des autres hommes, dont ils cherchent à partager la condition. Les manuels se préoccupent du caractère socialement élitiste de leur recrutement. En 1972, les auteurs qui publient le manuel *Demos II* aux éditions Vicens Vives voient en l'Église de la Renaissance un espace d'ascension sociale pour le peuple, par les études. D'autres auteurs voient en elle une institution ouverte « à toutes les classes sociales<sup>1385</sup> ».

Alors que les institutions ecclésiastiques réaffirment l'importance de la pauvreté du clergé (comme lors de l'*Assemblée conjointe des évêques et prêtres* de 1971, qui parle de « vivre

---

<sup>1383</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 52

<sup>1384</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 259

<sup>1385</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 124



dans la pauvreté évangélique<sup>1386</sup>), dans les manuels le renoncement aux richesses change de sens : il était dans les ouvrages publiés durant le premier franquisme d'abord une vertu individuelle, permettant une forme de mortification ; il devient une façon de se rapprocher du petit peuple, de communier avec lui dans ses privations. Pour Mercedes Espriu Gumí, dès 1968, dans un manuel publié aux modernes et rénovatrices éditions Anaya, les missionnaires des Amériques réalisèrent une œuvre admirable : « ils arrivèrent à être aimés des Indiens parce que, comme dit l'un d'entre eux (...) : 'ils sont pauvres et pieds nus comme nous, ils s'assoient parmi nous et ils parlent pacifiquement avec nous'<sup>1387</sup>. »

Les missionnaires deviennent ainsi des modèles d'amour du prochain, comme dans ce manuel (publié en 1967) qui reproduit en illustration du chapitre consacré à la naissance du christianisme la photographie suivante, accompagnée de ce commentaire : « Les missionnaires continuent à répandre le christianisme dans le monde<sup>1388</sup> ».



**Figure L. Illustration, *Naturaleza y vida social 3er curso, Anaya, 1967***

---

<sup>1386</sup> F.J. Carmona Fernández, « De 'Cristo Rey' a 'Jesús obrero de Nazaret' : el cambio religioso en España » [...] p. 49

<sup>1387</sup> M. Espriu Gumí [...] p. 205

<sup>1388</sup> R.B. Gimeno Guillén, *Naturaleza y vida social 3er curso*, Salamanca, Anaya, 1967, p. 127

# Quatrième chapitre. Le franquisme : la parenthèse du moine-soldat

Entre deux périodes qui voient les manuels insister largement sur des figures d'hommes de foi proches du peuple et portés par l'amour du prochain, le franquisme apparaît comme une parenthèse enfermant un catholicisme militarisé et qui se veut viril. Les manuels d'Histoire se font par là l'écho de cette « remasculinisation du catholicisme » qui a touché toute l'Europe au début du XXe siècle<sup>1389</sup>, en même temps qu'ils font participer la religion du processus de « réaction virile » qui caractérise l'Espagne de l'après-Guerre Civile.

## I. La militarisation du catholique

### A. *Une impulsion donnée par les autorités*

Le franquisme est né dans un esprit de croisade. Se présentant comme un combat pour la foi, il entend, dans ses premières années, construire un modèle de catholique guerrier. Lors du cours de formation « nationale » des maîtres navarrais que le Ministère de l'Éducation Nationale organise en 1938, les différents intervenants (parmi lesquels on trouve de nombreux militaires) théorisent le modèle du chevalier de la foi. Le Révérend père Francisco García prend parti, devant les enseignants, pour un christianisme militarisé :

« Une fois la guerre terminée, et à plus forte raison tant qu'elle durera, la vie religieuse espagnole devra adopter un style éminemment militaire, qui consistera en l'acquisition et la pratique des vertus spécifiquement militaires, comme l'abnégation, la discipline, l'obéissance, la soumission à la hiérarchie, etc.<sup>1390</sup> »

Cette militarisation de la foi est affirmée avec force aussi par A. Maíllo, Inspecteur de l'Enseignement Primaire. L'élite renouvelée appelée à prendre en mains le destin de la nation devra être formée de « cœurs vaillants et bons, débordants de religiosité. (...) Chevaliers de

---

<sup>1389</sup> I. Blasco Herranz, « ¿Re-masculinización del catolicismo? Género, religión e identidad católica masculina en España a comienzos del siglo XX », in I. Blasco Herranz (dir.), *Mujeres, hombres y catolicismo en la España contemporánea: nuevas visiones desde la historia*, Madrid, Diáspora, 2018

<sup>1390</sup> J. Pemartín Sanjuán, *Los orígenes del movimiento* [...] p. 2

cette nouvelle chevalerie chrétienne et espagnole que ce monde devenu fou demande à grands cris<sup>1391</sup>. »

Ces conceptions se transmettent, quoique plutôt discrètement, des autorités éducatives vers les enseignants (et rédacteurs de manuels) à travers les directives officielles : le Bulletin Officiel du 8 mars 1938 établit que l'enseignement de la religion « ne doit pas s'adresser seulement au sentiment, mais aussi au caractère et à la volonté<sup>1392</sup>. »

### ***B. L'Espagnol : un croisé ?***

Après 1939, les combattants sont d'abord des combattants de la foi, en lutte pour la défense de l'Espagne catholique. Les manuels catholicisent alors avec constance les combats de l'éternel guerrier espagnol. La figure du guerrier national-catholique, du « moine-soldat », qu'exaltent les discours phalangistes et que nous avons décrite en introduction, est donc effectivement présente aussi dans les manuels publiés dans les années 1940 et 1950 (et jusque dans les années 1960 pour les manuels les plus réactionnaires). Elle trouve à s'incarner à plusieurs reprises lors d'une progression historique qui inclut le guerrier de la Reconquista, puis le conquistador, et s'achève (mais, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne culmine pas) avec le héros de la Guerre Civile.

En ce qui concerne le Moyen-Âge, c'est le XIIIe siècle surtout qui porte les modèles de guerriers nationaux-catholiques. Il est considéré comme l'époque la plus représentative de « l'esprit de croisade » qui définit l'âme des hommes espagnols, car il correspond aux grandes avancées face aux royaumes musulmans d'Al-Ándalus. Une page entière du manuel *Geografía e historia primer curso* que publient en 1949 les éditions Edelvives porte ainsi sur la bataille de Las Navas de Tolosa (1212) :

« Le caractère de croisade que prit la guerre contre le Maure fit que, de toutes parts, on vint avec ses armes renforcer dans l'enthousiasme les troupes d'élite chrétiennes. L'évêque de Tolède, Rodrigo Jiménez de Rada, prêcha la croisade<sup>1393</sup> ».

La bénédiction papale ainsi que la pratique des rituels chrétiens viennent renforcer la nature sacrée du combat des soldats de Las Navas de Tolosa :

---

<sup>1391</sup> A. Maíllo, *Éducación y revolución* [...] p. 105

<sup>1392</sup> BOE du 08/03/1938

<sup>1393</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 171

« Avec la bénédiction du Pape Innocent III, qui conféra à cette guerre le titre de croisade, l'armée chrétienne [se mit en marche]. Les chrétiens passèrent la nuit du 15 au 16 juillet à se préparer à la bataille, en recevant les Sacrements de la pénitence et de l'eucharistie ; alimentés du 'pain des forts' [cette expression est une référence aux Psaumes<sup>1394</sup>] ils attendirent l'attaque des Maures<sup>1395</sup>. »

Dans un régime qui promeut officiellement le modèle du moine chevalier<sup>1396</sup>, il eut été cohérent de constater la présence massive au sein des manuels d'histoire d'un modèle masculin du moine-chevalier médiéval : les ordres monastiques militaires qui se consacraient à la lutte contre les Musulmans (comme l'ordre de Calatrava). Ils étaient spécialement puissants en Espagne, jouèrent un rôle important lors de la Reconquista, et certains auraient pu être présentés comme spécifiquement espagnols. On peut parfois trouver de rares commentaires, dans des manuels publiés aux éditions Bruño ou Edelvives, qui leur attribuent effectivement foi, vertu, et aptitude au combat :

« Quand ils ne se battaient pas, ils devaient rester dans leurs monastères, où ils menaient une vie austère. De cette façon, ils mêlaient la vie de recueillement et de pénitence des moines à la plus active des vies militaires. Ils étaient 'des agneaux au son des cloches et des lions au son des trompettes'. Tous ces ordres rendirent d'immenses services à la Religion et à la patrie<sup>1397</sup>. »

Cet exemple est pourtant l'un des seuls que l'on puisse trouver de la présence de ces ordres militaires : ils sont globalement absents des différents romans nationaux espagnols, même dans leur version la plus traditionnelle. La première cause en est sans doute la volonté de taire le fait que l'Espagne ne participa pas aux Croisades en Terre sainte. Certains manuels expliquent ainsi que l'Espagne était elle-même prise dans ses propres combats contre les Maures, et n'a donc pas à rougir de son absence. La seconde cause de cette invisibilité des moines-chevaliers dans les manuels tient probablement à l'importance de leur pouvoir, qui fut une menace pour la Couronne elle-même, et qui rendit nécessaire la réaffirmation du pouvoir royal. Les manuels relatent ainsi parfois d'un ton critique l'épisode de la succession d'Alphonse I d'Aragon, qui faute de descendant en ligne directe, avait désigné comme

---

<sup>1394</sup> *Psaume, 77 (78)*

<sup>1395</sup> Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955, p. 33

<sup>1396</sup> T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo » [...] pp. 64-83

<sup>1397</sup> Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955, p. 36

héritiers du trône les ordres de chevaliers espagnols (Templiers, Hospitaliers...). Ils soulignent parfois l'incongruité de ce testament. Plusieurs manuels soulignent de même qu'une partie de la tâche d'unification de l'Espagne par les Rois catholiques consista à imposer leur autorité à ces ordres militaires, qui en étaient venus à constituer un État dans l'État. Il n'est pas étonnant que cette tension entre les Rois Catholiques et des institutions religieuses soient absentes des manuels traditionalistes. Elle est par contre très clairement exprimée chez le phalangiste A. Bermejo de la Rica :

« Les ordres militaires, au caractère religieux très marqué, acquièrent une grande importance, et leurs efforts permirent la protection des frontières ainsi que des conquêtes. Leur force fut telle qu'ils constituèrent un danger pour la monarchie elle-même, l'obligeant à prendre des mesures que nous étudierons dans le chapitre sur le règne des Rois Catholiques<sup>1398</sup>. »

Les guerriers espagnols n'ont pas seulement sauvé l'Europe du péril musulman. Ils ont aussi permis la conquête à la vraie religion du continent américain. Les conquistadors incarnent donc largement, après 1939, ce combat pour la diffusion du catholicisme. Les manuels affirment alors unanimement la nature avant tout religieuse de la conquête de l'Empire des Indes. Elle est une entreprise de la foi, différente de la colonisation qu'ont pu mener ailleurs d'autres pays, qui auraient été des entreprises avant tout commerciales. Ce type d'affirmation permet en outre d'associer la colonisation espagnole à l'antilibéralisme et au refus des valeurs matérielles qui caractérisent les plus traditionalistes des auteurs du premier franquisme :

« Pour l'Espagne, la colonisation fut une entreprise de l'État, des Rois, qui considéraient que le Pape leur avait concédé ces terres pour les convertir et les civiliser. (...) Ni l'Angleterre, ni la France, ni la Hollande, ne pratiquèrent ce mode de colonisation. La colonisation était pour eux un commerce, qu'ils concédaient à une compagnie [qui] essayait de tirer le meilleur parti possible de l'exploitation qu'on leur avait concédée<sup>1399</sup>. »

Le conquistador est certes lui-même assez peu considéré sous l'angle de la foi ou de l'exemplarité religieuse : même entre 1939 et 1959, les qualités religieuses de Cortès, par

---

<sup>1398</sup> A. Bermejo de la Rica, *Historia de la civilización Española*, Madrid, editorial García Enciso, 1942, p. 46

<sup>1399</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2º grado* [...] p. 168

exemple, ne sont mentionnées que onze fois en moyenne pour cent manuels, contre 83 fois pour ses qualités militaires. Il est cependant un homme à la fois dur, viril, et mu par la foi :

« Et que l'on ne croit pas que la distance avait fait oublier à ces hommes merveilleux que l'Espagne avait, dès le départ, fait de cette conquête une croisade. Il y eut dans ces entreprises, indubitablement, quelques cruautés, égoïsmes, et défauts de nature humaine. Mais ces hommes durs n'avaient pas abandonné la sublime ambition espagnole de gagner un monde à la foi et à la civilisation<sup>1400</sup>. »

Il forme d'ailleurs avec le missionnaire un duo souvent inséparable : tous deux constitueraient les deux versants d'une même œuvre évangélisatrice. Cela fait de lui un missionnaire armé, supérieur aux autres conquérants de l'Histoire, comme Alexandre le grand, dont les conquêtes n'étaient le fruit que de l'ambition. On lit dans le manuel *España es así* (1943) cette consigne, à destination des enseignants : « Faire remarquer l'esprit chrétien et chevaleresque de chaque entreprise, dans lequel l'esprit de la race apparaît si clairement. » On trouve ensuite cet exercice destiné aux élèves : « Comparez Cortés et Pizarro avec les plus célèbres conquérants de l'Histoire, pour en déduire la supériorité des premiers et en expliquer les causes<sup>1401</sup>. » Même le sanguinaire Pizarro peut alors devenir un chevalier de la foi. On est bien là sur un modèle double, d'héroïsme guerrier et de foi, effectivement très proche de l'idéal du moine-soldat. Les termes « courageux » et « héroïque » reviennent régulièrement à son propos (quatre fois en cinq pages). Il est animé d'une foi "humanitaire", « juste » et "généreuse". L'origine de ses succès militaires résiderait dans cette alliance : « Il possédait les qualités morales qui font les grands hommes, car à une volonté de fer il unissait la religiosité<sup>1402</sup> ».

L'Espagnol n'est pas seulement un guerrier du christianisme, ni même un guerrier du catholicisme : il est, plus précisément, un soldat tridentin. Il s'est engagé militairement contre les protestants, derrière Philippe II, qui avait su mettre « l'épée au service de la croix<sup>1403</sup>. » Dans le manuel *Geografía e historia (segundo curso)*, C. Pellegrero Soteras fait en 1939 de Saint Ignace de Loyola le meilleur exemple de ces guerriers de la foi : il est décrit comme un « hidalgo basque, blessé par Dieu, comme l'avait été Israël, et auquel Dieu avait

---

<sup>1400</sup> *Ibidem*, p. 167

<sup>1401</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 183

<sup>1402</sup> *Ibidem*, p. 179

<sup>1403</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2º grado* [...] p. 1

fait appel pour lever une armée, plus efficace contre la réforme que toutes les armées de Charles Quint. Saint Ignace est la personnification la plus vive de l'esprit espagnol, à son âge d'or<sup>1404</sup>. »

Les combattants du camp « national », enfin, viennent conclure cette lignée de « paladin[s] du catholicisme<sup>1405</sup> ». Ils sont dignes de l'héritage qu'ils ont reçu de ces combattants de la foi. J.M. Pemán identifie ainsi les régions qui se soulevèrent en 1936 contre la République, à l'Espagne catholique : « Là où se trouvaient le courage et l'esprit, se trouva la zone nationale. (...) La carte qui en résulte est la carte de l'esprit et de la foi<sup>1406</sup>. »

La première de couverture des deux tomes du manuel *Glorias imperiales* (publiés en 1940) met en scène cette Histoire de l'Espagne providentialiste dont tous les acteurs sont au service à la fois de la Croix et de la grandeur impériale.



**Figure 11. Premières de couverture des manuels *Glorias imperiales*, Tome I et *Glorias imperiales*, tome II<sup>1407</sup>**

La première de couverture du tome II, notamment, représente au premier plan José Antonio Primo de Rivera (à gauche) et le Général Franco, l'épée à la main (à droite), en continueurs d'un saint combat qui s'identifie à l'histoire de l'Espagne elle-même, et qui est indéniablement (sur la première de couverture du tome I) porteur de virilité.

<sup>1404</sup> C. Pellegrero Soterias, *Geografía e historia (segundo curso)* [...] p. 118

<sup>1405</sup> J. Poch Noguera, *Nociones de historia universal* [...] 1944, p. 92

<sup>1406</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2º grado* [...] p. 282

<sup>1407</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tomes I et II [...]

Les défenseurs de l'Alcazar de Tolède font partie de ces héros modernes du catholicisme. Ils sont pour Serrano de Haro, en 1943, des guerriers d'un amour chrétien militarisé : cet amour est alors amour de Dieu, ou de la nation, plus qu'amour du prochain. L'auteur recommande aux enseignants de montrer aux élèves deux photos de l'Alcazar de Tolède, datant d'avant et après le siège : ils se rendront ainsi compte que « l'amour est fort comme la mort et inflexible comme l'enfer<sup>1408</sup> ». Il conseille d'associer à ce cours la prière du jour suivante : « **Prière.** Moscardó a laissé tuer un de ses fils plutôt que de livrer l'Alcazar. Je suis prêt à tout sacrifier pour Dieu et pour l'Espagne<sup>1409</sup>. »

Le *Manual de la Historia de España 2º grado*, publié en 1939 par l'*Instituto de España*, compare les défenseurs de l'Alcazar à ceux (païens) de Sagunto (218 av J-C). Si les premiers l'ont finalement emporté, c'est aussi parce que, contrairement aux seconds, ils étaient chrétiens :

« Et quand ensuite ce courage s'est uni au sentiment chrétien, et qu'il s'est mis à son service, il a étonné le monde avec des merveilles comme la résistance de l'Alcazar de Tolède, aux ordres de Moscardó, en 1936. Cette résistance est en tout point semblable à celle de Sagunto. Mais l'Alcazar fut un Sagunto baptisé et converti au Christianisme. Ses défenseurs ne se donnèrent pas la mort ; mais ils l'attendaient chaque jour avec héroïsme, se défendant des hommes et priant Dieu... Et cet autre Sagunto, à la fin, Dieu le récompensa de la victoire<sup>1410</sup>. »

Cet extrait est repris en des termes très proches par l'*Enciclopedia Àngel Pérez Rodrigo periodo elemental 3er grado* publié en 1953<sup>1411</sup> - cela montre très probablement soit une source d'inspiration commune, soit une reprise, par l'« encyclopédie » de primaire, du contenu simplifié de ce manuel de niveau plus élevé.

Cette identification du *vir catholicus* à un croisé ne s'est pas forcément éteinte avec l'éloignement de la Guerre Civile. Elle a parfois résisté à la modernisation de la société espagnole qui se produit à partir de la fin des années 1950. Pour les très nationaux-catholiques auteurs de *Lecturas históricas* (publié aux éditions Santa María) il est encore possible, en 1968, de mener la vie d'un guerrier catholique. Il faut pour cela s'engager dans

---

<sup>1408</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español* [...] p. 87

<sup>1409</sup> *Idem*

<sup>1410</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España, segundo grado* [...] p. 20

<sup>1411</sup> Ángel Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Ángel Pérez rodrigo periodo elemental 3er grado* [...] 1953, p. 196



la marine espagnole. La vie de marin dans la flotte de guerre espagnole est décrite comme le summum de l'engagement pour la défense de la foi :

« L'esprit chevaleresque, un patriotisme bouillant, et un profond sentiment chrétien sont en effet le patrimoine et l'orgueil de tous ceux qui portent l'uniforme marqué de l'ancre de marine<sup>1412</sup>. »

Cette appartenance continue de faire participer ses membres à une virilité guerrière et mystique :

« Il existe une invocation mariale, la *Salve marina*, qui, lorsqu'elle entonnée avec une voix vigoureuse et virile à l'occasion des cérémonies liturgiques par nos équipages, contient un je ne sais quoi de grandiose et d'accueillant. (...) Nous allons commenter ce sentiment religieux dont est imprégnée l'histoire de notre Marine de Guerre<sup>1413</sup>. »

Une représentation d'une messe visiblement placée sous la protection de la Vierge illustre cette identification entre le service dans la marine de guerre et une virilité catholique musclée, ordonnée, et canalisée :



**Figure LII. Illustration du manuel *Lecturas históricas 4º curso* (Ediciones S.M., 1968)<sup>1414</sup>**

<sup>1412</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4º curso* [...] p. 162

<sup>1413</sup> *Idem*

<sup>1414</sup> *Ibidem*, p. 163

### ***C. La virilité guerrière du soldat de la foi s'affirme parfois au détriment de la compassion***

Les guerres sacrées laissent souvent peu de place, dans le cœur de leurs héros, pour la pitié et la compassion envers l'ennemi : son statut de barbare mécréant contribue à l'écarter de l'humanité. De même que le pacifisme affiché par certains manuels est souvent fort déclaratif, le christianisme du franquisme concilie affirmation du rejet de la cruauté et valorisation de comportements guerriers peu empreints de charité. La compassion des pères maristes qui ont fait publier (et très probablement rédigé) le manuel *Geografía e historia primer grado* (1949) ne s'étend guère aux combattants de l'Islam. On peut y lire, à propos de la bataille du Salado, qu'au moment de la retraite des arabes « le roi Alphonse et ses gens les prirent en chasse, la campagne se couvrit de cadavres, et la rivière Salado ne paraissait plus être faite d'eau mais de sang. Comment savoir le nombre exact des musulmans qui périrent dans cette mémorable bataille ? (...) Il n'y a rien d'impossible lorsque l'on en appelle au miracle<sup>1415</sup>. »

La guerre et les massacres sont légitimes dans ce contexte. Les guerriers sont alors illuminés par la foi, et décrits en des termes qui appartiennent au champ lexical du mysticisme, et les rapprochent des joyeux martyrs. Le manuel *Historia universal* (publié en 1944) par exemple, fait partie de ces manuels traditionalistes qui affirment leur méfiance envers les militaires, à propos desquels il parle de « la soldatesque » ; il n'en oppose pas moins, à « la férocité inhumaine et sanglante<sup>1416</sup> » des Huns, « le courage joyeux et glorieux » qui illumine les visages des combattants chrétiens qui les combattent.

Une autre différence semble se situer entre une cruauté assumée (celle des Barbares), et la capacité des âmes chrétiennes à se repentir. On trouve ainsi, dans le manuel *España es así*, au ton pourtant empreint de compassion, un portrait du Saint Empereur Théodose qui concilie sainteté et virilité guerrière : il y est présenté comme « le dernier des grands empereurs romains, paré de vertus sans égales, tant dans la paix que dans la guerre » ; il est certes arrivé de se livrer à des exactions (« Théodose ordonna de passer au fil de l'épée les habitants de Thessalonique »), mais ensuite, « plein de repentir et d'humilité, il fit

---

<sup>1415</sup> Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949, p. 177

<sup>1416</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 181

publique pénitence, implorant le pardon de ses péchés<sup>1417</sup> ». Dans le contexte de la Transition, il devient en 1976 « un Espagnol violent et sans complexe doctrinal<sup>1418</sup> ».

Peut-être faut-il, afin d'étudier les valeurs masculines que reflètent ces manuels, dépasser le seul constat de cette contradiction entre la christianisation des héros et la mise en valeur de comportements sanguinaires. A travers ces modèles masculins qui savent être violents et donner la mort, mais auxquels le christianisme marque les limites de ce qui est acceptable (la lutte pour la foi et la nation uniquement) se dessine un certain modèle viril : celui de la force sereine et consciente d'elle-même, mais retenue. En cela, cette virilité catholique franquiste continue d'accompagner, même si elle est très guerrière, le phénomène de « civilisation des mœurs » qui, depuis le XIXe siècle, s'appuie sur une nationalisation et une canalisation de la violence.

## **II. Le catholique franquiste : un homme fidèle à une appartenance, à une identité**

### ***A. 1945 : le réveil des martyrs de la foi***

Les auteurs républicains, sont, comme on peut l'imaginer, très réticents par rapport aux hagiographies, et plus globalement à la reprise d'éléments historiques issus du récit historique catholique traditionaliste. L'historien Rafael Altamira émet ainsi des réserves sur les écrits des moines du Moyen-Âge, ce qui lui permet de remettre en cause directement les récits historiques providentialistes :

« La culture des moines, à cette époque (...) fit d'eux les collecteurs et les diffuseurs des faits notables qui se produisaient et des légendes qui se formaient ; ils étaient aussi parfois, vraisemblablement, les créateurs de ces légendes. (...) Le génie espagnol fut aussi fécond en légendes héroïques (de rois et de héros) que de légendes religieuses, comme les miracles de la Vierge et des saints ainsi que des faits mémorables des vies de ces derniers<sup>1419</sup>. »

---

<sup>1417</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 44

<sup>1418</sup> C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones* [...] p. 102

<sup>1419</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 234

Quasi absentes des manuels avant 1939, les hagiographies disparaissent totalement dès 1975. Même les manuels publiés aux éditions Edelvives et Bruño se défont alors des martyrs - ces personnages dont la finalité était moralisatrice davantage qu'historique. L'historiographie scolaire franquiste apparaît donc ici totalement comme une parenthèse. La forte présence des martyrs, dont l'essentiel du mérite consiste à avoir « témoigné » de leur foi s'inscrit dans le cadre d'une religion qui est avant tout pensée comme une appartenance (on pourrait même parler, pour certains manuels, d'une appartenance à un camp) et une fidélité.

Cette présence dans les manuels résulte de l'injonction qu'adressent aux auteurs les autorités du Ministère de l'Éducation Nationale : les programmes établissent en 1939 que les élèves de première année de l'enseignement secondaire devront désormais étudier, après l'Empire Romain, « le christianisme. Saint Jacques et Saint Paul. Les martyrs<sup>1420</sup>. » Les auteurs de manuels ne tiennent pourtant pas immédiatement compte de cette injonction des plus officielles : entre 1939 et 1945, la plupart d'entre eux ne font pas l'effort d'intégrer les martyrs des premiers temps du christianisme à leur récit. Ce n'est qu'à partir de cette dernière date, qui correspond au renforcement du pouvoir du secteur catholique au sein du régime, et alors que la loi sur l'éducation du 17 juillet 1945 établit comme « principe fondamental » que « l'école espagnole doit être, avant toute chose, catholique<sup>1421</sup> », qu'ils deviennent des héros incontournables dans les manuels.

Les récits de leurs sacrifices se multiplient : entre 1946 et 1959, on compte ainsi en moyenne près de 5 mentions de martyrs de l'époque paléochrétienne par manuel qui traite la période. Les auteurs catalans sont ici aussi souvent en retrait, mais certains mettent en avant des figures de saints locaux, comme Raymond Lulle (XIIIe siècle) : il devient parfois un martyr grâce à la reprise du récit (qui n'est pas attesté historiquement) selon lequel il serait mort lapidé en prêchant le Christianisme auprès des Musulmans ; sa biographie présente en outre l'avantage de permettre de souligner qu'il fut un des premiers écrivains à s'exprimer en langue catalane.

Les critères qui ont guidé le choix des martyrs mentionnés sont difficiles à déterminer. Des critères de proximité géographique avec les élèves semblent avoir compté : il n'est pas de région d'Espagne qui n'ait son martyr, et dans certaines « encyclopédies » du primaire on

---

<sup>1420</sup> BOE du 20/05/1939

<sup>1421</sup> BOE du 18/07/1945

demande aux élèves de se renseigner sur le nom des chrétiens qui ont été martyrisés dans leur ville ou leur environnement proche. Les auteurs se réfèrent aussi aux martyrs dont la vie est la plus pédagogique : on trouve ainsi de multiples récits du sacrifice de Saint Just et Saint Pasteur, aussi connus comme « les Saints enfants », et auxquels les jeunes lecteurs pourront s'identifier. Le récit légendaire de leur martyre constitue ainsi en 1953 l'essentiel du chapitre intitulé « Le christianisme et sa prédication en Espagne » de l'*Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo 3er grado* (destiné à des élèves âgés de huit à neuf ans). Afin de frapper l'imagination des petits, l'auteur met en scène habilement le dialogue qui oppose les deux enfants aux autorités romaines qu'ils sont venus provoquer en revendiquant leur foi. Il propose un exercice qui consiste à apprendre ces dialogues afin de les mettre en scène devant la classe. Les élèves doivent se répartir les rôles : « un comme narrateur, un autre comme chef de la garde, un autre comme gouverneur et deux pour Just et Pasteur, en plus de ceux qui seront soldats et bourreaux<sup>1422</sup> ».

Ces martyrs participent parfois du processus de militarisation du catholicisme qui se produit alors. Ainsi Saint Euloge accède-t-il en 1940 au titre très militaire de « caudillo » : « Le plus courageux *caudillo* de cette pléiade de martyrs fut Saint Euloge, qui mourut décapité pour avoir caché chez lui une dame chrétienne, fille de parents musulmans. Dans ses fougueux écrits, il nous fait connaître les détails de cette magnifique époque de persécutions<sup>1423</sup>. »

### ***B. Dans une Espagne de guerriers, un catholicisme de la mort, du sacré, et du rituel***

Le franquisme des premières années a largement forgé son identité collective par l'instauration d'une culture de guerre, d'un culte aux « martyrs » du soulèvement et plus globalement d'un culte de la mort, dont l'institutionnalisation supposa le transfert dans le domaine politique d'éléments de la liturgie catholique<sup>1424</sup>. Ce catholicisme ritualisé de la mort davantage que de la vie s'étend également à l'institution scolaire. Il fait partie des éléments structurants de la militarisation du catholicisme que promeut José Pemartín, le Chef du Service de l'Enseignement Supérieur et Secondaire du Ministère de l'Éducation

---

<sup>1422</sup> Ángel Pérez Rodrigo, *Enciclopedia periodo elemental, 3er curso*, Valladolid, Miñon S.A, 1954, pp. 205-207

<sup>1423</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 73

<sup>1424</sup> F. Sevillano Calero, « Caídos por Dios y por España. El culto a la muerte en la fundación de la dictadura franquista », *Historia Contemporánea*, n°55, 2017, pp. 609-635

Nationale, dans son discours aux maîtres de Navarre. Il y explique que « la douleur, la guerre et la mort peuvent être, dans les mains du Christ, les grands et augustes instruments pour modeler les nations selon ses desseins supérieurs<sup>1425</sup> ». Ces idées peuvent même prendre, en cette année 1938, des allures païennes lorsque, reprenant à son compte un des cris de ralliement de la Légion, il explique aux enseignants que, s'ils se sentent faiblir, ils doivent se souvenir de l'infanterie espagnole qui « savait se lancer à l'assaut de l'impossible au cri de 'vive la mort'<sup>1426</sup>. »

Il existe bien, dans les manuels, une virilité du catholique qui sait mourir pour « la religion du crucifié<sup>1427</sup> » - formulation que l'on peut désormais trouver dans les manuels les plus réactionnaires, et qui est en elle-même significative d'un changement de paradigme religieux. Dès avant la Guerre Civile, on trouve en effet dans les manuels traditionalistes dont le ton deviendra la norme après 1939, une tendance à s'inspirer non pas tant de la vie du Christ que de sa mort. Dans un manuel publié en 1936 aux éditions Bruño, on trouve ainsi un récit qui associe christianisme et capacité à affronter la mort de face. L'auteur exalte la virilité chrétienne de Juan de Padilla, exécuté en 1521 pour sa participation au soulèvement dit des *Comuneros*. Il reprend son compagnon de combat, Juan Bravo, qui (peu virilement) proteste contre sa condamnation une fois arrivé devant l'échafaud :

« Juan Bravo, lui dit avec énergie Padilla, c'était hier le jour de se battre comme des chevaliers ; il nous faut aujourd'hui mourir comme des chrétiens. Arrivés à mi-chemin [du bourreau], ils voulaient tous les deux être le premier à recevoir la mort. (...) Padilla remit les reliques qu'il portait sur lui à Enrique de Sandoval pour qu'il les fasse envoyer à son épouse, María Pacheco et (...) levant immédiatement les yeux au ciel, il dit : '*Domina non secundum peccata nostra facias nobis*', et c'est à genou, avec humilité, qu'il finit sa vie<sup>1428</sup>. »

Ce catholicisme de l'au-delà vient renforcer dans les manuels l'importance du « savoir-mourir » : il n'est pas simplement un « savoir-accepter la mort », comme il pourrait l'être dans des pensées plus laïques ; il est aussi un « savoir se préparer à la mort ». Non seulement l'homme catholique des années 1940 ne fuit pas la mort, mais il l'envisage comme une fin, et un sommet de l'existence. On peut lire des récits de pieuses morts aussi bien à propos de

---

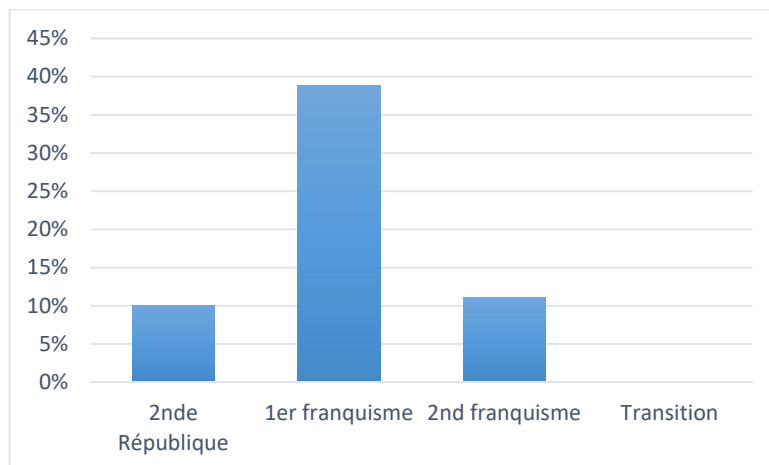
<sup>1425</sup> J. Pemartín Sanjuán, *Los orígenes del movimiento* [...] p. 21

<sup>1426</sup> *Ibidem*, p. 24

<sup>1427</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4º curso* [...] p. 135

<sup>1428</sup> Anonyme, *Historia de España*, 9<sup>ème</sup> édition, Madrid, Bruño, 1936, pp. 69-70

Philippe II (qui « passa les dernières années de sa vie dans le monastère de l'Escorial, au milieu des montagnes du Guadarrama, et il y mourut en dévot<sup>1429</sup> ») que de Charles Quint. L'étude statistique de la façon dont les manuels nous présentent la façon dont Charles Quint vécut ses dernières années, retiré dans le monastère de Yuste, met en évidence l'importance qui est accordée, dans les années 1940, au fait de bien préparer sa mort. Les manuels républicains n'abordent généralement pas cet épisode ; lorsqu'ils le font, ils présentent cette retraite de Charles Quint comme la preuve de son épuisement moral, lié au poids qu'aurait fait peser sur sa conscience le sang versé durant ses multiples campagnes. Le *Manual de la Historia de España Primer grado*, publié en 1939, explique au contraire que « Charles Quint abandonna à 56 ans toutes les splendeurs de son double empire. Le monarque le plus puissant de la terre se rendit au Couvent des Hiéronymites à Yuste, village sans importance d'Estrémadure, pour y mener une vie austère et simple. » Il y mourut « chrétiennement et dans l'humilité<sup>1430</sup> ». « Il voulait mourir comme il avait vécu, en accordant plus d'importance aux choses de l'âme qu'à celles du corps<sup>1431</sup>. » L'étude statistique des fluctuations de cette seconde interprétation nous permet de mesurer le renforcement, durant le 1<sup>er</sup> franquisme, à la fois d'une religiosité masculine du renoncement aux plaisirs du monde, d'une conception grave de l'existence, mais aussi d'une conception de la religion qui a en ligne de mire la préparation de la mort avant tout, et la nécessité de mourir en état de grâce.



**Figure LIII. proportion des manuels qui présentent la retraite de Carlos V à Yuste comme une retraite religieuse, destinée à préparer sa mort par le renoncement au monde et aux richesses**

<sup>1429</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 1<sup>er</sup> grado* [...] p. 62

<sup>1430</sup> *Ibidem*, p. 58

<sup>1431</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2<sup>o</sup> grado* [...] p. 171

La description suivante de la mort de Pizarro nous offre un exemple à la fois de la virilisation guerrière du catholicisme et de la nécessité de bien mourir : attaqué par des traîtres au nombre de vingt, Pizarro « se défendit longtemps, jusqu'à ce qu'il fut blessé à la gorge et qu'il se sentit mourir. Il mouilla alors son doigt dans son sang, dessina avec ce sang une croix sur le sol, et expira en l'embrassant<sup>1432</sup> ».

Cette religiosité tournée vers l'au-delà est aussi une religiosité du sacré et du rituel. Alors que, comme nous le verrons, la foi du franquisme fait des femmes catholiques les porteuses de l'amour, elle fait des prêtres avant tout les dispensateurs des sacrements, qui deviennent un élément beaucoup plus central de la foi catholique.

L'étude de la façon dont est présentée l'exécution de Saint Herménégilde (qui s'était converti au catholicisme et soulevé contre son père arien) par exemple, montre l'importance, dans les années 1940 et 1950, du caractère sacré de l'eucharistie. Les manuels ne se contentent alors pas d'expliquer qu'Herménégilde avait refusé de se convertir à l'arianisme ; ils soulignent la sacralité de ce refus : « Il fut égorgé dans cette ville parce qu'il avait refusé de communier des mains d'un évêque arien<sup>1433</sup>. Il fut canonisé. » Les manuels mettent en scène les messes qui précèdent les batailles et précisent désormais souvent que les soldats avaient auparavant communié, notamment à propos de la victoire remportée en 1212 face aux Maures à Las Navas de Tolosa.

A. Bermejo de la Rica et D. Ramos Pérez nous fournissent en 1944 une vision condensée de cette foi franquiste qui attend moins des hommes un comportement moral que l'adhésion et la participation à des rites. Ils définissent, dans *Los ideales del imperio español*<sup>1434</sup>, une foi qui serait propre au XVI<sup>e</sup> siècle, époque de la grandeur de l'Espagne, et qu'ils voient comme un modèle religieux. Les éléments constitutifs en sont : « une religiosité minutieuse » (qui passe par l'assistance quotidienne à la messe) ; la perpétuation de pratiques rituelles anciennes comme la bénédiction des terres, du bétail, des navires, la sanctification des rameaux, les rogations et processions, les chemins de croix ; la vénération de formes de sacralité, comme « la dévotion eucharistique » ou le culte de la Passion du Christ. S'il est vrai

---

<sup>1432</sup> A Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 182

<sup>1433</sup> Anonyme, *Nociones de Historia de España para el curso de ingreso*, Palma de Mallorca, Colegio de Montesión, 1946, p. 16

<sup>1434</sup> A. Bermejo de la Rica, D. Ramos Pérez, *Los ideales del imperio español 7° curso de Bachillerato* [...] pp. 59-69



qu'il est aussi fait mention de « la charité envers les pauvres », c'est donc bien d'une religiosité de l'appartenance et du rituel qu'il s'agit.

### **III. Les clercs : un renoncement volontaire à une virilité qui n'est pas défailante**

La virilisation de l'homme catholique atteint aussi les membres du clergé. Avec le franquisme, et notamment celui des premières années, émergent dans les manuels des figures de clercs guerriers. Le renoncement au monde et à ses tentations ne doit en effet pour certains auteurs pas être interprété comme un manque de virilité : les membres du clergé seraient autant, sinon plus virils que les autres hommes, mais ils auraient fait le choix de la domestication de cette virilité. Le discours implicite de certains manuels vise justement à souligner qu'ils sont capables de retrouver cette qualité s'il le faut.

#### ***A. Affirmation de la virilité de l'homme catholique et du moine***

L'idée selon laquelle le vœu de chasteté des moines ne doit pas être perçu comme une diminution est très présente dans *Raza*. Jaime, le plus jeune frère du héros, deviendra moine. Le réalisateur prend le soin de faire préciser par sa mère, lors des scènes inaugurales du film, que le jeune enfant lui « donne du fil à retordre<sup>1435</sup> » (l'expression espagnole qui est utilisée est plus guerrière : « *da guerra*<sup>1436</sup> »). Pour entrer dans les ordres, il doit, devenu adulte, renoncer à la carrière d'Officier dans la marine qu'il avait entamée. Sa spiritualité n'est pas éloignée de celle du marin confronté aux dangers de la haute mer et de la guerre, et il trouve semblables les satisfactions qu'apportent la navigation et le recueillement religieux. Il explique à son frère et à son beau-frère, tous deux Officiers : « Je suis, comme vous, un soldat. Mais au service du plus grand des Capitaines, et dans le sacrifice pour Lui, dans la mort ou dans la douleur éprouvée à son service je trouve la plus sublime des récompenses<sup>1437</sup>. » Le père Ibeas est beaucoup plus explicite : il explique lors de sa

---

<sup>1435</sup> J. M. Sáenz de Heredia, *Raza* [...] minute 08''34

<sup>1436</sup> Littéralement : « il nous donne de la guerre »

<sup>1437</sup> J. de Andrade, *Raza, anecdotario para el guión de una película*, 2<sup>ème</sup> édition, Madrid, Ediciones Numancia, 1944, p. 90

conférence devant la jeunesse madrilène que les saints « ont dominé, mieux que personne, le contrôle de soi-même, ou virilité volontaire, et c'est parce qu'ils ont été plus virils qu'aucun qu'ils ont aussi été les plus efficaces et les plus féconds<sup>1438</sup>. »

On ne trouve que peu de traces dans les manuels de ces conceptions. Elles n'en sont pas moins présentes au-delà de ceux qui, comme le Révérend père Ibéas, sont directement intéressés à les diffuser. L'Inspecteur de l'Enseignement Primaire A. Serrano de Haro écrit dans un de ses manuels de Religion, intitulé *Le Christ est la Vérité* :

« Car **ÊTRE CATHOLIQUE C'EST ÊTRE UN HOMME, UN VRAI HOMME** ; à tel point que plutôt que de renoncer à l'être, on préfère perdre sa richesse ou sa vie. C'est pourquoi **LE VRAI CATHOLIQUE EST SINCÈRE, FIDÈLE, JUSTE, TRAVAILLEUR, RESPECTUEUX DE SES DEVOIRS**, sans peur face aux difficultés et aux sacrifices<sup>1439</sup>. »

Aussi n'est-il pas étonnant que toutes les grandes périodes de lutte des guerriers espagnols pour la foi voient émerger dans les manuels des figures de clercs virils voire guerriers, à commencer par le Moyen-Âge, qui est aussi dans les manuels l'âge des clercs batailleurs. La militarisation des clercs vient compléter la catholicisation des guerriers.

### ***B. Le Moyen-Âge : l'âge des clercs batailleurs***

Les vertus attribuées aux membres du clergé dans le cadre de la religiosité identitaire du premier franquisme sont assez largement des vertus de fermeté. Le *Manual de la historia de la España 2º grado* décrit ainsi le Père de l'Église Saint Osio de Cordoue (qui eut à se prononcer contre l'arianisme au concile de Nicée) comme « un homme fort, sage, d'une volonté dure, qui ne cédait devant rien ni devant personne, sûr de sa vérité » qui « se dressa avec une véhémence infatigable » face aux dangers représentés par l'hérésie arienne. Le Pape Grégoire VII, notamment, est alors souvent évoqué pour sa fermeté face à l'Empereur du Saint Empire Henri IV.

Cette fermeté peut conduire les prêtres eux-mêmes à devenir des guerriers courageux et virils. Les manuels du franquisme érigent en exemples un certain nombre de figures de clercs qui participent aux batailles. Ils attribuent un caractère exemplaire à des épisodes que les

---

<sup>1438</sup> B. Ibéas, *La virilidad* [...] p. 32

<sup>1439</sup> A Serrano de haro, *Cristo es la Verdad*, Madrid, editorial Escuela Española, 1941, p. 199. C'est l'auteur qui souligne.

manuels républicains ne mentionnaient pas. On peut ainsi comparer le traitement que le manuel du républicain R. Altamira et le manuel édité par le collège jésuite du Mont Sion de Palma de Majorque (en 1946) réservent à l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada (qui vécut au début du XIIIe siècle). L'archevêque était en 1934, pour le premier, un modèle de culture et d'ouverture intellectuelle :

« Grâce à son impulsion et à sa protection, on traduisit en Castillan et en Latin les œuvres grecques les plus notables (...) ainsi que les productions originales de la pensée arabe et juive. (...) L'archevêque Rodrigo fut aussi l'auteur d'une œuvre qui constitue la première Histoire générale de l'Espagne et la première œuvre également pour laquelle on fait appel non seulement aux chroniqueurs et aux légendes populaires, mais aussi, en même temps, aux chroniqueurs arabes<sup>1440</sup>. »

Il devient en 1946 un modèle de prêtre guerrier, qui fait preuve de plus de sang-froid que le roi Alphonse VIII de Castille lors de la bataille de Las Navas de Tolosa :

« Le roi de Castille veut aiguiller son cheval et se lancer au milieu de la bagarre. Il dit à l'archevêque de Tolède qui est à ses côtés : 'Archevêque, voici venue l'heure de mourir'. Mais l'Archevêque, serein, ferme, lui serre durement le bras avec son gant de fer et lui dit : 'non, voici venue l'heure de vaincre'. »

Les mains gantées de fer de l'archevêque sont symboliques de son statut, à mi-chemin entre l'homme d'Église et le guerrier. La façon dont les différents manuels le représentent est donc représentative des tensions qui existent entre les différentes façons d'envisager la foi catholique. Il est écartelé entre deux polarités : tolérance d'un côté, virilité guerrière de l'autre.

Le traitement que les manuels accordent à la figure de Ramiro II le Moine est un bon exemple de la virilisation guerrière des moines qui se produit après 1939. Ramiro II était évêque lorsque (en 1134) la mort de son frère lui fit hériter de la couronne d'Aragon. Mû par son sens du devoir, il abandonna un temps ses charges ecclésiastiques, afin de se marier et de procréer une descendante, Pétronille d'Aragon. Il sortit donc à la fois de son renoncement au pouvoir et de son renoncement à la chair.

Les jugements sur Ramiro II d'Aragon divergent fortement selon les manuels. Les auteurs républicains en font le plus souvent un roi faible et incapable de régner. P. Aguado Bleye

---

<sup>1440</sup> R. Altamira, *Manual de historia de España* [...] p. 237

explique par exemple en 1936 que, « inapte au gouvernement et à la guerre, il ne put résister à Alphonse VII de Castille, qui (...) envahit la Rioja et l'Aragon et entra dans Saragosse, où il fut reconnu roi ». Il ne lui reconnaît comme qualités qu'une absence d'ambition personnelle et un sens du sacrifice qui siéent à un moine mais ne lui permettent pas de prétendre à une virilité affirmée<sup>1441</sup>.

Après 1939 au contraire, Ramiro II le Moine est beaucoup plus souvent étudié à travers la légende (qui n'est pas présentée comme telle) dite « des cloches de Huesca ». Les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles, notamment, soulignent le mépris de ses vassaux, comme ici aux éditions SM :

« La tolérance et les libéralités dont fit preuve à ses débuts le nouveau monarque furent interprétés comme un manque d'énergie. Les nobles (...) se moquaient de ce monarque, qui préférait la paix et la tranquillité aux chevauchées et à la guerre. Ils l'appelaient le roi Soutane et il était l'objet de leurs moqueries et amusements<sup>1442</sup>. »

Ramiro les aurait invités à venir en son palais voir une cloche qu'il avait fait fondre, et dont il leur avait dit que le son résonnerait dans tout le royaume. Il les aurait ensuite fait entrer un par un dans une pièce (dans laquelle devait se trouver la cloche) à la porte étroite. Un bourreau, placé derrière la porte, aurait coupé la tête des quinze premiers à être entrés. Ayant réuni les survivants autour des têtes coupées, le roi leur aurait alors fait remarquer que le bruit causé par cet événement allait effectivement se répandre dans tout le royaume. Après ce récit, l'auteur de *Historia de España* (publié en 1940) conclut :

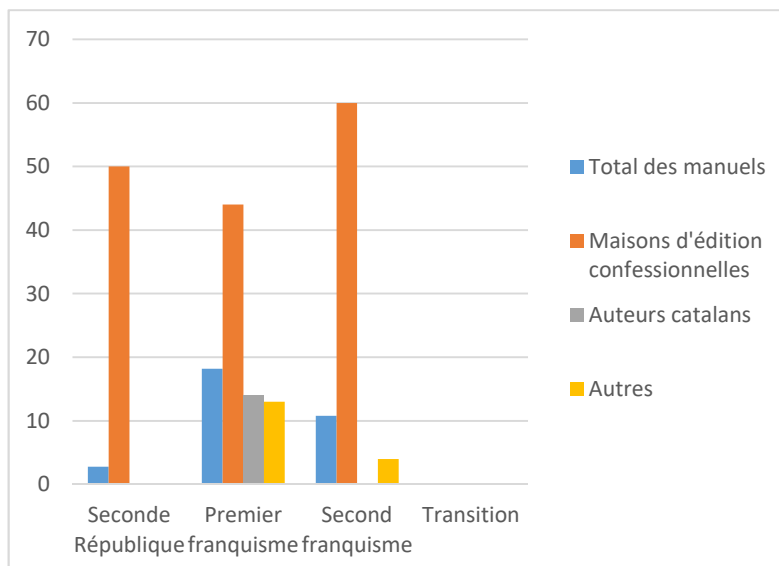
« De cette façon, celui que les magnats appelaient avec mépris 'la soutane' montra que, malgré sa condition originelle de moine, il avait assez d'énergie pour dominer la noblesse rebelle<sup>1443</sup>. »

---

<sup>1441</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1* [...] p. 183

<sup>1442</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 83

<sup>1443</sup> Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940, p. 110



**Figure LIV. Nombre de mentions de Ramiro II le Moine, en tant que roi moine et viril à la fois, pour cent manuels**

Ces statistiques illustrent assez clairement le phénomène de narcissisme viril, qui veut que chaque groupe social tende à se reconnaître, à lui-même plus qu'aux autres, les qualités qui font un homme digne de ce nom : de même que pour le docteur Marañón l'homme viril est d'abord un bourgeois éduqué, aimant ses enfants, et peu sportif, c'est dans les manuels publiés par des maisons d'édition confessionnelles que Ramiro II apparaît le plus souvent comme un homme capable d'autorité, apte à la guerre et au pouvoir.

Cette violence contenue (par la vertu) du prêtre s'incarne aussi dans le Cardinal Cisneros. José Ibañez Martín, ministre de l'Éducation Nationale de 1939 à 1951 avait loué avant la guerre, dans son manuel *Historia de la edad moderna*, la « capacité virile à repousser les attaques extérieures » de Cisneros. D'autres ouvrages le montre jouissant de l'odeur de la poudre lors de l'expédition armée contre Alger, qu'il organisa et dont il prit le commandement. En 1958 encore, il est présenté comme un « vrai guerrier<sup>1444</sup> », capable de violence lorsque les mots deviennent inefficaces et inutiles :

<sup>1444</sup> Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, S.A., 1958, p. 129

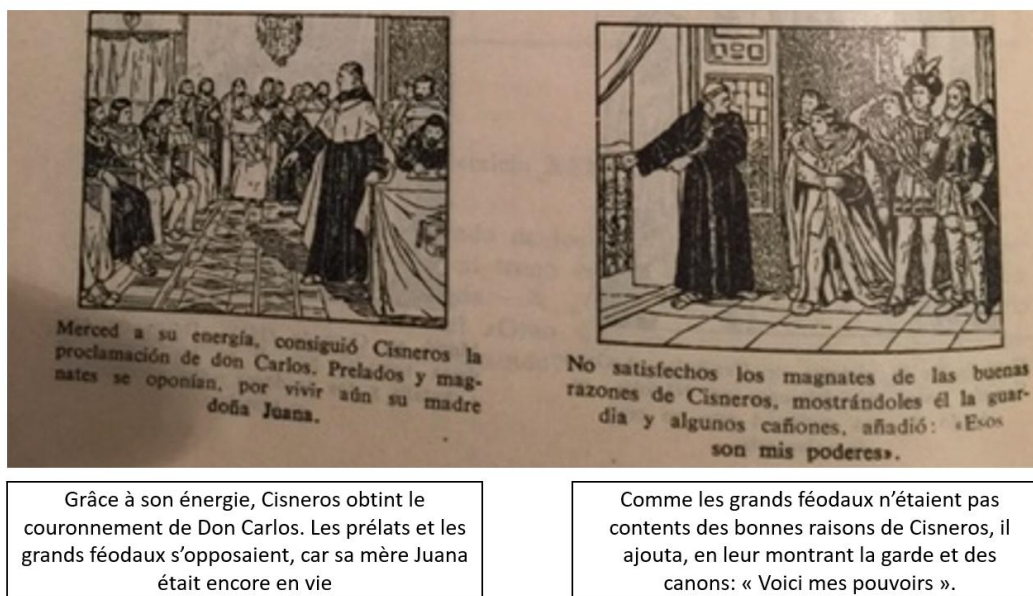


Figure LV. Illustration du manuel *Historia de España 2º grado* (editorial Luis Vives, 1958)<sup>1445</sup>

### C. La virilité du conquistador rejailit sur le missionnaire

Nous avons vu que la pureté des missionnaires du Nouveau Monde avait sanctifié les conquistadors ; de la même façon, en retour, le courage des seconds contribue à héroïser les premiers. Dans les manuels les plus catholiques, la virilité des Conquistadors rejailit sur les « simples missionnaires qui, sans autre arme que la croix de Jésus-Christ ni d'autre idéal que celui d'enseigner aux indiens la charité et le bien, étaient d'héroïques soldats de la foi et de la civilisation<sup>1446</sup>. » Ils font preuve du même courage que les soldats, mis au service exclusif de l'amour du prochain et d'une religion miséricordieuse :

« Ils allaient chercher les indiens au milieu de la jungle et des forêts, jusqu'à ce que, après de très longues et dangereuses journées, ils trouvent les villages et les cabanes où ces pauvres gens vivaient comme des animaux. Ils étaient parfois reçus par des flèches et des pierres dès qu'ils se montraient<sup>1447</sup>. »

Cette virilité guerrière du missionnaire transcende les différences entre les courants idéologiques qui dessinent le franquisme. En 1946, pour les auteurs du manuel *Geografía e historia, segundo curso*, publié aux éditions Edelvives, le missionnaire est parfois même plus

<sup>1445</sup> *Ibidem* p. 130

<sup>1446</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 186

<sup>1447</sup> *Idem*

courageux que le conquistador, qu'il peut précéder dans certaines régions. Il les explore avant lui, jouant par-là lui aussi un rôle militaire : « Pour ouvrir la voie à la croix et à la civilisation, l'épée passa souvent la première, alors qu'en certains lieux, le missionnaire fut un pionnier qui prépara le terrain du pouvoir civil<sup>1448</sup>. » Dans le manuel d'orientation phalangiste *Los ideales del Imperio español*, on assiste à une fusion du Conquistador et du missionnaire, qui confère à la fois de la virilité au missionnaire, et de la respectabilité morale au Conquistador :

« **Le conquistador et le missionnaire.**

Pour l'Espagnol, être conquistador et être missionnaire sont une seule et même chose, à tel point que les limites de chacun disparaissent, ce qui rend difficile de partager en deux le tout que constitue notre action hispanique. Derrière chaque conquistador, et parfois en avant-garde, marchent d'audacieux religieux désireux de répandre la foi dans un monde païen<sup>1449</sup>. »

### ***D. La Guerre d'indépendance espagnole : les curés en armes***

L'âge des hommes en armes que constitue la Guerre d'indépendance espagnole inclut les membres du clergé :

« De toutes parts surgirent alors des bandes de 'guérilleros' (prêtres, étudiants, paysans) qui formaient des troupes courageuses<sup>1450</sup>. »

Parmi eux, la figure la plus souvent évoquée est celle du « curé Merino » qui, de simple curé de village, devint le chef d'une troupe nombreuse de guérilleros, à la tête de laquelle il remporta d'importantes victoires contre les Français. Le récit le plus complet et le plus guerrier de ses aventures (il ne fait le plus souvent pas l'objet d'un long développement) nous est donné par un manuel publié aux éditions Santa María. Le modeste et pacifique prêtre en serait venu à prendre les armes parce que les soldats français l'auraient contraint, (ainsi que les habitants de son village) à porter sur ses épaules leurs bagages durant une longue distance, faute de bête de somme. Lorsqu'ils furent arrivés, « le prêtre abandonna cette charge humiliante, mais l'affront qui lui avait été fait était resté gravé en son âme, et il

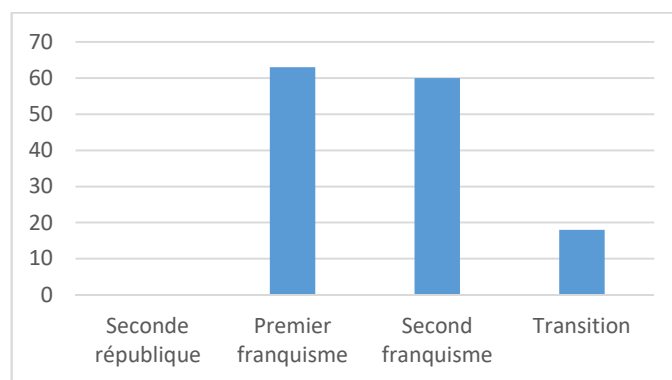
---

<sup>1448</sup> Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946, p. 227

<sup>1449</sup> A. Bermejo de la Rica, D. Ramos Pérez, *Los ideales del imperio español*, 7° curso de Bachillerato, Madrid, editorial Lepanto, 1944, p. 103

<sup>1450</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 249

s'exclama avec une expressivité et des mots purement espagnols : 'Je vous jure que vous me le payerez.' » Le manuel le met ensuite en scène abattant le conducteur français d'une charrette : « il visa avec soin et fit mouche sur le conducteur du véhicule. (...) et ce jour-là tombèrent d'autres victimes... et encore plus le jour d'après, et les jours qui suivirent<sup>1451</sup>. » Les jeunes lecteurs peuvent ensuite le voir mener ses troupes dans des actions de guérilla, menées depuis les montagnes, et décrites en des termes militarisants qui relèvent fort peu de la tradition scientifique historique, mais sont par contre de nature à stimuler leur imagination. La présence de ce curé-guérillero se limite quasiment aux manuels publiés durant l'époque franquiste :



**Figure LVI. Présence du "curé Merino" dans les manuels (nombre de mentions, pour cent manuels)**

## **IV. Piété et virilité : des relations qui demeurent ambiguës**

### ***A. La foi : une affaire de femmes ?***

L'idée d'une « féminisation de la religion » au cours du XIXe siècle a longtemps fait consensus<sup>1452</sup>. B. Dumons a pu écrire (en 2002) que « pendant des années, la collusion entre les femmes et le catholicisme demeura un impensé historiographique<sup>1453</sup> ». Elle est, pour ce qui concerne l'Espagne, partiellement confirmée par les travaux de N. Aresti<sup>1454</sup>. Si les historiens n'ont cependant pas produit, pour cet espace géographique, d'étude

<sup>1451</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4º curso* [...] p. 182

<sup>1452</sup> On se réfèrera notamment aux travaux de C. Langlois. C. Langlois, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises au XIXe siècle*, Lyon, Centre d'histoire du catholicisme, 1972

<sup>1453</sup> B. Dumons, « Histoire des femmes et histoire religieuse de la France contemporaine : de l'ignorance mutuelle à l'ouverture », *Clio. Histoire, Femmes et Société*, 2002, vol.15, pp. 147-157, §6

<sup>1454</sup> N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 » [...]. N. Aresti, *Médicos, Donjuanes y mujeres modernas, los ideales de feminidad y masculinidad en el primer tercio del siglo XX* [...] p. 35



quantitative<sup>1455</sup>, ils ont par contre montré le poids dans cette féminisation des efforts d'adaptation à la modernité que l'Église entreprit au XIXe siècle : elle tenta de compenser le départ des hommes en attirant les femmes par un discours qui faisait davantage appel aux sentiments et à l'émotion - que les clercs eux-mêmes identifiaient à la féminité<sup>1456</sup>.

Cette asymétrie genrée de la foi et des pratiques religieuses (ou « dimorphisme<sup>1457</sup> ») fait désormais (depuis la fin des années 2000) l'objet de discussions qui en nuancent la chronologie et la nature<sup>1458</sup>. Les travaux de R. Mínguez Blasco, notamment, soulignent que cette féminisation de la religion n'a concerné que certains domaines de la foi<sup>1459</sup>. En France, C. Muller s'interroge : « On a mesuré la pratique religieuse à l'aune de l'assistance à la messe, de la communion et de la confession. Le public qui a été trouvé a été celui des femmes. Est-ce à dire que les hommes se sont désintéressés de la religion<sup>1460</sup> ? » Les historiens mettent également l'accent sur le phénomène de « remasculinisation de la foi » qui a touché l'Espagne, comme le reste de l'Europe, dans le premier tiers du XXe siècle<sup>1461</sup>. Cette dernière question nous semble centrale : au-delà des discours explicites, le franquisme a-t-il réussi, dans les représentations profondes des Espagnols, à viriliser le catholicisme ?

Commençons par souligner que nos sources confirment la prégnance de l'identification entre piété et identité féminine, tant durant la Seconde République que sous le franquisme (et dans une moindre mesure après 1975, moment à partir duquel cette question est

---

<sup>1455</sup> I. Blasco Herranz, « Religión, género y mujeres en la historia contemporánea de España : un balance historiográfico », in F. Montero, J. de la Cueva, J. Louzao (dir.), *La historia religiosa de la España contemporánea : balance y perspectivas*, Alcalá, Universidad de Alcalá, 2017, pp. 257-279, p. 260

<sup>1456</sup> R. Mínguez Blasco, « La paradoja católica ante la modernidad. Modelos de feminidad y mujeres católicas en España (1851-1874) », Thèse doctorale dirigée par I. Burdiel, Universidad de Valencia, 2014

<sup>1457</sup> C. Langlois, « Toujours plus pratiquantes. La permanence du dimorphisme sexuel dans le catholicisme français », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, n°2, 1995, pp. 229-260

<sup>1458</sup> Y.M. Werner (dir.), *Christian Masculinity. Men and Religion in Northern Europe in the 19th and 20th Centuries* [...] 2011 ; et P. Pasture, « Beyond the feminization thesis. Gendering the history of Christianity in the nineteenth and twentieth centuries », in P. Pasture, J. Art, T. Buerman (dir.), *Beyond the feminization thesis. Gender and Christianity in Modern Europe*, Leuven, Leuven University Press, 2012, pp. 7-33

<sup>1459</sup> R. Mínguez Blasco, « ¿Dios cambió de sexo? El debate internacional sobre la feminización de la religión y algunas reflexiones para la España decimonónica », *Historia contemporánea*, n°51, 2015, pp. 397-426. Et I. Blasco Herranz, « Género y religión: de la feminización de la religión a la movilización católica femenina. Una revisión crítica », *Historia Social*, n°53, 2005, p. 127

<sup>1460</sup> C. Muller, Communication prononcée lors du colloque « Histoire des femmes, histoire du genre, histoire genrée » [...]

<sup>1461</sup> I. Blasco Herranz, « ¿Re-masculinización del catolicismo? Género, religión e identidad católica masculina en España a comienzos del siglo XX », in I. Blasco Herranz (dir.), *Mujeres, hombres y catolicismo en la España contemporánea: nuevas visiones desde la historia* [...] 2018

beaucoup moins abordée) - c'est-à-dire au-delà des limites chronologiques des travaux jusqu'à présent publiés.

Le traditionaliste et viriliste José María Pemán différencie clairement, dans *Des douze qualités de la femme* (1947) la foi des hommes de celle des femmes. La foi féminine serait de qualité inférieure, car trop intense : elle relèverait de l'intuition, de la passion, voire de l'irrationnelle superstition. Il la trouve touchante. Son raisonnement le conduit même à valoriser la qualité que constituerait la tendance innée des hommes au doute religieux et au scepticisme ; il trouve dans leur détachement une raison supplémentaire de leur supériorité sur les femmes. Ce n'est pas la moindre de ses ambiguïtés que de rejoindre ici les positions anticléricales républicaines (qu'il conchie par ailleurs) qui tendent à identifier virilité et doute religieux<sup>1462</sup>. Il analyse par exemple la plus grande fidélité des femmes à la pratique de la confession avec la condescendance que mérite une qualité qui n'est que l'expression d'un défaut : si les femmes se confessent souvent, c'est qu'elles sont naturellement tournées vers « l'exhibition ». Comme les roses, elles ouvrent au regard leurs pétales en accomplissement de « leur loi végétale<sup>1463</sup> ». Les hommes sont, au contraire, caractérisés par leur rationalité : ils sont moins intéressés par ce type de pratique.

Il n'est pas jusqu'à la hiérarchie catholique espagnole elle-même qui n'adhère à ces représentations. Le futur évêque Enciso Viana affirme ainsi en 1940 la plus grande vocation naturelle de « la femme » à la foi, qui serait liée à sa sensibilité plus aigüe. Le scepticisme, qui semble pouvoir être acceptable chez un homme, est par contre vécu comme choquant chez une femme, chez qui il est assimilé à une forme de masculinisation :

« Par sa constitution affective, sa tendresse, sa délicatesse, son émotivité, la femme a une capacité religieuse supérieure à celle de l'homme ; et si elle ne veut pas trahir sa nature, si elle ne veut pas rendre inutiles ses belles qualités (...) elle doit être pieuse (...) C'est pourquoi quand je vois ces pauvres malheureuses qui, se prétendant ultramodernes et adoptant des postures de femme qui ne veut en rien être une femme mais veut être identique à l'homme, jouent les sceptiques en matière de religion, cela me fait froid dans le dos<sup>1464</sup>. »

---

<sup>1462</sup> M.P. Salomón, « Devotas, mojigatas, fanáticas y libidinosas. Anticlericalismo y antifeminismo en el discurso republicano a fines del siglo XIX », in A. Aguado, T.M. Ortega (dir.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, PUV, 2011, pp. 71-98

<sup>1463</sup> J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p. 81

<sup>1464</sup> E. Viana, *¡ Muchacha !* [...] p. 72

Il est donc cohérent que l'inspecteur Maílló, dans l'éducation modèle qu'il imagine en 1943 pour les jeunes filles espagnoles, accorde un rôle essentiel à la « connaissance du catéchisme, l'Histoire sacrée et la liturgie » qui, aux côtés des enseignements liés à la maternité, « devront constituer le corps central des programmes des écoles de filles<sup>1465</sup> ».

Pour les auteurs de manuels d'Histoire aussi, la foi et le mysticisme sont d'abord des qualités féminines. Cette conviction est partagée par les plus traditionalistes comme par certains républicains. Ce qui change, c'est le jugement que cette vocation supposée suscite, qui est beaucoup moins positif chez ces derniers. Leurs conceptions doivent en effet être comprises dans le contexte de la dichotomie qui se développe depuis le XIXe siècle dans les pays catholiques (à l'exclusion, donc, des pays protestants), et en relation avec les idées positivistes, « entre religion/ retard/ tradition/ féminité, et progrès/ sciences/ masculinité<sup>1466</sup> ». Dans le chapitre du républicain *Estampas de España* (1933) qui porte sur *l'Institución Libre de Enseñanza*, apparaît ainsi une jeune enseignante catholique et pratiquante. Sa foi et sa pratique religieuse la mettent à l'écart des autres enseignants, notamment parce qu'elles la conduisent à assister aux messes dominicales. Elles sont présentées comme de touchantes faiblesses, typiquement féminines (ce qui n'est pas si éloigné des conceptions de Pemán) et que l'on peut accepter car l'institutrice a le bon goût de rester discrète et de ne pas déranger son entourage « avec des bigoteries et des impertinences<sup>1467</sup> ». Pour d'autres auteurs libéraux, comme R. Ballester y Castell, cette religiosité féminine constitue une manifestation de l'irrationalité des femmes. Dans le manuel *Clío*, dans lequel on note l'influence de l'historiographie française républicaine du début du XXe siècle, il explique que Jeanne d'Arc « commença à avoir des extases et des apparitions à l'âge de treize ans » ; il précise que « alors que les auteurs catholiques admettent la mission divine de Jeanne d'Arc, d'autres la considèrent comme une hallucinée<sup>1468</sup> ».

L'étude statistique des qualités que les auteurs attribuent aux femmes dans les chapitres sur le Moyen-Âge (voir la *figure LXIII*) montre que l'affirmation de cette nature pieuse et

---

<sup>1465</sup> A. Maílló, *Educación y revolución* [...] p. 103

<sup>1466</sup> I. Blasco Herranz, «Género y religión: de la feminización de la religión a la movilización católica femenina. Una revisión crítica» [...] p. 130

<sup>1467</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 226

<sup>1468</sup> R. Ballester y Castell, *Clío* [...] p. 322

mystique de la féminité se renforce fortement avec le franquisme. Les qualités religieuses ne représentent que 2,9% des qualités attribuées aux femmes durant la Seconde République ; cette proportion est quasiment multipliée par trois (7,5%) durant le premier franquisme (1939-1959). La catholicisation des femmes dans les manuels se renforce en effet de façon progressive jusqu'aux années 1960 : d'abord après 1939, puis à partir de 1945 lorsque le « secteur catholique » s'affirme au sein du régime ; enfin, au cours des années 1960, dans le contexte de l'affirmation (liée au concile Vatican II, qui s'acheva en 1965) du rôle des laïcs, et notamment des femmes, au sein de l'Église. Le poids de la foi dans les qualités féminines atteint 12,75% entre 1959 et 1975. Sur cette période, la foi devient la deuxième qualité la plus invoquée pour qualifier les femmes.

La façon dont les manuels traitent de la religiosité des Reines Catholiques est représentative de cette évolution. La religiosité d'Isabelle la Catholique s'affirme plus fortement après 1939 (ses vertus religieuses la qualifient 18,9 fois pour cent manuels entre 1939 et 1959 contre 12,5 fois avant 1939), et davantage encore à partir de la fin des années 1950 (on dénombre 34,6 mentions pour cent manuels publiés entre 1960 et 1975)<sup>1469</sup>. On précise alors parfois (détails qui n'avaient jamais été mentionnés avant 1939) qu'elle emportait dans ses déplacements un autel portable, ou encore que, sentant s'approcher la mort, elle avait demandé à son entourage de ne pas prier pour sa santé, mais pour le salut de son âme. Il est surtout intéressant de constater que la religiosité d'Isabelle est beaucoup plus souvent mentionnée que celle de son époux Ferdinand. Entre 1960 et 1975, par exemple, on en dénombre en moyenne 34,6 mentions pour cent manuels, contre une seule mention concernant son époux<sup>1470</sup>.

La Transition ne met d'ailleurs pas totalement fin à ces représentations : en 1980 encore, on peut lire aux éditions Edelvives que « On peut affirmer que, en général, les agissements d'Isabelle furent nettement religieux, alors que ceux de Ferdinand apparaissaient toujours mêlés d'objectifs politiques<sup>1471</sup>. »

---

<sup>1469</sup> Voir Figure LXVIII

<sup>1470</sup> Voir Figures LXVIII et LXIX

<sup>1471</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3º BUP* [...] p. 133

## ***B. La piété : une qualité à contenir dans les limites de la virilité***

Dans le fonctionnement binaire qui caractérise les rapports de genre, cette intensité de la piété féminine ne peut que jeter le soupçon sur la virilité des hommes les plus religieux. Les revendications de virilité catholique que nous avons étudiées ne font pas l'unanimité dans la société. Elles ressemblent parfois beaucoup à des dénégations. Le ton même qui est employé sous-entend souvent qu'elles prennent le contrepied des idées communément admises dans la société. Le Révérend Père de Castro affirme par exemple en 1962, dans son prologue à l'ouvrage du Docteur Arvesú *La virilidad et ses fondements sexuels* qu'« il ne peut y avoir de catholicisme pratique sans chasteté. C'est ce que nous ont enseigné Jésus Christ, le roi de la chasteté, et son cortège d'apôtres<sup>1472</sup>. » Mais il souligne immédiatement l'importance qu'il y a à lutter contre l'idée répandue selon laquelle « 'l'organe qui n'est pas utilisé s'atrophie' ou que 'la chasteté engendre des caractères efféminés'<sup>1473</sup> ». Il témoigne ainsi de la faible acceptation par l'opinion commune de l'idée d'une virilité de la chasteté catholique.

Les ouvrages du faiseur d'opinion qu'est le docteur Marañón montrent eux aussi que le contexte discursif dans lequel sont produits les manuels d'Histoire contribue à rendre incompatible appartenance au clergé et virilité. Bien que profondément attaché à la religion catholique<sup>1474</sup> et détracteur des Don Juan, l'endocrinologue dénonce en effet les ravages causés par une foi tournée vers la répression des instincts sexuels. La répression du désir sexuel des religieux lui paraît relever d'une conception triste de l'existence. Une sexualité épanouie (dans le cadre du mariage) lui semble une composante importante de l'équilibre psychique - cela concerne d'ailleurs aussi la sexualité féminine, à propos de laquelle il adopte des positions avancées pour son temps. Il en vient ainsi à faire des religieux (et singulièrement, ceux du XVIIe siècle) des êtres névrotiques. La grille d'analyse qu'il propose (qui porte, à partir de la publication en 1944 de son ouvrage *Amiel*, les marques de l'influence grandissante des travaux et théories de Sigmund Freud) fait de la chasteté une norme antinaturelle : elle réprime les instincts sexuels, et les dévie vers des formes perverses. A

---

<sup>1472</sup> F. Arvesú, *La virilidad y sus fundamentos sexuales* [...] p. 7

<sup>1473</sup> *Idem*

<sup>1474</sup> A. López Vega, *Gregorio Marañón, radiografía de un liberal* [...] p. 80

propos du père Francisco García Calderón, moine bénédictin du XVII<sup>e</sup> siècle qui avait séduit nombre de moniales au sein du couvent dont il était le directeur spirituel avant d'être arrêté et incarcéré par l'Inquisition, il conclut que « c'est dans ce type de moments que l'on découvre la déviation de l'instinct refoulé<sup>1475</sup>. »

Les membres du clergé présents dans les manuels ne sont pas toujours aussi susceptibles d'être courageux que la répétition de certains exemples pourrait le laisser penser. La façon dont l'ouvrage *Historia de España*, publié en 1934 par les éditions Luis Vives, étudie « Churruca dans la bataille de Trafalgar », témoigne de l'existence, dans les très rares manuels traditionalistes publiés à cette date, de cette religiosité du sacré et du rituel dont nous avons vu qu'elle s'imposera dans les manuels après 1939 : elle fait du prêtre d'abord le dispensateur des sacrements et le maître d'un rituel qui permet de dompter l'épreuve de la mort, rituel dont l'importance apparaît ici dans l'insistance avec laquelle l'auteur décrit la tenue et les gestes de la cérémonie. Plus intéressant pour nous ici, la comparaison entre le comportement du Capitaine Churruca et celui du prêtre qui est censé l'accompagner montre que le prêtre (et plus généralement : la foi) relèvent d'un monde de l'émotivité : l'aumônier ne peut prétendre au même degré de froide capacité virile à faire face à la mort (et surtout à envoyer des hommes mourir) sans se troubler et en restant droit, que l'Officier :

« Churruca monta sur le gaillard d'arrière accompagné de l'aumônier du navire revêtu de son surplis blanc, et d'un tacite accord, nous tombâmes tous à genoux, les yeux humides et la poitrine oppressée.

Churruca dit d'une voix haute et parfaitement perceptible : 'Mon Père, faites votre office : absolvez ces héros, car ils ne savent pas ce qui les attend durant la bataille.' Le prêtre prononça d'une voix entrecoupée les mots sacrés et leva la main droite pour nous donner le pardon de nos fautes et la bénédiction du ciel. La voix puissante et vibrante de Churruca nous arracha au sublime recueillement qui nous avait saisis. Comme le clairon sonnait l'assaut, il nous fit nous lever immédiatement, les yeux brillants d'enthousiasme et le cœur palpitant<sup>1476</sup>. »

On le voit, il faut savoir s'arracher à la piété, au recueillement et à l'émotion, pour mériter réellement son titre d'homme. Churruca, par son appel viril, fait sortir les marins de la passivité dans laquelle la cérémonie religieuse les avait plongés.

---

<sup>1475</sup> G. Marañón, *Don Juan* [...] p. 40

<sup>1476</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934, p. 57

Globalement, et plus encore après 1939, toute bonté trop affirmée est suspecte de porter atteinte à la virilité. Les manuels publiés durant le premier franquisme portent de nombreux exemples d'hommes trop bons pour pouvoir être réellement capables de s'affirmer. J. García Prado, par exemple, associe en 1945 à propos de Charles IV bonté, insuffisance virile, et impuissance politique :

« Charles IV (...) était marié avec Marie Louise de Parme, par qui il se laissa dominer, et qui remit en outre le pouvoir à son favori Manuel Godoy.

Charles IV était de caractère doux et manquait de l'énergie et de la fermeté nécessaires à un bon gouvernement<sup>1477</sup>. »

L'auteur de *Historia de España 1er grado* (publié en 1947 aux éditions Edelvives) se sent pour sa part obligé de préciser à propos de Saint Ferdinand qu'il était « de caractère doux mais énergique<sup>1478</sup> », sous-entendant par-là les dangers que la bonté ferait peser sur les hommes. Cette trop grande bonté est elle-même souvent associée à une piété trop marquée, notamment à propos du roi Philippe III. Certains manuels reprennent à son propos l'association entre dévotion, bonté, et incompétence :

« Philippe III, faible de caractère, livra le gouvernement à son favori le marquis de Denia, qui à son tour le confia à son secrétaire Rodrigo Calderón. On peut imaginer à quel point ce procédé entraîna le relâchement des ressorts du pouvoir. Philippe fut surnommé 'le Dévot', à cause de sa dévotion très pure et de sa douceur de caractère<sup>1479</sup>. »

Cette association entre piété et faiblesse peut d'ailleurs être utilisée par des auteurs républicains. P. Aguado Bleye, nous dit ainsi en 1936 du fils de Charlemagne Louis le Pieux qu'« il était, comme l'indique son nom, un prince doux et faible<sup>1480</sup>. » Elle est reprise aussi par des auteurs catalans, durant les années 1950. Elle est donc largement répandue, chez des auteurs d'orientations idéologiques différentes, et résiste à la vague de virilisation du catholicisme qui se produit après 1939.

Ces conceptions peu virilisantes de la foi peuvent être analysées aussi en lien avec les conceptions profondes de certains croyants. A. Serrano de Haro, dont la foi est très émotive, très compassionnelle et, nous l'avons vu, peu belliqueuse, nous offre des figures de la

---

<sup>1477</sup> J. García Prado, *historia de España* [...] p. 147

<sup>1478</sup> Anonyme, *Historia de España 1er grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1947, p. 50

<sup>1479</sup> Anonyme, *Resumen de Historia de España* [...] p. 26

<sup>1480</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza* Tome I [...] p. 99

sainteté que l'on peut qualifier de « déséxuées ». Les mystiques présents dans ses manuels d'Histoire sont souvent des êtres éthérés :

« Et personne n'a égalé nos 'mystiques' Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, qui ressemblent davantage à des anges qu'à des créatures humaines et chantent la splendeur et l'excellence de l'amour de Dieu<sup>1481</sup>. »

Nos sources nous conduisent donc à constater à la fois la volonté de certains auteurs de manuels publiés durant le franquisme d'affirmer la virilité du catholicisme, et la résistance de représentations qui font de la foi un obstacle à une virilité pleine. Il nous semble que cette contradiction trouve des points de résolution : une religiosité profonde n'est pas forcément inconciliable avec la virilité, à la condition de demeurer dans les limites d'une foi intériorisée, qui demeure éloignée d'une émotivité qui ne peut être que féminine. La foi doit être vécue sur le mode d'une virile retenue.

Les manuels rejoignent ainsi le film *Raza*, dans lequel le père Churruca ne fait jamais preuve d'expressivité religieuse, contrairement à son épouse. Il ne manifeste durant le film qu'une foi toute en retenue. Ce n'est qu'au moment où, blessé au combat, il se meurt au commandement de son navire qui sombre, qu'il embrasse avec émotion une médaille religieuse, que son épouse lui avait remise au moment de son départ.

Cette retenue, cette pudeur masculine des sentiments religieux, sont présents chez J. Ibáñez Martín (qui fut ministre de l'Éducation Nationale, de 1939 à 1951) et L. Cemborain Chavarria. Ils explicitent dans le manuel *Historia de la edad moderna* les caractères spécifiquement masculins de la foi lorsqu'ils décrivent les qualités comparées des Rois Catholiques : Isabelle est pieuse, bonne et charitable, tandis que Ferdinand « essayait de servir de modèle par la sobriété de son existence, et fut pieux sans affectation<sup>1482</sup>. » En religion comme en d'autres domaines, l'homme doit être grave, actif, et ne pas mettre son âme à nu. Lorsque J. García Prado, en 1945, loue les qualités morales du Cid, il explique qu'en lui « se rassemblent les attributs les plus nobles de l'âme castillane, la gravité dans les propos et les discours (...) la piété plus active que contemplative, la tendresse conjugale plus profonde qu'expressive<sup>1483</sup> ». M. Comas de Montañez exalte en 1954 à travers l'œuvre du peintre Francisco de Zurbarán une virilité des moines que l'on pourrait qualifier de « virilité

---

<sup>1481</sup> A. Serrano de Haro, *España así* [...] p. 215

<sup>1482</sup> J. Ibáñez Martín, Luis Cemborain Chavarria, *Historia de la edad moderna*, Madrid, Unión poligráfica, 1935, p. 23

<sup>1483</sup> J. García prado, *historia de España*, Logroño, Ochoa, 1945



mystique ». Elle cite comme exemple de ses œuvres, notamment, le *Saint Hugues dans le réfectoire* et offre aux élèves une reproduction de *Saint Bruno en prière*. Il s'agit, au sein d'un groupe d'hommes sans femmes, d'une virilité de la privation et de la sublimation des pulsions sexuelles, d'une virilité de la communication extatique, les yeux dressés au ciel, avec le divin. Elle nous renvoie à un monde de la maîtrise de soi qui est un monde du silence :

« Francisco de Zurbarán (1598 - vers 1664), originaire de l'Estrémadure, est le peintre des frères en prière ou en extase (...) et aux visions mystiques. (...) Zurbarán est le peintre de la religiosité espagnole de son époque, dans ce qu'elle a de sévère et de viril<sup>1484</sup>. »

Il existe donc bien (et pas uniquement chez les auteurs de manuels les plus conservateurs) un catholicisme spécifiquement masculin. Il est globalement conçu comme une fidélité à une identité et comme un combat. Même lorsqu'il est mystique, il laisse moins de place aux épanchements et aux sentiments et rejoint la figure du patriarche à la parole rare. Centrée sur une pratique ritualisée, sur la mortification et la lutte, la foi masculine est en même temps une appartenance, une ascèse personnelle et un élément qui vient donner du sens à des engagements de nature politique ou militaire qui excèdent le domaine exclusivement religieux. Le catholicisme des femmes est au contraire une foi extériorisée, de l'émotion et de la perte de contrôle de soi, de l'amour et de la compassion, et dont la dimension politique ou collective est bien moindre. Cette différenciation s'intègre donc dans le système de représentations qui interdit à ces dernières de franchir les limites du domaine masculin de l'exercice du pouvoir. L'étude des manuels d'Histoire nous conduit ainsi à l'idée - que nous pouvons penser comme complémentaire de l'idée d'une moindre religiosité des hommes - selon laquelle le caractère moins extériorisé et le champ d'application moins spécifiquement religieux de la foi masculine ont pu contribuer à la rendre moins visible aux yeux des contemporains et des historiens.

•

La question religieuse est, globalement, de celles qui connaissent les mutations les plus fortes dans les manuels après 1939. Elle nous semble être l'élément le plus solide de la construction par les manuels d'Histoire du Franquisme d'un discours historique porteur

---

<sup>1484</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia de España y de su civilización* [...] p. 79

d'une conception globale du monde alternative. Leurs auteurs parviennent à édifier une Histoire cohérente qui est déterminée par l'identification entre l'identité nationale et la défense du dogme catholique - tridentin notamment. Entre 1939 et le milieu des années 1960, ils construisent des modèles d'hommes pour qui la foi, élément central de leur personnalité, consiste d'abord en un sentiment d'appartenance, un *Credo* à affirmer, une identité à défendre par les armes s'il le faut - y compris pour les clercs. Le combat pour le catholicisme, qui inscrit chacun dans un destin religieux collectif, justifie en effet de recevoir et de donner la mort. Cette dernière se trouve au cœur de la religiosité des hommes, et l'attachement aux rituels qui permettent de la domestiquer est beaucoup plus fort. Cette religiosité du sacré et du rituel voit dans le Christ un modèle d'acceptation de la souffrance, mais aussi d'acceptation du sacrifice ultime. La promotion du sacrifice pour Dieu se faisant au détriment du service des Hommes, elle est moins porteuse d'empathie et de partage. Elle est donc moins tournée vers l'intervention dans le monde et vers la vie que ne le sera ensuite le catholicisme de la Transition.

Les manuels de la Transition prolongent et amplifient la tendance des manuels de la Seconde République à construire, même pour les hommes, une religion de l'amour du prochain et de la simplicité du cœur, qui s'incarne par exemple dans la figure de Saint François d'Assise. A partir des années 1960, le catholique cultive souvent une relation mystique et directe à Dieu. Proche des miséreux et de Dieu à la fois, il a moins besoin de l'Église pour ce qu'elle peut receler de sacré et de rituel.

Ces variations dans la nature de la foi masculine ne signifient pas pour autant que l'image que les manuels transmettent du *vir catholicus* soit totalement différente selon les époques. Par-delà les divergences idéologiques, il se définit toujours en premier lieu (tant durant la Seconde République que durant le franquisme et après le concile de Vatican II) par la maîtrise d'une culture commune ainsi que par le refus de la cruauté. L'étude des manuels montre les limites de la virilisation du christianisme durant le franquisme : la piété n'a jamais totalement cessé de receler en elle-même trop de sentimentalité pour ne pas demeurer toujours un peu suspecte de déviriliser les hommes. Mais il nous semble aussi que l'on ne peut mesurer cette foi masculine au seul critère des pratiques pieuses : le *vir hispanicus* exprime une foi rentrée, sur laquelle pèse le même tabou viril que sur les autres émotions, ce qui a pour effet de la rendre peu visible.

# **CINQUIÈME PARTIE.**

## **Protéger la virilité en bornant le féminin**

Bâtir un Empire masculin viril et guerrier, c'est aussi en protéger les frontières. Nous avons déjà étudié un versant de cette défense des limites de la virilité : le rejet de tous les contre-modèles amollissants, qu'il s'agisse du marchand phénicien, du Musulman alanguiné, ou du « dégénéré » Henri IV de Castille. Il faut aussi empêcher les immixtions et contagions féminines, protéger les modèles masculins en fixant des limites strictes au domaine des femmes.

Les travaux qui ont été réalisés sur l'Histoire des femmes ont mis en évidence la participation des divers médias (au sens le plus large du terme) à la réclusion des femmes dans l'espace domestique - enfermement qui se renforce dès les premières années du franquisme, avant même la fin de la guerre civile<sup>1485</sup> pour prendre des formes très réactionnaires peu originales et largement semblables à celles que l'on trouve alors dans les autres dictatures européennes des années 1930-1940<sup>1486</sup>. María del Carmen Muñoz Ruiz a montré que tant la presse féminine du franquisme que la Section Féminine de la Phalange et l'Eglise Catholique<sup>1487</sup> participent du processus d'essentialisation du modèle de la femme « épouse-mère-maitresse de maison<sup>1488</sup> ». Cette violence symbolique (qui fut parfois également physique<sup>1489</sup>) put s'appuyer également sur la Radio Nationale, les actualités cinématographiques du NO-DO<sup>1490</sup>, l'office religieux<sup>1491</sup>, le contrôle des espaces publics (occupation des espaces et horaires par exemple)<sup>1492</sup>, etc. Des recherches ont porté spécifiquement sur le rôle du système éducatif. Elles ont permis d'étudier les parcours

---

<sup>1485</sup> M.J. Dueñas Cepeda, « Modelos de mujer en el franquismo », in C. de la Rosa Cubo et alii, *La voz del olvido : mujeres en la historia*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2003, pp. 93-111, p. 93

<sup>1486</sup> C. Molinero Ruiz, « Mujer, franquismo, fascismo. La clausura forzada en un 'mundo pequeño' », *Historia Social*, n°30, 1998, pp. 97-117

<sup>1487</sup> M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI* [...] pp. 277-299 ; et M. Muñoz Ruiz, « La construcción de las relaciones de género en el franquismo y sus conflictos : los consultorios sentimentales », *Arenal : revista de historia de las mujeres*, vol 10, n°2, 2003, pp. 319-339

<sup>1488</sup> M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI* [...] pp. 277-299, p. 280

<sup>1489</sup> J.O. Prieto Pérez, « ¿Sentencia ejemplar o venganza ? El proceso de Ana París García » ; et F. Moya Alcañiz, « ¿A igual penalización, igual acusación ? Hombres y mujeres condenados a muerte por la justicia militar franquista », in D. Alberto González, M. Ortiz Heras, M. Peinado Rodríguez (dir.), *La historia, Lost in translation, Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea* [...] pp. 565-579

<sup>1490</sup> B. Barrera López, « Prensa y propaganda en el falangismo femenino : disciplinas y prisiones discursivas », in D. Alberto González, M. Ortiz Heras, M. Peinado Rodríguez (dir.), *La historia, Lost in translation, Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea* [...] pp. 565-579

<sup>1491</sup> S. Blanco Fajardo, « Palabras desde el silencio. Violencia, represión y control social en la narrativa femenina durante el primer franquismo », in D. Alberto González, M. Ortiz Heras, M. Peinado Rodríguez (dir.), *La historia, Lost in translation, Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea* [...] p. 438

<sup>1492</sup> *Idem*

éducatifs des femmes (par exemple, au sein des Universités<sup>1493</sup>) et de montrer notamment, pour ce qui nous intéresse ici, qu'au temps de « la conquête des nouveaux espaces<sup>1494</sup> » du premier tiers du XXe siècle succéda (après 1939) « le retour au vieil idéal de la féminité<sup>1495</sup> ». Elles ont aussi parfois étudié des éléments du discours porté par l'école et ses manuels à destination des jeunes filles, montrant notamment la prégnance de l'idéal maternel dans les images qui leur étaient adressées<sup>1496</sup>. Plus globalement, l'éducation participe d'une négation de l'individualité des femmes au profit « d'un modèle générique, stéréotypé [...] qui est au service du bien commun<sup>1497</sup> ». Elle exalte la capacité à l'abnégation des femmes<sup>1498</sup>. Au-delà de la question de la place spécifique des manuels d'Histoire dans ce processus large d'apprentissage de la soumission, ce travail entend mettre en rapport l'évolution des identités féminines et masculines et ainsi approfondir la logique dialectique qui est au cœur des études de genre.

## **Premier chapitre. 1931-1982 : la faible présence des femmes dans le récit historique**

La défense de la mainmise exclusive des hommes sur l'Histoire et le pouvoir passe d'abord par la faible présence des femmes dans les manuels. Elle est une constante, sur l'ensemble de la période étudiée. Elle est quantitative aussi bien que qualitative.

### **I. Une faible présence numérique**

On ne trouve, entre 1931 et 1982, que peu de femmes dans les manuels. Leur présence est encore moindre dans les ouvrages destinés aux élèves des classes de l'enseignement primaire et en particulier dans les « encyclopédies » : ils se recentrent sur une trame historique très simple qui ne laisse le plus souvent de place que pour Isabelle la Catholique,

---

<sup>1493</sup> P. Ballarín Domingo, M. Galego, I. M. Teresa y Martínez, *Los estudios de las mujeres e las universidades españolas, 1975-1991*, Libro blanco, Madrid, Ministerio de asuntos sociales, 1995

<sup>1494</sup> *Ibidem*, pp. 85-110

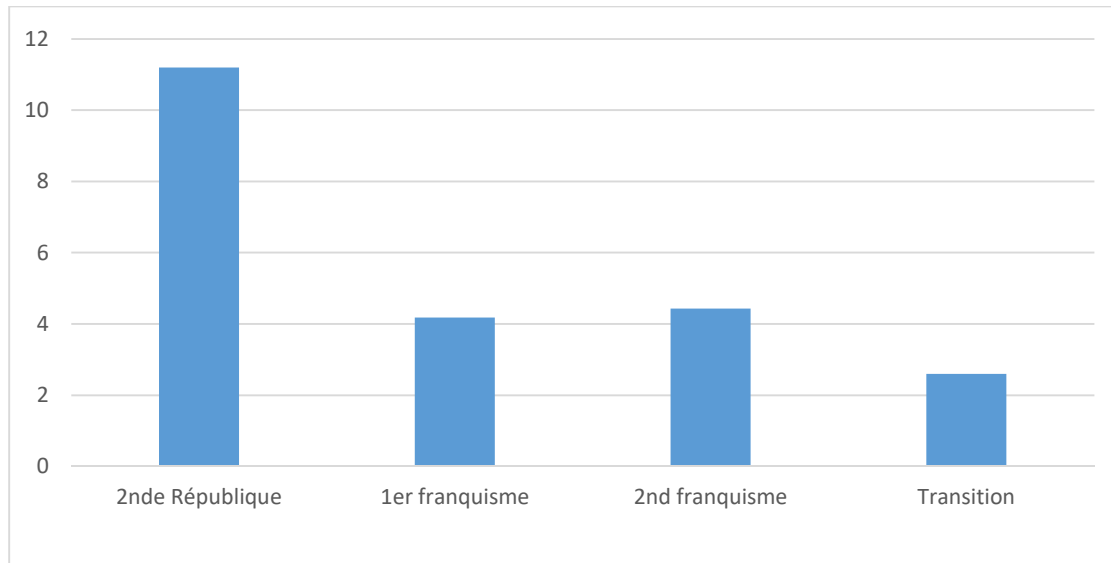
<sup>1495</sup> *Ibidem*, pp. 111-138

<sup>1496</sup> Voir par exemple : K. Mahamud Angulo, « Las niñas al servicio de la Patria, análisis de la representación de la maternidad en los manuales escolares » [...]

<sup>1497</sup> M. Peinado Rodríguez, *Enseñando a señoritas y sirvientas*, Madrid, Los libros de la catarata, 2012, p. 163

<sup>1498</sup> P. Ballarín Domingo, *La educación de las mujeres en la España contemporánea. (siglos XIX-XX)* [...] p. 62

à laquelle viennent se joindre, après 1939, Sainte Thérèse d'Avila (pour l'époque moderne) ou d'autres saintes, données en exemple.



**Figure LVII. Nombre de femmes mentionnées, dans les chapitres qui portent sur le Moyen-âge, par manuel**

C'est dans les manuels de la Seconde République que l'on trouve le plus grand nombre de femmes (11,2 femmes mentionnées par manuel en moyenne), et dans les manuels de la Transition que l'on en trouve le plus petit nombre (2,6 femmes par manuel en moyenne). Les raisons qui expliquent ces deux extrêmes relèvent sans doute autant (sinon davantage) des changements historiographiques que de l'évolution des représentations genrées. Les manuels de la Seconde République sont encore pour une partie d'entre eux marqués par l'héritage méthodique. Les détails biographiques et généalogiques y sont abondants, les mentions de génitrices aussi. Les femmes sont donc très présentes, sans pour autant souvent que cela ne signifie un intérêt pour leur personne. Il n'en demeure pas moins que les mentions de femmes qui jouent un rôle actif en politique sont elles aussi beaucoup plus fréquentes avant 1939 que durant le franquisme. Cette plus forte présence des femmes dans les manuels publiés durant la Seconde République doit être aussi analysée comme reflétant une histoire moins guerrière, plus attentive à des acteurs historiques qui relèvent de champs moins héroïques. Elle reflète également des conceptions genrées moins marquées.

La faible présence des personnages féminins durant la Transition ne doit de la même façon pas être interprétée comme une dégradation de leur statut. Nous avons vu que la diminution du nombre de mentions d'acteurs historiques concerne aussi les personnages masculins dans le cadre de l'influence en Espagne, à partir de la fin des années 1960, de l'école des

Annales. On peut même affirmer que la préoccupation consciente pour la visibilité des femmes est parfois bien présente. Mais les femmes, comme les hommes, intéressent désormais les auteurs de manuels davantage d'un point de vue collectif, comme membres de groupes sociaux, que comme individus porteurs de valeurs morales.

Si l'étude de la présence des femmes dans les manuels est donc en partie biaisée, la nette baisse du nombre des femmes mentionnées après 1939 n'en est pas moins porteuse de sens. Elle est la conséquence du retour à une histoire très militaire et héroïque, qui ne leur laisse que peu de place. Elle doit être analysée dans le cadre du phénomène de renforcement des différences genrées. Elle est le logique versant féminin de la « réaction virile » qui caractérise le premier franquisme - et qui, nous l'avons vu, ne semble pas devoir être analysée uniquement comme une conséquence de la Guerre Civile, mais sans doute davantage comme une réaction à une Seconde République perçue comme efféminante.

Cette occultation des femmes culmine entre 1939 et 1945, plus particulièrement dans les rares manuels dont nous avons vu qu'ils portent les traces de l'influence fascisante. Elle reflète donc aussi, durant ces quelques années, ce monde des hommes, cette virilité sans femme, dont la guerre a permis l'affirmation. Après 1945 au contraire, les femmes tendent à réapparaître, dans le contexte de la réorientation du régime franquiste et de la professionnalisation accrue des manuels. Cette réapparition se manifeste notamment à travers la multiplication des figures de Saintes et de martyres - qui se sacrifient pour la foi - ou de religieuses ayant renoncé au monde. Elle n'est donc que modérément émancipatrice pour les personnages féminins des manuels, et, pour ce qui nous intéresse ici, ne contribue que modérément à atténuer la distance qui sépare les genres. La hiérarchie sexuée n'épargne en outre pas les Saintes et les Saints. Ainsi, lorsque *l'Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica* (1966) aborde Saint Isidore le Laboureur et ses vertus, elle consacre une demi-page à son hagiographie ; en ce qui concerne son épouse, Sainte Marie de la cabeza (qui est certes traditionnellement moins importante que lui), elle mentionne simplement son existence et ne lui consacre aucune explication<sup>1499</sup>. Il n'est pas d'hommes ni de femmes qui ne soient alors concernés par la hiérarchie des sexes, quand bien même ils se trouveraient au sommet des dignités que reconnaît l'Église.

---

<sup>1499</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (III)*, Valladolid, Miñon S.A., 1966, p. 427

## **II. Des femmes cantonnées dans des rôles secondaires ou passifs**

Les femmes, moins nombreuses, sont en outre le plus souvent cantonnées dans des rôles de faible importance, des rôles secondaires. Leur importance dans l'histoire, lorsqu'elle a pu être réelle, est minimisée voire niée.

En 1971 encore, le manuel *Las cosas que han pasado*<sup>1500</sup> nous fournit un bon exemple de cette invisibilité des femmes qui se renforce après 1939. On dénombre dix-sept femmes dans l'ensemble du manuel. Elles ne sont mentionnées que pour des rôles très mineurs : deux sont nommées uniquement du fait qu'elles sont enterrées dans le même tombeau que leur époux - c'est en fait ici la qualité architecturale desdits tombeaux qui intéresse l'auteur. Deux autres ne sont pas nommées, mais sont mentionnées uniquement comme « épouse de... ». On trouve mention de trois femmes martyres, « Sainte Juste et Sainte Rufina, de Séville ; Sainte Eulalie de Mérida », ainsi que de la Vierge Marie. On dénombre enfin quatre déesses de l'Antiquité gréco-romaine, citées parmi une liste de divinités. Il ne reste que cinq femmes qui interviennent activement dans la vie du monde.

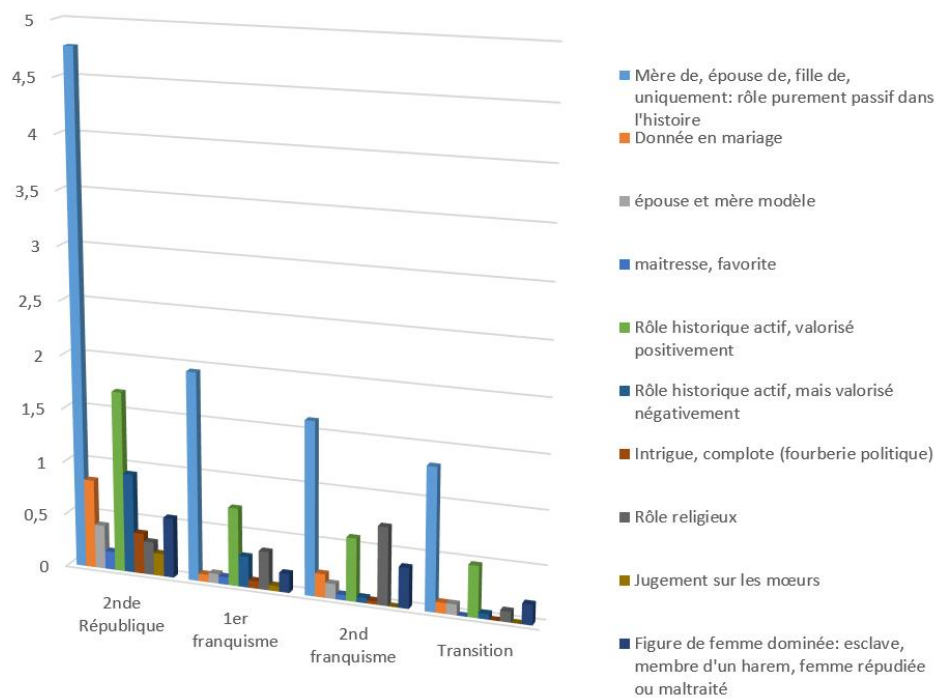
La constance avec laquelle les différents auteurs de manuels évoquent la conception et l'existence de Pétronille d'Aragon (qui vécut de 1136 à 1173) est révélatrice de ce qui leur semble porteur de sens et digne d'intérêt dans la vie des femmes. La vie de Pétronille, comme celle de sa mère, est en effet surdéterminée par la nécessité de la procréation et de la transmission, en dehors desquelles elles n'ont pas de raison d'être : le Royaume d'Aragon étant en déshérence à la mort du roi Alphonse 1er en 1134, le frère de ce dernier, Ramiro II le moine, dont nous avons déjà parlé, accède au trône et est délié de ses vœux le temps d'épouser Agnès de Poitiers afin de concevoir un héritier (Pétronille). Il peut ensuite renvoyer son épouse dans sa famille et se retirer dans un monastère. Cet épisode signifie certes la réunion de la Catalogne et de l'Aragon et donc la création de l'Aragon moderne, mais il a surtout une valeur anecdotique. Il séduit les auteurs, qui s'attardent sur les détails de l'existence singulière de Pétronille, expliquant par exemple qu'elle fut mariée (en réalité : promise) à l'âge de deux ans, puis éduquée par la famille de son époux en vue de son mariage, etc. Cette anecdote est représentative de ce que montre l'étude statistique du rôle

---

<sup>1500</sup> L. Coronas, *Las cosas que han pasado 7º curso*, Salamanca, Anaya, 1971



tenu par les femmes dans les manuels : elles n’y ont pas souvent une existence propre. Leur existence est, dans l’immense majorité des cas, conditionnée à une référence qui leur est extérieure et qui est quasiment toujours masculine.



**Figure LVIII. Rôle premier des Femmes mentionnées dans les chapitres sur le Moyen Âge, en nombre de mentions par manuel**

La figure statistiquement dominante est en effet celle de l’épouse ou de la mère, qui n’est mentionnée que pour cette condition de « mère de », ou de « épouse de », sans que l’on ne sache rien d’autre sur elle. Comme nous l’avons vu, certaines n’ont même pas de nom, leur seule fonction étant de transmettre des terres et du pouvoir. Les choix de formulation participent à souligner leur passivité. Elles ne sont pas réellement sujettes de l’Histoire. On peut ainsi lire en 1965 dans le manuel *Historia 4° curso*, publié aux éditions Edelvives, qu’Alphonse VI remercia Raymond de Bourgogne et Henri de Lorraine « en leur donnant en mariage ses filles Doña Urraca et Doña Teresa<sup>1501</sup> ».

Contrairement à ce que l’on pourrait penser *a priori*, la vocation des femmes à transmettre (et plus précisément : à être le maillon par lequel des hommes transmettent à d’autres hommes) et non à agir, est plus forte dans les manuels de la Seconde République qu’elle ne le sera par la suite. Ceux-ci écrivent une histoire encore parfois très généalogique et dynastique, dans laquelle les femmes donnent la vie aux rois qui vont influencer sur le cours de

<sup>1501</sup> J. J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España* [...] p. 115

l'Histoire. Dans les deux cas, elles leur transmettent des terres et fiefs qui leur permettront d'accroître leur puissance. Leur présence est nécessaire pour ce qu'elles transmettent aux hommes, c'est-à-dire au fond pour des qualités ou des biens qui les dépassent et ne leur appartiennent pas réellement.

Un bon exemple nous en est fourni par la façon dont les auteurs traitent le cas d'Aliénor d'Aquitaine. Cette reine fut une des femmes d'action et de pouvoir les plus exceptionnelles qu'ait connues l'histoire politique du Moyen-Âge européen. Elle dirigea en personne le duché d'Aquitaine, dont la cour était réputée brillante, et mena certaines campagnes militaires. Femme de caractère, elle obtint l'annulation de son mariage avec Louis VII, roi de France, avant d'épouser Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre. Elle exerça à plusieurs reprises le pouvoir de façon très personnelle, au cours notamment de plusieurs régences, que ce soit en tant qu'épouse d'Henri II Plantagenêt, ou encore au nom de son fils Richard Cœur de Lion parti en croisade. Pour soutenir ses visées, elle organisa le soulèvement militaire de ses fils contre leur père, son époux, ce qui lui valut d'ailleurs un long emprisonnement. Toutes ces péripéties, qui lorsqu'elles surviennent à des hommes, font souvent le bonheur des auteurs des manuels influencés par l'école méthodique, sont absentes des manuels. Dans plusieurs d'entre eux, Aliénor n'apparaît d'ailleurs que comme une « héritière ». Dans le manuel *Agora* - pourtant rédigé par les modernes J. Vicens Vives et S. Sobrequés - son rôle se limite à apporter en dot ses terres d'Aquitaine à Henri II Plantagenêt, possessions qui permirent ensuite à ce roi (défini, quant à lui, comme « un roi énergique ») de mener campagne<sup>1502</sup>.

Les auteurs n'ignorent pourtant pas les réalités des pouvoirs qu'elle exerça. Ainsi, en 1936, Aguado Bleye ne semble s'intéresser qu'aux exploits guerriers de Richard Cœur de Lion. Lorsqu'il mentionne Aliénor, c'est pour louer la prudence que les années ont (enfin?) fini par lui enseigner : « Richard fut sauvé par sa mère Aliénor, que les années avaient rendue prudente ». Le silence qui pèse sur ses années de pouvoir n'est donc pas lié à une ignorance, mais bien à une condamnation morale : nous verrons que la « prudence », lorsqu'elle est attribuée à une femme, désigne en fait son aptitude à manœuvrer au sein des étroites marges que marquent les normes de genre, sans les excéder.

Intéressons-nous au traitement que le manuel *Examen*<sup>1503</sup> réserve aux sœurs Urraca et Elvira, respectivement seigneurs de Zamora et de Toro. Elles jouèrent au XI<sup>e</sup> siècle un rôle

---

<sup>1502</sup> J. Vicens Vives, S. Sobrequés, *Agora* [...] p. 166

<sup>1503</sup> Borras, *Examen* [...] p. 217

politique sinon central, du moins actif et peu conforme avec les normes genrées de l'Espagne franquiste. Plusieurs procédés sont ici utilisés, qui permettent de minimiser le rôle des femmes dans l'histoire. C'est d'abord l'usage du masculin universel (dont E. Viennot a montré l'importance dans l'éviction des femmes du domaine du pouvoir<sup>1504</sup>) qui occulte l'identité féminine de ces deux actrices de l'histoire. Leur appartenance sexuelle est dissimulée derrière une identité collective qui les inclut dans le même groupe que leurs trois frères, et est donc, pour le lecteur, masculine : « Fernando I commit l'erreur de répartir aussi son royaume entre ses fils / ses enfants [« *hijos* »]. L'ainé (...) déclara la guerre à ses frères [« *hermanos* »], mais au moment où il allait s'emparer de Zamora, il fut assassiné. » Le terme « hijos » (fils) peut en effet en Espagnol être traduit aussi, de façon plus large, par le terme « enfants », et inclure les filles ; et le terme « hermanos » peut désigner la fratrie, l'ensemble des frères et sœurs. Le lecteur ne comprend donc pas que celui des « frères » qui a réussi à vaincre Fernando I<sup>er</sup> est une femme.

L'autre procédé consiste à falsifier les événements (ou établir des raccourcis) : cela permet, ici, de ne pas mentionner l'échec de deux virils guerriers devant des murailles de Zamora, tenues par l'autorité d'une femme. L'auteur ne mentionne pas que l'assassinat de Fernando I<sup>er</sup> aurait été exécuté sur ordre de la sœur du Roi, Urraca, et constitue pour elle une victoire. Il fait aussi l'ellipse sur la présence, parmi les troupes assiégeantes tenues en échec, du Cid lui-même. Il omet donc de mentionner à la fois l'identité féminine de la vainqueur et la force de l'identité virile de l'un des vaincus.

Contrepoint de cet effacement des femmes importantes, les mentions sont au contraire fréquentes de femmes anonymes, dont la fonction dans le récit est décorative. Il peut s'agir des femmes musulmanes enfermées dans des harems, les « Dames » des cours royales, dont on souligne qu'elles « assistent aux tournois », etc. Le personnage de Chimène, l'épouse du Cid, permet aux auteurs de construire le modèle de la mère vertueuse, qui attend le retour de son époux au couvent en s'occupant de ses filles. Les manuels montrent très souvent comment, au moment de son départ à la guerre, le Cid « laissa dans un monastère sa femme, Chimène, et ses filles Sol et Elvire, et il partit guerroyer contre les Maures sur son cheval Babieca, avec près de deux-cents Capitaines<sup>1505</sup>. » L'épisode du règne personnel de Chimène sur le royaume de Valence après la mort de son époux (sur lequel nous verrons qu'insistent,

---

<sup>1504</sup> E. Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !*, Donnemarie-Dontilly, ed. iXe, 2014

<sup>1505</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 44

au contraire, les rares auteures que l'on pourrait qualifier de féministes) est absent de la plupart des récits.

Les manuels valorisent, comme qualité purement féminine, le renoncement à l'action et au pouvoir. En 1939, J. R. Castro Alava érige ainsi en modèles les deux épouses successives de Alphonse IX d'Espagne. Elles auraient fait la preuve de leur « talent indépassable » lorsque, mues notamment par leurs pulsions maternelles, elles contribuèrent à maintenir d'autres femmes (leurs filles) en dehors de la sphère du pouvoir :

« Ce sont deux femmes, Doña Teresa et Doña Berenguela, qui évitèrent, avec un talent indépassable le conflit naissant entre Ferdinand III et ses sœurs paternelles. Attentives à l'avenir de leurs royaumes et de leurs enfants, elles obtinrent le renoncement des infantes au Royaume de Léon au bénéfice de leur frère<sup>1506</sup>. »

L'insistance sur la bonté et la capacité au renoncement des femmes permet de renforcer l'appartenance au domaine viril des qualités qui fondent le pouvoir.

---

<sup>1506</sup> J.R. Castro : *Geografía e Historia 2° curso* [...] p. 153

## Deuxième chapitre. « La femme » : un être attendrissant voué à l'amour

Les femmes sont donc, sur l'ensemble de la période étudiée, peu présentes dans les manuels d'Histoire. Rares sont celles qui arrivent à trouver une place qui concilierait la réalité de leur rôle historique et les représentations que les auteurs se font des vertus féminines. Elles sont pensées comme des êtres voués à l'amour et au sacrifice de soi pour les autres. C'est d'abord le rappel de leur vocation naturelle à la maternité qui permet de ramener les femmes de pouvoir, comme les femmes les plus communes, à ces espaces de l'émotion qui sont leur domaine réservé et qui sont si éloignés du pouvoir.

### I. « La femme » : une mère avant tout

V. Risueño Jurado<sup>1507</sup> a montré par l'analyse des images reproduites dans les manuels de l'enseignement primaire (entre 1901 et 1940) que les filles « apprennent à être mères depuis la plus tendre enfance », notamment parce qu'elles sont souvent mises en scène dans des rôles de « petites mamans<sup>1508</sup> ». Elle complète et confirme ainsi les conclusions de K. Mahamud<sup>1509</sup>. C'est effectivement la constance de l'attribution aux femmes de fonctions maternelles qui frappe en premier lieu dans l'étude statistique des rôles qu'elles jouent dans les manuels d'Histoire. Elles sont socialement surdéterminées par la nécessité biologique d'enfanter, qui constitue souvent (nous reprenons ici les termes d'E. de Dios Fernández à propos de l'époque franquiste) « leur unique apport à la société, et l'unique finalité de leur existence<sup>1510</sup> ». En cela, l'étude des manuels d'Histoire s'inscrit dans la continuité des travaux

---

<sup>1507</sup> V. Risueño Jurado, « La maternidad vista a través de las imágenes de los manuales escolares. El caso de España, Franca y Holanda (1901-1940) », in G.A Franco Rubio (dir.), *Debates sobre la maternidad desde una perspectiva histórica (siglos XVI-XX)*, Barcelona, Icaria editorial, 2010, pp. 127-148

<sup>1508</sup> *Ibidem*, p. 128

<sup>1509</sup> K. Mahamud Angulo, « Las niñas al servicio de la Patria, análisis de la representación de la maternidad en los manuales escolares » [...]

<sup>1510</sup> E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo », *Feminismo/s*, n°23, 2014, pp. 23-46, p. 25. Voir aussi : J. Roca i Girona, *De la pureza a la maternidad, la construcción del género femenino en la posguerra española*, Madrid, Ministerio de Educación y Cultura, 1996; et M. Peinado Rodríguez, « Iglesia y Falange: encuentros y desencuentros en el ámbito de la educación femenina », in L. Prieto, E. Barranquero (dir.), *Mujeres en la contemporaneidad: educación, cultura, imagen*, Málaga, Universidad de Málaga, 2000, p. 151

qui, à la suite de l'ouvrage fondateur d'Yvonne Knibiehler et C. Fouquet<sup>1511</sup> (publié en 1980) ont mis en évidence le rôle des multiples discours sur la maternité dans la construction et la justification des rapports de domination genrés. Elle vient, plus précisément, confirmer le renforcement de l'assimilation entre féminité et maternité (et la conséquente sanctification de la figure maternelle) qui se produit notamment durant le premier tiers du XXe siècle. Il permet, dans le cadre de la recomposition des relations de domination genrées qui se produit alors, de perpétuer le rapport de domination patriarcale en remplaçant le discours sur la naturelle supériorité des hommes sur les femmes par un discours sur les naturelles différences fonctionnelles entre les deux sexes<sup>1512</sup>. Il s'inscrit aussi dans le cadre du renforcement de la vocation maternelle des femmes et de nationalisation de leur corps auquel procèdent les autorités franquistes dès 1936 afin de reconstruire la puissance démographique de la nation<sup>1513</sup>.

Il serait anachronique de chercher dans les manuels la présence répétée et massive de considérations totalement égalitaristes, qui remettraient en cause les *topoi* en cours dans la société ainsi que les conceptions essentialistes. On ne peut en trouver à l'époque que chez de rares féministes non essentialistes<sup>1514</sup> (par exemple, dans l'ouvrage *La guerra de los sexos* publié en 1948 par la Comtesse de Campo Alanje<sup>1515</sup>) ou, comme le montre M. Nash, chez de rares militantes d'inspiration libertaire<sup>1516</sup>. Les ouvrages théoriques sur l'éducation promeuvent par conséquent la vocation maternelle des femmes. J. Bugallo Sánchez expose ainsi dans son ouvrage *La higiene sexual en las escuelas* (ouvrage que l'on peut considérer comme moderne pour les années 1930) le discours que l'on doit tenir aux jeunes filles à leur entrée dans la puberté, au moment de leurs premières menstruations :

---

<sup>1511</sup> Y. Knibiehler, C. Fouquet, *L'Histoire des mères du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Montalba, 1980

<sup>1512</sup> Sur ce point, voir notamment: N. Aresti, « Ideales y expectativa : la evolución de las relaciones de género en el primer tercio del siglo XX », *Gerónimo de Ustariz* n°21, 2005, pp. 67-68 ; voir également les chapitres I et IV de : N. Aresti, *Masculinidades en tela de Juicio, hombres y género en el primer tercio del siglo XX* [...]

<sup>1513</sup> Les travaux qui abordent cette question sont nombreux. Voir par exemple : I. Blasco Herranz, "Mujeres y nación : ser españolas en el siglo XX", in J. Moreno Luzón, Núñez Seichas (eds.), *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX* [...] pp. 192-196; M.T. Gallego Méndez, *Mujer, Falange y franquismo*, Madrid, Taurus, 1983 ; M. Nash, « Pronatalismo y maternidad en la España franquista », in G. Bock, P. Thane (dir.), *maternidad y políticas de género*, Madrid, Cátedra, 1996, pp. 279-307

<sup>1514</sup> Le discours féministe demeure alors principalement un discours de type essentialiste : A. Mira Abad, M. Moreno Seco, « Maternidad y evolución de la identidad femenina en la España del siglo XX », in M. Santo Tomás Pérez *et alii*, *La historia de las mujeres : una revisión historiográfica* [...] pp. 315-335, p. 322

<sup>1515</sup> Condesa de Campo Alanje, *La guerra de los sexos*, Revista de Occidente, Madrid, 1948

<sup>1516</sup> M. Nash, « El estudio del control de natalidad en España : ejemplos de metodologías diferentes », in *La mujer en la historia de España (siglos XVI-XX)*, Madrid, Universidad autónoma de Madrid, 1990, pp. 241-262

« Vous n’êtes plus des petites filles, vous êtes devenues de petites femmes qui doivent abandonner leurs jeux enfantins et commencer à se préparer à la mission sacrée que vous devrez remplir plus tard : l’auguste et sublime maternité<sup>1517</sup> ».

Nous verrons plus avant que, parmi notre corpus de manuels d’histoire, seul le manuel *Cien lecturas históricas*, publié en 1935 par la républicaine Gloria Giner de los Ríos, théorise des positions que l’on pourrait qualifier de relativistes. Ce cas mis à part, les positions les plus favorables à l’égalité des sexes relèvent, dans les manuels également, d’une optique essentialiste, qui tout à la fois réaffirme la dignité des femmes et les enferme dans un rôle maternel. Cela apparaît par exemple clairement dans le manuel *Enciclopedia escolar catalana* (rédigé en 1931 en langue catalane). Dans un chapitre intitulé « De la domination wisigothe », l’auteur explique l’amélioration de la condition féminine au moment des royaumes dits « barbares » qui succédèrent à l’Empire romain, par le fait que « Les Goths accordèrent plus de dignité à la femme, qu’ils considéraient comme elle le mérite du fait de sa faiblesse, et en tant qu’épouse et que mère<sup>1518</sup> ».

Cette vocation des femmes à la maternité se renforce après 1939. Elle est souvent confirmée par l’intervention divine. Elle peut par exemple, après 1939, leur conférer le pouvoir, qui excède celui des médecins, d’intercéder auprès de la Vierge. Alors que son fils, très malade, est sur le point de mourir, la reine Bérengère le veille :

« Elle se trouvait à côté du berceau. Ni les années ni la douleur de son mariage malheureux n’avaient fané sa beauté magnifique, sa prudence et son courage serein. La fille d’Alphonse VIII veillait avec amour sur la précieuse vie de cet enfant qui devait hériter des royaumes de Castille et de Léon et les souder à jamais. Mais l’enfant se mourait (...) la foi battait dans le cœur de la Reine. Ce prince, espoir de l’Espagne, ne pouvait pas mourir. Les médecins avaient échoué. Mais il restait la Sainte Vierge<sup>1519</sup> ».

Par ses prières renouvelées, au monastère d’Oña, la reine obtient finalement la guérison de son fils. Dans le très national-catholique *Glorias imperiales*, publié en 1939, la reine María de Molina (qui apparaît souvent, dans d’autres ouvrages, comme une femme de pouvoir) est avant tout une femme maternante, qui veille sur le sommeil de ses enfants. L’auteur

---

<sup>1517</sup> J. Bugallo Sánchez, *La higiene sexual en las escuelas* [...] p. 106

<sup>1518</sup> J. Dalmáu carles, *Enciclopedia escolar catalana*, Girona, Dalmáu Carles Pla, S.A. editors, 1931, p. 65

<sup>1519</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] p. 175

explique comment, alors qu' « un juif » s'approchait nuitamment et avec fourberie de son fils afin de l'empoisonner, le « vigilant portrait de la noble dame » se détacha du mur (« peut-être par hasard », précise l'auteur), la réveillant par le bruit ainsi causé<sup>1520</sup>. La force sacrée (voire magique) de la maternité est telle que, même en son absence, la reine surveille son enfant par l'intermédiaire de son portrait.

Ce rôle biologique et religieux des femmes comme mères avant tout est fondamental : c'est sur lui que repose la justification de l'inégalité des sexes dans les manuels d'Histoire. Il est le caractère premier et incontestable qui permet d'expliquer les autres caractéristiques attribuées aux femmes, les devoirs qui leur sont imposés, et les interdictions qui leur sont faites. Dans *Des douze qualités de la femme*, Pemán explicite le rapport entre assignation des femmes à la maternité et monopole des hommes sur le pouvoir : si la vie publique est d'essence masculine, c'est bien aussi parce que les femmes doivent être mères. Il déplore le déficit de mères, dans les grandes villes notamment : les femmes « sont en surabondance dans la vie publique avec un interventionnisme impertinent de secrétaires sentimentales et fainéantes, oratrices, agitatrices, et députées. Comme des vases communicants, à mesure que diminue le nombre de mères, croissent les 'suffragettes'<sup>1521</sup> ». Le rôle de la mère est par conséquent, dans les manuels, un rôle très exclusif. Elle n'y apparaît souvent que pour enfanter et pour élever les enfants, avant de disparaître du récit.

Les travaux réalisés sur l'Histoire des femmes ont montré que « la rhétorique de la dictature récupéra des archétypes féminins archaïques, comme celui de la 'Reine du foyer' ou de la Mariée parfaite, afin de construire une femme franquiste nouvelle, qui réponde à l'impératif d'une féminité toute d'abnégation, consacrée au foyer et à la famille<sup>1522</sup> », au service de la purification et de la nationalisation de l'Espagne<sup>1523</sup>. S. Tavera García parle d'un « exil domestique<sup>1524</sup> ». Son acceptation fut favorisée dans les années 1940 par les campagnes de propagande officielles<sup>1525</sup>. Un glissement de sens assez commode permet aux auteurs de manuels de transformer la vocation supposée des femmes à la maternité en une vocation à

---

<sup>1520</sup> *Ibidem*, p. 200

<sup>1521</sup> J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p. 107

<sup>1522</sup> K. Bergès, « La nacionalización del cuerpo demenino al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°42, 2012, pp. 91-103

<sup>1523</sup> M. Nash, « Vencidas, represaliadas y resistentes: las mujeres bajo el orden patriarcal franquista », in J. Casanova, *40 años con Franco*, Barcelona, Crítica, pp. 191-229, 2015, p. 192

<sup>1524</sup> S. Tavera García « Mujeres en el discurso franquista hasta los años sesenta » [...] p. 249

<sup>1525</sup> R.M. Capel Martínez, *Mujer y trabajo en el siglo XX*, Madrid, Arco libro, 1999, p. 47



une vie d' « ange du foyer<sup>1526</sup> », c'est-à-dire également de ménagère. Le *Manual de la Historia de España* explique en 1939 la décadence espagnole de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par le trop grand poids des femmes dans la direction du royaume : elles auraient abaissé l'Espagne en la ramenant à la dimension de leur cuisine et de la vie domestique pour laquelle elles ont été conçues. On lit ainsi cette analyse de la régence exercée par Marie-Anne d'Autriche, mère du roi Charles II :

« Durant la 'minorité du roi', l'Histoire prend des airs et des dimensions ménagères. Tout n'est que disputes domestiques. La reine et veuve, qui règne au nom de son fils, remet le pouvoir aux mains d'un Jésuite allemand. Le peuple est mécontent (...) Les signes de la révolution politique et de la dissolution intérieure commencent à s'accumuler : imitation de l'étranger, perte de cet 'orgueil d'être espagnol'<sup>1527</sup> ».

On remarquera que, ici comme dans d'autres manuels, la religiosité des femmes, leur propension au mysticisme, qui est censée être une de leurs qualités essentielles, peut aussi servir à justifier leur mise à l'écart du pouvoir : si cette régence de Marie-Anne d'Autriche fut inefficace, c'est aussi parce que le pouvoir fut confié à un Jésuite. Cette affirmation est pour le moins étonnante sous la plume d'un traditionaliste, en ce qu'elle rejoint les positions des plus laïcs des républicains - positions qui conduisirent, en Espagne comme en France, une partie de la Gauche à s'opposer au droit de vote des femmes. Au-delà, l'attribution aux femmes de qualités naturelles (religiosité, amour, qualités maternelles), et aux hommes, de défauts tout aussi naturels (égoïsme par exemple<sup>1528</sup>) ne contrarie en rien le système de domination genré. Au contraire, ce dernier se nourrit de tous les *topoi* : même leurs qualités participent à rendre les femmes inaptées à l'exercice du pouvoir.

---

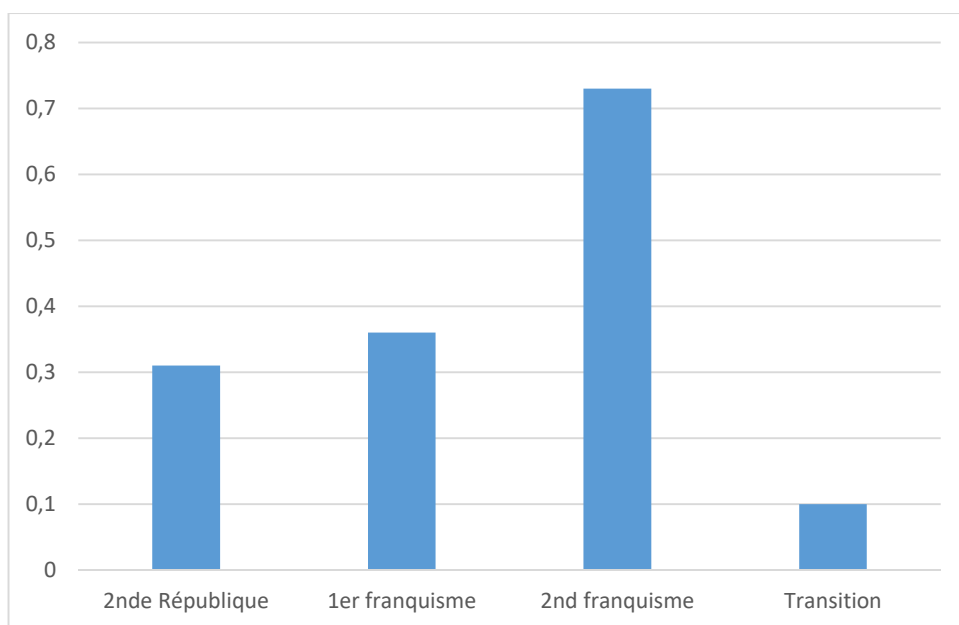
<sup>1526</sup> S. Blanco Fajardo, « Moldeando a "Sofía". Instrumentos de socialización, cultura y feminidad durante el primer franquismo », in C. Ferrer González, J. San Molas (dir.), *Fronteras contemporáneas : identidades, pueblos, mujeres y poder*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 2017, pp. 421-433, p. 424

<sup>1527</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España 2° grado* [...] p. 197

<sup>1528</sup> E. Viana, *¡Muchacha !* [...] p. 22

## II. « La femme », maillon central dans la transmission de la foi

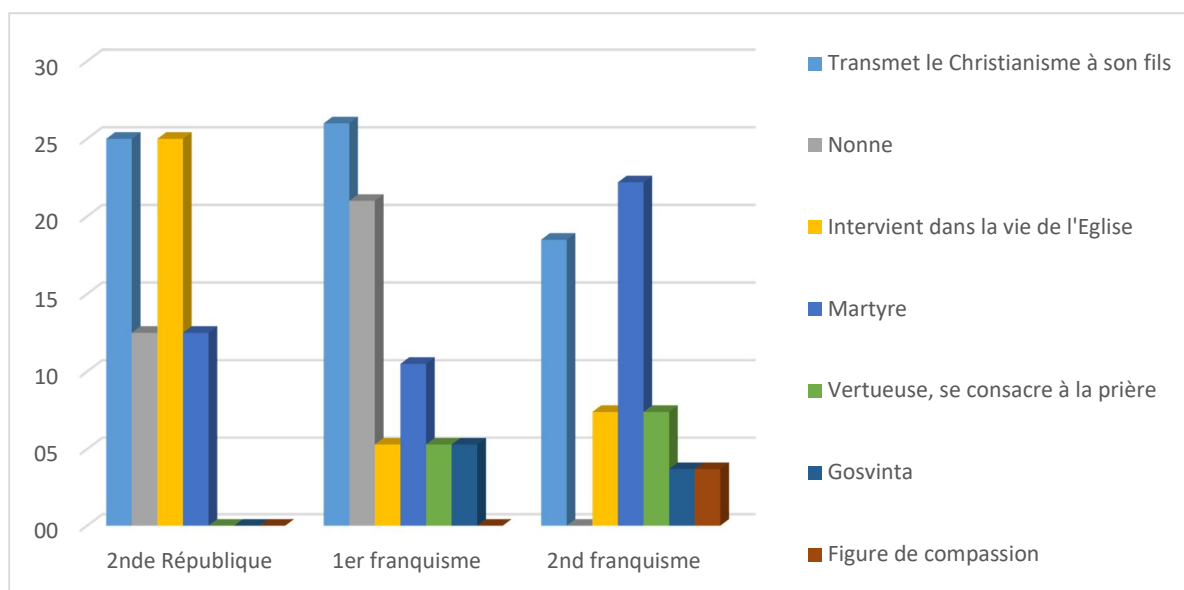
C'est durant le second franquisme que culmine la vocation religieuse des femmes espagnoles :



**Figure LIX. Nombre de Femmes citées principalement pour leur rôle religieux, moyenne par manuel**

L'idée que l'on se fait du rôle d'une femme catholique repose dans les manuels sur une constante, au moins jusqu'en 1975 : elle est d'abord et avant tout celle qui éduque ses enfants dans la foi et qui incarne la religion au sein du foyer - la prégnance de ce rôle social n'est pas propre à nos sources, comme le montre la lecture des travaux de A.G. morcillo<sup>1529</sup>. Ici aussi, les femmes sont donc d'abord des passeuses de vertus, de richesses, et de pouvoirs, dont la finalité leur échappe.

<sup>1529</sup> A.G. Morcillo, «El género en lo imaginario. El "ideal católico femenino" y estereotipos sexuados bajo el franquismo» [...]



**Figure LX. Rôle premier des figures des femmes citées principalement pour leur rôle religieux, dans les chapitres portant sur le Moyen-Âge (pour cent manuels)**

Nota : Ces statistiques n'incluent pas la période de la Transition, pour laquelle seules deux femmes sont mentionnées d'abord pour leur rôle religieux (il s'agit de deux nonnes). La faiblesse du nombre de femmes martyres mentionnées durant le franquisme est ici lié au fait que les femmes martyres sont alors surtout des personnages du paléochristianisme, et sont étudiées dans les chapitres sur l'Antiquité, alors que ces statistiques portent sur l'époque médiévale.

Ce type de considérations repose lui aussi sur des représentations très anciennes. Au XVI<sup>e</sup> siècle déjà, le frère Luis de León expliquait que le rôle de la mère est essentiel dans la détermination du caractère des enfants, et que c'est elle qui leur transmet (par le lait maternel notamment) vices et vertus<sup>1530</sup>. La mère qui éduque ses enfants dans la foi continue à représenter durant la période qui nous intéresse un modèle, au croisement des deux versants essentiels de la féminité : la maternité et la religiosité. Dans le livre *Muchacha !*, publié en 1939, le prêtre Enciso Viana voit dans les femmes le meilleur antidote aux progrès de l'athéisme. C'est la conscience formée par la mère durant l'enfance qui permettra à l'homme, devenu adulte, de se racheter lorsqu'il sera tenté de perdre son âme dans une recherche excessive de virilité :

« Parfois, toutes ces histoires d'athéisme, d'hyper virilité, d'indifférence, ne sont rien d'autre qu'une couche superficielle, élaborée par l'amour propre (...) et sous cette couche, se maintient une conscience droite formée durant l'enfance par une sainte femme<sup>1531</sup>. »

<sup>1530</sup> Fray Luis de León, *La perfecta casada. El cantar de cantares* [...] p324

<sup>1531</sup> E. Viana *¡Muchacha !* [...] p177

Ce modèle de la mère qui transmet la foi à ses enfants commence d'ailleurs, si l'on en croit l'ouvrage à destination des jeunes garçons espagnols *¡Franco ! ¡Al muchacho español !* par la mère de F. Franco lui-même, qui aurait été à l'origine de sa foi profonde<sup>1532</sup>. Les manuels sont donc ici porteurs de *topoi* qui sont l'objet d'un consensus large au sein de la société espagnole, au-delà des périodes ou des appartenances politiques et sociales. A. Serrano de Haro fait lui aussi preuve d'enthousiasme, dans le manuel *Mirando a España*, devant cet amour maternel intemporel, lorsqu'il décrit « les mères de famille exemplaires, qui ont laissé des traces de leur amour pour leurs enfants grâce aux peintures primitives de la grotte de Minateda (Albacete). Celles qui, quand elles étaient reines, surent éduquer des enfants qui devinrent rois et saints : Saint Louis en France ; Saint Ferdinand dans notre patrie. Ô ! Femmes d'Espagne<sup>1533</sup> ! » Si les mères aimantes et pieuses transmettent les vertus, les mauvaises mères peuvent être un obstacle à la construction d'hommes bons. Certains manuels attribuent ainsi les traits qui valurent au roi Pierre I de Castille son surnom de « Pierre le cruel » à la méchanceté de sa mère.

A travers les femmes, c'est la providence divine qui s'exerce lorsqu'il s'agit d'infuser la foi. Nous avons déjà vu que la conversion d'Herménégilde (notamment grâce à l'action des trois frères et sœurs Saint Léandre, Saint Isidore et Sainte Florentine) constitue dans les manuels une étape importante dans la conversion au catholicisme de l'Espagne wisigothe. Certains ouvrages remontent l'histoire pour établir qu'à l'origine du processus se trouve la mère des trois saints. C'est elle qui fut à l'origine de leur sainteté : alors qu'ils étaient chassés d'Andalousie par des événements politiques « la Providence ne consentit pas en vain cet exil. Elle se servit de cette famille pour l'événement le plus glorieux de notre haut Moyen-âge. A Séville, Dieu fit à cette vertueuse matrone le cadeau de la foi catholique, qu'elle transfusa généreusement à l'âme de tous ses enfants », qui ensuite obtinrent la conversion de Herménégilde<sup>1534</sup>. Comme celle de son *Caudillo*, comme celle du dernier de ses fils, qui connaîtrait la tentation du paganisme, l'âme catholique de l'Espagne lui vient donc d'une matriarche originelle sur laquelle on ne donne que peu d'informations.

---

<sup>1532</sup> L. Quintana, *¡Franco ! ¡Al muchacho español !* [...] p. 15

<sup>1533</sup> A. Serrano de Haro, *Mirando a España* [...] p. 21

<sup>1534</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tome II [...] p. 83

### **III. Le catholicisme des femmes : une religion du renoncement et de la soumission**

#### ***A. Sainte Thérèse d'Avila, incarnation du renoncement à soi***

A partir de 1939, les manuels décrivent donc massivement les femmes comme intrinsèquement vouées à l'obéissance à Dieu. On peut s'interroger quant à l'effet de cette catholicisation sur les autres qualités qui les définissent. Fondamentalement, le renvoi des femmes aux lares participe de l'ensemble des processus qui, à partir de 1939, restaurent la distance qui doit séparer les deux genres. Il réaffirme et relégitime ce qui était déjà censé écarter les femmes du domaine des hommes (le domaine du pouvoir) ; notamment en cultivant le renoncement de soi. De toutes ces figures féminines du renoncement, Sainte Thérèse d'Avila est la plus présente dans les manuels. Ces derniers se trouvent ainsi en conformité avec le « culte baroque<sup>1535</sup> » que le régime franquiste voua à cette « Sainte de la race » (titre dont l'avait honorée Franco lui-même<sup>1536</sup>), qui présentait la double qualité de castillane et d'hidalgo<sup>1537</sup>.

Les manuels destinés aux classes de l'enseignement primaire, plus largement encore que les autres, construisent les hommes et les femmes selon la double image de l'énergique guerrier chevaleresque et de la sainte religieuse qui renonce au monde. Le chapitrage de « l'encyclopédie » *Haces de Luz* (en Français : *Rayons de lumière*), publiée en 1958, illustre parfaitement cette complémentarité des deux modèles. Le premier chapitre d'Histoire est consacré au Cid. Le résumé qui figure en caractères gras à la fin de la leçon afin d'être recopié par les élèves dans leur cahier est ainsi formulé : « Le Cid était un chevalier très courageux. Il lutta contre les Maures et fut toujours vainqueur. Il conquiert la ville de Valence<sup>1538</sup>. » Le deuxième chapitre est le pendant féminin du premier. Il porte sur Sainte Thérèse de Jésus. Il fait d'elle, avant tout, un modèle de soumission, en expliquant notamment que dans son enfance, elle voulait se rendre en terre d'Islam afin de devenir martyre, mais que, par respect

---

<sup>1535</sup> G. Di Febo, *La santa de la raza. Un culto barroco en la España franquista*, Barcelona, Icaria, 1988

<sup>1536</sup> A. Weber, « Teresa de Ávila. La mística femenina », in I. Morant, *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tome II [...] pp. 107-129, p. 107

<sup>1537</sup> Les historiens ont, depuis, bien établi les proches origines juives de sa famille. E. Pascua Echegaray, « Santa Teresa de Avila », in C. Martínez, R. Pastor, M.J. de la Pascua, S. Tavera (dir.), *Mujeres en la historia de España* [...]

<sup>1538</sup> J.J. Ortega Ucedo, *Haces de luz Primer curso elemental*, Barcelona, editorial Prima Luce, 1958, p. 77

de l'autorité familiale, « elle se fit nonne et fonda des couvents. Elle fut même sanctifiée<sup>1539</sup>. »

Plus encore que les autres femmes présentes dans les manuels, sa vie lui échappe et ne prend sens que dans un renoncement à elle-même. Les manuels citent fréquemment ces vers :

« Je vis sans vivre en moi-même  
Avec l'espoir d'une vie si haute  
Que je meurs de ne point mourir<sup>1540</sup> »

Cette capacité au sacrifice et à l'abandon de soi est expliquée par l'origine castillane de Sainte Thérèse : la rigueur climatique (ici, des hauts plateaux de la région d'Avila) serait à l'origine de son austérité comme elle l'est souvent du courage guerrier du Cid. Son œuvre est d'ailleurs toute de rigueur et de souffrance : « Elle réforma l'ordre du Carmel, restaurant sa rigueur originelle<sup>1541</sup>. » Alors que la rudesse de la Castille s'incarne au masculin dans un guerrier (le Cid) qui affirme sa personnalité dans le face à face du combat, elle s'incarne, au féminin, dans une figure du mysticisme, et qui sait accepter l'effacement de son individualité.

Cette foi féminine tournée vers le renoncement est une foi moins rationnelle, davantage mystique et extatique, que la foi des hommes. L'image suivante, extraite de *L'Enciclopedia cíclica pedagógica* (publiée en 1943) est représentative de cette mystique. Sainte Thérèse, seule femme parmi ces douze portraits des « Espagnols célèbres de l'époque moderne » (allusion probable à l'œuvre de Suétone), est aussi la seule à tourner un regard extatique vers le ciel - on dénombre pourtant parmi les autres personnages quatre clercs, dont un saint. Centrée sur le rapport à Dieu, cette foi contribue à éloigner encore davantage les femmes du monde, à les conduire à ne pas regarder le monde d'ici-bas, mais à chercher l'espoir en l'au-delà :

---

<sup>1539</sup> *Ibidem*, p. 78

<sup>1540</sup> *idem*

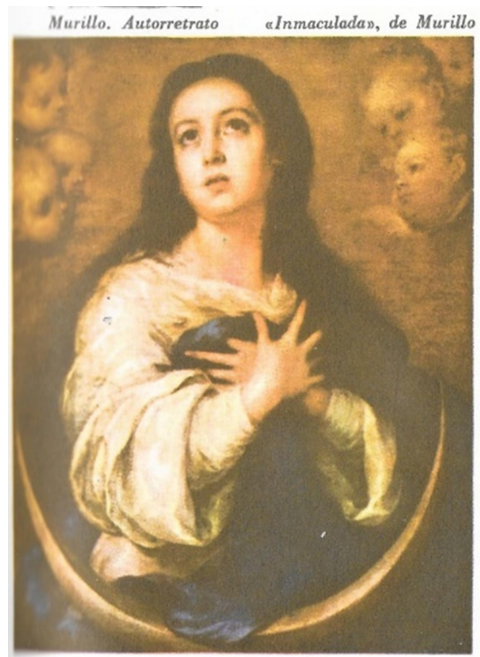
<sup>1541</sup> A. Alvarez, S. Debon, E. Ramos, C. Herrero, *Nuestro mundo*, Valladolid, Miñón S.A, 1972, p. 272



**Figure LXI. Illustration, Enciclopedia Cíclico-pedagógica (Dalmau Carles, 1943)<sup>1542</sup>**

Nous avons déjà évoqué l'identification du peintre du XVIIe siècle Murillo à ses peintures mystiques (ainsi qu'à ses œuvres réalistes et sociales). La présence de ses *Immaculée Conception* culmine durant le second franquisme, période durant laquelle on en dénombre en moyenne environ cinquante mentions pour cent manuels traitant de l'époque moderne. Les manuels se peuplent alors de reproductions de vierges extatiques. Elles sont d'autant plus visibles qu'en raison de l'essor économique et matériel général la qualité graphique des ouvrages s'améliore alors notablement. Elles sont désormais représentées en couleur, comme ici en 1968 :

<sup>1542</sup> Anonyme, *Enciclopedia Cíclico-pedagógica*, Girona-Madrid, Dalmáu Carles S.A, 1943, p. 373



**Figure LXII. Immaculée Conception de Murillo, *Geografía e Historia 6º curso* (éditions Anaya, 1968)<sup>1543</sup>**

Les manuels d'Histoire participent donc eux aussi, à leur mesure, de ce « modèle culturel néobaroque<sup>1544</sup> » que décrit A.G. Morcillo à propos de l'image des femmes à l'époque franquiste en général.

### ***B. Les martyres, figures du renoncement à la vie***

Nous avons énoncé l'hypothèse selon laquelle la virilité est peut-être davantage un « savoir tuer » qu'un « savoir-mourir », car les femmes que décrivent les manuels ont elles aussi assez fréquemment vocation au sacrifice ultime. Cela n'est pas sans relation avec leur aptitude « naturelle » au renoncement qu'illustrent la surreprésentation de Sainte Thérèse d'Avila dans les manuels et la réintroduction après 1939 (et plus encore après le tournant catholique du régime de 1945) d'un grand nombre de femmes martyres.

Ces hagiographies de saintes martyres ne représentent certes pas un pourcentage très important du nombre total des femmes mentionnées par les manuels. Mais du point de vue qualitatif, elles contribuent à modifier l'aspect des chapitres sur l'Antiquité : leur multiplication fait des martyres les seules femmes qui y ont droit à un récit détaillé de leur

---

<sup>1543</sup> M. Espriu Gumí, *Geografía e historia 6º curso* [...] p211

<sup>1544</sup> A.G. Morcillo, « El género en lo imaginario. El 'ideal católico femenino' y estereotipos sexuados bajo el franquismo » [...] p. 71



geste. Elles y sont souvent quasiment les seules femmes réellement érigées en modèles par les auteurs.

Cette réaffirmation des qualités religieuses des femmes doit être interprétée comme un élément de l'élargissement du fossé qui doit séparer les sexes, et réserver aux hommes le pouvoir. La foi féminine n'est en effet pas un facteur d'émancipation. Elle ne contribue pas à remettre en cause les modes de représentation qui fondent le patriarcat.

### ***C. Une foi peu émancipatrice pour les femmes***

L'Espagne franquiste prétendait faire de la foi catholique la première des vertus. La participation aux associations religieuses constitua pour les femmes un espace de liberté alors sans équivalent<sup>1545</sup>. Cela ne devait cependant pas conduire à remettre en cause la hiérarchie genrée. Avant le milieu des années 1960 tout du moins, la religiosité supérieure que les manuels d'Histoire attribuent aux femmes n'est pas pour elles un facteur de reconnaissance.

Les auteurs expliquent par exemple souvent que la christianisation de la société fut, à la fin de l'Antiquité, un facteur de l'émancipation des femmes. Mais en réalité, cette émancipation est très théorique : elle est relative à la situation des femmes dans des ailleurs géographiques (le monde musulman) ou temporels (le monde païen préchrétien) qui, servant de repoussoirs, ont comme fonction de constituer l'ici et maintenant en point de juste équilibre - et donc, de légitimer les rapports de domination existant. L'ouvrage *iMuchacha!* du prêtre (et futur évêque) Enciso Viana nous fournit un bon exemple de ce procédé. Il explique que « si le Rédempteur n'était pas venu sur terre, la femme demeurerait le jouet et l'esclave de l'homme » ; au lieu de quoi « elle a été dignifiée par Jésus-Christ<sup>1546</sup>. » Mais cette déclaration est illustrée d'une double comparaison : l'auteur compare le statut de la femme espagnole avec celui des femmes en terre d'Islam, dans lesquelles elles ne seraient rien ; il la compare aussi avec un groupe d'Anglaises, libérées et modernes, qu'il avait un jour observées :

« Elles fréquentaient les hommes comme s'il n'y avait pas eu de différence de sexe (...) voici la femme moderne qui fait fi de l'Évangile (...) dans sa prétention

---

<sup>1545</sup> T. Rodríguez de Lecea, « Las mujeres y la Iglesia », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 267-275, p. 268

<sup>1546</sup> E. Enciso Viana, *iMuchacha!* [...] p. 10

d'égaliser l'homme elle ne fait que se rabaisser et, en croyant le dominer, devient son jouet<sup>1547</sup>. »

La foi féminine est par ailleurs trop irrationnelle pour pouvoir offrir la même dignité que la foi rationalisée des hommes et être réellement émancipatrice. Dictée par la nature et l'instinct plus que par la raison, elle n'offre pas la même dignité que la foi rationalisée des hommes. Les manuels d'Histoire coïncident pour lui attribuer une nature poétique. A. Serrano de Haro, par exemple, loue avec régularité la ferveur de la foi « féminine ». Mais l'étude des sentiments que cette ferveur déclenche en lui montre qu'elle s'intègre parfaitement dans sa pensée patriarcale-attendrie : Serrano de Haro la considère comme touchante, car elle participe de l'émouvante fragilité des femmes en reflétant ce quelque chose d'enfantin qui les caractériserait. Si elle est présentée comme une qualité, la foi des femmes contribue en fait à les éloigner du statut du *vir*, c'est-à-dire de l'homme adulte.

Le renforcement, après 1939, du confinement des femmes dans cette sphère mystique qu'incarne l'existence de Sainte Thérèse d'Avila et dans le martyre, est concomitant de leur éloignement, dans les manuels, du pouvoir religieux. Le nombre de femmes mentionnées pour un rôle actif dans la vie interne de l'Église diminue fortement après 1939 : elles représentent 25% des femmes mentionnées pour leur rôle religieux durant la Seconde République ; ce pourcentage n'est plus que de 5% entre 1939 et 1959 : elles sont désormais beaucoup moins nombreuses à être mentionnées comme fondatrices de monastères ou d'ordres religieux et les figures d'abbeses disparaissent quasiment après 1939. L'exemple de Sainte Catherine de Sienne, est révélateur. Les manuels publiés avant 1939 mentionnent à plusieurs reprises son rôle politique au XIV<sup>e</sup> siècle. Ils soulignent l'importance de ses « suppliques<sup>1548</sup> », par lesquelles elle réussit à convaincre le Pape Grégoire XI de quitter Avignon pour rejoindre Rome. Ils lui confèrent donc un rôle central et providentiel dans la défense de l'indépendance et du pouvoir temporel de l'Église menacés par la monarchie française. Cet épisode disparaît des manuels après 1939, au moment où la foi des femmes est pourtant censée devenir centrale. On peut aussi donner en exemple Sainte Florentine, la sœur de Saint Isidore de Séville et Saint Léandre. La Tradition catholique nous dit qu'elle se trouva, en tant qu'abbesse, à la tête d'une quarantaine de monastères. Absente des manuels

---

<sup>1547</sup> *Idem*

<sup>1548</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza* Tome II, 3<sup>ème</sup> édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936, p. 268

avant 1940, elle apparaît à partir de cette date. Ce n'est néanmoins que pour occuper une place très décorative au sein de la fratrie :

« La vie de Florentine fut la vie du cloître des vierges du Seigneur, où elle exhala, dans la solitude de la retraite, les fragrances de la vertu<sup>1549</sup>. »

On le voit, l'affirmation de la nature religieuse et mystique des femmes s'accompagne de leur enfermement dans des monastères. Les femmes nommées pour leur rôle religieux sont ainsi presque deux fois plus souvent nonnes durant le premier franquisme que durant la Seconde République (21% et 12,5% du total des mentions respectivement). Le vocabulaire change et, au moment où leur catholicisme se recentre sur leur « vertu » (au sens du renoncement à la chair), les auteurs préfèrent parfois désormais, au terme « nonne » celui de « vierge » qui les réduit à un rôle sacrificiel et de pur renoncement.

On notera cependant qu'une inflexion se produit durant les années 1960 vers une conception de la foi féminine plus émancipatrice, dans le contexte de la proclamation par le Pape Jean XXIII de la nécessité de reconnaître le rôle des femmes dans la société<sup>1550</sup> et de la participation croissante des femmes aux affaires religieuses, à travers notamment les multiples associations de laïcs<sup>1551</sup>. Les religieuses ne sont désormais plus mentionnées uniquement comme « nonnes » ou comme « vierges du Seigneur » : lorsqu'elles apparaissent, c'est désormais parce qu'elles ont réellement joué un rôle dans l'histoire de l'Église - très souvent, la création ou la réforme d'un ordre religieux. L'action à laquelle leur foi les conduit prime de nouveau, à partir des années 1960, sur l'exemplarité de leur vertu et de leur soumission à une règle.

---

<sup>1549</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] p. 101

<sup>1550</sup> T. Rodríguez de Lecea, « Las mujeres y la Iglesia », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 267-275, p. 272

<sup>1551</sup> E. de Dios Fernández et R. Mínguez Blasco nous offrent une étude de l'intérieur (fondée sur les méthodes de l'histoire orale) de cette affirmation des femmes laïques au sein du catholicisme : E. de Dios Fernández, R. Mínguez Blasco, « De la obediencia a la protesta : laicas católicas ante el Vaticano II », in M.N. Montesinos Sánchez, B. Souto Galván (dir.) *Feminismo/s*, n°28, 2016, pp. 213-233

## IV. « La femme », Être aimant et attendrissant

### A. *Un Être mû par l'amour*

Jusqu'aux années 1960, tant la société espagnole que les manuels d'Histoire conçoivent les femmes comme des êtres naturellement voués à l'amour. Certes, les hommes aussi aiment leurs épouses. Mais la nature des deux pulsions n'est pas la même. Les femmes ressentent un amour plus affectif, qui contribue lui aussi à les écarter de la rationalité. Les hommes éprouvent un amour plus distancié, qui ressemble beaucoup à un attendrissement pour une « femme-enfant ».

L'ensemble de ces caractéristiques se lit dans les considérations médicales du docteur Marañón. L'amour fait pour lui partie des caractères sexuels (biologiques, donc) des femmes. Dans un très explicite tableau récapitulatif des « caractères sexuels » qui différencieraient les deux sexes, il définit ainsi les femmes par « l'instinct de la maternité et du soin direct à la descendance » et « la plus forte sensibilité aux stimulations affectives ». Les hommes se caractérisent au contraire par leur « moindre sensibilité aux *stimuli* affectifs<sup>1552</sup> ». Cette vocation des femmes à l'amour serait en partie à l'origine de leur très faible sens de l'abstraction : l'exercice du pouvoir, qui suppose les grandes idées abstraites et suppose la capacité à sacrifier même ceux que l'on aime demeure hors de leur portée.

Ces mêmes conceptions sont présentes massivement dans les manuels d'Histoire jusqu'en 1975 - date à laquelle les changements historiographiques les rendent peut-être simplement moins visibles. La vocation des femmes à l'amour (justifiée par leur fonction, qui est de donner la vie) apparaît par exemple nettement à l'étude des qualités attribuées à Isabelle la Catholique. On constate, si l'on compare ses qualités à celles qui sont attribuées à son époux Ferdinand, que le couple dont est née l'Espagne est émotionnellement asymétrique. Isabelle se définit fondamentalement par deux qualités : l'amour et la capacité au commandement des hommes. Ferdinand n'est pour sa part jamais mentionné pour l'amour qu'il porterait à son épouse, mais uniquement pour ses vertus militaires - il est vrai que ses infidélités étaient notoires. L'étude statistique de leurs qualités respectives montre qu'il s'agit là d'une constante, qui a même tendance à se renforcer durant les années 1960. Pour nombre

---

<sup>1552</sup> G. Marañón, *Tres ensayos* [...] p. 73

d'auteurs, cet amour qui a déterminé la vie d'Isabelle détermine aussi sa mort. C'est en effet souvent la force de son amour maternel, mis à mal par les malheurs de ses enfants, qui l'aurait affaiblie :

« **Mort de la reine.** Sa santé ayant été fragilisée par les malheurs familiaux - mort prématurée du prince Jean et de la reine du Portugal Isabelle et folie de Jeanne - Isabelle la Catholique mourut en 1504, à Médina del Campo<sup>1553</sup>. »

Dans le cadre de la double morale que développent les manuels, nul n'est besoin de la fidélité, de l'amour, ni même de la foi religieuse du mari, pour que les femmes doivent lui être fidèles et loyales. La fidélité leur est une vertu inconditionnelle. A. Llano fait ainsi en 1936 de Berthe, épouse d'Henri IV (Empereur du Saint Empire Romain Germanique), un modèle de fidélité féminine.

« Henri avait mal traité sa jeune épouse, la douce reine Berthe, et il avait même essayé de la répudier, ce que les grands vassaux avaient empêché. Pendant que les amis auxquels Henri avait accordé ses faveurs l'abandonnaient, elle fut la seule à rester à ses côtés dans les heures de la disgrâce<sup>1554</sup>. »

A cette date, Henri IV avait pourtant été excommunié par le Pape pour s'être opposé à ses décisions, et pour avoir tenté de le renverser. Chez cet auteur, pourtant très déférent envers l'Eglise catholique, une épouse modèle, même menacée de répudiation, reste le dernier soutien de son mari, même excommunié.

Cet amour des femmes pour leur mari est indissociable d'une existence par procuration. Les femmes, mises à part de l'action politique et historique, ne peuvent vivre que dans l'attente des hommes qui, eux, construisent l'Histoire. Leur existence leur échappe largement, pour ne plus se réaliser qu'à travers les succès de leurs époux. Chimène, l'épouse du Cid, est dans l'ensemble des manuels une des figures de cette passivité féminine. Pendant que Le Cid est à la guerre, elle l'attend dans la cellule de son couvent en priant pour son succès. Lorsqu'il revient la chercher, « l'abbé et les moines sortent sur le seuil de la porte avec des chandelles, et derrière eux, l'épouse impatiente avec ses trois tendres enfants. Le plus âgé a six ans. La plus jeune est encore dans les bras de sa nourrice.

---

<sup>1553</sup> M. Comas de Montañez, *Nociones y lecturas* [...] p. 119

<sup>1554</sup> A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas II* [...] p. 95

La Dame tombe à genoux, embrasse les mains du chevalier, et lui parle d'une voix tremblante<sup>1555</sup>. »

Cette passivité naturelle (qui est ici un enfermement au sens propre), est le contrepoint du devoir qui incombe à « l'homme », dans un système patriarcal, de conquérir des richesses pour l'ensemble du clan qu'il dirige, le contrepoint de l'injonction à la réussite qui accompagne l'ordre viril. Ainsi, un peu plus avant, dans le même récit, le Cid peut enfin montrer à Chimène les terres qu'il a conquises pendant qu'elle l'attendait :

« Oh ! Quel contraste avec ce douloureux adieu maintenant lointain! Le Cid serrait contre sa poitrine la mère et les filles, deux belles jeunes filles maintenant. C'était un moment de réjouissance indicible. Les larmes coulaient sur les visages. (...) 'Vous, Doña Chimène, entrez avec moi dans Valence, ce domaine que je vous ai gagné<sup>1556</sup>'. »

## ***B. Un attendrissant objet du désir***

### **1. La beauté, qualité féminine fondamentale**

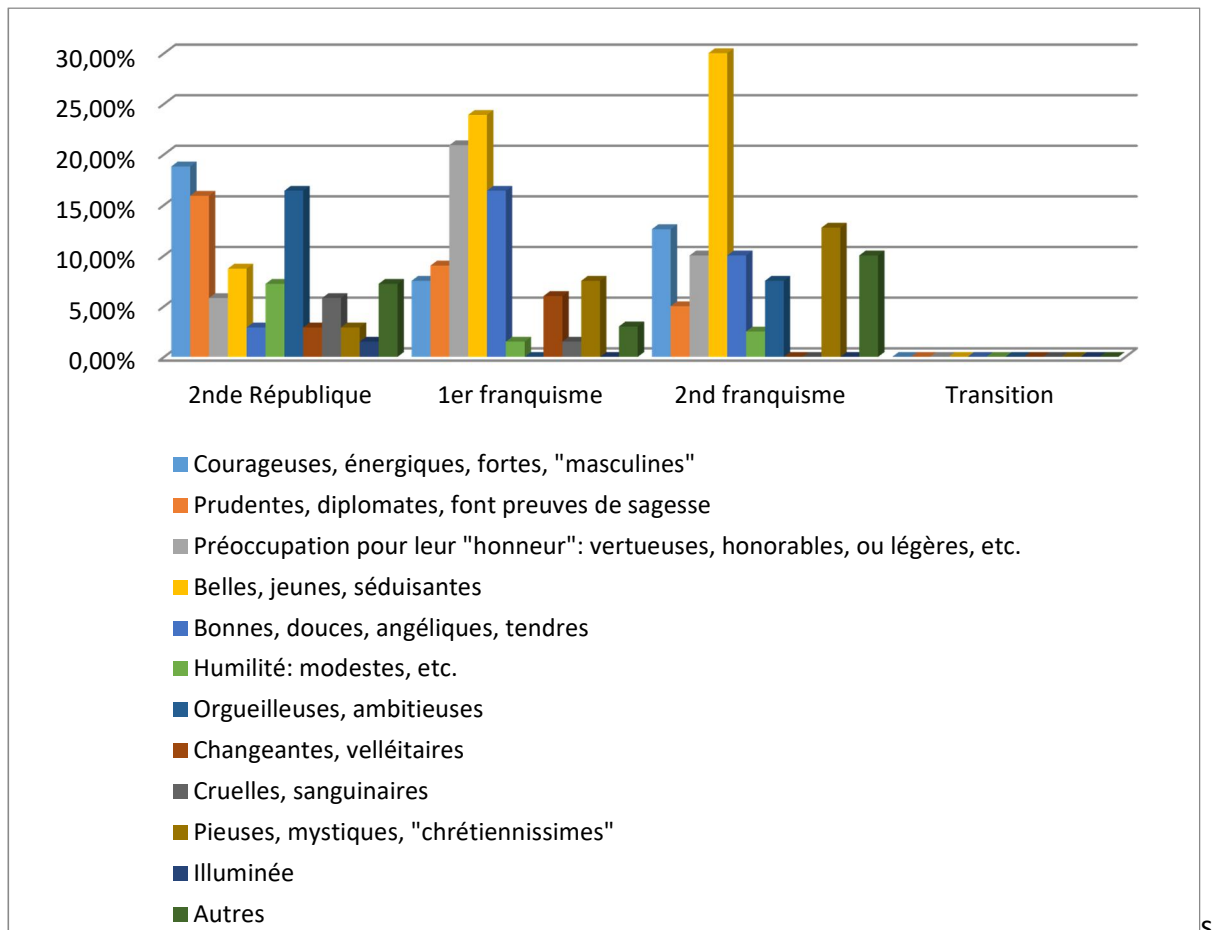
Il va de soi que ce n'est pas la beauté attribuée aux femmes par les rédacteurs des manuels (quasiment tous masculins) qui est susceptible de les rendre actives dans l'Histoire : elle est, par définition, décorative.

L'importance des critères esthétiques dans la définition de la personnalité des femmes apparaît statistiquement de façon évidente. Leur beauté est, sur l'ensemble de la période étudiée, le caractère qui est le plus souvent souligné par les adjectifs et adverbes qui les définissent. Pour certaines d'entre elles, il peut d'ailleurs s'agir de la seule information dont on dispose, chez des auteurs qui recourent à l'ensemble du spectre politique : le traditionaliste J. Fernández Amador de los Ríos parle en passant, de « la belle Mathilde », comme peut le faire l'historien républicain Altamira.

---

<sup>1555</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] p. 145

<sup>1556</sup> *Idem*



**Figure LXIII. Vertus et qualités des femmes citées dans les chapitres sur le Moyen Âge : adjectifs et adverbes, en proportion du total**

L'importance de la beauté comme qualité féminine croît elle aussi en partie en miroir des qualités actives et guerrières des hommes. La beauté des femmes se renforce, comme leur bonté, leur douceur et leur gentillesse, au moment de la réaction virile qui suit la victoire du camp « national ». Elle ne représente, dans les manuels publiés durant la Seconde République, que 8,70% des adjectifs et adverbes associés aux femmes mentionnées dans les chapitres sur le Moyen-Âge. Cette proportion atteint 24% entre 1939 et 1959. Cette beauté est exprimée, par exemple à propos d'Isabelle de Castille, en des termes très répétitifs, semblables à ceux que l'on trouve sous la plume de Serrano de Haro en 1943 : « Isabelle était très blanche et très belle, bonne et modeste comme une sainte, et elle aimait l'Espagne de tout son cœur. Ferdinand était très courageux et très intelligent<sup>1557</sup>. »

Il est étonnant de constater que la beauté des femmes poursuit son ascension durant les années 1960, pour atteindre un total de 30% des qualités reconnues aux femmes entre 1959

<sup>1557</sup> A. Serrano de Haro, *Yo soy español* [...] p. 42

et 1975. La beauté est alors la principale qualité que les auteurs reconnaissent aux femmes. Cela nous est confirmé si l'on entre par exemple dans le détail des qualités attribuées à Isabelle de Castille : sa beauté ne fait pas partie de ses qualités fondamentales avant 1939 ; elle n'est alors mentionnée en moyenne que 4,2 fois pour cent manuels. Cette proportion monte à 24,3 mentions pour cent manuels entre 1939 et 1959, pour atteindre 42,3% entre 1959 et 1975.

Cet apogée de la beauté des femmes durant les années 1960 nous semble difficile à expliquer de façon totalement satisfaisante. Nous formulons l'hypothèse que, paradoxalement, cette attribution aux femmes de qualités d'abord physiques (qui contribue à les enfermer dans un rôle décoratif et à préserver la sphère virile) est peut-être aussi une première étape vers la récupération d'une image positive, après un premier franquisme qui est dans certains manuels un « monde des hommes ». Nous voyons un élément de preuve en ce sens dans le fait que, au même moment où leur beauté s'affirme dans les années 1960, les auteurs de manuels commencent à se préoccuper beaucoup moins de leur vertu : cette préoccupation est reflétée par 20,9% des qualités attribuées aux femmes durant le premier franquisme ; ce pourcentage diminue nettement ensuite, à 10% entre 1959 et 1975. La beauté qui leur est alors concédée n'est pas totalement mise sous surveillance et ne leur est pas totalement confisquée.

Cette corporéité renforcée des femmes ne nous semble donc pas être (pour les années 1960) une corporéité uniquement captive. Elle peut sans doute être intégrée dans la timide amélioration que connaît alors l'image collective des femmes<sup>1558</sup> et est peut-être favorisée par une certaine libération des mœurs qui s'enclenche alors, notamment sur les côtes méditerranéennes de l'Espagne, sous l'influence du développement touristique<sup>1559</sup>. A. Serrano de Haro, dans un chapitre intitulé « Femmes d'Espagne » de son manuel *Mirando a España* nous fournit un exemple de cette beauté féminine paradoxalement modernisatrice : elle s'incarne d'abord pour lui en la personne de la future Reine Sophie, alors si populaire auprès des Espagnols<sup>1560</sup> et qui deviendra un symbole féminin de la

---

<sup>1558</sup> M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres » [...] pp. 283-285

<sup>1559</sup> Voir par exemple : E. Storm, « Una España más española : el turismo », in J. Moreno Luzón, X.M. Núñez Seixas, *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Barcelona, RBA, 2013, pp. 547-548

<sup>1560</sup> P. Preston, « la reina Sofía. La consorte que vino de Grecia », in I. Morant, (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 391-411



Transition. Il exprime de façon appuyée son admiration face à la beauté de la future souveraine, à la hauteur du rôle que joua la Grèce, son pays d'origine, dans l'histoire de l'art :

« Printemps 1962 à Athènes, la capitale de la Grèce, la capitale du peuple le plus épris de beauté, qui fit la plus belle sculpture de femme que les siècles ont connue : la Vénus de Milo. (...) Le prince espagnol Juan Carlos vient de se marier avec la fille du roi de Grèce<sup>1561</sup>. »

Peut-être donc la récupération par les femmes de la dynamique libératoire amorcée par la Seconde République, s'est-elle d'abord amorcée par la reconnaissance de ces qualités « traditionnelles », avant que ne se construise une identité féminine réellement émancipatrice.

## 2. Une beauté de la fragilité

Le contenu de cette beauté des femmes, qui amène les hommes à les aimer d'un amour qui est d'abord de la tendresse, est lui aussi historiquement et socialement conditionné<sup>1562</sup>. Les manuels nous renseignent sur ce qui compose alors cette beauté : il s'agit d'une beauté de la fragilité et de la timidité. Les signes extérieurs de piété, de pudeur, de même que tous les éléments qui renvoient à la fragilité, sont considérés comme des qualités que l'on peut aussi qualifier de qualités « esthétiques ». En ce domaine, tous les manuels convergent sur les mêmes critères, y compris les manuels catalans et les manuels publiés durant la Seconde République. La description que nous offre le manuel *Historia de Catalunya* du mariage du comte de Barcelone Bérenger IV et de la princesse Pétronille, en est un bon exemple :

« Voici d'autres noces. Les fiancés se donnent la main. Le prince est courageux, robuste et vigoureux, de visage aimable et de couleur saine ; la fiancée est une jeune princesse, d'air timide et modeste.

Un prélat vénérable bénit l'alliance. (...) Ils furent très heureux et eurent de nombreux enfants<sup>1563</sup>. »

Les représentations cultivent, globalement, l'image d'une femme-enfant, dont l'innocence, garante de sa vertu, est un des arguments de sa beauté. C'est ainsi que, dans les manuels les plus traditionalistes, la beauté féminine s'incarne dans des figures de religieuses. Les qualités

---

<sup>1561</sup> A. Serrano de Haro, *Mirando a España* [...] p. 6

<sup>1562</sup> G. Vigarello, *Histoire de la beauté*, Paris, Seuil, 2004

<sup>1563</sup> F. Soldevila, *História de Catalunya* [...] p. 58

qui mènent à la sainteté sont aussi parfois en elles-mêmes des critères de beauté. Le personnage de « la captive<sup>1564</sup> » qui est décrit dans *Lecturas históricas* nous fournit un bon exemple de ces femmes-enfants. Cette jeune femme (qui n'a aucun caractère historique) a été enlevée par des Maures. Elle est opportunément sauvée, au moment où elle allait être outragée, par un chevalier... qui se révélera ensuite, afin que le lecteur soit bien certain de la pérennité de cette pureté virginale, être son frère. Décrite comme « belle » et « mignonne », elle a en réalité le comportement que l'on attend d'une petite fille et alterne les déclarations innocentes, les pleurs et les rires. Cet aspect enfantin suscite l'attendrissement du chevalier, qui l'appelle affectueusement « ma petite mauresque ». Cette beauté féminine est une beauté attendrissante de la fragilité émotive et des larmes. L'affection des auteurs pour les femmes qui pleurent transcende les divergences chronologiques et idéologiques. On la trouve aussi chez les auteurs les plus républicains, et chez ceux qui réclament l'égalité entre les hommes et les femmes.

J. Seró Sabaté, auteur du manuel *El niño republicano*, compte au nombre réduit de ceux qui s'engagent explicitement pour l'égalité des femmes et des hommes - engagement que l'auteur conçoit comme un combat républicain. Et pourtant, sous sa plume aussi, l'émotivité et la fragilité sont des critères de la beauté féminine. Un chapitre est consacré à la naissance de la Marseillaise, présentée ici comme « un miracle ». On y voit le jeune Rouget de Lisle, inspiré par les deux muses (les deux filles du maire de Strasbourg) qui seraient à l'origine dudit « miracle ». Ce qui les rend belles, c'est leur jeunesse ainsi que « les larmes » et le « profond attendrissement » que suscite en elles le défilé des troupes révolutionnaires. Par leur beauté de l'émotion, elles inspirent les hommes, qui eux sont plus âgés, font preuve de capacités créatives, et chantent en retour d'une voix « puissante et affirmée » des chants dont le contenu militaire témoigne de leur virilité<sup>1565</sup>.

Corollaire de leur caractère fragile et décoratif à la fois, les femmes sont souvent mentionnées aussi pour leur propension à la peur. On trouve par exemple au sein du manuel *História de Catalunya primeres lectures* plusieurs mentions de peurs des femmes qui auraient mis en danger la Catalogne. L'épisode de la reine Constance qui pleure avant le déclenchement d'une bataille navale et doit être rassurée par son Amiral Roger de Lliura (qui lui explique que les Catalans n'ont jamais été vaincus sur mer, et qu'ils ne le seraient pas

---

<sup>1564</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 74

<sup>1565</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 148

davantage ce jour) ne porte pas trop à conséquence<sup>1566</sup>. Il n'en va pas de même de la peur du vide de la reine Aliénor, épouse du grand roi d'Aragon Jaime I (dit « Le conquérant ») : elle aurait fait échouer leur évasion de la tour dans laquelle ils étaient retenus prisonniers alors que Jaime avait réussi à faire pendre une corde à une fenêtre<sup>1567</sup>. Il est vrai que, en plus d'être une femme, ladite épouse est castillane.

### **C. Pudeur, modestie, discrétion**

Dans le cadre de la "double morale" qui établit des normes comportementales distinctes entre les hommes et les femmes, il est logique que la vertu - et la pudeur, qui en est un des fondements - apparaissent comme des qualités féminines essentielles. J. Roca i Girona a montré que le discours qui s'impose lors du premier franquisme repose fortement sur la dichotomie péché / vertu et s'appuie notamment sur le modèle de la Vierge Marie (qui était mère et vierge à la fois) et le contre-modèle de Ève<sup>1568</sup>. Toutes les sources de notre corpus antérieures aux années 1970 qui abordent d'un point de vue théorique la « nature féminine » convergent avec J.M. Pemán lorsqu'il explique que « la pudeur est une qualité authentiquement fondatrice de l'âme féminine<sup>1569</sup> ». Il en appelle à la fois à la science et aux commandements divins : « Comme en toutes choses, l'ascèse chrétienne bien orientée doit, par la grâce, amplifier et protéger la nature<sup>1570</sup>. »

Dans ce contexte, la discrétion, la modestie, font partie des vertus essentielles des femmes présentes dans les manuels publiés durant le franquisme. Avant 1939, cette préoccupation existe mais demeure plutôt marginale : les qualités positives ou au contraire négatives qui sont de l'ordre des mœurs ne représentent, dans les manuels de la Seconde République, que 5,9% du total. Ce pourcentage culmine à 20,9% durant les deux décennies suivantes. Ce dernier chiffre est en conformité avec la préoccupation des autorités de « l'Etat Nouveau » pour (selon les termes mêmes du ministère de la justice en 1941) « la dignité morale de la

---

<sup>1566</sup> F. Soldevila, *História de Catalunya primeres lectures* [...] p. 113

<sup>1567</sup> *Ibidem*, p. 72

<sup>1568</sup> J. Roca i Girona, *De la pureza a la maternidad, la construcción del género femenino en la posguerra española* [...] pp. 23-26

<sup>1569</sup> J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p. 74

<sup>1570</sup> *Idem*

femme, particulièrement des jeunes, pour [...] les écarter du vice et les éduquer en conformité avec les enseignements de la religion catholique<sup>1571</sup>. »

Les exemples sont innombrables de ces personnages discrets et vertueux qui n'ont d'autre fonction dans l'économie du manuel que de donner à voir les qualités que l'on attend des femmes. Parfois au contraire, c'est la légèreté des femmes qui est condamnée. Dans les deux cas, le processus de reproduction des normes de la double morale est à l'œuvre. Il n'est donc pas étonnant que l'admiration qu'éprouve (en 1932) le très traditionaliste Juan Fernández Amador de los Ríos<sup>1572</sup> pour la « magnificence » de la Grenade nasride s'étende à ses femmes, qui « avaient la réputation d'être belles et discrètes<sup>1573</sup>. »

Le contre-exemple de ces femmes discrètes, ce sont d'abord les femmes qui échappent au devoir de discrétion parce qu'elles sont trop visibles. Cette visibilité peut être liée à une trop grande propension à parler ou à une trop grande coquetterie. Les manuels, et singulièrement ceux qui appartiennent à des maisons d'édition catholiques, dénoncent parfois les femmes trop maquillées, qui accordent trop d'importance à la séduction. Ils emploient alors des termes très passéistes, très proches de ceux qu'emploie déjà au XVI<sup>e</sup> siècle le frère Luis de León dans son ouvrage à destination des futures épouses *La mariée parfaite*.

## V. Deux femmes exemplaires

Deux personnages féminins, parmi d'autres, peuvent être évoqués parce qu'ils condensent l'ensemble des qualités que les auteurs (qu'ils appartiennent au camp conservateur ou qu'ils s'affichent au contraire comme libéraux) assignent aux femmes. Il s'agit d'abord de la Ingunda que construit Luis Ortiz Muñoz : dans *Glorias imperiales*, un des manuels les plus marqués par le national-catholicisme de notre corpus, il nous offre un récit éclairant de la vie de cette épouse catholique du prince Herménégilde, dont nous avons déjà eu l'occasion de narrer la conversion au Catholicisme, le soulèvement et la conséquente condamnation à mort par son père. Il s'agit ensuite de la figure d'Herminia, la fille chérie du très bourgeois père de famille qui est au centre du manuel *El segundo manuscrito*, manuel des plus libéraux

---

<sup>1571</sup> G. di Febo, « 'La Cuna, la Cruz y la Bandera'. Primer franquismo y modelos de género », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tomo IV [...] pp. 217-239, p. 225

<sup>1572</sup> Dans un long dossier adressé en 1938 à la Commission de Contrôle des manuels, il affirme son appartenance de longue date au mouvement carliste, et déclare avoir été persécuté par les autorités républicaines. A.G.A 31/7005

<sup>1573</sup> J.Fernández Amador de los Ríos, *Historia antigua y media de España*, Zaragoza, Gambón, 1932, p. 90

et modernes, qui revendique et construit l'appartenance à une culture et une pensée davantage européennes qu'espagnoles.

Ces deux femmes sont d'abord caractérisées par leur beauté. La princesse franque est en effet définie comme « belle », « jolie », et « mignonne ». Cette beauté est d'abord purement corporelle, puisqu'Ingunda est « une princesse blonde (...) dans les yeux et les beaux traits de laquelle on retrouve Brunehilde, cette belle femme gothe qui avait quitté notre sol des années auparavant<sup>1574</sup>. » Mais sa beauté n'est pas dissociable des qualités morales, que l'on pourrait ranger derrière le terme générique de « pudeur ». Le texte du manuel laisse penser que cette pudeur et cette modestie participent sans doute elles aussi, dans l'esprit de l'auteur, de ce qui fait son charme : « Elle a hérité de Brunehilde non seulement la beauté, mais aussi la discrétion et la pudeur, l'honnêteté et l'élégance, et, plus ravissant encore, la foi catholique<sup>1575</sup> ».

Herminia, la jeune bourgeoise éduquée dont le tour d'Europe est au cœur du manuel *El segundo manuscrito*, est elle aussi d'abord définie par une beauté qui doit beaucoup à l'innocence de la jeunesse et à la bonté. Dans ce qui constitue une famille moderne modèle, le frère est défini par un âge presque adulte, presque viril, et par des études qui lui permettront de créer, et par là de s'affirmer socialement. On nous dit de lui que « il a déjà dix-sept ans, et il vient de réussir avec des notes brillantes les études de première année d'architecture ». Herminia au contraire, plus jeune, fait preuve déjà de sa capacité à séduire ; sa beauté et sa bonté ne font qu'un : « Herminia a à peine quinze printemps, et sur son visage d'adolescente se dessinent les pourpres couleurs des roses et l'enchantement de toutes les bontés. ». Par-là, elle se situe dans l'héritage de sa défunte mère. Cette dernière était « une jeune femme distinguée, que distinguaient une éducation soignée et la vertu la plus exemplaire<sup>1576</sup>. » Dans ce manuel très libéral, très européen et très moderne, les femmes ont certes, grâce à leur éducation, accès au savoir. Mais ce savoir n'a pas vocation à leur ouvrir les portes du pouvoir - il n'est pas non plus porteur de l'obligation de réussite sociale qui échoit aux hommes. Au contraire, il est purement décoratif et participe, au même titre que leur vertu, de leur beauté.

---

<sup>1574</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias Imperiales*, Tome I [...] p. 89

<sup>1575</sup> *Ibidem*, p90

<sup>1576</sup> J. Dalmáu Carles, *El segundo manuscrito* [...] p. 11

Dans *Glorias Imperiales*, Ingunda joue un rôle d'abord religieux. C'est par elle que son époux entre d'abord en contact avec la foi catholique. Elle est, comme le sont alors les femmes espagnoles dans bien des foyers<sup>1577</sup>, la conscience catholique de son mari - qui est arien - même si ce n'est pas elle qui le convertit directement. Elle réussit, dans le récit de Luis Ortiz, à concilier ce rôle central avec le respect du rôle de Femme qui est le sien. Elle ne se départ jamais de sa douceur et cherche au contraire à influencer son époux depuis sa place de femme. Elle use de ses armes « naturelles » que sont les larmes et les supplications et ne sort jamais de sa naturelle douceur :

« Elle influait sur l'âme de son mari avec intelligence et amour. Plus d'une fois, la douce épouse avait posé au prince la question de la foi. La grâce de Dieu commença à susciter en lui le désir de connaître les principes de la foi catholique<sup>1578</sup>. »

Le récit de la conversion d'Herménégilde est d'ailleurs l'occasion de décrire Ingunda en train de pleurer d'émotion. La différence de contenu entre la foi féminine et la foi masculine apparaît clairement ici. Car si finalement Herménégilde se convertit, c'est qu'il a compris, contrairement à Ingunda, que ce qui est en jeu, c'est « cette idée obsédante de ses méditations : l'unité de l'Espagne comme nation<sup>1579</sup>. »

Si Herminia est moins directement décrite comme religieuse, elle se situe elle aussi du côté du cœur et des sentiments, alors que son frère est placé du côté de la raison, de l'action, et du mouvement : lorsque leur père, dans les premières pages du manuel, leur annonce qu'ils vont enfin partir réaliser leur voyage éducatif à travers l'Europe, les marques de l'enthousiasme ne sont pas les mêmes chez le frère et la sœur :

« \_ En route ! Allez ! En route ! s'exclama de joie Valentin.  
\_ Alléluia ! Alléluia !! S'exclama l'angélique Herminia, qui courut vers son papa et le serra dans ses bras<sup>1580</sup>. »

Enfin, l'aspect maternel ne saurait faire défaut au portrait de Ingunda, qui contrairement à Herminia est en âge d'être mère. L'auteur nous montre comment, une fois son époux décapité, sa vie détruite, Ingunda est obligée de fuir. La maternité est pour elle un refuge :

---

<sup>1577</sup> N. Aresti, *Masculinidades en tela de juicio, hombres y género en el primer tercio del siglo XX* [...] pp. 150-152

<sup>1578</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tome I [...] p. 87

<sup>1579</sup> *Idem*

<sup>1580</sup> J. Dalmau Carles, *El segundo manuscrito* [...] p. 12

elle part certes loin de l'Espagne, mais elle emporte avec elle « la consolation d'un blond enfant<sup>1581</sup> » dont elle doit s'occuper et qui porte en lui le sang de son père.

Cette primauté, dans la nature de « la femme », des sentiments (elle-même née de la vocation à la maternité) n'est pas compatible avec le pouvoir. Il convient de l'en tenir à l'écart.

## **VI. « La femme » doit être tenue à l'écart du pouvoir**

L'idée selon laquelle les femmes doivent être tenues à l'écart du pouvoir est une idée alors assez commune ; insuffisamment toutefois pour avoir pu empêcher les défenseurs de leur droit à voter, emmenés par les féministes Clara Campoamor et Victoria Kent, d'obtenir gain de cause au moment de rédiger la Constitution de la Seconde République en 1931. La participation des femmes à la prise de décision politique est dès lors identifiée au régime contre lequel le franquisme est né. Son rejet constitue un enjeu idéologique fort, affirmé même après que la loi eut établi (en 1961) une égalité des droits dans les domaines professionnel et politique - qui continua à relever du domaine théorique<sup>1582</sup>.

Il n'est pas possible de mesurer la part que prit l'institution scolaire à la socialisation genrée régressive que promut le franquisme. Il est par contre certain que cette dernière fut une réussite : F. Sevillano Calero étudie une enquête d'opinion, réalisée en 1969. Elle établit le très faible intérêt des Espagnols pour la politique (seuls 18% d'entre eux se disent intéressés). Elle montre que ce sont alors surtout les femmes qui déclarent une absence d'intérêt pour la politique. L'historien en voit la cause dans leur moindre niveau culturel, ainsi que dans la construction de rôles féminins qui font obstacle à leur participation à la vie politique<sup>1583</sup>.

---

<sup>1581</sup> L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, Tome I [...] p. 90

<sup>1582</sup> L. Suárez Fernández, *Crónica de la Sección Femenina y su tiempo*, Madrid, Nueva Andadura, 1993, p. 363

<sup>1583</sup> F. Sevillano Calero, *Ecós de papel, la opinión de los españoles en la época de Franco*, Madrid, editorial Biblioteca Nueva, 2000, p. 200

## ***A. Se défier de l'influence des épouses***

La figure de l'épouse dont l'influence, parce qu'elle excède son champ de compétence naturelle, ne peut être que négative, est très présente dans les manuels. Les auteurs s'entendent, au-delà de leurs divergences politiques, pour attribuer un grand nombre d'erreurs supposées de leurs personnages masculins à l'influence d'une femme. Ils font feu de toutes les traditions historiographiques et de toutes les histoires nationales, convoquant par exemple l'histoire romaine ou celle de la France de Louis XV.

Un certain nombre d'auteurs partagent l'idée selon laquelle les femmes constitueraient un pôle de déstabilisation émotionnelle, voire de contagion de l'irrationalité. Les manuels républicains peuvent construire parfois une version laïque et « progressiste » de la femme, qui influence négativement son époux - cette figure étant néanmoins plus fréquente après 1939. Ils désignent ainsi à la vindicte des lecteurs des femmes conservatrices ou coupables d'intolérance. En 1936, G. Manrique tout comme P. Aguado Bleye<sup>1584</sup>, soulignent la responsabilité personnelle de Constance, épouse d'Alphonse VI, dans la transformation de la mosquée de Tolède en Eglise. Cette erreur politique, qui entraîna des soulèvements et des troubles chez les habitants musulmans de la ville récemment « reconquise », est la conséquence de la nature non politique des femmes. Profitant de l'absence de son époux, parti en campagne, Constance (qui est définie par « sa grande beauté ») avait en effet commis l'erreur d'autoriser « le moine clunisien Bernard » à cette transformation. Dans les manuels progressistes, les femmes peuvent donc être, par leur bigoterie, les agents d'une Eglise rétrograde - accusation qui fut d'ailleurs en partie à l'origine des difficultés que rencontra le projet de droit de vote des femmes avant d'être finalement adopté. Dans les manuels les plus réactionnaires, les femmes sont au contraire parfois un vecteur du libéralisme. Le manuel *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, publié aux éditions Edelvives en 1931, souligne ainsi le rôle de l'épouse de Ferdinand VII dans ses revirements libéraux : « les idées constitutionnelles envahirent progressivement le gouvernement, grâce à la protection de son épouse Marie-Christine de Bourbon. »

La tendance naturelle des femmes à faire passer leurs sentiments maternels avant tout justifie également qu'elles doivent être tenues à l'écart du pouvoir. Dans *De doce cualidades*

---

<sup>1584</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza*, Tome I [...] p167



*de la mujer*, J. M. Pemán illustre son propos en s'appuyant sur l'exemple de sa propre épouse. Il explique avec un attendrissement condescendant les difficultés qu'il a pu lui-même rencontrer pour convaincre sa femme qu'une voiture officielle ne peut pas avoir comme fonction de conduire les enfants à l'école. La conclusion s'impose :

« La conception masculine de 'l'honneur' ou de la 'responsabilité' publique et politique est généralement une énigme pour la femme<sup>1585</sup>. »

Cette idée est suffisamment établie pour continuer à s'exprimer fortement même dans les ouvrages publiés après 1975, au nom d'arguments exactement contraires à ceux utilisés jusque-là. Les manuels belliqueux du premier franquisme écartaient les femmes du pouvoir au motif de leur pacifisme. Les manuels beaucoup plus pacifiés de la Transition, qui mettent en avant l'idée du « vivre-ensemble » reprennent parfois des accusations qui font des femmes des fauteuses de guerre. Alberto Compte attribue ainsi en 1977 les guerres de Philippe V à son épouse Isabelle Farnèse. Comme toute femme, elle est mère avant d'être reine, et sa politique consiste avant tout à conquérir des territoires pour ses fils :

« La politique de l'Espagne fut dirigée par la seconde femme de Philippe V, Isabelle Farnèse. Nous nous vîmes par conséquent mêlés à toute une série de luttes, jusqu'à ce que la reine ait réussi à placer ses fils sur des trônes italiens<sup>1586</sup>. »

On remarquera l'utilisation d'un « nous » collectif, inhabituel dans les manuels de la Transition, qui implique les lecteurs dans les malheurs entraînés par la politique d'Isabelle de Farnèse.

Si l'influence des épouses en politique ne peut être positive, c'est aussi parce qu'elle est marquée par leurs caprices. Dans *La historia de España contada con sencillez*, c'est l'effémination de la cour et de la vie politique en général qui aurait entraîné le déclin du Royaume musulman de Grenade : la lascivité des souverains arabes les aurait conduits à abandonner une part du pouvoir à leurs "capricieuses favorites". On en trouve comme exemple l'anecdote selon laquelle le roi Motamid aurait fait planter d'amandiers la plaine de Grenade afin que sa favorite puisse voir tous les ans la plaine couverte de neige (en fait, les pétales des arbres, au printemps)<sup>1587</sup>. C. Pellegrero Soteras dresse en 1940 dans son manuel

---

<sup>1585</sup> J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer* [...] p. 7

<sup>1586</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 331

<sup>1587</sup> J. M. Pemán, *La Historia de España contada con sencillez*, Tome I [...] p105

de nombreux portraits de souveraines inconstantes, qu'il s'agisse de Jeanne, reine de Naples (son inconstance permet d'expliquer les tensions diplomatiques qui l'opposèrent à la couronne d'Aragon), ou de Urraca, dont l'inconstance (que l'auteur associe à son « esprit frivole<sup>1588</sup> ») est censée expliquer les conflits avec son époux Alphonse I d'Aragon :

« La situation était compliquée par le caractère irrégulier de la reine, qui parfois approuvait les actes de son époux, et parfois s'y opposait<sup>1589</sup>. »

A l'échelle de l'ensemble des manuels publiés entre 1939 et 1959, cette caractéristique féminine est en tout cas suffisamment forte pour être quantifiable : les adjectifs et adverbes qui relèvent du champ lexical de l'inconstance (« velléitaire », « changeante », « capricieuse », etc.) représentent 6% de l'ensemble de ceux qui sont associés à des figures féminines, soit plus du double de la proportion qu'ils atteignaient durant la Seconde République.

Les manuels catalans reprennent les mêmes *topoi*, en les associant parfois à des femmes castillanes. La cruauté et la versatilité castillanes trouvent ainsi à s'incarner dans la reine Eléonore, originaire de Castille et épouse d'Alphonse le débonnaire, roi d'Aragon (1299-1336) : alors qu'il accueille les doléances de son peuple, son épouse aurait exigé de lui que « il les fasse tous égorger ». Le souverain lui aurait heureusement répondu « avec douceur » : « Notre peuple est libre et n'est pas soumis comme celui de Castille<sup>1590</sup> ».

## ***B. Les femmes : d'orgueilleuses intrigantes***

La propension des femmes à vouloir se mêler de décisions politiques est d'autant plus négative que c'est souvent par « l'intrigue », et non par des moyens francs et loyaux, qu'elles tentent de s'immiscer dans le pouvoir des hommes.

Ce terme (« intrigue ») revient fréquemment lorsqu'il s'agit de parler des luttes menées pour le pouvoir par des femmes. La fonction de ce qui relève au fond du choix sémantique, est essentiellement de délégitimer une prétention féminine à l'accession au pouvoir. Quand les hommes « luttent », se battent, s'imposent (termes qui contiennent en eux-mêmes leur poids de noblesse), les femmes complotent. L'importance du choix du vocabulaire est patente dans le traitement que fait le manuel *Geografía e historia 2º grado*, publié aux éditions

---

<sup>1588</sup> C. Pellegrero Soterias, *Geografía e historia (segundo curso)* [...] p. 89

<sup>1589</sup> *Idem*

<sup>1590</sup> F. Soldevila, *História de Catalunya primeres lectures* [...] p. 123

Edelvives, d'Isabelle d'Angleterre et de sa politique d'opposition à l'Espagne: elle n'est pas une habile politique mais « la perfide et astucieuse reine Isabelle d'Angleterre<sup>1591</sup>». Lorsque P. Aguado Bleye explique en 1936 que l'histoire des Francs du VI<sup>e</sup> siècle est surtout une histoire d'intrigues, de manœuvres, et de trahisons, il n'illustre son propos qu'à l'aide des noms de deux reines. Cette histoire « n'est rien d'autre qu'une série continue d'intrigues, qui dégénèrent en luttes tragiques, auxquelles sont mêlés les noms de Brunehilde et Frédégonde<sup>1592</sup>». Les rois, qui d'habitude sont les seuls nommés lorsqu'il s'agit de l'Histoire des Francs, sont ici absents. R. Ballester parle pour sa part en 1931 des « sinistres figures de Brunehilde et Frédégonde, deux reines sanguinaires, qui attisèrent le feu de la discorde par leur ambition malsaine et leurs passions sauvages. Ces guerres franques n'eurent d'autre mobile que la cupidité. Elles entraînèrent la décadence de l'institution monarchique<sup>1593</sup>.» Cette réalité est paradoxalement plus marquée dans les manuels qui ont été publiés durant la Seconde République que dans ceux qui furent publiés ensuite. Les femmes qui jouent un rôle historique négatif y sont très nombreuses. Elles sont très souvent décrites aussi comme des complotteuses, ou comme utilisant en politique des moyens qui relèvent de la fourberie, de la trahison, etc. On relève ainsi en moyenne, pour cent manuels publiés durant la Seconde République, la présence de 38 femmes dont le rôle principal est de comploter. A titre de comparaison, cette proportion chute, pour atteindre 7 femmes complotteuses pour cent manuels entre 1938 et 1959.

L'explication ne doit pas être cherchée dans une misogynie qui serait plus forte durant la Seconde République (nous verrons qu'une étude plus qualitative invalide totalement cette possibilité) mais, ici encore, dans les caractéristiques d'une historiographie marquée par l'influence méthodique. Les manuels publiés avant 1939 regorgent souvent de détails généalogiques, mais aussi biographiques, diplomatiques, et politiques. Ils écrivent une histoire politique très proche de celle que condamnèrent les fondateurs de l'École des Annales. La critique célèbre rédigée en 1934 par Lucien Febvre à propos de *l'Histoire de la Russie*, de P. Mouliakov, C. Seignobos et L. Eisenman, pourrait être adressée aussi à nombre de leurs auteurs, au prix d'une adaptation des réalités russes aux réalités espagnoles : « J'ouvre l'Histoire de la Russie (...) Quel spectacle ! Tsars falots, échappés d'Ubu roi ;

---

<sup>1591</sup> Anonyme, *Geografía e historia 2º grado* [...] p. 112

<sup>1592</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936, p. 86

<sup>1593</sup> R. Ballester, *Clío*, tome I [...] p. 187

tragédies de palais ; ministres concussionnaires ; bureaucrates-perroquets ; oukases et prikazes à disposition<sup>1594</sup>. » Ici aussi les questions successorales sont essentielles, qui laissent une place importante au pouvoir moins viril, suspect de fourberie et de manœuvre, des hommes et surtout des femmes de la cour.

A l'exception d'Isabelle de Castille, les femmes qui s'immiscent dans l'exercice du pouvoir ne semblent pouvoir être mues que par leur instinct maternel ou par l'orgueil et autres basses pulsions. A. Llano décrit ainsi sous des traits fort semblables les épouses d'Henri VI Plantagenêt et du roi Ottocar de Pologne. Henri VI Plantagenet « était un homme bon mais faible, et son épouse, l'orgueilleuse et revendicative Marguerite, Princesse de France, dirigeait en son nom le gouvernement et la guerre<sup>1595</sup> » ; la femme d'Ottocar était une « princesse très orgueilleuse, qui se disputait sans arrêt avec lui (...) A la fin, le roi se fatigua de ses plaintes continues, et [sous sa pression] prit de nouveau les armes, mais il fut vaincu dans une grande bataille<sup>1596</sup>. »

L'histoire, très politique, qu'exposent les manuels de la Seconde République, fait ainsi de l'orgueil et de l'ambition, la deuxième caractéristique la plus fréquente parmi les femmes qu'ils mentionnent : 16,40% des adjectifs et adverbes qui les définissent les renvoient à leur orgueil, à leur ambition, à une soif de pouvoir illégitime.

Dans leur conception du rapport des femmes au pouvoir, les manuels républicains ne sont donc pas forcément différents des manuels qui seront publiés ensuite durant le franquisme. Notons que ce sont, parmi eux, les manuels les plus héroïsants, ceux qui transmettent et construisent les conceptions les plus virilistes de l'homme qui, le plus, éloignent les femmes du pouvoir. L'effet de symétrie dans la construction des deux genres est ici très net, à l'échelle non plus du corpus, mais du manuel. Un bon exemple de cette symétrie nous est fourni par le manuel *Estampas de España*, publié en 1933. D'orientation très libérale et nationaliste à la fois, nous avons vu qu'il construit, malgré des professions de foi pacifistes, des héros guerriers et parfois belliqueux. Manuel au libéralisme politique affirmé, son ton, en matière de virilité et de valeurs guerrières tout du moins, n'est pas toujours éloigné des manuels nationaux-catholiques publiés après la Guerre Civile. En ce qui concerne la place

---

<sup>1594</sup> P. Milioukov, C. Seignobos, L. Eisenmann, «Une histoire politique de la Russie moderne. Histoire-tableau ou synthèse historique », *Revue de Synthèse*, VII, 1934, p. 27-36. Compte rendu de Paul Milioukov, C. Seignobos, L. Eisenmann, Histoire de Russie, Paris, E. Leroux, 1932

<sup>1595</sup> A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas II*, 3<sup>ème</sup> édition, Barcelona, Seix y Barral, 1936, p. 204

<sup>1596</sup> *Ibidem*, p. 158

des femmes, il contient des déclarations d'intention très progressistes, visiblement influencées par le féminisme. Il définit ainsi la situation des femmes dans la société espagnole comme « un résidu de l'esclavage<sup>1597</sup> ». L'auteur exprime même son rejet des stéréotypes infantilisants sur les femmes, qu'il qualifie de « clichés pleins d'une écœurante poésie<sup>1598</sup> ». On n'en trouve pas moins chez lui une étonnante analyse qui attribue les causes des difficultés que connut l'Espagne au XVIIIe siècle à l'abandon par les rois de leurs pouvoirs à leurs femmes.

« On eut droit au règne de Philippe V, aboulique et vacillant, puis à celui de Ferdinand VI, peu porté à l'effort et bien intentionné ; deux règnes durant lesquels les dames, couronnées ou non, furent plus souveraines que les rois.

Par manque d'énergie des hommes, Marie Louise de Savoie et Isabelle Farnèse durent porter la culotte au lieu du jupon. Barbara de Bragançe dut porter les deux successivement. Le parfum des cabinets de toilette et des alcôves devinrent alors les parfums les plus à la mode à la cour d'Espagne.

Les guerres pour assurer le confort des enfants, les pactes de famille ruineux pour la nation, les intrigues de favoris et de courtisans (...) et tous les ramollissements et les haines de la pire origine féminine, menèrent notre pays au précipice<sup>1599</sup> ».

### ***C. La nature des femmes les conduit à exercer le pouvoir différemment des hommes***

Il est entendu que les femmes ne sont pas faites pour le pouvoir. Elles peuvent toutefois, par des circonstances exceptionnelles, être appelées à l'exercer, et même arriver à en être dignes. En ce cas, c'est le plus souvent parce qu'elles ont su exercer le pouvoir différemment des hommes. C'est qu'elles ont su pénétrer dans le domaine de la virilité sans renier leur féminité.

Les qualités que les manuels attribuent à la régente Marie Christine sont représentatives de ce que leurs rédacteurs attendent de l'ensemble des femmes lorsqu'elles exercent le

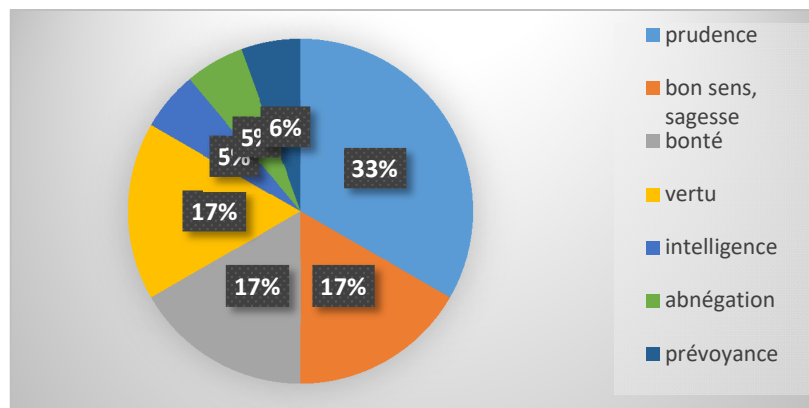
---

<sup>1597</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 326

<sup>1598</sup> *Idem*

<sup>1599</sup> *Ibidem*, p. 152

pouvoir. Marie Christine est en effet alors la mère du dernier roi d'Espagne à avoir régné (Alphonse XIII), et aussi la dernière régente de l'Histoire d'Espagne (sa régence dura de 1886 à 1902). Elle est, pour les lecteurs, presque une contemporaine. Nous reproduisons ici les données qui concernent les manuels publiés entre 1939 et 1959, car Marie Christine est absente des manuels de la Seconde République, et disparaît quasiment à la fin des années 1950.



**Figure LXIV. Qualités attribuées à Marie Christine, régente durant la minorité d'Alfonse XIII, par les manuels publiés entre 1938 et 1959**

Au-delà des qualités de type personnel, très genrées (la bonté, la vertu, l'abnégation), nous constatons que la première qualité des femmes de pouvoir est la « prudence ». Seule fait notablement exception à ce poncif Isabelle de Castille. Nous pouvons prendre comme exemple la régente María de Molina. La *Nueva enciclopedia escolar* fait d'elle « une des premières figures féminines de l'histoire d'Espagne. Régente de Castille, sa politique se distingua par la prudence, le talent, l'énergie<sup>1600</sup>. » Les manuels sont unanimes (au moins jusqu'à la disparition des acteurs historiques individuels en 1975) pour expliquer, en des termes très proches, qu'il s'agissait d'une « femme qui fit preuve d'une très grande prudence durant les minorités de son fils et de son petit-fils<sup>1601</sup> »; ou encore, qu'elle fit la preuve de « sa grande prudence et son talent politique<sup>1602</sup> ». On pourrait ainsi multiplier les citations de la prudence de María Molina, comme des autres (rares) femmes auxquelles les auteurs reconnaissent un rôle politique positif.

Le sens qu'il faut attribuer à cette « prudence » nous est indiqué plus précisément par certains auteurs, comme J. Colls Carrera qui explique en 1952 à propos de la reine Victoria

<sup>1600</sup> Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar* [...] 1940, p. 561

<sup>1601</sup> Anonyme, *Geografía e historia 2º curso* [...] 1946, p. 190

<sup>1602</sup> C. Pelegero Soteras [...] p. 113

d'Angleterre que « La reine eut toujours la prudence de céder quand elle se trouvait en désaccord avec ses ministres<sup>1603</sup>. » La prudence, c'est donc largement, pour une souveraine, la vertu qui consiste à ne pas sortir de son rôle de chef d'Etat incomplètement légitime - à ne pas imposer directement et trop visiblement des choix et une ligne politique personnels comme le ferait (légitimement) un homme. La première qualité d'une femme de pouvoir consiste donc à ne pas oublier qu'elle est une femme et à ne pas empiéter trop nettement sur le domaine de la virilité en affichant ledit pouvoir. E. de Dios Fernández a étudié la réalité quotidienne des femmes de l'époque franquiste dans la sphère domestique. Elle la décrit comme suit : « La recherche du pouvoir était quelque chose d'anti-féminin (...) En revanche, l'influence était la force légitime des femmes et constituait une 'arme féminine' autorisée<sup>1604</sup> ». Elle cite, en appui de son propos, la revue *Nuestra casa. Revista del Montepío Nacional del Servicio doméstico* : « Un jour tu te marieras et, de même que toutes les femmes (tâche que ton mari ne s'en rende pas compte), c'est toi qui commanderas à la maison<sup>1605</sup> ».

Chez Agustín Serrano de Haro, cette prudence des femmes englobe sans doute aussi une part de leur naturelle bonté. Cette association leur permet de vaincre des difficultés face auxquelles les méthodes masculines sont insuffisantes. Il précise, à propos de María de Molina, que là où auraient échoué « le courage d'un héros ou la science d'un savant », « la douceur et la prudence de nos femmes finit par l'emporter ». Une leçon de morale finale vient clore la leçon d'histoire : « **Même les plus terribles difficultés ne sauraient résister à 'la prudence de la femme'**<sup>1606</sup> ».

---

<sup>1603</sup> J. Colls carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos* [...] p. 108

<sup>1604</sup> E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo » [...] p. 36

<sup>1605</sup> *Nuestra Casa. Revista del Montepío Nacional del Servicio Doméstico*, n°1 (diciembre de 1959), p. 8, cité par E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo » [...] p. 36

<sup>1606</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 130. C'est l'auteur qui souligne.

# Troisième chapitre. Désarmer les femmes de pouvoir

La réaffirmation, après 1939, du caractère naturel de la distance qui sépare les femmes et les hommes, permet de ré-essentialiser des rapports de pouvoir qui avaient été mis à mal durant la Seconde République. Mais le confinement des femmes dans leurs rôles traditionnels se heurte au rôle incontestable de femmes exceptionnelles dans l'Histoire de l'Espagne, et notamment d'une femme de pouvoir, Isabelle de Castille. Ces femmes ne peuvent en effet pas toujours être facilement ramenées à leur condition maternelle ou à leurs faiblesses « naturelles ». Afin de les rendre moins menaçantes pour les stéréotypes, il convient donc de les désarmer, soit en les ramenant à la normalité (et notamment, en lissant le portrait d'Isabelle de Castille), soit en insistant au contraire sur leur exceptionnalité, voire leur anormalité.

## I. L'Espagne : un pays né de la domination d'une femme sur son mari ?

Isabelle de Castille est, de loin, la première de ces femmes de pouvoir. Elle est celle qui, le plus, constitue un obstacle à la généralisation à toutes des stéréotypes qui constituent le fondement de la domination genrée : la période de son règne (et de celui de son époux) correspond, dans le roman national espagnol qui se construit au XIXe siècle (tant chez les auteurs libéraux que chez les auteurs traditionalistes) à un apogée national<sup>1607</sup>.

L'*Enciclopedia 1<sup>er</sup> grado* résume ainsi le règne des Rois Catholiques :

« 48. Que savez-vous de ce règne ? Le règne des Rois Catholiques est le plus glorieux de notre histoire. Les faits les plus notables sont : la conquête de Grenade, l'union de la Navarre et de la Castille et l'Aragon, et la découverte de l'Amérique<sup>1608</sup>. »

---

<sup>1607</sup> J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une idée collective au XIXe siècle* [...] p. 163. L'auteur montre que les historiens libéraux du XIXe siècle exaltent, dans le règne des Rois Catholiques, un équilibre entre la grandeur nationale et le respect des libertés, qui auraient ensuite été mis à mal par l'absolutisme de la dynastie des Habsbourg d'Autriche.

<sup>1608</sup> Anonyme, *Enciclopedia 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1932, p. 122



Ce règne double est souvent analysé dans les manuels traditionalistes comme un signe de l'intervention de « la Providence qui veillait sur les destinées de l'Espagne<sup>1609</sup> ». Le manuel *Geografía e historia 1<sup>er</sup> grado* en fait en 1949, dans une optique téléologique, la première étape dans la construction de l'Espagne franquiste « Une, Grande et Libre » : « L'Espagne était une et libre, et commençait à être grande<sup>1610</sup>. » Il se situe ici dans la ligne du régime franquiste, qui utilisa de façon répétitive la figure d'Isabelle de Castille comme figure de légitimation d'un pouvoir issu non des urnes mais d'un coup d'Etat<sup>1611</sup>.

Plus important pour notre propos, c'est indéniablement Isabelle qui joua le rôle principal dans l'histoire de ce règne double<sup>1612</sup>. Elle illustre cette possibilité pour les femmes du Moyen-âge d'exercer effectivement le pouvoir (en Castille, d'être des « reines-proprétaires<sup>1613</sup> ») - possibilité qui s'éteint progressivement à partir de la Renaissance<sup>1614</sup>, lors d'un processus de fermeture de la société aux femmes qui culmine au XIXe siècle et qui fait dire à E. Viennot que « la modernité fut masculine<sup>1615</sup> ». Elle ne peut que poser des problèmes de compréhension et d'analyse aux auteurs de l'époque franquiste, qui vivent dans des systèmes de représentations beaucoup plus fermés car hérités précisément de cette période de glaciation que le XIXe siècle fut pour les femmes<sup>1616</sup>.

Pour les historiens en effet, loin d'être soumise à son époux, cette « femme d'Etat dotée d'une vision et d'une habileté politique exceptionnelles<sup>1617</sup> » était dotée d'une « forte personnalité, peut-être supérieure<sup>1618</sup> » à la sienne. Elle n'accéda au trône qu'à l'issue d'une guerre de succession face aux partisans de Juana, fille du défunt roi Henri IV de Castille. Elle sut négocier, lors de son mariage, le maintien d'une partie de sa souveraineté personnelle

---

<sup>1609</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 98

<sup>1610</sup> Anonyme, *Geografía e historia 1<sup>er</sup> grado* [...] p. 186

<sup>1611</sup> E. Maza Zorrilla, « El mito de Isabel de Castilla como elemento de legitimidad política en el franquismo », *Historia y política*, n°31, 2014, pp. 167-192

<sup>1612</sup> M.A. Pérez Samper, « Las reinas de España en la edad moderna : de la vida a la imagen », in D. González Cruz (dir.), *Virgenes, reinas y santas : modelos de mujer en el mundo hispano*, Huelva, Universidad de Huelva, 2007, pp. 15-57

<sup>1613</sup> B. Aram, « Dos reinas propietarias, Isabel la católica y Juana I : sus derechos y aptitudes », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina*, Tome I [...] pp. 595-614

<sup>1614</sup> J. Kelly a, la première, établit ce processus de fermeture pour les femmes à partir du XVe siècle : J. Kelly, « Did Women have a Renaissance ? », in Renate Bridenthal & Claudia Koonz (dir.), *Becoming Visible, Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1977, pp. 21-47

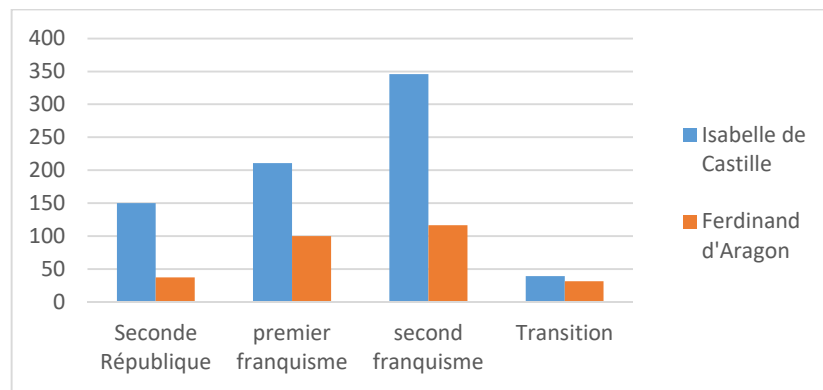
<sup>1615</sup> E. Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir. Et la modernité fut masculine*, Tome III, Paris, Perrin, 2016

<sup>1616</sup> G. Fraisse, F. Thébaud (dir.) *Histoire des femmes en Occident - Tome IV : Le XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991

<sup>1617</sup> E. Pascua Echegaray, « Isabel I, la católica », in C. Martínez, R. Pastor, M.J. de la Pascua, S. Tavera (dir.), *Mujeres en la historia de España*, Barcelona, Planeta, 2000, pp. 543-546, p. 130

<sup>1618</sup> *Ibidem*, p. 128

sur son royaume, tandis que Ferdinand demeurerait souverain d'un royaume d'Aragon moins puissant. Elle est par conséquent beaucoup plus présente dans les manuels que ce dernier. C'est davantage à elle que les auteurs reconnaissent un rôle clef. En témoigne le nombre de qualités que les manuels attribuent à chacun d'entre eux :



**Figure LXV. Nombre de qualités (adjectifs, adverbes, noms) attribués à chacun des deux Rois Catholiques, pour cent manuels**

Cette importance d'Isabelle de Castille, ainsi que la force en elle de qualités traditionnellement considérées comme « viriles », sont en outre renforcées et mises en valeur par le fait qu'elle succède directement à Henri IV de Castille - incarnation de cet affaissement viril de l'Espagne qui aurait culminé à la fin du XVe siècle. Certains manuels soulignent d'ailleurs la distance de nature qui sépare Isabelle de Castille, femme virile, de son demi-frère, homme dévirilisé.

Le rappel du rôle central d'Isabelle la Catholique est donc un élément perturbateur de la hiérarchie qui sépare les genres durant le régime franquiste. L'analyse que le traditionaliste Pemán propose de l'instauration en Espagne au XVIIIe siècle de « ce que l'on a appelé la loi salique » est éclairante. Cette loi, qui correspond pourtant *a priori* en tous points à ses positions en matière de rapports hommes-femmes, est présentée comme une « une loi française qui écarte les femelles de la succession au trône ; loi inopportune pour un peuple comme le peuple espagnol, dans lequel le souvenir d'Isabelle la Catholique était encore vif<sup>1619</sup>. »

Ce caractère transgressif et menaçant pour les stéréotypes de genre d'Isabelle la Catholique est peut-être perçu par les élèves eux-mêmes. C'est en tout cas ce que semble indiquer l'exemplaire du manuel *Historia 4º grado* (1965) que nous avons consulté. Ferdinand le

<sup>1619</sup> Anonyme, *Manual de la historia de España* [...] p. 205

Catholique est le seul personnage de l'ensemble de notre corpus à avoir été affublé, par un élève, de cornes<sup>1620</sup>.

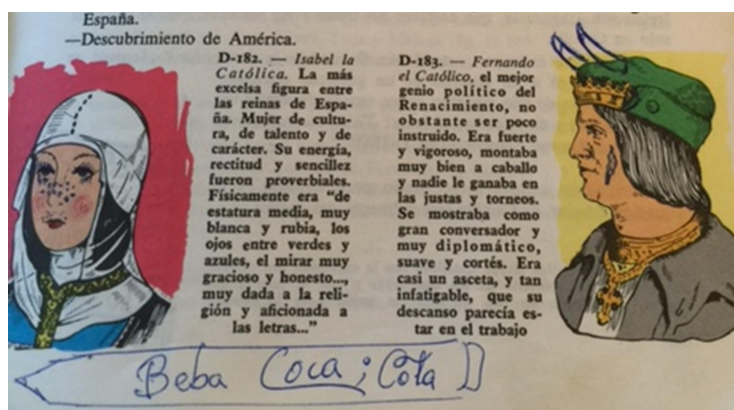


Figure LXVI. Illustration du manuel *Historia universal y de España 4° curso* (SM, 1965)

La réalité du rôle d'Isabelle et de son habileté politique expliquent qu'à aucun moment, même durant le premier franquisme, son importance n'ait pu être niée ni même réellement minorée dans les manuels. Les vertus « viriles » dont elle fait preuve sont certes logiquement moins affirmées durant le premier franquisme. Les qualificatifs et adverbess qui renvoient à son pouvoir de reine (autorité, qualités militaires, aptitude au commandement des hommes) connaissent alors une éclipse : on n'en trouve que 35,1 occurrences en moyenne pour cent manuels entre 1939 et 1959 (contre 58,3 durant la Seconde République et 76,9 pour cent manuels durant le second franquisme). On ne peut cependant pas parler, loin s'en faut, de disparition.

## II. D'autres femmes transgressives

### A. *Isabelle II : un problème réglé par la transparence*

D'autres femmes pénètrent, d'une manière ou d'une autre, dans le domaine réservé de la virilité et du pouvoir. Elles ne posent pas autant de problème aux auteurs de manuels. Il en est même qui peuvent, à condition de quelques aménagements, servir les intérêts du récit héroïque-viril national. Nous en distinguons au moins trois dans les manuels : Isabelle II, Blanche de Castille, et Augustine d'Aragon.

<sup>1620</sup> Il s'agit du manuel : J.J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España 4° curso*, Madrid, SM, 1965

La figure historique d'Isabelle II, dont le long règne (1833-1868) marqua l'histoire de l'Espagne du XIXe siècle, donc une histoire proche, aurait logiquement pu être problématique. Isabelle II ne partage pas avec l'illustre Isabelle la Catholique, à la mémoire de qui elle doit son prénom, le goût et l'aptitude pour le pouvoir. En cela, elle ne constitue pas une menace pour les stéréotypes de genre. De fait, ce sont largement des officiers de l'armée espagnole qui exercèrent la réalité du pouvoir et son règne fut marqué par leurs *pronunciamientos*. En revanche, sa vie personnelle était alors bien connue et représentait un défi aux rôles traditionnels. Elle eut un grand nombre d'amants, dont il était communément admis qu'ils furent les pères de ses enfants. L'ensemble de ses transgressions lui valut une réputation exécrationnelle, qui fait de son règne « une métaphore du désordre social<sup>1621</sup> ». Par ailleurs, sa foi débordante « compromettait l'indépendance qu'exige la raison d'Etat<sup>1622</sup> ». Même si les historiens actuels tendent à revaloriser son rôle, il apparaît clairement que, comme le souligne J.J. Romero Marín, elle ne parvint pas à construire d'elle-même une image qui aurait pu contribuer à la légitimation de la monarchie libérale<sup>1623</sup>.

Isabelle II n'entraîne malgré tout pas de condamnation, de jugement, dans les manuels scolaires. Les difficultés qu'elle pose sont réglées en la rendant transparente. Elle suscite principalement le silence et l'omission. Aucun manuel ne se lance dans d'importants développements sur les aspects personnels de son règne, qui fut pourtant long. Tous choisissent l'évitement, préférant s'arrêter sur ses ministres, en escamotant, dans la mesure du possible, le nom de la souveraine. Ils étudient, et parfois détaillent, les revirements de la politique des ministres, sans que son attitude personnelle ne soit le plus souvent évoquée, sinon très rapidement. Le manuel très réactionnaire *Historia de España primer grado*, publié en 1934 aux éditions Edelvives, en est un bon exemple, qui préfère passer sous silence l'action de la reine elle-même : l'auteur traite bien la question de son « règne » ; mais le terme est ici entendu au sens de « époque », et non au sens de « résultat de l'action de régner ». Finalement, Isabelle II est ainsi absente de son propre règne :

« 132. Que peut-on dire du règne de Isabelle II ?

---

<sup>1621</sup> K. Peters, « Las trampas de la memoria : imaginación histórica y masculinidad nacional en El ruedo ibérico (1927-1932) de Ramón Valle Inclán, in N. Aresti Esteban, K. Peters, J. Brühne (dir.), *¿La España invertida ? Masculinidad y nación a comienzos del siglo XX [...] pp. 157-172, p. 159*

<sup>1622</sup> J.J. Romero Marín, « Isabel II », in C. Martínez, R. Pastor, M.J. de la Pascua, S. Tavera (dir.), *Mujeres en la historia de España [...] p. 545*

<sup>1623</sup> *Ibidem*, p. 546

Durant les vingt-cinq années que dura le règne de Isabelle II, il y eut de constantes conspirations, mutineries, manifestations, émeutes, soulèvements et assassinats politiques. La glorieuse guerre d’Afrique, au cours de laquelle nos soldats s’immortalisèrent, s’acheva par l’avantageux traité de Wad-Ras<sup>1624</sup>. »

L’explication de cette transparence généralisée nous semble devoir être cherchée dans une convergence : Isabelle II est épargnée par les auteurs de manuels conservateurs, proches des monarchistes, car elle est pour eux la grand-mère d’Alfonse XIII, dernier roi à avoir régné sur l’Espagne. Elle se trouve donc généalogiquement très près du candidat à la restauration qu’ils soutiennent, tant durant la Seconde République, que sous le Franquisme. Il va de soi que, dans la logique de la sacralité généalogique de ces monarchistes, le silence sur les mœurs d’Isabelle II ne saurait être que total. Les auteurs d’orientation plus libérale, même républicains, ne s’étendent pas davantage sur les éléments qui pourraient porter le discrédit sur sa personne, sans doute parce que sa politique fut marquée par les influences libérales, qu’elle fut soutenue par des ministres libéraux et mena de longues guerres contre les forces réactionnaires carlistes.

## ***B. Une femme combattante, élément de l’unanimité héroïque nationale ?***

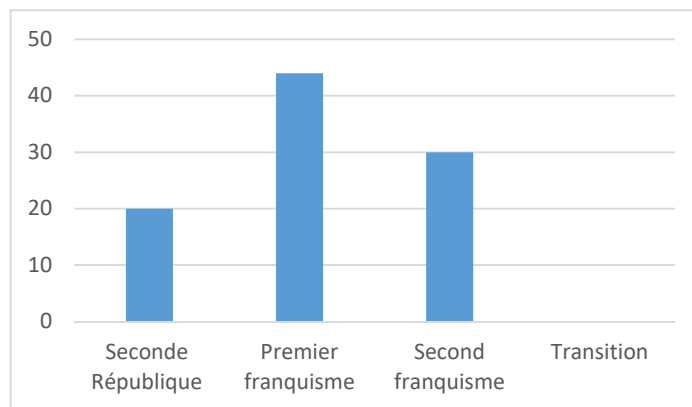
Le roman national espagnol nous offre avec Augustine d’Aragon un exemple de ces femmes combattantes dont les travaux historiques récents nous ont révélé la fréquence insoupçonnée au sein des troupes de l’époque moderne et du début de l’époque contemporaine<sup>1625</sup>. Les manuels reprennent en effet fréquemment, dans des versions qui ne coïncident pas toujours, l’histoire de cette femme du peuple de Saragosse qui se signala en 1808, lors du siège de la ville par les troupes napoléoniennes : alors que les soldats français avaient mis en fuite les défenseurs d’un bastion essentiel pour la défense des remparts, elle resta sur place et, faisant usage d’une pièce d’artillerie, entraîna un sursaut qui permit de renverser momentanément le cours de la bataille.

---

<sup>1624</sup> Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934, p. 68

<sup>1625</sup> Voir par exemple sur cette question : D. Godineau, « De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l’Ancien Régime et la Révolution française », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°20, 2004

Malgré ce rôle transgressif, cette femme combattante qui se serait vu ensuite reconnaître le rang d'Officier au sein de l'armée espagnole, et dont la célébrité conduisit par exemple Goya à la peindre dans sa série des *Désastres de la guerre* sous le titre de *Quel courage !*, ne semble pas être en elle-même très problématique. Nous en voulons pour preuve sa présence marquée dans les manuels jusqu'à la fin des années 1960, alors qu'elle ne constitue objectivement pas un épisode incontournable de l'histoire espagnole et aurait donc pu être aisément dissimulée : entre 20% (durant la Seconde République) et 44% (durant le premier franquisme) des manuels qui traitent le XIXe siècle la mentionnent.



**Figure LXVII. Présence d'Augustine d'Aragon dans les manuels**

Le caractère romanesque de l'anecdote, qui doit la rendre commode aux rédacteurs, joue sans doute aussi un rôle dans ce succès. Mais le fait qu'elle soit davantage présente dans les manuels de l'époque franquiste, en une période de régression pour les femmes, que durant la Seconde République (et ce, malgré son extraction populaire) nous semble significatif : c'est que ses exploits s'intègrent aisément dans le discours héroïque qui l'emporte alors. Il nous semble qu'elle est perçue d'abord, par les auteurs de manuels, comme un élément de la « grandeur de l'Espagne », que les autorités appellent alors à souligner dans les écoles. Elle permet d'associer les femmes à ce grand moment d'unité nationale qu'aurait constitué la guerre de Libération Nationale : un moment qui réunit (au-delà des divergences de tous types, y compris donc des appartenances sexuées) l'ensemble de la nation, à l'exception de rares traitres « afrancesados ». L'essentiel est, nous le verrons, que l'épisode demeure suffisamment anecdotique pour ne pas risquer d'engager avec lui des considérations généralisantes sur la nature des femmes.

L'absence de danger que présente ce type de personnage féminin anecdotique est d'ailleurs confirmée par la construction, par quelques manuels, d'autres femmes du même type. On

peut trouver des récits de l'exploit guerrier de María Pita, femme galicienne qui sauva par son action héroïque la défense de la ville de La Corogne. Son histoire est sensiblement la même que celle d'Augustine d'Aragon, hormis que l'ennemi n'est plus le Français révolutionnaire, mais le Britannique protestant ; son arme n'est plus un canon, mais une baïonnette, au moyen de laquelle elle tue un officier britannique. On peut aussi trouver, dans le manuel publié en langue catalane *La terra catalana*, un exemple de ce qui apparaît, sinon comme une rivale, du moins comme un équivalent local d'Augustine d'Aragon. Ce manuel se caractérise en effet par sa propension très nette à insister sur l'héroïsme catalan en cherchant, pour chaque épisode glorieux de l'histoire espagnole, les équivalents locaux. Cela le conduit parfois à construire une histoire que l'on pourrait qualifier de « parallèle » à l'histoire espagnole. Augustine d'Aragon trouve son équivalent en la personne de « Azlor (Maria Consolacio). Héroïne de la guerre d'Indépendance<sup>1626</sup> », qui est représentée par un portrait - sans d'ailleurs que le corps du texte nous apprenne davantage à son propos que cette brève notice biographique.

### ***C. Blanche de Castille : mieux qu'une femme, une Espagnole***

Blanche de Castille constitue un cas à part : celui d'une femme d'action et de pouvoir dont les manuels, loin de chercher à dissimuler le pouvoir, préfèrent au contraire insister sur ses capacités à la lutte politique.

Elle ne peut certes être que modérément présente dans les manuels, car ils sont globalement centrés sur l'histoire de l'Espagne. Elle joua en effet un rôle historique important, mais dans l'histoire de France : devenue régente du trône de France alors que son fils, le futur Saint Louis, n'avait que douze ans, elle réussit à s'imposer. Elle défendit son autorité de régente (dans les manuels : la couronne de son fils) contesté fortement par les grands féodaux. Sa politique allia diplomatie et campagnes militaires. Par la suite, elle joua un rôle toujours important à la cour. Ces faits de politique lui attirèrent la sympathie des auteurs de manuels, au-delà de son statut - classique - de mère faiseuse de saints. Cette sympathie virile transcende les appartenances idéologiques et les périodes. Les auteurs républicains s'appuient sur sa résistance aux grands feudataires pour louer son autorité et son indépendance d'esprit face à l'Eglise - qui ne lui aurait cependant pas aliéné le soutien du

---

<sup>1626</sup> J. Pla Cargol, *La terra catalana* (6<sup>ème</sup> édition), Girona, Dalmáu Carles, Pla, editors, 1932, p. 117

bas clergé, plus proche du peuple. Après avoir souligné qu'elle avait dû affronter l'hostilité de tous « parce qu'elle était étrangère », Gervasio Manrique explique ainsi en 1936 que :

« Tous les ennemis traditionnels de la monarchie capétienne (...) se soulevèrent contre elle. Contre la reine espagnole convergeaient d'infâmes calomnies; mais Blanche de Castille, jusque-là silencieuse et modeste, sut être à la hauteur de son rôle: courageuse, énergique, astucieuse, impassible face à l'outrage, elle gouverna durant dix ans (1226-1236) et ensuite, elle l'aida [son fils Saint Louis] durant toute sa vie. (...) L'énergie de la régente ne cédait ni face aux évêques ni face à l'Université, ce dont elle fit la démonstration à plusieurs reprises quand il s'agissait de maintenir la dignité de son autorité royale<sup>1627</sup>. »

Plus étonnant, les auteurs de l'ère franquiste convergent sur cette ligne. Agustín Serrano de Haro explique en 1947, dans *Guirnaldas de la historia*, en des termes assez semblables, que lors de sa régence, les nobles français « se heurtèrent à la fermeté, au talent et au caractère d'une Espagnole et durent rendre les armes devant elle.<sup>1628</sup> ».

Certes, nous verrons que certains auteurs tendent à la ramener, comme les autres femmes de pouvoir, à la sphère maternelle. Mais au fond, ils ne sont pas réticents à lui attribuer des qualités dites « viriles ». Son appartenance au groupe des femmes, ainsi que le positionnement hiérarchique qu'il suppose (en bas de l'échelle de la virilité) sont en effet perturbés par une autre appartenance : Blanche de Castille est davantage identifiée comme « Espagnole » (parmi les Français) que comme « femme » (parmi les hommes). On remarque d'ailleurs que c'est à son hispanité qu'Aguado Bleye attribue l'injuste disqualification dans la lutte pour le pouvoir dont elle aurait été victime de la part des vassaux français. Elle n'est plus d'abord différente, mais d'abord un semblable. Elle peut donc se voir attribuer par les auteurs les qualités positives qu'ils s'attribuent logiquement à eux-mêmes en tant que membres du groupe dominant.

Un autre exemple net de ce chevauchement-recoupement des identités apparaît dans le manuel *Historia de Catalunya primeres lectures*, publié en 1933 par Ferran Soldevila. On peut y lire un court chapitre consacré à la défense de la ville de Gallipoli par les femmes des Almogavres au tout début du XIV<sup>e</sup> siècle. Elles sont décrites comme des femmes capables d'être d'authentiques guerrières : assiégées en l'absence de leurs époux partis en campagne,

---

<sup>1627</sup> P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza*, Tome I [...] p. 121

<sup>1628</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...] p. 65



elles savent prendre les armes et repoussent l'ennemi. Leurs combats sont décrits en des termes héroïques :

« Ramón Montaner n'est pas effrayé du tout. Il n'a pas plus de deux-cents Hommes, mais il a aussi avec lui plus de deux mille Femmes, souvent jeunes, fortes et courageuses. Il n'a pas le choix : chacun doit se préparer à la lutte. (...) Et maintenant la lutte est acharnée, terrible. Les Génois attaquent avec fureur, mais les Femmes leur lancent des grosses pierres, des flèches, de l'eau bouillante, comme on combattait à l'époque<sup>1629</sup>. »

Les femmes catalanes font alors la preuve qu'elles sont capables du même courage que les hommes. L'auteur peut souligner que « certaines ont été blessées cinq fois de traits d'arbalètes et elles continuent à se défendre comme si elles n'avaient rien. »

C'est qu'une partie de la virilité atavique attachée à leur identité catalane « almogavre » rejailit sur elles. Comme pour Blanche de Castille, l'appartenance à la communauté nationale peut face à l'étranger occulter l'appartenance au groupe des femmes.

### **III. Isabelle la Catholique : une épouse comme une autre ?**

#### ***A. Une épouse soumise à son mari***

Les efforts des manuels pour ramener Isabelle de Castille à sa condition domestique passent d'abord par l'omission de la réalité des rapports de pouvoir qu'elle entretint avec son époux Ferdinand d'Aragon, et dont nous avons vu qu'ils étaient placés sous le signe d'une certaine égalité et conflictualité. Certains manuels passent ainsi totalement sous silence les accords de Guisando (qui régissent les rapports de pouvoir au sein du Royaume de Castille, dont Isabelle a gardé l'essentiel de la réalité malgré les prétentions de Ferdinand) et les oppositions entre les époux qui les ont précédés. Ils les dissimulent derrière des expressions comme celle qu'utilise en 1956 Santiago Sobrequés : « Ferdinand et Isabelle décidèrent qu'ils seraient tous deux souverains »<sup>1630</sup>. Ils préfèrent en ce cas mettre sur l'accent sur les sentiments qu'auraient éprouvé l'un pour l'autre les deux mariés : le choix de Ferdinand par Isabelle ne relève alors plus d'enjeux de pouvoir, mais de l'amour d'une blanche, fragile, et

---

<sup>1629</sup> F. Soldevila, *Historia de Catalunya primeres lectures* [...] p. 129

<sup>1630</sup> S. Sobrequés, *Hispalis* [...] p. 116

douce jeune fille ; leur union, célébrée contre la volonté d'Henri IV de Castille, devient un acte romantique. Isabelle est ainsi d'abord, au moins entre 1931 et 1975, une épouse aimante, qui fait preuve de qualités de cœur.

La différence est très nette entre les manuels d'esprit républicain publiés avant 1939 et les ouvrages plus conservateurs. On peut ainsi lire en 1931 qu'Isabelle était « une femme énergique, vertueuse, dotée d'excellentes dispositions pour le commandement (...) En 1469, elle avait épousé l'héritier de la couronne d'Aragon, le prince Ferdinand, qui devint roi en 1479 à la mort de son père Jean II<sup>1631</sup>. » Le rapport hommes / femmes habituel est donc inversé : c'est Isabelle qui fait preuve des qualités actives habituellement attribuées aux hommes. Elle est au centre du récit matrimonial et c'est elle qui épouse. Son époux est d'abord défini comme un héritier dont la principale qualité est d'apporter un royaume reçu en héritage. De même, en 1935, le républicain Antonio Jaén, dans son manuel *Lecturas históricas*, donne-t-il des explications sur la réalité du rapport de force entre Isabelle et Ferdinand, telles que l'on n'en retrouvera pas avant les années 1970 : Ferdinand « ne put jamais, dans les moments difficiles, imposer ses choix : il y eut entre eux une lutte de caractères, dans laquelle la reine l'emporta, parce que sa première qualité était la volonté dont elle fit preuve dans son commandement<sup>1632</sup>. »

Les années 1960 et 1970 marquent, ici aussi, le retour à des représentations moins patriarcales. Dans *Consultor 6, Ciencias sociales* (publié en 1974) la répartition des rôles entre Isabelle et Ferdinand apparaît de nouveau nettement à l'avantage de la première :

« Dans les négociations préalables au mariage, qui eurent lieu à Cervera (province de Lérida), on accorda que lorsqu'Isabelle deviendrait reine de Castille, Ferdinand pourrait rendre la justice dans ce royaume, mais que seule Isabelle détiendrait le droit de 'concéder des dignités, nommer des fonctionnaires et recevoir des hommages'. La signature d'Isabelle précédait celle de Ferdinand sur les documents officiels, et ce dernier devrait obtenir son accord pour déclarer la guerre ou signer la paix<sup>1633</sup>. »

---

<sup>1631</sup> R. Ballester y Castell, *Clío*, Tome I [...] p. 368

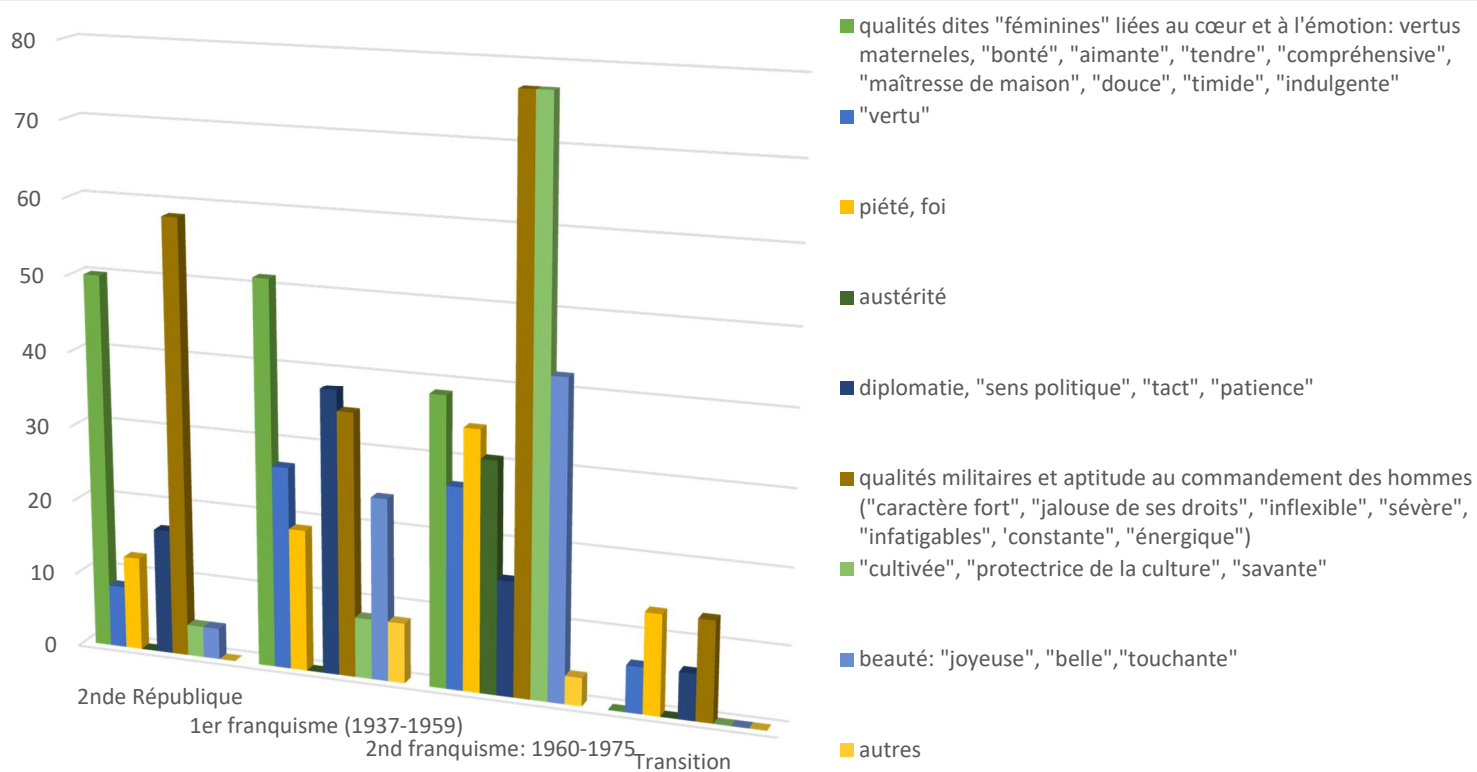
<sup>1632</sup> A. Jaén, *Lecturas históricas* [...] p. 160

<sup>1633</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor 6, Ciencias sociales* [...] p. 504

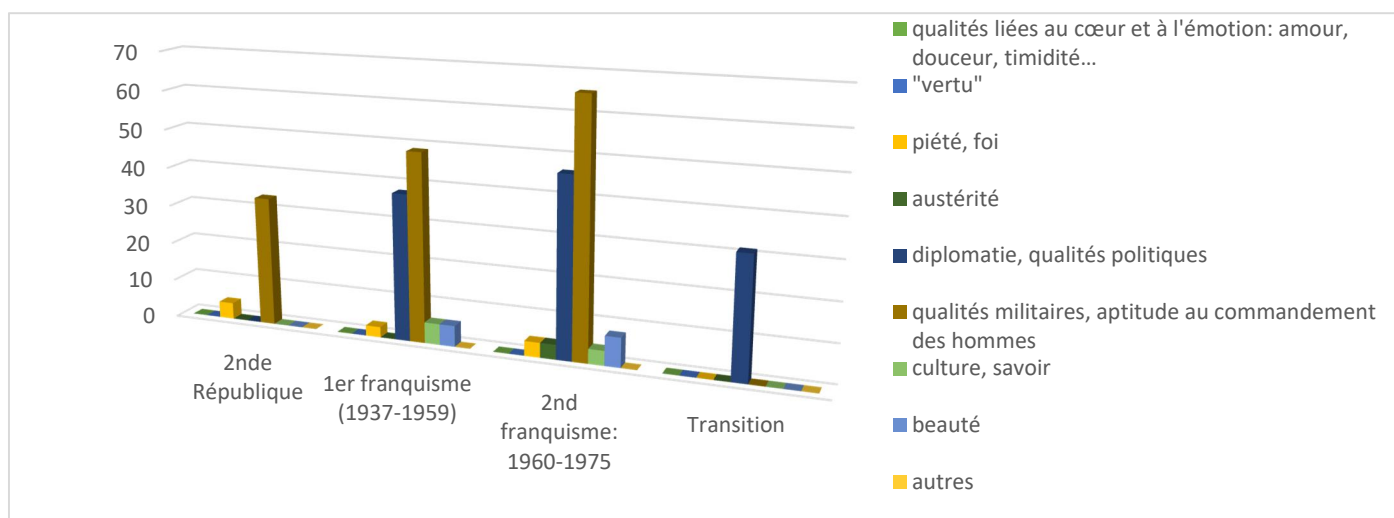
## B. Ramener Isabelle de Castille à sa condition de femme

Les qualités que les manuels attribuent à Isabelle relèvent d'abord des qualités traditionnellement réservées aux femmes. Malgré son rôle exceptionnel dans l'histoire de l'Espagne, elle est souvent présentée en femme comme les autres, afin de ne pas apparaître comme un modèle féminin alternatif.

Ces qualités, qui la ramènent à une féminité « normale », se renforcent après 1939. On assiste alors à un creusement de l'écart déjà existant entre les deux époux. Ici non plus, le franquisme ne propose pas des représentations genrées toujours différentes des représentations en vigueur durant la Seconde République, mais une version caricaturale, et étendue à la plupart des manuels, des stéréotypes qui étaient déjà souvent en vigueur auparavant.



**Figure LXVIII. Qualités attribuées par les manuels à Isabelle la Catholique (adjectifs, adverbes, noms, pour cent manuels)**



**Figure LXIX. Qualités attribuées par les manuels à Ferdinand le Catholique (adjectifs, adverbes, noms, pour cent manuels)**

Durant le franquisme, Ferdinand devient un guerrier plus valeureux et un politique plus habile, alors qu'Isabelle devient plus femme et moins reine. Les qualités militaires du père de l'État espagnol passent de 33,3 mentions pour cent manuels en moyenne durant la Seconde République à 48,6 mentions pour cent manuels durant le premier franquisme. Les qualités militaires de la mère de l'État espagnol décroissent au même moment, passant de 58,3 mentions à 35,1 mentions pour cent manuels. Ce sont ses vertus de femme et non plus de souveraine qui prennent le pas : sa beauté, qui n'était quasiment jamais mentionnée par les manuels de la Seconde République (quatre mentions pour cent manuels) devient importante (24 mentions pour cent manuels entre 1939 et 1959) ; sa piété et sa vertu aussi s'affirment, s'alliant à la beauté (et la neutralisant) pour faire d'elle une femme moins sujet politique qu'objet.

Comme pour l'ensemble des femmes présentes dans les manuels, cette beauté culmine dans les années 1960 et au début des années 1970. C'est aussi dans ces années-là qu'Isabelle (re)commence à transgresser plus nettement les frontières genrées de la guerre. Cela pourrait confirmer l'hypothèse, que nous avons déjà formulée, selon laquelle l'insistance sur la beauté des femmes et sur leur foi qui se produit alors peut être analysée également comme une revalorisation des figures féminines (selon, certes, des critères patriarcaux) ; elle pourrait constituer un premier pas vers une construction de modèles féminins plus émancipateurs.

Comme nous l'avons vu, il est très compliqué de passer totalement sous silence l'importance historique d'Isabelle de Castille. Les auteurs sont par conséquent conduits à mettre en œuvre

des procédés qui, tout en reconnaissant son rôle, lui ôtent une partie de sa contre-exemplarité transgressive.

Très rares sont ceux qui tentent de rabaisser explicitement son œuvre de femme d'Etat. J. Poch Noguer fait exception lorsque, en 1936 comme en 1944, il analyse sa politique au prisme des rivalités et jalousies féminines, des affaires de jupons et de dentelles. Certes, Isabelle a bien choisi son ennemi : il s'agit de l'Angleterre « qu'elle considérait à raison comme son pire ennemi ». Mais ce choix juste est en réalité déterminé par les rivalités féminines, liées au fait que « Isabelle avait beau être astucieuse et pondérée, essayant de réfréner ses instincts, elle haïssait sa cousine, Marie Stuart, la reine d'Écosse, plus comme femme que comme souveraine, jalouxant sa grâce et sa beauté<sup>1634</sup>. »

La plupart des auteurs, plutôt que de nier ses qualités, préfèrent montrer que, pour dépasser sa condition de femme, elle a d'abord dû la réaliser à la perfection. Si les auteurs du manuel *Lecturas históricas* reconnaissent à Isabelle des qualités « viriles<sup>1635</sup> », par exemple, ils les attribuent d'abord à une éducation des plus « féminines ». Le message adressé aux jeunes lectrices et aux jeunes lecteurs est clair : c'est par la soumission à sa condition qu'elle s'est endurcie. Si elle a pu devenir une femme exceptionnelle, c'est justement parce qu'elle avait d'abord renoncé à sortir de son rôle :

« L'éducation reçue de sa bonne mère, faite de vertu et d'austérité, ainsi que l'oubli et la pauvreté dans lesquels elle avait vécu son enfance depuis la mort de son père, et la vie sérieuse et laborieuse à laquelle elle fut contrainte depuis sa plus tendre enfance, fortifièrent sa volonté. A l'écart de la cour, dans le silence d'une vie simple, studieuse, dévouée et très pieuse, elle acquit toutes les vertus qui firent la force de son caractère<sup>1636</sup>. »

Le manuel *Guirnaldas de la historia*, de Serrano de Haro, est le seul manuel du corpus qui soit exclusivement destiné aux jeunes filles. Cela explique sans doute le soin mis par l'auteur à ramener Isabelle à sa condition de femme, qui y est plus grand qu'ailleurs. Il lui paraît ainsi nécessaire (attitude qu'il n'adopte pas dans les autres manuels, destinés aux garçons) de rendre la présence d'Isabel sur les champs de bataille compatible avec son sexe : son pouvoir ne saurait être de la même nature que l'autorité des hommes, qui seuls peuvent être de vrais

---

<sup>1634</sup> J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal* [...] 1944, p. 186

<sup>1635</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 100

<sup>1636</sup> *Idem*

chefs de guerre ; son autorité ne peut reposer sur la force et la menace, qui supposent la capacité, au moins théorique, de faire donner la mort. Lorsqu'elle participe à des actions militaires, sa simple présence, sa beauté<sup>1637</sup> et sa volonté, lui suffisent pour emporter la décision. Cela contribue à faire d'elle un personnage partiellement miraculeux, et donc peu susceptible de servir de modèle :

« La reine n'est pas gênée par le charme de ses yeux, la blancheur de son visage et la beauté de son visage arrogant, qui ne l'empêchent pas de se rendre en personne pour étouffer les rébellions, présider aux tribunaux de justice et châtier les méchants. Il suffit de sa présence pour que tous capitulent devant elle, les bons comme les méchants, et pour que les problèmes les plus compliqués se résolvent simplement. Un jour, le peuple se souleva à Ségovie et elle se présenta, toute seule, face aux mutins. Ils acclamèrent avec enthousiasme leur gentille souveraine. Et ainsi prit fin le tumulte<sup>1638</sup>. »

La volonté de l'auteur de ne pas donner de mauvais exemple aux jeunes filles apparaît clairement : dans *Así es España*, qui n'est pas destiné spécifiquement aux filles, la figure d'Isabelle est alors plus historique, beaucoup moins conforme aux canons de la féminité franquiste, et plus guerrière.

« Don Ferdinand et ses généraux étudiaient les plans d'attaque, pendant que la courageuse et sainte Isabelle passait les troupes en revue, soignait les blessés, fournissait le ravitaillement, et avait pour tous des paroles d'encouragement (...) La reine osa parfois lutter quasiment au milieu des Maures<sup>1639</sup>. »

Cet écart très net de contenu entre ces deux manuels du même auteur, en fonction de leur destinataire, nous semble confirmer que l'affirmation des stéréotypes féminins est bien destinée à protéger le monde viril des tentatives d'empiètement dont il pourrait être l'objet de la part des femmes.

L'article intitulé « Scène royale » que Juan de Contreras publie en mars 1938 dans le deuxième numéro de la revue *Y* est un autre exemple de cette histoire différenciée qui doit être enseignée aux jeunes filles afin de préserver l'espace symbolique masculin. Nous avons

---

<sup>1637</sup> Les caractéristiques physiques d'Isabelle la Catholique reprennent la description que réalise à la fin du XVe siècle Hernando del Pulgar : E. Maza Zorrilla, « El mito de Isabel de Castilla como elemento de legitimidad política en el franquismo » [...] p. 187

<sup>1638</sup> A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia* [...] p. 83

<sup>1639</sup> A. Serrano de Haro, *España es así* [...] p. 140

déjà croisé l'auteur, marquis de Lozoya : c'est à lui que le Ministère de l'Éducation Nationale a confié en 1938 la tâche de contrôler et censurer les manuels d'Histoire et de Géographie. Universitaire de renom, il abandonne la rigueur scientifique qui est la sienne ailleurs, et au nom de laquelle il a fait amender ou rejeter certains des manuels qui lui étaient proposés. Il propose d'Isabelle de Castille une biographie purement idéologique et patriarcale dont il ne peut ignorer le caractère a-scientifique. C'est que *Y*, revue de la Section Féminine de la Phalange est dégagée des obligations de scientificité à la fois par sa nature idéologique - et non scolaire ou universitaire - et par son public uniquement féminin. Il explique que, face aux défis politiques de l'Espagne, « Isabelle se met à la tâche avec la joyeuse énergie d'une maîtresse de maison de Castille (...) balayer, nettoyer, ranger, telle fut l'œuvre de la vie d'Isabelle dans les ordres religieux et militaires, dans la bureaucratie, dans l'armée. Il y a des moments où le faisceau de flèches, son emblème, ressemble beaucoup à un objet très semblable, bien que moins noble : à un balai<sup>1640</sup>. » Cet exemple montre que les écarts à la rigueur et au ton scientifique que l'on ne tolère pas dans des manuels d'Histoire-Géographie voués à la formation intellectuelle des élites (masculines) de la nation sont acceptables lorsqu'il s'agit d'ouvrages de propagande, destinés à un public de jeunes filles. Il montre aussi (par contraste) que dans les manuels scolaires, les codes disciplinaires contribuent à maintenir les écarts à la réalité historique dans certaines limites.

A partir de la fin des années 1950, Isabelle commence de nouveau à s'affranchir, comme cela était déjà le cas durant la Seconde République, des stéréotypes féminins. Elle est même davantage présentée comme une guerrière que Ferdinand, dont l'histoire nous compte pourtant la fougue au combat. Elle apparaît ainsi comme un chef de guerre 58,3 fois en moyenne pour cent manuels durant la Seconde République (contre 33,3 fois en moyenne pour son époux Ferdinand), et 76,9 fois pour cent manuels durant le second franquisme (contre 65,4 fois pour Ferdinand). Il n'y a donc qu'entre 1939 et 1959 que les qualités militaires de Ferdinand sont plus souvent mentionnées que celles de son épouse (48,6 fois pour cent manuels contre 35,1 fois). Ce retour progressif d'Isabelle à une existence politique autonome est visible par exemple au ton de la *Enciclopedia Alvarez 2° grado*, dont la diffusion marqua les écoles espagnoles de la fin des années 1950 et des années 1960. Isabelle la

---

<sup>1640</sup> J. de Contreras, « Escenario real », *Y*, n°2, 1938, pp. 46-47

Catholique redevient une femme qui a réussi là où les hommes qui l'avaient précédée avaient échoué :

« Il aurait juste manqué à Ferdinand III un successeur de sa trempe pour expulser définitivement les Arabes d'Espagne, mais il ne s'en trouva pas. Ses successeurs manquèrent de capacité au gouvernement et à la guerre, et c'est pour cela qu'elle se prolongea deux-cents longues années de plus. Finalement, une femme occupa le trône : Isabelle Première qui, mariée avec Ferdinand V d'Aragon, mit fin à la Reconquista<sup>1641</sup>. »

Cet empiètement d'Isabelle dans le domaine réservé des hommes s'affirme davantage encore dans le domaine (certes traditionnellement moins fortement fermé aux femmes) de la culture. Entre 1959 et 1975, Isabel se voit attribuer, plus de 76 fois pour cent manuels, des qualités liées à sa culture, alors que ce n'est quasiment jamais le cas pour son époux (3,8 fois pour cent manuels en moyenne).

### ***C. Ramener Isabelle de Castille à son foyer***

Isabelle a donc le droit d'être une femme de pouvoir, puisqu'il s'agit de la conséquence du total accomplissement de ses vertus féminines, et non pas du résultat d'un contournement de ses obligations naturelles. Les tâches ménagères auxquelles les manuels la ramènent ne sont pas exclusives, dans le sens où elles n'effacent ni ses compétences politiques ni son énergie.

Le rappel de son rôle ménager est donc quasi-systématique, mais il coexiste avec la reconnaissance du rôle historique, qu'il n'efface pas. Isabelle se révèle en précurseur de la « double-journée » dont les sociologues ont montré qu'elle caractérise la vie des femmes actives du début du XXIe siècle... Ezequiel Solana, par exemple, explique en 1941 que « cette grande reine fut un modèle de vertus et d'héroïsmes. A côté des graves préoccupations politiques (...) elle prenait soin des tâches domestiques et cousait elle-même les vêtements de son époux<sup>1642</sup>. »

---

<sup>1641</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (II)* [...] p. 351

<sup>1642</sup> E. Solana, *Historia de España, primer grado*, Madrid, editorial escuela española, 1941, p. 20



La force avec laquelle le manuel *Estampas de España* renvoie en 1933 Isabelle à son foyer montre bien que les genres sont construits et évoluent en miroir. Dans ce manuel au ton très patriotique qui construit des modèles masculins ardents défenseurs de la patrie, Isabelle est d'abord une maîtresse de maison qui file sa quenouille, une Pénélope moderne. Son rôle est étudié dans un chapitre qui s'intitule « Isabelle I, la reine qui filait son histoire » et qui est sous-titré « la constance<sup>1643</sup> ». Les travaux de filage deviennent son activité principale et sa quenouille devient une métaphore de tout son être. Les fils de son rouet, qu'elle a patiemment filés, sont la découverte de l'Amérique et la reconquête de Grenade. Ses qualités premières sortent donc du domaine de la politique ou de la stratégie. Elles relèvent toutes de cette « constance » et redeviennent des qualités typiquement féminines, des qualités passives, comme l'abnégation et la patience, qui conduisent surtout à l'acceptation de sa condition et à la soumission :

« Son rouet était l'image de la constance des femelles<sup>1644</sup>, d'une constitution peu apte aux entreprises fortes et bruyantes, mais propice en revanche aux entreprises les plus utiles qui perdurent éternellement, celles qui requièrent le petit effort de tous les jours, de toutes les heures, l'action soutenue et l'abnégation silencieuse et chaude comme un souffle, comme un soupir.

Constance de la femme, qui pourrait porter le monde<sup>1645</sup> ! »

Ici aussi, comme dans les manuels les plus conservateurs publiés durant le franquisme, et malgré la profession de foi de l'auteur en faveur de l'égalité des hommes et des femmes, Isabelle est d'abord une femme comme les autres, qui rêve devant son métier à tisser. Ce qui la différencie des autres femmes, c'est qu'elle a su pousser à la perfection la vertu féminine de la constance. Pour être une Isabelle moderne, il convient d'abord de pousser à la perfection l'accomplissement de toutes les petites tâches ménagères :

« Car, de même que vous rêvez, femmes, cette petite reine domestique rêvait elle aussi (...) mais comme elle pouvait compter sur sa constance, elle devint une des plus grandes souveraines de l'histoire<sup>1646</sup>. »

---

<sup>1643</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 99

<sup>1644</sup> Nous traduisons par « femelles » le terme « *hembras* ».

<sup>1645</sup> *Ibidem*, p. 103

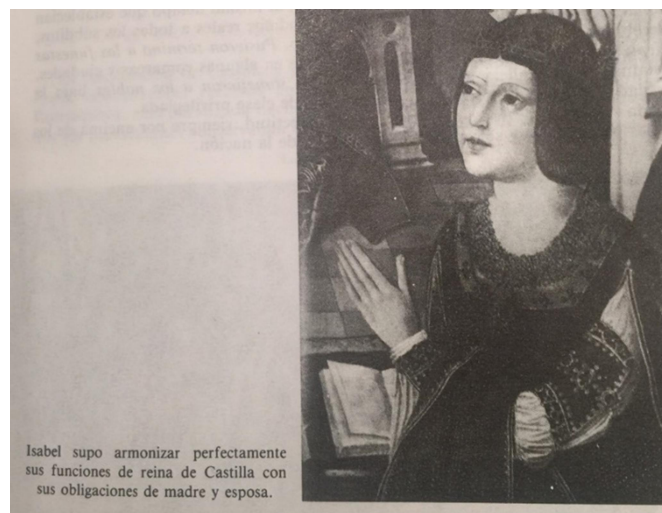
<sup>1646</sup> *Idem*

Le degré de perfection domestique qu'Isabelle a atteint est invoqué - soit métaphoriquement, soit au sens propre - comme facteur explicatif de ses capacités politiques.

Cette volonté de ramener Isabelle à ses devoirs domestiques est un phénomène durable, profondément ancré dans les esprits. En 1975 encore, A. Compte reprend dans *Geografía e historia de España* le discours, devenu traditionnel durant le franquisme :

« Ferdinand fut dès le départ un politique astucieux et expérimenté ; Isabelle, une femme qui mettait dans les questions de gouvernement la diligence et l'honnêteté d'une active maitresse de maison. »

Pour A. Compte, en 1975, Isabelle demeure avant tout une mère et une épouse. A cette date encore, il associe cette double condition à un ordre sacré. Une image qui la représente en prière est accompagnée du commentaire suivant : « Isabelle sut parfaitement concilier ses fonctions de reine de Castille avec ses obligations de mère et d'épouse »<sup>1647</sup>.



**Figure LXX. Illustration du manuel *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* (éditions Marfil, 1977)**

---

<sup>1647</sup> A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 231

## **IV. Faire des femmes de pouvoir des femmes d'exception**

### ***A. Les femmes et l'action : des circonstances exceptionnelles et fugaces***

Les manuels, lorsqu'ils ne ramènent pas les femmes de pouvoir ou d'action à leur « nature féminine », sont tentés au contraire d'en faire des femmes d'exception. C'est-à-dire des femmes qui échappent à leur condition féminine et qui à ce titre ne peuvent pas servir d'exemples aux femmes normales. On peut distinguer deux formes de cette exceptionnalité : l'exceptionnalité des circonstances de l'exercice du pouvoir ; l'exceptionnalité de la femme elle-même, qui est alors proche de l'anomalie.

Les femmes de pouvoir ne sauraient être tout à fait normales. Elles ont en elles une part d'anormalité qui contribue à éviter qu'elles ne deviennent des modèles menaçants, à partir desquels pourraient être repensés les rapports entre les sexes.

On trouve, dans les manuels les plus traditionalistes une version religieuse de cette anormalité : elles ont été touchées par la grâce divine. Cette conception est théorisée par le prêtre modernisateur Enciso Viana. Il explique ainsi que les femmes ne peuvent accéder au pouvoir que dans des cas extrêmes, lorsqu'elles reçoivent de la Providence une mission rédemptrice :

« Mariée, célibataire ou veuve, religieuse ou vivant dans le siècle, la femme, si elle ne veut pas dégénérer, doit être mère, et les sentiments maternels s'accordent mal avec la lutte. Ils sont compatibles avec la lutte si elle est rédemptrice, et alors, si on atteint des cas extrêmes, elle sait être Isabelle de Castille qui conquiert Grenade, ou Augustine d'Aragon qui défend Saragosse<sup>1648</sup>. »

Les auteurs les plus marqués par les conceptions traditionalistes s'appuient notamment sur l'exemple de Jeanne d'Arc. Pour les Pères Maristes qui publient en 1944 aux éditions Edelvives *Historia Universal*, « la providence appela une prodigieuse et masculine jeune fille pour sauver le roi légitime et son peuple<sup>1649</sup>. »

---

<sup>1648</sup> E. Enciso Viana, *iMuchacha!* [...] p. 66

<sup>1649</sup> Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944, p. 289

Il n'est pas jusqu'au Docteur Marañón qui n'associe les dons politiques et la virilité d'Isabelle au miracle divin. Il affirme, dans son *Essai biologique sur Henri IV de Castille et son époque*, que « Isabelle naquit touchée par la grâce de Dieu. Il semble que, par un de ces bouleversements si fréquents dans le mystère de la transmission, cette femme reçut en elle tout le souffle viril qui manqua à son misérable frère Henri. Ainsi put-elle accomplir son illustre destin avec une grandeur qui ne fut peut-être atteinte par aucune autre femme<sup>1650</sup>. » Chez ce scientifique et catholique pratiquant, l'intervention de Dieu ne saurait cependant tout expliquer. L'anormalité d'Isabelle est d'abord biologique et hormonale, et s'explique scientifiquement. S'il concède que le physique d'Isabelle est indubitablement féminin, « néanmoins, cette morphologie si purement féminine héberge, sans aucun doute, un esprit de vigoureuse composition virile ». Isabelle aurait notamment fait preuve d' « énergie virile » dans la négociation, puis la fuite, qui permirent son mariage. « Une fois reine, ses agissements très réfléchis et son attitude énergique et aigüe face aux décisions importantes, portent le sceau d'une masculinité que ses contemporains avaient bien perçue<sup>1651</sup>. » Marañón s'appuie sur la jalousie dont elle fait preuve pour démontrer « un besoin de domination de type viriloïde. Les femmes à la féminité très stricte n'en souffrent quasiment jamais<sup>1652</sup>. » L'illustre Docteur Marañón explique qu'elle présentait une « intersexualité de l'esprit ». Il contribue ainsi à pathologiser les femmes qui se dressent au niveau des hommes. On ne trouve évidemment pas d'explication aussi médicale et précise dans les manuels. La diffusion et l'influence de ces conceptions y est néanmoins bien présente : les auteurs, quasi-unanimement, parlent de la « masculinité » ou de la « virilité » des figures de femmes de pouvoir, ce qui en soit participe déjà de leur exclusion de la normalité. Ils font notamment souvent d'Isabelle (mais pas toujours : pensons aux descriptions émues de A. Serrano de Haro) un être miraculeux, mi-féminin, mi-masculin.

Il faut, pour faire naître à l'Histoire ces femmes qui ne relèvent pas totalement de la normalité, des circonstances exceptionnelles. L'idée n'est pas propre aux manuels d'Histoire : les femmes peuvent, en cas de situation anormale, être conduites à exercer de façon temporaire des responsabilités habituellement pensées comme « masculines ». Pour la période que nous étudions ici, cette idée a été entérinée par l'impact qu'eut, sur les

---

<sup>1650</sup> G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su tiempo* [...] p. 129

<sup>1651</sup> *Idem*

<sup>1652</sup> *Ibidem*, p. 131

conceptions genrées, la participation des femmes à l'économie des pays engagés dans la Première Guerre Mondiale. Dans ses *Tres ensayos sobre la vida sexual*, le docteur Marañón constate cette participation. Il en déduit qu'en situation d'urgence les femmes peuvent dépasser leurs limites mais que ce dépassement ne saurait se prolonger dans le temps car il est contraire, sinon à leurs capacités, du moins à leur vocation naturelle :

« Cette expérience, en réalité, n'a pas démontré que le rude travail fasse partie des rôles de la femme, mais simplement que dans un moment d'inquiétude la femme, dotée en effet au plus haut degré de ces vertus que les américains appelleraient 'd'urgence', peut supplanter l'homme. Dans la vie des nations, comme dans la vie des familles, il est fréquent de constater en effet que lorsque le père ou le mari sont absents, la femme désemparée se lance courageusement dans le combat et convertit en une énergie sociale, parfois de qualité optimale, l'énergie maternelle.

Le sexe peut, donc, être vaincu par une raison d'ordre social. Mais c'est une victoire provisoire, et dès qu'il le peut, le sexe reprend ses droits. Et c'est pourquoi nous avons tous pu constater que ces femmes masculines nous avaient réservé une autre surprise : dès que les canons se sont tus, [en 1918] elles ont spontanément et rapidement abandonné ces postes de travail qu'elles semblaient avoir définitivement conquis<sup>1653</sup>. »

On le voit, la première de ces raisons invoquées par Marañón qui peuvent conduire les femmes à transcender leur nature doit être cherchée dans l'amour de leurs enfants, leur « vocation maternelle ». De même, dans les manuels d'Histoire, les reines Bérengère, Urraca, ou encore Isabelle de Castille, lorsqu'elles exercent le pouvoir, ne le font pas par goût mais mues par l'amour de leurs fils. Il est la principale force susceptible de les conduire à transcender leur vocation naturelle au renoncement et à la simplicité de la vie domestique. Sans doute cette idée est-elle renforcée par le fait que la plupart des femmes de pouvoir de l'Histoire espagnole sont en fait des régentes. La régente María de Molina par exemple, qui fut une authentique femme de pouvoir du XIII<sup>e</sup> siècle, illustre dans les années 1950 et 1960 (dans les multiples rééditions de *l'Enciclopedia Alvarez*) « l'abnégation d'une femme<sup>1654</sup> » qui se sacrifie pour son fils :

---

<sup>1653</sup> G. Marañón, *Tres ensayos sobre la sexualidad* [...] p. 115

<sup>1654</sup> J.R. Castro, *Geografía e Historia de España, cuarto curso de bachillerato* [...] p. 38

« Les nobles s’allièrent contre elle pour lui dérober la couronne qu’elle gardait jalousement pour son fils Ferdinand. Mais Doña Maria, avec une fermeté, un courage et une sagacité extraordinaires, réussit à se défaire de ses ennemis (...) Par sa force, son habileté et l’amour des siens, cette femme est un des plus beaux exemples que nous offre l’histoire d’une femme reine et mère en même temps<sup>1655</sup>. »

L’exercice du pouvoir est donc pour les femmes un aboutissement (non recherché) qui, comme l’*Imperium* pour les aristocrates romains, peut venir (très rarement) conclure un *cursus honorum* – qui débute par la fonction de mère. La *Nueva enciclopedia escolar*, par son format concis, nous le résume en la personne de la reine Berengère (début du XIIIe siècle). D’abord définie comme mère, puis éducatrice et transmettrice de vertus religieuses, elle renonce volontairement au pouvoir avant que le destin (et ses vertus ?) ne lui confie la direction du royaume :

« Mère de Ferdinand III le Saint, Bérengrère était la fille de Alphonse VIII de Castille et de Léonore d’Angleterre. Éduquée avec attention (...) elle éduqua à son tour avec soin son fils Ferdinand. Comme héritière du trône de Castille, elle abdiqua de sa couronne pour son fils (...) alors que son fils luttait contre les Maures, elle gouverna avec talent et énergie<sup>1656</sup>. »

Lorsque ce n’est pas l’instinct maternel qui conduit les femmes à excéder leur condition, ce peut être l’amour. Dans certains manuels, Augustine d’Aragon ne prend les armes que lorsque l’homme qu’elle aime est mort, qu’il s’agit de le venger, et que sous le coup de la douleur, elle échappe à sa nature. Jusque-là, elle s’était contentée de l’assister et de soigner ses blessures. Elle devient alors « l’héroïne qui vainquit sa féminité<sup>1657</sup> » :

« Au pied de l’un des canons, un homme courageux tient une flamme, malgré les souffrances dues à sa blessure au bras. Une femme lave son sang avec l’eau d’une cruche. Mais le canon ne se tait pas pour autant. Dans les yeux de cet homme courageux et de la jeune fille, il y a des promesses d’amour. Un sourire dissimule la douleur. [L’homme est tué] Un cri de la jeune fille, un regard pour chercher dans ses yeux, déjà éteints, la promesse de l’idylle interrompue et ensuite des

---

<sup>1655</sup> A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (II)* [...] p. 356

<sup>1656</sup> Anonyme, *Nueva Enciclopedia escolar 3<sup>er</sup> grado* [...] p. 561

<sup>1657</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 176

larmes sur un joli visage. [Elle reprend alors, seule, le canon] Et le canon chante de nouveau sa terrible chanson ! Parle, canon ! Chante, canon ! Rugis, canon<sup>1658</sup> ! »

Afin que ce moment demeure exceptionnel, l'héroïne doit en outre retourner rapidement (comme en 1918) à ses tâches habituelles. Dans de nombreux manuels, on explique ainsi qu'au premier son du canon, les hommes reviennent au combat, déchargeant Augustine d'Aragon de ses très fugaces responsabilités militaires.

Il en va de même pour María Pita, alter ego galicienne d'Augustine d'Aragon. Les auteurs de *Lecturas históricas, cuarto curso*, publié en 1968, rappellent qu'elle fut une femme « singulière ». Ils font d'elle un personnage fugace, en la faisant venir de nulle part pour ensuite la faire artificiellement disparaître. Ils affirment, au détriment d'une réalité historique déjà bien connue à l'époque, que l'on ne sait pas ce qu'elle devint : « l'Histoire ne nous dit pas où naquit ni où mourut María Pita ». Son apparition quasi miraculeuse dans la bataille ne peut être motivée que par un contexte militaire et des circonstances personnelles totalement exceptionnels. La ville est sur le point de tomber, et il s'agit de renverser le cours de la bataille : « La ville est menacée de tomber aux mains de l'ennemi. Dans ces moments apparaît, parmi les civils (...) une femme. Voici María Pita<sup>1659</sup>. » Comme pour Augustine d'Aragon, c'est son désespoir face au décès de son époux qui vient de mourir les armes à la main, qui la conduit à prendre part au combat. Sa fonction dans la bataille consiste d'ailleurs moins à lutter aux côtés des hommes qu'à leur rappeler, par l'exemple et par l'incongruité de sa participation aux combats, où se situe leur devoir :

« Que ceux qui ont un honneur me suivent ! Crie alors María Pita, et elle avance, seule, vers l'ennemi, pleine de la douleur et de la colère d'avoir vu tomber son époux aimé. (...) Le courage redouble alors parmi les défenseurs de la place, qui contre-attaquent avec férocité<sup>1660</sup>. »

L'image qui illustre le chapitre rend plus explicite le sens de cet épisode.

---

<sup>1658</sup> *Ibidem*, p. 174

<sup>1659</sup> V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso* [...] p. 174

<sup>1660</sup> *Ibidem*, p. 175



**Figure LXXI. Lecturas históricas 4° curso, Madrid, Ediciones S.M., 1968<sup>1661</sup>**

L'intervention de María Pita, comme des autres femmes d'action, dans les combats, est donc ponctuelle. Par ce récit, l'intervention de María Pita ne constitue pas une mise en danger des normes genrées. Au contraire, elle vise à les rétablir. Elle renvoie les hommes à leurs devoirs masculins, à ce que les sociologues appellent les ". La transgression momentanée de cette frontière par une femme souligne la transgression qu'ils viennent eux-mêmes de commettre en se montrant indignes du rôle que suppose leur appartenance genrée. Cette utilisation des femmes combattantes afin d'humilier les hommes défailants n'est pas spécifique à l'Histoire espagnole. Elle se présente à plusieurs reprises dans l'Histoire contemporaine - que l'on songe par exemple au régiment féminin russe fondé en 1915 par Maria Botchkareva<sup>1662</sup> ou aux communardes du Bataillon des fédérées qu'a étudiées Q. Deluermoz<sup>1663</sup>.

---

<sup>1661</sup> *Idem*

<sup>1662</sup> M. Bochkareva, S. Audoin Rouzeau, N. Werth, Yashka, *Journal d'une femme combattante, Russie, 1914-1917*, Paris, Armand Collin, 2012

<sup>1663</sup> Q. Deluermoz, « Des communardes sur les barricades », in C. Cardi, G. Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La découverte, 2012



## ***B. Une femme d'exception ne peut être érigée en modèle***

Ces femmes d'exception étant des êtres qui excèdent leur nature, il n'est pas étonnant que les manuels incitent souvent à ne pas les prendre en modèles. Si les héros du passé doivent servir de modèles, il n'en va pas toujours ainsi des héroïnes.

Le manuel *Estampas de España*, demande ainsi aux garçons de s'inspirer de la geste des plus remarquables de leurs ancêtres et explique aux jeunes filles qu'elles doivent certes garder d'Isabelle les vertus, mais que ces vertus doivent leur servir à devenir des femmes d'intérieur et des mères modèles. C'est uniquement par l'enfantement et l'éducation de leur progéniture qu'elles sont appelées à intervenir dans l'Histoire. Le comportement viril d'Isabelle n'a pas vocation à être imité. Dans *Estampas de España*, le sens que les jeunes lectrices doivent donner à la passion que la jeune Isabelle de Castille aurait éprouvée pour son rouet devient très explicite :

« C'est un rouet qui sert à travailler, à gagner sa vie, et qui ne lui laisse pas un jour de repos. Maniez-le sans perdre jamais le parfum de votre personnalité féminine. Et souvenez-vous aussi que grâce à ce rouet, elle put tisser l'histoire glorieuse de l'unité espagnole, de la grandeur espagnole.

On ne vous en demande pas tant. Il vous suffit de tisser la physionomie de votre foyer et le caractère de vos enfants (...) Filez, filez, petites filles qui deviendrez des femmes ; femmes qui serez toujours aussi des petites filles<sup>1664</sup>. »

Le manuel *Guirnaldas de la historia*, de Serrano de Haro met en œuvre un autre procédé afin d'éloigner les jeunes filles (auxquelles il est exclusivement destiné) de ce modèle transgressif. Le chapitre sur Isabelle de Castille est suivi d'un chapitre intitulé « Les amies de la reine », qui regroupe des biographies édifiantes et fort peu scientifiques, On y lit par exemple l'hagiographie de Teresa Enriquez. Parfois appelée « La folle du Saint Sacrement » (pour la dévotion qu'elle porta à l'Eucharistie), cette amie de la reine est avant tout un modèle de foi, d'humilité, et surtout de simplicité. « Elle fit l'admiration du monde par sa vie de piété et de miséricorde<sup>1665</sup> ». Son évocation contrarie ce que le personnage de la reine Isabelle aurait pu laisser imaginer aux jeunes lectrices (malgré les efforts de l'auteur) de coquetterie ou de faste. Serrano de Haro nous dit d'elle que si elle se plia aux normes

---

<sup>1664</sup> F. José de Larra, *Estampas de España* [...] p. 110

<sup>1665</sup> *Ibidem*, p. 94

vestimentaires de la vie de cour, ce fut bien à regret : « Quand pour certaines fêtes elle devait être élégante, elle disait avec son âme modeste : Toi, Seigneur, tu sais que ces atours jamais ne m'ont plu<sup>1666</sup>. » Autre compagne d'Isabelle, « Marie la pauvre », cousine des rois, est décrite en modèle de renoncement et de foi (une fois veuve, elle entre au couvent et se consacre à la charité et aux soins des malades). Elle vient opportunément rappeler le caractère exceptionnel des femmes qui comme Isabelle mènent une existence autonome (une existence qui échappe à leur mari), et qui sont détentrices, en propre, de leur existence<sup>1667</sup>. La fonction de ce chapitre dans l'économie du manuel nous semble être d'offrir aux lectrices d'autres modèles féminins : des modèles moins subversifs des rôles de genre traditionnels, qui permettent de ramener les lectrices à des ambitions légitimes et viennent restaurer une frontière entre les genres qui aurait pu être mise en danger par le récit du rôle historique que tint Isabelle de Castille.

---

<sup>1666</sup> *Idem*

<sup>1667</sup> *Ibidem*, p. 92

## Quatrième chapitre. Des femmes actives et libres, figures d'une histoire militante

Certains manuels marqués par un militantisme féministe portent, durant toute la période ici étudiée, et malgré un discours structurellement marqué par des valeurs patriarcales, des modèles de femmes actives et libres, qui influent activement sur le cours de l'Histoire. Si les auteurs les plus républicains assument parfois un positionnement engagé pour l'égalité des sexes, le passage au franquisme signifie l'abandon total des discours délibérément et explicitement féministes, qui n'ont plus droit de cité après 1939 car ils sont alors associés au régime honni de la Seconde République. Cela n'empêche cependant pas le retour, dès la fin des années 1940, de figures féminines héroïques dans les manuels de l'historienne María Comas de Montañez, qui peuvent être qualifiés de crypto-féministes. L'étude de ces ouvrages conforte l'idée, énoncée par exemple par A. Aguado<sup>1668</sup>, R.M. Medina Doménech<sup>1669</sup> ou E. de Dios Fernández, selon laquelle des femmes surent trouver, même durant le franquisme, « des espaces, sinon de revendication, du moins de divergence par rapport aux modèles féminins qui leur étaient imposés<sup>1670</sup> ».

### I. La revendication assumée de l'égalité hommes-femmes dans les manuels républicains

A. Aguado, écrit que le faible intérêt des socialistes (et, plus globalement, de la gauche républicaine) pour la question de la domination des hommes sur les femmes constitue « un lieu commun de l'historiographie » qui peut être, au moins partiellement, revisité : la Seconde République rendit possible « le développement de langages visant spécifiquement à la construction d'une conscience de genre<sup>1671</sup> ».

---

<sup>1668</sup> A. Aguado, «La historia de las mujeres como historia social», in M. Santo Tomás Pérez, M.J. Dueñas Cepeda, M.I. del Val Valdivieso, C. de la Rosa Cubo (dir.), *La historia de las mujeres: una revisión historiográfica*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2004, pp. 57-71

<sup>1669</sup> R.M. Medina Doménech, *Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)* [...]

<sup>1670</sup> E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo » [...] p. 26

<sup>1671</sup> A. Aguado, « Politización femenina y pensamiento igualitario en la cultura socialista durante la segunda república », in A. Aguado, T.M. Ortega (dir.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX* [...] pp. 145-172, p. 148

Les manuels les plus républicains prennent en effet fréquemment des positions affirmées en faveur de l'égalité des sexes et peuvent être analysés en ce sens. Un chapitre de *El niño republicano*, par exemple, est consacré à "La femme républicaine". Il revendique une égalité réelle :

« Durant des années et des années, des siècles et des siècles, on a vécu dans l'idée erronée selon laquelle la femme ne pouvait pas être active dans le champ de la vie politique des peuples. On la prenait pour un être inférieur à l'homme<sup>1672</sup>. »

L'auteur convoque l'Histoire récente de la Turquie pour associer la République à la cause des femmes : il parle « d'un peuple qui sous la République naît à la civilisation. Ce sont ses femmes, encore esclaves il y a quelques années de cela, qui par milliers, par dizaines de milliers, ont envahi les universités et les établissements scientifiques ». Les exercices de fin de chapitre doivent conduire les élèves à reformuler l'idée d'une émancipation des femmes nécessaire et justifiée et à associer la Seconde République à l'égalité hommes-femmes :

« Qu'a-t-on pensé des femmes jusqu'à aujourd'hui ?

La femme a-t-elle influé sur les améliorations de la société ?

Notre république a-t-elle reconnu le courage, la grandeur de cœur et l'intelligence de la femme espagnole<sup>1673</sup> ? »

Pour J. Seró Sabaté, ces qualités des femmes espagnoles sont d'autant plus admirables qu'elles ne sont pas incompatibles avec les qualités morales liées à la lutte armée et au pouvoir : les femmes ont aussi mérité l'égalité par leur capacité à se sacrifier, par leur « courage réellement viril », ainsi que par leur « intelligence » politique<sup>1674</sup>. Il prend également le contrepied du discours traditionnel, qui nie la féminité des femmes qui transgressent les limites de leur genre. Il insiste sur le fait que leur immixtion dans le domaine des hommes ne leur ôte pas leur beauté :

« La femme (...) a su atteindre le niveau de l'homme dans l'exercice de tous les sports, et elle a su rivaliser avec lui (...) dans tous les domaines où il faut faire preuve de courage, de sérénité, de résistance physique et de ténacité, sans perdre les beautés et les enchantements de sa féminité<sup>1675</sup>. »

---

<sup>1672</sup> J. Seró Sabaté, *El niño republicano* [...] p. 171

<sup>1673</sup> *Ibidem*, p. 175

<sup>1674</sup> *Idem*

<sup>1675</sup> *Ibidem*, p. 176

Le manuel d'orientation socialiste *Lecturas históricas, historia anecdótica del trabajo*, affiche pour sa part une préoccupation pour les ouvrières ainsi que la volonté d'inclure les femmes dans l'écriture de l'Histoire de ce prolétariat qui montre sa force par la grève. La dignité socialiste et ouvrière semble ici plus ouverte aux Femmes. R. Llopis prend la peine de préciser que les femmes et les enfants aussi participent au dynamisme de l'industrie d'Elche par leur travail. Il les inclut dans la force productive et dans cette classe ouvrière appelée à modifier la société. Il précise que, face à la faim qu'entraîne le non-paiement des journées de grève, « les hommes résistaient. Les femmes aussi. Après tout, elles aussi étaient grévistes<sup>1676</sup> ». De même que les manuels du franquisme les plus guerriers sont aussi ceux qui, le plus, enferment les femmes dans des rôles stéréotypés et limités, les manuels de la Seconde République les plus pacifistes sont aussi ceux qui œuvrent le plus à la remise en cause de leur statut d'inférieures. On peut citer en exemple l'encyclopédie *Esquemas de trabajo*, publiée au début des années 1930, et d'idéologie très républicaine - l'auteur s'y prononce notamment en faveur de la laïcité de l'Espagne. Le refus d'une histoire et de modèles masculino-centrés y accompagne le refus du discours nationaliste et hispano-centré. La volonté de promouvoir des figures historiques féminines accompagne la construction de modèles masculins qui tournent le dos à une éthique guerrière et nationaliste, dans une optique marquée par le positivisme :

« On trouve dans l'histoire de nombreux hommes et femmes qui surent durant leur vie se distinguer.

On les appelle *hommes célèbres* et *femmes célèbres*.

Certains furent Espagnols, d'autres Français, d'autres Allemands, etc.

Ils excellèrent en médecine, géographie, littérature, guerre, éducation.

Tout ce qu'ils ont fait sert pour que d'autres hommes continuent à travailler<sup>1677</sup>. »

On remarque cependant à la lecture de ce manuel que les auteurs éprouvent des difficultés à dépasser le niveau de la déclaration d'intention : les héros qui sont ensuite donnés en exemples dans le manuel sont tous des hommes - faute sans doute aussi de référence historique précise, d'une histoire des femmes qui n'avait pas encore été écrite.

---

<sup>1676</sup> A. Thomas, *Historia anecdótica del trabajo* [...] p. 282

<sup>1677</sup> Anonyme, *Esquemas de trabajo*, Valencia, J. Vicente Pont editor, circa 1932 – 1936, p. 50. C'est l'auteur qui souligne.

Les manuels républicains demeurent en effet des manuels de leur temps. Souvent, les déclarations d'égalité ou de dignité des femmes ne trouvent pas une traduction claire et émancipatrice dans les personnages féminins présentés. Le prisme ici choisi, de l'étude des personnages étudiés et des valeurs qu'ils incarnent, plutôt que du discours affiché par les manuels, montre même, nous l'avons vu, que les valeurs transmises à travers les personnages historiques sont parfois en contradiction ou en décalage avec les intentions affichées.

## **II. María Comas de Montáñez : faire survivre les héroïnes dans les manuels franquistes**

Après 1939, le féminisme fait (comme le pacifisme) office d'épouvantail. Toute revendication d'égalité des sexes doit donc disparaître. Une auteure de manuels d'Histoire au moins résiste fortement à cette tendance : María Comas de Montáñez. Elle est, à plusieurs titres, une femme « hétérodoxe » (pour reprendre l'expression de M. Yusta et I. Peiró Martín<sup>1678</sup>) et en rupture avec l'ordre franquiste (mais à bas bruit) : son discours est à la fois « crypto-féministe », « crypto-catalaniste » et d'orientation très libérale pour la période à laquelle elle écrit. Au demeurant, dans l'Espagne des années 1940 et 1950, le seul fait de s'affirmer socialement à travers une autre profession que celle d'épouse contribue à faire d'elle une femme transgressive<sup>1679</sup>, non conforme à la politique franquiste d'interruption du processus d'émancipation économique et social en cours depuis le début du XXe siècle<sup>1680</sup>. Son refus des normes genrées du national-catholicisme peut être rapproché de celui que S. Blanco Fajardo étudie dans les romans de trois écrivaines des mêmes années 1950 et 1960 (Carmen Laforet, Dolores Medio et Ana María Matute) : comme elles, María Comas de Montáñez ressentit la nécessité de s'opposer à la violence qui lui était faite par la société du premier franquisme, démontrant que « les femmes, comme tous les sujets, ne sont pas de simples réceptrices passives de la culture masculine<sup>1681</sup> » ; comme elles, elle construit des

---

<sup>1678</sup> M. Yusta, I. Peiró Martín, *Heterodoxas, guerrilleras y ciudadanas. Resistencias femeninas en la España moderna y contemporánea*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2015

<sup>1679</sup> M.R. Medina Doménech, *Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)* [...] p. 209

<sup>1680</sup> R. Ruiz Franco, *¿Eternas menores?*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007, p. 24

<sup>1681</sup> P. Ballarín Domingo, *La educación de las mujeres en la España contemporánea. (siglos XIX-XX)*, Madrid, editorial síntesis educación, 2001, p. 18

personnages transgressifs qui participèrent de « la construction d'un processus de socialisation différent<sup>1682</sup> ». L'étude de ses ouvrages permet, comme le demande P. Ballarín Domingo, de « reconnaître les femmes comme agents de changements sociaux<sup>1683</sup> », et ainsi d'éviter de confondre leur rôle réel et le discours que la société porte sur elles.

Cette professeure titulaire d'une chaire de lycée à Barcelone et Docteure es Lettres sait en effet utiliser (dans les quatre manuels qu'elle publie durant les années 1950 et jusqu'en 1970) la richesse des biographies de certaines femmes afin de créer un discours historique susceptible de déstabiliser l'ordre genré qui se réaffirme alors. Elle est, entre 1939 et la fin des années 1960, la seule auteure de manuels d'histoire à continuer à mettre délibérément en avant le rôle des femmes dans l'histoire. Elle en vient parfois à formuler explicitement l'idée de l'égalité entre les sexes comme lorsque, dans un manuel publié en 1954, elle fait des Philosophes des Lumières les précurseurs des combats féministes du XXe Siècle : « Le siècle des Lumières voulut aussi incorporer les femmes au monde du travail et au monde de la culture. Campomanes, voulant que tout le monde travaillât, fut l'apôtre du travail de la femme<sup>1684</sup>. » Goya lui-même, en tant qu'il commence à incarner l'artiste engagé, ne peut être insensible à la question de l'égalité hommes - femmes :

« On trouve au plus profond de Goya un esprit critique qui rapproche son œuvre de celle de Feijoo et de Jovellanos. Les défauts de la société dans laquelle il vit ne lui échappent pas. Ainsi, dans sa *Noce villageoise*, il critique la situation d'infériorité de la femme qui doit accepter une noce décidée par ses parents<sup>1685</sup>. »

Ce féminisme se traduit d'abord, dans les manuels, par le refus des explications essentialisantes : si la mère de Charles II fut effectivement une mauvaise régente, la raison en est cherchée dans un mauvais choix des ministres ; les qualités de María de Molina ne sont plus liées à sa maternité, mais à son « énergie » intrinsèque, qui la rapproche des autres souverains médiévaux. María Comas de Montáñez entend surtout donner à voir dans ses manuels des figures de femmes de pouvoir et d'action, émancipées et autonomes. Elle réintègre des femmes à son récit historique chaque fois qu'elle en a l'occasion. Il se trouve

---

<sup>1682</sup> S. Blanco Fajardo, « Palabras desde el silencio. Violencia, represión y control social en la narrativa femenina durante el primer franquismo » [...] p. 447

<sup>1683</sup> P. Ballarín Domingo, *La educación de las mujeres en la España contemporánea. (siglos XIX-XX)* [...] p. 31

<sup>1684</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia de España* [...] p. 134

<sup>1685</sup> *Ibidem*, p. 137

donc émaillé de personnages féminins que l'on ne trouve dans absolument aucun autre manuel. Les chapitres sur le Moyen-Âge sont les plus propices à cette présence. Dans *Historia de España y su cultura*, on trouve par exemple, en l'espace d'une dizaine de pages : un long développement sur María de Molina et sa politique ; des explications sur la politique d'Isabelle de Portugal, qui « réussit à faire pendre » le ministre (et favori) Alvaro de Luna par son époux ; la mention de « la reine Marie » de Sicile, à qui Pedro IV confisqua son Royaume ; des explications sur le rôle de l'épouse de Alphonse V d'Aragon, qui assumait largement la réalité du pouvoir en l'absence de son mari ; le rôle de la belle-mère du « prince de Barcelone », qui aurait peut-être empoisonné ce dernier<sup>1686</sup>, *et cætera*.

L'analyse que M. Comas de Montañez propose d'Isabelle Farnèse est significative. L'épouse de Philippe V n'est plus, comme ailleurs, la femme qui rabaissa l'Espagne par sa politique familiale. Elle est au contraire l'artisan de l'émancipation de l'Espagne par rapport à la tutelle française qui aurait pesé sur son époux :

« Elle signifia une nouvelle étape dans la politique européenne de Philippe V, qui avait jusqu'alors été complètement française et dirigée par Louis XIV lui-même. Isabelle Farnèse, pour éviter que la Princesse des Oursins ne continue à intervenir dans le gouvernement, la renvoya violemment lors du premier entretien qu'elle eut avec elle et réussit à dominer totalement le Roi. La nouvelle reine, aux côtés de son ministre de confiance, le Cardinal Alberoni, entreprit une nouvelle politique, déterminée essentiellement par deux objectifs : une ambition maternelle visant à gagner des États pour ses enfants (Charles et Philippe) (...) ; la volonté d'annuler les traités d'Utrecht et de Rastatt (...) **ce qui permet ainsi de restaurer l'Empire européen que nous avons perdu**<sup>1687</sup>. »

Isabelle Farnèse est donc un souverain comme un autre, qui sait s'affirmer, désigne elle-même ses ministres et fait même preuve d'une ambition impériale pour l'Espagne supérieure à celle de son époux ainsi que de compétences supérieures à celles de ses prédécesseurs.

María Comas de Montañez prend aussi malice à mentionner tout ce qui peut perturber les représentations traditionnelles qui associent le pouvoir au masculin uniquement, et plus globalement, tout ce qui peut relever de ce que l'on appelle aujourd'hui systèmes de

---

<sup>1686</sup> M. Comas de Montañez, *Historia de España y su cultura* [...] pp. 165-175

<sup>1687</sup> *Ibidem*, p. 105 (c'est l'auteure qui souligne)



représentations genrées. Elle est ainsi la seule auteure, sur l'ensemble du corpus, à souligner à propos du grand roi Philippe II d'Espagne, que « durant quelques années, par son mariage avec la reine d'Angleterre, Marie Tudor, il fut roi-consort de ce pays<sup>1688</sup>. »

Les femmes (par exemple Elisabeth d'Angleterre) sont omniprésentes dans des rôles de décision et de pouvoir qui dépassent le simple cadre de la vie de cour. Le conflit religieux entre Protestants et Catholiques habituellement invoqué dans les manuels s'efface, dans son analyse, derrière une lutte politique entre deux souverains, Elisabeth d'Angleterre et Philippe II d'Espagne. Ces deux hommes d'Etat sont placés, du point de vue de leurs compétences politiques et stratégiques, sur un strict plan d'égalité, même si la reine d'Angleterre demeure bien entendue condamnée comme ennemie de l'Espagne :

« Isabelle Première d'Angleterre (1558-1603), tenace ennemie de Philippe II, favorisait tous les ennemis de ce monarque et essayait par tous les moyens d'abattre le pouvoir de l'Espagne.

Si Philippe incarnait l'idéal catholique, elle se convertit en défenseur du Protestantisme, non par conviction religieuse mais par convenance politique. Les deux souverains se menèrent une guerre sourde. La reine d'Angleterre favorisait les rebelles des Pays Bas, appuyait les Protestants français, et encourageait les actes de piraterie des marins anglais<sup>1689</sup>. »

Elisabeth est pour Philippe II un ennemi viril de premier ordre. D'ailleurs, « elle fit chevalier Drake, le téméraire pirate, sur le pont même de son navire. » Son audace est visiblement supérieure à celle du souverain espagnol qui vivait largement reclus dans son palais de l'Escorial. Le message adressé aux jeunes lecteurs est que le pouvoir est aussi une histoire de femmes, et qu'Elisabeth d'Angleterre n'est pas une « femme d'exception ». Elle est une femme de pouvoir parmi d'autres. Philippe II n'a en effet d'autre choix, pour lutter contre elle, que de s'appuyer sur une autre femme : il décide d'aider les catholiques anglais « qui essayaient de renverser Isabelle et de proclamer reine sa malheureuse cousine Marie Stuart, reine détrônée d'Ecosse et prisonnière d'Isabelle<sup>1690</sup>. »

María Comas de Montañez fait aussi pénétrer des femmes dans le domaine réservé des hommes : celui du risque et du combat. On décèle dans ses manuels une fascination pour les

---

<sup>1688</sup> *Ibidem*, p. 48

<sup>1689</sup> *Ibidem*, p. 52

<sup>1690</sup> *Idem*

femmes aventurières. Il s'agit le plus souvent pour l'auteure de souligner la participation d'un sexe qu'elle ne veut pas faible aux épisodes les plus risqués de l'histoire. Le récit des expéditions en Amazonie est l'occasion de mentionner les combats avec des « Indiens dirigés par des femmes, comme les 'Amazones' de la mythologie grecque ». Le manuel, qui fait souvent sa part au doute historique, ne prend pourtant ici aucune distance avec le caractère possiblement légendaire de cet épisode. La sanglante expédition de Aguirre permet de souligner la participation de « deux femmes : la belle veuve Inès de Atienza qui, par amour pour Ursua et par goût du risque, donna son argent pour l'expédition ; et Elvire, fille du basque Lope de Aguirre. » Tous ces récits héroïques mettent en scène des femmes qui risquent leur vie, voire exercent l'autorité militaire qu'elles détiennent en conformité avec les codes virils. On découvre ainsi chez M. Comas de Montáñez l'histoire d'Isabel Barreto, épouse de Alvaro Mendaña, découvreur des îles Salomon et Marquises : lorsqu'il mourut, « il confia à son épouse le commandement et elle devint la seule femme à exercer la fonction de Gouverneur ; faisant preuve d'une grande énergie et de dons exceptionnels, elle réussit à imposer son autorité<sup>1691</sup>. » Même Chimène sort de sa soumission et n'est plus seulement celle qui attend son époux au couvent pendant que qu'il bataille. Elle devient femme de pouvoir et acquiert un rôle politique et militaire qu'elle n'a nulle part ailleurs : « la veuve du héros continua à défendre Valence contre les attaques répétées des Almoravides durant quasiment trois ans<sup>1692</sup>. » En 1970, le contexte général d'affaiblissement du contrôle politique permet à M. Comas de Montáñez d'évoquer incidemment, à propos des forces de la Seconde République, le rôle des « miliciens et miliciennes<sup>1693</sup> » qui prirent part aux combats dans le camp républicain.

### **III. La Transition : disparition des héroïnes et émergence des femmes du commun**

Comme nous l'avons vu, la fin du franquisme ne signifie pas une libération pour les femmes dans les manuels, car la victoire d'une Histoire économique et sociale entraîne alors leur

---

<sup>1691</sup> *Ibidem*, p. 93

<sup>1692</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia de España* [...] p. 69

<sup>1693</sup> M. Comas de Montáñez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario*, Barcelona, ediciones Socrates, 1970, p. 221

effacement et leur quasi disparition en tant qu'actrices de l'Histoire - au même titre que les hommes. La diffusion, à partir des années 1960, d'une nouvelle vague féministe, née largement dans les universités<sup>1694</sup>, peine à trouver une traduction massive dans les manuels d'Histoire. Ces derniers s'inscrivent souvent dans la même dynamique que les autres produits culturels de l'époque (parmi lesquels les *mass media*), dont A. Valcarcel souligne le caractère fortement « régressif<sup>1695</sup> ».

Des indices multiples montrent cependant clairement la volonté de certains rédacteurs et rédactrices de laisser une place aux femmes dans l'Histoire. Dans le cadre de l'intérêt croissant pour l'histoire matérielle et économique, certains auteurs veulent rendre visibles les femmes du commun, comme par exemple Mercedes Espriu Gumí en 1968 :

« Les femmes passaient la plus grande partie de leur temps à la maison, livrées à des tâches domestiques, et n'avaient quasiment pas d'autre divertissement possible que d'assister aux fêtes et d'écouter ou conter les longues et fantastiques histoires que leurs seigneurs avaient vécues durant leurs entreprises guerrières<sup>1696</sup>. »

Le résumé qui clôt le chapitre vient insister sur cette idée d'une relégation des femmes qui vivent leur vie à travers leurs époux, par procuration : « Rappelle-toi que (...) les femmes étaient le plus souvent enfermées dans leurs maisons ou châteaux<sup>1697</sup>. »

L'iconographie, notamment, tourne le dos dans les années 1970 à la domination du portrait de héros guerrier et des scènes de batailles, pour se féminiser fortement. Il est possible que ce poids central des images (et des commentaires qui les accompagnent) dans la féminisation de l'Histoire soit en partie la conséquence de la quasi-absence à ce moment-là d'une Histoire des femmes scientifique sur laquelle s'appuyer.

C'est ainsi par l'image que les femmes pénètrent dans le domaine masculin du travail rémunéré : les chapitres sur la Révolution Industrielle, notamment, sont souvent illustrés par des images d'époque qui mettent en scène des femmes participant à la production (surtout dans le secteur textile). Les commentaires peuvent alors prendre une orientation relativement émancipatrice pour souligner qu'il ne s'agit pas de l'accès des femmes au travail

---

<sup>1694</sup> A. Valcárcel, « Treinta años de feminismo en España », in I. Morant, *Historia de las mujeres en España y América latina*, tome IV [...] pp. 415-463, p. 426

<sup>1695</sup> *Ibidem*, p. 427

<sup>1696</sup> Mercedes Espriu Gumí, *Geografía e historia 6º curso* [...] p. 178

<sup>1697</sup> *Ibidem*, p. 181

mais d'un changement de statut du travail effectué : « Dans la société traditionnelle la femme se charge des travaux domestiques. Avec les débuts de la Révolution Industrielle, elle se rend fréquemment dans les ateliers et les usines<sup>1698</sup>. »

Les photographies reproduites dans le manuel *Ciencias sociales 8° de EGB*, publié en 1978 représentent (classiquement) des femmes exerçant des fonctions qui sont de l'ordre du *care*. On trouve ainsi, en illustration du chapitre sur la Guerre Civile, des photos de membres féminines du service d'aide sociale, qui joua un rôle important dans les années de pénurie du début du franquisme<sup>1699</sup>. Mais le chapitre sur l'URSS permet d'aller au-delà en soulignant la capacité des femmes à participer aux tâches productives, en même temps que les vertus émancipatrices de cette participation. Une photographie d'une ligne de montage soviétique dont les postes sont tenus par des femmes permet d'expliquer que « le développement obligea à disposer de toute la main d'œuvre et aussi bien les femmes que les hommes participèrent (...) La femme fut considérée comme égale devant la loi et la société. Elle participa activement au processus productif<sup>1700</sup>. »

En 1981, même la splendeur de la Florence de la Renaissance rejaillit sur les femmes et permet de souligner leur rôle actif dans l'Histoire. Le chapitre intitulé « Florence : la 'source d'or ' » attribue largement la splendeur de la Toscane moderne au dynamisme de l'économie et, plus particulièrement, de l'industrie textile et du secteur bancaire qui permit le financement du décollage économique. Quatre tableaux illustrent le chapitre. Deux d'entre eux mettent en scène des femmes actives économiquement : *Le changeur et sa femme*, peint en 1539 par Marinus van Reymerswaele ; et une autre œuvre, non identifiée, qui représente des femmes s'occupant d'opérations de tissage. Cette dernière est accompagnée du commentaire suivant :

« Les femmes eurent une grande importance ; elles accompagnaient les hommes, influant sur leur art et autres travaux. Certaines acquirent un métier et triomphèrent dans les affaires, d'autres se préoccupèrent du gouvernement et

---

<sup>1698</sup> J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos* [...] p. 271. Voir en annexes : **Figure LXXII.**

<sup>1699</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB* [...] p. 147. Voir en annexes : **Figure LXXIII.**

<sup>1700</sup> *Ibidem*, p. 121. Voir en annexes : **Figure LXXIV.**

les plus illustres d'entre elles formèrent des académies où elles prononçaient des discours<sup>1701</sup>. »

Notons que cette volonté consciente de rendre les femmes visibles est compatible, dans le même manuel (il n'est malheureusement pas possible de savoir s'il s'agit du même auteur, car il s'agit d'un ouvrage collectif) avec le maintien des mêmes stéréotypes, des mêmes représentations, qui ont prévalu jusque-là. La description des noces des rois catholiques, par exemple, continue à donner lieu à une évocation très genrée des qualités des deux époux, qui attribue à l'une un « aspect agréable » et à l'autre « un regard intelligent<sup>1702</sup> ».

Cette affirmation du rôle des femmes par les manuels est aussi liée au Concile Vatican II. Dans le chapitre sur « l'époque gothique » du manuel *Ciencias sociales 6°EGB*, publié en 1977, la sortie du monde roman vers le lumineux monde gothique, est analysée comme un précurseur des années 1960 et 1970, au croisement du développement économique et de l'ouverture religieuse impulsée par Jean XXIII. Dans un monde urbain nouveau, un « monde plus libre<sup>1703</sup> », les femmes ont plus de place : « La vie urbaine apparaît. De nouvelles idées chrétiennes surgissent, joyeuses et optimistes. On assiste au développement du monde féminin, le commerce entraîne une élévation du niveau de vie. » Le chapitre est illustré par des miniatures médiévales qu'accompagne le commentaire suivant :

« Dans ces quatre miniatures du Codex Manesse, nous remarquons quatre aspects différents du monde de la fin du Moyen-âge :

- a. La Renaissance du commerce (...) et le rôle nouveau, plus libre, des femmes dans la société. La femme aura une grande importance dans le monde social à partir du XIIIe siècle.
- b. Dans un monde chevaleresque, les tournois sont une activité permanente. Et ici aussi la femme est une figure active. Observez comme tout le public est féminin<sup>1704</sup>. »

Les femmes sont en conséquence parfois réhabilitées en politique. Dès 1974, un des auteurs du manuel *Consultor* considère comme positif l'accès des femmes au vote en 1931<sup>1705</sup>, et

---

<sup>1701</sup> J. Prats, J. Emilio Castelló, M. Camino García, I. Izuzquiza, MA. Loste, *Ciencias Sociales 7°* [...] pp. 182-183. Voir en annexes : **Figure LXXV**.

<sup>1702</sup> *Ibidem*, p. 235

<sup>1703</sup> M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 6° EGB* [...] p. 244

<sup>1704</sup> *Ibidem*, p. 245. Voir en annexe : **Figure LXXVI**.

<sup>1705</sup> E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor ciencias sociales 8°* [...] p. 424

reproduit une photographie qui les met en scène participant au scrutin<sup>1706</sup>. Elles peuvent même, dernier tabou à tomber, pénétrer dans le monde masculin du maniement des armes et de la guerre : le même manuel reproduit des photos non seulement d’infirmières de l’armée « nationale », mais aussi de trois « Miliciennes sur le front républicain<sup>1707</sup>. » Un commentaire accompagne en 1980 dans *Geografía e historia de España 3° BUP* une autre photo du même type: « Les femmes aussi participèrent à la lutte contre les insurgés du 18 Juillet. Il exista un mouvement appelé ‘Femmes libres’ qui publiait des revues et des publications<sup>1708</sup>. » Il illustre le renversement qui se produit alors, et qui vient clore le cycle contre-révolutionnaire entamé en 1939.



*También las mujeres participaron en la lucha contra los sublevados del 18 de julio. Existió un movimiento llamado «mujeres libres» que editaba revistas y publicaciones.*

**Figure LXXIIIX. Illustration du manuel *Geografía e historia de España 3° BUP* (Edelvives, 1980)**

•

Cette étude des manuels d’Histoire confirme donc, à leur échelle, les conclusions des vastes travaux historiques déjà réalisés sur la place des femmes dans la société espagnole. Elle s’inscrit, en ce qui concerne la question de l’essentialisation des identités féminines qui est le pendant de la réaffirmation de l’identité virile, dans leur continuité. On constate dans les manuels d’Histoire, au moins jusqu’aux années 1960, la permanence et la robustesse d’un

<sup>1706</sup> *Ibidem*, p. 429. Voir en annexes : **Figure LXXVII.**

<sup>1707</sup> *Ibidem*, p. 454. Voir en annexes : **Figure LXXVIII.**

<sup>1708</sup> J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP* [...] p. 293

socle de représentations et de constructions symboliques qui donnent à voir et essentialisent une « nature féminine » comparable à celle qu'a étudiée notamment G. di Febo<sup>1709</sup> et qui éloigne les femmes de ce domaine du pouvoir qu'est l'Histoire. En conformité avec les travaux déjà réalisés, le franquisme apparaît ici principalement - on est tenté de dire : « simplement » - comme une période de renforcement et de retour aux conceptions du rôle des femmes les plus conservatrices, une « contre-révolution du genre<sup>1710</sup> ». La construction d'une génération de femmes soumises<sup>1711</sup> et exclues de l'espace public passe par leur faible présence dans le récit historique (et notamment, leur exclusion des rôles historiques actifs), par leur confinement dans des qualités domestiques<sup>1712</sup>, par l'affirmation de leur dévouement aux autres et à l'abandon de soi<sup>1713</sup> et par l'invisibilisation d'une existence et d'ambitions qui leur seraient propres. Elles semblent, dans les manuels d'Histoire, ne vivre qu'au service des membres masculins de la famille ou pour donner la vie au sein d'une lignée, d'un honneur, qui appartiennent au patriarcat. Leur vocation à la maternité est aux fondements de la justification de cet ordre présenté comme naturel.

Cette étude de la confiscation du récit historique par le genre masculin se penche également sur le cas des femmes de pouvoir (et, singulièrement, d'Isabelle de Castille) qui ont marqué l'Histoire nationale espagnole : elle permet de s'intéresser aux procédés par lesquels les auteurs de manuels arrivent à éviter qu'elles ne viennent déstabiliser l'ordre genré hérité du XIXe siècle. On constate notamment que les auteurs leur enlèvent toute exemplarité transgressive en insistant sur leur caractère exceptionnel - et donc, hors de portée des femmes ordinaires. Cette exclusion de la normalité féminine permet d'éviter que leur exemple ne contamine les autres femmes mais aussi qu'il ne remette en cause ce qui est censé faire la nature des hommes.

---

<sup>1709</sup> G. di Febo, « Nacionalcatolicismo y género », Gloria Nielfa Cristobal (coord.), *Mujeres y [...]*, pp. 19-44, et G. di Febo, in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España [...]*, p. 226

<sup>1710</sup> S. Tavera García, « Mujeres en el discurso franquista hasta los años sesenta », in I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina del siglo XX a los umbrales del XXI [...]* pp. 239-265

<sup>1711</sup> D. Bussy Genevois, « Femmes d'Espagne », in Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident : le XXe siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 423

<sup>1712</sup> Sur le renvoi des femmes dans la sphère domestique, voir : F. Belmonte (dir) *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Ellipses, Paris, 2007

<sup>1713</sup> Sur cette question, on se référera notamment à N. Araque Hontangas, « Análisis del sistema educativo español desde su vertiente social y de género (1939-1951) », in A Barrio Alonso, J. de Hoyos Puente, R. Saavedra Arias (dir.), *Nuevos horizontes del pasado. Culturas políticas, identidades y formas de representación / Actas del X congreso de la Asociación de historia contemporánea*, 2011, pp. 145-163

La mise en relation des modèles masculins et féminins permet également d'établir la très forte corrélation qui existe entre les variations de la virilité héroïque des hommes et celles du degré d'éviction des femmes du récit historique. La nécessité du bornage de leur champ d'action (et de leur enfermement dans des rôles passifs) est visiblement ressentie avec plus de force par les auteurs qui construisent les virilités les plus exclusives et guerrières. De même, le déclin du modèle de l'homme guerrier qui débute à la fin des années 1940 et s'accélère fortement durant les années 1960 correspond à un début d'élargissement du champ d'action pour les modèles féminins présents dans les manuels d'Histoire - élargissement très relatif, mais que l'on constate également dans la société espagnole<sup>1714</sup>. Les deux modèles, masculin et féminin, se construisent donc globalement en miroir inversé. Le creusement du fossé qui sépare les deux genres, et dont la fonction est de ré-essentialiser le pouvoir du groupe dominant, se produit sur ses deux bords. Cette symétrie ne doit cependant pas être pensée comme totale et n'est pas systématique. Ce socle de représentations est notamment ponctuellement contesté dans des manuels qui ont en commun d'avoir été rédigés par des femmes. Leur étude vient confirmer la permanence, y compris durant le franquisme, de résistances de type féministe à l'ordre patriarcal<sup>1715</sup>. Pour ce qui nous intéresse, on y constate que les porosités entre les rôles de genre masculins et féminins ne disparaissent pas totalement durant le franquisme, qui ne parvient pas toujours à interdire aux femmes l'accès aux critères de la virilité triomphante.

---

<sup>1714</sup> M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Modelos femeninos en la prensa para mujeres » [...] pp. 283-285

<sup>1715</sup> A. Moreno Sardá, « La réplica de las mujeres al franquismo », in P. Folguera (coord.), *El feminismo en España : dos siglos de historia*, editorial Pablo Iglesias, Madrid, 2007



# CONCLUSION

Ce travail est né de la volonté de prolonger les recherches déjà engagées sur les identités masculines dans l'Espagne du XXe siècle. Les historiens ont mis en évidence que, pour ce qui concerne le discours institutionnel, le régime franquiste a constitué une violente parenthèse dans le long processus de modernisation des représentations genrées qui, depuis le XIXe siècle, accompagne les mutations économiques et sociales de l'Espagne. L'étude des manuels scolaires doit notamment nous permettre d'approcher davantage la réalité de ces représentations présentes dans la société, en déterminant si ce discours et la politique qui l'a accompagné ont réellement réussi à modifier les représentations de leurs rédacteurs.

Il apparaît qu'effectivement la nature du *vir hispanicus* dont les manuels sont porteurs fluctue au gré des changements de régime (ou des évolutions internes du franquisme). Ces variations sont le reflet de ce qui, à chaque époque, apparaît aux auteurs (et aux différentes sources d'autorité qui agissent sur leurs représentations) comme la solution au déclin pluriséculaire de l'Espagne.

Les manuels d'Histoire de la Seconde République dessinent très massivement des identités masculines modernes. La virilité de l'homme républicain se manifeste dans des affrontements verbaux ou politiques, par la maîtrise de l'art oratoire. Même si le pacifisme des auteurs républicains n'est pas toujours d'égale profondeur, le maniement des armes n'est pour eux, au plus, qu'un moyen de faire avancer la cause de la liberté, voire parfois de défendre la nation. Mais il n'est pas, en lui-même, porteur de vertus. C'est souvent au sein du système scolaire, et en tout cas par l'éducation, que les hommes les plus accomplis ont acquis leurs qualités. Ils sont, notamment pour les rédacteurs des manuels qui enseignent dans les classes de l'école primaire, des produits d'une école qui œuvre au progrès de l'humanité dans son ensemble. On trouve parmi eux, comme il est logique, des figures de maîtres d'école ; et le *cursus honorum* républicain est d'abord un cursus scolaire. Cet homme ouvert à l'Europe partage la plupart des traits de l'homme bourgeois alors en voie d'affirmation - dont il est très souvent une déclinaison civique - et puise à des sources exogènes une partie des valeurs nécessaires à la modernisation de la nation.

Le passage au franquisme constitue effectivement, dans les manuels d'Histoire, un coup d'arrêt - et même souvent un retour en arrière - pour le processus de modernisation des masculinités. L'ensemble de l'appareil du Ministère de l'Éducation Nationale (aussi bien les Lois éducatives et les Bulletins Officiels que le discours des Inspecteurs qui en assurent la mise en œuvre) incite après 1939 à la construction de guerriers aptes à défendre la nation.

Les auteurs de manuels dessinent alors des modèles masculins qui correspondent pour partie au modèle du « moine-soldat », que porte le discours officiel national-catholique, sur lequel les travaux des historiens ont porté jusqu'à présent. Ils affirment largement, après 1939, la nature guerrière d'un homme espagnol qui serait voué par atavisme à l'héroïsme et au combat.

Ils mettent en récit l'accession à l'âge viril - puis l'épanouissement - d'un *vir hispanicus* qui est d'abord né force brute, esprit d'indépendance, et aptitude sauvage à la guerre. Le substrat sur lequel repose son identité virile est constitué d'un mélange de goût pour le combat, de refus de la peur, et de stoïcisme. Son Histoire est ensuite largement celle de la résistance aux agressions extérieures, qui tout au long de l'Histoire sont venues renforcer (lors des affrontements de sept siècles contre les musulmans qui constituent la *Reconquista*) ou réveiller (lors du soulèvement contre les troupes napoléoniennes) cette nature héroïque première. Elle est à l'origine d'un atavisme toujours prêt à ressurgir. Durant la première moitié des années 1940, on note même parfois, chez certains auteurs, les influences de conceptions vitalistes qui rapprochent leur idéal masculin de cet homme fasciste qui semble alors l'emporter si facilement sur les Fronts européens contre les décadents défenseurs de la « démocratie bourgeoise » ou du « communisme athée ». Dans ce contexte, l'affirmation de la virilité des hommes ne peut que s'accompagner de l'affichage de leur savoir-mourir. C'est cependant leur capacité à donner la mort qui les différencie le plus radicalement des femmes. Des guerriers sanguinaires peuvent ainsi acquérir, dans les années 1940, une exemplarité qu'ils n'avaient pas jusqu'alors et qu'ils perdent bientôt.

Ce guerrier qu'est l'homme espagnol est alors d'abord mu par la volonté de défendre et de propager la foi catholique tridentine. L'identification entre cette dernière et la nation espagnole constitue en effet, entre 1939 et les années 1960, un élément de cohésion idéologique central, affirmé et imposé avec vigueur par les autorités éducatives. Les manuels montrent un *vir hispanicus* en lutte perpétuelle contre un même ennemi païen ou hétérodoxe, dont la dernière incarnation aurait été le républicanisme vaincu en 1939.

Etre un homme catholique, c'est alors appartenir à un groupe et une identité, que l'on affirme. La mort est placée au centre de la foi dans « le Crucifié », et au cœur de la pratique religieuse masculine. Les manuels affirment la virilité collective d'hommes qui participent à des rituels qui les préparent à donner ou recevoir la mort. Ce chrétien musclé érigé en modèle est moins préoccupé d'aide au prochain que de mortification (voire de martyre) et

de révérence envers un Dieu jaloux qui peut être terrible. La nécessité de la lutte pour la foi et la volonté d'exemplarité personnelle effacent en partie les qualités d'empathie envers le prochain. Les valeurs chrétiennes se militarisent. La virilité des Conquistadors rejaillit ainsi sur les missionnaires qui partagent leurs aventures, et l'on voit apparaître dans les manuels des figures de clercs batailleurs, qui se réalisent dans les combats et l'odeur de la poudre. Les membres du clergé ne sont pas dépourvus de virilité : ils ont renoncé à l'exercer, et pour certains auteurs ils sont capables - lorsque cela est nécessaire - de faire preuve du même courage et de la même capacité à sacrifier des vies que ceux qui n'ont pas prononcé leurs vœux.

L'affirmation de ces modèles masculins guerriers se fait au détriment du modèle de l'homme bourgeois qui était en voie d'affirmation depuis le XIXe siècle. Le chef de l'Etat lui-même, dans les années 1940, refuse les valeurs qui font la virilité du bourgeois moderne, notamment la richesse et l'importance de la vie familiale et de l'amour paternel. Ce rejet de l'attachement aux valeurs matérielles rejoint les positions de l'Eglise et trouve un écho parmi un ensemble assez large d'auteurs de manuels, qui ne se limite pas aux plus traditionalistes d'entre eux. Il rend plus aisée la revalorisation, dans les manuels, de la figure de l'hidalgo, au détriment des figures de réussite économique. Cet hidalgo est parfois érigé en modèle de désintéressement, mû avant tout par la défense d'un honneur et d'un nom. La foi catholique et le sens de la lignée se réunissent pour dessiner un guerrier dont la grandeur dépasse les horizons de ce bas-monde.

Au même moment, le pouvoir patriarcal devient plus visible dans les manuels. La toute-puissance exemplaire du père de famille réapparaît, tant dans la réaffirmation de la nécessaire domination des hommes sur leurs épouses que lors d'épisodes historiques qui les mettent en scène sacrifiant volontairement leurs enfants. L'idée moderne d'une virilité du contrôle des pulsions est par contre acceptée par l'ensemble des sources que nous avons étudiées, et le puritanisme des auteurs conservateurs rencontre l'affirmation moderne de l'idéal de l'époux fidèle. La condamnation des figures donjuanesques est par conséquent quasi-unanime, même si elle ne porte que sur les affres les plus visibles, sur le scandale, et ne remet pas en cause la double morale qui, dans les manuels comme dans la société d'alors, fait de la vertu une qualité d'abord féminine et non masculine.

Cette réaffirmation virile ne peut se faire sans creuser le fossé qui sépare les vrais hommes des figures non viriles. Il s'agit d'abord des contre-modèles d'hommes efféminés, comme les

multiples figures de Maures, trop raffinés, trop sensuels et trop entourés de femmes pour que leurs mœurs puissent être totalement viriles. Leur rejet est beaucoup plus fort dans les années 1940 et 1950. L'homosexualité, dont la contamination jusqu'au trône d'Espagne en la personne d'Henri IV de Castille aurait conduit la nation espagnole au fond du gouffre, est un sujet nouveau pour les manuels ; mais elle constitue en même temps un tabou contre lequel les auteurs peinent à formuler des condamnations explicites et qu'ils désignent de façon détournée, par périphrases. Les auteurs de manuels creusent également, après 1939, la distance qui sépare les femmes des qualités viriles. Ils systématisent et amplifient les *topoi* déjà présents auparavant qui renvoient ces dernières à une condition d'inférieures, inaptées aux fonctions qui supposent l'exercice d'une forme de pouvoir. C'est d'abord l'insistance sur leur condition maternelle (en cohérence avec les orientations de la politique franquiste) qui permet de justifier leur relégation : la nature, en les vouant à la procréation et à la transmission leur aurait conféré un caractère maternant et aimant, animal et instinctif, plus que rationnel et politique. Elles n'ont le plus souvent dans les manuels quasiment pas d'existence propre ; elles vivent à travers leurs époux (à qui elles procurent une descendance, un patrimoine, une dot qui leur permettra éventuellement de peser dans l'Histoire) et pour leurs enfants, auxquels elles donnent une foi et une éducation. Leur immixtion dans les sphères du pouvoir, qui se produit le plus souvent grâce à la faiblesse d'époux indignes de leur appartenance masculine, ou par la féminine intrigue, est cause de désastres. Les rares femmes dont la participation au cours de l'Histoire est jugée positivement sont celles qui réussissent à gouverner en conservant leur « prudence féminine », c'est-à-dire sans exercer sur les hommes une autorité de type viril. Même ainsi il s'agit toutefois d'une transgression, qui ne peut être que passagère et ne saurait durer que le temps de remédier à l'absence (ou à la défaillance) des hommes. Cette transgression peut être de nature à rappeler les hommes à leur devoir, mais elle ne saurait être érigée en exemple à suivre pour les autres femmes. Le rôle historique de certaines femmes de pouvoir, qui pourrait venir déstabiliser ces représentations, est plus souvent encore que durant la Seconde République passé sous silence. Isabelle de Castille, dont l'importance politique ne peut être niée, est à ce titre une source de difficultés pour les auteurs de manuels. Ils s'efforcent donc, près de cinq siècles plus tard, de la pacifier, de la soumettre à son mari et à son ménage, mais aussi d'en faire une femme d'exception, touchée du doigt de Dieu et par conséquent hors de portée des jeunes lectrices et des femmes du présent. Le ton employé

dans les manuels d'Histoire est néanmoins bien loin de celui que l'on peut trouver dans d'autres sources publiées durant les années 1940. Cela confirme le poids modérateur, dans les manuels, de la tradition de rigueur disciplinaire.

S'il apparaît donc que le franquisme constitue effectivement, dans les manuels d'Histoire, une parenthèse viriliste réactionnaire, ce travail nous conduit néanmoins à nuancer fortement la réussite de *l'Etat Nouveau* dans sa tentative d'imposer ses conceptions de la masculinité. La distance est parfois grande entre les idéaux masculins qu'affichent les détenteurs de l'autorité politique (des Généraux Franco et Vigón aux Inspecteurs de l'Enseignement primaire en passant par l'éphémère ministre de l'éducation<sup>1716</sup> Pemán) et les représentations de ceux qui, au sein de la société civile, exercent une autre forme d'autorité. Les membres de la communauté médicale, notamment, continuent en effet souvent à manifester leur attachement à des modèles masculins bourgeois qui, en bien des domaines, relèvent d'une modernité européenne et non d'un passéisme nationaliste : les sources complémentaires que nous avons consultées dessinent le caractère isolé de l'idéal viril des officiers qui se sont « prononcés » en juillet 1936 ou des membres de la Phalange. Les auteurs de manuels vivent donc dans un environnement intellectuel et culturel qui contribue à alimenter leurs conceptions divergentes. Qu'ils soient Professeurs titulaires de chaire de Lycée, maitres d'école, proches ou membres d'institutions religieuses, ils restent globalement attachés aux systèmes de valeurs hérités du groupe social auquel ils appartiennent, ainsi qu'aux vertus dont la transmission est une de leurs fonctions sociales.

Le choix que nous avons fait d'étudier non pas le discours explicite des manuels mais au contraire les personnages qu'ils érigent en modèles et les valeurs que ces derniers incarnent nous paraît de nature à participer du renouvellement de l'étude des manuels : cela nous a conduit à mettre en évidence le hiatus qui existe souvent entre l'orthodoxie idéologique du discours et les valeurs profondes de leurs auteurs. Ainsi, seuls les manuels rédigés par les auteurs les plus politisés - qui échappent, au moins partiellement, aux milieux enseignants - reflètent réellement dans leurs ouvrages la volonté de construire un homme nouveau. L'ambition hégémonique du « moine-soldat » franquiste se heurte aux valeurs des auteurs les plus modernes et libéraux comme à celles de certains auteurs catholiques et

---

<sup>1716</sup> Avec le titre de Président de la Commission de la Culture et de l'Enseignement.

traditionalistes. Les rédacteurs de manuels se rejoignent dans la révérence pour la culture et la construction de modèles d'hommes de savoir. Cela leur est d'autant plus aisé que les autorités du Ministère de l'Education Nationale partagent la même fascination pour les humanités classiques et le système de valeurs qu'elles sous-tendent. Il est à ce titre significatif que ni les phalangistes ni le Généralissime Franco lui-même ne deviennent réellement des modèles masculins dans les manuels. Les représentations genrées ne suivent pas toujours le rythme de l'Histoire politique : même un conflit long et douloureux, puis l'instauration d'une dictature féroce qui prétendait rompre avec l'intégralité de l'héritage libéral, n'ont pas toujours modifié réellement, au-delà du discours explicite, les représentations les plus profondes des autres composantes du corps social. L'homme de savoir qui est au centre de l'idéal masculin des auteurs de manuels résiste avec force aux attaques dont il est l'objet dans les années 1940. Le goût pour la guerre continue d'être associé à l'inculture et souvent, dans les manuels les plus marqués par le catholicisme, au paganisme.

L'importance dans les manuels du modèle de l'homme de culture est ainsi la constante la plus forte sur l'ensemble de la période, qu'aucun changement de régime ne remet en cause. Cela ne signifie pas que cet homme de culture doive être considéré comme monolithique, et ses traits évoluent. Il était, durant la République, un pédagogue du peuple. Son savoir était une qualité émancipatrice qui devait permettre de bâtir les hommes de l'avenir. Il devient après 1939 un compilateur et un érudit qui perpétue et transmet l'héritage antique et les humanités classiques. Son savoir devient un patrimoine qu'il convient de défendre de l'oubli et, dans une logique élitiste, une source de distinction qui se transmet dans une forme d'entre-soi culturel et social.

La difficulté des modèles masculins officiels à pénétrer dans les manuels est aussi la conséquence de l'attachement continu des auteurs à la virilité du bourgeois producteur de richesses et vecteur de culture. Les représentations de ces derniers sont en cela conformes avec les théories et opinions que reflètent et diffusent à la fois les ouvrages du Docteur Marañón, de ses condisciples, et des moralistes que nous avons étudiés. Même s'il connaît un affaiblissement certain durant les années 1940, l'homme bourgeois résiste lui aussi avec énergie aux valeurs qu'expriment les milieux réactionnaires et militaristes qui exercent alors le pouvoir. Les manuels d'Histoire continuent en effet globalement de légitimer l'enrichissement et les privilèges sociaux qui l'accompagnent par les risques que prend

l'entrepreneur et par sa participation à l'enrichissement général. On peut ainsi lire, durant toute la période étudiée, le récit admiratif des ascensions personnelles et familiales, y compris parfois pour des personnages du passé qui relèvent de la petite bourgeoisie ou des classes moyennes. Souvent cultivé, participant au rayonnement des arts comme mécène, le bourgeois est également un acteur du changement politique. Par son enrichissement, ses valeurs, le soutien apporté aux monarchies contre les féodalités, il sape la domination de l'aristocratie avant de lui porter le coup de grâce. C'est sur lui que reposent (dans les manuels catalans notamment) les régimes décrits comme pré-démocratiques des grandes villes du Levant espagnol. La figure de l'hidalgo espagnol ne réussit par conséquent pas à prendre totalement pied (et encore moins à faire souche) dans les manuels. Les auteurs de la République avaient fait de lui un contre-modèle. Ils l'avaient dévirilisé et relégué dans un passé révolu, lui attribuant notamment (ainsi qu'à ses valeurs opposées au travail, qui auraient contaminé la société espagnole du XVIIe siècle) une large part de responsabilité dans le déclin national. Cette critique de son improductivité et d'une inactivité efféminante ne disparaît jamais totalement et lui-même s'éteint progressivement en tant que modèle dans les années 1960, dans une Espagne en voie de modernisation économique et sociale accélérée.

Cette résistance de l'homme bourgeois s'accompagne du maintien dans les manuels de la figure du père de famille aimant. L'amour pour les enfants demeure certes une qualité en premier lieu féminine, mais la prégnance de ce modèle au sein de la société et parmi les rédacteurs de manuels est suffisamment forte pour que la vie de caserne ou au front, entre hommes, loin de la vie de famille efféminante, demeure circonscrite aux rêves de certains dirigeants.

L'idéal bourgeois, parce qu'il est un idéal d'équilibre, facilite ainsi la construction d'un modèle d'homme total : un homme cultivé, producteur de richesses, père de famille. L'humaniste de la Renaissance, mais surtout l'homme athénien, seul modèle à n'être pas réellement contesté, incarnent cette perfection d'un homme équilibré. L'admiration pour l'homme grec, ainsi que la nature civile, pacifique et équilibrée, des qualités qui lui sont attribuées demeurent stables entre 1931 et 1982. Dans les années 1940, les auteurs peuvent tirer profit de ce chapitre périphérique et dont le contenu assez normé n'est pas censé être politiquement sensible, pour continuer à exprimer leur idéal d'un homme de culture, voué aux arts et à la raison. La figure de l'homme grec est l'exemple le plus abouti de la résistance



des auteurs de manuels aux discours et aux valeurs officiels : en ces années d'autarcie et de refus de tout élément de pensée libérale, il est la démonstration dans les manuels que c'est par l'ouverture au monde, par les échanges commerciaux et culturels, que les nations acquièrent la richesse sans laquelle il n'est ni grandeur ni rayonnement artistique ou intellectuel. Dans les manuels crypto-libéraux, notamment catalans, l'homme grec incarne même la virilité du citoyen actif qui exerce ses responsabilités dans le cadre d'institutions démocratiques.

Cet écart avec le virilisme institutionnel du franquisme est plus fort chez les auteurs catalans. L'idée d'une virilité guerrière ne leur est certes pas totalement étrangère, surtout s'il s'agit de héros de l'indépendance rêvée de la Catalogne. Leur idéal national est cependant d'abord culturel et politique, et leurs modèles masculins (qu'ils soient castillans ou catalans) se caractérisent davantage par leur productivité et leur dynamisme culturel que par leurs faits d'armes.

Le discours officiel qui exalte en l'Espagnol un éternel moine-soldat est également mis à mal dans la majorité des manuels par le maintien de représentations et de convictions religieuses qui voient dans le catholique un homme de culture et de paix. Les héros du catholicisme sont en effet d'abord, pour les rédacteurs de manuels, les défenseurs et propagateurs d'une civilisation, d'une pensée et d'un héritage culturel. Leur foi se définit, sur toute la période étudiée, par un rejet de la violence et de la cruauté qui est assez largement considéré comme constituant l'essentiel de l'apport historique du christianisme à la civilisation occidentale. Les modèles en sont les moines du Moyen-âge, dont la vie au sein des monastères, dans la paix, la vénération des Lettres Classiques et le travail, est parfois constituée en utopie. Plus important peut-être, nonobstant les déclarations de principe, la profondeur de la foi n'est pas, dans les manuels, une qualité spécifiquement virile. Certes, l'étude des modèles de masculinité catholique nous conduit à participer à la mise en discussion de l'idée d'une simple « féminisation du catholicisme » héritée du XIXe siècle : si la foi des hommes est moins visible, c'est sans doute aussi parce qu'elle est d'abord une identité, une appartenance toute intérieure, une foi de la pudeur des sentiments. L'homme pieux n'en demeure pas moins souvent suspect, même durant les années 1940, d'être trop bon pour être réellement capable d'énergie et d'autorité - pour être réellement apte à l'exercice du pouvoir.

La fin du franquisme se traduit dans les manuels d'Histoire par des changements plus nets que ceux des années 1940, même s'ils sont parfois en germes dans les manuels publiés

depuis le milieu des années 1960 - notamment les ouvrages des éditions Vicens Vives. Les années 1975 et 1976 sont le moment du passage à une Histoire économique et sociale, impulsée par le Ministère de l'Éducation et des Sciences. Le rôle des acteurs individuels dans l'Histoire s'efface au profit des forces économiques et des groupes sociaux. Ce récit historique partiellement a-moralisé (au moins comparativement) reste toutefois porteur de valeurs sociales : le « vivre-ensemble » constitue le nouveau paradigme des manuels d'Histoire, affirmé dans les programmes et défendu par les censeurs du Service des Programmes Scolaires.

La première conséquence de ces changements historiographiques et idéologiques est la disparition de la plupart des héros de l'Histoire nationale (ainsi que de leurs grands moments d'héroïsme) du récit historique scolaire. Ils ne sont plus désormais, au mieux, que des repères chronologiques. Les figures guerrières finissent de disparaître en tant que modèles. Les analyses économiques et sociales intègrent les combats qui jusque-là attestaient de la nature guerrière du *vir hispanicus* dans d'autres logiques, qui ne relèvent plus de l'héroïsme : les gestes guerrières sont rabaissées au rang de pillages commis par des peuples affamés dans les chapitres sur l'Antiquité, ou bien s'effacent derrière l'œuvre économique et démographique des modestes et anonymes colons de la Frontière (dans les chapitres sur la *Reconquista*). Les campagnes menées afin de défendre l'Empire aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle ne sont plus un frein au déclin national, mais deviennent sa cause même. L'importance pour la nation des capacités productives des hommes qui la composent achève de s'imposer face à l'importance du combat, et l'idéal bourgeois est, assez étonnamment, plus fortement présent que jamais dans les manuels.

L'idée même d'une identité virile nationale s'efface, et les valeurs masculines se deshéroïsent. Il est difficile de mesurer précisément ce qui, dans la disparition des modèles militaires, relève du changement historiographique, de ce qui reflète un plus profond changement d'opinion : si des éléments indiquent que cette évolution peut contrarier certains auteurs, il semble néanmoins qu'elle s'intègre dans le contexte de la perte de crédit du modèle viril militaire auprès de l'opinion éclairée et moderne des années 1970. Ce pacifisme ne prend pas la même forme que dans les manuels républicains des années 1930 : il est davantage marqué par un antimilitarisme qui, au moment où les Généraux et Amiraux sont chassés des ministères qu'ils occupaient jusque-là massivement, vise précisément le corps des Officiers.

Les vertus associées à ce que doit être un homme catholique sont très tôt (dès le début des années 1960) très largement démilitarisées. Le catholicisme reste certes une référence centrale dans les manuels, qui ne renouent jamais avec l'irrévérence que l'on pouvait trouver chez certains auteurs républicains, mais il s'agit d'un catholicisme ouvert, qui porte la marque de la doctrine sociale de l'Église et du Concile Vatican II. Si le franquisme a réussi à catholiciser les manuels d'Histoire, il n'est par contre pas parvenu à contrôler le contenu et la consistance de cette foi. Les modèles masculins qui la portent mutent, et les saints comme François d'Assise, déjà présents avant 1939 et qui s'étaient réfugiés dans les manuels les moins traditionalistes durant le franquisme, incarnent de nouveau massivement la perfection catholique. L'homme chrétien est, davantage encore que durant la Seconde République, tourné vers la vie plutôt que vers la mort ; vers ses semblables, et notamment les plus défavorisés d'entre eux. La volonté de retourner à une pureté doctrinale centrée sur le message du Christ et épurée des rites se manifeste à travers l'admiration pour les hommes qui, comme les premiers chrétiens, font preuve de vertus de cœur. Amour du prochain, charité et compassion devenant les conditions premières de la réalisation de l'homme chrétien, la sainteté est à la portée de chacun. Le clerc perd donc son statut d'homme à part, de sacrificateur et de détenteur des sacrements. Il se rapproche de ses fidèles, dont il doit partager les conditions de vie, et dont il doit être le pasteur des âmes.

La place laissée libre par les modèles militaires est occupée après 1975 par des figures plus proches des auteurs de manuels. Les hommes de culture deviennent le reflet de la modernité artistique qui caractérise alors l'Espagne. Il s'agit d'écrivains ou d'artistes novateurs, qui remettent en cause les codes esthétiques hérités et construisent de nouveaux référents. Ils doivent s'engager aux côtés du petit peuple, soit en formulant et diffusant sa culture, soit en exerçant leur regard critique sur la société. Les héros du savoir, qui ont pu prendre sous la Seconde République la forme de l'instituteur républicain et ressemblent jusqu'aux années 1960 aux élitistes Professeurs titulaires de chaire de lycée ainsi qu'aux membres des ordres religieux qui publiaient certains manuels sont eux-aussi soumis au renouvellement générationnel. Désormais ouverts sur l'Europe, ils prennent les traits d'une nouvelle génération d'enseignants espagnols, formée au sein d'une Université contestataire.

On assiste à partir des années 1960 à la construction d'une esthétique masculine de la résistance et de la critique intellectuelles. Cette résistance ne doit cependant pas être confondue avec la promotion d'un homme révolutionnaire, passionné et exalté, qui

menacerait par ses outrances les fondements du vivre-ensemble. L'ambiguïté du rapport des auteurs à l'homme du peuple ne disparaît pas : comme durant la République et (dans une moindre mesure) le franquisme, ce dernier entraîne compassion pour sa situation économique et admiration pour sa capacité à peser sur l'Histoire, mais aussi crainte et condescendance pour son inculture, son mauvais goût, sa virilité désordonnée et aux manifestations imprévisibles. Le modèle demeure bien, sur l'ensemble de la période étudiée, un homme cultivé et stable, apte à guider la nation dans des voies qui ne s'écartent pas de la rationalité politique.

Au final, nous retenons de ces conclusions la profondeur de la réaction virile qui se produit en 1939 contre l'efféminée Seconde République. Elle se traduit dans les manuels d'Histoire par une ré-essentialisation, en miroir, des identités masculine et féminine. La revirilisation guerrière des hommes contribue à creuser la distance qui sépare les deux genres et qui écarte les femmes du pouvoir. C'est l'accroissement de cette distance qui rend encore moins acceptables les hommes qui sont accusés de se situer dans un entre-deux en transgressant les normes de genre. Mais nous retenons également les difficultés du régime franquiste à imposer des héros masculins nouveaux, capables de mettre fin à l'affirmation de modèles bourgeois et modernes. *L'Etat Nouveau* échoue à produire un horizon masculin suffisamment mobilisateur pour s'imposer face à la force et à la diversité des idéaux masculins en vigueur. Ce qui apparaît en creux, c'est donc aussi la faiblesse idéologique d'un régime travaillé par l'hétérogénéité des différents secteurs politiques qui le composent et de la société espagnole. La rapidité et la profondeur des changements qui surviennent après la mort de Franco confirment cet échec à construire un discours alternatif et font du franquisme, en matière d'identité masculine, une parenthèse réactionnaire en partie inaboutie.

Il n'y a donc pas identité, pour ce qui concerne notre objet d'étude, entre masculinité officielle, institutionnelle, et masculinité hégémonique. Au-delà, c'est ce concept même de masculinité hégémonique qui nous semble devoir, pour reprendre le terme de R.W. Connell et J.W. Messerschmidt eux-mêmes, être « réexaminé », afin de rendre compte de l'analyse de nos sources<sup>1717</sup>. Il s'agit pour nous ici de nous situer dans la lignée des travaux de sociologie qui, sans remettre en cause le caractère heuristique du concept, entendent en

---

<sup>1717</sup> R.W. Connell, J.W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? » [...] pp. 151-192, §4

dessiner les limites et réfléchir sur les conditions de sa validité<sup>1718</sup>. Le constat de la résistance des auteurs de manuels aux modèles masculins institutionnels accredités certes partiellement le schéma de la coexistence de deux masculinités à vocation hégémonique, en lutte entre elles, dont R.W. Connell et J.W. Messerschmidt envisagent qu'elle puisse caractériser certains moments de l'Histoire<sup>1719</sup>. Ce schéma ne correspond cependant pas lui non plus totalement à la complexité des représentations genrées que nous avons étudiées. Nous rejoignons en effet les conclusions déjà mentionnées de M.C. Gutmann<sup>1720</sup>. Ce sont plusieurs systèmes de valeurs (correspondant à plusieurs sous-groupes sociaux) qui sont affirmés simultanément. Les travaux sur les masculinités déjà réalisés par les historiens et notre corpus ne nous donnent accès qu'aux représentations d'une partie restreinte du corps social espagnol. On assiste pourtant, même au sein de cet échantillon limité de la population, à des frottements et des tensions entre plusieurs identités masculines rivales, qui jouissent chacune, au sein du milieu social qui les a vu émerger, du statut de masculinité de référence. Les conceptions virilistes des militaires qui accèdent au pouvoir en 1940 divergent très massivement des valeurs des scientifiques, des médecins, des moralistes... Les personnages masculins qui peuplent les manuels d'Histoire sont marqués par l'influence de ces différentes sources d'autorité, mais ne reflètent exactement aucune d'entre elles. Leurs auteurs ont en effet leurs propres modèles et références. Jusqu'à la fin des années 1960 tout au moins (moment à partir duquel leur statut tend à s'homogénéiser) leurs conceptions de ce que doit être un homme divergent, en fonction de critères idéologiques individuels et d'appartenances sociales ou régionales. Les conceptions des membres du corps des Professeurs titulaires de chaire d'Histoire-Géographie peuvent se révéler éloignées de celles des enseignants dont les ouvrages sont publiés par des maisons d'édition confessionnelles ; les auteurs catalans forment également un groupe bien identifiable.

Les différentes sources que nous avons étudiées expriment très généralement la conviction de chaque auteur de détenir les clefs de la renaissance nationale après une période politique

---

<sup>1718</sup> P.Y. Martin, « Why can't a man be more like a woman ? Reflections on Connell's masculinities », *Gender & Society*, n° 12 (4), 1998, pp. 472-74. Et S.M. Whitehead, *Men and masculinities : Key themes and new directions*, Cambridge, Polity, 2002, p. 93

<sup>1719</sup> R.W. Connell, J.W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? » [...] pp. 151-192, §12

<sup>1720</sup> M.C. Gutmann, *The meanings of macho : Being a man in Mexico City*, Berkeley, University of California Press, 1996

rejetée. Celle-ci se fera par les armes, par les Lettres, par un retour à Dieu (dont l'essence est très variable) ou par la production de richesses, en des proportions qui fluctuent. De la même façon que les autres types d'auteurs que nous avons étudiés (médecins, etc.), les rédacteurs des manuels d'Histoire construisent des modèles virils qui leur ressemblent - et dénie aux autres types d'hommes une part de la virilité qu'ils s'attribuent. Au-delà de la normativité hétérosexuelle, qui est très forte, ce sont surtout la fascination pour la culture et l'admiration pour les hommes de savoir qui les rapprochent tous entre eux. Davantage que de masculinité(s) hégémonique(s), on peut donc parler d'ensembles d'images et de références morales que les auteurs de manuels s'approprient, à des degrés divers et sous des formes différentes, en fonction d'appartenances multiples et qui parfois se croisent. Ils construisent ainsi des systèmes de valeurs et des modèles masculins qui parfois convergent, parfois divergent, mais affirment toujours fortement ce qui, au sein du corps social, fait leur distinction.

# SOURCES

# **I. Manuels d'Histoire et d'Histoire-Géographie,** **« encyclopédies » de l'enseignement primaire**

## ***A. Manuels publiés durant la Seconde République***

P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo1*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936

P. Aguado Bleye, *Curso de historia para la segunda enseñanza Tomo2*, 3ème édition, Madrid, Espasa-calpe, 1936

R. Altamira, *Manual de historia de España*, Madrid, Aguilar, 1934

Anonyme, *Esquemas de trabajo*, Valencia, J. Vicente Pont editor, circa 1936

Anonyme, *Compendio de Historia de España primer grado*, Madrid-Barcelona, Bruño, 1933

Anonyme, *Historia de España 1<sup>er</sup> grado*, Zaragoza, Edelvives, 1934

Anonyme, *Historia de España y universal grado superior*, Madrid, editorial saturnino Calleja, 1931

Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, Edelvives, 1936

Anonyme, *Resumen de Historia de España*, Barcelona, industrias gráficas Seix y Barral, 1936

F. Arranz velarde, *La edad antigua*, Santander, Talleres tipográficos J. Martínez, 1934

F. Arranz Velarde, *La hegemonía de España*, Santander, Aldus S.A, 1935

F. Arranz Velarde, *Resumen de Historia universal*, Santander, Aldus S.A, 1931

E. Bagué, J. Vicens, *Historia de Catalunya primeres lectures*, Publicacions de l'editorial pedagógica asociació protectora de l'ensenyança catalana, 1933

R. Ballester y Castell, *Clío*, tome 1, 4ème édition corrigée, tarragone, Talleres gráficos de la Sociedad general de publicaciones, 1931

R. Ballester y Castell, *Clío*, tome 2, 4ème édition corrigée, tarragone, Talleres gráficos de la Sociedad general de publicaciones, 1931

R. Ballester y Castell, *Nociones de Historia universal*, Barcelona, Talleres de la Sociedad General de Publicaciones, S.A, 1932

A. Bermejo de la Rica, *Nociones de historia Ciclo B*, Avila, editorial Senén Martín, 1933



- A. Bermejo de la Rica, *Narraciones históricas*, Avila, editorial Senén Martín Díaz, 1934
- J. Dalmáu Carles, *El segundo manuscrito*, édition révisée, Gerona-Madrid, Dalmáu Carles, 1933
- J. Dalmáu carles, *Enciclopedia escolar catalana*, Girona, Dalmáu Carles Pla, S.A. editors, 1931
- J. Dalmáu carles, *Enciclopedia escolar catalana*, Girona, Dalmáu Carles Pla, S.A. editors, 1931
- D. Ricart Lafont, *História de Catalunya*, Barcelona, Pedagogia Catalana Miquel A. Salvatella, 1935
- J. Fernández Amador de los Ríos, *Historia antigua y media de España*, Zaragoza, editorial Gambón, 6ème édition, 1932
- G. Giner de los Ríos, *Cien lecturas históricas*, Madrid, Espasa calpe, 1935
- J. Izquierdo Croselles, *Lecturas históricas, cuaderno de 1<sup>er</sup> grado*, Granada, editorial urania, 1932
- J. Ibañez Martín, Luis Cemborain Chavarria, *Historia de la edad moderna*, Madrid, Unión poligráfica, 1935
- A. Jaén, *Lecturas históricas (iniciación)*, Madrid, Imprenta de salvador quemades, 1935
- F. José de Larra, *Estampas de España*, Barcelona, Librería Montserrat, 1933
- D.G. Linacero, *Historia mi segundo libro*, Palencia, artes gráficas afrodisio aguado, 1934
- A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas I*, 3ème édition, Barcelona, Seix y Barral, 1936
- A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas II*, 3ème édition, Barcelona, Seix y Barral, 1936
- A. Llano, *Historia universal en lecciones amenas III*, 3ème édition, Barcelona, Seix y Barral, 1936
- A. Llorca, *Historia educativa primer grado*, Madrid, librería y casa editorial hernando, 3ème édition, 1932
- G. Manrique, *La historia de España en la escuela*, Madrid, Aguilar, 1936
- F. Martí Alpera, *Historia*, 4ème édition, Madrid, Publicaciones de la Revista de Pedagogía, 1935

F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado 1º*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1931

F. Martí Alpera, *Nueva enciclopedia escolar grado 2º*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1932

A.J. Onieva, *Escudo imperial*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1941

F. Soldevila, *História de Catalunya primeres lectures*, Barcelona, Seix i barral Germans S.A., 1932

J. Pla Cargol, *La terra catalana*, Girona, Dalmáu Carles Pla, S.A. editors, 1932

J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal*, Gerona-Madrid, Dalmáu Carles, 1936

M. Porcel y Riera, *Curso cíclico de primera enseñanza*, Palma de Mallorca, Tipografía Porcel 1931

J. Seró Sabaté, *El niño republicano*, Barcelona, Librería Montserrat de Salvador Santomá, 1933. Réédition : Madrid, editorial EDAF, 2011

A. Thomas, *Lecturas históricas, Historia anecdótica del trabajo*, adaptación española por Rodolfo Llopis, Madrid, editorial estudio de Juan Ortiz, 1936

R. Torroja y Valls, *La nostra terra i la nostra historia*, segona edició, Barcelona, Impremta elzeverina i llibreria camí, S.A, 1934

J. Urdina i Curtilles, *Enciclopedia Camí grado medio*, Barcelona, Impremta Elzeviriana i llibreria camí, 1933

## ***B. Manuels publiés durant le premier franquisme (1938-1959)***

A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia Alvarez primer grado*, Valladolid, Miñon SA, 1953

A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia Alvarez segundo grado*, Valladolid, Miñon SA, 1955

A. Alvarez Pérez, *Sugerencias y ejercicios Libro del maestro segundo grado*, Valladolid, Miñón, 1956

A. Alvarez Pérez, *Sugerencias y ejercicios Libro del maestro primer grado*, Valladolid, Miñón, 1954

Anonyme, *¡Adelante ! Tercer curso escolar*, Madrid, Editorial escuela española, 1956

Anonyme, *Cartilla moderna de historia de España*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1945

Anonyme, *Curso de historia de España*, Barcelona, Teide, 1950

Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1943

Anonyme, *Enciclopedia cíclico-pedagógica grado de iniciación*, Madrid-Gerona, Dalmáu Carles, Pla S.A., 1956

Anonyme, *Enciclopedia escolar primer Grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1942

Anonyme, *Geografía e historia primer curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1949

Anonyme, *Geografía e historia, segundo curso*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1946

Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940

Anonyme, *Historia de España 1er grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1947

Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Madrid, ediciones Bruño, 1955

Anonyme, *Historia de España 2º grado*, Zaragoza, editorial Luis Vives, S.A., 1958

Anonyme, *Historia universal*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1944

Anonyme, *Manual de historia de España Lecturas históricas*, Burgos, Hermanos de Santiago Rodríguez, 1940

Anonyme, *Manual de la historia de España*, primer grado, Santander, Aldus, 1939

Anonyme, *Manual de la historia de España*, segundo grado, Santander, Aldus, 1939

Anonyme, *Nociones de Historia de España para el curso de ingreso*, Palma de Mallorca, Colegio de Montesión, 1946

Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado de iniciación*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1948

Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar grado primero*, 14ème édition corrigée, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940

Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar, grado segundo*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1940

Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar, grado primero*, 31ème édition corrigée, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1953

Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar tercer grado*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1954

J.J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España*, Madrid, SM, 1965

F. Arranz Velarde, *Resumen de Historia Contemporánea*, Santander, Aldus, 1938

J.L. Asián, *Elementos de geografía regional e historia de España 2º curso de bachillerato*, Barcelona, Bosch, 1941

J.L. Asián Peña, *Historia del imperio Español*, Barcelona, Bosch, 1945

E. Bagué, *Historia de la cultura y de la técnica*, Barcelona, Teide, 1944

A. Bermejo de la Rica, *Geografía e historia*, Avila, Senén Martín, 1939

A. Bermejo de la Rica, *Historia de la civilización Española*, Madrid, editorial Garcia Enciso, 1942

A. Bermejo de la Rica, *Historia de la cultura 4º curso*, Madrid, editorial Garcia Enciso, 1942

A. Bermejo de la Rica, *Historia de la cultura 5º curso*, Madrid, editorial Garcia Enciso, 1942

A. Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal*, Madrid, editorial Garcia Enciso, 1940

A. Bermejo de la Rica, *Nociones de Historia universal 3º curso*, Avila, editorial Senén Martín, 1941

A. Bermejo de la Rica, *La España imperial 6º curso*, Madrid, editorial Lepanto, 1945

A. Bermejo de la Rica, D. Ramos Pérez, *Los ideales del imperio español 7º curso de Bachillerato*, Madrid, editorial Lepanto, 1944

J. Colls carrera, *Lecturas sobre la historia de los pueblos*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1952

M. Comas de Montáñez, *Historia de España y de su civilización*, Barcelona, ediciones Socrates, 1954

M. Comas, *Nociones y lecturas de historia de España*, Barcelona, ediciones Socrates, 1954

L. Coronas, *Las cosas que han pasado*, Salamanca, Anaya, 1971

A. Fernández, *Enciclopedia práctica Antonio Fernández*, Barcelona, editorial Miguel A. Salvatella, 1953

- J. García prado, *Historia de España*, Logroño, Ochoa, 1945
- J. Navarro Higuera, *Lecciones amenas*, Barcelona, editorial Miguel A. Salvatella, 1959
- A.J. Onieva, F. Torres, *Enciclopedia Hernando*, Madrid, Librería y cas editorial Hernando, 1955
- J. J. Ortega Ucedo, *Haces de luz, primer curso elemental*, Barcelona, Editorial prima luce, 1958
- L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tome I, Madrid, Magisterio español, 1940
- L. Ortiz Muñoz, *Glorias imperiales*, tome II, Madrid, Magisterio español, 1940
- C. Pellegrero Soteras, *Geografía e historia (segundo curso)*, Zaragoza, imprenta Heraldo de Aragón, 1939
- J.M. Pemán, *La historia de España contada con sencillez*, Tome I, Cadiz, establecimientos Ceron y librería Cervantes S.L, 1938
- C. Pérez Bustamante, *Historia de la civilización española*, Madrid, ediciones Atlas, 1943
- A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental 2º curso*, Valencia, Ecir, 1955
- A. Pérez Rodrigo, *Enciclopedia Angel Pérez Rodrigo, periodo elemental 3º curso*, Valencia, E. Lopez Mezquida editor, 1953
- J. Poch Noguer, *Nociones de historia universal*, Gerona-Madrid, Dalmáu Carles, 1944
- M. Porcel y Riera, *Curso cíclico de primera enseñanza Grado preparatorio*, Mallorca, Tipografía Porcel, 1937
- J.R. Castro, *Geografía e historia 2º curso de bachillerato*, Zaragoza, Librería General, 1939
- J.R. Castro, *Geografía e Historia de España 4º curso de bachillerato*, Zaragoza, Librería general, 1946
- J.R. Castro, *Geografía e Historia de España 4º curso de bachillerato*, Zaragoza, Librería general, 1945
- J.R. Castro, *El imperio español*, Zaragoza, Librería General, 1948
- A. Serrano de Haro, *España es así*, Madrid, Editorial Escuela Española, imprenta Soler, 1942
- A. Serrano de Haro, *Guirnaldas de la historia*, Madrid, editorial escuela española, 1947
- A. Serrano de Haro, *Mirando a España*, Madrid, paraninfo, 1947

- A. Serrano de Haro, *Yo soy español*, Madrid, editorial escuela española, 1943
- M. Siurot, *La nueva emoción de España*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1937
- S. Sobrequès, *Hispalis*, Barcelona, editorial Teide, 1956
- S. Sobrequès, *Hispania*, Barcelona, editorial Teide, 1946
- E. Solana, *Historia de España*, primer grado, Madrid, editorial escuela española, 1941
- F. Torres, *Enciclopedia activa*, Madrid, Librería y casa editorial Hernando S.A., 1943
- J. Tormo Cervino, *Hispania, nociones de historia de España*, Alcoy, editorial Marfil S.A., 1951
- J. Urdina Curtiles, *Enciclopedia Camí grado medio*, Barcelona, Imprenta Elzeviriana y librería camí, 1941
- J. Vicens Vives, *Atlas de historia de España*, Barcelona, editorial Teide, 1945
- J. Vicens Vives, S. Sobrequès, *Ágora curso de historia mundial*, Barcelona, editorial Teide, 1955
- J. Vicens Vives, *Emporion*, Barcelona, Ediciones Teide, 1946

### **C. Manuels publiés durant le second franquisme (1959-1975)**

- A. Alvarez, C. Herrero Salgado, *Lectura escolares 5°*, Valladolid, Miñon S.A., 1969
- A. Alvarez Pérez, *El parvulito*, Valladolid, Miñon S.A., 1965
- A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (I), primer grado*, Valladolid, Miñon S.A., 1964
- A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (II), segundo grado*, Valladolid, Miñon S.A., 1960
- A. Alvarez Pérez, *Enciclopedia intuitiva – sintética – práctica (III), tercer grado*, Valladolid, Miñon S.A., 1966
- A. Alvarez, S. Debon, E. Ramos, C. Herrero, *Nuestro mundo 5°*, Valladolid, Miñon S.A., 1972
- A. Alvarez, F. Manero, E. Ramos, *Nuestro mundo Sociedad 6° EGB*, Valladolid, editorial Miñón, 1975

- A. Alvarez, E. Ramos, C. Herrero, *Geografía e historia*, Valladolid, Miñon S.A., 1968
- S. Andrés Zapatero, *Historia de España, preuniversitario*, Barcelona, Librería élite, 1965
- S. Andrés Zapatero, *Historia de España y sus relaciones con la universal en las edades moderna y contemporánea*, Barcelona, élite, 1965
- Anonyme, *¡Adelante! Cuarto curso escolar*, 2<sup>ème</sup> édition, Madrid, Editorial escuela española, 1962
- Anonyme, *Enciclopedia escolar 'estudio' libro verde*, Gerona Madrid, editorial Dalmau Carles Pla S.A, 1964
- Anonyme, *Enciclopedia escolar 'estudio' libro azul*, Gerona Madrid, editorial Dalmáu Carles Pla S.A, 1964
- Anonyme, *Historia de España grado elemental*, Madrid, ediciones SM, 1962
- Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 2º grado*, 47<sup>ème</sup> édition, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1961
- Anonyme, *Nueva enciclopedia escolar 3º grado*, 47<sup>ème</sup> édition, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1960
- Anonyme, *Unidades didacticas*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1966
- M.A. Arias, *Mis primeros pasos*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1963
- M.A. Arias, *Mis segundos pasos (segundo curso del primer ciclo de enseñanza elemental)*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1962 (1<sup>ère</sup> édition : 1951, 21<sup>ème</sup> édition corrigée)
- J.J. Arenaza Lasagabaster, F. Gastaminza Ibarburu, *Historia universal y de España 4º curso*, Madrid, SM, 1965
- P. Benejam, R. Batllori, J. Bonet, J. M. Garriga, M. Martínez, *Libro de consulta Ciencias sociales 7º EGB*, Barcelona, Casals, 1973
- Q. Blanco Hernando, *Faro, periodo de perfeccionamiento*, 3<sup>ème</sup> édition, Plasencia, editorial Sanchez Rodrigo, 1963
- Q. Blanco Hernando, *Faro, segundo ciclo de enseñanza elemental*, 3<sup>ème</sup> édition, Plasencia, editorial Sanchez Rodrigo, 1963
- J. Blasco Cea, *Historia moderna y contemporánea universal y de España 4º curso*, Madrid, editorial Bruño, 1970

- J. Bonet, Montserrat Martínez, *Ciencias sociales 7º EGB*, Barcelona, S.A. Casals, 1974
- E. Borrás Cubells, Santiago Echevarría, *Examen*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, 5ème édition, 1963
- Tomás Calleja Guijarro, María Carmen Gutiérrez Ruiz, *España y sus hombres Sociedad*, Zaragoza, Edelvives, 1973
- M. Comas de Montañez, *Historia universal y de España*, Barcelona, ediciones Socrates, 1961
- M. Comas de Montañez, *Historia moderna y contemporanea de España, curso preuniversitario*, Barcelona, ediciones Socrates, 1970
- Collectif, *Cultura básica 2º ciclo, libro de trabajo*, Salamanca, Anaya, S.A., 1974
- S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales 4º EGB*, Madrid, Santillana, 1972
- E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales 6º EGB*, Madrid, Santillana, 1973
- E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales 7º EGB*, Madrid, Santillana, 1973
- E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor, ciencias sociales 8º EGB*, Madrid, Santillana, 1974
- Collectif, *Cumbre 1, libro de consulta*, Madrid, Santillana, 1975
- L. Coronas Tejada, *Mundo y sociedad 6º*, Madrid, editorial Magisterio español, 1972
- L. Coronas, *Las cosas que han pasado 7º curso*, Salamanca, Anaya, 1971
- M. Espriu Gumí, *Geografía e historia 6º curso*, Salamanca, ediciones Anaya, 1968
- A. Fernández, R. Ortega, *Demos II*, barcelona, Vicens Vives, 1972
- A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea, cuaderno de fichas*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1974
- R.B. Gimeno Guillén, *Naturaleza y vida social 3er curso*, Salamanca, Anaya, 1967
- I. González Gallego, Mariano Mañero Monedo y Domingo Jesús Sanchez Zurro, *Ciencias sociales 7º EGB*, Salamanca, ediciones Anaya, S.A., 1973
- J.M. Grima, *Geografía e historia de España 2º curso*, Valencia, ECIR, 1962
- J. Grima, V. cascant, *Historia de España 5º curso*, Valencia ECIR, 1967



A. Guri Villar, *Historia moderna y contemporánea universal y de España, 4° curso*, León, editorial Everest, 1970

V. Hernando, V. Fernández de Larrea, *Lecturas históricas 4° curso*, Madrid, Ediciones S.M., 1968

F. Imbernón, F. López, A. Zabala, *Etnos ciencias sociales 3° EGB*, Barcelona, Barcanova, 1982.

E. Lavara Gros, M.C. Andres Muñoz, *Ciencia y vida social 4° EGB*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1972

E. Lavara Gros, *Para hacer y aprender, naturaleza y vida social curso 3°*, Madrid, ediciones escolares, 1969

A. de la Orden, J.M. de Marcos, *Naturaleza y vida social 4° curso*, Salamanca-Madrid, Anaya, 1966

J.J. Ortega Ucedo, *Haces de luz, cuarto curso elemental*, Barcelona, Editorial prima luce, 1959

M. Ojuel, *Geografía e historia curso 6°*, Barcelona Prima Luce, 1967

J.L. Otaño, *Geografía e historia de España, curso de iniciación 3er grado*, Madrid, SM, 1964

C. Pérez Bustamante, *Compendio de historia universal*, Madrid, Atlas, 1963

A. Rumeu de Armas, *Historia de España moderna, Preuniversitario*, Salamanca, Anaya, 1963

A. Rumeu de Armas, *Historia de España moderna*, Salamanca, Anaya, 1965

A. Rumeu de Armas, *Historia de España contemporánea, Preuniversitario*, Salamanca, Anaya, 1965

D.J. Sánchez Zurro, I. González Gallego, M. Mañero Monedo, *Ciencias sociales 7° EGB*, Salamanca, Anaya, 1973

A. santamaría Arandez, *Kronos Historia del mundo*, Palma de Mallorca, A.S.A, circa 1960<sup>1721</sup>

A. Serrano de Haro, *Mirando a España*, Madrid, Paraninfo, 1963

S. Sobrequés, *Cives 3°*, Barcelona, Teide, 1970

J. Tormo cervino, *Historia universal 4° curso*, Valencia, editorial Bello, 1965

J. Tormo, N. Cruz, F. Compte, *Historia 4°*, Valencia, Bello, 1970

---

<sup>1721</sup> Le livre ne porte pas de date de publication. Il n'est pas référencé par la Bibliothèque Nationale d'Espagne, n'a pas d'ISBN et n'est pas référencé par l'Agence Nationale de l'ISBN.

J. Vicens Vives, *Cives*, Barcelona, Teide, 1960

### ***D. Manuels publiés durant la Transition (1974-1982)***

M. Balanzá, P. Benejam, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Geografía e Historia de España y de los países hispánicos IBÉRICA*, editorial Vicens Vives, 1981 (1<sup>ère</sup> édition : 1977)

A.M. Ballarini, T. Font, D. Baqué, M. García, *Trabajos prácticos de historia de España (primera parte) 3º de BUP*, Madrid, Akal, 1982

C. Burgos Martínez, S. Navarro Olmos, *Historia de las civilizaciones*, Zaragoza, Edelvives, 1976

A. M. Calero Amor, J. C. Adán, F. Gutiérrez Contreras, M. Rodríguez Alonso, S. Coll Martín, *Historia del mundo contemporáneo*, Madrid, Bruño, 1982

A. Compte, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Alcoy, Marfil, 1977,

Antonio Domínguez Ortiz, Antonio Luis Cortés Peña, José U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Barcelona, ediciones Anaya, 1977

A. Fernández, R. Ortega, *Demos II*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1972

A. Fernández, *Historia contemporánea*, Barcelona, Vicens Vives, 1978

A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia de las civilizaciones, Occidente*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1976

A. Fernández, M. Llorens, R. Ortega, J. Roig, *Historia contemporánea*, Barcelona, editorial Vicens Vives, 1974

J.A. Gallego, J. Zabalo, I. Olibarri, *Historia de las civilizaciones*, Madrid, editorial magisterio español, 1976

M. García Bonafe, *Historia del país valenciano*, Madrid, Santillana, 1979

J.A. Garmendia, P. García, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Madrid, SM ediciones, 1976

J. Grima Reig, J. Salom Costa, M<sup>a</sup> D. Bellver Martín, J. Marín Sala, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos 3º BUP*, Valencia, E. Lopez Mezquida editor, 1977

GRUP germania 75 (collectif), *Materiales para la clase Historia I (proyecto experimental de didáctica de la historia para un primer curso de BUP)*, Valencia, Anaya, 1977

GRUP germania 75 (collectif), *Materiales para la clase Historia II (proyecto experimental de didáctica de la historia para un primer curso de BUP)*, Valencia, Anaya, 1978

J. Gutiérrez, G. Fatás, A. Borderías, *Geografía e historia de España 3° BUP*, Zaragoza, Edelvives, 1980

F. Imbernón, F. López, A. Zabala, *Etnos Ciencias sociales Ciclo medio 3°EGB*, Barcelona, Barcanova, 1982

E. Lavara Gros, J. J. Castañer, R. Amengual, *Vida social 6° geografía e historia*, Burgos, HSR, 1977

L. Lobo Manzano, J.M. Rodríguez Gordillo, A.M. Calero Ruiz, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Madrid, editorial Bruño, 1977

M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 6° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977

M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, *Ciencias sociales 8° de EGB*, Salamanca, Anaya, 1977

J. Martín Moreno, A. Moreno Gil, J. Bravo Lozano, J. Gonzalez Rodríguez, *Historia 3° BUP*, Madrid, editorial Silos, 1977

J. Moreno Camacho, J. M. Parra, R. de la Iglesia, M. Suárez, *Naturaleza y sociedad 80*, Madrid, Santillana, 1979

Ministerio de educación y ciencia, *Cultura básica segundo ciclo*, Salamanca, Anaya, 1974

M.T. Olaizola Odriozola, J. Albacete Sánchez, J. Cuenca Escribano, J.M. Parra Ortiz, *Sociedad 80*, Madrid, Santillana, 1979

M.T. Olaizola Odriozola, J. Albacete Sánchez, J. Cuenca escribano, J.M. Parra Ortiz, *Sociedad 80, 6° de EGB*, Madrid, Santillana, S.A., 1981

J.M. Palomares, C. Almuiña, J. Helguera, M. Martínez, G. Rueda, *Historia del mundo contemporáneo*, Madrid, Anaya, 1981

J. Prats, J.E. Castelló, M. Camino García, Ignacio Izuzquiza, M. Antonia Loste, *ciencias sociales 7°*, madrid, Anaya, 1982.

C. Quirós, A. Quijano, E. Llorente, *Geografía e historia*, Zaragoza, Edelvives, 1979

J. Rastrilla Pérez, *Historia universal y de España*, Madrid, SM, 1978

E.G. Urruela, J. M. de Juana, J. Ortega Valcárcel, *España, Geografía e historia*, Burgos, Hermanos Santiago Rodríguez, 1978

J. Valdeón, I. González, M. mañero, D. J. Sánchez Zurro, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Salamanca, Anaya, 1976

F. Veiga Aldariz, M. Zapater Cornejo, E. Lavara gros, *Historia 8° EGB*, Burgos, HSR, 1978

J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A. L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, *Geografía e historia de España y de los países hispánicos*, Salamanca, Anaya, 1977

## **II. Textes législatifs, injonctions ministérielles et hiérarchiques**

### ***A. Bulletins Officiels de l'Etat***

BOE du 08/08/1931

BOE du 09/09/1931

BOE du 18/07/1932

Boletín Oficial de la Junta de Defensa Nacional de España du 08/09/1936

BOE du 21/07/1937

BOE du 22/09/1937

BOE du 08/03/1938

BOE du 15/04/1938

BOE du 29/04/1938

BOE du 08/05/1938

BOE du 18/05/1938

BOE du 12/07/1938

BOE du 20/08/1938

BOE du 21/08/1938

BOE du 23/09/1938

BOE du 25/09/1938

BOE du 01/11/1938

BOE du 22/12/1938

BOE du 25/01/1939

BOE du 30/12/1939

BOE du 01/03/1939

BOE du 21/03/1939  
BOE du 22/04/1939  
BOE du 08/05/1939  
BOE du 10/08/1939  
BOE du 29/02/1940  
BOE du 18/07/1945  
BOE du 27/02/1953  
BOE du 10/03/1953  
BOE du 02/07/1953  
BOE du 02/02/1954  
BOE du 20/07/1957  
BOE du 24/08/1959  
BOE du 13/10/1959  
BOE du 16/02/1960  
BOE du 18/02/1960  
BOE du 28/11/1960  
BOE du 05/12/1960  
BOE du 23/02/1962  
BOE du 26/06/1962  
BOE du 23/04/1963  
BOE du 28/08/1963  
BOE du 24/09/1965  
BOE du 17/11/1965  
BOE du 13/02/1967  
BOE du 09/03/1967  
BOE du 02/06/1967  
BOE du 22/06/1967  
BOE du 30/09/1967  
BOE du 08/02/1968  
BOE du 23/02/1968  
BOE du 27/11/1968

BOE du 01/04/1969  
BOE du 09/04/1968  
BOE du 14/08/1968  
BOE du 10/02/1969  
BOE du 15/08/1969  
BOE du 06/08/1970  
BOE du 05/09/1970  
BOE du 13/03/1971  
BOE du 17/03/1971  
BOE du 28/05/1971  
BOE du 24/08/1971  
BOE du 03/09/1973  
BOE du 13/09/1973  
BOE du 29/09/1973  
BOE du 13/09/1974  
BOE du 16/12/1974  
BOE du 13/02/1975  
BOE du 18/04/1975  
BOE du 12/07/1975  
BOE du 21/09/1976  
BOE du 22/09/1976  
BOE du 18/05/1977  
BOE du 17/03/1978  
BOE du 20/04/1981  
BOE du 13/07/1981  
BOE du 10/07/1982

***B. Archives des organes de contrôle des manuels, ou de  
contrôle et surveillance des enseignants***

**1. Archives Générales de l'Administration (Alcalá de Henares)**

A.G.A Leg. 20259  
A.G.A Leg. 20260  
A.G.A Caja (5)1.3, 31/6085  
A.G.A Caja 31/7005  
A.G.A Caja 31/7006  
A.G.A Caja 31/7007  
A.G.A (3)50 21/06752, expediente n°365  
A.G.A (3)50 21/06753, expediente n°396  
A.G.A (3)50 21/06753, expediente n°397  
A.G.A Caja 32/16737  
A.G.A Caja 32/16738  
A.G.A Caja 32/16739  
A.G.A Caja 32/16746  
A.G.A Caja 32/16750  
A.G.A Caja 32/16757  
A.G.A Caja 32/16758  
A.G.A Caja 32/16777  
A.G.A Caja 32/16786  
A.G.A Caja 32/16790

## **2. Archives Centrales du Ministère de l'Education**

A.C.M.E / 55.426  
A.C.M.E / 55.427  
A.C.M.E / 55.428  
A.C.M.E / 55.429  
A.C.M.E / 55.430  
A.C.M.E / 55.431  
A.C.M.E / 55.432  
A.C.M.E / 55.433  
A.C.M.E / 55.434  
A.C.M.E / 55.435

A.C.M.E / 55.436  
A.C.M.E / 55.437  
A.C.M.E / 55.438  
A.C.M.E / 55.439  
A.C.M.E / 55.440  
A.C.M.E / 55.441  
A.C.M.E / 55.442  
A.C.M.E / 103.324  
A.C.M.E / 103.325  
A.C.M.E / 103.326

### ***C. Sources imprimées***

Anonyme, *Menéndez Pelayo y la educación nacional*, Instituto de España, 1938

Anonyme, *Carácter y labor de España*, Madrid, Ediciones de la vicesecretaría de educación popular, 1942

Anonyme, *Palabras del caudillo (19 abril 1939 – 31 diciembre 1938)*, Madrid, Ediciones FE, 1939

V. Aranda, A. Barea, A.J. Onieva, *Hacia la escuela hispánica*, Madrid, editorial magisterio español, juin 1936

E. García Martínez, *La enseñanza de la Historia en la escuela primaria*, Madrid, Espasa-Calpe, Madrid, 1941

A. Maillo, *Educación y revolución*, Madrid, Editoria nacional, 1943

F. Montilla, *Selección de libros escolares*, Madrid, CSIC, 1954

A.J. Onieva, *La nueva escuela española*, Valladolid, Librería Santarén, 1939

J. Pemartín, *Qué es « lo nuevo »...*, Santander, Aldus, 1938

J. Pemartín Sanjuán, *Los orígenes del movimiento*, Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1938

J.M. Salaverría, *El muchacho español*, Madrid, Casa editorial calleja, 1917

J.M. Salaverría, *El muchacho español*, 4<sup>ème</sup> édition San Sebastián, Librería internacional, 1942



### III. Autres sources

#### **A. Sources qui relèvent d'une légitimité médicale ou psychologique**

Doctor F. Arvesù, *La virilidad y sus fundamentos sexuales*, ediciones studium de cultura, madrid-Buenos Aires, 2<sup>nde</sup> édition, 1953

C. Castilla del Pino, *Sexualidad y represión*, Madrid, editorial Ayuso, 1971

J. García Castillo, F.J. de los Santos, C. Sánchez (comité de rédaction), *Convivencia sexual, cuadernos de orientación sexual para la pareja*, Tome I, Madrid, Sedmay ediciones, janvier 1976

J. García Castillo, F.J. de los Santos, C. Sánchez (comité de rédaction), *Convivencia sexual, cuadernos de orientación sexual para la pareja*, Tome II, Madrid, Sedmay ediciones, juin 1976

J. García Castillo, F.J. de los Santos, C. Sánchez (comité de rédaction), *Convivencia sexual, cuadernos de orientación sexual para la pareja*, Tome III, Madrid, Sedmay ediciones, 1976

J. García Castillo, F.J. de los Santos, C. Sánchez (comité de rédaction), *Convivencia sexual, cuadernos de orientación sexual para la pareja*, Tome IV, Madrid, Sedmay ediciones, décembre 1976

M. Lafuente y Zamaolla, *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días*, discurso preliminar, edición Juan-Sisinio Pérez Garzón, Uargoiti editores, Pamplona, 2002

J.J. López Ibor, *Rasgos neuróticos del mundo moderno*, Madrid, ediciones cultura hispánica, 1964

G. Marañón, *Amiel*, Madrid, Espasa-Calpe, 10<sup>ème</sup> édition, 1963

G. Marañón, *Don Juan*, Madrid, Espasa-Calpe, 11<sup>ème</sup> édition, 1967

G. Marañón, *El conde-duque de Olivares*, Madrid, Espasa-Calpe, 13<sup>ème</sup> édition, 1969

G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su tiempo*, Madrid, Espasa-Calpe, 3<sup>ème</sup> édition, 1943

G. Marañón, *La evolución de la sexualidad y los estados intersexuales*, madrid, Javier Morata editor, 1930

G. Marañón, *Tres ensayos sobre la vida sexual*, 7<sup>ème</sup> édition corrigée, Madrid, Biblioteca nueva, 1934

Dr José de San Román, *Continencia o sensualismo ?*, San Sebastián, editorial española, 1938

## ***B. Sources qui permettent d'approcher les conceptions des militaires au pouvoir***

J. de Andrade, *RAZA anecdotario para el guión de una película*, 2<sup>ème</sup> édition, Madrid, ediciones Numancia, 1944

J.L. Sáenz de Heredia, *Raza*, 1941

J.L. Sáenz de Heredia, *Franco, ese hombre*, 1964

J. Vigón, *Hay un estilo de vida militar*, Madrid, Editorial nacional, 1966

J. Vigón, *Historia de España seleccionada en la obra del maestro Marcelino Menéndez Pelayo*, 5<sup>ème</sup> édition, Madrid, editorial Fax, 1946

## ***C. Sources qui permettent, par comparaison, d'approcher d'autres modes de représentation***

Anonyme, *Así quiero ser*, Burgos, Hijos de Santiago, 2<sup>ème</sup> édition, 1940

Anonyme, *Cartilla moderna de urbanidad (niñas)*, Zaragoza, editorial Luis Vives, 1957

Anonyme (Falange Española Tradicionalista y de las J.O.N.S), *Lecciones de historia de España*, Madrid, Imprenta Madrid-Aragón, circa 1950

Condesa de Campo Alange, *La secreta guerra de los sexos*, Madrid, Revista de Occidente, 1948

J. Costa, *Obras completas, Crisis política de España (doble llave al sepulcro del cid)*, Tercera edición, Madrid, Biblioteca Costa, 1914

A. García Figar, *Por qué te casas ? Para qué te casas ? Con quién te casas ?*, Madrid, Editorial bibliográfica española, 1945

E. Giménez Caballero, *Lengua y literatura de España y su imperio I*, Madrid, editorial Reus, 1940

B. Ibeas, *La virilidad*, Madrid, Bruno del amor editor, 1925

F. Luis de León, *La perfecta casada*, Madrid, M. Aguilar editor, 1943

A. Maillo, *Patria*, Zaragoza, ed Hijo de Ricardo Gonzalez, 1944

J. Mallart y Cutó, *La educación activa*, 3<sup>ème</sup> édition, Barcelona, Editorial Labor S.A, 1931

- F. Martí Alpera, *Memorias*, ediciones de la Universidad de Murcia, Murcia, 2011
- J.M. Mendoza Guinea, *Formación del Espiritu Nacional enseñanza primer curso*, editorial Xollco, 1953
- NO-DO* du 24/11/1975, Filmoteca Española, [ww.rtve.es](http://ww.rtve.es)
- J.M. Pemán, *De doce cualidades de la mujer*, Madrid, ediciones Alcor, 1947
- A. Pérez Reverte, *El asedio*, Madrid, Alfaguara, 2010
- L. Quintana, *Franco ! al muchacho español*, Barcelona, Editorial librería religiosa, 1940
- Saint Augustin, *La cité de Dieu, livres I à IX*, Editions du Seuil, 1994
- A. Serrano de Haro, *Cristo es la verdad*, Madrid, Editorial escuela española, 1940

# BIBLIOGRAPHIE

## I. Histoire de l'Espagne

- P. Aguilar Fernández, *Memoria y olvido de la Guerra Civil española*, Madrid, Alianza, 1996
- J. Álvarez Junco, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une identité collective au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011
- J. Álvarez Junco, "La invención de la guerra de la Independencia", *Studia histórica, Historia contemporánea*, vol XII, 1994, pp75-99
- J. Álvarez Junco (dir.), *Las historias de España*, Barcelona, Crítica-Marcial Pons, 2013
- J. Andrés-Gallego, A. M. Pazos, *La Iglesia en la España contemporánea/2*, Madrid, Encuentro, 1999
- X. Andreu Miralles, *El descubrimiento de España, mito romántico e identidad nacional*, Barcelona, Taurus, 2016
- F. Archilés, M. García Carrión, I. Saz (dir.), *Nación y nacionalización. Una perspectiva europea comparada*, Valencia, PUV, 2013
- J. Aróstegui (coord.): *Franco, la represión como sistema*, Barcelona, Flor del Viento, 2012
- L. Auslander, M Zancarini-fournel (dir.), « Le genre de la nation », *Clio Femmes, Genre, Histoire*, n°12, 2000
- S. Baby, *Le mythe de la Transition pacifique. Violence et politique en Espagne (1975-1982)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012
- A. Balcells (dir.), *Història de la historiografia catalana*, Barcelona, Institut d'estudis catalans, 2004
- M. Barceló, B. de Riquer et E. Ucelay-Da Cal, « Sobre la història i la historiografia catalana », *L'Avenç*, n°50, 1982, pp. 68-73.
- M.A. Barrachina, « La réécriture de l'Histoire: le mythe des grandes figures de Castille, 1938-1945 », in R. Thalmann, *La tentation nationaliste 1914-1945*, Paris, éditions Deuxtemps Tierce, 1990
- M.A. Barrachina, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste (1936-1945)*, Grenoble, Ellug, 1998

N. Berthier, « 'Raza' de J.L Sáenz de Heredia: una película 'acontecimiento' », in V. Sánchez-Biosca (dir.), *España en armas: el cine en la guerra civil española*, 2007, pp. 53-61

N. Berthier, *Le franquisme et son image. Cinéma et propagande*, Toulouse, PUM, 1998

A. de Blas Guerrero, *Tradición Republicana y nacionalismo español (1876-1930)*, Madrid, Tecnos, 1991

F. Blázquez, *La traición de los clérigos en la España de Franco : crónica de una intolerancia (1936-1975)*, Madrid, Trotta, 1991

A. Botti, *El nacionalcatolicismo en España (1881-1975)*, Madrid, Alianza editorial, 1992

F. Bravo López, «'La traición de los judíos', La pervivencia de un mito antijudío medieval en la historiografía española », *Miscelánea de estudios árabes y hebraicos. Sección de hebreo*, nº63, 2014, pp. 27-56

W.J. Callahan: *La Iglesia Católica en España (1875-2002)*, Barcelona, Crítica, 2003

M.M. Campomar Fornieles, « Cuarenta años de menéndezpelayismo », *Espacio, tiempo y forma. Serie V, Historia contemporánea*, nº7, 1994, pp. 657-693

J. Canal (dir.), S. Baby, J.P. Luis, S. Michonneau, M. Yusta, *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours*, Collection U, Armand Colin, 2014

F.J. Carmona Fernández, « De 'Cristo Rey' a 'Jesús obrero de Nazaret' : el cambio religioso en España », *Sociedad y utopía : revista de ciencias sociales*, nº3, 1994

J. Casanova, *La iglesia de Franco*, Barcelona, Crítica, 2005

M. Ceadel, « Pacifismo y 'pacifismo' », in T. Ball, R. Bellamy, M. Freedon (dir.), *Historia del pensamiento político del siglo XX*, 2013, pp. 483-502

A. Cirici, *La estética del Franquismo*, Madrid, editorial G. Gili, 1978

J.M. Cuenca Toribio: *Iglesia y Cultura en la España del siglo XX*, Madrid, Actas, 2012

J. Cuesta, *La odisea de la memoria. Historia de la memoria en España*, Madrid, Alianza Editorial, 2008

J. Fontana, R. Villares, *Historia de España*, vol. 12, *Las Historias de España, Visiones del pasado y construcción nacional*, Barcelona, crítica / Marcial Pons, 2012

C. Forcadell, p. Salomón Chéliz, Ismael Saz (dir.), *Discursos de España en el siglo XX*, Valencia, Universitat de València, 2009

C. Forcadell (dir.), *Nacionalismo e historia*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 1998

J.M. Fradera, E. Ucelay-Da Cal (dir.), *Notícia nova de Catalunya : consideracions crítiques sobre la historiografia catalana als cinquanta anys de 'Noticia de Catalunya' de Jaume Vicens i Vives*, Barcelona, Centro de Cultura Contemporània de Barcelona, 2005

J.F. Fuentes, « Pueblo y élites en la España contemporánea, 1808-1839 (reflexiones sobre un desencuentro) », *Historia contemporánea* n°8, 1992, pp. 15-34

J.P. Fusi, A. Niño (dir.), *Antes del Desastre. Orígenes y antecedentes de la crisis del 98*, Madrid, Universidad Complutense, 1996

J.C. Galende Díaz, *Juan Van Halen : el español errante*, Clío : revista de historia n°67, 2007

A. García Sanjuán, « Al-Andalus en la historiografía nacionalcatólica española: Claudio Sánchez Albornoz », *eHumanista: Journal of Iberian Studies*, Vol. 37, 2017, pp. 305-328

E. González Calleja, « El Real Madrid, ¿'equipo de España'? Fútbol e identidades durante el franquismo », *Política y sociedad*, n°51 (2), 2014, pp. 275-296.

J.I. González Faus, « La teología de la liberación en España », in J.A. Escudero (dir.), *La Iglesia en la historia de España*, Madrid, Marcial Pons ediciones jurídicas y sociales, 2014, pp. 1187-1196

M. González Jiménez, « ¿ Re-conquista ? Un estado de la cuestión », in E. Benito Ruano (dir.), *Tópicos y realidades de la Edad Media*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2000, pp. 155-178

J. Gracia, *Estado y cultura. El despertar de una conciencia crítica bajo el franquismo (1940-62)*, Barcelona, Anagrama, 2006

J. Gracia, M.A. Ruiz Carnicer, *La España de Franco (1939-1975) Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2004

R. Gubern Garriga-Nogues, *Raza (un ensueño del general Franco)*, Madrid, Edic, 1977

C. Guiu, S. Péquignot, « Historiographie catalane, histoire vive », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 36-1, 2006, pp. 285-306

A. Hastings, *La construcción de las nacionalidades. Etnicidad, religión y nacionalismo*, Madrid, Cambridge University Press, 2000

I.L. Henares Cuéllar, J. Castillo Ruiz, G. Pérez Zalduondo, M.I. Cabrera García (dir.), *Dos décadas de cultura artística en el franquismo (1936-1956) : actas del congreso*, Granada, Universidad de Granada, 2001

G. Hermet, *Les Catholiques dans l'Espagne franquiste*, 2 volumes, presses de la FNSP, Paris, 1980

J. Holgado Barroso, « El profeta del modelo republicano », *Andalucía en la historia*, nº19, 2008, pp. 14-17

S. Holguín, *República de republicanos. Cultura e identidad nacional en la España republicana*, Barcelona, Crítica, 2003

J.M. Jover Zamora, « Conciencia burguesa y conciencia obrera en la España contemporánea », in J. Izquierdo Martín, P. Sánchez León, *Clásicos de historia social de España : una selección crítica*, Madrid, UNED, Centro Francisco Tomás y Valiente : Fundación Instituto Historia social, 2000, pp. 219-258

J.M. Jover Zamora, *Historiadores españoles de nuestro siglo*, Madrid, RAH, 1999

S. Juliá, J.C. Mainer, *El aprendizaje de la libertad (1973-1986)*, Madrid, Alianza Editorial, 2000

D. González Linacero, J. Fontana i Lázaro, *Enseñar Historia con una guerra civil por medio*, Madrid, Crítica, 1999

C. Hernández Burgos, « La 'cultura del tiempo en España : la guerra de la independencia en el discurso del franquismo », *Historia Actual Online*, nº25 2011, pp. 145-158

M. López Martínez, « Historia de la paz en acción : el pacifismo de los salones a las calles (1889-1839), *Vínculos de Historia*, nº7, 2018, pp. 79-96

J.P. Luis (dir.), *La guerre d'indépendance et le libéralisme au XIXe siècle*, Madrid, Casa de Velazquez, 2011



F. Luís Corral, «La infanta Urraca Fernández, prolis imperatoris Fredenandi et soror regis», in J.M. Mínguez Fernández, G. del Ser Quijano, *La península en la Edad Media. Treinta años después, estudios dedicados a José-Luis Martín*, Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, Aquilafuente, 2006, p. 201-217

M. Martín Gijón, *Los (anti)intelectuales de la derecha en España : de Giménez Caballero a Jiménez Losantos*, Barcelona, RBA, 2011

F. Martín Zuñiga, I. Grana Gil, M. del Carmen Sanchidrián Blanco, « La depuración franquista de los docentes : control y sometimiento ideológico del profesorado de instituto », *Historia de la educación : revista interuniversitaria*, n°29, 2010, pp. 241-258

R.M. Medina Domenech, *Ciencia y sabiduría del amor : una historia cultural del franquismo (1940-1960)*, Madrid, Iberoamericana, 2013

F. de Meer, « Algunos aspectos de la cuestión religiosa en la Guerra Civil (1936-1939) », *Anales de historia contemporánea* », n°7, 1989

C. Molinero, P. Ysás: *La anatomía del franquismo : de la supervivencia a la agonía, 1945-1977*, Barcelona, Crítica, 2008

F. Montero, *La Iglesia: de la colaboración a la disidencia (1956-1975). La oposición durante el franquismo / 4*, Madrid, Encuentro, 2009

E. Moradiellos García, «La doctrina del caudillaje en España: legitimidad política y poder carismático durante le franquismo», *Hispania, revista española de historia*, vol 76, n°254, 2016

J. Moreno Luzón (ed.), *Construir España, nacionalismo español y procesos de nacionalización*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2007

J. Moreno Luzón, X.M. Núñez Seichas (eds.), *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Barcelona, RBA, 2013

M. Moreno Seco, « Creencias religiosas y política en la dictadura franquista », *Pasado y memoria : Revista de historia contemporánea*, n°1, 2002, pp. 235-283

G. Pasamar Alzuria, I. Peiró Martín, *Diccionario akal de historiadores espanoles contemporáneos (1840-1980)*, Ediciones Akal S.A., madrid, 2002

I. Peiró Martín, *En los altares de la historia. La construcción de la política nacional española*, Madrid, Akal, 2017

I. Peiró Martín, *Historiadores en España, historia de la historia y memoria de la profesión*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2013

I. Peiró Martín, « Los Sitios de Zaragoza y la Guerra de la Independencia en 1958: las conferencias de la Cátedra 'General Palafox' en La Guerra de la Independencia Española: una visión militar », *Actas del VI Congreso de historia militar*, Zaragoza, Ministerio de Defensa, 2009.

P. Preston, *Franco*, Barcelona, Penguin Random House Grupo Editorial, 2015

P. Preston, *La política de la venganza : el fascismo y el militarismo en la España del siglo XX*. Barcelona, Península, 1997

E. Pujol, « Ferran Soldevila, exili i represió », *Butlletí de la Societat Catalana d'Estudis Històrics*, n°xxiv 2013, p. 537-548

E. Pujol, *Historia y reconstrucción nacional, la historiografía catalana a l'època de Ferran Soldevila (1894-1971)*, Barcelona Afers, 2003

H. Ragner, *Réquiem por la cristiandad, El Concilio Vaticano II y su impacto en España*, Barcelona, ediciones Península, 2006

B. de Riquer i Permanyer, "La débil nacionalización española del siglo XIX", *Historia social* n°20, automne 1994, pp. 97-114

A. Rodríguez Mateos, *Un franquismo de cine: la imagen política del régimen en el noticiario NO-DO (1943-1959)*, Madrid, Rialp, 2008

M. Richards, *Historias para después de una guerra. Memoria, política y cambio social en España desde 1936*, Barcelona, Pasado y presente, 2013

M.L. Rico Gómez, F. Sevillano, « Franco y José Antonio: Caudillo y profeta de España. La construcción del carisma durante la Guerra Civil », *Studia histórica, Historia contemporánea*, n°31, 2013, pp. 95-111

J.L. Ródenas García, « Identidad nacional en el franquismo; repercusión identitaria del triunfo de Bahamontes en el Tour de Francia de 1959 », in J.M. Aldea Celada, P. Ortega Martínez, I. Pérez Miranda, M.R. de Soto García (dir.), *Historia, identidad y alteridad: Actas del III Congreso Interdisciplinar de Jóvenes Historiadores*, Salamanca, Hergar Ediciones Antema, 2009, pp. 525-548

M. Rodríguez Escobar, « Francisco Franco : orígenes castrenses y africanistas », *Revista Digital de Artes y Humanidades* n°21, 2016, pp103-120

P. Ruiz Torres, « Los discursos de la memoria histórica en España », *Revista de Historia Contemporánea Hispanianova*, 2007

M.J. Sarabia Viejo, « Historiografía española en torno a Hernán Cortés (1940-1989) », *Revista de Indias*, vol.50, n°188, 1990, pp265-276

F. Sevillano Calero, « Caídos por Dios y por España. El culto a la muerte en la fundación de la dictadura franquista », *Historia Contemporánea*, n°55, 2017, pp609-635

F. Sevillano Calero, *Ecos de papel. La opinión de los españoles en la época de Franco*, Madrid, Biblioteca nueva, 2000

A. Simon Tarres (dir.), *Diccionari d'historiografia catalana*, Barcelona, Enciclopèdia catalana, 2003

A. Simon i Tarres, *Construccions polítiques i identitats nacionals : Catalunya i els orígens de l'Estat modern espanyol*, Barcelone, Abadía de Montserrat, 2005

H. Siou, « La fase inicial de mitificación de los sitios de Zaragoza : un enfoque a partir de los primeros relatos (1808-1860) », in C. Forcadell, C. Frías (dir.), *X Congreso de Historia local de Aragón*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2017, pp. 335-343

M. Solleva Velasco, C. Sanz Simón, L. Torrego Egido, « El retrato de Franco, el de José Antonio y el crucifijo. Construcción de la identidad nacional en los escolares de posguerra », *El futuro del pasado : revista electrónica de historia*, n°9, 2018

E. Storm, « El tercer centenario del Don Quijote en 1905 y el nacionalismo español », *Hispania : Revista española de historia*, vol.58, n°199, 1998, pp. 625-654

J.J. Tamayo, *Adiós a la Cristiandad. La Iglesia Católica española en la democracia*, Barcelona, Ediciones B, 2003

J. Tusell, *Dictadura franquista y democracia, 1939-2004*, Barcelona, Crítica, 2010

J. Tussell Gómez, Gonzalo Alvarez Chillida, *Pemán: un trayecto intelectual desde la extrema derecha hasta la democracia*, Madrid, Planeta, 1998

A. Vivas Moreno, «Los libros y la imagen de Franco Pizarro en la historiografía (1875-1920): un planteamiento sobre la extremeñidad», *Revista de estudios extremeños*, vol53, nº1, 1997, pp. 225-282

E. Yeste, « La transición española. Reconciliación nacional a cambio de desmemoria : el olvido público de la Guerra Civil », *Historia actual online*, 2010

J.M. Zavala, “El más íntimo secreto de Franco”, *El Mundo*, 17/05/2009

L. Zenobi, *La construcción del mito de Franco*, Madrid, Cátedra, 2011

## **II. Histoire des femmes, Histoire du genre**

C. Achin (dir.), *Dictionnaire. Genre et science politique*, Paris, Presses de Sciences po, 2013

A. Aguado, « Identidades de género y culturas políticas en la segunda república », *Pasado y memoria. Revista de Historia Contemporánea*, nº7, 2008, pp. 123-141

A. Aguado, M. Yusta (coord.), « Género, sexo y nación : representaciones y prácticas políticas en España, siglos XIX y XX », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, 42(2), 2012.

A. Aguado, T. Ortega (dir.) *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, PUV, 2011

D. Alberto González, M. Ortiz Heras, M. Peinado Rodríguez (dir.), *La historia, Lost in translation, Actas del XIII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea*, Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla la Mancha, 2017

P. Amador Carretero, R. Ruiz Franco (coord.), *La otra dictadura : el régimen franquista y las mujeres*, Madrid, Universidad Carlos III de Madrid, 2007

J. Babiano (dir.), *Del hogar a la huelga, Trabajo, género y movimiento obrero durante el franquismo*, Madrid, Los libros de la catarata, 2007

A.M. Badanelli Rubio, « Emociones e imágenes en la construcción de las identidades de género », in L.M. Naya Garmendia, P. Dávila Balseira (coord.), *La infancia en la historia : espacios y representaciones*, vol. 2, 2003, pp. 285-293

P. Ballarín Domingo, *La educación de las mujeres en la España contemporánea. (siglos XIX-XX)*, Madrid, editorial síntesis educación, 2001

M.A. Barrachina, D. Bussy Genevois, M. Yusta (coord.), *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*. Nantes, Éditions du Temps, 2007.

S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, éditions Gallimard, 1949

F. Belmonte (dir.) *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Ellipses, Paris, 2007

X. Besalú Costa, «Josep Dalmau Carles», *Revista de Girona*, n°294, 2016, pp. 56-58

S. Blanco Fajardo, « Moldeando a "Sofía". Instrumentos de socialización, cultura y feminidad durante el primer franquismo », in C. Ferrer González, J. San Molas (dir.), *Fronteras contemporáneas : identidades, pueblos, mujeres y poder*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 2017, pp. 421-433

I. Blasco Herranz, « Religión, género y mujeres en la historia contemporánea de España : un balance historiográfico », in F. Montero, J. de la Cueva, J. Louzao (dir.), *La historia religiosa de la España contemporánea : balance y perspectivas*, Alcalá, Universidad de Alcalá, 2017, pp. 257-279

M. Bochkareva, S. Audoin Rouzeau, N. Werth, Yashka, *Journal d'une femme combattante, Russie, 1914-1917*, Paris, Armand Collin, 2012

G. Bock, P. Thane (dir.), *maternidad y políticas de género*, Madrid, Cátedra, 1996

R. Bridenthal, C. Koonz, *Becoming visible, women in european history*, Boston, Houghton Mifflin, 1977

C. Brugeilles, S. Cromer, *Analyser les représentations du masculin et du féminin dans les manuels scolaires*, Paris, CEPED, 2005

L. Capdevila, F. Rouquet, F. Virgili, *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, Paris, Payot, 2010

R.M. Capel Martínez, *Mujer y trabajo en el siglo XX*, Madrid, Arco libro, 1999

C. Cardi, G. Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La découverte, 2012

A. Castro Sánchez, « Medina Doménech, Rosa María, 'Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)' », *Cuadernos de historia contemporánea*, n°37, 2015, pp. 388-390

A. Cenarro, *La sonrisa de la Phalange. Auxilio Social en la Guerra Civil y la posguerra*, Barcelona, Crítica, 2006

A. Cenarro Lagunas, « visibilización, revisión y nuevas perspectivas : la historia de las mujeres y del género en la Dictadura de Franco », in M. Ortiz Heras (dir.), *¿ Qué sabemos del franquismo ?*, Granada, Comares, 2018, pp. 189-209

S. Chaperon (dir.), *Expertise psychiatrique et genre*, *Histoire, médecine et santé*, n°3, 2013

S. Chaperon, C. Taraud (dir.), *Homosexualités européennes*, *Cahiers d'Histoire*, n°119, 2012

K. Crenshaw, « Cartographie des marges: Intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », in *Cahiers du genre*, n°39, 2005 (publication originale: « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, 1991), vol. 43, n°6, pp. 1241–1299

E. de Dios Fernández, R. Mínguez Blasco, « De la obediencia a la protesta : laicas católicas ante el Vaticano II », in M.N. Montesinos Sánchez, B. Souto Galván (dir.) *Feminismo/s*, n°28, 2016, pp. 213-233

E. de Dios Fernández, « Domesticidad y familia : ambigüedad y contradicción en los modelos de feminidad en el franquismo », *Feminismo/s*, n°23, 2014, pp. 23-46

G. Di Febo, *La santa de la raza. Teresa de Avila, un culto barroco en la España franquista (1937-1962)*, Barcelona, Icaria, 1988

G. Duby, M. Perrot, F. Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident - Tome V, Le XXe siècle*, Paris, Plon, 1991

M.J. Dueñas Cepeda, « Modelos de mujer en el franquismo », in C de la Rosa Cubo et alii, *La voz del olvido : mujeres en la historia*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2003, pp. 93-111

C. Enloe, *Bananas, Beaches, and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press, 1990

C. Flecha García, P. Ballarín Domingo, S. Olivieri (dir.), *Mujeres y educación : saberes, prácticas y discursos en la historia*, Sevilla, Diputación provincial de Sevilla, 2005

G. di Febo, *La santa de la raza, un culto barroco en la España franquista (1937-1962)*, Barcelona, Icaria editorial, 1988

C. Ford, « Religion and popular culture in modern Europe », *Journal of Modern History*, 1993, pp. 152-175

E. Fouilloux, "Femmes et catholicisme dans la France contemporaine", *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 2, 1995.

G. Fraisse, F. Thébaud (dir.) *Histoire des femmes en Occident - Tome 4 : Le XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991

M.T. Gallego Méndez, *Mujer, Falange y franquismo*, Madrid, Taurus, 1983

N. Garreta, P. Careaga, *Modelos masculino y femenino en los textos de EGB*, Madrid, Instituto de la mujer, 1987

Genre § Histoire : *Manières d'apprendre : quand le genre s'en mêle*, n°20, automne 2007

G. Gómez Ferrer (dir.), *Las relaciones de género*, in *Ayer*, n°17, 1995

D. González Cruz (dir.), *Vírgenes, reinas y santas. Modelos de mujer en el mundo Hispánico*, Huelva, 2007

I. Grana Gil, « La depuración de las profesoras de instituto en Cataluña durante el franquismo », *Annals del patronat d'Estudis Historics d'Olot i Comarca*, n°21, 2010, pp. 235-250

I. Grana Gil, « Las mujeres y le segunda enseñanza durante el franquismo », *Historia de la educación*, nº26, 2007, pp. 257-278

I. Grana Gil, F.M Zúñiga, « Las profesoras durante el franquismo : freno a la vanguardia intelectual de las mujeres », *Bordón. Revista de pedagogía*, vol68, nº63, 2016, pp. 59-71

M.I. Guerra Pérez, « La mujer en los manuales de ciencias sociales, geografía e historia del segundo ciclo de la ESO », *Iber : Didáctica de las ciencias sociales, geografía e historia*, nº7, 1996, pp. 15-24

C. Guyonnet, E. Neveu, *Féminins-Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Armand Collin, 2005

F. Héritier, J.L. Nancy, *Le Corps, le Sens*, Paris, Seuil, 2007

J. Kelly, « Did Women have a Renaissance ? », in R. Bridenthal, C. Koonz (dir.), *Becoming Visible, Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1977

Y. Knibiehler, C. Fouquet, *L'Histoire des mères du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Montalba, 1980

C. Langlois, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises au XIXe siècle*, Lyon, Centre d'histoire du catholicisme, 1972

C. Langlois, « Toujours plus pratiquantes. La permanence du dimorphisme sexuel dans le catholicisme français », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, nº2, 1995, pp. 229-260

L. Laufer, F. Rochefort (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?*, Paris, Payot, 2014

J.F Mac Millan, « Religion and gender in modern France : some reflections », in F. Tallett, N. Atkins (eds.), *Religion, Society, and politics in France since 1789*, Ohio, Hambledon Press, 1991, pp. 55-66

K. Mahamud Angulo, « Las niñas al servicio de la Patria, análisis de la representación de la maternidad en los manuales escolares », in L.M. Naya Garmendia, P. Dávila Balsera, *La infancia en la historia; espacios y representaciones*, vol.2, Erein, 2005, pp. 318-329

C. Martínez, R. Pastor, M.J. de la Pascua, S. Tavera (dir.), *Mujeres en la historia de España*, Barcelona, Planeta, 2000



E. Maza Zorrilla, « El mito de Isabel de Castilla como elemento de legitimidad política en el franquismo », *Historia y política*, nº31, 2014, pp. 167-192

R. Mínguez Blasco, « ¿DIOS CAMBIÓ DE SEXO? El debate internacional sobre la feminización de la religión y algunas reflexiones para la España decimonónica », *Historia contemporánea*, nº51, 2015, pp. 397-426

R. Mínguez Blasco, « La paradoja católica ante la modernidad. Modelos de feminidad y mujeres católicas en España (1851-1874) », Thèse doctorale dirigée par I. Burdiel, Universidad de Valencia, 2014

R. Mínguez Blasco, « Monjas, esposas y madres católicas: una panorámica de la feminización de la religión en España a mediados del siglo xix », *Amnis*, nº11, 2012

C. Molinero Ruiz, « Mujer, franquismo, fascismo. La clausura forzada en un 'mundo pequeño' », *Historia Social*, nº30, 1998, pp. 97-117

M. Muñoz Ruiz, « La construcción de las relaciones de género en el franquismo y sus conflictos : los consultorios sentimentales », *Arenal : revista de historia de las mujeres*, vol 10, nº2, 2003, pp. 319-339

M. Nash, « El estudio del control de natalidad en España : ejemplos de metodologías diferentes », in *La mujer en la historia de España (siglos XVI-XX)*, Madrid, Universidad autónoma de Madrid, 1990, pp. 241-262

M. Nash (dir.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013

M. Nash, "Vencidas, represaliadas y resistentes: las mujeres bajo el orden patriarcal franquista", in J. Casanova, *40 años con Franco*, Barcelona, Crítica, pp. 191-229, 2015

G. Nielfa Cristobal (dir.) *Mujeres y hombres en la España franquista : sociedad, economía, política, cultura*, Madrid, Universidad complutense, 2003

M. Peinado Rodríguez, *Enseñando a señoritas y sirvientas*, Madrid, Los libros de la catarata, 2012

M. Peinado Rodríguez, « Iglesia y Falange: encuentros y desencuentros en el ámbito de la educación femenina », in L. Prieto, E. Barranquero (dir.), *Mujeres en la contemporaneidad: educación, cultura, imagen*, Málaga, Universidad de Málaga, 2000

M.A. Pérez Samper, « Las reinas de España en la edad moderna : de la vida a la imagen », in D. González Cruz (dir.), *Vírgenes, reinas y santas : modelos de mujer en el mundo hispano*, Huelva, Universidad de Huelva, 2007, pp. 15-57

M. Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Paris, Rivages, 1984

R. Osborne (dir.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad 1930-1980*, Madrid, editorial fundamentos, 2012

E. Pascua Echegaray, « Urraca imaginada, representaciones de una reina medieval », *Arenal*, 21 :1, janvier-juin 2014, pp. 121-152

J. Prada Rodríguez, *Franquismo y represión de género en Galicia*, Madrid, Catarata, 2013

Y. Ripa, Féminin/masculin : « Les enjeux du genre dans l'Espagne de la Seconde République au franquisme », *Mouvement social*, n°198, 2002

Y. Ripa, « Purifier et soumettre : la violence sexuelle contre les républicaines durant la guerre d'Espagne », *Pandora : revue d'études hispaniques*, n°5, 2005, pp. 113-118

J. Roca i Girona, *De la pureza a la maternidad, la construcción del género femenino en la posguerra española*, Madrid, Ministerio de Educación y Cultura, 1996

R. Ruiz Franco, *¿Eternas menores?*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007

G.A. Franco Rubio (dir.), *Debates sobre la maternidad desde una perspectiva histórica (siglos XVI-XX)*, Barcelona, Icaria, 2010

M.P. Salomón, «Devotas, mojigatas, fanáticas y libidinosas. Anticlericalismo y antifeminismo en el discurso republicano a fines del siglo xix», in Ana Aguado y Teresa María Ortega (dir.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, PUV, 2011, pp. 71-98

L. Sánchez Blanco, J.L. Hernández Huerta, « La educación femenina en el sistema educativo español (1857-2007) », *El futuro del pasado*, n°3, 2012, pp. 255-28

E. Sant Obiols, J. Pagès Blanch, « ¿ Por qué las mujeres son invisibles en la enseñanza de la historia ? », *Historia y memoria*, n°3, 2011, pp. 129-146

M. Santo Tomás Pérez, M.J. Dueñas Cepeda, M.I. del Val Valdivieso, C. de la Rosa Cubo (dir.), *La historia de las mujeres : una revisión historiográfica*, Universidad de Valladolid, Asociación Española de Historia de las Mujeres (AEIHM), 2004

B. Schneider, «The Catholic poor relief discourse and the feminization of the caritas in early nineteenth century Germany», in P. Pasture, J. Art, T. Buerman (dir.), *Beyond the feminization thesis. Gender and Christianity in Modern Europe*, Leuven, Leuven University Press, 2012, pp. 35-55

J. Scott, *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, 2012

J. Scott, E. Varikas, Genre : « Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n°37-38, 1988, pp. 125-153

L. Suárez Fernández, *Crónica de la Sección Femenina y su tiempo*, Madrid, Nueva Andadura, 1993

P. Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes, des outils et des corps*. Paris, l'Harmattan, 1998

F. Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS éditions, 2007

M.S. Tomás Pérez, M.J. Dueñas Cepeda, M.I. del Val Valdivieso, C. de la Rosa Cubo (dir.), *La historia de las mujeres: una revisión historiográfica*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2004

E. Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir. Et la modernité fut masculine*, Tome III, Paris, Perrin, 2016

E. Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !*, Donnemarie-Dontilly, ed. iXe, 2014

F. Virgili, « L'histoire des femmes et l'histoire du genre aujourd'hui », *Vingtième siècle*, n°75, juillet-septembre, 2002

Y. M. Werner (dir.), *Christian Masculinity. Men and Religion in Northern Europe in the 19th and 20th Centuries*. Leuven University Press, Leuven, 2011

M. Yusta, I. Peiró Martín, *Heterodoxas, guerrilleras y ciudadanas. Resistencias femeninas en la España moderna y contemporánea*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2015

N. Yuval-Davis, *Gender and nation*, Londres, SAGE, 1997

N. Zemon Davis, "Women's History in Transition : The European Case", *Feminist Studies*, 3 (Winter 1975-76)

### **III. Ouvrages portant spécifiquement sur la question des masculinités**<sup>1722</sup>

J.C. Alfeo, « El enigma de la culpa : la homosexualidad y el cine español, 1962-2000 », *International journal of Iberian studies*, n°13, 2000, pp. 136-147

F. Archilés, « Piel moruna, piel imperial. Imperialismo, nación y género en la España de la Restauración (1880-1909) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°42 (2), 2012

N. Aresti, « El crimen de Trubia : Género, discursos y ciudadanía republicana », *Ayer*, n°64, 2006, pp. 261-285

N. Aresti Esteban, K. Peters, J. Brühne (dir.), *¿La España invertebrada ? Masculinidad y nación a comienzos del siglo XX*, Granada, Comares, 2016

N. Aresti, « Masculinidad y nación en la España de los años 1920 y 1930 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°42, 2, 2012, pp. 55-72

N. Aresti, *Médicos, donjuanes y mujeres modernas : los ideales de feminidad y masculinidad en el primer tercio del siglo XX*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2001

N. Aresti, *Masculinidades en tela de juicio : hombre y género e el primer tercio del siglo XX*, Madrid, Cátedra, 2010

---

<sup>1722</sup> L'organisation de la bibliographie autour d'un item spécifique se rapportant à l'Histoire des masculinités, séparé de l'Histoire des femmes ainsi que de l'Histoire du genre ne nous parait pas totalement satisfaisant. Nous l'avons cependant adoptée afin de rendre la lecture de cette bibliographie plus aisée.

N. Aresti, D. Martykánová (dir.), « Dossier : Masculinidades, nación y civilización en la España contemporánea », *Cuadrenos de historia contemporánea*, vol. 39, 2017

J. Babiano Mora, *Del hogar a la huelga : trabajo, género y movimiento obrero durante el franquismo*, Madrid, La catarata, 2017

M. Bergère, L. Capdevila (dir.), *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006

J. Blanco López, J.M. Valcuce del Río (dir.), *Hombres: la construcción cultural de las masculinidades*, Madrid, Talasa, 2003

I. Blasco Herranz (dir.), *Mujeres, hombres y catolicismo en la España contemporánea: nuevas visiones desde la historia*, Madrid, Diáspora, 2018

I. Blasco Herranz, «Género y religión: de la feminización de la religión a la movilización católica femenina. Una revisión crítica», *Historia Social*, n°53, 2005, pp. 119-136

P. Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998

L. Capdevila, 2002, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », in R. Branche, D. Voldman (dir.), « Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°75, 2002, pp. 97-108

R. Clemenson, « En torno a Sexualidad : 'desviacion sexual', raza, y la construccion de la nacion », in *Reverso : revista de estudios lesbianos, gays, bisexuales, transexuales, transgéneros*, n°3, pp. 41-48, 2000

A. Corbin, J.J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 tomes, Paris, Editions du Seuil, 2011

R.W. Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, paris, Editions Amsterdam, 2014

R.W. Connell, *Masculinities*, Cambridge, Polity press, 1995

R.W. Connell, J.W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains et travaux*, 2015/2, n°27, &15

J. Delumeau, D. Roche, *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990

D.Z. Demetriou, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critique ». *Theorie and Society*, n°30, pp. 337-361

Dudink, Stefan, Hagemann, Karen y Tosh, John (dir.), *Masculinities in Politics and War*, Manchester, Manchester University press, 2004

D. Dulong, C. Guionnet, E. Neveu, *Boys don't cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012

O. Faron, G. L. Mosse, « L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne », *Histoire, économie et société*, 2000, vol. 19, n°2

J. de Felipe Redondo, « Masculinidad y movimiento obrero español : las identidades masculinas obreras y el trabajo femenino, 1830-1870 », *Historia, trabajo y sociedad*, n°8, 2017, pp. 65-85

T. González Ara, « Monje y soldado, la imagen masculina durante el franquismo », *International Journal of Sport Science* volumen 1, año 1, n°1, Octubre – 2005, pp. 64-83

M.C. Gutmann, « Machos que no tienen ni madre : la paternidad y la masculinidad en la ciudad de Méjico », *La ventana*, n°6, 1997, pp. 118-162

M.C. Gutmann, *The meanings of macho : Being a man in Mexico City*, Berkeley, University of California Press, 1996

C. Heimberg (coord.), « Le genre en histoire. La construction du féminin et du masculin », *Le cartable de Clio*, n°13, 2013

G. Huard, *Les Gays sous le franquisme. Discours, subcultures et revendications à Barcelone, 1939-1977*, Villeurbanne, Editions Orbis Tertius, 2016

M. Kimmel, « Masculinity as homofobia. Fear, shame, and silence in the construction of gender identity », in Ore T. Eds, *The social construction of difference and inequality : race, class, gender and sexuality*, New York, Mc Graw Hill, pp. 134-151

J. Luengo, « Ídolos populares de latina masculinidad. Valentino, Gardel y, otros 'violeteros modernistas », *Culturas Populares, Revista Electrónica*, n°7, julio-diciembre (2008)

J.C. Manrique Arribas, L. Torrego Egido, V.M. López Pastor, R. Monjas Aguado, « Factores que determinaron una educación física y deportiva de género durante el franquismo », *Apunts*, n°98, 2009 pp. 5-14

P.Y. Martin, « Why can't a man be more like a woman ? Reflections on Connell's masculinities », *Gender & Society*, n° 12 (4), 1998

R.M. Mérida, *Las masculinidades en la Transición*, Barcelona/Madrid, G Ensayo, 2015

M. A. Messner, *Politics of masculinities: men in movements*, Thousand Oaks, Sage publications, 1997

A. Moreno, *El arquetipo viril protagonista de la historia. Ejercicios de lectura no androcéntrica*, Barcelona, Lasal edicions, 1986

G.L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997

M. del Carmen Muñoz Ruiz, « Género, masculinidad y nuevo movimiento obrero bajo el franquismo », in J. Babiano (dir.), *Del hogar a la huelga. Trabajo, género y movimiento obrero durante el franquismo*, Madrid, Catarata, 2007, pp. 245-285

J. Nagel, « Masculinity and nationalism : gender and sexuality in the making of nations », *Ethnic and Racial Studies*, Vol21, n°2, Mars 1998, pp. 242-269

M. Nash (dir.), *Feminidades y masculinidades : arquetipos y prácticas de género*, Madrid, Alianza editorial, 2014

M. Nash, « Masculinidades vacacionales y veraniegas : el Rodríguez y el donjuán en el turismo de masas », *Rubrica contemporánea*, vol.7, n°13, pp. 23-39, 2018

B. Noblet, « La primauté du modèle de l'homme grec dans les manuels d'histoire du premier franquisme », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], n°16 | 2016

B. Noblet, « Le temps des Almogavares, âge d'or de la virilité franquiste ? La concurrence des âges d'or dans l'Espagne franquiste », in P. Ernst (éditeur scientifique), *Âge d'or et décadence : une perception des sociétés du passé*, Bibliothèque numérique Paris 8, [http://octaviana.fr/document/VUN25\\_1](http://octaviana.fr/document/VUN25_1), pp. 77-87

J. Olavarría, T. Valdès, « Ser hombre en Santiago de Chile: a pesar de todo, un mismo modelo », in T. Valdés, J. Olavarría (dir.), *Masculinidades y equidad de género en América latina*, Santiago de Chile, FLACSO/UNFPA, 1998, pp. 12-36

F. Olmeda, *El látigo y la pluma : homosexuales en la España de Franco*, Madrid, Oberon, 2004

F. Paredes Méndez, «Las hijas de Don Juan de Blanca de los Ríos y otros textos: donjuanismo y flamenquismo vs regeneración nacional», *Espéculo. Revista de estudios literarios* nº35, 2007

C. de Pedro Alvarez, «Amor, emociones y masculinidad en el Madrid popular de entreguerras », *Arenal*, 24-2, 2017, pp. 539-557

P. Pérez Fuentes, « Los límites del modelo de male breadwinner family. Un ejemplo de historia comparada entre la primera y la segunda industrialización », in P. Pérez Fuentes (dir.), *'Ganadores de pan' y 'amas de casa'. Otra mirada sobre la industrialización vasca*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2004, pp. 205-255

M. Picornell, « ¿De una España viril a una España travesti ? Transgresión transgénero y subversión del poder franquista en la transición española hacia la democracia », *Feminismo/s* nº 16, Universitat de les Illes Balears, diciembre 2010, pp. 281-304

A. Rauch, *Histoire du premier sexe de 1789 à nos jours*, Paris, Hachette, 2006

R. Revenin (coord.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, éditions Autrement, 2007

Y. Ripa, « Féminin/masculin : les enjeux du genre dans l'Espagne de la Seconde République au franquisme », *Le Mouvement Social*, 2002/1 no 198, pp. 111-127

C. Sánchez-Palencia, J.C. Hidalgo (dir.): *Masculino Plural: Construcciones de la masculinidad*, Universitat de Lleida, Lleida, 2001

A.I. Simón Alegre, « Discurso de género en la doctrina de la Falange y su vigencia en los primeros años de la Transición », *Actes del Congrés la transició de la dictadura franquista a la democràcia: Barcelona*, Centre d'Estudis sobre les Epòques Franquista i Democràtica, 20, 21 i 22 d'octubre de 2005, pp. 233-24



A.I. Simón Alegre, *Oficiales y soldados en la restauración española (1873-1923). Integración y exclusión. El modelo de la masculinidad castrense*, Thèse de l'Universidad Complutense de Madrid, 2011

A.M. Sohn (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, ENS éditions, 2014

A. M. Sohn, *Sois un homme !*, Paris, Editions du Seuil, 2009

A. Tolson, *The limits of masculinity*, Londres, Tavistock, 1977

G. Torres Delgado, « La reivindicación de la nación civilizada : masculinidad española en el discurso colonial sobre Marruecos (1900-1927) », *Cuadernos de historia contemporánea*, n°39, 2017, pp. 59-81

J.M. Valcuende del Río, J. Blanco López (dir.), *Hombres la construcción cultural de las masculinidades*, Madrid, Talsa ediciones, 2003

F. Vázquez García, « El discurso médico y la unvención del homosexual (España 1840-1915) », *Asclepio*, Vol. LIII-2-2001, pp. 143-162

F. Vázquez García, R. Clemenson, *Los invisibles, una historia de los homosexuales en España, 1850-1939*, Granada, Comares, 2016

M. Vincent, « La reafirmación de la masculinidad en la cruzada franquista », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, Vol. 28 (2006) pp. 131-151

F. Virgili, *La France virile. Des femmes tondues à la libération*, Paris, Payot, 2000

M. Walin, « 'Criar hombres y no fieras', civilité et construction d'une masculinité hégémonique (Espagne, 1787-1868) », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n°13, printemps 2015, consulté le 06 juin 2018

D. Weltzer Lang, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Univs du Mirail, 2000.

D. Weltzer Lang, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », *Diversité : ville école intégration*, CNDP, 2002, pp. 10-32

S.M. Whitehead, *Men and masculinities : Key themes and new directions*, Cambridge, Polity, 2002

I. Winchester, « So[u]ldiers for Christ and Men for Spain : the *apostolado castrense*'s role in the creation and dissemination of francoist martial masculinity », *Revista Universitaria de Historia Militar*, n°8, 2015, pp. 143-163

I. Winchester, « Hombres normativos : the creation and inculcation of martial masculinity during the Franco regime in Spain (1939-1975) », Thèse doctorale dirigée par E. Sanabria, University of New Mexico, 2016

S. Wright, « Mentally and Physically Disabled Nationalist Veterans and Perceptions of Masculinity in Franco's Spain, 1936-75 », thèse d'Histoire, sous la direction de M. Vincent soutenue en 2018, Sheffield, Université de Sheffield, 2018

#### **IV. Education et Histoire de l'éducation et des manuels scolaires**

A.L. Abós, *La Historia que nos enseñaron (1937-1975)*, Madrid, Foca, 2003

J.A. Alvarez Osés, J.I. Cal Freire, M.C González Muñoz, J. Sabater, *La guerra que aprendieron los Españoles. República y guerra civil en los textos de Bachillerato (1938-1983)*, Los Libros de la catarata, Madrid, 2000

N. Araque Hontangas, « Análisis del sistema educativo español desde su vertiente social y de género (1939-1951) », in A Barrio Alonso, J. de Hoyos Puente, R. Saavedra Arias (dir.), *Nuevos horizontes del pasado. Culturas políticas, identidades y formas de representación / Actas del X congreso de la Asociación de historia contemporánea*, 2011, pp. 145-163

F. Audigier, C. Crémieux, N. Tutiaux-Guillon, «La place des savoirs scientifiques dans les didactiques de l'histoire et de la géographie », *Revue française de pédagogie*, janv. Fév. Mars 1994, n°106, pp. 11-23

A.M. Badanelli Rubio, « Ser español en imágenes: la construcción de la identidad nacional a través de las ilustraciones de los textos escolares (1940-1960) », *Historia de la educación: Revista interuniversitaria*, n°27, 2008, pp. 137-169.

A.M. Badanelli, K. Mahamud, « Posibilidades y limitaciones del cuaderno escolar como material curricular. Un estudio de caso », *Avances en supervisión educativa: Revista de la Asociación de Inspectores de Educación de España*, nº6, 2007

K. Bergès, « La nacionalización del cuerpo docente al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nº42, 2012, pp. 91-103

C.P. Boyd, *Historia Patria, política, historia e identidad nacional en España : 1875-1975*, ediciones Pomares Corredor, Barcelona, 2000

G. Cámara Villar, *Nacional-catolicismo y escuela. La socialización política del Franquismo*, editorial Hesperia, Madrid, 1984

A. Carrillo Linares, *La historia aprendida y enseñada*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2015

E. Castillejo Cambra, « Edición escolar en España, identidad, cultura política y contexto : la Enciclopedia Dalmau Carles-Pla », *Historia y Memoria de la Educación*, nº6, 2017, pp. 487-521

E. Castillejo Cambra, « La gestión del miedo por la Iglesia católica española en los manuales de religión : cambios y continuidades que implica el concilio Vaticano II », *Historia de la educación 2*, 2015, pp. 161-194

E. Castillejo Cambra, « Legitimación del sistema capitalista a través de la enseñanza de la historia durante el franquismo », *Huarte de San Juan. Geografía e historia*, nº10, 2003, pp. 191-256

E. Castillejo Cambra, *Mito, legitimación y violencia simbólica en los manuales escolares de historia del franquismo*, editorial UNED, Madrid, 2014

E. Connolly de Pernas, « Josep Dalmau Carles : Maestro, republicano y editor », *Hibris : Revista de bibliofilia*, nº34, 2006, pp. 37-40

R. Cuesta Fernández, *Sociogénesis de una disciplina escolar : la historia*, Barcelona, edición original Pomares-Corredor, 1997, 2009

B. Delgado Criado, « Los libros de texto como fuente para la historia de la educación », *Historia de la educación*, nº2, pp. 353-358, 1983

M. Develay (dir.), *Savoirs scolaires et didactiques des disciplines. Une encyclopédie pour aujourd'hui*, Paris, ESF, 1995

A. Escolano Benito, *Currículum editado y sociedad del conocimiento. Texto, multimedialidad y cultura de la escuela*, Valencia, Tirant lo Blanch, 2006

A. Escolano Benito, « El manual escolar y la cultura profesional de los docentes », *Tendencias pedagógicas*, n°14, 2009, pp. 169-180

C. Diego Pérez: « ¿Qué sabemos acerca del control y la censura de libros de texto en España? », *Represura Nueva época*, n°2, 2017, pp.164-299

A. Escolano Benito, *El pensil de las niñas*, Madrid, EDAF, 2004

A. Escolano Benito (dir.), *Historia ilustrada del libro escolar en España de la posguerra a la reforma educativa*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 1998

A. Esteban Recio, M<sup>a</sup> J. Izquierdo García (dir.), *La revolución educativa en la segunda república y la represión franquista*, Valladolid, ediciones Universidad de Valladolid, 2014

C. Fontanini, N. Panissal, « Les nouveaux manuels et les stéréotypes de sexe ». *Cahiers Pédagogiques*, 2008, pp. 56-60

C. García Colmenares, « Daniel G. Linacero : la historia para la paz », *Tabanque : Revista pedagógica*, n°2, 1986, pp. 29-49

E. Gervilla Castillo, *La escuela del nacional-catolicismo. Ideología y Educación Religiosa*, Granada, Impredisur, 1990

R. Goigoux, G. Vergnaud, « Schèmes professionnels », *Lettre de l'Association Internationale pour la Recherche en Didactique du Français*, 2005, n°36, pp. 7-10

R. Goigoux, « Rien de plus pratique qu'une bonne théorie ? Si, deux ! Les concepts de schème et de genre au service d'une analyse didactique de l'activité d'enseignement », in M. Merri (dir), *Activité humaine et conceptualisation*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007, pp. 91-102

R. Goigoux, « Un modèle d'analyse de l'activité des enseignants », *Éducation et didactique*, vol.1, n°3, 2007, pp. 47-69

F. Gómez de Castro, « Le programme Manes, les manuels scolaires dans l'Espagne contemporaine (1808-1990) », *Histoire de l'éducation*, Service d'histoire de l'éducation de l'INRP, 1998, pp. 258-264

J.L. Guereña (dir.), « L'enseignement en Espagne. XVIe-XXe siècles », *Histoire de l'éducation*, n°78, 1998

J.L. Guereña, G. Ossenbach Sauter, M. del Mar del Pozo Andrès (dir.), *Manuales escolares en España, Portugal y América latina (siglos XIX-XX)*, Madrid, UNED, 2005

V. Guichot Reina, « La cultura escolar del franquismo a través de la historia oral », *Cuestiones Pedagógicas*, n°20, 2009, pp. 215-245.

E. Hernández Sandoica, M.A Ruiz carnicer, M. Baldó, *Estudiantes contra Franco (1939-1975) : oposición política y movilización juvenil*, Madrid, la esfera de los libros, 2007

Jacques Lévine, Michel Develay, *Pour une anthropologie des savoirs scolaires*, Issy les Moulineaux, ESF éditeur, 2003

J.R. López Bausela, *La contrarrevolución pedagógica en el franquismo de guerra*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2011

R. López Facal, « El nacionalismo español en los manuales de historia », *Educació i història : Revista d'història de l'educació*, n°2, 1995, pp. 119-128

M. López Marcos, *El fenómeno ideológico del Franquismo en los manuales escolares de enseñanza primaria (1936-1945)*, Madrid, UNED ediciones, 2001

A.M. Montero Pedrera, « El elefante franquista entra en las aulas », *Andalucía en la historia*, n°19, 2008, pp. 26-31

N. Lucas, *Enseigner l'Histoire dans le Secondaire, manuels et enseignement depuis 1902*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001

K. Mahamud Angulo, « Adoctrinamiento emocional y socialización política en el primer Franquismo (1939-1959): emociones y sentimientos en los manuales escolares de enseñanza primaria », thèse d'Histoire, sous la direction de M. de Puellas Benítez, Madrid, Uned, 2018

J. Mainer Baqué, *La forja de un campo profesional, Pedagogía y didáctica de las ciencias sociales en España (1900-1970)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Madrid, 2009

J. Mainer Baqué, J. Mateos Montero, *Saber, poder y servicio : un pedagogo orgánico del Estado : Adolfo Maillo*, Valencia, Tirant lo Blanch, 2011

E. Martínez Tortola, *La enseñanza de la Historia en el primer bachillerato franquista (1938-1953)*, Madrid, Editorial Tecnos, 1996

B. Morand, *Cinquante ans de Guerre Froide vus par les manuels scolaires français*, Paris, L'Harmattan, 2011

I. Morant (dir.), *Historia de las mujeres en España y en América latina*, Madrid, Cátedra, 2005

F. morente Valero, *La escuela y el Estado Nuevo : la depuración del magisterio nacional (1936-1943)*, Valladolid, Ambito, 1997

J.M. Muñoz i Lloret, *Jaume Vicens i Vives (1910-1960) una biografía intel-lectual*, Barcelona, Edicions 62, 1997

C. Navarro García, « La figura del maestro, en la Escuela de la República », *Revista interuniversitaria de formación del profesorado*, nº43, 2002, pp. 21-37

G. Ossenbach Sauter (dir.), *Corrientes e instituciones educativas*, Madrid, UNED, 2011

G. Ossenbach Sauter, « ¿Está agotada la investigación histórica sobre manuales escolares? Consideraciones críticas sobre la investigación en el campo de la manualística, a 20 años de la fundación del Centro de Investigación MANES », in J. Meda y A. M. Badanelli (dir.), *La historia de la cultura escolar en Italia y en España: balance y perspectivas*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2013, pp. 107-108

G. Ossenbach Sauter, « Una nueva aproximación a la historia del curriculum: Los textos escolares como fuente y objeto de investigación. A propósito de la Historia Ilustrada del libro escolar en España dirigida por Agustín Escolano Benito », *Revista de Educación*, nº325, 2001, pp. 386-396

G. Ossenbach Sauter, « Los docentes como autores y usuarios de manuales escolares », *Arte y oficio de enseñar : dos siglos de perspectivas histórica / XVI Coloquio Nacional de Historia de la Educación*, El Burgo de osma, Soria, 11-13 de Julio de 2011, pp. 281-287

G. Ossenbach Sauter, « Manuales escolares y patrimonio histórico educativo », *Educatio siglo XXI : Revista de la facultad de Educación*, vol. 28, nº2, 2010, pp. 115-132

M. del Pozo Andrés, *Currículum e identidad nacional. Regeneracionismos, nacionalismos y escuela pública (1890-1939)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2000

M. del Mar Pozo Andrés, « Angel Llorca : un maestro entre la Institución Libre de Enseñanza y la nueva escuela (1866-1942) », *Historia de la educación* nº6, 1987, pp. 229-248

M. de Puellas Benítez, *Modernidad, republicanismo y democracia: Una historia de la Educación en España, 1898-2008*, Valencia, Tirant lo Blanch, 2009

Z. Quesada Eugenio, « La percepción de Europa en los manuales escolares de Historia en la España franquista (1939-1975): entre la indiferencia y la superioridad », *RUE : Revista Universitaria Europea*, nº29, 2018, pp. 23-53

O. Ruiz Manjón, « Gloria Giner de los Ríos. Reseña biográfica de una madrileña », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, vol. extraordinario, pp. 265-272

C. Ruiz Rodrigo, « Maestro, escuela y sociedad, de la Reatauración a la II república », *Historia de la educación*, nº16, 1997, pp. 155-176

A. Sacristán, « El currículum oculto en los textos: una perspectiva semiótica », *Revista de Educación*, nº296, 1991, pp. 245-259

C. Sanchidrián Blanco, B. Arias Gómez, « La construcción de la identidad nacional española a través de los cuadernos escolares (1957-1959) », *Revista de Investigación Educativa*, nº31(1), 2013, pp. 257-274

C. Sanz Simón, « Democracia y educación en la Segunda República Española », in C. González Barberá, M. Castro Morera (dir.), *Democracia y educación en el siglo XXI. La obra de John Delwey 100 años después : Libro de actas del XVI Congreso Nacional y VII Congreso iberoamericano de Pedagogía*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2016

C. Sanz Simón, T. Rabazas Romero, « La identidad nacional en los manuales escolares durante la Segunda República española », *Bordón, Revista de pedagogía*, vol.69 n°2, 2017, pp. 131-146

S. Sinigaglia-Amadio, « Place et représentation des femmes dans les manuels scolaires en France : la persistance des stéréotypes sexistes », *Nouvelles Questions Féministes*, n°29, 2010, pp. 46-59

A. M. Sirvent Gárriga, *Rodolfo Llopis educador*, Thèse doctorale dirigée par Emilio La Parra López, Universidad de Alicante, 2012

M. Somoza Rodríguez, K. Mahamud Angulo, H.H. Pimenta Rocha, “Emociones y sentimientos en los procesos de socialización política : una mirada desde la historia de la educación”, *Historia y memoria de la educación* n°2, 2015, pp. 7-44

C. Stray, « Vers une sociologie du manuel », *Histoire de l'éducation* n°58, mai 1993, p. 82

F. Thébaud , R. Rogers, *La fabrique des filles : l'éducation des filles de Jules Ferry à la pilule*, Paris, Textuel, 2010

A. Tiana Ferrer, *El libro escolar, reflejo de intenciones políticas e influencias pedagógicas*, Madrid, UNED, 2000

A. Tiana Ferrer, « El proyecto Manes y la investigación histórica sobre los manuales escolares (siglos XIX y XX) », *Historia de la educación : Revista interuniversitaria*, n°19, 2000, pp. 179-194

A. Tiana Ferrer, « Los manuales escolares», in J.L. Guereña, J. Ruiz Berrio, A. Tiana Ferrer (dir.), *Nuevas miradas historiográficas sobre la educación en la España de los siglos XIX y XX*, Madrid, Ministerio de Educación, 2010

M. Toribio García, « Antonio Jaén Morente : una vida al servicio de la II República », in J.L. Casas Sánchez, F. Durán Alcalá, 1931-1936. *De la República a democrática a la sublevación militar : IV Congreso sobre Republicanismo*, Universidad de Córdoba, 2009

R. Valls Montés, *Historia y memoria escolar : Segunda República, Guerra Civil y dictadura franquista en las aulas (1938-2008)*, Valencia, Publicaciones de la Universidad de Valencia, 2009



R. Valls Montés, *Historiografía escolar española, siglos XIX – XXI*, UNED ediciones, Madrid 2007

R. Valls Montés, « Las imágenes en los manuales escolares españoles de Historia, ¿ilustraciones o documentos ? », *Iber : Didáctica de las ciencias sociales, geografía e historia*, n°4, 1995, pp. 105-120

J.L. Villalain Benito, *Manuales escolares en España* (3 tomes), Madrid, UNED, 1997

M. Villanueva Baena, « Los cambios ideológicos durante la guerra civil en Edelvives : la Enciclopedia Primer Grado y sus aspectos artísticos », *Actas del XVIII coloquio de Historia de la Educación : Arte, literatura y educación*, vol. 1, 2015, pp. 309-321

J. Villanueva Zarazaga, « La ley educativa de 1938 y su desarrollo en los cuestionarios y libros de texto de Geografía e Historia », *actes du colloque Historia de la Enseñanza Media en Aragón*, Institución Fernando el Católico, Zaragoza, 2011

## **V. Autres ouvrages**

L. Bardin, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 2013

D. Bolliet, J.P. Shmidt, *La socialisation*, Paris, Bréal, 2002

R. Boudon, F. Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1982

L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Plon, 2002 (édition originale : 1958)

C. Dubar, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2013

E. Hobsbawm et T. Ranger, *L'invention de la tradition*, 1<sup>ère</sup> édition 1983, Paris, éd. Amsterdam, 2006

R. Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1986

B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

P. Milioukov, C. Seignobos, L. Eisenmann, « Une histoire politique de la Russie moderne. Histoire-tableau ou synthèse historique », *Revue de Synthèse*, VII, 1934, pp. 27-36. Compte rendu de Paul Milioukov, C. Seignobos, L. Eisenmann, *Histoire de Russie*, Paris, E. Leroux, 1932

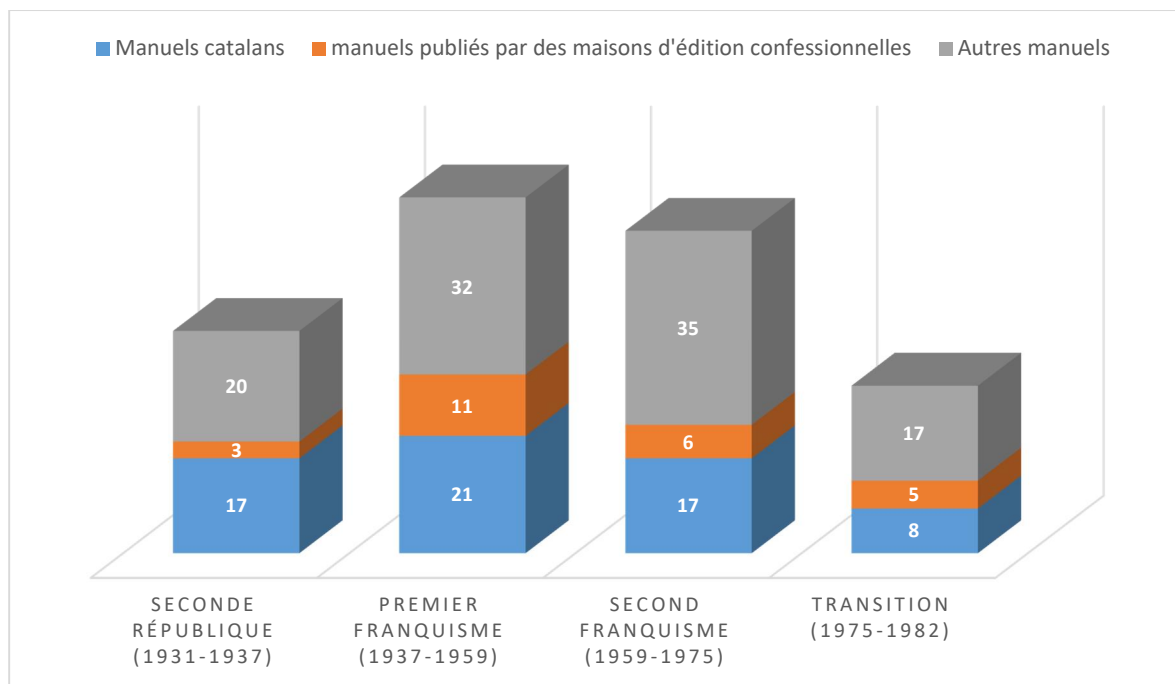
S. Moscati (dir.), *Les Phéniciens*, Paris, Stock, 1997

J. Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Folio Gallimard, 1991

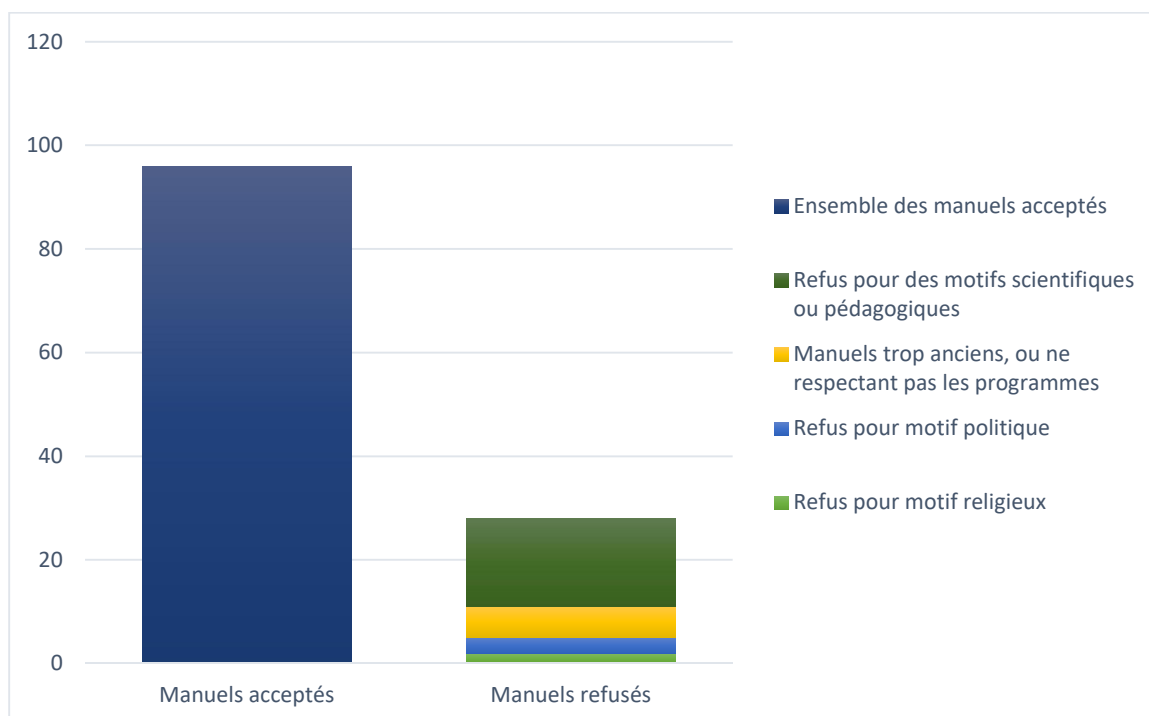
P. Tollard, *Barbarie et civilisation chez Strabon étude critique des livres III et IV de la géographie*, Paris Les belles lettres, 1987

G. Vigarello, *Histoire de la beauté*, Paris, Seuil, 2004

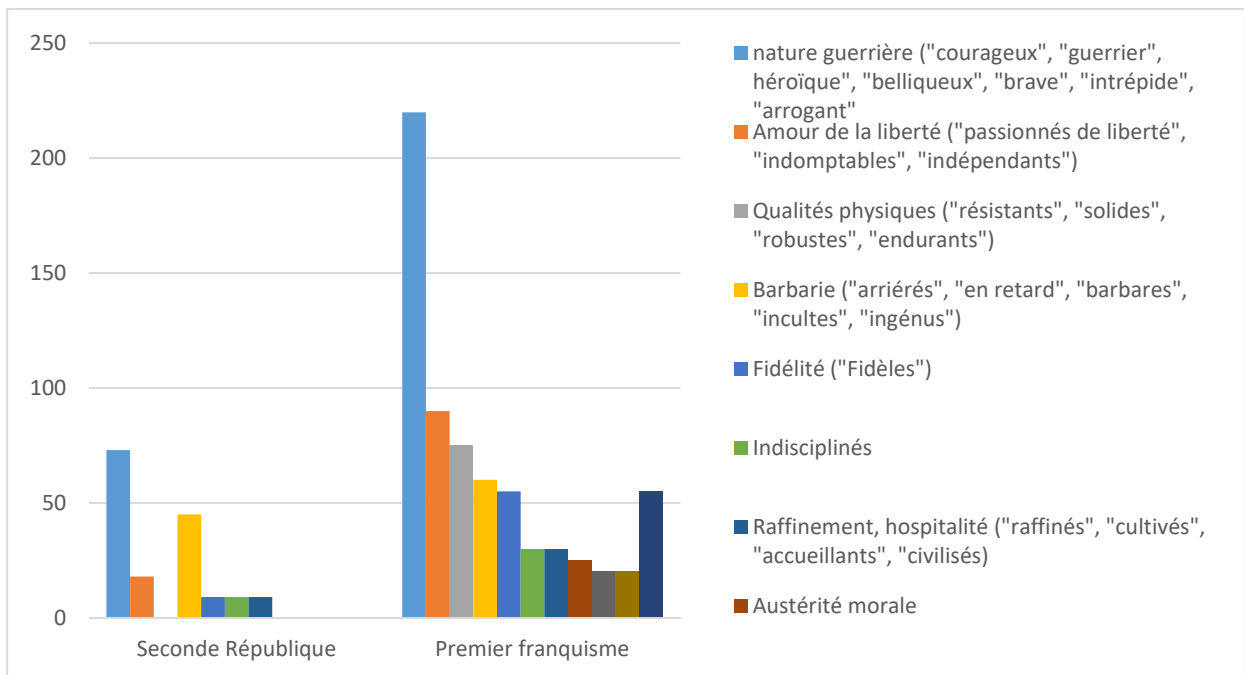
# ANNEXES



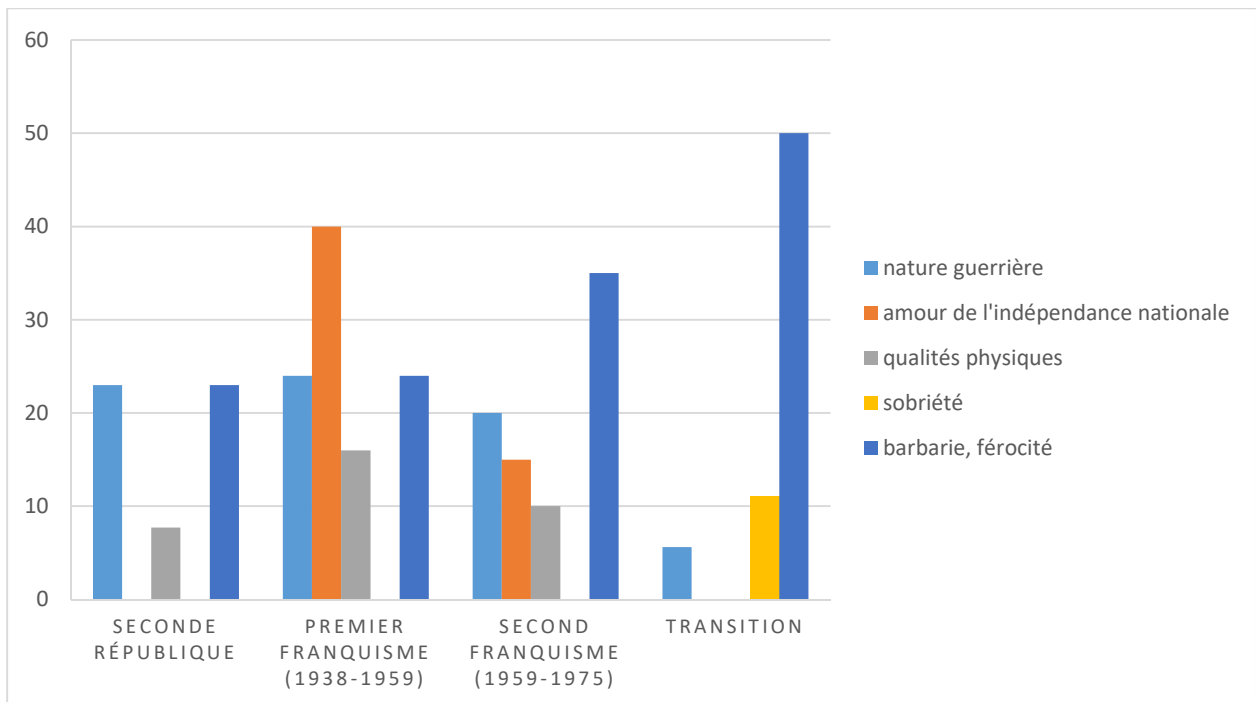
**Figure LXXIII. Répartition des manuels qui composent le corpus**



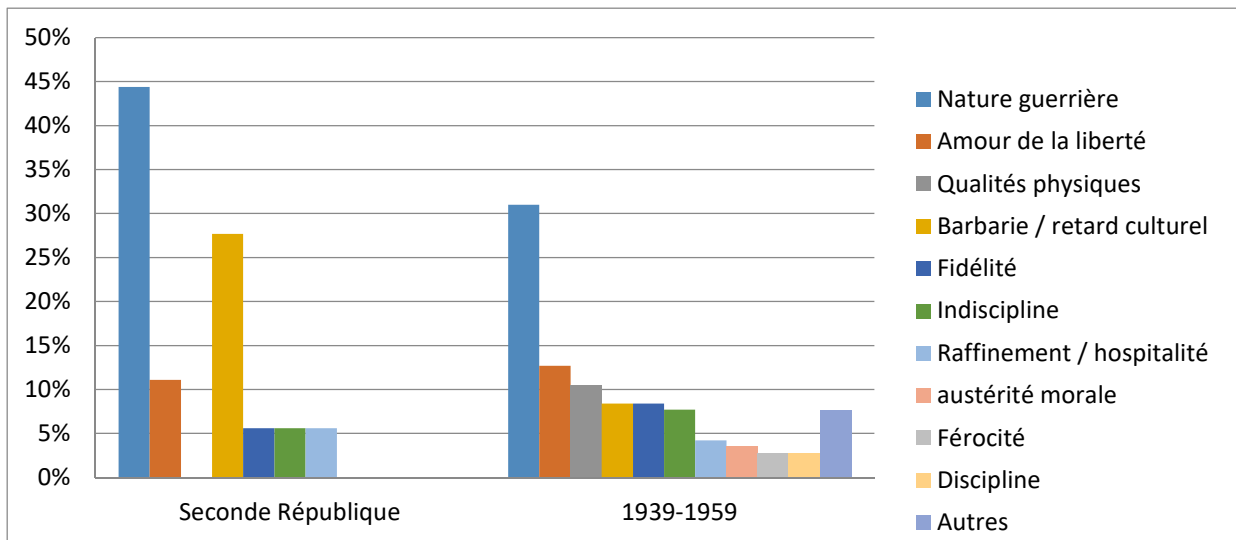
**Figure LXXIV. Motifs de refus de la Commission de Contrôle des manuels d'Histoire, août 1938-octobre 1940**



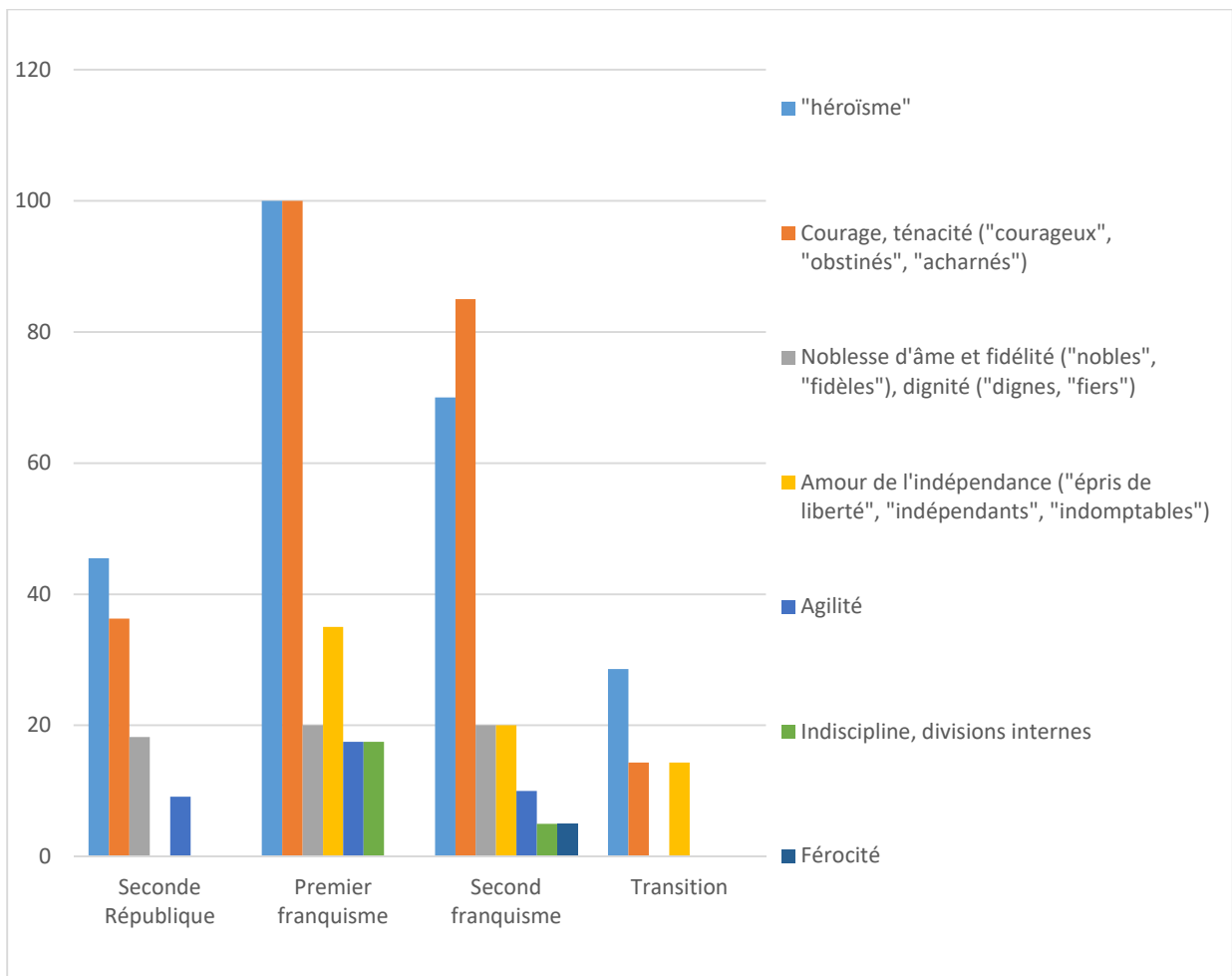
**Figure IV. Qualités (adjectifs, adverbess, noms) des Ibères, Celtes et Celtibères, en nombre de mentions pour cent manuels**



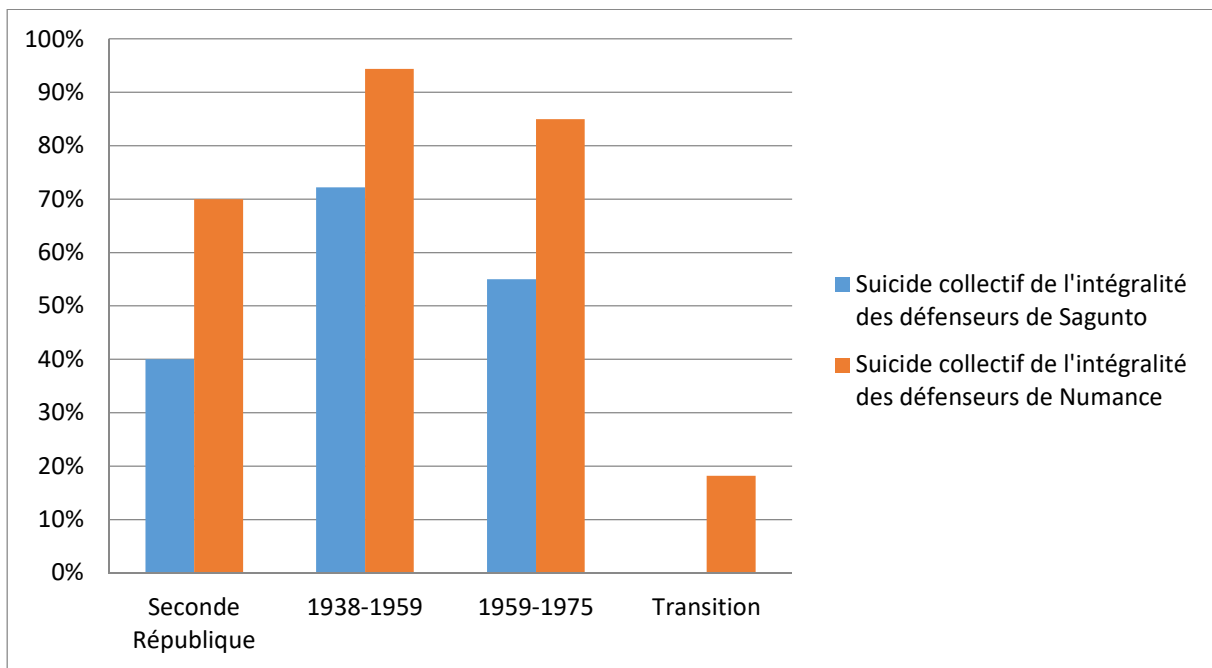
**Figure V. Qualités attribuées aux peuples du Nord-Ouest péninsulaire (adjectifs, adverbess et noms), pour cent manuels**



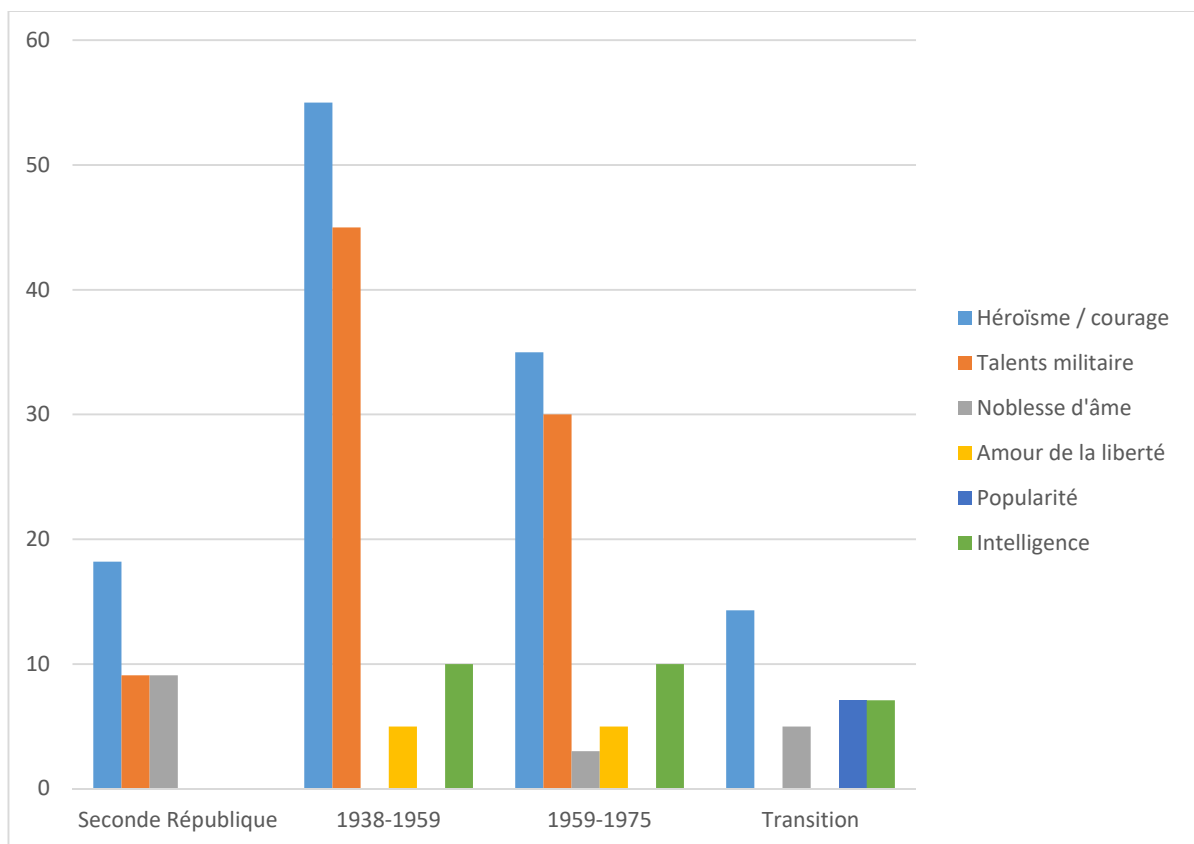
**Figure LXXV Qualités attribuées aux Ibères, Celtes et Celtibères (adjectifs, en pourcentage du total des qualités attribuées)**



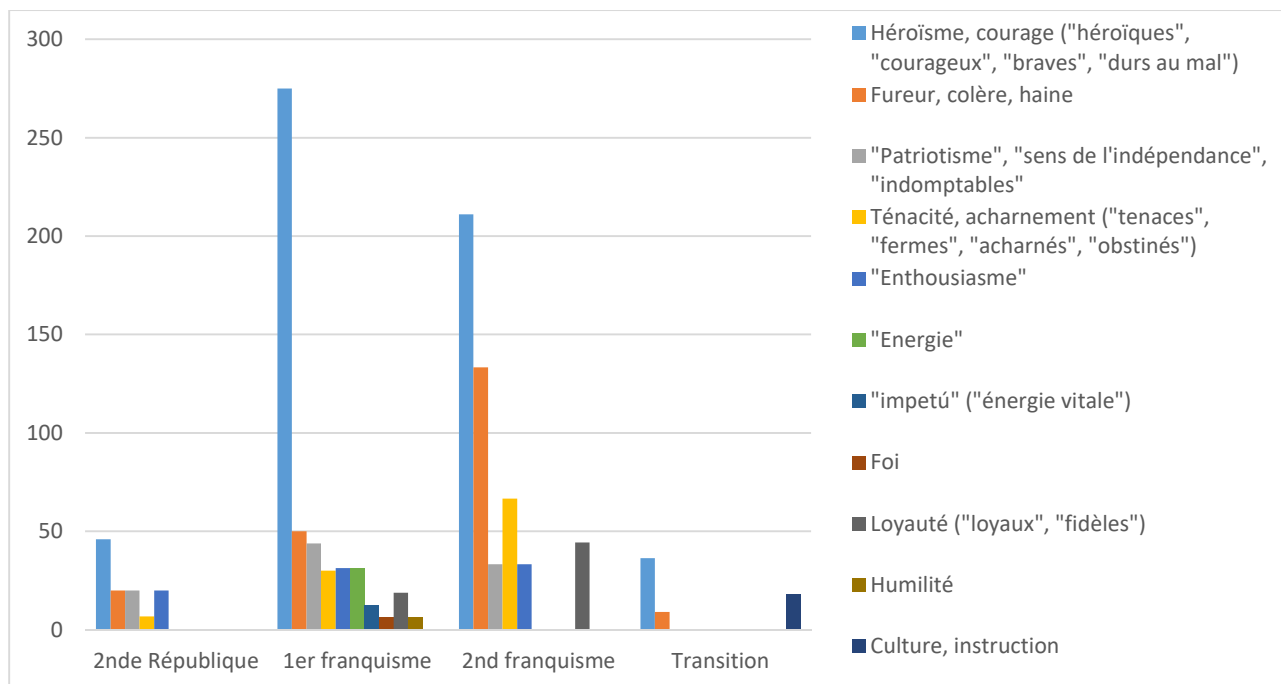
**Figure LXXVI Qualités attribuées aux populations ibériques lors des sièges de Sagunto et de Numance (nombre d'adjectifs pour cent manuels)**



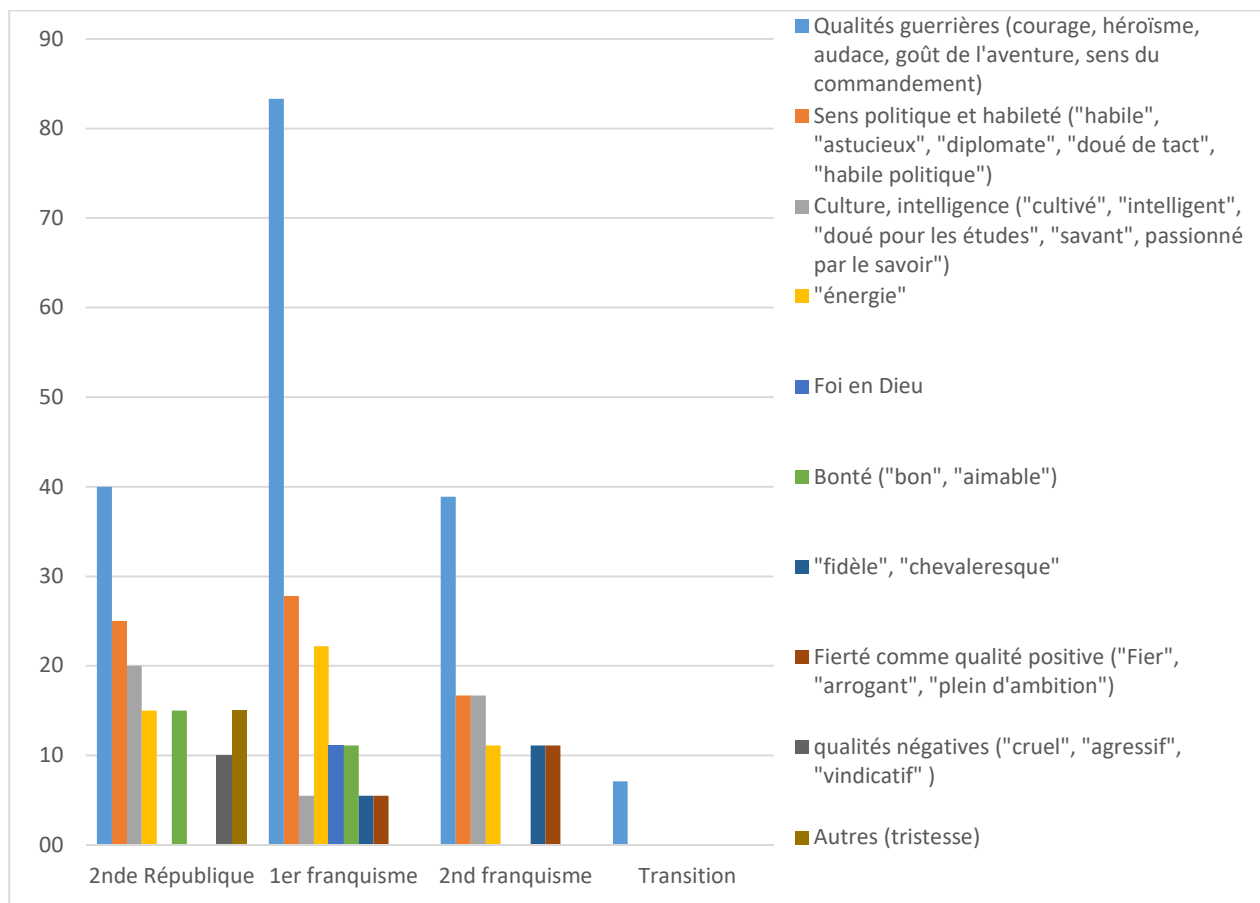
**Figure LXXVII** Proportion des manuels faisant mention d'un suicide collectif à Numance et à Sagunto



**Figure LXXVIII.** Qualités attribuées à Viriatus dans les manuels d'histoire (moyenne, pour cent manuels)

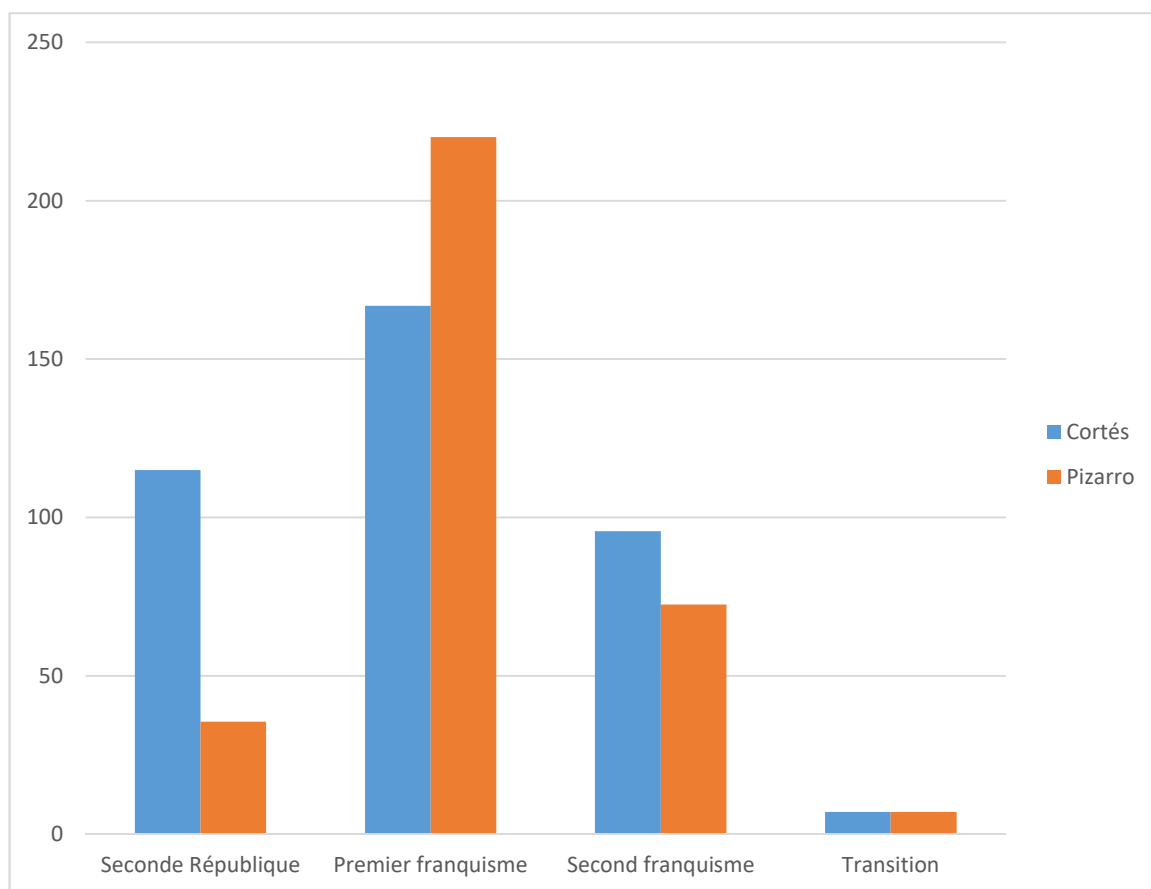


**Figure LXXIX. Vertus des Espagnols durant la Guerre d'Indépendance (adjectifs et adverbes, pour cent manuels)**





**Figure LXXX** Qualités attribuées à Hernán Cortés, figure du Conquistador cultivé (adjectifs et adverbes, pour cent manuels)



**Figure LXXXI.** Nombre de qualités (adjectifs et attributs) positives attribuées à chacun des deux conquistadors, pour cent manuels

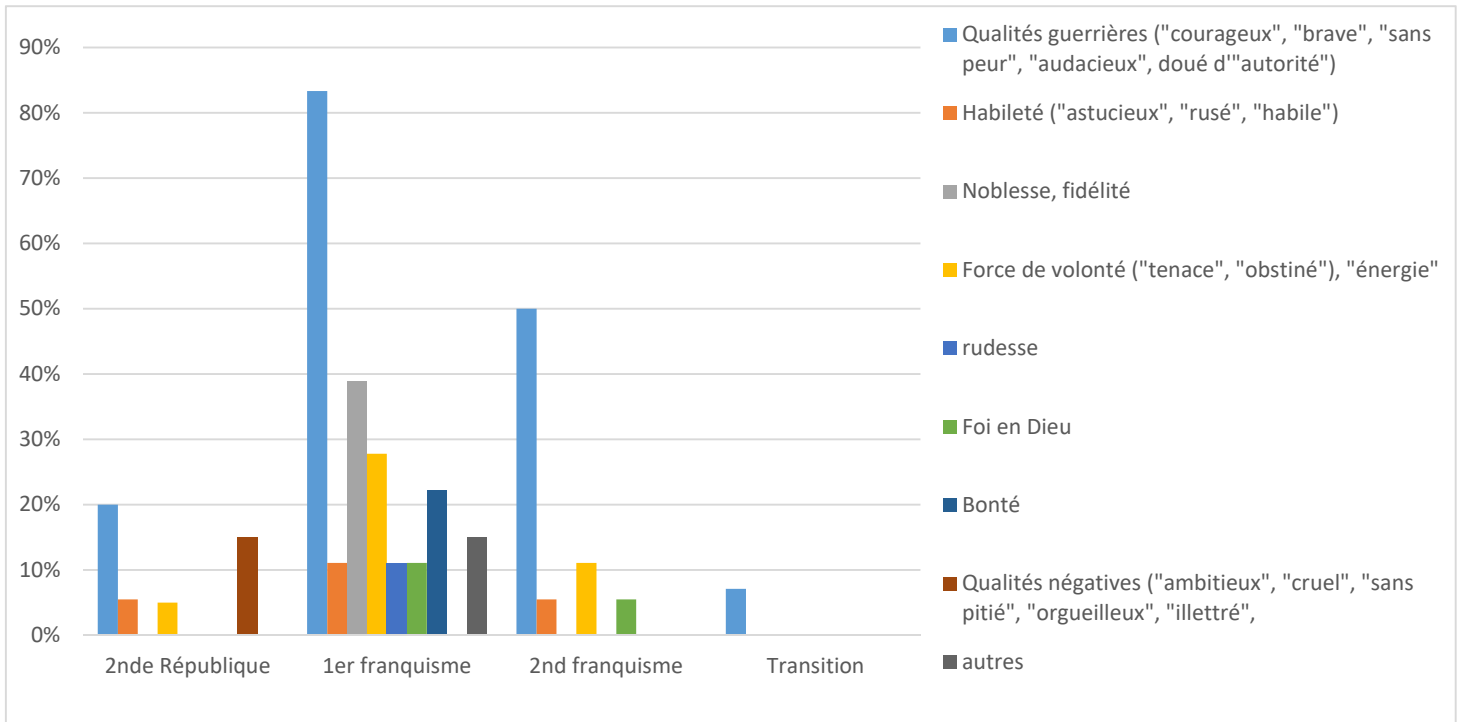
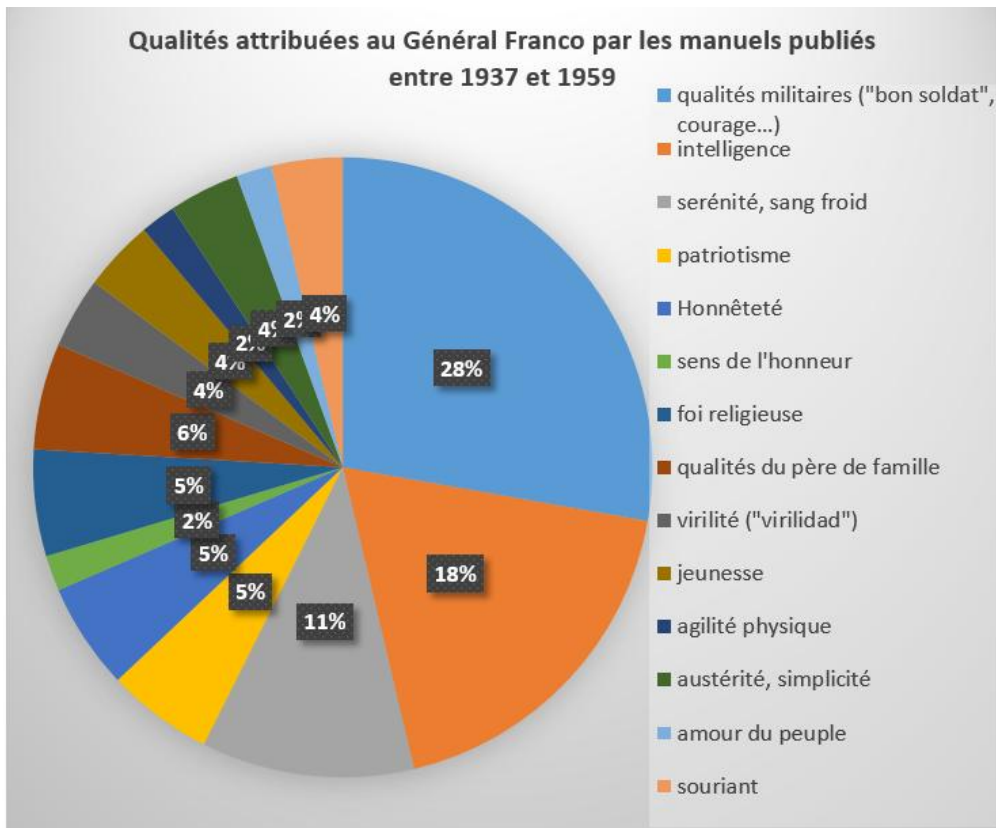
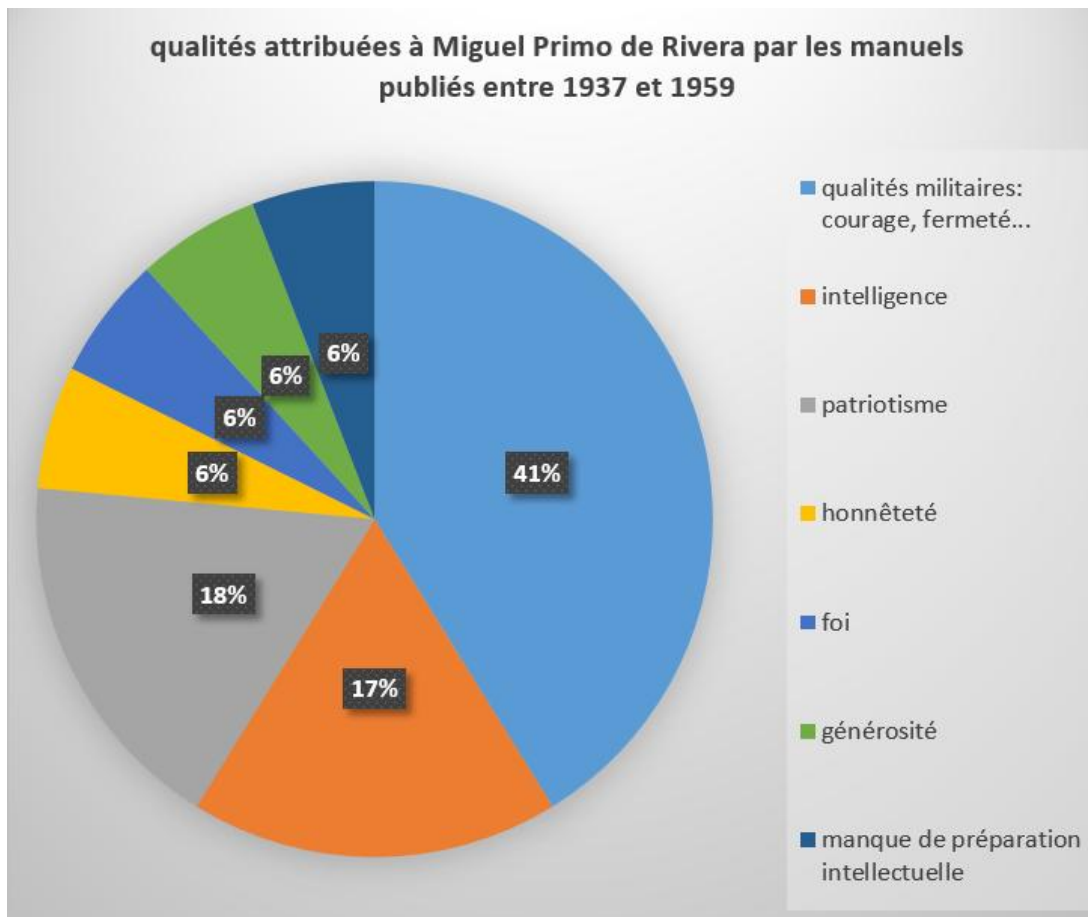
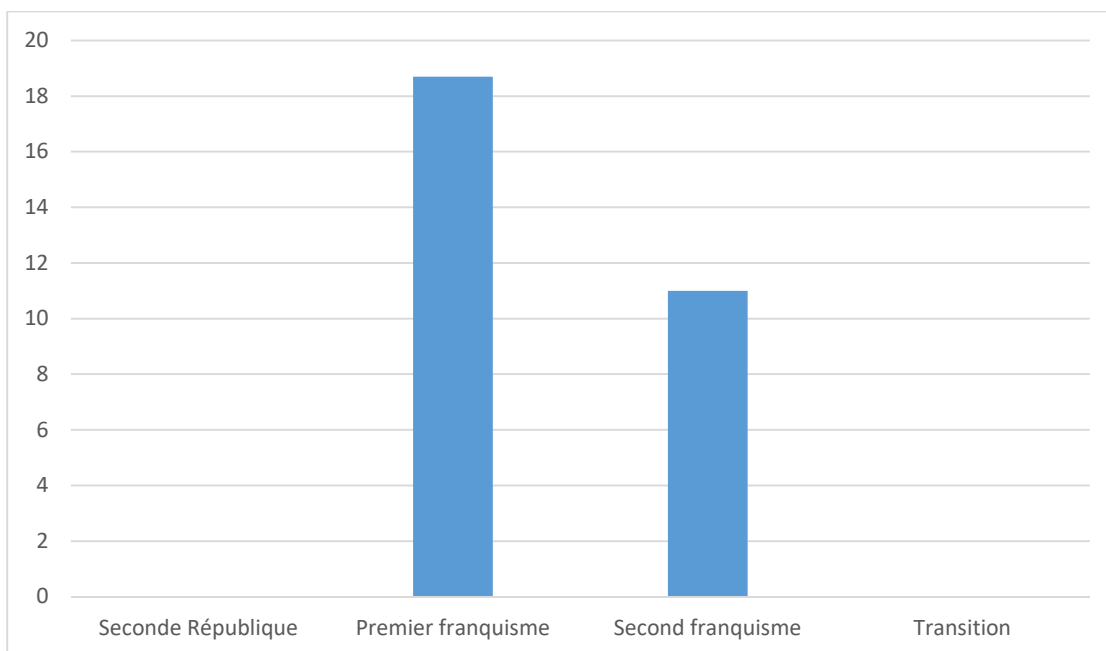


Figure LXXXII. Qualités attribuées à Pizarro (pour cent manuels)

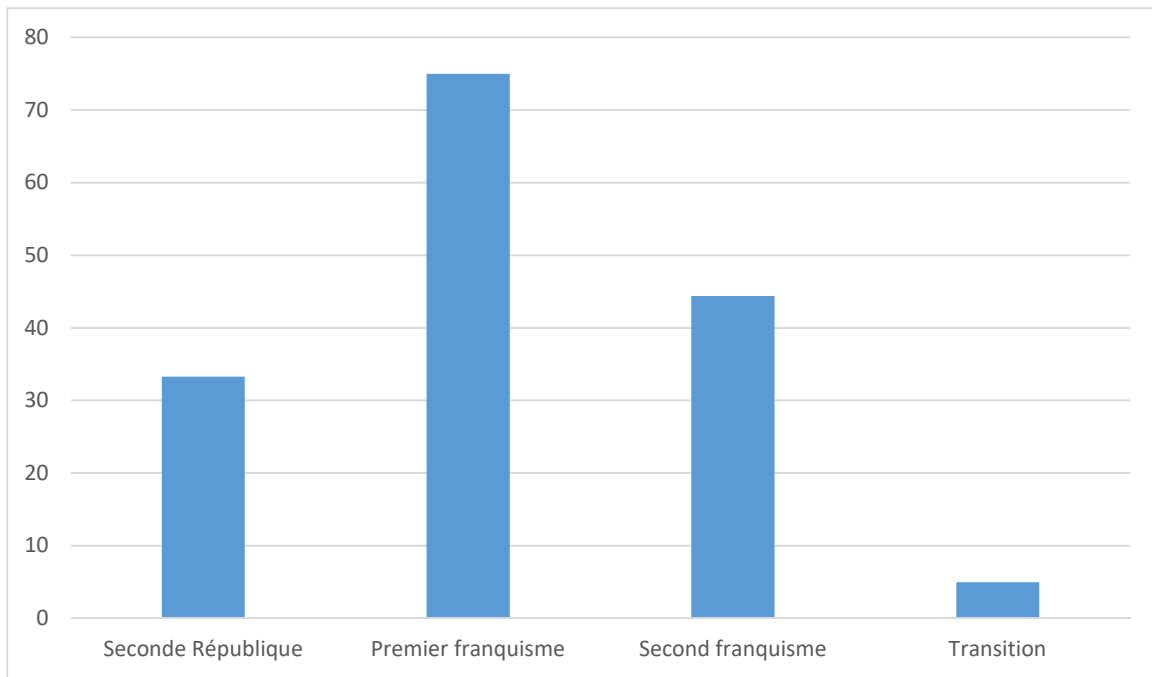




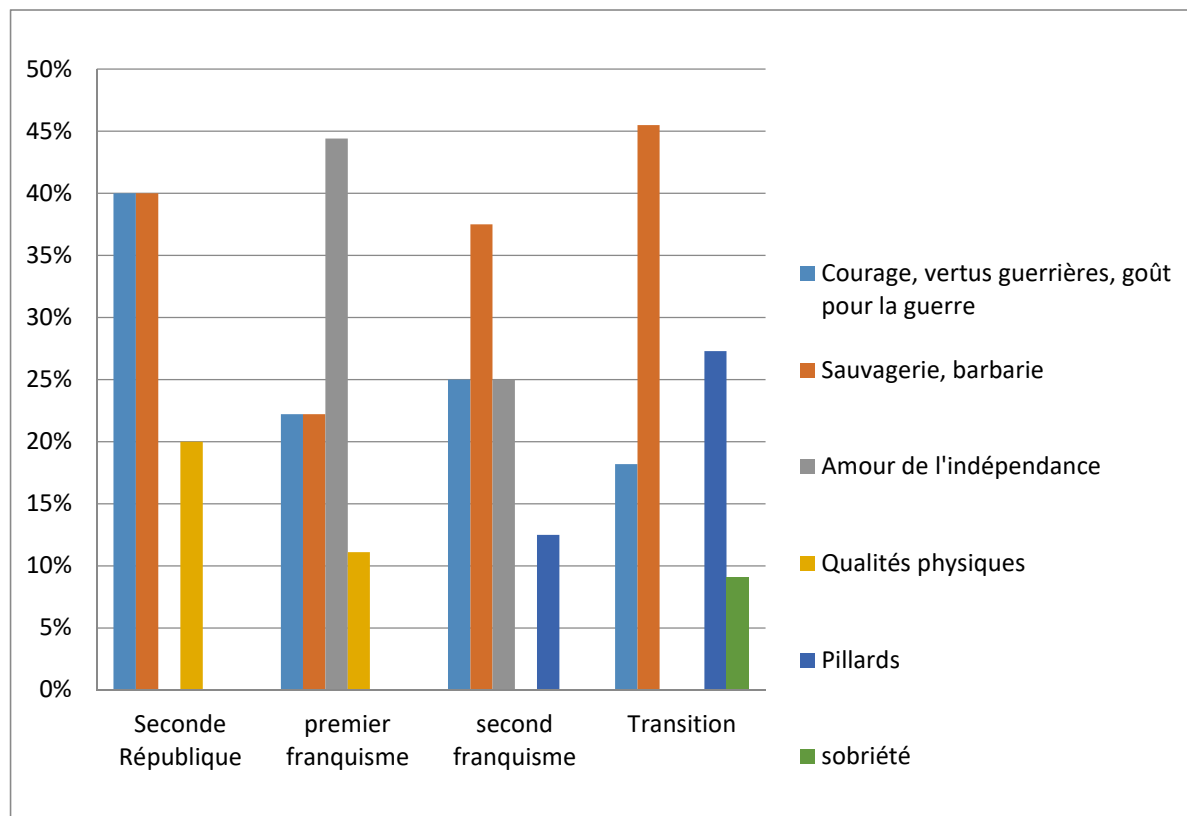
**Figure LXXXIII Qualités attribuées aux Généraux Primo de Rivera et Franco**



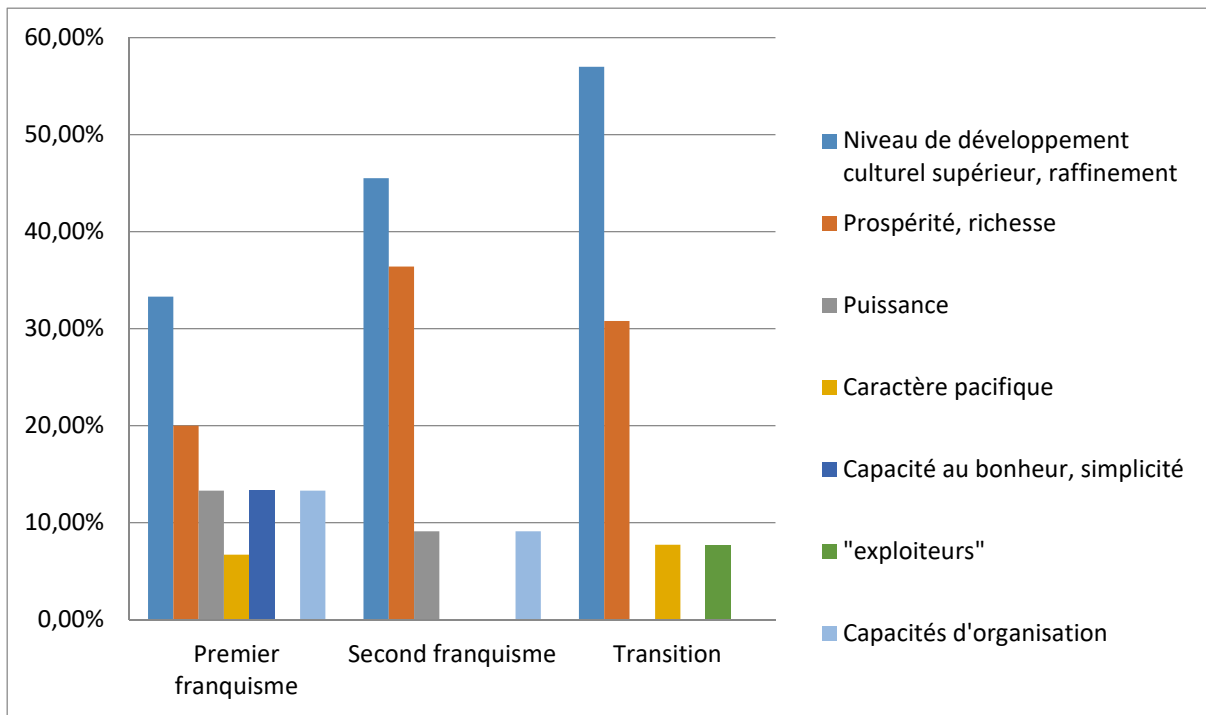
**Figure LXXXIV. Nombre d'ocurrences de "Rosita la Pastelera", pour cent manuels**



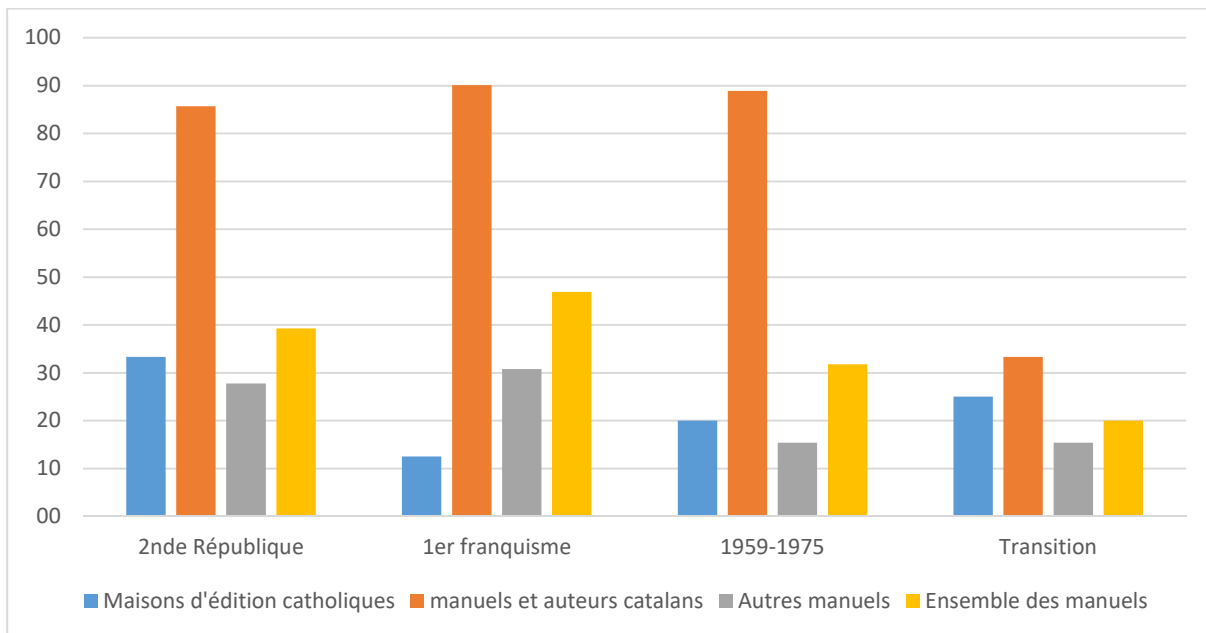
**Figure LXXXV. Nombre d'occurrences de mots composés sur le radical "héros", à propos des défenseurs de Saragosse. Pour cent manuels.**



**Figure LXXXVI. Qualités (adjectifs, adverbes et noms) attribuées par les manuels d'Histoire aux peuples du Nord-Ouest péninsulaire, en pourcentage du total**

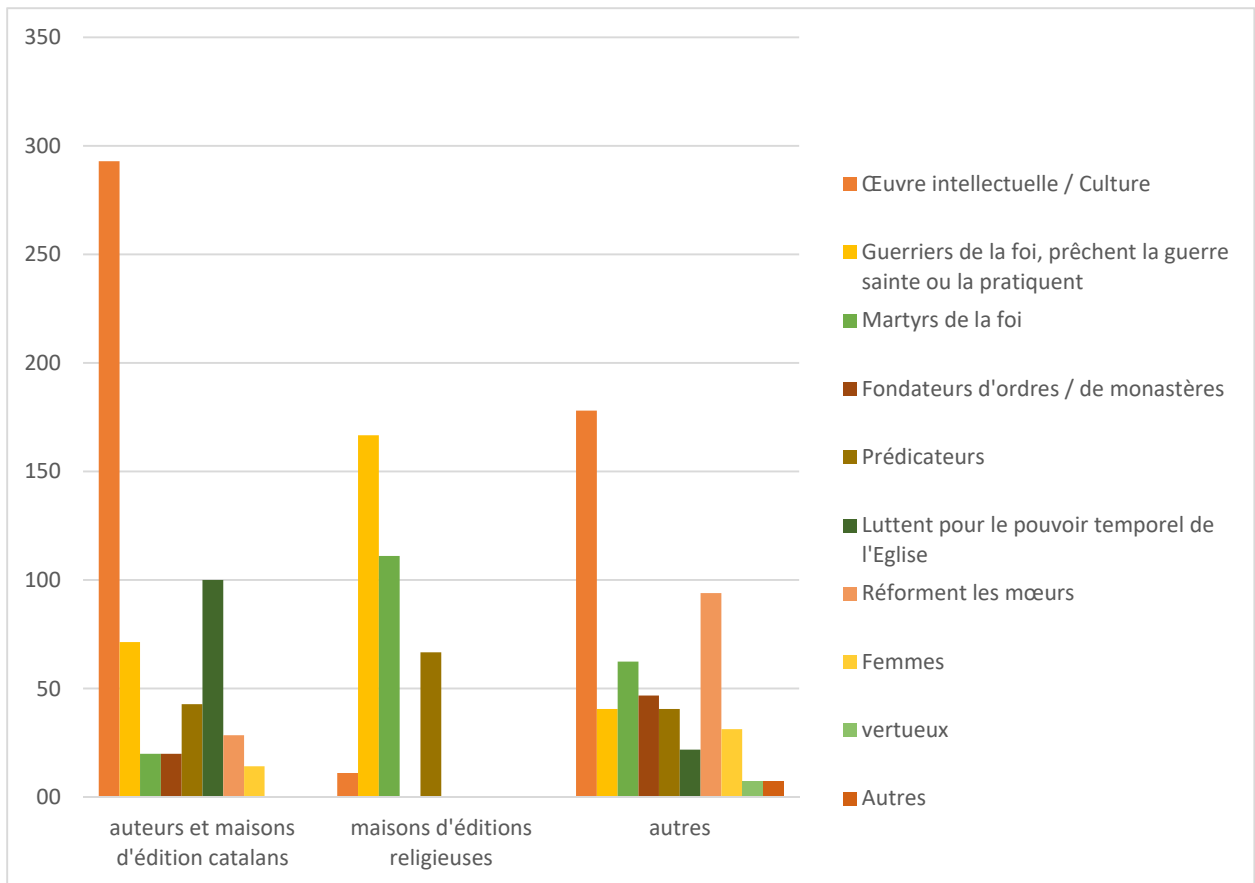


**Figure LXXXVII. Qualités (adjectifs et adverbes) associées aux Tartessiens, en proportion du total<sup>1723</sup>**

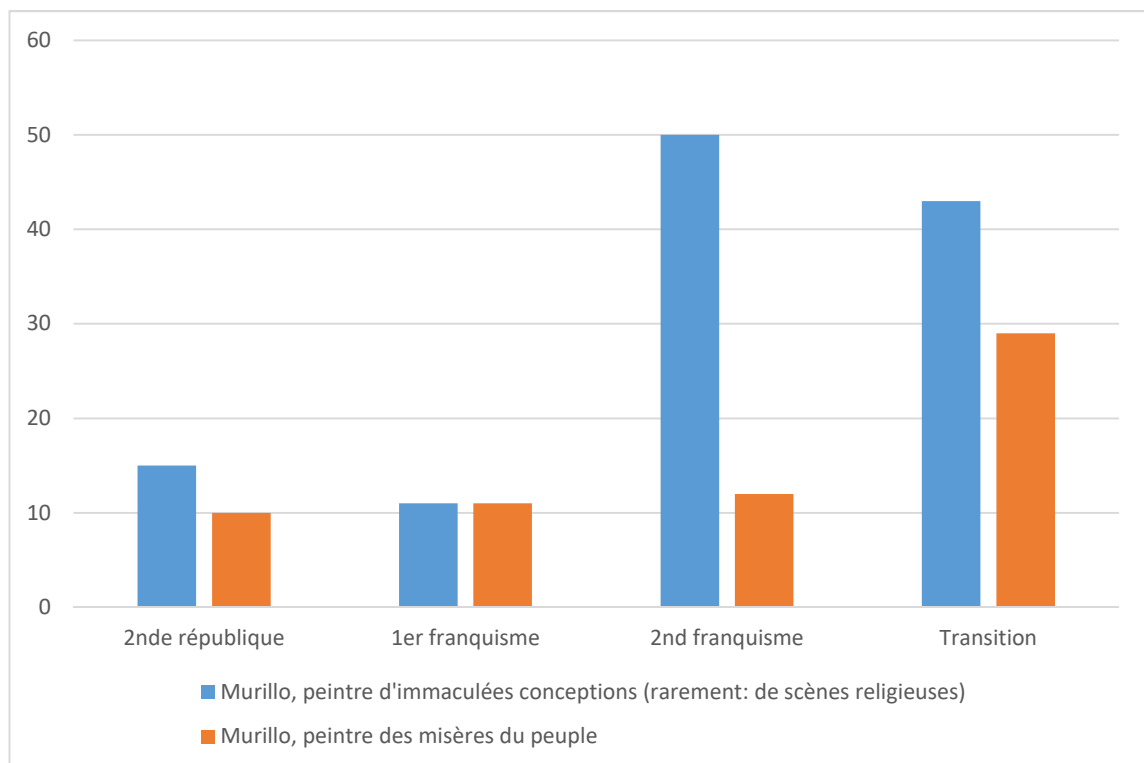


**Figure LXXXVIII. Présence des Almogavres dans les manuels d'Histoire, pour cent manuels**

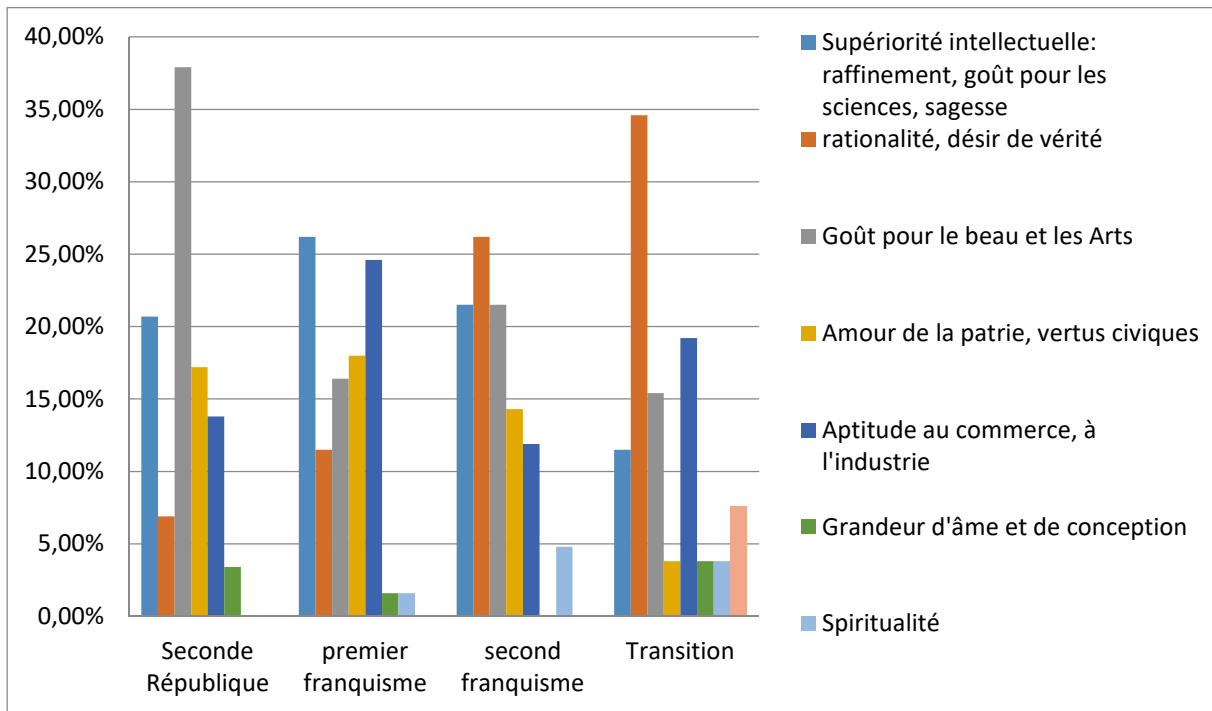
<sup>1723</sup> Les statistiques débutent en 1939 : les Tartessiens sont jusqu'à cette date quasiment absents des manuels



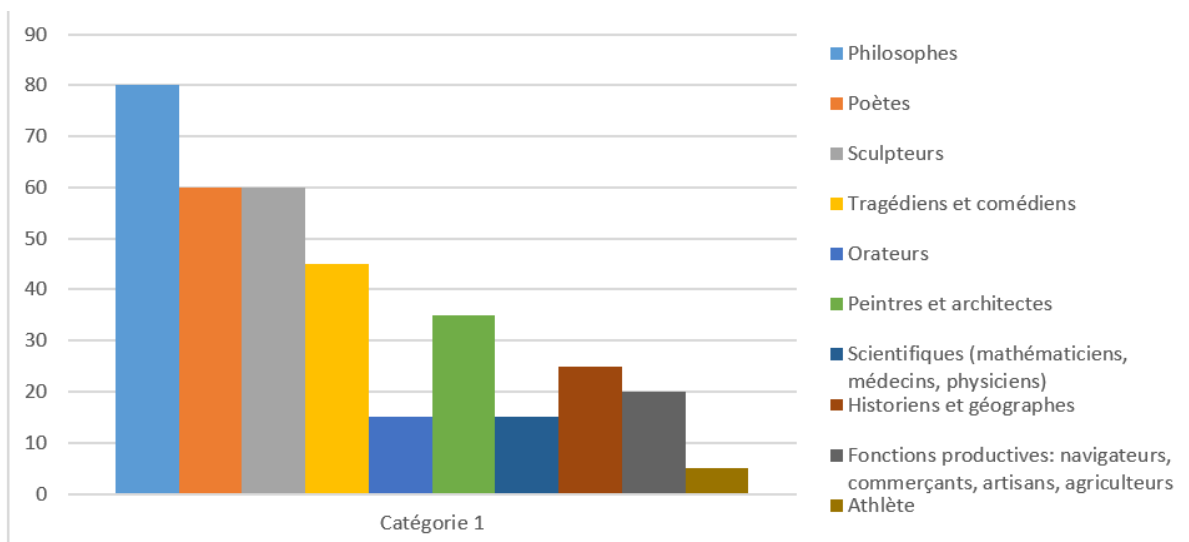
**Figure LXXXIX. Qualité première attribuée aux saints et clercs dans les différents manuels durant le 1er franquisme (pour cent manuels)**



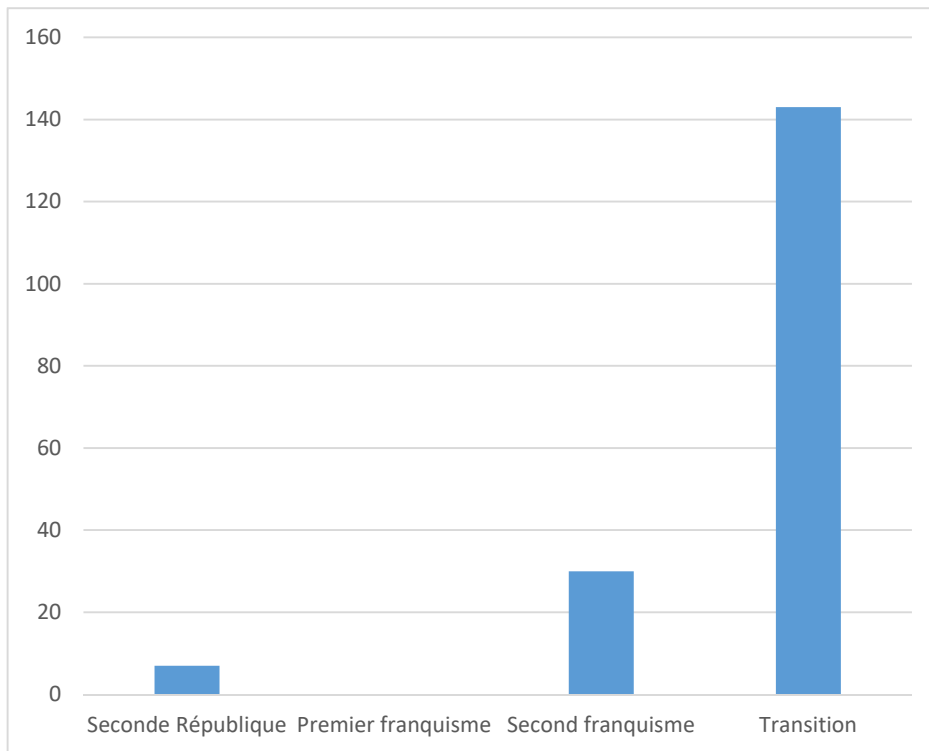
**Figure XC. Murillo peintre religieux, ou peintre réaliste des misères du petit peuple? (en nombre de mentions, pour cent manuels)**



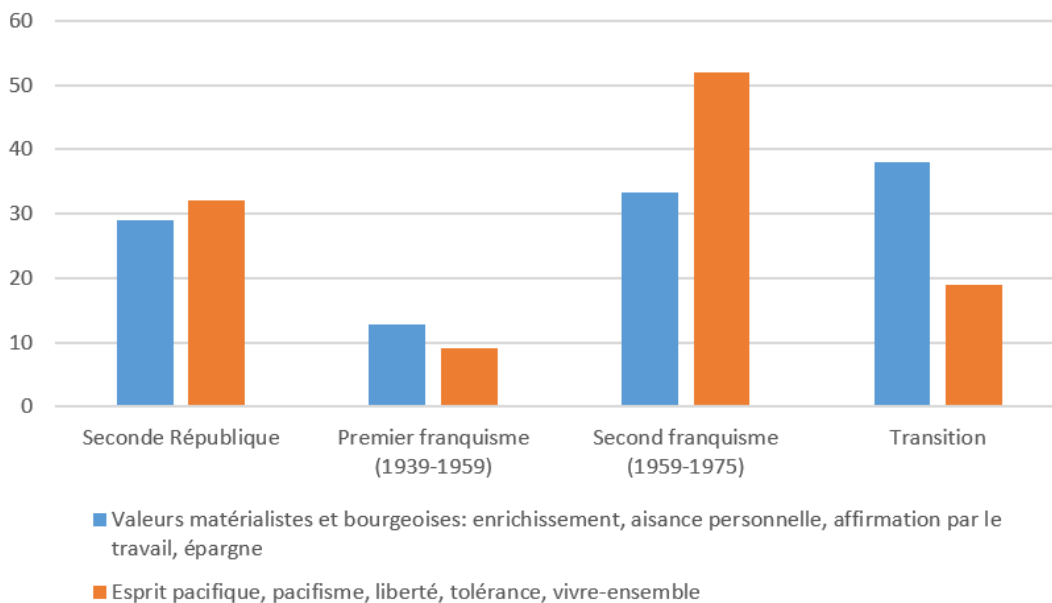
**Figure XCI. Proportion des qualités (adjectifs, adverbess et noms) attribuées aux « Grecs » par les manuels d'histoire de chaque période (en pourcentage du total des qualités attribuées)**



**Figure XCII. Rôles sociaux attribués aux hommes grecs durant le premier franquisme (pour cent manuels)**

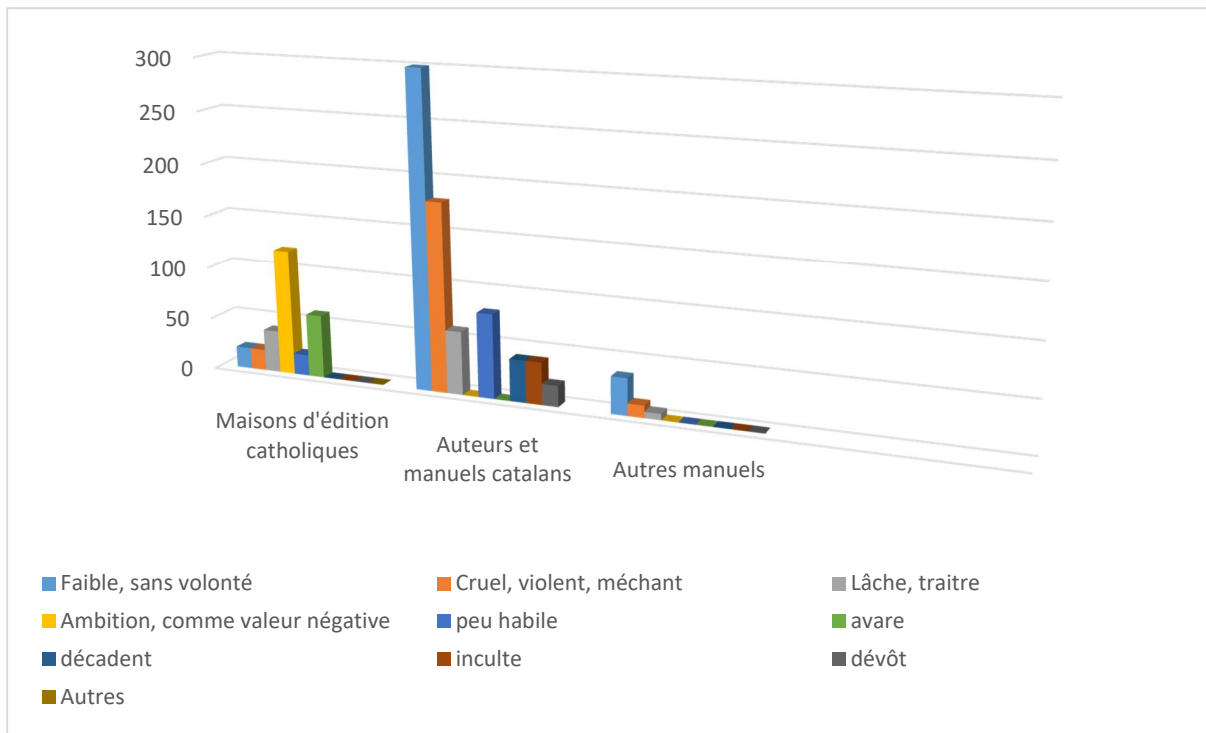


**Figure XCIII. Mentions de charges électorales (et de citoyens actifs lors d'assemblées) dans les chapitres portant sur le Moyen-Âge, pour cent manuels**

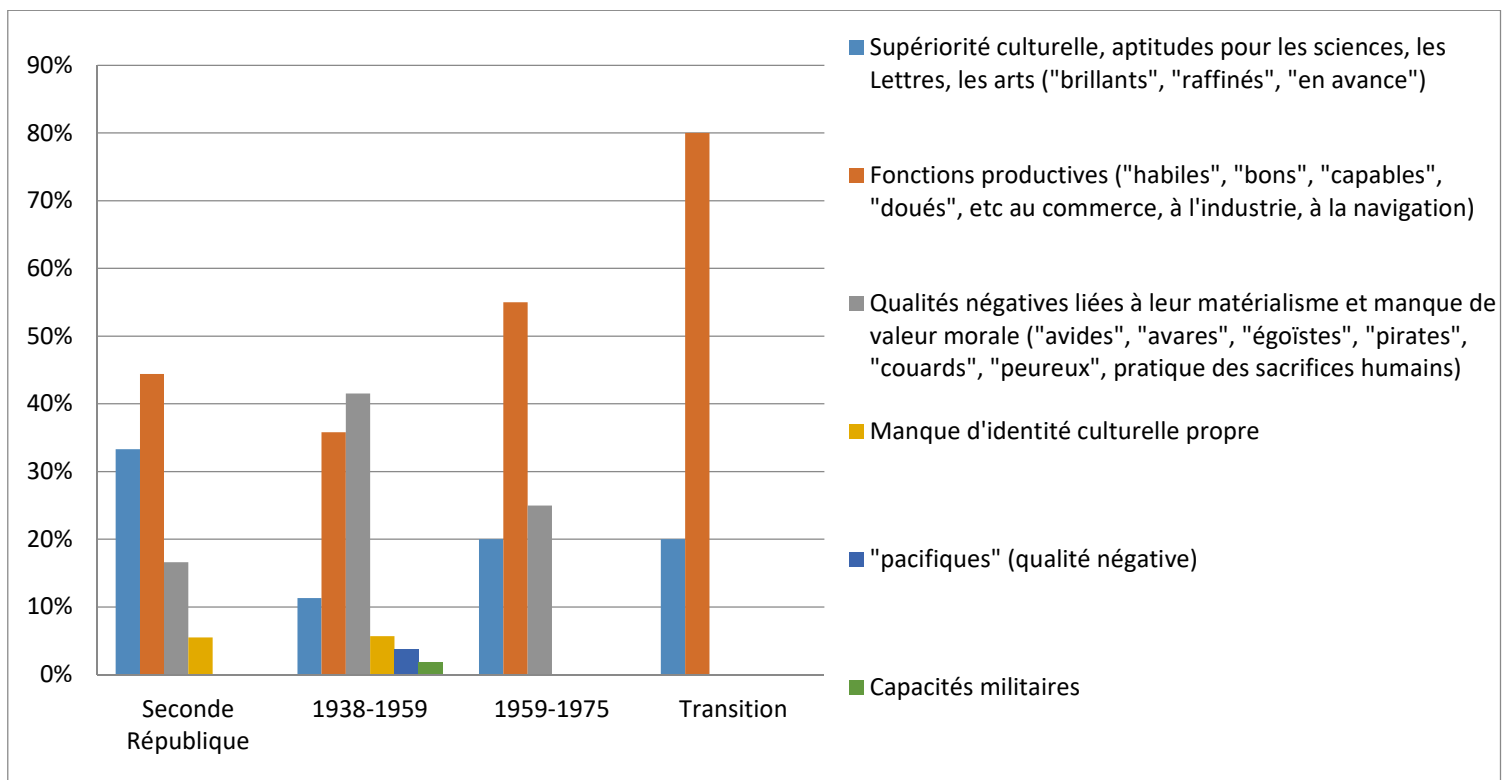


**Figure XCIV. Valeurs bourgeoises et valeurs pacifistes attribuées aux personnages masculins dans les chapitres qui portent sur le Moyen-âge (pour cent manuels)**

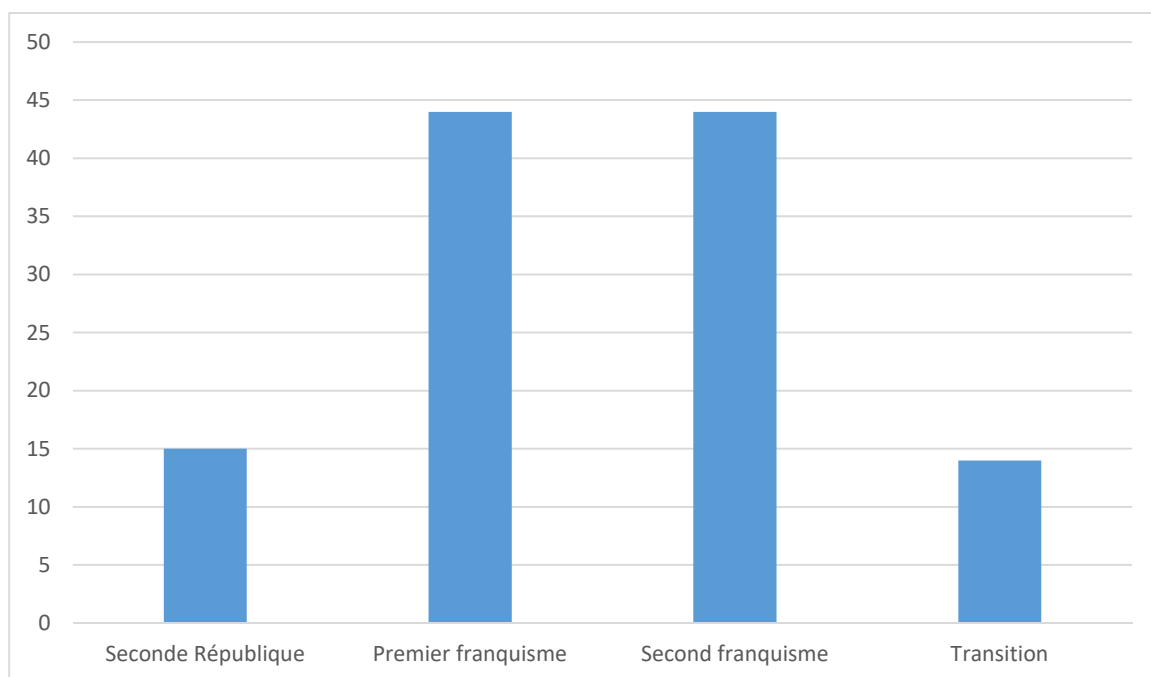




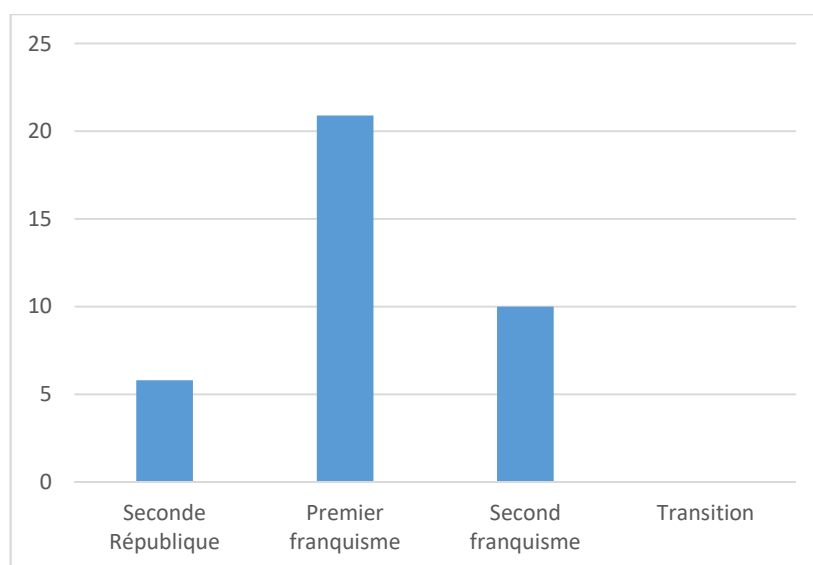
**Figure XCV** Qualités négatives associés à des personnages masculins dans les chapitres sur le Moyen-Âge, (adjectifs et adverbes, pour cent manuels), durant le second franquisme (1959-1975)



**Figure XCVI.** Proportion des qualités et fonctions attribuées aux Phéniciens (adjectifs, adverbes, et noms), en pourcentage du total des qualités attribuées



**Figure XCVII. Mentions du blason et de la devise octroyés à El Cano par Charles Quint (pour cent manuels)**



**Figure XCVIII. Marques de la préoccupation pour la "vertu" des femmes dans les chapitres sur le Moyen-âge : adjectifs et adverbes affirmant leur « vertu », leur « pudeur », leur « fidélité », ou au contraire leur « légèreté » ou leur « inconstance » en matière de moeurs (pour cent manuels)**

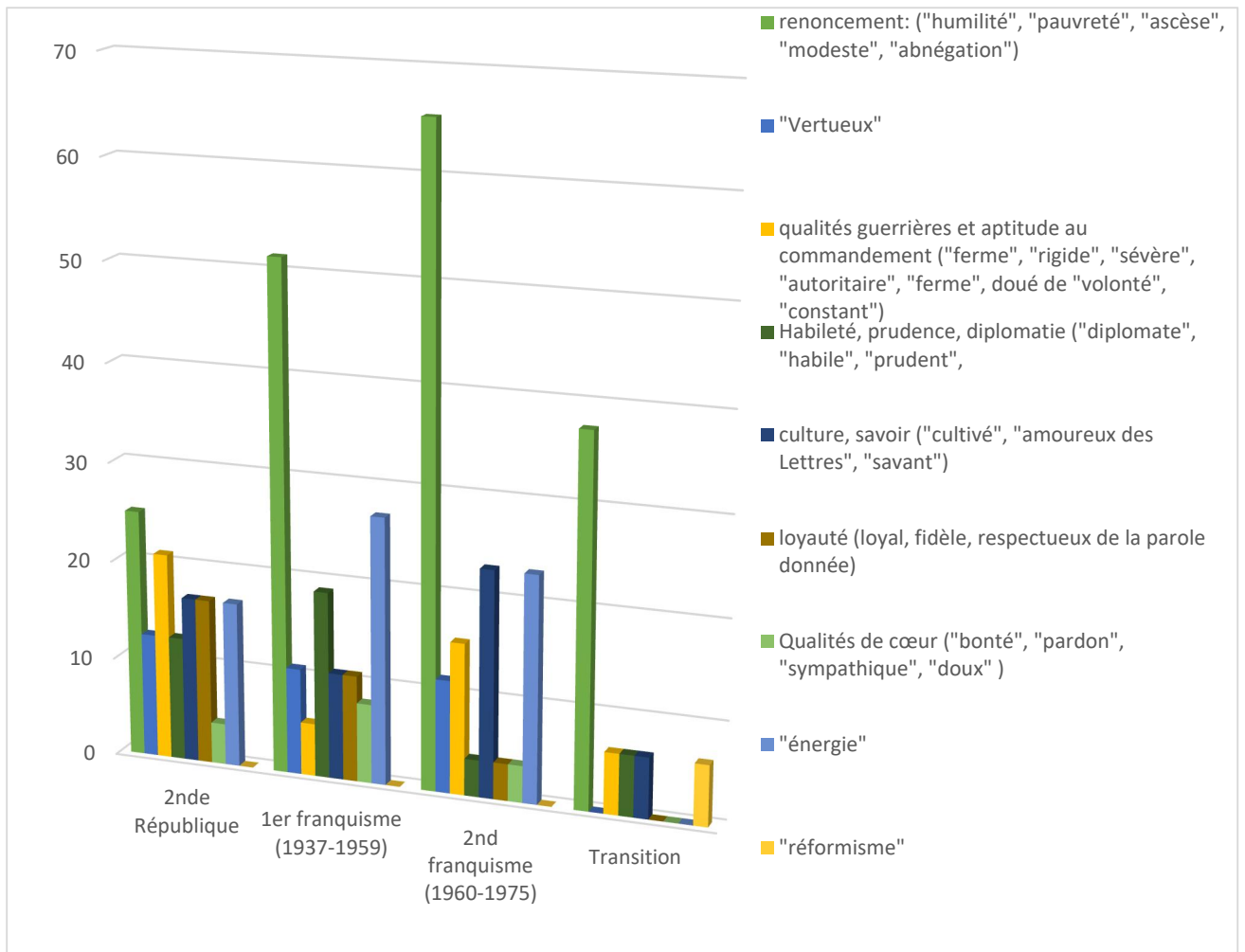


Figure XCIX. Qualités de Cisneros (adjectifs et adverbes), pour cent manuels

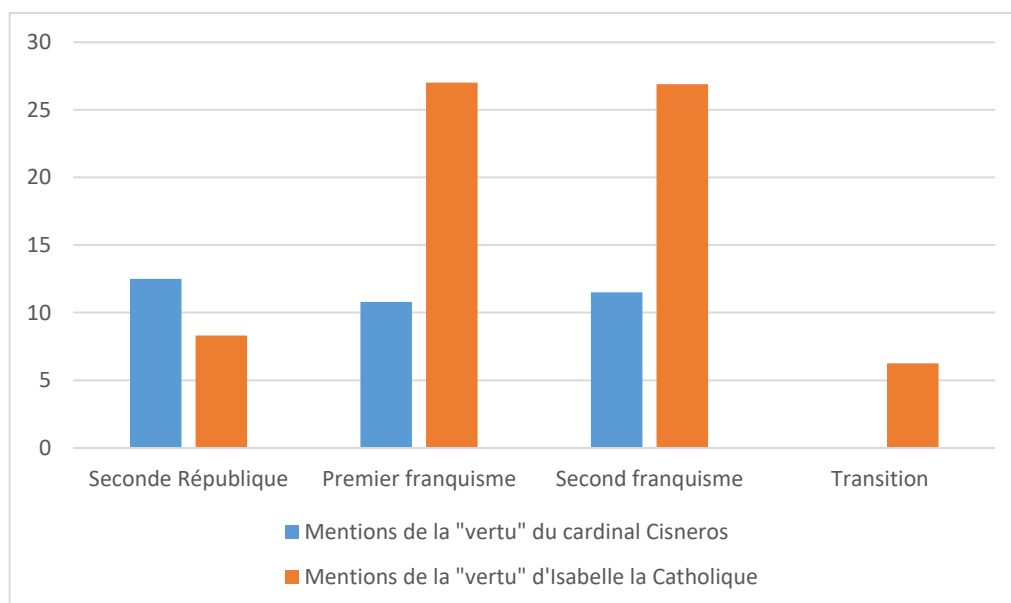
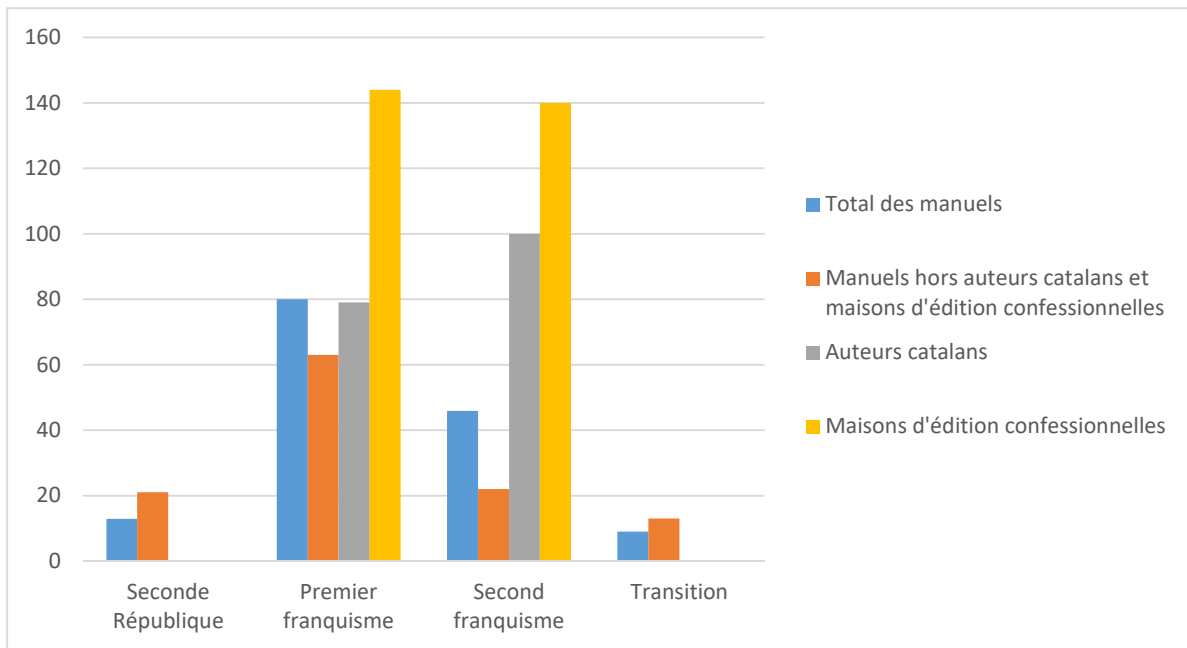
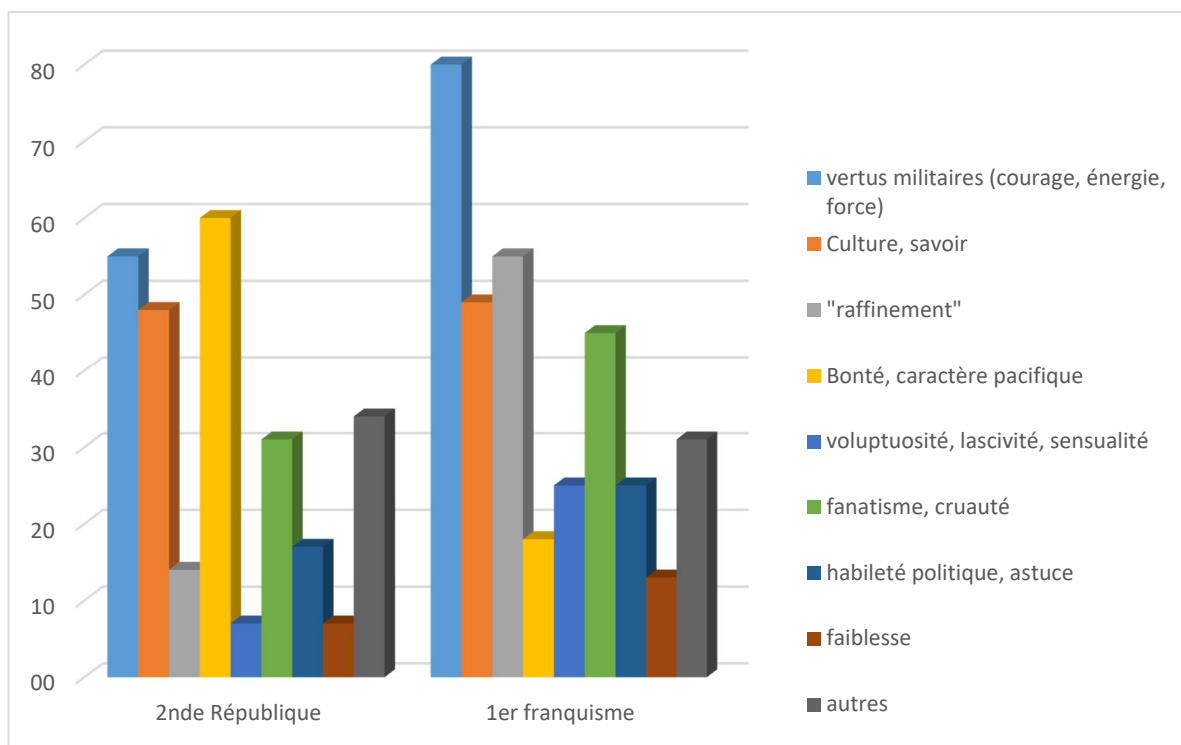


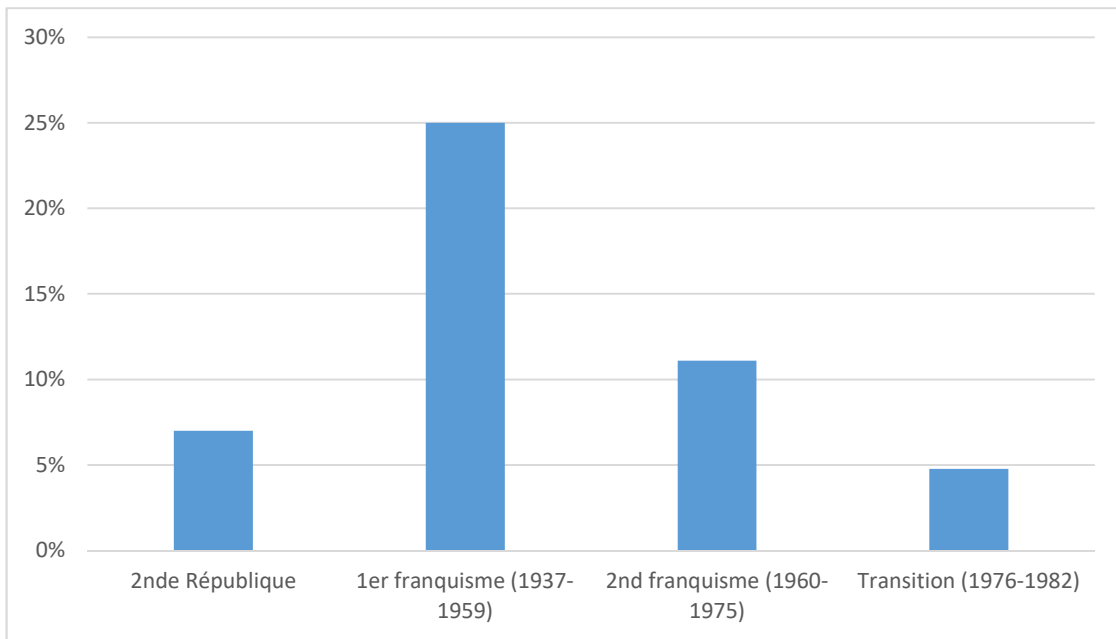
Figure C. Evolution comparée des mentions de la "vertu" du Cardinal Cisneros et de la reine Isabelle la Catholique (pour cent manuels)



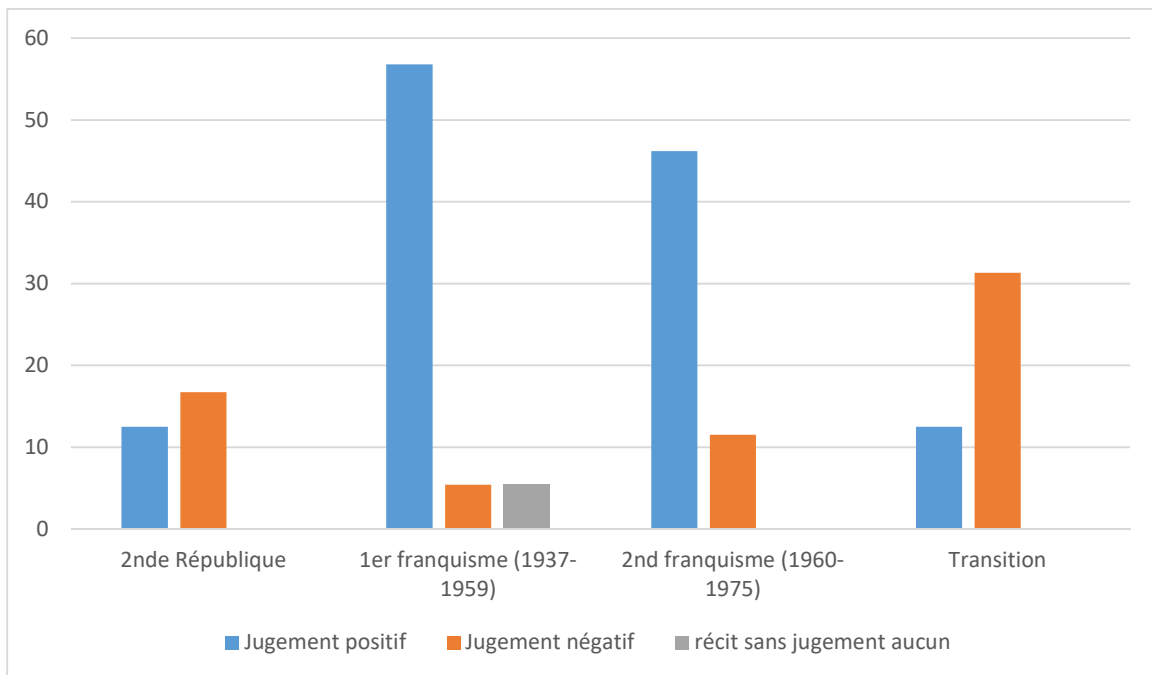
**Figure CI. Présence du récit du sacrifice par Guzmán de son fils, et /ou d'une image représentant ce sacrifice, pour cent manuels. Le récit et l'image sont comptabilisés séparément et peuvent se cumuler. Le total peut donc être supérieur à 100.**



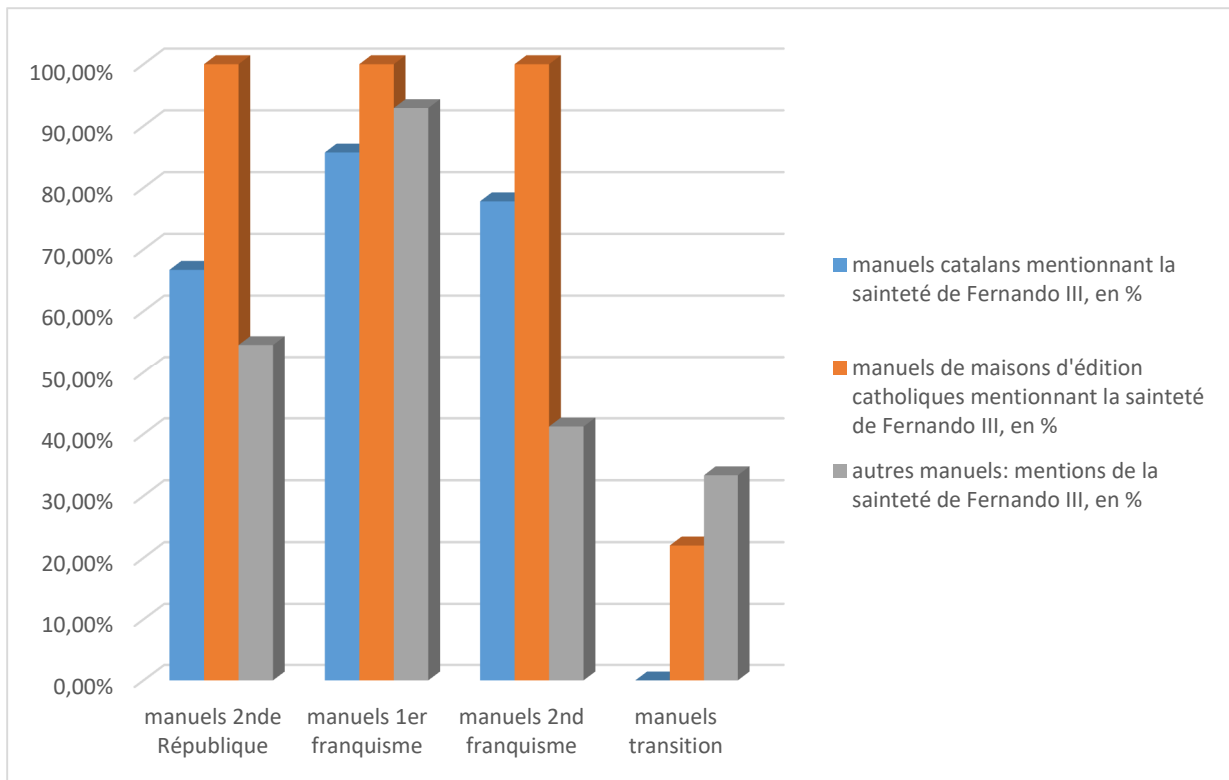
**Figure CII. Qualités (adjectifs et adverbes) attribuées aux Maures dans les manuels, pour cent manuels**



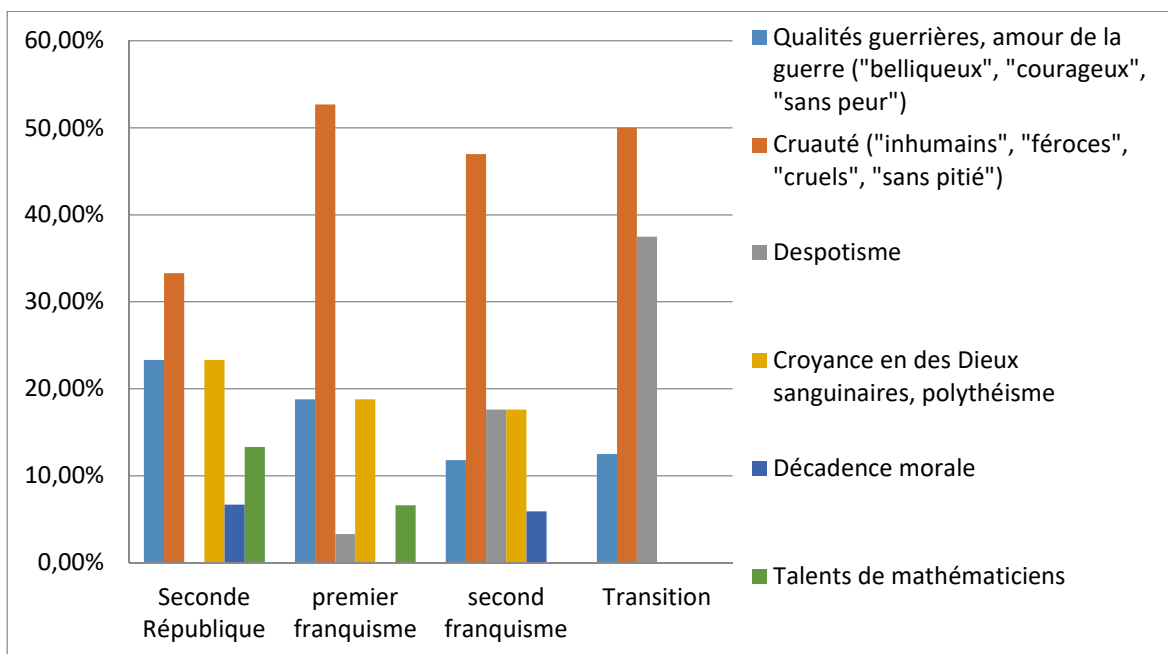
**Figure CIII. Pourcentage des manuels mentionnant la "lascivité", le caractère « voluptueux » ou la "sensualité" des arabes**



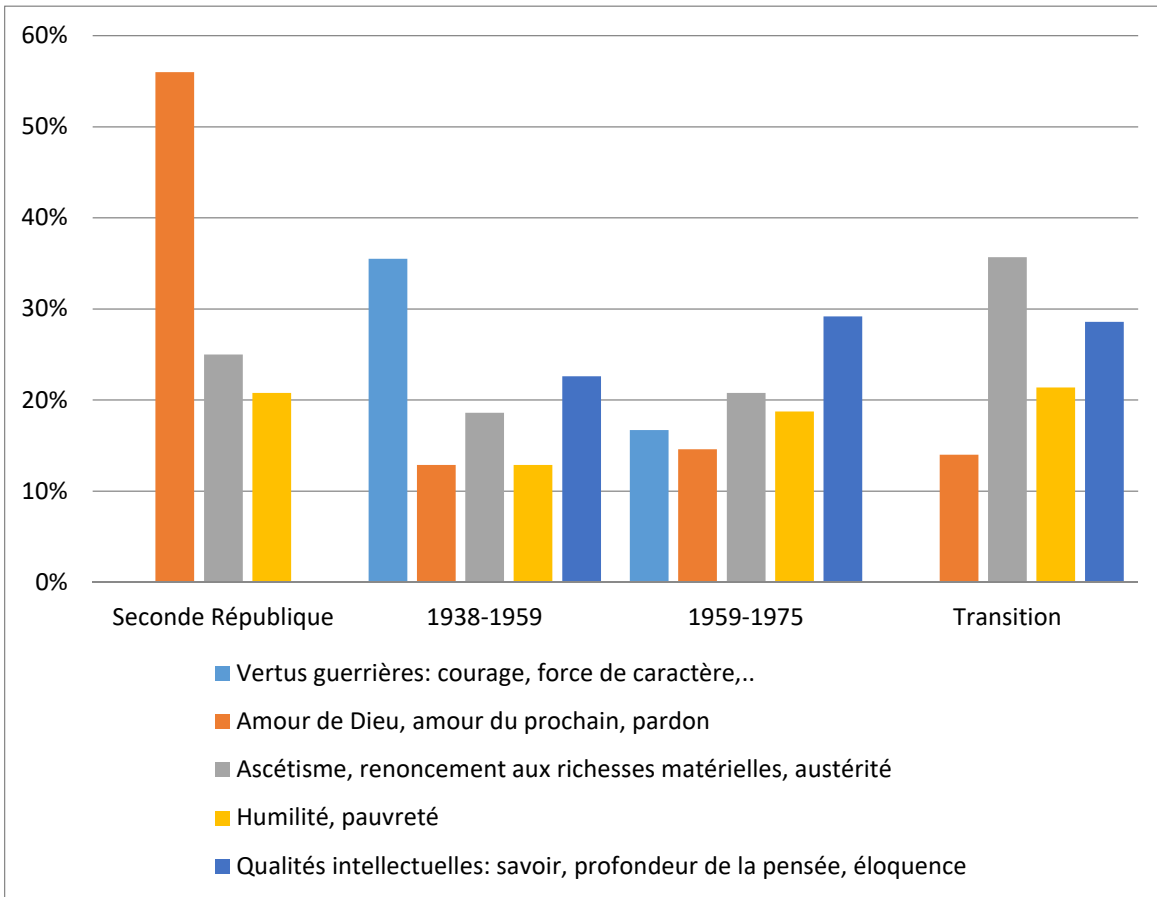
**Figure CIV. Jugement porté par les manuels sur l'Inquisition et l'expulsion des Maures et des Juifs durant le règne des rois catholiques, pour cent manuels**



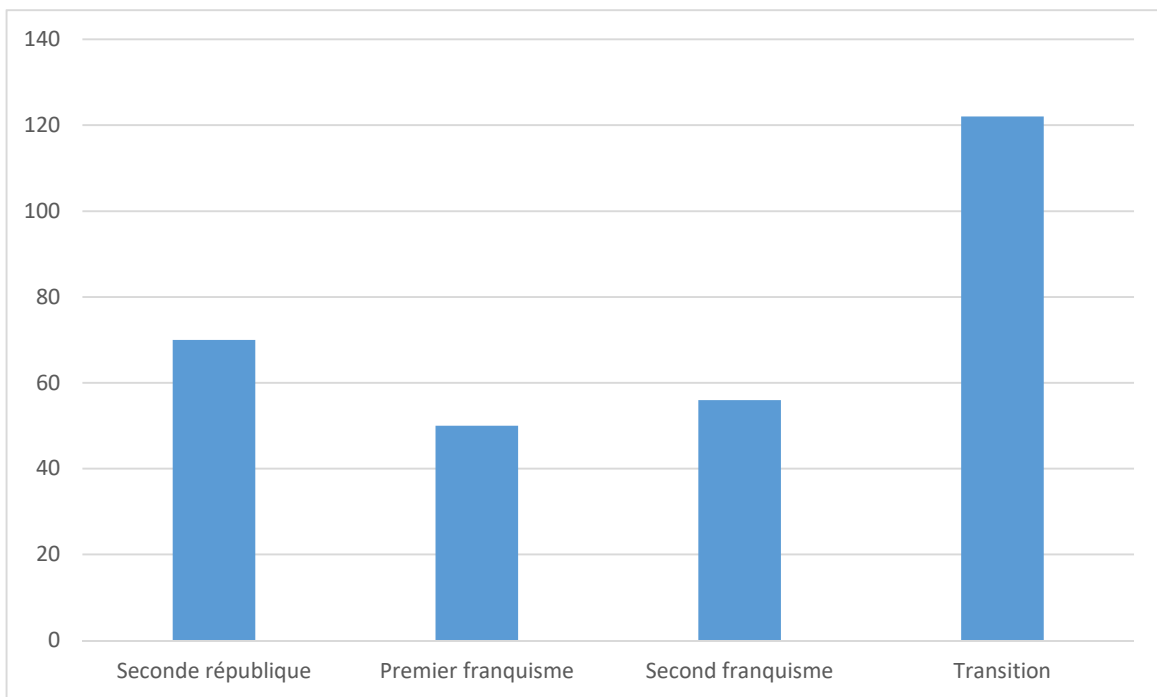
**Figure CV. Manuels mentionnant la sainteté de Ferdinand III, en pourcentage des manuels qui le nomment**



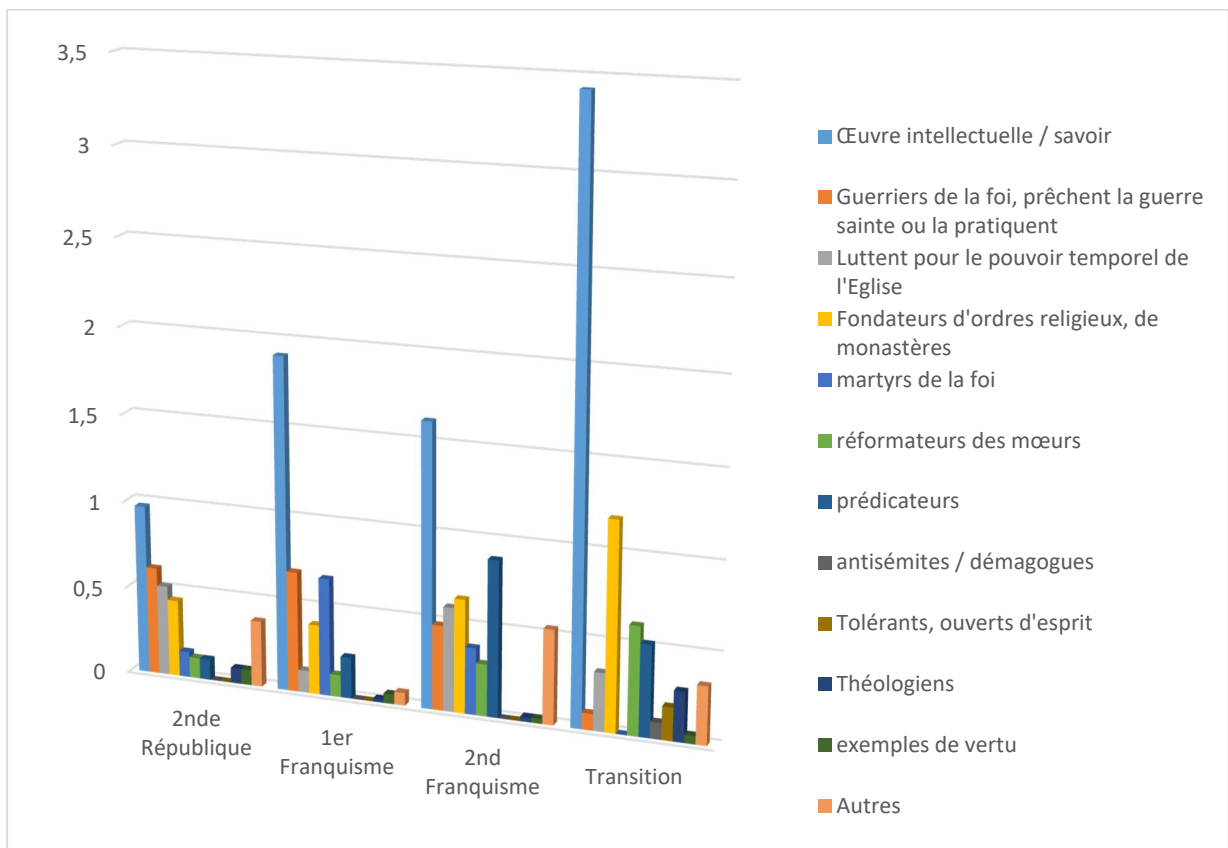
**Figure CVI. Qualités attribuées par les manuels aux Assyriens, en pourcentage du total**



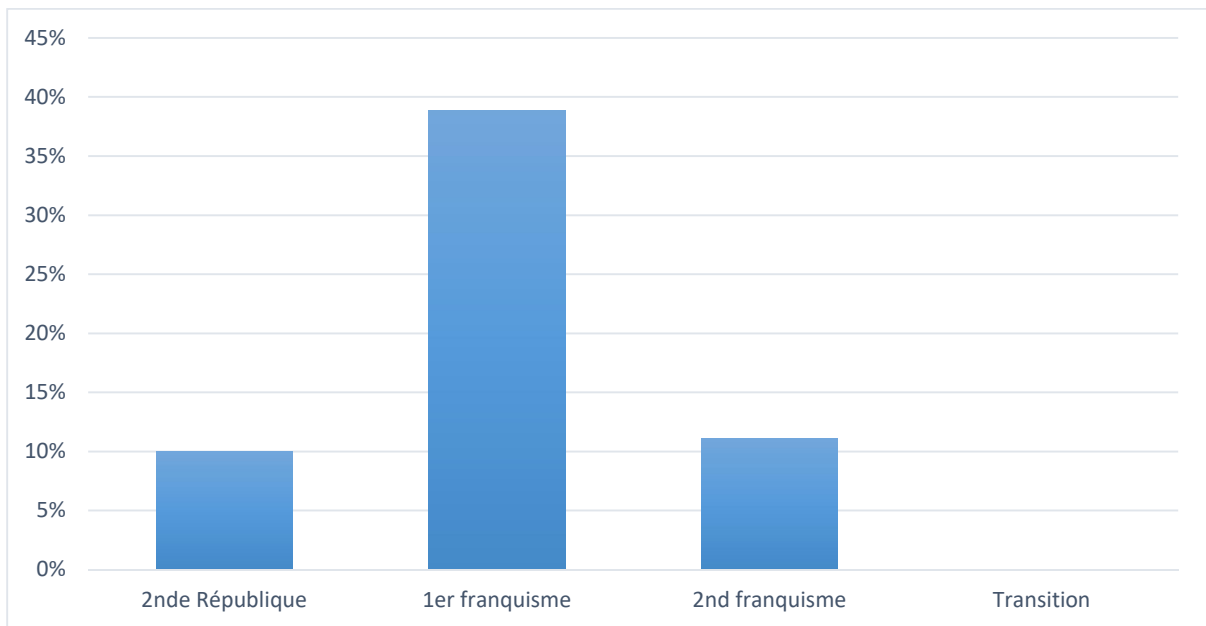
**Figure CVII. Qualités (adjectifs et adverbes) attribuées aux premiers chrétiens (antérieurs aux Pères de l'Église), en pourcentage du total des qualités attribuées**



**Figure CVIII. Occurrences d'écrivains qualifiés de "mystiques", pour cent manuels, dans les chapitres d'Histoire moderne**

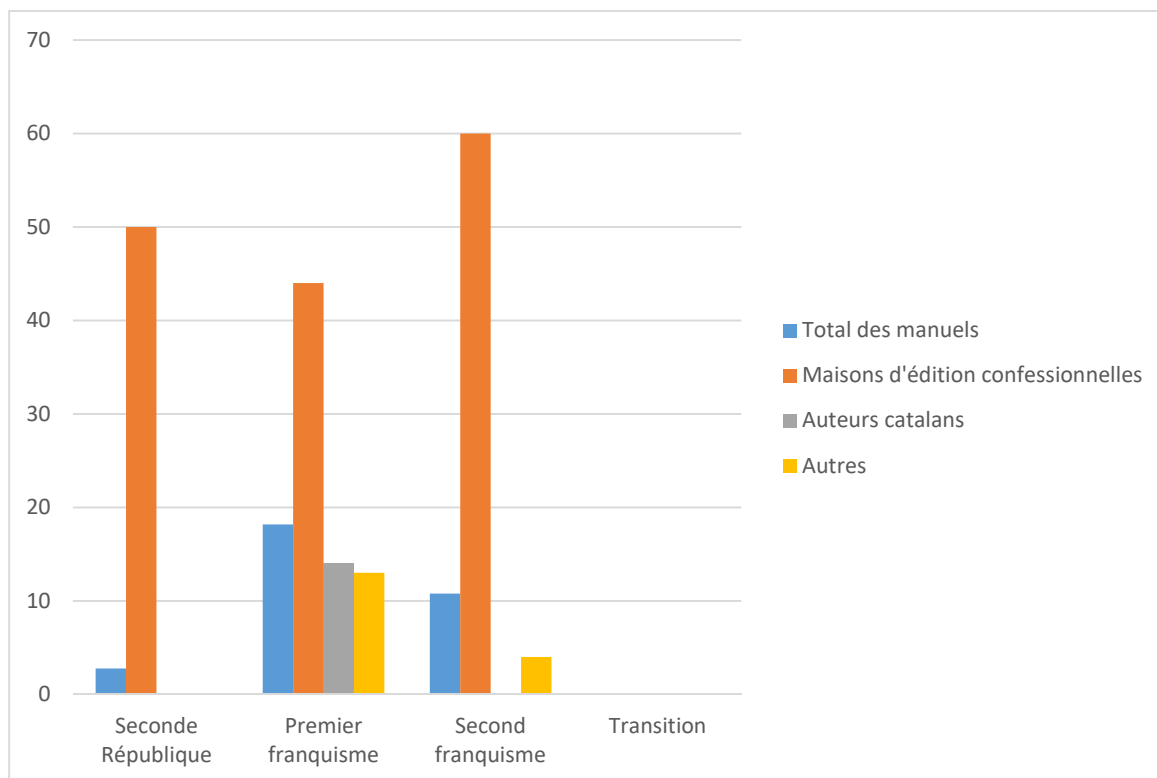


**Figure CIX. Fonction historique ou qualité première des saints et clercs mentionnés dans les chapitres sur le Moyen-Âge, pour cent manuels**

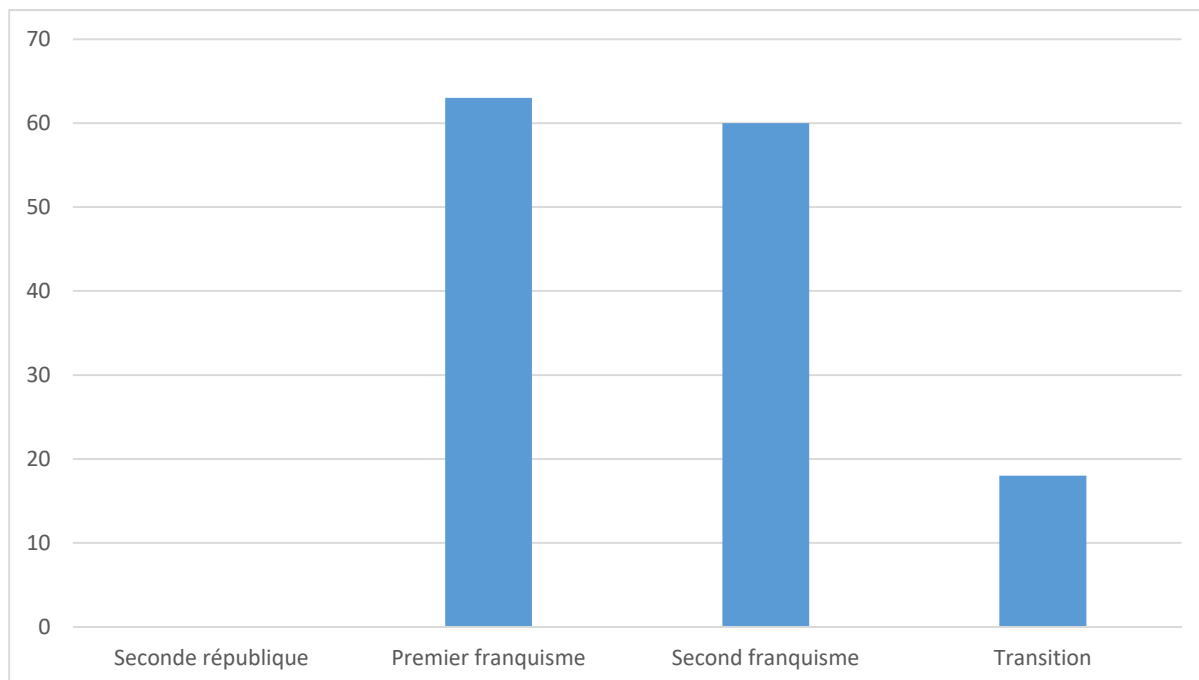


**Figure CX. proportion des manuels qui présentent la retraite de Carlos V à Yuste comme une retraite religieuse, destinée à préparer sa mort par le renoncement au monde et aux richesses**

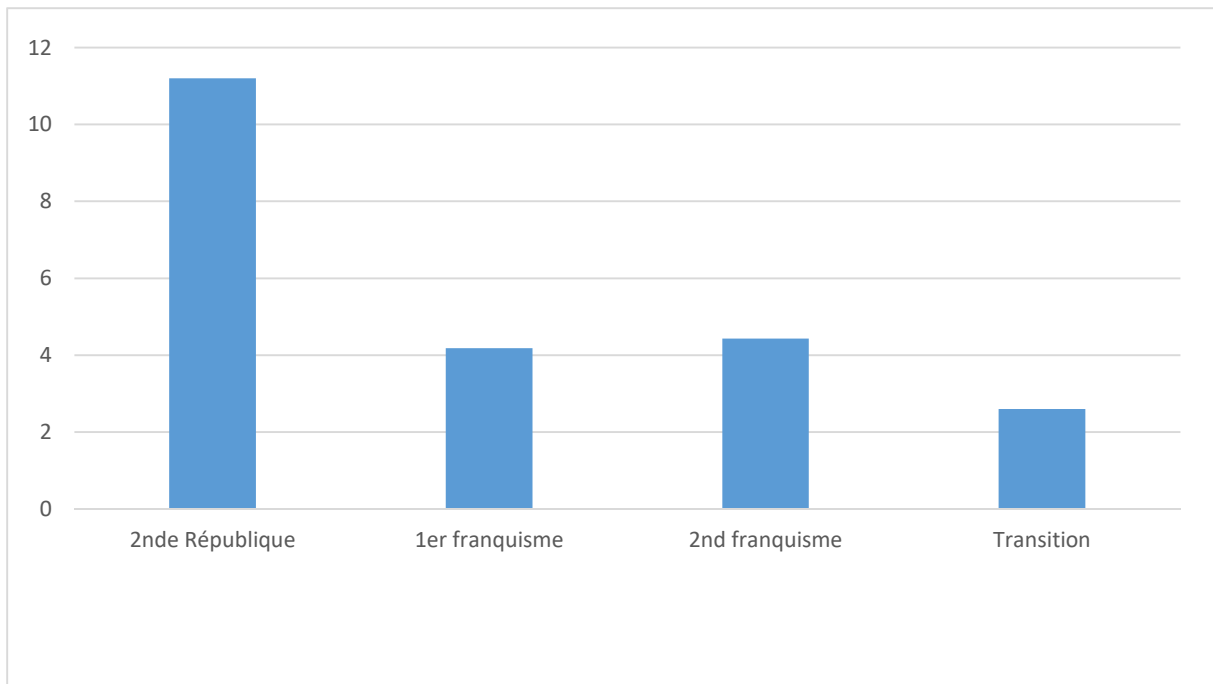




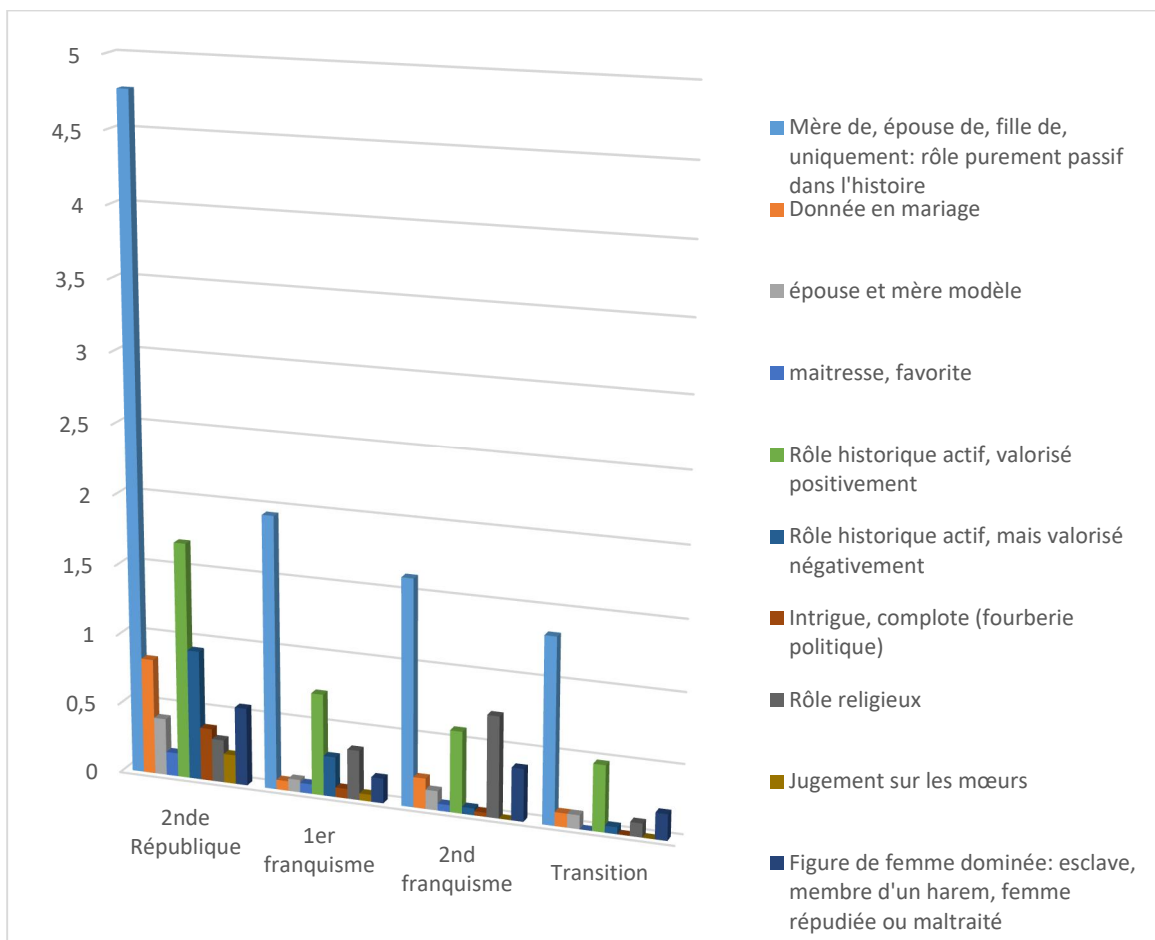
**Figure CXI. Nombre de mentions de Ramiro II le Moine, en tant que roi moine et viril à la fois, pour cent manuels**



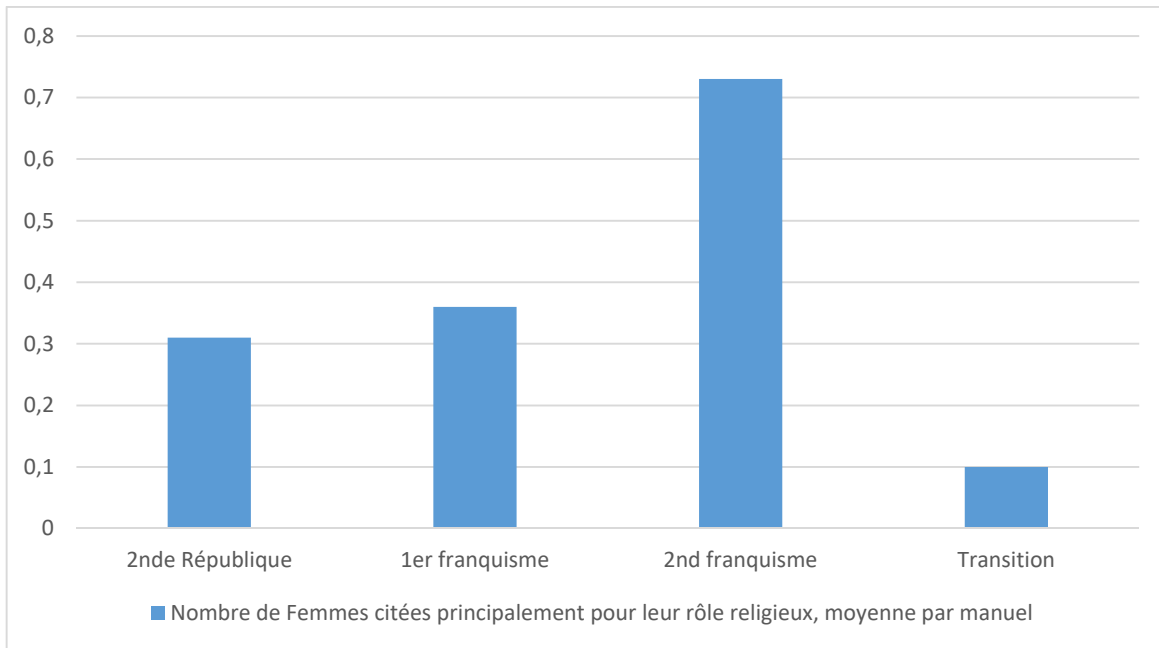
**Figure CXII. Présence du "curé Merino" dans les manuels (nombre de mentions, pour cent manuels)**



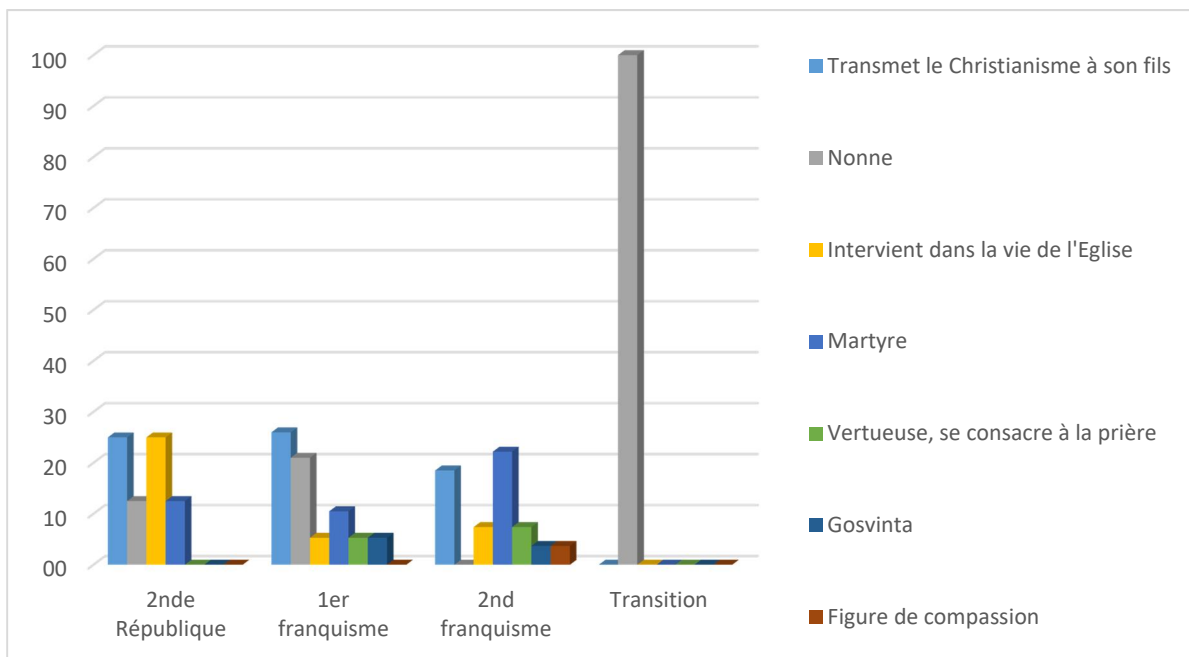
**Figure CXIII. Nombre de femmes mentionnées, dans les chapitres qui étudient le Moyen-âge, par manuel et par période**



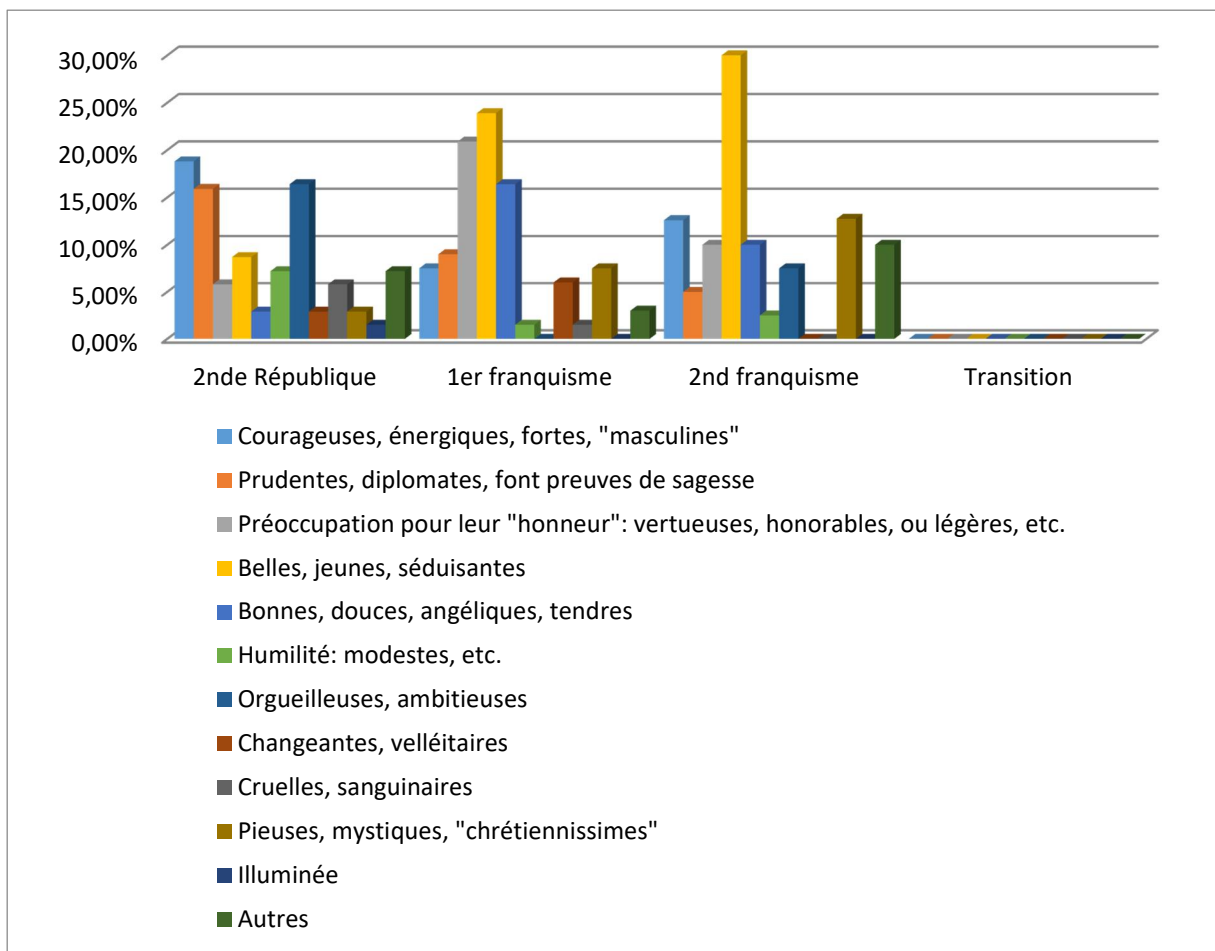
**Figure CXIV. Rôle premier des Femmes mentionnées dans les chapitres sur le Moyen Âge, en nombre de mentions par manuel**



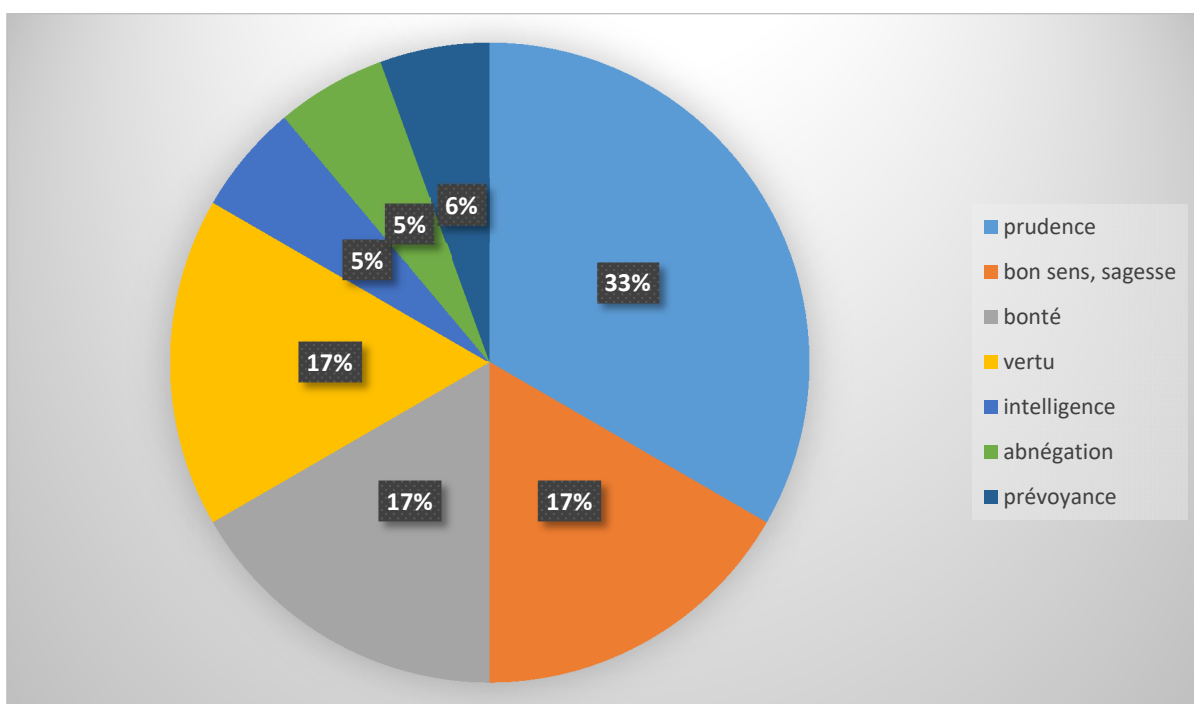
**Figure CXV. Nombre de Femmes citées principalement pour leur rôle religieux, moyenne par manuel**



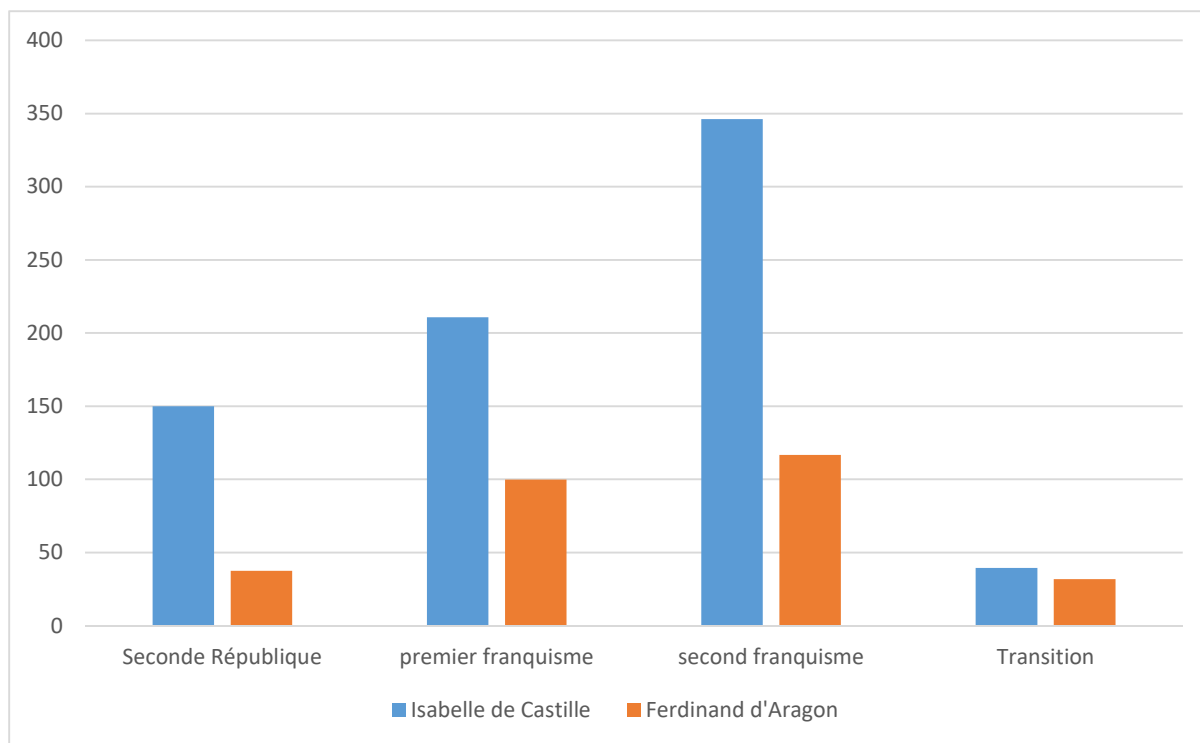
**Figure CXVI. Rôle premier des figures des femmes citées principalement pour leur rôle religieux, dans les chapitres portant sur le Moyen-Âge (pour cent manuels)**



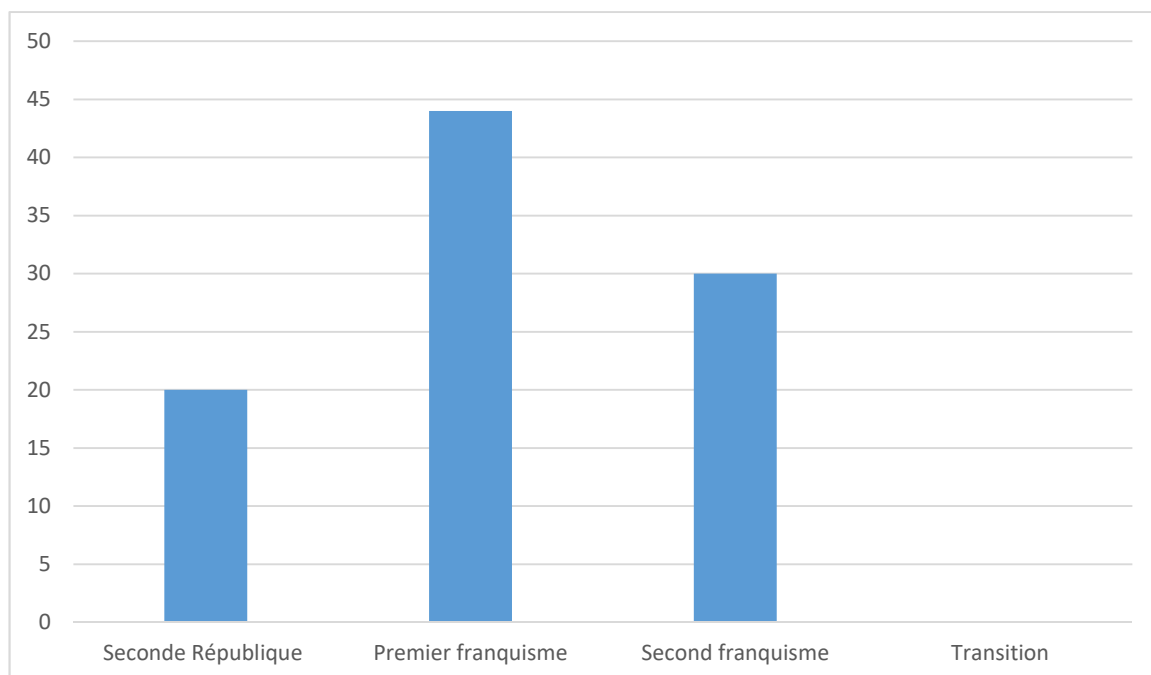
**Figure CXVII. Vertus et qualités des femmes citées dans les chapitres sur le Moyen Âge : adjectifs et adverbess, en proportion du total**



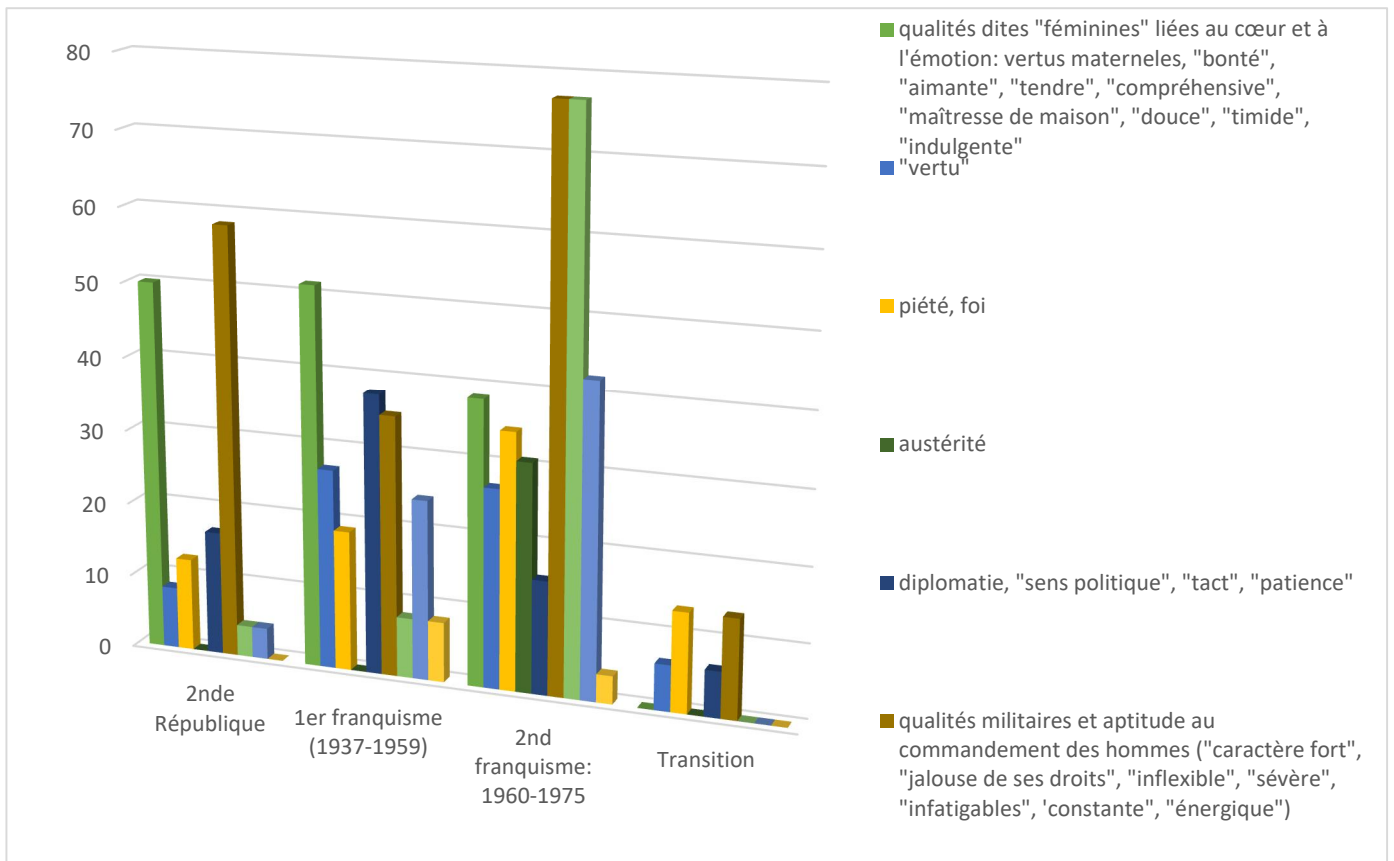
**Figure CXVIII. Qualités attribuées à Marie Christine, régente durant la minorité d'Alfonse XIII, par les manuels publiés entre 1938 et 1959**



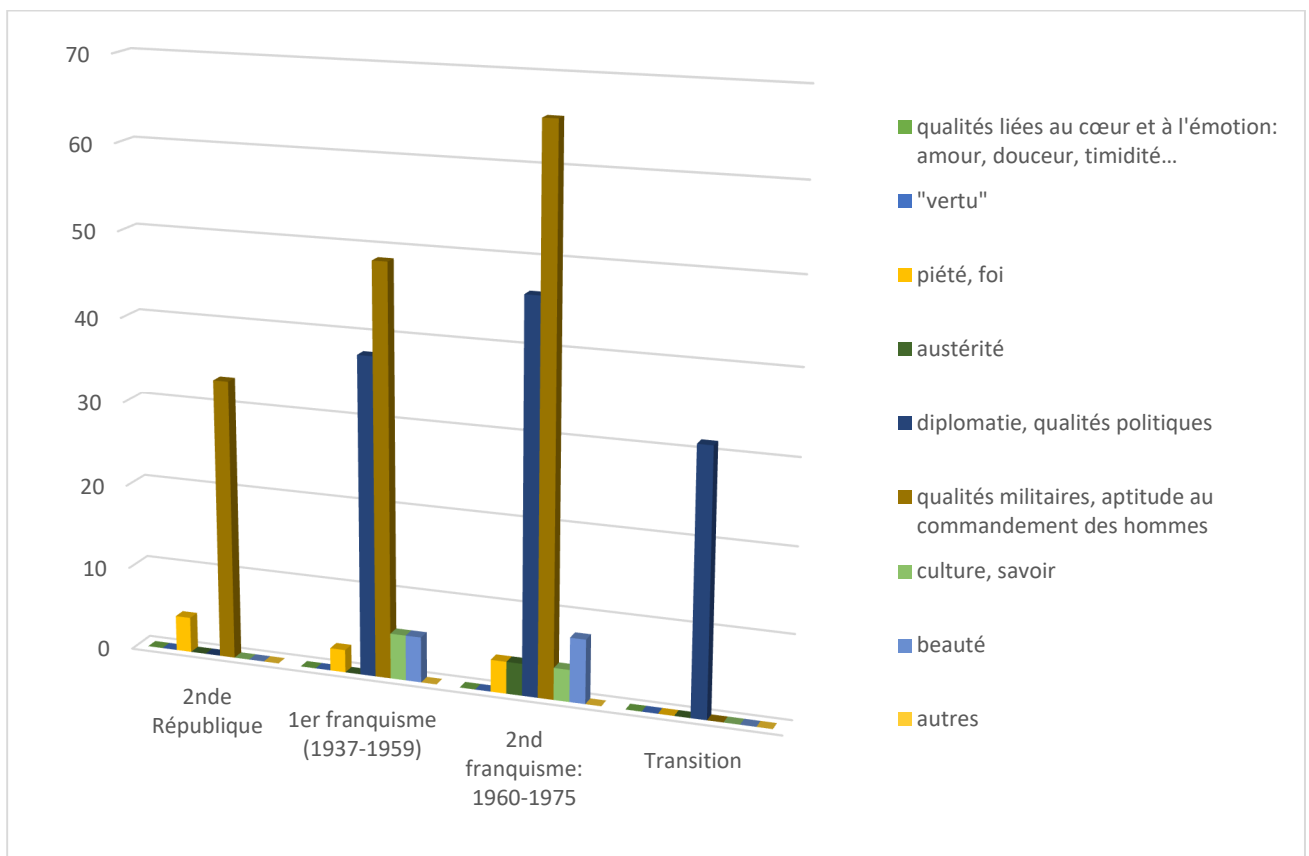
**Figure CXIX. Nombre de qualités (adjectifs, adverbes, noms) attribués à chacun des deux Rois Catholiques, pour cent manuels**



**Figure CXX. Présence d'Augustine de Aragon dans les manuels**



**Figure CXXI. Qualités attribuées par les manuels à Isabelle la Catholique (adjectifs, adverbes, noms, pour cent manuels)**



**Figure CXXII. Qualités attribuées par les manuels à Ferdinand le Catholique (adjectifs, adverbess, noms, pour cent manuels)**

En la sociedad tradicional la mujer se encarga de los trabajos domésticos. Con los balbucesos de la Revolución Industrial cada vez más frecuentemente acude a talleres y fábricas.

2



**Figure LXXII. Image reproduite dans le manuel J. Vilá Valenti, J. Pons Granja, C. Carreras Verdaguer, A. Domínguez Ortiz, A.L. Cortés Peña, J.U. Martínez Carreras, Geografía e historia de España y de los países hispánicos [...] p. 271**

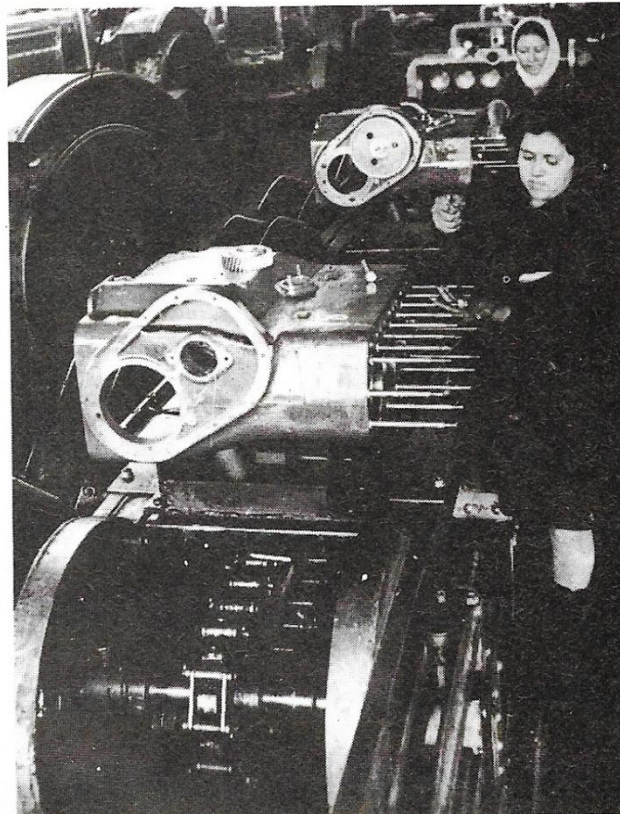


**Figure LXXIII. Photographie reproduite dans M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, Ciencias sociales 8° de EGB [...] p. 147**



Trabajo femenino en fábricas. El desarrollo obligó a disponer de toda la mano de obra, y participaron tanto los hombres como las mujeres.

7



*Figure LXXIV. Photographie reproduite dans : M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, Ciencias sociales 8° de EGB [...] p121*





Las mujeres tuvieron gran importancia; acompañaban a los hombres influyendo en sus artes y otros trabajos. Algunas aprendieron un oficio y triunfaron en los negocios, otras se preocuparon del gobierno y las más ilustradas formaron academias donde pronunciaban discursos.

**Figure LXXV. Image reproduite dans: J. Prats, J. Emilio Castelló, M. Camino García, I. Izuzquiza, MA. Loste, Ciencias Sociales 7° [...] pp. 182-183**



En estas cuatro finas miniaturas del Código Manesa, apreciamos cuatro diferentes aspectos del mundo bajomedieval:

- a) El renacimiento del comercio, con el buhonero que expone su mercancía. Y el nuevo papel femenino en la sociedad, más libre. La mujer tendrá gran importancia en el mundo social a partir del siglo XIII.
- b) En un mundo caballeresco, los torneos serán actividad constante. Y también aquí la mujer representará figura de protagonista. Obsérvese cómo el público es todo femenino. El premio del caballero vencedor es sólo, a veces, el pañuelo de una dama.
- c) Por primera vez un maestro, rodeado de sus discípulos, ya no es un monje. Es el nuevo auge cultural de las universidades. Entre los más destacados intelectuales es obligado citar a Ramón Llull, noble mallorquín que utiliza lengua romance abandonando el latín.
- d) De nuevo el mundo cortesano medieval. Un caballero corteja a una campesina. Ya no es el duro campo de los siervos de la Alta Edad Media. La poesía comienza a hablar de amor, y la naturaleza (el franciscanismo) es alegre y agradable.

#### VOCABULARIO

**Clásica.** La palabra «clásica» hace referencia a la cultura griega y romana. Se llama también clásico al momento en que un arte y una cultura se manifiesta con sus características más definidas.

**Insalubre.** Insano, con falta de higiene.



5

6



7



8

**Figure LXXVI. M. Mañero Monedo, D. Sánchez Zurro, I. González Gallego, Ciencias sociales 6° EGB [...] p. 244**



Desde diciembre de 1933 hasta octubre de 1934 España estuvo gobernada por tres gobiernos radicales, dos de ellos presididos por Lerroux, y el tercero por el abogado valenciano Ricardo Samper.

1. Gran tensión política. Pro-paganda electoral en febrero de 1933.
2. Importantes políticos acuden a las urnas.

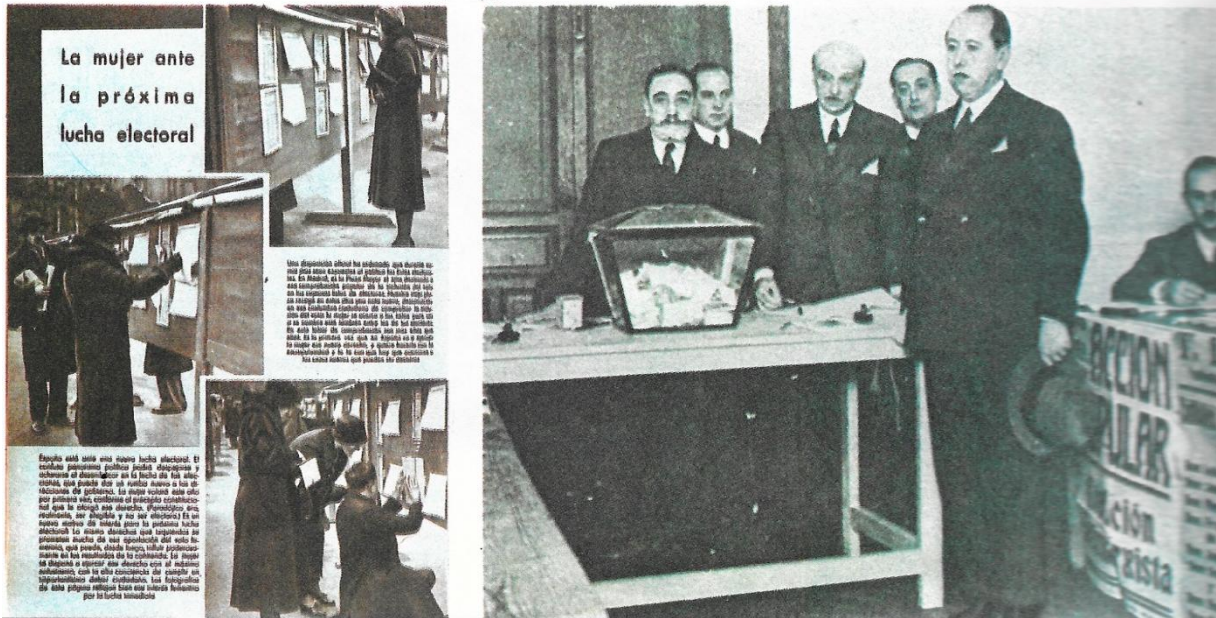


Figure LXXVII. Photographies reproduites dans : E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor ciencias sociales 8°* [...] p. 429 (le texte de gauche n'est pas lisible dans le document original)



Milicianas en los frentes republicanos.

¿REVOLUCION O GUERRA?

El solo estallido de la guerra civil produjo en la zona republicana una profunda revolución social. Desde los primeros momentos del Alza...

Figure LXXVIII. Photographie reproduite dans : E. Sánchez Lázaro, S. Sánchez (dir.), *Consultor ciencias sociales 8°* [...] p. 454

# TABLE DES MATIÈRES

**INTRODUCTION.....1**

**PREMIÈRE PARTIE. Hauts, bas, mutations, du héros guerrier .....42**

<i>Premier chapitre. Les manuels de la Seconde République : des modèles masculins pacifiés</i> .....	44
I. Une revendication d'impartialité parfois rhétorique .....	44
II. Des modèles masculins marqués par l'influence des idées pacifistes.....	47
A. Ecrire une Histoire pacifiste .....	47
B. Le refus de l'esprit de conquête.....	49
C. La guerre : un acte dépourvu de valeur morale .....	50
D. Déconstruire la virilité guerrière .....	52
III. Quelle consistance virile pour l'homme républicain ? .....	55
A. L'homme républicain: un combattant des mots avant tout.....	55
B. Une figure de la virilité canalisée du début du XXe siècle : l'explorateur .....	58
C. L'homme républicain : un soldat de la liberté... et de la nation ?.....	59
<i>Deuxième chapitre. Le franquisme : la victoire des guerriers héroïques</i> .....	65
I. L'école au service de la virilité guerrière .....	65
A. Après 1939 : un discours favorable à une ré-essentialisation guerrière de l'identité masculine .66	
B. L'école franquiste : éduquer à la virilité.....	67
1. Une idée qui n'est pas neuve.....	67
2. Faire des femmes qui soient des femmes, et des hommes qui soient des guerriers .....	69
II. Le franquisme : de nouvelles finalités pour l'histoire.....	72
A. Des rêves de Francisco Franco .....	72
B. Les manuels du franquisme : le passé, porteur de l'âge des héros.....	75
C. Un autre rapport à la vérité et à la complexité des acteurs historiques.....	77
D. La censure : le refus d'une histoire froide; l'injonction à bâtir des héros .....	79
III. L'Antiquité : la naissance de l'Espagnol héroïque .....	84
A. Au plus profond du vir hispanicus : résistance physique et instinct guerrier .....	84
B. Grands moments de l'héroïsme des premiers espagnols .....	89
C. Le fond de l'âme espagnole : une virilité stoïque.....	92
D. L'Espagnol stoïque des origines n'est pas mort. ....	95
IV. La Reconquista : l'endurcissement du guerrier .....	99
V. La conquête de l'Amérique : un âge d'or des héros guerriers.....	102
A. Une admiration sans borne pour l'œuvre des conquistadors.....	102
B. La militarisation des conquistadors.....	103
VI. Quelle virilité pour Francisco Franco ? .....	106
A. La faible présence du Caudillo dans les manuels .....	106
B. Franco : entre banalité et virilité du sang-froid.....	109
<i>Troisième chapitre. Le héros franquiste : une virilité guerrière exclusive et totalitaire ?</i> .....	112
I. L'échec des tentatives d'intrusion de modèles virils fascisants dans les manuels d'Histoire .....	112
A. Une tentation de « l'homme fasciste » au sein du système scolaire ? .....	112
B. De rares éléments de construction d'un « homme nouveau » dans les manuels .....	114
C. A la recherche des hommes de la Phalange.....	116
II. La construction de contre-modèles efféminés.....	118
III. La virilité, « savoir-mourir », ou « pouvoir-tuer » ?.....	123
A. Le sacrifice de soi : un accomplissement viril.....	123
B. La virilité : un « savoir-tuer » .....	124
<i>Quatrième chapitre. 1975, décès annoncé du héros guerrier.....</i>	127
I. Un renouvellement historiographique qui met fin aux figures héroïques .....	127
A. De nouvelles finalités pour l'Histoire .....	127
B. Une histoire économique et sociale.....	129

C.	Les autorités de contrôle participent au déclin des héros .....	130
II.	Les manuels, reflets d'une société en mouvement .....	132
A.	Oublier le franquisme et ses héros guerriers .....	132
B.	Le « vivre-ensemble », paradigme central des manuels de la Transition .....	134
C.	Toute-puissance virile : la fin d'un mythe .....	135
III.	La disparition du modèle du guerrier héroïque dans les manuels .....	137
A.	Le rejet des valeurs militaires.....	137
B.	Le rejet des militaires eux-mêmes .....	139
C.	La deshéroïsation des Espagnols.....	139
<b>DEUXIÈME PARTIE. Une permanence inattaquable : l'exemplarité de l'homme de savoir .....</b>		<b>145</b>
<i>Premier chapitre. Le guerrier, modèle toujours relatif .....</i>		<i>147</i>
I.	Un roman national qui assimile l'âge guerrier des premiers temps à une incomplétude.....	147
A.	Le premier Espagnol : un barbare inachevé .....	147
B.	Quitter l'âge guerrier pour devenir pleinement homme .....	151
II.	La résistance d'une modernité libérale et peu belliqueuse chez les auteurs de manuels .....	153
III.	Des valeurs traditionalistes et catholiques difficilement compatibles avec l'exaltation guerrière.....	157
A.	Le rejet du barbare païen .....	157
B.	Le soldat, toujours proche du soudard inculte et haineux.....	158
C.	Un exemple de rejet des modèles masculins guerriers au nom des valeurs catholiques : Agustín Serrano de Haro .....	159
D.	"Pacifisme réel" ou pacifisme déclaratoire ? .....	162
IV.	Les manuels catalans : un autre roman national, porteur d'autres valeurs masculines .....	164
A.	Des héros guerriers catalans .....	164
B.	Une identité avant tout culturelle.....	168
<i>Deuxième chapitre. Une constance : le rayonnement du modèle de l'homme de culture.....</i>		<i>172</i>
I.	Le savoir, élément constitutif de la supériorité masculine.....	172
II.	Le <i>vir republicanus</i> , homme de savoir .....	175
III.	L'homme de culture du franquisme : un érudit tourné vers les humanités classiques.....	178
A.	Existence d'un anti-intellectualisme au sein des institutions scolaires de l'après-guerre .....	178
B.	Les valeurs de l'esprit demeurent dominantes dans les manuels du franquisme .....	180
C.	L'homme de savoir du franquisme : un érudit, un compilateur .....	182
IV.	La Transition : la victoire de « l'intellectuel engagé » .....	185
A.	L'intellectuel ouvert et créatif s'impose face au compilateur érudit .....	185
B.	Le modèle des années 1970 : l'intellectuel engagé.....	190
1.	Un idéal : l'intellectuel critique et polémique .....	190
2.	L'intellectuel doit être proche du peuple .....	192
3.	Le rejet de l'intellectuel révolutionnaire et exalté.....	198
<i>Troisième chapitre. L'enseignant, modèle implicite des rédacteurs de manuels.....</i>		<i>202</i>
I.	Le maître d'école républicain, figure du progrès (1931-1937) .....	202
A.	Un homme éduqué et sélectionné par l'école .....	202
B.	Francisco Giner de los Ríos, figure sanctifiée du pédagogue dévoué .....	204
II.	Le franquisme : la culture, critère de distinction.....	206
III.	La Transition : le difficile retour des modèles d'enseignants novateurs .....	208
<i>Quatrième chapitre. L'homme grec, modèle masculin indépassable .....</i>		<i>210</i>
I.	L'homme grec, seul modèle masculin absolu.....	210
II.	Un viril homme de culture.....	212
III.	Un modèle de citoyen actif.....	215

## TROISIÈME PARTIE. L'affirmation du bourgeois père de famille, figure de la modernité ..... 221

<i>Premier chapitre. L'affirmation au long cours du modèle de l'homme bourgeois</i> .....	223
I. Le bourgeois, porteur de progrès.....	223
A. La prégnance dans les milieux éduqués d'une virilité du travail et de la réussite sociale.....	223
B. Des manuels wébériens.....	229
II. Le bourgeois, modèle de réussite.....	234
A. Le bourgeois : une richesse méritée.....	234
B. Le bourgeois, homme de culture et mécène.....	238
C. Le bourgeois, modèle d'homme libre et politiquement actif.....	239
D. Un homme médian, citoyen libre et soutien de la démocratie.....	242
III. La constante critique du bourgeois et des valeurs matérialistes.....	244
A. Le bourgeois, exploiteur des ouvriers.....	244
B. Le franquisme: Une condamnation traditionaliste et précapitaliste du bourgeois.....	248
1. Le rejet des valeurs matérielles.....	248
2. Le Phénicien, incarnation dévirilisée du commerçant oriental.....	254
3. L'absence de critique fascisante de "l'esprit bourgeois".....	256
<i>Deuxième chapitre. L'homme bourgeois, en lutte contre les autres modèles masculins</i> .....	257
I. Résistance et défaite de l'hidalgo.....	257
A. L'hidalgo dans les manuels républicains : une virilité dépassée.....	257
B. Le franquisme, chant du cygne de l'hidalgo chevaleresque.....	259
1. L'hidalgo, modèle masculin du premier franquisme ?.....	259
2. L'hidalgo, héros de la grandeur passée.....	261
C. L'évolution vers un « franquisme bourgeois » qui tourne le dos à l'hidalgo.....	263
II. Une constante dans les manuels : un rapport au peuple très surplombant (1931-1982).....	265
A. Des vertus du peuple espagnol.....	266
1. Un intérêt réel pour le peuple dans les manuels de la Seconde République et de la Transition.....	266
2. Le peuple, antidote aux erreurs des élites dirigeantes.....	268
B. Des "masses populaires", incultes et parfois menaçantes.....	271
1. « Les masses », populace incapable de comprendre le monde.....	271
2. Un mépris plus affirmé pour les populations rurales.....	274
3. Un peuple souvent menaçant.....	276
C. De la nécessité de faire émerger des élites qui guident les masses.....	279
<i>Troisième chapitre. La victoire du père de famille responsable et aimant sur le patriarche (1931-1982)</i> .....	283
I. Les vertus du père de famille: une constante ?.....	283
A. La victoire du père aimant.....	283
B. La permanente condamnation du Don Juan.....	289
1. De la virilité du bourgeois monogame.....	289
2. Une République de la vertu ?.....	292
3. Un franquisme pudibond.....	293
4. Les manuels d'Histoire n'ont pas connu la <i>Movida</i> .....	300
C. La vertu, une qualité d'abord féminine, secondaire pour les hommes.....	301
II. En embuscade derrière le père de famille : le patriarche.....	305
A. Le premier franquisme: l'affirmation du pouvoir du patriarche sur les siens.....	306
1. Un homme puissant exerce son autorité sur sa femme.....	306
2. L'autorité paternelle : une valeur sacrée.....	310
B. La Transition : quelle réalité la fin du patriarche dans les manuels reflète-telle ?.....	314
<i>Quatrième chapitre. Le Maure : délimiter les qualités masculines</i> .....	317
I. Le musulman d'Al-Ándalus : un guerrier courageux.....	318

II. Le musulman d'Al-Ándalus : richesse et raffinement .....	320
III. Cruauté et effémination de l'Oriental .....	323

## **QUATRIÈME PARTIE. Virilité et foi catholique, des rapports complexes .328**

### *Premier chapitre. Les mutations du rapport des manuels au catholicisme .....*

I. Les manuels républicains : entre laïcisme et promotion d'un catholicisme de la tolérance.....	330
A. Variété des rapports au Catholicisme durant la Seconde République .....	330
B. Les républicains : pour un Catholicisme de la tolérance ? .....	332
C. Les clercs : des hommes sectaires et improductifs ? .....	334
II. Le Franquisme : le catholicisme d'Etat .....	337
A. Une forte injonction officielle .....	337
B. L'identité espagnole, une identité catholique.....	341
1. L'Espagne, une nation intégralement catholique .....	341
2. Le Catholicisme, moteur de l'histoire espagnole.....	344
C. Des modèles masculins catholicisés.....	346
III. La fin du franquisme et la Transition: l'adhésion à un Catholicisme rénové.....	349
A. Un catholicisme non plus national mais social.....	349
B. Une référence commune : Vatican II.....	355

### *Deuxième chapitre. Les socles de l'identité de l'homme catholique : culture et refus de la cruauté.....*

I. L'homme catholique : un homme de culture .....	359
II. L'homme catholique refuse la cruauté.....	361
III. Une utopie : le monastère du Moyen-âge.....	364

### *Troisième chapitre. Le catholique de la Seconde République et des années 1960 et 1970 : un frère, un sage, un mystique .....*

I. L'homme chrétien : amour et compassion.....	367
A. Un christianisme de l'amour du prochain plus que de la peur de Dieu .....	367
B. Quels modèles pour l'homme chrétien ? .....	370
C. Un catholicisme de l'amour du prochain minoritaire sous le franquisme .....	372
II. Le catholique des années 1960 et 1970 communie directement avec Dieu .....	373
III. Le clerc postconciliaire : un homme proche des petites gens et engagé dans le monde .....	376

### *Quatrième chapitre. Le franquisme : la parenthèse du moine-soldat .....*

I. La militarisation du catholique .....	381
A. Une impulsion donnée par les autorités .....	381
B. L'Espagnol : un croisé ? .....	382
C. La virilité guerrière du soldat de la foi s'affirme parfois au détriment de la compassion.....	389
II. Le catholique franquiste : un homme fidèle à une appartenance, à une identité .....	390
A. 1945 : le réveil des martyrs de la foi .....	390
B. Dans une Espagne de guerriers, un catholicisme de la mort, du sacré, et du rituel .....	392
III. Les clercs : un renoncement volontaire à une virilité qui n'est pas défaillante .....	396
A. Affirmation de la virilité de l'homme catholique et du moine.....	396
B. Le Moyen-Âge : l'âge des clercs batailleurs .....	397
C. La virilité du conquistador rejailit sur le missionnaire.....	401
D. La Guerre d'indépendance espagnole : les curés en armes.....	402
IV. Piété et virilité : des relations qui demeurent ambiguës.....	403
A. La foi : une affaire de femmes ? .....	403
B. La piété : une qualité à contenir dans les limites de la virilité .....	408

## **CINQUIÈME PARTIE. Protéger la virilité en bornant le féminin.....414**

### *Premier chapitre. 1931-1982 : la faible présence des femmes dans le récit historique .....*

I. Une faible présence numérique .....	416
II. Des femmes cantonnées dans des rôles secondaires ou passifs.....	419

<i>Deuxième chapitre. « La femme » : un être attendrissant voué à l'amour.....</i>	<i>424</i>
I. « La femme » : une mère avant tout .....	424
II. « La femme », maillon central dans la transmission de la foi.....	429
III. Le catholicisme des femmes : une religion du renoncement et de la soumission .....	432
A. Sainte Thérèse d'Avila, incarnation du renoncement à soi.....	432
B. Les martyres, figures du renoncement à la vie .....	435
C. Une foi peu émancipatrice pour les femmes .....	436
IV. « La femme », Être aimant et attendrissant.....	439
A. Un Être mû par l'amour.....	439
B. Un attendrissant objet du désir .....	441
1. La beauté, qualité féminine fondamentale .....	441
2. Une beauté de la fragilité .....	444
C. Pudeur, modestie, discrétion .....	446
V. Deux femmes exemplaires .....	447
VI. « La femme » doit être tenue à l'écart du pouvoir.....	450
A. Se défier de l'influence des épouses .....	451
B. Les femmes : d'orgueilleuses intrigantes.....	453
C. La nature des femmes les conduit à exercer le pouvoir différemment des hommes.....	456
<i>Troisième chapitre. Désarmer les femmes de pouvoir.....</i>	<i>459</i>
I. L'Espagne : un pays né de la domination d'une femme sur son mari ? .....	459
II. D'autres femmes transgressives.....	462
A. Isabelle II : un problème réglé par la transparence.....	462
B. Une femme combattante, élément de l'unanimité héroïque nationale ? .....	464
C. Blanche de Castille : mieux qu'une femme, une Espagnole.....	466
III. Isabelle la Catholique : une épouse comme une autre ?.....	468
A. Une épouse soumise à son mari .....	468
B. Ramener Isabelle de Castille à sa condition de femme.....	470
C. Ramener Isabelle de Castille à son foyer.....	475
IV. Faire des femmes de pouvoir des femmes d'exception .....	478
A. Les femmes et l'action : des circonstances exceptionnelles et fugaces.....	478
B. Une femme d'exception ne peut être érigée en modèle.....	484
<i>Quatrième chapitre. Des femmes actives et libres, figures d'une histoire militante .....</i>	<i>486</i>
I. La revendication assumée de l'égalité hommes-femmes dans les manuels républicains .....	486
II. María Comas de Montañez : faire survivre les héroïnes dans les manuels franquistes.....	489
III. La Transition : disparition des héroïnes et émergence des femmes du commun .....	493
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>500</b>
<b>SOURCES .....</b>	<b>514</b>
I. Manuels d'Histoire et d'Histoire-Géographie, « encyclopédies » de l'enseignement primaire.....	515
A. Manuels publiés durant la Seconde République .....	515
B. Manuels publiés durant le premier franquisme (1938-1959) .....	517
C. Manuels publiés durant le second franquisme (1959-1975) .....	521
D. Manuels publiés durant la Transition (1974-1982) .....	525
II. Textes législatifs, injonctions ministérielles et hiérarchiques .....	527
A. Bulletins Officiels de l'Etat.....	527
B. Archives des organes de contrôle des manuels, ou de contrôle et surveillance des enseignants	529
1. Archives Générales de l'Administration (Alcalá de Henares).....	529
2. Archives Centrales du Ministère de l'Education .....	530
C. Sources imprimées .....	531
III. Autres sources .....	532



A.	Sources qui relèvent d'une légitimité médicale ou psychologique.....	532
B.	Sources qui permettent d'approcher les conceptions des militaires au pouvoir.....	533
C.	Sources qui permettent, par comparaison, d'approcher d'autres modes de représentation ....	533
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>		<b>535</b>
I.	Histoire de l'Espagne .....	536
II.	Histoire des femmes, Histoire du genre .....	543
III.	Ouvrages portant spécifiquement sur la question des masculinités.....	551
IV.	Education et Histoire de l'éducation et des manuels scolaires .....	557
V.	Autres ouvrages.....	564
<b>ANNEXES.....</b>		<b>566</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>		<b>598</b>